Académie royale des Sciences d'Outre-Mer
Classe des Sciences morales et politiques, N.S., XLII-4, Bruxelles, 1974

L'autobiographie de Hamed ben Mohammed el-Murjebi Tippo Tip (ca. 1840-1905)

traduite et annotée

PAR

François BONTINCK, c.i.c.m.
Correspondant de l'Académie
avec la collaboration de Koen JANSSEN, S.C.J.

750 F

Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen
Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen, N.R., XLII-4, Brussel, 1974

Académie royale des Sciences d'Outre-Mer
Classe des Sciences morales et politiques, N.S., XLII-4, Bruxelles, 1974

L'autobiographie de Hamed ben Mohammed el-Murjebi Tippo Tip (ca. 1840-1905)

traduite et annotée

PAR

François BONTINCK, c.i.c.m.
Correspondant de l'Académie
avec la collaboration de Koen JANSSEN, S.C.J.

Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen
Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen, N.R., XLII-4, Brussel, 1974

Mémoire présenté à la Séance du 19 juin 1973

D/1974/0149/9

RESUME

Hamed ben Mohammed, surnommé Tippo Tip, originaire de Zanzibar, est le trafiquant swahili le plus important de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Ses activités commerciales (ivoire, esclaves) couvrirent l'Afrique orientale et l'est de l'Etat Indépendant du Congo. En 1887, il devint même *wali* (gouverneur) des Stanley Falls. Vers la fin de sa vie, retiré à Zanzibar, il écrivit ses mémoires en langue swahili, mais en caractères arabes. Une translittération de ce texte swahili, accompagnée d'une traduction allemande, vit le jour en 1902; le texte swahili fut réédité, avec une traduction anglaise, en 1958. Ces deux traductions ne comportent pratiquement pas de notes. La présente traduction corrige les deux précédentes en plusieurs endroits; en outre, elle est enrichie de quelque 550 notes explicatives, critiques, bibliographiques, etc. Elle veut mettre à la disposition des historiens et des anthropologues, africains et « africanistes », une source de première importance, trop négligée jusqu'à présent.

SAMENVATTING

Hamed ben Mohammed, vooral gekend als Tippo Tip, was ongetwijfeld de belangrijkste Swahili handelaar in de binnenlanden van Oost- en Centraal-Afrika, gedurende de tweede helft der XIX[e] eeuw. Onvermoeibaar doorkruiste hij dit gebied op zoek naar ivoor (en slaven). In 1887 werd hij *wali* van Stanley Falls. Op het einde van zijn leven schreef hij te Zanzibar zijn herinneringen, in de Swahili-taal, maar in Arabische karakters. De Swahili-tekst, omgezet in Latijnse karakters, werd gepubliceerd in Berlijn in 1902, samen met een Duitse vertaling; en later opnieuw, in 1958, met een Engelse vertaling. Beide vertalingen

missen de nodige nota's voor een vlot gebruik van deze belangrijke historische bron. Onderhavige vertaling in het Frans is verrijkt met een inleiding, toegevoegde dokumenten en ongeveer 550 verklarende, kritische en bibliografische aantekeningen. Zij verbetert op verscheidene plaatsen de voorgaande vertalingen; aldus wordt een uiterst rijke bron voor de geschiedenis en de anthropologie van Oost- en Centraal-Afrika eindelijk toegankelijk voor Afrikanen en Afrikanisten.

AVANT-PROPOS

« Next to Sayid bin Habib, Hamed bin Mohammed is the first of Arab explorers ».
Stanley (18 oct. 1876)

L'histoire de l'Afrique orientale, durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle, est dominée avant tout par l'invasion arabe et européenne. Partant de l'île de Zanzibar, cette pénétration commerciale, scientifique, missionnaire et politique visait en premier lieu les « grands lacs », le Tanganyika, le Victoria, le Nyasa, mais elle les dépassa rapidement et s'étendit en éventail sur l'Afrique centrale, couvrant le cours supérieur des « grands fleuves », le Congo, le Nil, le Zambèze.

Les précurseurs et les protagonistes européens de cette décisive avance vers le cœur du « continent ténébreux » ont, encore de nos jours, de fervents admirateurs et leurs récits de voyage, des *best-sellers* en leur temps, sont encore assidûment consultés par les africanistes de tout genre, anthropologues, linguistes, historiens. Inutile d'évoquer la mémoire des célèbres explorateurs Livingstone, Stanley, Cameron, Wissmann, Junker et toute la pléiade d'autres audacieux pionniers de diverses nationalités.

Moins connues sont les figures de proue de l'infiltration arabe. Arabes « purs » ou Afro-Arabes (Waswahili), ils furent souvent les premiers sur les lieux, mais, commerçants avant tout, ils ne s'intéressaient aux pays parcourus que pour leurs réserves abondantes d'ivoire et, au besoin, d'esclaves. Rédigée en une langue moins accessible — l'arabe ou le swahili —, leur documentation de première main fut trop négligée par l'historiographie européenne; coloniale, celle-ci a, en outre, trop souvent méconnu le rôle positif des traitants arabes quant à l'ouverture de l'intérieur de l'Afrique et son insertion, forcée en général, dans l'histoire mondiale. Du fait même, nous connaissons in-

suffisamment la réaction des peuples africains — rejet ou acculturation — face à cette pénétration étrangère.

Pourtant, parmi les sources arabes, les historiens occidentaux disposaient d'une source narrative de première importance, et cela depuis le début du siècle: la *Maisha* ou l'autobiographie de Hamed ben Mohammed, plus connu comme Tippo Tip, un de ses nombreux surnoms africains. En 1959 seulement, un ouvrage français (P. CEULEMANS, *La question arabe et le Congo*) eut recours à ces mémoires du plus illustre des Afro-Arabes, celui qu'un journaliste français (E. Trivier, qui le rencontra aux Stanley Falls en février 1889) présentait — assez pompeusement, il est vrai — comme « maître du centre africain, sultan, banquier, marchand, traitant, chasseur d'ivoire et acheteur d'hommes ». Bien que le texte original swahili de la *Vie* de Tippo Tip (1837? -1905) fut publié déjà en 1902, avec une traduction allemande, il faudra attendre un demi-siècle avant que paraisse une traduction anglaise, et jusqu'à présent il n'en existe pas de version française.

Nous avons voulu remédier à cette grave lacune et même dépasser les deux traductions antérieures, non seulement en corrigeant çà et là nos devanciers, mais surtout en enrichissant notre traduction d'un abondant commentaire critique et historique. Ainsi nous avons préparé à l'usage immédiat des historiens, francophones et autres, de l'Afrique orientale et centrale une source primordiale indûment négligée.

En tout premier lieu, nous tenons à exprimer toute notre gratitude au R.P. Koenraad Janssen, S.C.J.: à notre demande, il a bien voulu entreprendre une première traduction française du texte swahili, aussi littérale que possible et nous a fourni ainsi un texte de base que nous avons mis au point en le comparant avec les versions allemande et anglaise et en le remettant constamment dans son contexte historique.

Nous remercions très chaleureusement le R.P. Jacques Jomier, O.P. de l'Institut dominicain d'Etudes Orientales au Caire, professeur-visiteur d'Islamologie à la Faculté de Théologie de l'Université Nationale du Zaïre (Campus de Kinshasa); il s'est chargé de repérer et de traduire les citations arabes dans le texte swahili et nous a également conseillé quant à la graphie française des noms propres arabes.

Le R.P. René Lamay, P.B., archiviste des Pères Blancs à Rome, nous a procuré la copie de plusieurs documents se rapportant au dernier voyage de Tippo Tip: qu'il en soit très cordialement remercié.

Notre collègue B. Jewsiewicki a traduit pour nous certains passages de l'ouvrage polonais *Listy z Afriki,* de son compatriote Henryk Sienkiewicz; de son côté, notre collègue J.L. Vellut nous a fait des suggestions précieuses quant à l'incursion « portugaise » dans la zone arabe (note 307).

Le Prof. C.F. Holmes nous a fait parvenir en temps opportun la dernière édition de la traduction anglaise de la *Maisha;* les Prof. D. Birmingham, J.F. Wolf, M.E. Page, L. Greindl, notre confrère P. De Witte et M.J. Brock nous ont tous aidé considérablement par l'envoi de photocopies indispensables. J'accomplis un agréable devoir en leur disant toute ma reconnaissance.

L'ensemble de notre travail, traduction et annotations, a été revu au point de vue grammatical et stylistique par notre collègue F.J. Leroy, S.J. Je l'en remercie bien sincèrement.

Enfin, nous dédions ces pages aux étudiants du Département d'Histoire de l'ex-Université Lovanium (année académique 1970-71) dont l'intérêt et la collaboration aux cours et séminaires sur l'histoire de l'Etat Indépendant du Congo ont constitué un vigoureux stimulant pour la mise en chantier du présent ouvrage.

Kinshasa, 1er mai 1973,
premier centenaire de la mort
de Bwana David Livingstone

INTRODUCTION

Le texte swahili et les traductions allemande et anglaise de la Maisha

Attaché, depuis plusieurs années, au consulat allemand de Zanzibar, le *Herr Doktor* Heinrich Brode († 1906) fit la connaissance de Tippo Tip vers la fin du siècle passé, à l'occasion d'un procès intenté à ce dernier, devant le tribunal du sultan, par son ancien associé, Rumaliza. Celui-ci étant devenu sujet allemand, le consulat du Reich appuyait ses revendications et se fit représenter aux audiences par Brode. Le procès se termina au désavantage de Tippo Tip, mais les rapports amicaux qu'il avait noués à cette occasion avec Brode, n'en furent pas entamés. Vivant en riche propriétaire terrien dans « l'Ile des Girofliers », Tippo Tip se laissa convaincre par son ami allemand à écrire le récit de sa vie si mouvementée. Maîtrisant mieux le swahili que l'arabe, Tippo Tip rédigea son autobiographie en swahili, tout en utilisant des caractères arabes. Brode translittéra ce texte et le traduisit en allemand. Il termina ce travail à Zanzibar le 19 septembre 1901 et le publia sous le titre *Autobiographie des Arabers Schech Hamed bin Muhammed el Murjebi, genannt Tippu Tip,* dans les *Mittheilungen des Seminars für Orientalischen Sprachen an der königleichen Friedrich-Wilhelms Universität zu Berlin, Dritte Abteilung: Afrikanische Studien,* V (1902), pp. 175-277, VI (1903), pp. 1-35.

Ce texte swahili fut réédité cinquante ans plus tard par W.H. Whiteley; celui-ci n'y apporta que de légères modifications, omettant, par exemple, les signes diacritiques. Ce fut en somme, le texte de Brode qui servit de base à la traduction anglaise publiée en même temps par Whiteley sous le titre *Maisha ya Hamed bin Muhammed el Murjebi yaani Tippu Tip kwa maneno yake mwenyewe,* comme *Supplement to the East African Swahili Committee Journals* n° 28/2, July 1958 et n° 29/1, January 1959. De nouvelles impressions du texte swahili et de la traduction anglaise de Whiteley virent le jour par les soins de l'*East African*

Literature Bureau (Kampala, Nairobi, Dar es Salaam) en 1966, 1970 et 1971, mais celles-ci ne sont qu'une reproduction anastatique de la première édition de 1958-1959. Cependant, l'*Historical Introduction,* pp. 7-36, de la main d'Alison Smith, qu'on trouvait dans la première édition, a disparu des rééditions.

Jusqu'à présent, nous ne disposons donc que du texte swahili publié par Brode. Nous ignorons le sort du manuscrit en caractères arabes qui lui fut remis ou prêté par Tippo Tip. Peu de temps avant sa mort (13 juin 1905), ce dernier donna à Alfred J. Swann, missionnaire qu'il avait connu au Tanganyika, « an autograph copy of a brief history of his life » (A.J. SWANN, *Fighting the Slave Hunters in Central Africa,* Londres, 1910, p. 177). N'excluant pas la possibilité que cette « courte histoire autographe » soit identique au texte remis à Brode, nous avons essayé de la retrouver. Le Prof. James B. Wolf du Département d'Histoire de l'*University of Colorado,* à Boulger, Col., U.S.A., nous écrivit (8 mars 1971) que la fille de Swann, Mrs. Marjorie Mathews, l'avait informé que « certaines choses » de son père avaient été données au *South Kensington Museum* de Londres, mais que sa famille n'avait pas d'autres papiers en sa possession. Nos recherches à Londres n'eurent pas le résultat escompté.

De son côté, dans une brève *Introduction* à sa traduction, Whiteley avait déclaré que le petit-fils de Tippo Tip, le cheik Mohammed Nassoro Lemky, possédait à Zanzibar un manuscrit de l'autobiographie swahili-arabe; contacté une première fois en 1944, le cheik Mohammed avait refusé de communiquer ce manuscrit, avant le cinquantenaire de la mort de son auteur. Préparant la traduction anglaise de la *Maisha,* Whiteley se heurta à la même réticence, même après 1955. Ce ne fut qu'en 1959 que G.S.P. Freeman-Grenville, dans un compte rendu de la traduction anglaise, pouvait annoncer que le cheik Mohammed Nassoro Lemky avait finalement accordé la permission de photographier le manuscrit en sa possession; en même temps, Freeman-Grenville laissa prévoir la prochaine publication du manuscrit sous les auspices de l'*East African Literature Bureau* (cfr *Tanganyika Notes and Records,* n° 53 (1959), pp. 265-266). De fait, ce *Bureau* ne fit que réimprimer l'ancien texte swahili avec la traduction anglaise de Whiteley. Cependant, encore en 1967, S.W.T. Allen estimait que ce texte n'est pas

au-dessus de tout soupçon et qu'un exemplaire de texte swahili en caractères arabes existe presque certainement en possession privée (*Azania,* 1967, p. 123, n° 17).

De ce qui précède, il appert que notre traduction, comme celle de Whiteley, a dû se faire à partir du texte swahili publié par Brode. Puisque ce texte est devenu très accessible par les réimpressions récentes, nous avons estimé inopportun de le reproduire une nouvelle fois.

La traduction française

La traduction française de la *Maisha* est fondamentalement l'œuvre du R.P. Koenraad Janssen, depuis 1936 missionnaire à Kisangani (Stanley Falls, Stanleyville), centre « arabisé » le plus important de l'actuelle République du Zaïre. Nous avions demandé à notre collaborateur de serrer le texte swahili au plus près possible, sans se laisser influencer par les traductions allemande et anglaise. Cette tâche se révéla souvent ardue, à cause non seulement des expressions arabes, mais aussi des constructions swahili archaïques et de la fréquente absence de correction et de pureté grammaticales. La suite chronologique des événements n'étant pas toujours observée par le narrateur, la version exacte en devenait aussi plus difficile.

Nous avons essayé de faire une soigneuse mise au point de cette première traduction, tant pour la forme que pour le fond, en recourant pour les passages obscurs aux versions allemande et anglaise. En certains cas, nous n'avons pas hésité à nous écarter résolument de celles-ci et du texte français de notre traducteur. Un seul exemple: *Maisha,* § 119. Les traducteurs croyaient que Tippo Tip avait attendu tout un mois le retour éventuel de Stanley; sachant, en tant qu'historien, que Stanley s'était séparé de Tippo Tip le 28 décembre 1876 et que ce dernier avait entrepris le voyage de retour vers Nyangwe le 30 décembre, nous avons traduit *hakaa mwezi,* non pas par: j'attendis *un* mois, mais par: j'attendis *le* mois, c'est-à-dire le nouveau mois, le début de janvier. En d'autres endroits, Brode a certainement commis des erreurs de translittération, qui ne furent pas remarquées ni par Whiteley ni par notre traducteur. Ainsi, ils faisaient passer

Junker par Ujiji, alors qu'en réalité il s'agit de Ujui, près de Tabora (cfr *Maisha,* § 166).

Nous avons adopté la division du texte en 183 paragraphes, introduite par Whiteley (et donc absente de l'édition de Brode). Bien qu'elle ne soit pas toujours heureuse — les paragraphes 174-180 semblent trop longs par rapport aux autres — nous avons préféré n'y apporter aucun changement afin de permettre une comparaison rapide entre les deux versions anglaise et française. En outre, nous avons introduit une division supplémentaire, basée sur les différents grands *safaris* ou grands voyages de Tippo Tip. Ainsi nous aurons cinq « chapitres », correspondants aux cinq longs séjours de Tippo Tip à l'intérieur du continent; ils sont précédés des « voyages d'apprentissage » et suivis du retour définitif à Zanzibar.

Quant aux dates musulmanes, nous les avons maintenues, en donnant en note la datation selon le calendrier grégorien; de même pour l'indication des heures de la journée, nous avons gardé le système arabe, en y ajoutant leur équivalent occidental.

La transcription des noms propres arabes présentait certaines difficultés du fait de l'extrême variété des graphies rencontrées chez les auteurs européens, chacun suivant la prononciation de son propre pays. Un exemple très simple: fallait-il mettre: *bin, ben, ibn* ou *b.* et cela avec majuscule ou minuscule? Fallait-il mettre des traits d'union entre les divers éléments de l'anthroponyme? Nous avons fait un choix et surtout nous nous sommes appliqué à nous y tenir uniformément. Ainsi nous écrivons: Hamed ben Mohammed el-Murjebi. Même le surnom africain de notre « héros », se rencontrait sous les graphies les plus diverses: Tippoo Tib, Tipo Tipo, Tippu Tip, etc., avec ou sans trait d'union; nous avons opté pour : Tippo Tip; et même, pour des raisons d'ordre pratique, dans nos notes, nous l'avons abrégé en : T.T.

Nouvelle difficulté pour les ethnonymes et toponymes bantous. Là où le préfixe pluralisant *wa* ou *ba* indique clairement le pluriel, nous n'avons pas mis ce nom au pluriel français; ainsi nous écrivons: les Wanyamwezi et non pas Wanyamwezis, Wa-Nyamwezi ou les Nyamwezis. Pour garder une certaine saveur arabe à notre traduction, nous avons conservé le prononciation

de Tippo Tip; nous avons donc dans notre traduction: Rumami (pour Lomami). Rusuna (pour Lusuna). Pourtant nous avons changé Sefu, Masudi (forme swahili) en Sef, Masud (la graphie française usuelle).

L'annotation

L'intérêt majeur de notre édition nous semble résider dans les quelque cinq cent cinquante notices, parfois correctives et critiques, mais surtout explicatives. Nous avons voulu mettre entre les mains de l'historien africain ou africaniste une source narrative capitale, prête à l'usage; notre publication est l'œuvre non d'un linguiste mais d'un historien et par cet aspect, elle diffère notablement des versions antérieures.

Sans doute, Brode a pourvu sa traduction allemande d'une soixantaine de notes infrapaginales, mais celles-ci sont des plus sommaires; elles se rapportent à certains personnages (par ex. p. 201, n. 3: Sir Taria Topan, ein reicher Indischer Kaufmann) ou expliquent certains termes swahili non traduits (par ex., p. 39, n. 1: *Wanyampara* sind die Aufseher in die Karawane; *Kirongozi* bedeutet Wegweiser für die Karawane). Cependant certains personnages que Tippo Tip indiquait seulement de leurs initiales (parce que encore vivants?) ne sont pas identifiés. Ainsi Brode ne dit pas que Gr. désigne le commerçant hollandais Greshoff; que T. est l'abréviation de Tobback, etc. Il se peut que Brode ait réduit ses annotations au minimum, parce que, en publiant la *Maisha,* il songeait déjà à rédiger une biographie de Tippo Tip plus lisible et enrichie de données supplémentaires obtenues lors de ses entretiens avec le célèbre Arabe. Signalons dès maintenant que celle-ci fut rédigée également à Zanzibar et achevée en septembre 1903. Elle parut peu de temps après la mort de son personnage, sous le titre: *Tippu Tip. Ein Lebensbild eines zentralafrikanischen Despoten nach seinen eigenen Angaben,* Berlin (Baensche), 1905, IV-185 pp. Elle fut traduite en anglais par H. Havelock sous le titre abrégé: *Tippo Tib, The Story of his Career in Central Africa,* Londres (Edw. Arnold), 1907, XIX-254 pp. Nous avons utilisé cette version anglaise, presque aussi rare que l'original allemand.

Quant à la traduction anglaise de Whiteley, Freeman-Grenville l'estime invariablement impeccable. Il regrette cependant que l'introduction historique de Miss Alison Smith consiste largement dans un résumé de la *Maisha* et n'ait pas davantage précisé la chronologie très rudimentaire fournie par Tippo Tip (*T.N.R.*, n° 53 (1959), p. 266). Ajoutons que l'identification des personnages désignés par leurs initiales, reste incomplète; ainsi par ex. *Maisha,* § 180, il est dit que Sch. désigne Schmidt, mais le lecteur n'apprend pas qui sont F. (Fleury) et B. (Becker).

Autant que possible, nous nous sommes efforcé de remédier aux imperfections de nos devanciers allemand et anglais. Les notes étant particulièrement nombreuses et souvent très longues, nous avons préféré ne pas les mettre au bas de chaque page, ce qui aurait nui à la lisibilité du texte même de la *Maisha;* de plus, nous n'avons pas groupé les notes se rapportant à un chapitre déterminé, à la fin de celui-ci; nous avons donc gardé ensemble toutes les notes se rapportant à la *Maisha;* elles se trouvent après la traduction française et les annexes, et forment la deuxième partie de notre travail. Nous avons essayé d'identifier tous les personnages mentionnés par Tippo Tip; souvent nous n'avons pas pu donner une notice biographique, même sommaire, les personnages étant trop obscurs; dans ce cas, nous avons donné du moins les références aux ouvrages des contemporains de Tippo Tip où ils sont aussi mentionnés, bien qu'aussi brièvement.

Quant aux toponymes, hydronymes, etc., nous avons essayé de situer géographiquement les lieux, régions, cours d'eau, etc. rencontrés dans le texte; des cartes relatives à chaque chapitre les montreront au lecteur.

Pour les multiples ethnonymes, nous renvoyons à certaines études ethnographiques, anciennes ou récentes, sans prétendre à une bibliographie exhaustive.

En annexe, nous reproduisons plusieurs documents, parfois inédits, illustrant davantage la *Maisha* et son auteur. Des multiples portraits de Tippo Tip, dessinés ou photographiques, nous n'en reproduisons qu'un seul; il ne pouvait être question de présenter un album de tout le matériel disponible, si intéressant soit-il pour sa biographie.

Les sources de notre commentaire explicatif

Pour éclairer la *Maisha* historiquement, nous avons eu recours à plusieurs sources d'information. Citons en premier lieu les récits que Tippo Tip a faits à certains de ses contemporains. Déjà nous avons mentionné les informations communiquées à Brode et utilisées par celui-ci pour la composition de sa biographie de Tippo Tip. Certains événements plus marquants de sa carrière furent racontés par Tippo Tip bien plus tôt, au hasard de ses rencontres. Ainsi, dès septembre 1881, à Tabora, Tippo Tip narre à Becker son intervention en faveur de Stanley en 1876. Le 19 mai 1888, il en refait le récit à James S. Jameson, un membre de l'*Emin Pasha Relief Expedition,* venu le trouver à Kasongo. Il présente aussi certains épisodes de sa vie à Stanley: sa victoire sur Nsama, le chef d'Itawa, et sa reconnaissance comme soi-disant parent du Kasongo Lushi. Stanley rapporta ces faits à Jameson et à Mounteney-Jephson, ses compagnons de l'E.P.R.E., qui les ont répétés dans leurs ouvrages. Jameson en fit même la narration à J.R. Werner, le mécanicien du vapeur « A.I.A. » de l'Etat Indépendant du Congo qui devint ainsi témoin de quatrième main.

A côté des récits de Tippo Tip, antérieurs à la rédaction de la *Maisha,* mentionnons, comme très importante, la relation des exploits guerriers de Tippo Tip, faite à Herbert Ward par Salim ben Mohammed, le secrétaire polyglotte de Tippo Tip. Ward annota de son mieux ces informations obtenues lors de son séjour aux Stanley Falls en 1889 (H. WARD, *Five Years with the Congo Cannibals,* Londres, 1891, pp. 173-190). La *Maisha* est aussi éclairée par les mémoires d'autres Arabes, compagnons ou contemporains de T.T. Citons en tout premier lieu l'histoire d'Abdullah ben Sleman († 1916), rédigée par un fonctionnaire britannique en 1913 d'après les informations fournies par Abdullah lui-même, par d'autres Arabes, par des Waswahili et des Wanyamwezi; ce texte fut publié par A. ROBERTS, *The History of Abdullah ibn Suliman,* dans *African Social Research,* n° 4 (déc. 1967). pp. 241-270. On peut en outre se référer aux récits de voyage recueillis par C. VELTEN et publiés en swahili sous le titre *Safari za Wasuaheli* et en traduction allemande: *Schilderungen der Suaheli,* Göttingen, 1901. Pour la traduction an-

glaise, on consultera L. HARRIES, *Swahili Prose Texts,* Londres, 1965.

Les sources européennes, contemporaines de Tippo Tip, permettent également d'illustrer sa *Maisha.* Citons les diaires et les récits de voyages des grands explorateurs de l'Afrique Orientale et Centrale (Livingstone, Stanley, Cameron, Thomson, Becker, Burdo, Wissmann, Junker), ceux des missionnaires (Swann, Hore, Arnot, Crawford, les Spiritains, les PP. Blancs). Plusieurs membres de l'E.P.R.E. qui accompagnèrent Tippo Tip de Zanzibar au Haut-Congo, nous ont laissé le récit de leurs voyages; parmi eux, Jameson et Ward sont particulièrement riches en informations sur Tippo Tip. Les agents de l'Etat Indépendant du Congo, pour le compte duquel Tippo Tip devint gouverneur des Stanley Falls en 1887, n'omettent pas de relater leurs contacts avec lui; de même, les officiers de la Force Publique, qui prirent part à la campagne arabe, nous donnent des renseignements précieux sur la zone arabe et sur les principaux commerçants qui y étaient établis. Citons enfin certains agents commerciaux: Delcommune, Moir, etc.

Bien que notre intention ne fut nullement d'écrire une vie de Tippo Tip, nous avons utilisé aussi des documents d'archives inédits, conservés soit à Rome (Archives des Pères Blancs), soit à Bruxelles (Archives Africaines, Archives Royales, Musée Royal de l'Afrique Centrale).

En outre, nous avons fréquemment consulté divers travaux historiques se rapportant à l'Afrique Orientale et Centrale au XIX^{e} siècle (Coupland, Gray, Bennett, Ceulemans) et les biographies des grands chefs africains Mirambo et Msiri. Des articles de périodiques nous ont aidé à élucider certains passages de la *Maisha;* mentionnons les périodiques particulièrement riches: *Tanganyika (Tanzania) Notes and Records, The Uganda Journal, Journal of African History, African Historical Studies,* etc.

Pour la période « congolaise » de la carrière de Tippo Tip, nous avons fréquemment fait des renvois à la *Biographie Coloniale Belge* (t. VI: *Biographie Belge d'Outre-Mer*).

Quant aux nombreuses citations, extraites de tous ces ouvrages et périodiques, il se posait un problème assez délicat: fallait-il les reproduire toutes dans la langue originale ou les traduire toutes

en français? Nous avons maintenu uniquement en langue originale les citations anglaises et allemandes; pourtant dans notre bibliographie, nous indiquons si l'ouvrage cité a été publié en traduction française. Le maintien des citations en langue anglaise nous semblait justifié du fait que notre travail s'adresse autant aux historiens de l'Afrique Orientale « anglophone » qu'à ceux de l'Afrique « francophone ». Quant aux citations allemandes, il suffit de rappeler qu'à l'époque de Tippo Tip, il y avait une *Deutsch Ostafrika:* un historien de l'Est africain ne peut ignorer l'allemand. Cette remarque nous semble valoir aussi pour celui de l'Afrique Centrale en général. Parmi nos sources, nous devons citer en particulier deux listes de chefs arabes du Haut-Congo, publiées respectivement dans *Le Congo illustré* (1894) et dans une récente traduction anglaise de deux ouvrages croates de Lerman, ancien commandant des Stanley Falls.

Notice critique sur deux listes des chefs arabes du Haut-Congo.

A.-J. Wauters publia en 1892 une étude sommaire, intitulée *Les Arabes du Haut Congo* dans *Le Congo Illustré,* I (1892), pp. 130-131. Wauters y donne quelques informations sommaires sur neuf Arabes. Ses renseignements étaient empruntés à un « ancien » du Congo, le « philo-arabe » Hodister. En 1894, il publia dans le même périodique un article plus long: *Les chefs arabes du Haut Congo. Ibid.,* III (1894), pp. 17-20. Y sont énumérés 48 Arabes ou plutôt 47, car Selim ben Massudi revient deux fois (n° 5 et n° 26). Wauters déclare lui-même qu'il a condensé des renseignements qui lui furent donnés par le lieutenant Tobback, qui résida trois ans aux Stanley Falls.

La deuxième liste se trouve au début du IV^e^ carnet de Dragutin Lerman et vient d'être publiée par A. Lopasic, *Commissaire Général Dragutin Lerman, 1863-1918. A Contribution to the History of Central Africa,* Tervuren, 1971, pp. 145-147. Cette liste donne le nom arabe, et éventuellement aussi le surnom africain de 39 arabes ou « Arabisés ». Une première comparaison entre la liste de Lerman et celle de Tobback, permet de constater que, à une exception près, tous les noms mentionnés par Lerman se retrouvent chez Tobback. Celui-ci donne en

outre six noms qu'on ne trouve pas chez Lerman: n° 21, 22, 45, 46, 47, 48.

En outre, la graphie des noms arabes (à part quelques mauvaises lectures par l'éditeur Lopasic: Massondi pour Massoudi, Queledi pour Uledi; Bassoro pour Nassoro) est la même dans les deux listes. Nous constatons, en outre, que l'ordre des noms est parfois le même dans les deux listes: à la série n° 18-28 de la liste Lerman, correspond la série n° 26-36 de la liste Tobback; se répondent de même les n^{os} 30-34 de Lerman et les n^{os} 37-41 de Tobback. Ces similitudes nous permettent de conclure qu'il y a certainement dépendance entre les deux listes. Dès lors, se pose le problème: dans quel sens?

Pour résoudre le problème, essayons de déterminer la date de composition des deux listes. Lerman, à la fin de sa liste, dit: « Said ben Abibu and Bassoro Massindi (Karuruma) died ». De son côté Tobback précise: Said ben Abibu est mort en 1889, et Nassoro Massoudi en août 1889. Les deux listes sont donc postérieures au mois d'août 1889, et antérieures à 1894. Qui en est l'auteur. Tobback ou Lerman?

Lopasic, l'éditeur de la liste Lerman, estime que: « it seems as if this list of Arabs was used for an article series on the Arab chiefs in the Upper Congo... published in the 1894 issue of « *Le Congo Illustré* ». Il croit aussi que la liste est de la main de Lerman: « Of great interest is a list of different Arab chiefs and traders Lerman met at the Falls. Each Arab name is followed by an impression he made upon Lerman. The notes are short but conclusive. They are the result of Lerman's good knowledge of people who surrounded him » (*O.c.*, p. 14). Nous ne sommes pas de cet avis. Lerman est arrivé aux Falls le 3 février 1890; le 29, il prit en main le commandement de la station; du 18 au 25 juin, il remonta le fleuve jusqu'à Kirundu: en juillet, il tomba sérieusement malade et en décembre de la même année 1890, il quitta les Falls pour l'Europe. La liste Lerman comporte plusieurs noms d'Arabes que Lerman n'a pas vus personnellement: Rumaliza et d'autres Arabes qui ne vivaient pas aux Stanley Falls; les impressions à leur sujet ne peuvent donc être celles de Lerman. Nous concluons: Lerman n'est pas l'auteur de la liste; il semble l'avoir simplement copiée au moment où il s'apprêtait à faire le voyage vers Kirundu. En effet, elle se trouve

au début du IV^e Carnet, qui contient le Journal de Lerman du 18 juin 1890 au 10 mars 1891.

La liste nous donne plusieurs informations qui permettent de préciser la date de rédaction: à ce moment, Tippo Tip se trouvait à Kasongo; son fils Sef ben Hamed à Zanzibar; Bwana Nzige à Kasongo; Rashid ben Mohammed au Lomami. etc. Ce dernier est dit: « the future commandant of the Falls ». L'ensemble de ces données permet de situer la rédaction en février 1890, avant le départ de Tobback pour l'Europe. Le rédacteur fut Tobback, le prédécesseur de Lerman comme commandant de la station des Falls, du 11 novembre 1889 au 28 février 1890. Du 3 février, jour de l'arrivée aux Falls de Lerman, jusqu'au 28 du même mois, jour du départ de Tobback, les deux fonctionnaires de l'E.I.C. se trouvaient ensemble. Pour faciliter à son successeur ses rapports avec les Arabes, il est très probable que Tobback lui a remis la liste des principaux Arabes résidant dans son district. A ce moment, Tippo Tip était déjà parti, mais son successeur Rashid n'est pas encore confirmé; il ne le sera que le 6 avril 1890 (CEULEMANS, *La question arabe,* p. 179).

Nous concluons: la liste Lerman a été rédigée par Tobback en février 1890 comme un aide-mémoire pour son successeur, celui-ci l'a copiée dans son Journal avant d'entreprendre son voyage à Kirundu en juin 1890. La liste Tobback a subi une mise à jour: est-ce en vue de sa publication dans *Le Congo Illustré?* Comme on était en plein dans la campagne arabe, Tobback (ou Wauters) y a ajouté le nombre des fusils dont disposait chaque chef arabe.

Une dernière question: la langue de la liste Lerman. Celle-ci est rédigée en anglais, et non en français. Jusqu'à présent, nous n'avons pas de données suffisantes pour résoudre ce problème. On peut supposer que Tobback avait rédigé sa liste en français mais qu'elle avait été traduite en anglais après son départ, et cela à l'usage des voyageurs étrangers de passage aux Falls: Lenz, Baumann, Bohndorff.

Le contenu de la Maisha

Déjà en 1959, P. Ceulemans remarqua que: « cette œuvre mérite une étude approfondie ». Nous n'avons pas voulu faire une

telle étude; nous espérons seulement que notre édition, abondamment annotée, la facilitera. Il ne fait pas de doute que la *Maisha* pourrait s'étudier sous plusieurs aspects: au point de vue économique (le commerce de l'ivoire), politique (les visées expansionnistes du sultanat de Zanzibar et des puissances européennes), sociologique (l'impact de la pénétration arabe sur les peuples africains), etc.

Tippo Tip était avant tout un *business man,* non pas un mémorialiste au sens strict. Son récit est basé, non pas sur un journal de voyage tenu soigneusement à jour (comme le faisaient les explorateurs), mais sur la fidélité de sa mémoire. Il ne semble pas avoir utilisé ses archives personnelles: il ne cite aucun document. Ses données chronologiques sont des plus sommaires: il se contente d'indiquer à quel âge il accomplit ses deux voyages d'apprentissage (à douze et à dix-huit ans), c'est tout; s'il mentionne des fêtes musulmanes comme point de repère, il n'en précise nulle part l'année. Ce qui est plus grave encore: il ne semble pas toujours suivre l'ordre strictement chronologique; çà et là, un *flash back* n'est pas indiqué avec assez de netteté (la fameuse proposition du Belge semble se situer à Zanzibar en novembre 1882, alors qu'en réalité elle s'est faite à Tabora, au mois d'août précédent, cfr *Maisha,* § 148).

Terminant sa *Maisha,* Tippo Tip déclare: « Je suis certain d'avoir été incomplet en bien des points. J'ai écrit tout ceci en abrégeant ». Nous ne pouvons qu'abonder en son sens, surtout en ce qui concerne, par exemple, ses rapports avec l'Etat Indépendant du Congo et ses activités d'esclavagiste. Par contre, il décrit longuement et avec complaisance ses victoires sur Nsama et Kasabula.

Si nous admettons volontiers l'exactitude des chiffres avancés par lui concernant ses transactions commerciales (sommes empruntées, quantités d'ivoire achetées ou confisquées), il nous semble mériter moins de créance quant aux nombres d'ennemis vaincus lors de ses batailles; ainsi par ex. *Maisha* § 100 estime à 40.000 et à 100.000 le nombre de ceux qui suivirent Tippo Tip et Kasongo Rushie lors d'une expédition punitive.

Dans sa conclusion, Tippo Tip insiste fortement sur sa sincérité: « je n'ai rien inventé de tout ce que j'ai écrit... tout ce que j'ai écrit ici est vrai et non pas faux ». Il nous semble pourtant

que s'il n'a dit « rien que la vérité », il n'a pu dire « toute la vérité ».

Quelques données chronologiques

La date et le lieu de naissance de Tippo Tip sont controversés. Selon certains auteurs, il serait né sur la Côte (Mrima), à Mbwamaji, près de Bagamoyo. Nous admettons avec Brode (*Story,* p. 13) qu'il est né dans l'île de Zanzibar, à Kwarara, près de la ville de Zanzibar.

La date de sa naissance est placée entre 1837 et 1841. Brode n'avance aucune date; A. Smith opte pour 1840. Nous préférons la date 1837, en nous basant sur trois témoins indépendants concordants, qui tous ont vécu quelque temps avec Tippo Tip. En 1882, Wissman déclare que Tippo Tip avait 45 ans (*Unter Deutscher Flagge,* p. 281); en avril 1887, lors de la visite de T.T. à la mission baptiste du Stanley Pool, son interprète, Selim ben Mohammed, déclare qu'il a 50 ans (BENTLEY, *Pioneering on the Congo,* II, p. 147); en 1889, Trivier affirme qu'il en a 52 (*Mon voyage au continent noir,* p. 85). Ces trois informateurs nous fournissent donc comme date de naissance l'année 1837. En vieillissant Tippo Tip de trois ans (à l'encontre d'A. Smith) nous proposons les dates suivantes pour ses divers *safaris:*

Voyages d'apprentissage (*Maisha,* § 1-11):	1849-1850; 1855?-1860?
Premier voyage (§ 11-12):	1860?-1861?
Deuxième voyage (§ 13-43):	1863?-janvier 1869
Troisième voyage (§ 44-152):	1870-novembre 1882
Quatrième voyage (§ 153-169):	août? 1883-décembre 1886
Cinquième voyage (§ 170-180):	février 1887-août 1891
Retour définitif à Zanzibar (§ 181-183)	

La famille de Tippo Tip

Tippo Tip descendait d'une famille de commerçants arabes, originaires de Mascate (principauté d'Oman, sur le Golfe Persique). Son arrière-grand-père, Rajab ben Mohammed ben Said el-Murjebi était venu s'établir sur la Côte en face de Zanzibar; il y épousa une Afro-Arabe, nommée Mwana Arabu (la fille de

l'Arabe), issue d'une mère noire et de Juma ben Mohammed el-Nebhani.

Le grand-père de Tippo Tip, Juma ben Rajab, conduisit déjà des caravanes dans la région du Tanganyika, et apporta son appui au grand-père de Mirambo.

Le père de Tippo Tip se nommait Mohammed ben Juma. A Tabora, il épousa Karunde, la fille de Fundi Kira, le grand chef des Wanyamwezi († vers 1860). Ce mariage est déjà mentionné par l'explorateur Burton en 1857 (*Lake,* p. 184). Mohammed ben Juma épousa en outre à Zanzibar la fille de Habib ben Bushir el-Wardi, lui aussi, un Arabe originaire de Mascate. Hamed ben Mohammed, Tippo Tip, naquit de ce mariage. D'une union antérieure avec Masud ben Mohammed, Bint Habib ben Bushir, mère de Tippo Tip, avait eu un autre fils, Mohammed ben Masud el-Wardi. Ce frère aîné de Tippo Tip s'associera à lui et recevra le surnom de Kumba Kumba.

Le fils le plus connu de Tippo Tip, Sef ben Mohammed ben Said el-Murjebi, naquit vers 1861. Tippo Tip avait, en outre, deux autres fils (JAMESON, p. 258). C'étaient Mwinyi Amani (*Maisha,* § 163) et Salum ben Masud, que *Le Congo Illustré,* 1894, p. 18 dit « fils adultérin » de T.T. Cfr aussi LOPASIC, *Lerman,* p. 146: Salim Massandi (*sic*); JAMESON, p. 158 et *passim:* Salem Masudi.

D'autres parents de Tippo Tip sont cités occasionnellement. En premier lieu Mohammed ben Said ben Hamed, surnommé Bwana Nzige; il était frère germain de Tippo Tip. Bwana Nzige eut comme fils Rashid ben Mohammed ben Said, surnommé Kamanga; il eut aussi une fille qui deviendrait la femme de Sef ben Mohammed, fils de Tippo Tip.

Tippo Tip mentionne encore comme ses « frères »: Juma ben Sef ben Juma, surnommé Mpembamoto (§ 127) et Salum ben Saleh en-Nebhani (§ 51).

Il voyagea aussi en compagnie de ses oncles Bushir ben Habib et Abdallah ben Habib, fils de Habib ben Bushir.

ABREVIATIONS

A.H.S.	*African Historical Studies,* Boston
A.R.S.C.	Académie Royale des Sciences Coloniales (1955-1959), Bruxelles
B.C.B.	*Biographie coloniale belge,* 5 t., Bruxelles, 1948-1958; t. VI: *Biographie belge d'outre-mer,* Bruxelles, 1968 (B.B.O.M.)
BRODE	traduction allemande de la *Maisha*
Bull. Jurid. Indig.	*Bulletin des Juridictions Indigènes et du Droit Coutumier Congolais,* Lubumbashi (Elisabethville)
C.E.P.S.I.	Centre d'Etude des Problèmes Sociaux Indigènes, Lubumbashi
E.H.A.	*Etudes d'Histoire Africaine,* Kinshasa-Lubumbashi.
E.I.C.	Etat Indépendant du Congo (1885-1908)
I.R.C.B.	Institut Royal Colonial Belge (1930-1954), Bruxelles
J.A.H.	*Journal of African History,* Londres
LIVINGSTONE	*The Last Journals of David Livingstone in Central Africa, from 1865 to his death...* by H. Waller, 2 vols, Londres, 1880
L.M.S.	London Missionary Society
R.G.S.	Royal Geographical Society, Londres
T.N.R.	*Tanganyika (Tanzania) Notes and Records,* Dar es Salaam
T.T.	Tippo Tip
U.J.	*The Uganda Journal,* Kampala
WHITELEY	traduction anglaise de la *Maisha*

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

ABDULAZIZ Y. LODHI, *The Institution of Slavery in Zanzibar and Pemba,* Uppsala, 1973.

A. ABEL, *Les Musulmans noirs du Maniema,* Bruxelles, 1959.

R.G. ABRAHAMS, *The Peoples of Greater Unyamwezi, Tanzania (Nyamwezi, Sukuma, Sumbwa, Kimbu, Konongo)*, Londres, 1967.

E.A. ALPERS, *The East African Slave Trade,* Nairobi, 1967.

—, *Trade, State and Society among the Yao in the Nineteenth Century,* dans *J.A.H.,* X (1969) 3, pp. 405-420.

H.M. AMIJI, *Some notes on Religious Dissent in Nineteenth Century East Africa,* dans *A.H.S.,* IV (1971) 3, pp. 603-616.

F. ANCIAUX DE FAVEAUX, *Les grottes du Katanga,* dans *Problèmes Sociaux Congolais,* n° 69 (1965), pp. 77-85.

I. ANSTRUTHER, *I Presume. Stanley's Triumph and Disaster,* Londres, 1956.

N. ANTOINE, *Le capitaine Léopold Joubert,* dans *Revue du Clergé Africain,* II (1947), pp. 204-208.

F.S. ARNOT, *Garenganze or Seven Years' Pioneer Mission Work in Central Africa,* Londres, 1889; nouv. impress., Londres, 1969.

R.A. ASHE, *Two Kings of Uganda,* Londres, 1889; nouv. impress., Londres, 1970.

—, *Chronicles of Uganda,* Londres, 1894.

E. BAKER, *The Life and Explorations of Frederick S. Arnot,* 2 éd., Londres, 1923.

W.G. BARTTELOT, *The Life of Edmund Musgrave Barttelot,* Londres, 1890; trad. fr. — *Journal et Correspondance du major E.M. Barttelot,* Paris, 1891.

O. BAUMANN, *Die Station der Stanley-Fälle,* dans *Mittheilungen der kais. und königl. Geogr. Gesellschaft in Wien,* 29 (1886), pp. 504-513; 647-656; 30 (1887), pp. 65-69.

—, *Durch Massailand zur Nilquelle,* Berlin, 1894; nouv. impress., New York, 1968.

E. BAUR-A. LE ROY, *A travers le Zanguebar,* 3e éd., Tours, 1893.

R.W. BEACHY, *The Arms Trade in East Africa in the Late Nineteenth Century,* dans *J.A.H.,* III (1962) 3, pp. 451-467.

—, *The East African Ivory Trade in the Nineteenth Century,* dans *J.A.H.,* VIII (1967) 2, pp. 269-290.

W. BEARDALL, *Exploration of the Rufiji River under the Order of the Sultan of Zanzibar,* dans *Proceedings R.G.S.,* III (1881), pp. 641-656.

A. BECKER (*et al.*), *Hermann von Wissmann, Deutschlands größter Afrikaner,* 2 éd. augm. et corrig., Berlin, 1907.

J. BECKER, *La vie en Afrique ou trois ans en Afrique centrale,* 2 t., Bruxelles-Paris, 1887; édit. abrégée: ID., *La troisième expédition belge au pays noir,* Bruxelles, s.d. (1888).

N.R. BENNETT, *Captain Storms in Tanganyika,* dans *T.N.R.,* n° 54 (1960), pp. 51-63.

—, *Americans in Zanzibar before 1865,* dans *T.N.R.,* n° 56 (1961), pp. 93-108; n° 57, (1961), pp. 121-128.

—, *Americans in Zanzibar, 1865-1915,* dans *T.N.R.,* n° 60 (1963), pp. 49-66.

— - P. HASSING, *A Journey across Tanganyika in 1886,* dans *T.N.R.,* n° 58-59 (1962), pp. 129-147.

—, *Studies in East African History,* Boston, 1963.

—, *Philippe Broyon, Pioneer Trader in East Africa,* dans *African Affairs,* 62 (1963), pp. 156-164.

—, *Livingstone's Letters to William F. Stearns,* dans *A.H.S.,* I (1968) 2, pp. 243-254.

—, (éd.), *Leadership in Eastern Africa. Six Political Biographies,* Boston, 1968.

—, (éd.) *From Zanzibar to Ujiji. The Journal of Arthur W. Dodgshun, 1877-1879,* Boston, 1969.

—, (éd.), *Stanley's Despatches to the New York Herald, 1871-1872, 1874-1877,* Boston, 1970.

—, *Mirambo of Tanzania, ca. 1840-1884,* New York, 1971.

— - M. YLVISAKER (éds), *The Central African Journal of Lovell J. Procter,* 1861-1864, Boston, 1973.

W.H. BENTLEY, *Pioneering on the Congo,* 2 vols., Oxford, 1900.

F.J. BERG, *The Swahili Community of Mombasa, 1500-1900,* dans *J.A.H.,* IX (1968), pp. 35-56.

E.F. BERLIOUX, *La traite orientale,* Paris, 1870; trad. angl. *The Slave Trade in Africa in 1872,* Londres, 1872; nouv. impress., Londres, 1971.

L. BITTREMIEUX, *Brief van Musiri (Geschiedenis van een Negerkoning uit Katanga),* dans *Kongo-Overzee,* III (1936-1937), pp. 69-83, 252-291; IV (1938), pp. 17-18.

W.G. BLAIKIE, *The Personal Life of David Livingstone,* Londres, 1880.

W. BLOHM, *Die Nyamwezi. Land und Wirtschaft,* Hambourg, 1931.

—, *Die Nyamwezi. Gesellschaft und Weltbild,* Hambourg, 1935.

R. BOEHM, *Von Sansibar zum Tanganyika,* Leipzig, 1888.

E. BOELAERT, *Equateurville,* dans *Aequatoria,* XV (1952), p. 1-12.

—, *Les expéditions commerciales à l'Equateur,* dans *Bull. A.R.S.C.,* II (1956), pp. 191-211.

—, *Les Arabes à l'Equateur?* dans *Aequatoria,* XX (1957), pp. 10-18.

F. BONTINCK, *Une lecture critique de Stanley,* dans *Etudes Congolaises,* XI (1968) 1, pp. 38-55.

—, *Tippo Tip et Ngaliema,* dans *Ngonge. Carnets de Sciences Humaines Kongo,* n° 27-28 (1972).

—, *La double traversée de l'Afrique par trois « Arabes » de Zanzibar (1845-1860)* dans *E.H.A.*, VI (1974).

B. BOONE, *Carte ethnique du Congo. Quart sud-est,* Tervuren, 1961.

P. BOURDONNEC, *Sens de quelques termes géographiques du Katanga,* dans *Zaïre,* XIII (1959), pp. 73-80.

L. BOURS, *La propriété foncière chez les Bekalebwe,* dans *Bull. Jurid. Indig.*, IV (1936) 9, pp. 195-203.

P. BRIART, *Les fortifications indigènes au Congo,* dans *Le Congo illustré,* IV (1895), pp. 12-14; 22-24; 28-30.

H. BRODE, *Tippu Tip. Ein Lebensbild eines Zentralafrikanischen Despoten nach seinen eigenen Angaben,* Berlin, 1905; trad. angl. H. Havelock, *Tippo Tib. The Story of his Career in Central Africa,* Londres, 1907.

H. BRODE (Junior), *British and German East Africa, Their Economic and Commercial Relations,* Londres, 1911.

B. BROWN, *Muslim Influence on Trade and Politics in the Lake Tanganyika Region,* dans *A.H.S.*, IV (1971) 3, pp. 617-629.

W.T. BROWN, *Bagamoyo, an Historical Introduction,* dans *T.N.R.* n° 71 (1970), pp. 69-83.

A. BURDO, *Les Arabes dans l'Afrique Centrale,* Paris, 1885.

—, *De Zanzibar au lac Tanganyika (Les Belges dans l'Afrique Centrale,* I), Bruxelles, 1886.

R.F. BURTON, *The Lake Regions of Central Africa,* 2 vols., Londres, 1860; 1 vol., New York, 1860 (nous avons utilisé cette édition); nouv. impress. avec introd. A. Moorehead, 2 vols., New York, 1961; trad. fr. H. Loreau, *Voyage aux grands lacs de l'Afrique Orientale,* Paris, 1862.

—, *Zanzibar: City, Island and Coast, 2 vols.,* Londres, 1872; nouv. impr., New York, 1967.

—, *The Lands of Cazembe,* Londres, 1873.

R. CAMBIER, *Stanley et Emin Pacha,* dans *Zaïre,* III (1949), pp. 533-548.

V.L. CAMERON, *Across Africa,* 2 vols., Londres, 1877; trad. fr. H. Loreau, *A travers l'Afrique. Voyage de Zanzibar à Benguela,* Paris, 1881.

D. CAMPBELL, *In the Heart of Bantuland,* Londres, 1922; nouv. impress., New York, 1969.

F.G. CARNOCHAN-H.C. ADAMSON, *Out of Africa,* Londres, 1937; trad. fr. G. Delamain, *L'Empire des Serpents,* Paris, s.d. (1937).

G. CASATI, *Dix années en Equatoria,* trad. fr. L. de Hessem, Paris 1892.

L. CERCKEL, *Les Galeries souterraines de Mokana (Monts Mitumba),* dans *Le Mouvement Géographique,* XV (1898), pp. 1-6.

P. CEULEMANS, *La question arabe et le Congo (1883-1892),* Bruxelles, 1959.

B. CHIMBA, *A History of the Baushi,* Oxford, 1943; 2 éd., 1956.

N. CHITTICK, *Kilwa and the Arab Settlement of the East African Coast,* dans *J.A.H.*, IV (1963) 2, pp. 179-190.

J. CHRISTIE, *Cholera Epidemics in East Africa,* Londres, 1875; nouv. impr. Londres, 1968.
C. CLENDENEN (*et alii*), *Americans in Africa, 1865-1900,* Stanford, 1966.
P. COLLE, *Origine et explication du pouvoir des chefs dans l'Uruwa,* dans *La Revue Congolaise,* I (1910-11), pp. 59-68.
—, *Généalogie et migrations de quelques grands chefs du haut-Congo,* dans *La Revue Congolaise,* I (1910-11), pp. 193-207.
—, *Les Baluba,* 2 t., Bruxelles, 1913.
E. COLSON-M. GLUCKMAN (éd.), *Seven Tribes of British Central Africa,* Oxford, 1951.
S.J.S. COOKEY, *Tippu Tip and the Decline of the Congo Arabs,* dans *Tarikh,* 1 (1966) 2, pp. 58-69.
W.D. COOLEY, *The Negroland of the Arabs,* Londres, 1841.
—, *Inner Africa laid open,* Londres, 1852.
C. COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* Bruxelles, 1888.
R.J. CORNET, *Katanga,* Bruxelles, 1943.
—, *Maniema,* Bruxelles, 1952.
—, *Médecine et Exploration,* Bruxelles, 1970.
H.B. COTTERILL, *Travels and Researches among the Lakes and Mountains of Eastern and Central Africa from the Journals of... J. Frederic Elton,* Londres, 1879.
F. COULBOIS, *Dix années au Tanganyika,* Limoges, 1901.
R. COUPLAND, *East Africa and its Invaders,* Londres, 1938; nouv. impr., 1968.
—, *The Exploitation of East Africa,* Londres, 1939; nouv. impr., 1968.
—, *Livingstone's Last Journey,* Londres, 1947.
D. CRAWFORD, *Thinking Black. 22 Years without a Break in the Long Grass of Central Africa,* Londres, 1912.
—, *Back to the Long Grass,* Londres, s.d.
J.F. CUNNINGHAM, *Uganda and its Peoples,* Londres, 1905.
J. CUNNISON, *The Reigns of the Kazembes,* dans *Northern Rhodesia Journal,* III (1956) 2, pp. 131-138.
—, *The Luapula Peoples of Northern Rhodesia. Custom and History in Tribal Politics,* Manchester, 1959.
—, *Historical Traditions of the Eastern Lunda by Mwata Kazembe XIV. A Translation from the Bemba,* Lusaka, 1961.
—, *Kazembe and the Portuguese,* dans *J.A.H.,* II (1961) 1, pp. 61-76.
—, *Kazembe and the Arabs to 1870,* dans E. STOKES-R. BROWN, *The Zambesian Past,* Manchester, 1966, pp. 226-237.
J.P. CUYPERS, *Alphonse Vangele (1848-1939) d'après des documents inédits,* Bruxelles, 1960.
A. DALLONS-CORNET, *L'arrivée des Arabes dans la région de Kasongo,* dans *Bulletin Militaire* (Léopoldville), n° 37 (1949), pp. 525-536.
E.C. DAWSON, *James Hannington. A History of his Life and Work,* 1847-1885, Londres, 1887.
F. DEBENHAM, *The Way to Ilala,* Londres, 1955.

L. DECLE, *Three Years in Savage Africa,* Londres, 1898.
M. DE LA SALETTE, *Kasongo,* Anvers, 1948.
A. DELCOMMUNE, *Vingt années de vie africaine,* 2 vols., Bruxelles, 1922.
L. DELCOURT-A. DALLONS, *Les Mongo du Sankuru,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* XVII (1949) 5, pp. 137-163; 6, pp.
F.M. DE THIER, *Singhitini, la Stanleyville musulmane,* Bruxelles, 1963.
F. DHANIS, *Le district d'Upoto et la fondation du camp de l'Aruwimi,* dans *Bull. Soc. royale belge Géogr.,* XIV (1890), pp. 5-40.
—, *La campagne arabe du Manyema,* dans *Le Congo Illustré,* IV (1895), pp. 25-27; 33-35; 41-43; 53-55; 60-63; 68-70; 77-79.
E. D'ORJO DE MARCHOVELETTE, *Les Funérailles des chefs Baluba: Ilunga Kabale et Kabongo Kumwimba Shimbu,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* XVII (1950) 12, pp. 350-358.
H. D'URSEL, *La campagne antiesclavagiste belge racontée par les lettres de Jacques de Dixmude,* dans *La Revue Belge,* 15 mars 1929, pp. 481-500; 1er avril 1929, pp. 25-42; 15 avril 1929, pp. 132-149.
C.M. EASTMAN, *Who are the Waswahili?* dans *Africa* (Londres), 41 (1971) 3, pp. 228-235.
M. FISCHEL, *Le Thaler de Marie-Thérèse,* Dijon, 1912.
R. FOSKETT (éd.), *The Zambesi Doctors. David Livingstone's Letters to John Kirk, 1852-1872,* Edimbourg, 1964.
—, *The Zambesi Journal and Letters of Dr John Kirk,* 2 vols., Edimbourg, 1965.
R. FOUQUER, *Mirambo,* Paris, 1966.
G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, *The Muslim and Christian Calendars,* Londres, 1963.
J.S. GALBRAITH, *Mackinnon and East Africa, 1878-1895,* Cambridge, 1972.
R.G. GAVIN, *The Bartle Frere Mission to Zanzibar, 1873,* dans *The Historical Journal,* V (1962), pp. 122-148.
V. GIRAUD, *Les lacs de l'Afrique Equatoriale. Voyage d'exploration exécuté de 1883 à 1885,* Paris, 1890.
H. GRAEFFE, *Nyangwe, capitale arabe du Manyema,* dans *Le Courrier d'Afrique,* 26, 27, 28 juillet, 1er août 1955.
J.A. GRANT, *A Walk across Africa,* Londres, 1864.
J.M. GRAY, *Stanley versus Tippoo Tib,* dans *T.N.R.,* nº 18 (1944), pp. 11-26.
—, *Ahmed bin Ibrahim, the first Arab to reach Buganda,* dans *U.J.,* XI (1947) 2, pp. 80-94.
—, *Dar es Salaam in 1868,* dans *T.N.R.,* nº 24 (1947), pp. 1-2.
—, *Dar es Salaam under the Sultans of Zanzibar,* dans *T.N.R.,* nº 33 (1952), pp. 1-21.
—, *Tippu Tip and Uganda,* dans *U.J.,* XIX (1955) 1, pp. 95-96.
—, *Trading Expeditions from the Coast to Lakes Tanganyika and Victoria before 1857,* dans *T.N.R.,* nº 49 (1957), pp. 226-246.
—, *Arabs on Lake Victoria,* dans *U.J.,* XXII (1958) 1, pp. 78-81.

—, *History of Zanzibar from the Middle Ages to 1856,* Londres, 1962.
F. GREVISSE, *Les traditions historiques des Basanga et de leurs voisins,* dans *Bull. C.E.P.S.I.,* n° 2 (1946-47), pp. 50-83.
—, *Salines et Salinières indigènes du Haut-Katanga,* dans *Bull. C.E.P.S.I.,* n° 11 (1950), pp. 7-85.
—, *Notes ethnologiques relatives à quelques populations autochtones du Haut-Katanga Industriel,* dans *Bull. C.E.P.S.I.,* n° 32 (1956), pp. 65-207; n° 33 (1956), pp. 68-148; n° 34 (1956), pp. 53-133; n 35 (1957), pp. 73-132; n° 36 (1957), pp. 86-138.
—, *Les Bayeke,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* 1937-38, n° 1, n° 8.
—, *Les Yeke,* (Mémoires C.E.P.S.I., vol. 25), Lubumbashi, 1967, pp. 275-420.
M. GUILLAIN, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale,* 3 vols., Paris, 1856.
P.H. GULLIVER, *A History of the Songe-Ngoni,* dans *T.N.R.,* n° 41 (1955), pp. 16-30.
—, *A Tribal Map of Tanganyika,* dans *T.N.R.,* n° 52 (1959), pp. 61-74.
A.J. HANNA, *The Beginnings of Nyasaland and North-Eastern Rhodesia, 1859-95,* Oxford, 1956, nouv. impress., 1969.
—, *The Story of the Rhodesias and Nyasaland,* Londres, 1960.
L. HARRIES, *Swahili in the Belgian Congo,* dans *T.N.R.,* n° 39 (1955), pp. 12-15.
—, *Congo Swahili,* dans *T.N.R.,* n° 44 (1956), pp. 50-53.
—, *Swahili Prose Texts,* Londres, 1965.
G.W. HARTWIG, *Bukerebe, the Church Missionary Society and East African Politics, 1877-1878,* dans *A.H.S.,* I (1968) 2, pp. 211-232.
—, *The Victoria Nyanza as a Trade Route in the Nineteenth Century,* dans *J.A.H.,* XI (1970) 4, pp. 535-552.
R.J. HARVEY, *Mirambo,* dans *T.N.R.,* n° 28 (1950), pp. 10-28.
G. HAWKER, *The Life of George Grenfell,* Londres, 1909.
R. HEREMANS, *Les établissements de l'Association Internationale Africaine au lac Tanganyika et les Pères Blancs, Mpala et Karema, 1877-1885,* Tervuren, 1966.
L. HEUDEBERT, *Vers les Grands Lacs de l'Afrique Centrale,* Paris, 1900.
S.L. HINDE, *The Fall of the Congo Arabs,* Londres, 1897; trad. fr. H. Avaert, *La chute de la domination des Arabes au Congo,* Bruxelles, 1897.
F. HIRD, *H.M. Stanley. The Authorized Life,* Londres, 1935.
A. HODISTER, *Les Arabes sur le Haut-Congo,* dans *Le Mouvement Géogr.,* VIII (1891), n° 19, pp. 83-84.
W. HOFFMANN, *With Stanley in Africa,* Londres, 1938.
L.W. HOLLINGWORTH, *The Asians of East Africa,* Londres, 1960.
E.C. HORE, *Tanganyika: Eleven Years in Central Africa,* Londres, 1892.
A.W. HUGHES, *The Country of Balachistan, its Geography, Topography, Ethnology and History,* Londres, 1877.
J.A. HUNTER-D.P. MANNIX, *Tales of the African Frontier,* New York,

1954; trad. fr. N. GARA, *Au Paradis des Aventuriers. Naissance du Kenya,* Paris, 1956.
W.H. INGRAMS, *Zanzibar, Its History and its People,* Londres, 1931; nouv. impr. 1967.
J.M. JADOT, *A propos d'un texte du baron Charles Liebrechts,* dans *Bull. I.R.C.B.,* XIX (1948) 2, pp. 307-339.
V. JACQUES-E. STORMS, *Notes sur l'Ethnographie de la partie orientale de l'Afrique Equatoriale,* dans *Bull. Soc. Anthropol. Bruxelles,* V (1886-87), pp. 91-202.
J.S. JAMESON, *Story of the Rear Column of the Emin Pasha Relief Expedition,* Londres, 1890.
H.H. JOHNSTON, *The Uganda Protectorate,* 2 vols., Londres, 1902.
—, *George Grenfell and the Congo,* 2 vols., Londres, 1908; nouv. impr. New York, 1969.
—, *The Story of my Life,* Londres, 1923.
D.P. JONES, *After Livingstone,* Londres, 1968.
W. JUNKER, *Reisen in Afrika,* 3 vols., Vienne, 1889-1891; trad. angl. A.H. Keane, *Travels in Africa,* 3 vols., Londres, 1892.
J. KABEYA, *Mtemi Mirambo,* Nairobi, 1966.
R. KANDT, *Caput Nili. Eine empfindsame Reise zu den Quellen des Nils,* 2 vols., 4 éd. Berlin, 1919.
J.S. KELTIE, *The Story of Emin's Rescue as told in Stanley's Letters,* New York, 1890, nouv. impress., New York, 1969.
N.Q. KING, *Christian and Muslim in Africa,* New York, 1971.
J. KNAPPERT, *Quelques remarques à propos de l'histoire des Swahili,* dans *Etudes Congolaises,* XII (1969) 1, pp. 111-126.
—, *Swahili Religious Terms,* dans *J.R.A.,* III (1970) 1, pp. 67-80.
—, *Social and Moral Concepts in Swahili Islamic Literature,* dans *Africa* (Londres), XL (1970) 2, pp. 125-136.
E. KOOTZ-KRETSCHMER, *Die Safwa, ein ostafrikanischer Volkstamm in seinem Leben und Denken,* 3 vols., Berlin, 1926-1929.
J.L. KRAPF, *Reisen in Ost-Afrika ausgeführt in den Jahren 1837-1855,* Stuttgart, 1858; nouv. édit., Stuttgart, 1964; trad. angl. *Travels, Researches and Missionary Labours in Eastern Africa,* Londres, 1860; nouv. impr., New York, 1968.
E. LABRECQUE, *La tribu des Babemba,* dans *Anthropos,* 28 (1933), pp. 633-648.
—, *Histoire des Mwata Kazembe, chefs Lunda du Luapula, 1700-1945,* dans *Lovania,* n° 16 (1949), pp. 9-33; n° 17 (1949), pp. 21-48; n° 18 (1951), pp. 18-67.
—, *Les origines des Babemba de la Rhodésie du Nord,* dans *Annali del Pontif. Museo Miss. Ethnol.,* 32 (1968), pp. 249-329.
—, *Les origines des Babemba de Zambie,* dans *Dialogue et Culture,* VIII (1970) 3, pp. 11-15.
S.C. LAMDEN, *Some Aspects of Porterage in East Africa,* dans *T.N.R.,* n° 61 (1963), pp. 155-164.

R. LANFANT, *Coutumes juridiques de la Chefferie Mulongo,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* III (1935) 3, pp. 51-57; 4, pp. 78-83.
W. LANGHELD, *Zwanzig Jahre in Deutschen Kolonien,* Berlin, 1909.
H.W. LANGWORTHY, *Swahili Influence in the area between Lake Malawi and the Luangwa River,* dans *A.H.S.,* IV (1971), pp. 575-602.
A. LECHAPTOIS, *Aux Rives du Tanganyika,* Alger, 1913.
B. LECOSTE, *Le mariage chez les Arabisés,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* XVI (1948), 12, pp. 357-360; *Zaïre,* IX (1955), pp. 293-297; 403-405.
—, *La parenté. Terminologie en Kingwana,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* XVII (1949) 4, pp. 109-113.
—, *La religion des Arabisés,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* XVIII (1950) 10, pp. 310-317.
A. LEJEUNE-CHOQUET, *Histoire militaire du Congo,* Bruxelles, 1906.
L. LEJEUNE, *Le vieux Congo,* Bruxelles, 1930.
O. LENZ, *L'expédition autrichienne au Congo,* dans *Bull. Soc. royale belge Géogr.,* XI (1887), pp. 209-245.
—, *Wanderungen in Afrika. Studien und Erlebnisse,* Vienne, 1895.
A. LE ROY, *D'Aden à Zanzibar,* Tours, 1899.
—, *Au Kilima-Ndjaro,* Paris, s.d. (1914).
I.M. LEWIS (éd.), *Islam in Tropical Africa,* Oxford, 1966.
C. LIEBRECHTS, *Souvenirs d'Afrique. Congo... (1833-1889),* Bruxelles, s. d. (1909).
D. LIVINGSTONE, *Missionary Travels and Researches in South Africa,* Londres, 1857; trad. fr. H. Loreau, *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique Australe,* nouv. éd., Paris, 1881.
—, *Narrative of an Expedition to the Zambesi and its Tributaries,* Londres, 1865; trad. fr. H. Loreau, *Explorations du Zambèze et de ses affluents,* Paris, 1866.
—, *The Last Journals... in Central Africa,* éd. par H. Waller, 2 vols., Londres, 1874; trad. fr. H. Loreau, *Dernier Journal du Docteur D. Livingstone,* 2 t., Paris, 1876.
A. LOPASIC, *Commissaire Général Dragutin Lerman, 1863-1918. A Contribution to the History of Central Africa,* Tervuren, 1971.
L. LOTAR, *Les Arabes des Falls dans l'Uele,* dans *Congo,* XVI (1935), t. I, pp. 641-667; t. II, pp. 665-684.
R. LOVETT, *The History of the London Missionary Society, 1795-1895,* 2 vols., Londres, 1899.
S.A. LUCAS, *L'Etat traditionnel Luba,* dans *Bull. C.E.P.S.I.,* n° 74 (1966), pp. 83-97; n° 79 (1967), pp. 93-116.
M. LUWEL, *Stanley,* Bruxelles, 1959.
—, *Kapitein Ernest Cambier te Zanzibar, 1882-1885,* dans *Africa-Tervuren,* VIII (1962) 4, pp. 85-97; IX (1963) 1, pp. 11-29.
—, *Un plan d'action contre les esclavagistes dressé par l'explorateur Hermann von Wissmann,* dans *Africa-Tervuren,* XVI (1970) 3-4, pp. 85-106.

A.N. LYNE, *Zanzibar in Contemporary Times,* Londres, 1905.
—, *An Apostle of Empire,* Londres, 1936.
J. MAES-O. BOONE, *Les peuplades du Congo Belge,* Bruxelles, 1935.
B.G. MARTIN, *Muslim Politics and Resistance to Colonial Rule: Shaykh Uways B. Muhammad al-Barawi and the Qadiriya Brotherhood in East Africa in the Nineteenth Century,* dans *J.A.H.,* X (1969) 3, pp. 471-486.
—, *Notes on some Members of the Learned Classes of Zanzibar and East Africa in the Nineteenth Century,* dans *A.H.S.,* IV (1971) 3, pp. 525-545.
H. MICHAUX, *Circonscription indigène des Baushi,* dans *Bull. Jurd. Indig.,* XX (1952), 9, pp. 258-266; 10, pp. 273-287.
O. MICHAUX, *Au Congo. Carnet de Campagne, épisodes et impressions de 1889 à 1897,* Namur, 1913.
D. MIDDLETON (éd.), *The Diary of A.J. Mounteney-Jephson,* Cambridge, 1969.
M.P. MIRACLE, *Trade and Economic Change in Katanga, 1850-1959,* dans *Western African History* (Boston University Papers on Africa, vol. IV), 1969, pp. 214-258.
A. MOELLER, *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province Orientale du Congo Belge,* Bruxelles, 1936.
A. MOELLER DE LADDERSOUS, *Tippo-Tip,* dans *Biogr. Col. Belge,* Bruxelles, 1948, I, col. 912-926.
P. MOLLER-G. PAGELS-E. GLEERUP, *Tre är i Kongo,* 2 vols., Stockholm, 1887.
F.M.L. MOIR, *After Livingstone. An African Trade Romance,* Londres, 1921.
J.A. MOLONEY, *With Captain Stairs to Katanga,* Londres, 1893.
E.D. MOORE, *Ivory, Scourge of Africa,* Londres, 1931.
F.F. MUELLER, *Deutschland-Zanzibar-Ostafrika. Geschichte einer Deutschen Kolonialeroberung,* 1884-1890, Berlin, 1859.
A. MUNONGO, *Quelques souvenirs historiques de Kalasa Mazwiri, père de Msiri,* dans *Lovania,* n° 21 (1951), pp. 64-71;, n° 24 (1952), pp. 22-33; n° 35 (1955), pp. 45-52; n° 36 (1955), pp. 65-73.
—, *Chants historiques des Bayeke,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* XVI (1948) 9, pp. 280-282; XX (1952) 10, pp. 288-294; 11, pp. 306-316; *Bull. C.E.P.S.I.,* n° 77 (1967), pp. 35-139.
—, *Pages d'Histoire Yeke* (Mémoire du C.E.P.S.I., vol. 25), Lubumbashi, 1967.
C. NEW, *Life, Wanderings and Labours in Eastern Africa,* Londres, 1873, nouv. impr., Londres, 1971.
C.S. NICHOLLS, *The Swahili Coast: Politics, Diplomacy and Trade on the East African Litoral, 1798-1856,* New York, 1971.
A. NICQ, *Le Père Simon Lourdel... et les premières années de la mission de l'Ouganda,* Alger, 1893; 2 éd. revue, Alger, 1906.
E. NIGMANN, *Die Wahehe,* Berlin, 1908.

B.A. OGOT-J.A. KIERAN, *Zamani. A Survey of East African History,* Nairobi, 1968.

R. OLIVER, *The Missionary Factor in East Africa,* Londres, 1952; 2 éd., 1965.

—, *Sir Harry Johnston and the Scramble for Africa,* Londres, 1957; nouv. impress. 1964.

R. OLIVER-G. MATHEW (éds), *History of East Africa,* Vol. I, Londres, 1963; nouv. impress., 1968.

M.E. PAGE, *The Manyema Hordes of Tippu Tip: A Case Study in Social Stratification and the Slave Trade in Eastern Africa,* dans *A.H.S.,* VII (1974).

—, *David Livingstone, the Arabs and the Slave Trade,* dans B. PACHAI, *Livingstone: Man of Africa,* Londres, 1973, pp. 131-151.

T.H. PARKE, *My Personal Experiences in Equatorial Africa,* New York, 1891.

F.B. PEARCE, *Zanzibar. The Island Metropolis of Eastern Africa,* 3e éd., Londres, 1967.

C. PETERS, *Die Deutsche Emin Pascha Expedition,* Hambourg, 1907; trad. angl. H.W. Dulcken, *New Light on Dark Africa, being the Narrative of the German Emin Pasha Expedition,* New York, 1891.

M. PERHAM (éd.), *The Diaries of Lord Lugard. East Africa,* 3 vols. Londres, 1959.

H. PINEAU, *Evêque Roi des Brigands. Mgr Dupont, P.B.,* 4e éd., Quebec, 1960.

S.T. PRUEN, *The Arab and the African,* Londres, s.d. (1891).

A. RABAUD, *L'Abbé Debaize et sa mission géographique et scientifique dans l'Afrique Centrale,* Marseille, 1880.

T.O. RANGER (éd.), *Aspects of Central African History,* Londres, 1968.

P. RAUCQ, *Notes de géographie sur le Maniema,* Bruxelles, 1952.

M. READ, *The Ngoni of Nyasaland,* Londres, 1956.

A. REDMAYNE, *Mkwawa and the Hehe Wars,* dans *J.A.H.,* IX (1968) 3, pp. 409-436.

P. REICHARD, *Die Wanjamuesi,* dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin,* XXIV (1889), pp. 246-260; 304-331.

—, *Deutsch-Ostafrika. Das Land und seine Bewohner, seine politische und wirtschaftliche Entwicklung,* Leipzig, 1892.

F. RENAULT, *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe,* 2 t., Paris, 1971.

R. REUSCH, *How the Swahili People and Language came into Existence,* dans *T.N.R.,* nº 34 (1953), pp. 20-27.

G. RÉVOIL, *Voyage chez les Benadirs, les Comalis et les Bayouns,* dans *Le Tour du Monde,* 1885, I, pp. 1-80; II, pp. 385-416.

I.A. RICKLIN, *La mission catholique du Zanguebar. Travaux et Voyages du P. Horner,* Paris, 1880.

A. ROBERTS, *Tippu Tip, Livingstone and the Chronology of Kazembe,* dans *Azania,* II (1967), pp. 115-131.

—, *Chronology of the Babemba (N.E. Zambia),* dans *J.A.H.*, XI (1970), 2, pp. 221-240.
—, *The History of Abdullah ibn Suliman,* dans *African Social Research* n° 4 (1967), pp. 241-270.
— (éd.), *Tanzania before 1900,* Nairobi, 1968.
N.J. ROBINSON, *The History of Smith, Makenzie and Company, Ltd.*, Londres, 1938.
V. ROELENS, *Les Pères Blancs au Congo,* dans L. FRANCK, *Le Congo Belge,* Bruxelles, s.d. (1928), II, pp. 195-209.
L. ROGET, *Le district de l'Arouwimi et Ouellé,* dans *Bull. Soc. royale belge Géogr.*, XV (1891), pp. 97-128.
S. RONSMANS, *De Atetela-Asambala,* dans *Aequatoria,* IX (1946) 3, pp. 91-99.
R.I. ROTBERG, *Plymouth Brethren and the Occupation of Katanga, 1886-1907,* dans *J.A.H.*, V (1964), 2, pp. 285-297.
—, *Joseph Thomson and the Exploration of Africa,* New York, 1971.
E.E.B. RUSSELL, *General Rigby, Zanzibar and the Slave Trade,* Londres, 1935.
C.St. JOHN, *Kazembe and the Tanganyika-Nyasa Corridor, 1800-1890,* dans R. GRAY-D. BIRMINGHAM, *Pre-colonial African Trade,* Londres, 1970, pp. 202-230.
J.H. SCHERER, *The Ha of Tanganyika,* dans *Anthropos,* 54 (1959), pp. 841-904.
O. SCHLOIFER, *Bana Uleia. Ein Lebenswerk in Afrika,* Berlin, 1943.
R. SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes in Ost-Afrika,* Francfort s.O., 1892.
H. SCHMIEDEL, *Bwana Sakkarani. Captain Tom Prince and his Times,* dans *T.N.R.*, n° 52 (1959), pp. 35-52.
G. SCHMIT, *Note sur la résistance des Bena Matapa contre les Arabes,* dans *Cahiers Congolais,* XVI (1970) 4, pp. 53-58.
R. SCHMITZ, *Les Baholoholo,* Bruxelles, 1912.
G. SCHWEINFURTH, *Im Herzen von Afrika,* 2 t., Leipzig, 1874; trad. fr. H. Loreau, *Au cœur de l'Afrique,* 2 t., Paris 1875.
G. SCHWEITZER, *Emin Pascha. Eine Darstellung seines Lebens und Wirkens,* Berlin, 1898.
A. SCHYNSE, *A travers l'Afrique avec Stanley et Emin-Pacha. Journal de voyage,* publié par C. Hespers, Paris, 1890.
G. SEAVER, *David Livingstone, His Life and Letters,* Londres-New York, 1957.
J. SENDWE, *Traditions et coutumes ancestrales des Baluba Shankadji,* dans *Bull. C.E.P.S.I.*, n° 24 (1954), pp. 87-120.
A. SHARPE, *A. Journey to Garenganze,* dans *Proceedings R.G.S.*, XIV (1892), pp. 36-47.
—, *A Journey from the Shire River to Lake Mweru and the Upper Luapula,* dans *The Geographical Journal,* I (1893), pp. 524-533.

—, *Travels in the Northern Province and Katanga,* dans *The Northern Rhodesia Journal,* III (1957) 3, 210-219.

G. SHEPPERSON, *David Livingstone and the Rovuma. A Notebook edited with Introduction and Related Documents,* Edimbourg, 1965.

A. SHORTER, *Nyungu-ya-Mawe and the « Empire of the Ruga-Rugas »,* dans *J.A.H.,* IX (1968) 2, pp. 235-259.

—, *Nyungu-ya-Mawe,* Nairobi, 1969.

H. SIENKIEWICZ, *Listy z Afrika,* Varsovie, 1901.

D.H. SIMPSON, *A bibliography of Emin Pasha,* dans *U.J.,* 24 (1960), pp. 138-165.

E.W. SMITH, *Great Lion of Bechuanaland. The Life and Times of Roger Price, Missionary,* Londres, 1957.

J.R. SMITH, *The Emin Pasha Relief Expedition, 1886-1890,* Oxford, 1972.

J.H. SPEKE, *Journal of the Discovery of the Source of the Nile,* Londres, 1863; trad. Fr. E.D. FORGUES, *Les Sources du Nil, Journal de voyage du capitaine J.H. Speke.*

—, *What led to the Discovery of the Source of the Nile,* Londres, 1864; nouv. impress., 1967.

W.G. STAIRS, *De Zanzibar au Katanga. Journal du capitaine Stairs* (1890-1891), trad. fr. A. de Hauleville, dans *Le Congo Illustré,* II (1893), pp. 5-7; 13-15; 21-23; 29-31; 37-39; 46-47.

L. STAPPERS, *La flotille indigène des lacs Moéro et Tanganika,* dans *La Revue Congolaise,* IV (1913), pp. 30-39.

L. STAPPERS, *Uit het verleden der Baamilembwe,* dans *Kongo-Overzee,* XVII (1951), pp. 5-7.

H.M. STANLEY, *How I found Livingstone,* Londres, 1872; éd. utilisée: Londres, 1904; trad. fr. H. Loreau, *Comment j'ai retrouvé Livingstone,* Paris, 1874.

—, *The Exploration Diaries of H.M. Stanley,* éd. par R. Stanley-A. Neame, Londres, 1961.

—, *Through the Dark Continent,* 2 vols., Londres, 1878; nouv. impress., 1969; trad. fr. H. Loreau, *A travers le continent mystérieux,* 2 vols., Paris, 1878.

—, *The Congo and the Founding of its Free State,* 2 vols., Londres, 1885; trad. fr. G. Harry, *Cinq années au Congo,* Bruxelles, 1885.

—, *In Darkest Africa,* 2 vols., Londres, 1890, trad. fr. *Dans les ténèbres de l'Afrique,* 2 vols., Paris, 1890.

—, *The Autobiography of Sir H.M. Stanley,* éd. par Dorothy Stanley, Londres, 1914; trad. fr. G. Feuilloy, *Autobiographie de H.M. Stanley,* 2 vols., Paris, s.d. (1911).

T. STEVENS, *Scouting for Stanley in East Africa,* New York, 1890.

J. STEVENSON, *The Water Highways of the Interior of Africa with Notes of Slave Hunting and the Means of its Suppression,* Glasgow, 1883.

—, *The Arabs in Central Africa and at Lake Nyassa,* Glasgow, 1888.

E. STOKES-R. BROWN (éd.), *The Zambesian Past. Studies in Central African History,* 2 éd., Manchester, 1969.

M. STORME, *Une lettre de F.M. Dhanis,* dans *Bull. A.R.S.C.,* III (1957), pp. 338-343.
F. STUHLMANN, *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika,* Berlin, 1894.
—, (éd.), *Die Tagebücher von Dr Emin Pacha,* 6 vols., Hambourg, 1916-1927.
G.L. SULIVAN, *Dhow Chasing in Zanzibar Waters,* Londres, 1873; nouv. impress. Londres, 1968.
A.J. SWANN, *Fighting the Slave Hunters in Central Africa,* Londres, 1910; nouv. impr. avec introd. N.R. Bennett, Londres, 1969.
F.M. THOMAS, *Historical Notes on the Bisa Tribe, Northern Rhodesia,* Lusaka, 1958.
J. THOMSON, *To the Central African Lakes and Back,* 2 vols., Londres, 1881; nouv. impress. avec introd. R.I. Rotberg, Londres, 1968.
G.E. TILSLEY, *Dan Crawford Missionary and Pioneer in Central Africa,* Londres, 1929.
P. TIMMERMANS, *Les Sapo Sapo près de Luluabourg,* dans *Africa-Tervuren,* VIII (1962), 1-2, pp. 29-53.
J.S. TRIMINGHAM, *Islam in East Africa,* Oxford, 1964.
—, *The Influence of Islam upon Africa,* New York, 1968.
E. TRIVIER, *Mon voyage au continent noir,* Paris-Bordeaux, 1891.
J.R. TROUP, *With Stanley's Rear Column,* 2 éd., Londres, 1890.
T. TURNER, *L'Ethnie Tetela et le M.N.C./Lumumba,* dans *Etudes Congolaises,* XII (1969) 4, pp. 36-57.
—, *Mouvements de résistance chez les Mongo du Sankuru,* dans *Revue Congolaise des Sciences Humaines,* I (1971) 2, pp. 59-84.
O. ULRIX, *Le Capitaine Joubert,* dans *La Revue Congolaise,* I (1910-11), pp. 92-108.
J.M.M. VAN DER BURGT, *Het kruis geplant in een onbekend Negerland van Midden-Afrika,* nouv. éd., Boxtel, 1921.
A. VAN DER NOOT, *Quelques éléments historiques sur l'Empire Luba, son organisation et sa direction,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* IV (1936) 7, pp. 141-149.
A. VAN DER WEE, *Mirambo,* dans *Annalen der Afrikaansche Missien,* 23 (1906-07), pp. 179-185; 207-210.
A. VAN GELE, *Chez Tippo Tip,* dans L. LEJEUNE, *Le vieux Congo,* Bruxelles, 1930, pp. 63-68.
J. VANSINA, *Long Distance Trade Routes in Central Africa,* dans *J.A.H.,* III (1962) 3, pp. 375-390.
—, *Les anciens royaumes de la savane,* Léopoldville (Kinshasa), 1964.
—, *Introduction à l'ethnographie du Congo,* Kinshasa, 1965.
A. VAN ZANDYCKE, *Pages d'histoire du Kasayi,* Namur, 1953.
C. VELTEN, *Safari za Wasuaheli,* Göttingen, 1901; trad. all. *Schilderungen der Wasuaheli,* Göttingen, 1901.
A. VERBEKEN, *Accession au pouvoir chez certaines tribus du Congo par système électif,* dans *Congo,* 1933, t. II, pp. 653-657; *Bull. Jurid. Indig.,* III (1935), 1, pp. 1-3.

—, *Contribution à la géographie historique du Katanga et de régions voisines,* Bruxelles, 1954.
—, *Msiri, roi du Garenganze,* Bruxelles, 1956.
—, *A propos de l'exécution du chef Congo-Lutete en 1893,* dans *Bull. A.R.S.C.,* II (1956), pp. 938-950; II (1957), pp. 828-834.
—, *La campagne contre le chef arabe Rumaliza. Textes inédits,* dans *Bull. A.R.S.C.,* IV (1958), pp. 813-842.
A. VERBEKEN-M. WALRAET, *La première traversée du Katanga en 1806,* Bruxelles, 1953.
E. VERDICK, *Les premiers jours au Katanga, 1890-1903,* s.l. (Bruxelles), 1952.
E. VERHULPEN, *Baluba et Balubaïsés du Katanga,* Anvers-Paris, 1936.
F. VINCENT, *Actual Africa or the Coming Continent,* Londres, 1895.
G.A. VON GOETZEN, *Durch Afrika Ost nach West,* Berlin, 1895.
T. VON PRINCE, *Gegen Araber und Wahehe,* Berlin, 1914.
A. VON TIEDEMANN, *Tana-Baringo-Nil. Mit Karl Peters zu Emin Pascha,* Berlin, 1892.
—, *Aus Busch und Steppe, Afrikanische Expeditionsgeschichten,* Berlin, 1905.
B. WALDECKER, *Salines du Katanga* (Mémoires C.E.P.S.I., n° 26), Lubumbashi, 1968.
M. WALRAET, *Bibliographie du Katanga,* 3 vols., Bruxelles, 1954-1960.
—, *Documents Augustin Delporte,* dans *Bull. A.R.S.C.,* IV (1958), pp. 843-855.
—, *L'expédition Delcommune, 1890-1893, d'après le Journal de route du Dr Paul Briart,* Bruxelles, 1957; *Revue Congolaise Illustrée,* 1956-1957.
H. WASHAUSEN, *Hambourg und die Kolonialpolitik des Deutschen Reiches, (1880-1890),* Berlin, 1968.
H. WARD, *Five Years with the Congo Cannibals,* Londres, 1891, nouv. impress., New York, 1969; trad. fr. *Chez les Cannibales de l'Afrique Centrale,* Paris, 1910.
—, *A Voice from the Congo,* Londres, 1910.
—, *My Life with Stanley's Rear-Guard,* Londres, 1891.
S. WARD, *A Valiant Gentleman being the Life of Herbert Ward,* Londres, 1927.
S. WATT, *In the Heart of Savagedom,* Londres, s.d.
A.J. WAUTERS, *Les chefs arabes du Haut-Congo,* dans *Le Congo Illustré,* III (1894), pp. 17-20; 30-32; 38-39; 46-46; 50-51.
—, *Notice nécrologique de Tippo Tip,* dans *Le Mouvement Géographique,* 1905, col. 295-299.
—, *Stanley au secours d'Emin Pacha,* Paris, 1890.
J.R. WERNER, *A Visit to Stanley's Rear-Guard,* Edimbourg-Londres, 1889.
W.H. WHITELEY, *Bemba and Related Peoples of Northern Rhodesia,* Londres, 1951.

R.G. WILLIS, *The Fipa and related Peoples of South-West Tanzania and North-East Zambia,* Londres, 1966.
A. WILSON, *Long Distance Trade and the Luba Lomami Empire,* dans *J.A.H.,* XIII (1972) 4, pp. 575-589.
M. WILSON, *Peoples of the Nyasa-Tanganyika Corridor,* Le Cap, 1958.
H. WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge quer durch Afrika von West nach Ost, von 1880 bis 1883,* 8 éd., Berlin, 1889.
—, *Meine Zweite Durchquerung Aequatorial-Afrikas vom Congo zum Zambesi,* Francfort s.O., s.d. (1890); trad. angl. J.A. Bergman, *My second Journey through Equatorial Africa,* Londres, 1891.
J.B. WOLF, *Commerce, Christianity and the Creation of the Stevenson Road,* dans *A.H.S.,* IV (1971) 2, pp. 363-371.
—, *Missionary to Tanganyika, 1877-1888. The Writings of E.C. Hore,* Londres, 1970.
M. WRIGHT, *Chief Merere and the Germans,* dans *T.N.R.,* n° 69 (1968), pp. 41-49.
— - P. LARY, *Swahili Settlements in Northern Zambia and Malawi,* dans *A.H.S.,* IV (1971) 3, pp. 547-573.
C. YOUNG, *Islam au Congo,* dans *Etudes Congolaises,* X (1967) 5, pp. 14-31.
E.D. YOUNG, *Nyassa. A Journal of Adventures,* Londres, 1877.

Addenda

C. FALKENHORST, *Schwarze Fürsten,* Leipzig, 1892, II, pp. 47-64: Tippu-Tip, der Elfenbeinkönig.
IBUNI SALEH, *A Short History of the Comorians in Zanzibar,* Dar es Salaam, 1936.
G. L(EBLOND), éd., *A l'assaut des pays nègres. Journal des missionnaires d'Alger dans l'Afrique équatoriale,* Paris, 1884.
A. LUCK, *Charles Stokes in Africa,* Nairobi, 1972.
L. VON JEDINA, *Um Afrika. Skizzen von der Reise... 1873-75,* Vienne, 1877.

LA VIE DE TIPPO TIP

I. Voyages d'apprentissage

A. *Avec ses oncles* (1849?-1850?)

1. Lorsque j'atteignis l'âge de douze ans, je commençai à entreprendre de courts voyages (1). Avec mon frère, Mohammed ben Masud el-Wardi (2), et mes oncles Bushir ben Habib et Abdallah ben Habib, tous les deux aussi du clan el-Wardi (3), je faisais le commerce du copal (4). Je n'emportais que peu de marchandises car j'étais encore jeune, tandis que les autres, mon frère et mes oncles, emportaient des marchandises beaucoup plus nombreuses. Durant un an, nous avons fait le commerce du copal.

B. *Avec son père* (1855?-1860?)

2. Lorsque j'atteignis l'âge de dix-huit ans (5), mon père, Mohammed ben Juma, qui était un grand voyageur (6), décida de faire, en compagnie des gens de sa parenté, un voyage jusqu'en Ugangi (7). Il me communiqua son dessein, en disant: « J'ai décidé de faire une expédition jusqu'en Ugangi; alors, allons-y ensemble ». Je partis. Nous fîmes le voyage et nous arrivâmes dans l'Ugangi. De l'Ugangi, je retournai à Zanzibar, alors que mon père, Mohammed ben Juma el-Murjebi, décida de s'arrêter à Tabora dans l'Unyamwezi (8). Là, à Tabora, il était considéré à l'instar d'un chef, parce que, tout jeune encore, il avait épousé la fille du chef Fundi Kira. Elle s'appelait Karunde (9) et sa mère était la première femme de Fundi Kira (10). En ce temps-là, dans l'Unyamwezi, la première femme avait le droit de donner des ordres, à l'égal du chef. Cette coutume profitait beaucoup à mon père et l'y faisait respecter; à Tabora, il pouvait faire à peu près ce qu'il voulait. Quand il descendait vers la Côte, il prenait avec lui sa femme Karunde. Mon père, Mohammed ben Juma, avait obtenu du

chef Fundi Kira, une quantité énorme de pointes d'ivoire et beaucoup d'autres biens, car ce dernier était considéré dans l'Unyamwezi comme un chef possédant beaucoup de biens et beaucoup d'hommes, peut-être autant que les chefs d'Uganda et de Karagwe (11).

3. Lors de ce voyage chez mon père à Tabora, je fus atteint, en cours de route, par la variole (12). Arrivés à Tabora dans l'Unyamwezi, nous y restâmes deux mois. Ensuite, mon père décida d'aller à Ujiji (13), au Tanganyika (14). Quand nous y arrivâmes, le commerce de l'ivoire allait plutôt mal. Les Arabes amis, qui faisaient partie de notre caravane, se dirigèrent alors vers l'Urua (15), mais mon père, Mohammed ben Juma, décida de retourner à Tabora. Il se proposa de remettre ses marchandises à un homme de la Côte, de Mbwamaji (16), qui s'appelait Mwinyi Bakar ben Mustafa (17), et il me dit: « Voyage avec lui et reste en sa compagnie ». A cette époque, dans l'Urua, comme articles d'échange on n'acceptait que des perles et des colliers; les gens ne voulaient pas d'étoffes. Mais moi, je lui répondis: « Je ne veux pas aller vers l'Urua, si nos marchandises se trouvent aux mains de cet homme de la Côte; je préfère voyager avec toi. Permets que je retourne en ta compagnie ».

Mon père me répondit: « Je n'aurais pas confié mes marchandises à cet homme de la Côte, si tu n'étais pas si jeune encore et ignorant la vraie valeur des choses de là-bas. Voilà pourquoi je voulais confier mes marchandises à cet homme. Mais si tu crois pouvoir t'en tirer toi-même, alors je veux bien te confier les transactions commerciales ». Je répondis à mon père: « D'accord, j'essayerai. Si j'échoue, lors d'un autre voyage tu feras comme tu voudras ».

Alors il me confia ses marchandises et rentra à Tabora.

4. Nous traversâmes le lac Tanganyika. Il n'y avait pas de boutre, rien que des pirogues. Notre caravane était nombreuse; les Arabes, eux, étaient environ vingt. Nous arrivâmes dans l'Urua, chez le chef Mrongo Tambwe (18). Nous y trouvâmes le commerce modéré, ni excellent ni trop mauvais. Les grandes pointes d'ivoire se vendaient cher, les petites à un prix bien réduit. Comme tout le monde achetait les grandes pointes,

je me décidai à acheter les petites et j'en acquis beaucoup. A l'époque, le prix des grandes pointes était très élévé, car, à la Côte, tout le monde préférait les grosses pointes; cet ivoire, destiné à l'Europe, était préféré à celui destiné à l'Inde (19).

5. A notre retour à Mtowa (20), nous apprîmes la nouvelle que Fundi Kira, le chef de Tabora, était décédé et que mon père avait installé comme chef Mnywa Sere, fils du frère de Fundi Kira (21). Mnywa Sere était devenu chef, mais il y avait aussi un autre parent de l'ancien chef Fundi Kira, nommé Mkasiwa (22); bien que Mnywa Sere fût plus proche de Fundi Kira que Mkasiwa, celui-ci n'était pas disposé à reconnaître Mnywa Sere comme chef. Il se réfugia dans son village pour faire la guerre; il construisit un *boma* (23) et rassembla tous les hommes qui le reconnaissaient. Voyant cela, Mnywa Sere décida de le combattre et, durant vingt jours, il lui fit la guerre sans parvenir à le vaincre. Constatant que l'issue restait incertaine, il donna à mon père, Mohammed ben Juma, un gros lot de pointes d'ivoire et encore d'autres pointes à distribuer aux Arabes afin qu'ils se décident à l'aider dans sa lutte. Les Arabes acceptèrent l'ivoire et pendant un mois encore on continua à se battre; après quoi, Mkasiwa prit la fuite; de ses hommes un grand nombre furent tués; les autres furent faits prisonniers. Mkasiwa lui-même s'enfuit à Uriakuru (24), chez Mirambo à cette époque encore un inconnu (25).

6. De cette manière, Mnywa Sere s'affirma comme chef et il devint très puissant. Conscient de son pouvoir, il décida d'exiger des Arabes venant de la Côte des droits de péage; ces droits furent très élévés. Ce fut aussi en ce temps que se combattirent, à Machui, Seyyid Majid et Seyyid Bargash; poussés par la peur, les Arabes, partisans de Seyyid Bargash, gagnèrent Tabora en grand nombre (26). Le chef Mnywa Sere était un homme qui ne méritait aucune confiance et ces Arabes regrettaient beaucoup d'être venus. Mais ils n'osèrent rien entreprendre contre lui, car ils craignaient mon père, Mohammed ben Juma. En ce temps, celui-ci était très fort: pour accompagner les caravanes, les membres de sa parenté, ses oncles et leurs fils, dépassaient la trentaine et chaque parent avait sous lui un certain nombre

d'hommes. Ainsi les Arabes à Tabora se contenaient mais ils étaient exaspérés de ne pouvoir rien faire.

7. C'est aussi en ces jours-là que la tyrannie de Mnywa Sere explosa: il tua la belle-mère de mon père, c'est-à-dire la mère de Karunde, la fille de Fundi Kira; il tua aussi l'oncle de Karunde. Alors mon père entra dans une grande colère; à ce moment il se trouvait avec sa femme, la fille de Fundi Kira, à Ituru (27). Il se rendit auprès de Selum ben Hamed (28), Sultan ben Ali (29) et Thenei ben Amur (30). Il leur dit: « Ce voyou Mnywa Sere a supprimé ma belle-famille; je suis donc obligé de me battre contre lui ». Ils lui répondirent: « Autrefois, quand nous le voyions se conduire comme un despote, nous voulions déjà vous avertir, mais nous craignions de n'être pas écoutés. Puisque, à présent, vous avez changé d'avis, nous sommes prêts à vous aider. Nous attendrons seulement le retour de votre parenté et de votre fils, puis nous combattrons le despote; nous chercherons Mkasiwa et nous l'investirons à sa place.

8. Les quatre hommes ayant fixé ce plan, il fut décidé, à notre retour, d'envoyer immédiatement des hommes qui iraient chercher secrètement Mkasiwa et l'amèneraient dans les environs de Tabora. Salum ben Sef ben Sleman el-Bahari, surnommé Msopora, (31), transmettrait ce message. Il partit à l'instant. Après douze jours, mon père, Mohammed ben Juma, Salum ben Hamed et Thenei ben Amur avertirent tous leurs parents arabes, présents à Tabora. A ce moment, il y avait là de trois à quatre cents Arabes. Ceux-ci et les gens de la Côte se réunirent tous chez Sultan ben Ali qui avait préparé une grande fête; ils ignoraient encore quel était le véritable but de ce rassemblement.

9. Le chef Mnywa Sere envoyait régulièrement de l'ivoire à l'Indien Musa (32); il entretenait avec lui des relations commerciales et avait l'habitude de lui vendre son ivoire à Tabora. Or, celui-ci, appelé aussi Musa Mzuri, s'empressa d'avertir les Wanyamwezi: « Tous les Arabes sont rassemblés à Kwihara (33) chez Sultan ben Ali et ils ont décidé de faire la guerre à votre chef. Déjà Salum ben Sef a été envoyé pour chercher Mkasiwa ».

Et aussitôt, ces Wanyamwezi partirent en toute hâte; arrivés auprès de leur chef, ils le mirent au courant de l'endroit où nous étions, près de chez lui. Immédiatement, il fit battre les tambours de guerre et décida de nous attaquer là où nous nous trouvions. Cependant ses sujets le prièrent instamment: « Ne vous emportez pas. Il faut savoir d'abord si cette nouvelle est fausse ou vraie et Dieu seul le sait. Mais si c'est vrai, en un instant nous serons rassemblés et nous les vaincrons ». A ce moment, Mnywa Sere disposait de beaucoup d'hommes; s'il avait marché immédiatement contre nous, nous nous serions trouvés en grand danger. Heureusement, il écouta ses hommes. Quant à nous, jamais nous ne trouvâmes la nourriture plus délicieuse que ce jour-là.

10. Thenei ben Amur s'en alla prévenir les gens: « Tout homme qui vit seul, éloigné des autres, doit se rendre là où se trouvent les autres. Celui qui ne suit pas ce conseil: *Ne me blâmez pas, mais blâmez-vous vous-mêmes* (34). Qu'il en soit ainsi à celui qui ne s'y connaît pas dans l'art de la guerre ». Et c'est ainsi que ceux qui habitaient aux environs de Tabora, se rendirent à Tabora et celui qui habitait au loin, déménagea; celui qui s'estimait capable de se défendre chez soi, croyant que son village pouvait repousser toute attaque, celui-là resta sur place (35). Après quinze jours, Salum ben Sef Msopora revint. Puis arriva, à l'improviste, Mkasiwa et une guerre très violente éclata qui dura trois mois. Un nombre considérable d'hommes trouvèrent la mort, tant de leur côté que du nôtre. Le quatrième mois de cette guerre, nous l'emportâmes et nous investîmes Mkasiwa comme chef (36). Quant à moi, après cette guerre je restai encore deux mois, puis je descendis vers la Côte; mon père me donna son ivoire afin que je le vende en son nom et lui rapporte de l'argent ou d'autres marchandises.

11. A mon arrivée à Zanzibar, j'eus de la chance. En effet, les pointes d'ivoire pesant moins de 10 livres étaient précisément recherchées. A ce moment, la *frasilah* valait de 50 à 55 dollars et l'impôt était de 9 dollars par *frasilah* (37). Je vendis donc l'ivoire et envoyai à mon père les marchandises qu'il avait commandées. Je ne tenais pas à retourner à Tabora et je me lançai dans les affaires, à mon propre compte. Pendant que je

voyageais avec mon père, mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi était parti vers Kionga dans le Ngao (38), chez la famille de Mohammed ben Saïd, surnommé Utelesi (39). Mohammed ben Masud s'était donc rendu au Ngao et au Nyasa, puis il était allé au Benadir (40).

II. Premier voyage (1860?-1861?)

Et moi, je partis en caravane vers Mahenge (41), chez les Mafiti (42). J'avais emprunté, ici, à Zanzibar, certaines marchandises pour une valeur de 1.000 dollars et je me rendis dans l'Uhehe (43), chez Mtengera (44). Là-bas, j'eus à prendre une décision engageant mon honneur: j'empruntai une somme de 4.000 à 7.000 dollars (45) et partis pour l'Urori (46). Mais n'y trouvant guère de transactions à faire, je me rendis au Fipa (47), au Nyamwanga (48), au Ruemba (49) et en Urungu (50), où je trouvai de l'ivoire en abondance. De retour à Zanzibar de ce voyage au Ruemba, je revis mon frère Mohammed ben Masud, que je n'avais plus vu depuis douze ans: lorsque je me trouvai à Zanzibar, lui était en voyage au Ngao ou au Benadir; et quand il arriva à Zanzibar, j'étais, moi, parti en voyage. Quand je revins du Ruemba, il venait d'arriver du Benadir et c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés.

Pour ma part, j'avais réalisé des profits énormes; aussi abandonna-t-il sa résolution d'un nouveau voyage sur mer pour m'accompagner. Il se procura des marchandises pour une valeur d'environ 5.000 dollars pour faire un essai. Mais moi, j'achetai des marchandises pour plus de 30.000 dollars; à cet effet, j'avais fait des emprunts chez au moins une vingtaine de riches Indiens et Banians.

12. A cette époque, il y avait une famine sur la Côte. Nous projetâmes de prendre la piste de l'Urori, mais les porteurs Wanyamwezi ne voulaient pas aller en Urori, trop éloigné de chez eux. Les Wazaramo (51) pareillement refusèrent de s'engager comme porteurs mais comme ils souffraient fort de la faim, ils se décidèrent quand même à s'engager, moyennant un salaire

de dix dollars pour le voyage aller-retour. Certains exigèrent une avance d'un quart, d'autres d'un tiers de leur salaire. Ils demandaient en outre du millet et des vivres en cours de route.

III. Deuxième voyage (1863?-janvier 1869)

13. Je chargeai une caravane de 700 porteurs de toutes sortes de marchandises et quittai Zanzibar pour me rendre à Mbwamaji. Les charges préparées et tout étant en ordre, les groupes de porteurs arrivèrent et prirent leurs charges. On forma la caravane et on partit pour Mbezi où nous nous arrêtâmes pendant sept jours. Puis on repartit pour Mkamba (52). En ce temps, on n'avait que des épis de maïs à manger et les porteurs souffraient de la faim. Aussi, à notre arrivée à Mkamba, nous achetâmes beaucoup de riz pour les nourrir abondamment. Comme le long de la piste menant au Rufiji (53), on manquerait de vivres et comme les porteurs étaient nombreux, nous distribuâmes à chaque homme des rations de réserve suffisantes pour six jours, car heureusement, à Mkamba, il y avait de la mourriture en abondance.

14. Quand nous décidâmes de partir, les porteurs se trouvaient dispersés dans plusieurs villages; ils s'étaient installés un peu partout, une centaine ici, là une soixantaine. De grand matin on battait les tam-tams pour annoncer le départ, mais tout restait silencieux. Nous envoyâmes des hommes pour leur dire de se hâter, mais ils ne virent personne. Tous avaient désertés. A cette surprenante nouvelle, je me rendis moi-même dans les villages environnants où ils étaient logés, mais je ne vis personne. J'entrai dans une violente colère. J'informai mon frère Mohammed ben Masud de ce qui s'était passé et lui demandai de m'apporter mes armes à feu, mes habits, ma natte à coucher et quelques hommes sûrs. En quelques heures, je disposai d'une force de quatre-vingts fusils. Je repris la route de Mbezi et Ndengereko (54) et dormis le long de la route. Le deuxième jour, j'arrivai dans leurs villages mais les fugitifs n'y étaient pas encore. Je fis prisonniers leur parents et les membres de leurs familles, envi-

ron deux cents personnes. Les autres se mirent à battre les tambours et les indigènes se rassemblèrent en grand nombre. Mais en nous voyant armés, ils rentrèrent chez eux.

Je pris les devants vers Ndengereko, puis vers Mbezi et je m'emparai d'un grand nombre d'hommes. Je parcourus toute la région des Wazaramo et, en l'espace de cinq jours, je réunis huit cents porteurs. C'est après cette action qu'on me surnomma *Kingugwa,* le léopard (55), car le léopard attaque tantôt ici, tantôt là. Alors je les attachai tous à des fourches de bois et je me rendis avec eux à Mkamba (56).

15. De là, je partis pour Zerere (57) sur la Côte de Kwale (58), où habitait un Banian, du nom de Hila (59). Il possédait de grands magasins à Mbwamaji et à Kwale. A cette époque, il se trouvait à Zerere. Je lui demandai des barres de fer et j'en reçus autant que j'avais demandé. Je les emportai à Mkamba où j'avais mes forgerons et je leur fis forger des chaînes. Ensuite j'enchaînai tous les porteurs les uns aux autres et envoyai en avant mon frère, Mohammed ben Masud el-Wardi. Moi, je le suivais dans le but de reprendre quiconque essayerait de déserter. Partout où passait la caravane de Mohammed ben Masud, on surnomma ce dernier *Kumbakumba,* c'est-à-dire celui qui les a tous liés ensemble (60).

16. Nous marchâmes et nous arrivâmes à Urori. A cette époque y régnait le chef Merere (61). Une fois arrivé, j'y laissai des hommes pourvus de perles et de marchandises pour une valeur d'environ 6.000 dollars. Je remis tout cela aux mains d'un jeune homme de la Côte de Mbwamaji (62). A cette époque, à Urori, le cours du marché était 1 *frasilah* de perles pour 1 *frasilah* d'ivoire; 12 ou 15 pièces d'étoffes pour 1 *frasilah* d'ivoire; les épices se troquaient *frasilah* contre *frasilah;* 1 caisse de savon pour 1 *frasilah* d'ivoire; 15 livres de poudre pour 1 *frasilah* d'ivoire. Bref, j'y laissai une grande partie de mes articles de troc.

17. Nous décidâmes d'aller à Ruemba: moi et mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi, et Bushir et Abdallah, fils de Habib ben Bushir, tous les deux du clan el-Wardi, et mon grand oncle, et certains de nos frères; nous accompagnaient plus de

trente jeunes Wangwana (63) et nonante de nos esclaves, armés de fusils; au total, nous disposions donc de cent-vingt fusils.

18. Nous nous mîmes en route pour Ruemba. Là, nous rencontrâmes des gens de Mwamba (64) et de Kitimkara Mtuka, frère cadet de Mwamba (65). Nous décidâmes de nous rendre chez Mwamba. A notre arrivée, nous constatâmes qu'il n'y avait pas d'ivoire. Je décidai alors d'aller chez Samu en Itawa, au-delà du lac Tanganyika (66). Je laissai Mohammed ben Masud chez Mwamba avec quinze fusils, prenant avec moi cent-cinq fusils. Cependant les indigènes de chez Mwamba me déconseillèrent fortement ce voyage; ils disaient: « N'allez pas chez Samu; sans doute il a beaucoup d'ivoire, mais c'est un homme perfide. Il a déjà massacré beaucoup d'Arabes, de même que des Besars (67) et des gens de la Côte. Quand les gens viennent chez lui, il leur montre l'ivoire, accepte les marchandises d'échange, mais ensuite il les tue et vole tout. C'est pourquoi il vaut mieux rester ici, vous y ferez vos affaires tout bonnement ».

Depuis longtemps nous connaissions les habitudes de cette canaille mais nous ne pouvions renoncer à ce voyage. Nous arrivâmes dans l'Urungu, où les gens nous avertirent: « Retournez, car il ne fait pas le moindre doute que vous ne parviendrez qu'à l'enrichir ».

19. Nous rencontrâmes un vieil Arabe, nommé Amer ben Saïd esh-Shaksi (68). Il nous dit: « N'allez pas chez Samu. Il y a longtemps, nous y sommes allés, ensemble avec les notables Mohammed ben Saleh en-Nebhani (69), Habib ben Hamed et Hamed ben Abdallah, tous les deux du clan el-Murjebi (70), Mohammed ben Arif el-Maamri (71), et un grand nombre d'autres Arabes et des gens de la Côte. Nous avons été battus, dépouillés de nos biens et certains des nôtres furent massacrés (72). Ceux qui ont réussi à s'échapper, se sont réfugiés chez un autre chef, Mtambara (73). Je vous en supplie, retournez ou restez ici, petit à petit vous y trouverez aussi de l'ivoire ».

20. Néanmoins, je refusai et nous nous acheminâmes à travers l'Urungu, jusqu'à une grande rivière qui formait la frontière de leur région (74). Nous traversâmes cette rivière et, après

quatre heures de marche, nous atteignîmes d'innombrables villages; à cette époque, la population était très dense et manifestait une méchanceté démesurée. Durant six jours nous passâmes ainsi à travers ces villages et cette population hostile. Parfois, il nous fallait deux heures pour traverser une véritable forêt séparant deux villages. Puis nous débouchâmes sur un village de deux à trois cents huttes; ces huttes, mises à part celles des chefs, n'étaient pas fortifiées. Ces chefs étaient des fils de Samu, des fils de ses frères, des neveux et des cousins. Durant ces six jours, nous avons traversé au moins un millier de petits groupes de cases; seule la case du chef était remarquablement grande. Quelque temps auparavant, cette région avait été dévastée par les Mafiti Wangoni (75); mais lorsqu'ils envahirent le territoire de Samu, ils se firent massacrer en grand nombre et, depuis lors, ils ne s'y risquaient plus. Tous les Waruemba et Warungu payaient tribut à Samu, ainsi que tous les autres indigènes des environs; les gens de Mpweto (76) et de Kisabi (77), les Wanyamwanga et les Warua les plus proches lui payaient aussi tribut.

21. Au matin du septième jour, nous atteignîmes enfin le village de Samu lui-même, situé sur une colline. Nous y montâmes. Il habitait sur le versant de la colline. C'était un village étonnamment grand. Ses gens vinrent nous voir et nous montrèrent un endroit où nous installer, quelque peu en dehors de leur village. Le *boma* était entouré d'une triple palissade, d'un profond fossé et d'arbustes épineux.

Le lendemain, Samu me fit inviter à venir le voir avec les notables qui m'accompagnaient. Nous y allâmes donc et nous lui fîmes présent de plusieurs pièces de tissus. Samu paraissait très vieux, je suppose qu'il avait quatre-vingts à nonante ans. Il dit à ses gens: « Portez-moi; je veux leur montrer les pointes d'ivoire » (78). Ses gens le hissèrent sur leurs épaules, et il fit le tour de plusieurs dépôts, remplis de grandes quantités d'ivoire. Je lui dis: « Chef, ne pourriez-vous pas nous donner quelques-unes de ces défenses »? Aussitôt, en guise de réponse, il se mit à m'insulter et je me rendis compte que tout ce que je lui avais donné, serait perdu. Chacun de ses amis, des chefs subalternes à qui nous avions fait cadeau de quelques marchandi-

ses, nous avait offert en retour au moins deux ou trois belles défenses, tandis que ce vieux que nous avions comblé de présents, n'avait pour toute réponse, qu'insultes à la bouche.

22. C'est donc dans ces circonstances que nous prîmes congé de lui pour retourner au campement. Le lendemain matin, il nous envoya un messager pour nous inviter à revenir au village; il y invita tous les Arabes disposés à acheter son ivoire. Cependant, il avait posté un grand nombre de ses guerriers en embuscade. Ignorant cela, nous y allâmes donc; nous étions une vingtaine, accompagnés d'une dizaine de porteurs esclaves, et je marchais en tête. A notre arrivée, tout à coup trois flèches sifflèrent autour de moi; deux m'atteignirent mais la troisième ne fit que me frôler (79). Un jeune homme, Saïd ben Sef el-Maamri (80), fut touché; heureusement la blessure ne fut pas grave, mais deux esclaves, également touchés, tombèrent morts sur le coup. Heureusement nos fusils étaient chargés de plomb et de mitraille. Les guerriers formaient des groupes compacts et chaque décharge de fusils les fauchait comme des bandes d'oiseaux. Quand les fusils se turent, plus de deux cents hommes gisaient sur le sol, morts; d'autres trouvèrent la mort, piétinés par tous ceux qui se sauvaient éperdûment. En une heure, il y avait au moins un millier de morts. De notre côté, nous n'avions que deux esclaves tués et deux blessés, dont moi-même. Le village situé à l'intérieur du *boma,* était grand, mais les vaincus avaient pris la fuite, emportant leur chef Samu. Finalement, à huit heures (2 h. de l'après-midi), il n'y avait plus un homme valide dans le village; il ne restait que les aveugles et ceux dont on avait coupé le nez ou la main, car Samu était très cruel. Si quelqu'un lui avait déplu, il le rendait aveugle en lui crevant les yeux ou bien il lui coupait le nez ou une main. Nous évacuâmes les prisonniers vers notre campement; nous y retrouvâmes nos hommes sains et saufs avec toutes les marchandises. Ensuite, nous occupâmes le village abandonné.

23. A la nuit tombante, d'autres groupes de guerriers tentèrent d'encercler le village fortifié. Certains disaient: « C'est à la faveur de la nuit que nous devons entrer dans la place et les massacrer »; d'autres ripostaient: « Il est préférable de les atta-

quer quand il fera jour ». Ils s'étaient rassemblés fort nombreux; les sujets des fils de Samu, qui avaient été absents lors du premier combat, étaient tous accourus, sauf ceux qui habitaient très loin. Comme je souffrais de la blessure causée par la flèche, j'appelai mon oncle Bushir ben Habib el-Wardi et lui dis: « Quel est votre avis? Cherchez des hommes très courageux, des gars qui n'ont pas peur ». Il rassembla environ cinquante à soixante hommes intrépides. Je leur distribuai alors des chevrotines et des balles de gros plomb pour charger leurs fusils.

Se voyant si nombreux et nous en si petit nombre, les ennemis nous croyaient peu redoutables. Ils allumèrent des feux, battirent les tam-tams de guerre et se mirent à fumer, qui du chanvre, qui du tabac amer. J'ordonnai aux commandants des soldats et à Bushir ben Habib lui-même: « Allez à chaque porte du *boma* avec dix fusils; le reflet des feux ne leur permettra pas de vous voir sortir. Ensuite, faites feu sur l'ennemi, et retournez aussitôt derrière la palissade ». Par chaque porte sortirent dix soldats; s'étant approchés, tous firent feu. La salve de tous les fusils ne semblait venir que d'un côté; ce qui fit croire aux indigènes que peut-être nous démolissions le *boma.* Les hommes rentrèrent. Tout à coup, nous entendîmes les indigènes au dehors se lancer des cris les uns aux autres; cependant ils restèrent sur place.

24. Le matin, à une heure moins quart (6 h. 45 du matin), nos hommes sortirent et ils virent un tas de morts; comme les ennemis s'étaient massés en groupe, il y en avait plus de six cents par terre avec leurs armes; innombrables étaient les lances, les flèches, les arcs, les tambours, les haches de guerre abandonnés par l'ennemi. Nous nous reposâmes un peu, mais voilà que vers deux heures (8 h. du matin) un grand nombre d'indigènes firent mine de nous attaquer de nouveau; ils avaient visiblement peur. Nous les laissâmes s'approcher du *boma* mais il ne se passa pas sept minutes qu'ils ne prennent déjà la fuite, laissant derrière eux 150 tués, tandis que, de notre côté, nous n'avions subi que des pertes légères, deux seulement de nos hommes ayant été tués. Pendant plus de deux heures nous les poursuivîmes, puis les nôtres rentrèrent dans le *boma.* Mais le troisième jour, l'ennemi revint plus nombreux encore qu'auparavant; ils

s'approchèrent jusque tout près du *boma,* lancèrent l'attaque mais furent encore battus, perdant plus de 250 hommes. Longtemps nous les poursuivîmes et nos hommes rentrèrent seulement vers sept heures (1 h. de l'après-midi). De notre côté, il n'y avait que trois tués et quatre blessés (81).

25. A partir de ce jour, ils ne revinrent plus à la charge. Tout l'ivoire qui se trouvait là, personne n'osa se l'approprier. Nous avions peur, car le pays était grand et très peuplé, et, partant de là, il nous faudrait au moins quatre jours de marche pour rentrer, avec toutes nos charges, dans l'Urungu. Nous occupions le village, mais non sans crainte. Nous y restâmes tout un mois et je me remis de la blessure faite par la flèche. Etant guéri, je rassemblai tous mes hommes, les Arabes, nos Wangwana et nos esclaves et je leur demandai: « Quel est votre avis? » Personne ne prit la parole. Alors je dis: « J'ai l'intention de poursuivre l'ennemi et de le trouver là où il se cache; je veux savoir quels sont ses projets, car depuis tout un temps il n'a plus donné signe de vie ». Alors Bushir ben Habib me répondit: « C'est moi qui partirai; vous ne pouvez pas y aller car vous n'avez pas encore recouvré toutes vos forces ».

26. Il me laissa 20 fusils; tout le reste, il le prit avec lui; il était accompagné aussi de plus de 500 hommes qui n'avaient pas de fusil. Ils partirent dès la première heure (7 h. du matin). Nous les attendîmes jusqu'à onze heures (5 h. de l'après-midi); comme ils n'étaient pas revenus et n'avaient pas envoyé de nouvelles, nous commençames à nous inquiéter grandement à leur sujet. Puis, vers la tombée de la nuit, nous entendîmes sur une colline le tam-tam, puis, tout à coup, de joyeuses salves de fusil. Ils arrivèrent enfin et amenèrent avec eux environ un millier d'hommes et de femmes fort petits d'aspect, et des chèvres si nombreuses qu'on ne pouvait les compter, certainement plusieurs milliers. Nous leur demandâmes ce qui s'était passé et ils firent le récit suivant:

27. « Nous sommes tous rentrés sains et saufs: aucun de nous n'a été tué, mais nous avons vu les têtes décapitées de plus de soixante Wangwana. Nous ne savions pas d'où ils étaient venus.

Alors nous avons interrogé des femmes indigènes capturées et elles répondirent que beaucoup de ces Wangwana étaient venus d'Urungu pour acheter de l'ivoire. (Ils avaient essayé de suivre la piste que nous avions empruntée en venant du Ruemba, où j'avais laissé mon frère, Mohammed ben Masud el-Wardi. Nous étions passés par l'Urungu et Maraira, où nous avions rencontré Amer ben Saïd esh-Shaksi) (82). Alors nous demandâmes à ces femmes comment ces Wangwana avaient trouvé la mort. Elles nous répondirent: Le jour où ils franchirent la limite du pays d'Urungu, c'est-à-dire la rivière qui sépare notre pays d'Itawa de celui des Warungu, juste au moment où ils franchissaient la rivière, la nouvelle arriva que vous aviez battu le grand chef Samu et que vous l'aviez mis en fuite. Les Wangwana n'étaient pas au courant de cette nouvelle; à l'improviste, ils furent attaqués et massacrés; cependant une partie échappa, abandonnant les marchandises qui furent confisquées » (83).

Mais il n'y avait pas d'Arabes avec eux; leurs chefs étaient restés en Urungu chez Kitembwa (84); ils constituaient une des caravanes de Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi (85) et de Sleman ben Zahir el-Gabiri qui vit toujours à Tabora (86) et de Khamis Wad Mtaa (87), affranchi de la famille d'Abderrahman ben Sodik (88). Depuis longtemps, celui-ci s'était enrichi grandement, et il avait avec lui beaucoup de jeunes gens de la Côte, originaires de Winde, et beaucoup d'autres gens de la Côte, ainsi que deux Comoriens, l'un Sambalamu et l'autre Mwerevu (89). Ces derniers avaient d'abord voyagé chez les Masai (90); en ce voyage, ils avaient accompagné Khamis Mtaa et les hommes, qui avaient été tués, étaient des gens à eux (91).

28. Après le retour de nos hommes, nous restâmes encore deux jours en cet endroit. Désormais, nous étions certains d'avoir vaincu ces indigènes et qu'il ne leur restait plus de forces. Nous décidâmes donc de nous approprier tout l'ivoire déposé au village. Nous pesâmes toutes les pointes, grandes et petites; elles pesaient environ 1950 *frasilahs;* en outre, il y avait plus de 700 *frasilahs* de cuivre du Katanga, ainsi qu'une grande quantité de sel (92). Je décidai de transporter l'ivoire au pays d'Urungu. Je quittai donc le village de Samu avec mes hommes; ils portaient l'ivoire, mes perles et autres articles de troc, une

petite quantité de cuivre et des provisions de vivres. Ayant fait une marche de trois heures, nous arrivâmes devant un village muni d'un *boma*. Les hommes étant épuisés, on s'arrêta. Ceux qui étaient restés en arrière nous rejoignirent vers le soir.

29. De cette façon, nous arrivâmes enfin dans l'Urungu du Tafuna, chez Chungu (93). Nous passâmes la rivière et nous fîmes notre entrée dans le village de Chungu (94). Il me reçut avec beaucoup d'égards et me dit: « Samu était mon ennemi. Je me suis battu contre son clan, je les ai poursuivis jusque chez eux et leur ai ravi 300 pointes d'ivoire, car il m'avait volé plusieurs de mes femmes. Cela c'est passé il y a longtemps déjà. Maintenant que vous êtes venu ici chez moi, vous êtes mon ami. Installez-vous chez moi; le pays de Samu est très grand, même en quatre mois vous ne réussirez pas à le soumettre. Vous et moi, nous nous entendons. Et maintenant je veux vous montrer l'endroit où les Wangwana ont été massacrés ».

30. Je le remerciai de tout cœur et j'envoyai des hommes à Kitembwa, plus loin dans l'Urungu. Là, ils rencontrèrent des gens appartenant au même clan que les hommes qui avaient été tués. Quand nos hommes arrivèrent, les gens de ce clan les reconnurent immédiatement et ils dirent: « Nous avons appris que l'homme qui se bat contre Samu s'appelle Tip Tip, mais nous ignorions qu'en réalité c'était Hamed ben Mohammed ». J'avais donc été surnommé Tip Tip par les indigènes qui s'étaient enfuis en Urungu. Ceux-ci avaient dit en outre: « Nous avons déjà vu beaucoup de Wangwana auxquels nous avons dérobé leurs marchandises, mais celui dont le fusil claque tip-tip, personne n'en avait jamais entendu parler auparavant ». Voilà l'origine de mon surnom Tippo Tip et c'est ainsi que disparut le nom de Kingugwa qui m'avait été donné d'abord par les Wazaramo (95).

31. Des membres de ma famille vinrent me rendre visite, l'honorable Saïd ben Ali et d'autres. Ils me proposèrent de rester avec eux. Je leur répondis: « Je ne partirai pas avant d'avoir défait complètement les gens de Samu et de les avoir forcés à

demander la paix ». J'étais résolu à faire la guerre et Saïd ben Ali resta avec moi (96).

32. Des hommes à moi partirent à la recherche de l'ennemi, mais avant d'arriver à destination, ils rencontrèrent un Européen, un Anglais, savant réputé; il s'appelait Livingstone, mais à l'intérieur, il se faisait appeler David. Lui et une dizaine de ses hommes avaient eu la chance d'échapper à la mort, de même que les indigènes qui l'accompagnaient (97). Un petit groupe de mes hommes me l'amena, tandis que les autres continuaient leur route pour faire la guerre à Samu. Pendant deux mois encore, nous guerroyâmes contre Samu, puis il demanda la paix. J'allai le voir et nous conclûmes un accord. Il me donna 50 pointes d'ivoire; nous fîmes, en outre, des achats pour un total de 200 *frasilahs* (98). Ne trouvant plus d'ivoire, nous décidâmes d'aller à Kabwere, près du Mwero, un lac très grand, semblable au lac Tanganyika (99). Livingstone, qui était avec nous, n'avait ni provisions ni marchandises. Nous le prîmes en charge, moi et Saïd ben Ali. Il désirait des hommes pour le conduire au lac Mwero. Il y alla et, au retour, il voulut se rendre au Runda chez le Kazembe (100). Nous mîmes des hommes à sa disposition ainsi qu'un de nos frères, Saïd ben Khalfan (101), pour le conduire chez le Kazembe dans le Runda. Autrefois un parent de mon père y avait conduit une caravane; il avait perdu ses marchandises et s'était établi dans le Runda, son nom était Mohammed ben Saleh en-Nebhani. Je lui écrivais que Livingstone allait arriver, qu'il devait le traiter avec beaucoup d'égards et ne lui causer aucun ennui (102). Ensuite Livingstone demanda des guides pour l'accompagner encore dans une autre contrée inexplorée; partout où il voulait aller, je le faisais accompagner. Quand mes hommes revinrent, ils m'informèrent qu'ils avaient laissé Livingstone à la frontière du Runda. Il m'avait raconté que jadis, quittant Zanzibar, il s'était dirigé vers Ngao; en quittant la Côte, il y avait laissé des malles de marchandises destinées à Ujiji. Il me demanda donc de lui faire parvenir ces malles à Ujiji sur le lac Tanganyika. Or, précisément ces jours-là, arrivèrent des Wajiji pour acheter du cuivre (103); parmi eux, il y avait Hebee, un ami à moi. Il était devenu mon ami lorsque je voyageais dans la région du Tanganyika et dans

l'Urua. Je lui demandai de s'occuper des malles de Livingstone et de les lui remettre soigneusement quand il le rencontrerait. Je payai les frais et lui donnai quelques marchandises en cadeau (104).

33. Nos affaires étant terminées, nous redescendîmes vers la Côte; en passant chez Samu, nous lui fîmes nos adieux très poliment; mais il refusa catégoriquement de me voir encore, moi personnellement, bien que tous les autres membres de mon clan purent le voir. Enfin, nous partîmes et nous arrivâmes en Urungu. Les gens d'Urungu étaient si bien disposés, qu'ils se chargèrent même de transporter mon ivoire à Mambwe (105). Je laissai là mes parents, pour aller chercher au Ruemba mon frère, Mohammed ben Masud. Les gens du Ruemba me donnèrent des porteurs qui transportèrent l'ivoire du Ruemba à Mambwe. Depuis que Samu avait été vaincu, tous les habitants de ces lieux me craignaient. Cela était dû au fait qu'auparavant aucun chef indigène n'était aussi puissant que Samu et Kazembe du Runda, lesquels avaient peur l'un de l'autre. De Mambwe, des porteurs transportèrent l'ivoire au Nyamwanga; d'autres le portèrent du Nyamwanga au Nyiha (105); les porteurs de Nyiha le portèrent en Usafwa (107) et ils continuèrent même leur chemin jusqu'en Urori. Arrivés enfin en Urori, nous nous en chargeâmes pour l'expédier petit à petit. Merere était alors le grand chef, il était très puissant et les Wahehe d'Ubena (108) et de Mtangwira (109) lui étaient soumis. Il était devenu mon ami et il ne nous causa plus d'ennuis.

34. Arrivés dans l'Urori, nos porteurs étaient trop épuisés pour pouvoir continuer jusqu'à la Côte des Warori (110). C'est pourquoi je décidai d'aller à Tabora chercher des porteurs Wanyamwezi. Je laissai sur place mes jeunes frères et l'ivoire. Mais à Tabora, je ne rencontrai pas mon père Mohammed ben Juma. Or, depuis que je l'avais quitté dans l'Unyanyembe et que j'étais retourné à la Côte, je n'avais plus été à Tabora (111); maintenant j'y étais venu dans le but de revoir mon père, Mohammed ben Juma, et de trouver chez lui de nouveaux porteurs. A mon arrivée donc, mon père était parti en voyage pour Kavende (112) et les Arabes de Tabora étaient tous partis faire la guerre contre

Mkasiwa. Seul était resté Suud ben Saïd ben Majid el-Maamri (113), le frère de Sef ben Saïd (114). Apprenant que j'étais arrivé à Ituru, le village de mon père Mohammed ben Juma, Suud vint me trouver pour me conduire à Tabora. Mais la femme de mon père, Karunde, fille de Fundi Kira, ne consentit qu'à contre-cœur à me laisser partir. J'étais à Tabora depuis deux jours, quand rentrèrent aussi les Arabes partis en guerre. Un de leurs grands chefs, Salum ben Rashid el-Manziri (115), avait été tué et ils étaient fort découragés. Je revis toute ma famille paternelle, demeurant là deux mois, sans que mon père, Mohammed ben Juma, revint. Ayant obtenu le nombre de porteurs qu'il me fallait, je retournai à l'Urori. Je voyageai avec Suud ben Saïd ben Majid el-Maamri; celui-ci emporta des marchandises dans le dessein d'aller à Nyamwanga, Ruemba et Urungu. Nous fîmes route ensemble car il était mon grand ami. A Ngururero (116), il poursuivit son propre chemin et moi je continuai le mien vers l'Urori. Arrivé dans l'Urori, j'y restai encore seize jours avant de partir pour la Côte.

35. A Urori, je constatai que mon chargé d'affaires, un homme de la Côte, de Mbwamaji, auquel j'avais laissé pour 6.000 dollars d'articles de traite, avait tout dilapidé; il n'avait pas même 6 *frasilahs* d'ivoire et les deux filles esclaves qu'il avait achetées pour l'équivalent de 20 *frasilahs* d'ivoire ne valaient pas autant. Dans ma colère, je ne savais trop que faire. Je le jetai en prison, puis, après quatre jours, je le libérai en disant: « l'homme qui se heurte lui-même ne crie pas » (117). Il y avait là aussi une partie des marchandises appartenant à mon frère, Mohammed ben Masud, d'une valeur d'environ 600 dollars. Celles-là, il les avait confiées à un de ses hommes, lequel mourut de la variole. Ainsi cet homme de la Côte avait dilapidé toutes les marchandises; son nom était Maddi ben Bakar Faki (118).

C'est ainsi que je revins de Tabora en Urori, et nous rentrâmes chez nous à la Côte.

36. Le 22e jour du mois du Ramadhan (119), nous arrivâmes sains et saufs à Dar es Salaam; nous passâmes la nuit au bord de la rivière Mangara (120) et le lendemain matin, avec beau-

coup d'ivoire, nous entrâmes dans la ville. Ces jours-là, Dar es Salaam regorgeait de monde. De Zanzibar étaient venus non seulement des Arabes, des Indiens et des Banians, mais aussi des Européens, des gens de Lamu (121) et de Mombasa (122), des Arabes de l'île de Pemba (123) et des gens de la Côte. Il y avait aussi des consuls de tous les pays et des hommes d'affaires. A notre arrivée dans la ville, Seyyid Majid même s'y trouvait. Depuis qu'il avait décidé d'y construire, aucune caravane n'était encore entrée dans la ville, à part la mienne (124). Il y avait une terrible agitation et les commerçants éprouvaient une grande joie. Tous mes riches créanciers étaient là. Je voulus passer à Zanzibar, mais Seyyid Majid ne me le permit pas, il me dit: « Remets à tes créanciers l'ivoire auquel ils ont droit et qu'ils l'emportent; mais toi, tu m'attendras jusqu'après la fête de l'Id; alors nous partirons ensemble » (125). Nous sommes donc restés sur place jusqu'après la fête (126). Puis Seyyid Majid s'embarqua sur le bateau français et son premier ministre Sleman ben Ali ed-Dremki monta à bord d'un petit bateau du Seyyid (127). Puis des gens de sa suite et un grand nombre d'Arabes, des Indiens, des gens de Lamu et de Mombasa, des Arabes de l'île de Pemba et nous aussi, nous prîmes place dans les grands bateaux du Seyyid Majid. Le Seyyid arriva le premier; après le Seyyid, Sleman ben Ali, et enfin nous aussi, nous accostâmes (128).

37. Nous restâmes six mois (à Zanzibar); après ce temps, Seyyid Majid me fit appeler et il me demanda si je songeais à entreprendre un nouveau voyage. Je lui répondis: « En effet, je compte le faire ». Il me conseilla de me procurer des marchandises chez Set Ladda, l'inspecteur du port (129). Je lui répondis: « C'est bien ». Les Banians du port tenaient Seyyid Majid en grand respect et ils faisaient tout ce qu'il souhaitait. Mais moi, je n'aimais pas m'approvisionner auprès des Banians, parce que les Banians des douanes agissaient à leur guise; perfides, ils faisaient tout ce qu'ils voulaient comme s'ils étaient des sultans. J'empruntais chez de riches commerçants de ce temps, mais surtout chez quelques grands, à commencer par Nur Mohammed ben Herji (130) et Warsi Adwani, le père de Sleman (131).

38. Après un an, je décidai de me remettre en route et je me rendis chez Rashid Warsi Adwani et chez Nur Mohammed. Je leur dis que j'allais me remettre en route, mais que je ne tenais pas à aller quémander à gauche et à droite; ils devaient donc me donner, eux, suffisamment de marchandises. Ils me répondirent qu'ils n'avaient pas assez de marchandises pour m'équiper, mais que, d'autre part, je ne devais pas me procurer des marchandises chez les Banians de la douane. Ils en parleraient à Taria (132) et de lui je recevrais ce qu'il me fallait. Je marquai mon accord. J'attendis mais je ne reçus pas de réponse de leur part. Chaque jour, les Banians m'envoyaient des messagers pour m'inviter à venir emballer des marchandises. Me rendant compte de cette situation, je me rendis chez Set Ladda et lui dis: « Je prépare un nouveau voyage ». Il répondit: « D'accord; je vous procurerai des marchandises pour une valeur de 50.000 dollars ».

39. A cette époque, je n'avais à Zanzibar ni plantation ni même une habitation ou autre propriété. Mais j'avais ici à Zanzibar une femme, une fille de Salum ben Abdallah el-Barwanije; celle-ci possédait beaucoup de biens tant à Zanzibar qu'à Mascate (133). Après les prières du vendredi (134), je me rendis chez les Banians pour choisir des marchandises. Ce jour-là, j'en pris pour 6.000 dollars et davantage. Quand Warsi Adwani vit transporter ces marchandises, il demanda aussitôt: « A qui sont ces marchandises? » On lui répondit: « A Hamed ben Mohammed ». Sur le champ, il se rendit chez Taria Topan le mettre au courant et il lui dit: « Allez tout de suite chez Hamed ben Mohammed et invitez-le à venir, au temps de la prière de l'après-midi (15 h. 30), chez l'Américain (135) à Shangani » (136).

40. L'après-midi, je me rendis au lieu indiqué et j'y trouvai Taria, car il m'y avait précédé. Il me demanda: « Pourquoi avez-vous pris vos marchandises chez les Banians? Depuis longtemps, j'ai informé Warsi Adwani que Hamed pouvait venir chez moi pour obtenir toutes les marchandises dont il aurait besoin ». Je lui répondis: « Warsi ne m'en a rien dit ». Il me demanda alors de renvoyer les marchandises prises chez les Banians. Je dis: « Bon! J'irai les rendre vendredi prochain ». Je retournai donc

chez le Banian et lui dis: « J'ai fait un contrat avec mes commerçants; reprenez donc vos marchandises ». Mais je ne mentionnai pas le nom de Taria. Il me répliqua qu'il ne pourrait reprendre les marchandises déjà remises. Alors je fis venir mon frère Juma ben Sef ben Juma (137) et je dis au Banian de céder à mon frère les marchandises que j'avais commandées et que je me portais garant pour lui. Le Banian marqua son accord et il ajouta encore de nouvelles marchandises pour un total de 10.000 dollars. Je me portais garant de tout. Par après, le dimanche, je me mis à emballer les marchandises chez Taria. Celui-ci n'en avait jamais donné à crédit pour une caravane destinée à l'intérieur du pays; ce fut la première fois qu'il le fit, en ma faveur. Je choisis une grande quantité de marchandises, autant qu'il m'en fallait et j'envoyai le tout chez l'Indien Muki Kanji Hansraj en même temps que des hommes qui devaient engager des porteurs et se procurer des provisions, car il y avait beaucoup de marchandises. Quand il y eut 200 charges, on se mit en route pour Tabora. Toutes ces charges, expédiées par avance, arrivèrent à destination chez mon père, Mohammed ben Juma, à Ituru, près de Tabora.

41. J'achetai aussi une grande quantité de poudre que je fis transporter à Mnazimoja (138), et de là, à Baghani dans ma maison (139). La quantité de poudre était énorme. La poudre anglaise s'achetait à 3 dollars 3/4 les 25 livres; j'avais un stock de poudre pour 5.000 dollars. Après dix jours, je la fis transporter à la mer pour la charger sur un bateau en partance pour Bagamoyo (140); une certaine quantité avait déjà été envoyée à l'intérieur, une autre partie était encore à Bagamoyo.

42. Une trentaine de jours après que j'eus expédié ce chargement de poudre, un homme vint me trouver, vers trois heures du soir (21 h.). Il me dit: « On vous appelle en bas ». Je descendis et je vis Sultan ben Saïd ben Salum el-Barwani et Sef ben Ghuwefil (141); ils me dirent que je devais me rendre chez le cheik Sleman ben Ali.

Je m'y rendis et il me demanda: « C'est vous qui avez chargé de la poudre tout près du consulat »? Je répondis: « C'est moi ». Il me dit: « Etes-vous fou »? Je répondis: « Non, j'ai toute mon

intelligence ». Ensuite il dit: « Alors vous ne saviez donc pas qu'il est interdit de garder de la poudre dans la ville? ». Je répondis: « Je ne le savais pas parce que je n'habite pas ici; je suis toujours en voyage ». Puis il poursuivit: « Pourquoi, pensez-vous, a-t-on construit une poudrière? Comment ignorez-vous que celui qui veut de la poudre, doit la charger dans un boutre à Kizingo (142) et lever l'ancre à cet endroit? Elle ne peut être stockée dans la ville ». Je répondis que je ne le savais pas et il me dit alors: « Rentrez chez vous; vous reviendrez demain matin ».

Je rentrai donc me coucher; puis à quatre heures du matin (10 h. de l'avant-midi), je retournai auprès de lui. Il me communiqua ceci: « Seyyid Majid a dit que vous devez être arrêté et mis à la chaîne pendant un mois ou bien payer une amende équivalente au prix de la poudre ». Je répondis que je payerais la contre-valeur de la poudre. Il me demanda: « Combien de dollars »? Je répondis: « Plus de 4.000 dollars ». Alors il me dit qu'il était préférable de payer tout cet argent plutôt que d'être emprisonné durant un mois. Je répondis que je préférais payer, même si je ne devais être en prison que pour dix jours. Alors il m'avoua que Seyyid Majid ne savait pas que c'était moi le coupable et que le consul était le délateur (143). Il me conseilla de rester en prison deux jours pour satisfaire le consul. Je lui répondis que j'acceptais sa proposition et j'entrai en prison (144). J'y reçus une belle chambre; mes amis pouvaient venir me visiter et même mes femmes pouvaient y dormir. J'y étais entré vers midi, j'y restai toute la journée du lendemain et le matin du troisième jour, je fus mis en liberté.

43. Je restai chez moi deux jours et le troisième je me rendis chez le consul, Sir John Kirk (145). Il me dit qu'il y avait longtemps qu'il ne m'avait plus vu. Je répondis que j'avais été en prison à cause de cette histoire de la poudre. Alors il me dit: « Comment! C'était vous qui étiez en prison? ». « Oui, dis-je, c'était moi ». Il répondit: « J'ignorais totalement que c'était vous qui aviez chargé de la poudre tout près du consulat ». Il en fut vraiment affligé, car il était un bon ami de Livingstone. Or, celui-ci m'avait confié un de ses hommes pour qu'il vienne en personne à la Côte, avec une lettre dans laquelle il lui avait communiqué toutes ses nouvelles (146). A son arrivée, j'avais

remis à Kirk la lettre de Livingstone; c'est pourquoi il éprouvait pour moi une grande sympathie.

Soit dit en passant, l'homme, que Livingstone m'avait confié, est toujours en vie (147).

IV. Troisième voyage (1870?-novembre 1882)

44. Après vingt jours, je me rendis à Bagamoyo. J'équipai toutes les caravanes et elles prirent les devants. Il restait encore 300 charges mais les porteurs étaient prêts. Je laissai sur place mon frère Mohammed ben Masud en lui recommandant de veiller soigneusement sur ses affaires et je me rendis à Dar es Salaam saluer Seyyid Majid (148). A mon retour, je dis à Mohammed ben Masud de partir et de m'attendre à Kwere (149); entretemps j'irais encore une fois à Zanzibar pour faire mes adieux à Taria. Mohammed ben Masud se mit en route et je rentrai à Zanzibar. Je m'y attardai encore dix-sept jours car on fêtait les noces des enfants de Rashid Adwani et Taria me pria d'assister à cette fête de mon ami. Revenu enfin à Bagamoyo, je partis sans retard pour Kwere, mais, à mon arrivée, Mohammed ben Masud était déjà reparti, ne voulant pas perdre davantage de temps.

45. Je le suivis et le rejoignis en Usagara; de là nous continuâmes ensemble notre route pour l'Ugogo (150). Là, nous fûmes frappés par le choléra (151). Derrière nous, venait la caravane d'Abdelkher, affranchi de Hamed ben Rashid ben Slejum el-Khangeri (152) et celle de Sef ben Saad, le gouverneur de Tabora, dont c'était le premier voyage (153); c'était aussi le premier voyage de Nasur ben Hamed el-Masruri (154); aussi n'avaient-ils avec eux que peu de marchandises. Abdelkher cependant voyageait avec une grande quantité de marchandises, pour le compte de son maître qui se trouvait à Tabora. Ils nous dépassèrent et prirent la route de Mizanza (155).

46. Nous prîmes la grande piste; mais nous n'avions que les vivres achetés en Usagara, et, dans l'Ugogo, nous ne pouvions

nous en procurer: dans chaque village, on nous chassait. Nous souffrîmes durement de l'épidémie et chaque jour il y avait des morts. Ayant enfin traversé la région d'Ugogo, nous trouvâmes des guerriers barrant la route. Ils dirent: « Vous n'avez pas le droit de passer ici, il faudra passer par la forêt pour aboutir au Mgunda Mkali (156). Faites demi-tour car, si vous voulez passer par la ville, vous serez attaqué ». Je m'adressai donc à Mohammed ben Masud, puisqu'il était mon frère aîné: « Que proposes-tu de faire? ». Il me répondit: « C'est à toi de décider ». Je répondis: « Si nous passons par les forêts de Mgunda Mkali, à partir d'ici nous y mettrons au moins douze jours. Nous n'avons plus que quelques provisions; nous mourrons peut-être de la maladie, mais certainement aussi de la famine. Alors je préfère me frayer un chemin de force. S'ils veulent se battre, on se battra ». Mon frère répondit qu'il était d'accord. Nous décidâmes donc de passer de force. Alors les guerriers dirent: « Attendez ici, nous allons informer le chef ». Nous acquiesçâmes et ils partirent. Nous attendîmes environ une heure, puis ils revinrent et dirent: « Vous pouvez camper au bord de la rivière; on vous apportera ici même de la nourriture et du vin de palme. Après deux jours, il faudra partir ». Nous nous installâmes donc près de la rivière. Elle était à sec, mais en creusant de petits trous, nous trouvâmes encore de l'eau çà et là. Nous y restâmes deux jours et beaucoup d'hommes succombèrent. Ces jours-là, la maladie faisait rage. Nous partîmes la nuit et nous arrivâmes chez le fils du chef de Kinje (157), au dernier village dans l'Ugogo. La nuit qui suivit notre arrivée, sept autres hommes moururent. Nous triâmes les marchandises en notre possession et nous en enterrâmes une partie. De cette façon, nous enfouîmes des perles et des colliers, du plomb et des chevrotines, des charges de chaînes et deux pièces d'artillerie que j'avais amenées. Je gardais les marchandises périssables qu'on ne peut enfouir en terre; ainsi que le sucre et la poudre. Au petit matin, nous partîmes et en moins de quatre heures de marche nous parvînmes aux limites du Mgunda Mkali. Nous fîmes halte pendant environ quatre heures et, durant ce temps, six hommes encore moururent. Vers huit heures (2 h. de l'après midi), nous nous remîmes en route et après une très courte marche, nous établîmes le camp en bordure de la forêt.

47. Lorsqu'enfin nous atteignîmes Tora (158), nous y rencontrâmes Nasor ben Masud, fils d'Ahmed (159), ainsi que son ami Hamed ben Rashid ben Slejum el-Khangeri; juste à ce moment, ils quittaient Tora. L'affranchi Abdelkher, qui commandait la caravane de Nasor ben Hamed el-Masruri et celle du gouverneur Sef ben Saad, était mort et toutes les marchandises de cette caravane avaient été perdues en route. Ceux qui avaient échappé, étaient peut-être encore au nombre de trois. Nous les avons vu à Tabora, de même que les notables Sef ben Saad et Nasor ben Hamed, qui étaient très déprimés. Quant à nous, heureusement, nous n'avions perdu qu'un quart de nos hommes. Les caravanes marchant en direction de Tora, Rubuga (160) et Tabora qui ne s'étaient pas jointes à nous mais nous avaient précédés, ainsi que d'autres caravanes qui elles aussi avaient pris les devants, étaient toutes arrivées en bon état. Seules notre caravane et celle du notable Sef ben Saad, qui nous suivait, furent atteintes du choléra.

48. A notre arrivée à Rubuga, mon père Mohammed ben Juma vint me saluer; de même quelques membres de la famille qui nous y avaient précédés. Je revis mon père pour la première fois depuis mon retour d'Urua à la Côte, après les démêlés que nous avions eus avec Mnywa Sere, à l'époque où je ne possédais encore ni fortune ni réputation. Bien des années s'étaient écoulées sans que je le revoie, mais maintenant je le voyais.

Nous quittâmes Rubuga pour rentrer chez nous à Tabora et de là à notre résidence d'Ituru. En ce temps, Karunde, la fille du chef Fundi Kira, étant décédée, Mkasiwa avait dit à mon père, Mohammed ben Juma: « Epousez ma fille ». Mais il avait refusé en disant qu'il prendrait comme femme Nyaso, la fille cadette de Fundi Kira (161). Mkasiwa n'était pas content car il préférait que mon père épouse une fille à lui; Nyaso était la fille de son frère et il ne s'entendait pas bien avec les descendants de son frère. Comme mon père n'aimait pas les intrigues, il épousa Nyaso, la fille de Fundi Kira, qui avait environ le même âge que sa sœur, Karunde. A Ituru, toutes les possessions, aussi bien en marchandises qu'en hommes, appartenaient à mon père, Mohammed ben Juma et à ses femmes Karunde et Nyaso (162).

49. Nous étions à Ituru depuis une quinzaine de jours, quand un éléphant passa par là. Nos gens le poursuivirent, l'attaquèrent et le tuèrent. Les deux défenses pesaient dans les 180 livres. Le chef Mkasiwa et le gouverneur Saïd ben Salum el-Lemki (163) nous firent dire qu'il faudrait leur céder ces défenses parce que l'éléphant avait été tué sur leurs terres et donc leur revenait de droit. Je répondis que l'ivoire nous appartenait et que nous ne le livrerions pas (164). Cela donna lieu à une dispute mémorable. L'affaire en était à un point tel que la bagarre était inévitable. Eux exigeaient l'ivoire et moi je le refusais catégoriquement. Même mon père, Mohammed ben Juma, était d'avis de ne pas livrer l'ivoire. Le chef Mkasiwa et le gouverneur Saïd étaient décidés à se battre, mais nous aussi, nous étions prêts à faire de même.

50. Mais le jour où ils avaient décidé de nous attaquer, la guerre éclata avec les Wangoni Mafiti. Depuis leur établissement à Tabora, les Arabes de l'endroit n'avaient pas eu à se battre. Cette année, c'était la première fois qu'ils durent le faire. Les Wangoni avaient surgi du côté de Ngombe (165); ils y avaient été conduits par Mushama, le fils du frère de Mkasiwa (166). Il ambitionnait de remplacer son oncle, le chef de Tabora, et voulait le tuer. Il avait demandé aux Wangoni de l'aider dans cette guerre. Du fait de cette guerre, le gouverneur Saïd ben Salum et le chef Mkasiwa mirent fin à leur litige avec nous, car ils avaient besoin de notre aide. Par lettre, ils nous informèrent que les envahisseurs avaient atteint Ngombe et que tout le clan de Kwihara était sorti contre eux sous le commandement de Abdallah ben Nasib (167). Nous mandâmes à ceux de Tabora de nous rejoindre dès qu'ils auraient reçu notre message. Nous fîmes battre les tam-tams de guerre et immédiatement nous nous mîmes en route. A notre arrivée à Kwihara, distant d'Ituru d'environ deux heures, nous y trouvâmes le gouverneur Saïd ben Salum et Shekh ben Nasib (168). Ils nous dirent: « Vite! Rejoignez Abdallah ben Nasib ». Nous partîmes et, en arrivant à Ngombe, nous trouvâmes Abdallah ben Nasib très éprouvé. Déjà on avait livré combat et il avait été défait et un grand nombre de ses hommes avaient été tués: plus de cinquante de ses esclaves et au moins une centaine de

Waganda. Ces Waganda avaient été envoyés par le roi Mutesa (169) à la rencontre de Shekh ben Nasib car ce dernier avait reçu de Seyyid Majid beaucoup de marchandises qu'il devait amener en Uganda. Seyyid Majid avait reçu beaucoup d'ivoire, c'est pourquoi il avait envoyé Shekh ben Nasib avec des présents (170). A notre arrivée, les Waganda étaient morts. Les Wangoni étaient repartis, emportant tout le bétail.

51. Ayant rejoint les gens de Tabora et ceux d'Abdallah ben Nasib, nous leur proposâmes de poursuivre les Wangoni. Personne ne répondit et ils nous traitèrent comme des ennemis. Alors je m'écriai: « Allez, debout! Partons à leur poursuite! » Mais aussitôt les gens de Kwihara et de Tabora se levèrent et rentrèrent chez eux. Nous les suivîmes. Nous arrivâmes à Kwihara et nous y passâmes la nuit. Le deuxième jour, ils décidèrent de se mettre à la poursuite des Wangoni. Ils sortirent en grand nombre et nous allâmes même jusqu'à Msange, au-delà de Ngombe (171). Là, ils changèrent d'avis et ils rentrèrent. Mais moi et Saïd ben Habib el-Afifi (172), nous continuâmes la poursuite jusqu'à Mfuto (173), chez Salum ben Saleh en-Nebhani, notre frère (174), au bout de l'Unyanyembe. Nous y dormîmes, puis nous poursuivîmes les Wangoni jusqu'à la rivière même de Ngombe, mais ils l'avaient déjà traversée. Après avoir rebroussé chemin, nous rentrâmes alors chez nous à Ituru.

52. Nous songions à nous remettre en route pour l'Itawa et le Ruemba, mais les membres de notre famille qui se trouvaient à Tabora, s'y opposèrent. Ils disaient de rester et d'attendre la fin de la guerre. « Maintenant que les Wangoni ont vu nos richesses, ils reviendront ». Tous les Arabes, ainsi que tous les Wanyamwezi, mouraient de peur, car ils ne savaient pas encore comment faire la guerre. Je restai encore deux mois, mais rien ne se passa; les Wangoni ne bougèrent pas. Alors mon frère, Mohammed ben Masud, partit avec une grande partie de nos hommes et de nos marchandises. Moi-même et Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi étions seuls à rester avec une certaine quantité de charges. De celles-ci, beaucoup appartenaient à Saïd ben Ali, tandis que la plupart de mes marchandises avaient été envoyées en avant. Nous avions envoyé des hommes en Ugogo

pour récupérer tous les articles d'échange et les divers objets, les perles et toutes les autres choses; ils les ramenèrent, mais depuis le temps que nous les avions enterrées dans le sable, de chaque charge de colliers de perles 6 ou 8 livres par *frasilah* avaient disparu.

53. Considérant le nombre des jours écoulés depuis que nous avions envoyé en avant nos marchandises, nous informâmes notre famille à Tabora que nous aussi allions partir. Mais ils n'en voulaient rien savoir: « Restez, et attendez la suite de la guerre ». Mais nous refusâmes et nous nous mîmes en route. Cependant une partie des hommes restaient en arrière, tandis que le gros de notre caravane prit les devants avec Mohammed ben Masud et Juma ben Sef. Restaient en arrière Saïd ben Ali el-Hinawi, Saïd ben Sleman el-Mugheri (175), Abdallah ben Hamed ben Saïd el-Busadi (176) et Ali ben Mohammed el-Hinawi (177) avec les jeunes gens à nous de la Côte et une quinzaine d'hommes de Salum ben Sef el-Ismail (178) Nous voilà en route et ainsi nous arrivons en Ugala (179), près d'Ukonongo (180). Là, il y avait un chef, du nom de Riova (181). A ce moment, ce n'était pas lui le chef, à proprement parler, mais bien son frère, nommé Taka (182). Ce dernier n'exerçait pas le pouvoir avec la même arrogance que son cadet Riova, qui était hautain et perfide. A notre arrivée, il nous montra pour y camper un endroit où il y avait des points d'eau, à environ un quart d'heure du village.

54. Le long de la route conduisant d'Ugala chez Simba en Ukonongo il n'y a pas de villages. Ce Simba était un frère de Mnywa Sere, qui, à la mort de Fundi Kira, lui avait succédé comme chef de Tabora. Comme il s'était conduit de manière perfide, nous l'avions combattu et remplacé par Mkasiwa. Mnywa Sere ayant été tué dans l'Ugogo, son frère Simba était accouru à Ukonongo; il défit les Wakonongo et prit le pouvoir (183).

55. A notre arrivée chez Riova, nous décidâmes d'y acheter suffisamment de vivres, afin de pouvoir distribuer aux hommes des rations pour sept ou huit jours, car, chez Simba,

tout coûtait trop cher. Riova nous dit que si nous voulions des vivres, nous devions d'abord lui donner en présent quelques vaches et des marchandises. Nous lui donnâmes cinq têtes de bétail et une centaine de pièces de tissus. Alors il accorda son consentement et nous achetâmes une grande provision de sorgho pour le distribuer à nos hommes, chacun recevant des rations pour sept jours. Le lendemain, ils se rendirent au village pour piler ce sorgho. C'était un grand village comprenant beaucoup de hameaux. Une partie de nos hommes allèrent jusqu'à la résidence de Riova, une grande bâtisse, bien fortifiée et entourée d'un fossé.

56. Au matin, il envoya un messager pour nous inviter chez lui. A trois heures (9 h.), nous nous rendîmes donc chez lui, accompagnés de seize hommes, qui avaient chargé leurs fusils de chevrotines et de plomb, prêts à toute éventualité. En route, nous rencontrâmes un de nos jeunes esclaves, nommé Jakuti, originaire de Zanzibar; il appartenait à Ali ben Mohammed ben Ali el-Hinawi (184). Nous lui demandâmes comment cela allait dans le village et il nous répondit qu'il avait reçu des coups de poing et que, sans demander quoi que ce soit, les gens avaient renversé son sorgho. « Je vais de ce pas chercher mon fusil, dit-il, et je provoquerai l'individu qui a répandu mon sorgho sur le sol ». Je lui dis: « Ecoute! Ton sorgho, je t'en donnerai une autre portion, mais ne fais rien de désordonné qui pourrait nous mettre en mauvaise posture ici. Tu sais bien que nous leur avons fait pas mal de présents et que nous avons dépensé beaucoup d'argent; alors pas d'histoires à cause de ce qui t'est arrivé! Il faut se méfier de ce chef perfide et rusé; quand il est venu ici, même le grand Mirambo n'en a rien pu obtenir ». Alors il me dit: « Bon; mais vous me rendrez ma ration de sorgho ». Il rentra au camp et nous nous rendîmes chez le chef. Dès notre arrivée au village, nous y entrâmes; nous demandâmes où habitait le chef et on nous conduisit à sa maison. Il en sortit et nous le saluâmes. Il nous invita à la maison de sa première femme; cette maison était très grande. En y arrivant, il entra, nous laissant debout, au dehors. Tout à coup survint l'esclave dont on avait renversé le sorgho. Comme il portait son fusil, je l'appelai et je lui administrai sept coups de

bâton. A ce moment précis, surgit tout un groupe d'indigènes; ils s'écrièrent: « Voilà le type dont on a répandu le sorgho; il est armé d'un fusil et veut se battre contre nous. Eh bien, s'il en est ainsi, nous les battrons tous ». A l'instant même, une grêle de flèches et de plomb s'abattit sur nous; une des femmes qui nous accompagnait, fut atteinte d'une balle et s'effrondra. Le chef voulut s'enfuir mais je le saisis; je lui criai: « Arrête tes gens ». Mais il tenta de s'échapper alors que les balles et les flèches pleuvaient autour de nous. Vu le danger de mort dans lequel nous nous trouvions, j'ordonnai de tirer sur lui. Je le relâchai et il fut frappé dans le dos d'une balle et d'une décharge de plomb. Il s'écroula sur place (185).

57. Voyant que leur chef était tombé, les indigènes disparurent instantanément; de fait, tout le village était ivre car il y avait là une quantité énorme de sorgho. Nous avions peur à cause des nombreuses redoutes, faites de gros arbres coupés. C'est pourquoi nous passâmes par une sortie, située à l'arrière du village, et nous nous arrêtâmes en dehors de l'enceinte. En tout, il y avait six ouvertures; nous contournâmes tout le village pour aboutir à la grande porte par laquelle nous étions entrés et qui faisait face à notre camp. Nous discutâmes le cas de deux de nos hommes qui nous avaient accompagnés: comme nous ne les voyions plus, nous les croyions tués. Postés à la grande entrée du village, face au chemin conduisant à notre camp, nous vîmes tout à coup venir nos gens, arborant nos drapeaux. Nous demandâmes à Salum ben Sef el-Ismail, à Sleman (186) et à Korojero, un homme du Lufiji (187), si oui ou non les deux disparus étaient arrivés au camp. Ils nous répondirent qu'effectivement ils étaient rentrés au camp; ils y avaient amenés six femmes, faites prisonnières; ils étaient là et allaient arriver.

58. Dès leur arrivée, nous entrâmes dans le village pour l'occuper. Nous ne vîmes pas un seul homme, rien que des femmes, environ six cents; nous trouvâmes en outre quelques marchandises et une certaine quantité d'ivoire: environ vingt charges d'un poids d'un peu plus de 26 *frasilahs*. Nous vîmes aussi la jeune esclave, atteinte d'une balle; elle était étendue par terre, morte. Son mari était mon esclave personnel, il s'appelait

Bangura, c'est-à-dire lion, car il était très courageux (188). Quand il arriva et vit sa femme morte, il s'écria: « Au premier combat que nous livrerons, ce sera moi le premier tué ». Nous envoyâmes des hommes chercher Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi, les autres hommes et nos marchandises afin de nous installer dans le village conquis. Tous nous rejoignirent. Nous nous mîmes à la recherche de nos porteurs Wanyamwezi qui avaient été dispersés et n'avaient pu piler leur sorgho. Nous cherchâmes également un certain nombre de nos esclaves. Aux alentours il y avait au moins une centaine de petits villages. Nous attendîmes quelque temps et quinze à vingt nous revinrent. Je sortis pour aller attaquer les villages. Dans l'après-midi, je parvins à inspecter tous les villages voisins: nous ne vîmes pas les habitants de ces lieux mais dans presque tous les villages, nous retrouvâmes certains de nos porteurs Wanyamwezi et des esclaves; sept étaient morts, quatre blessés. Je rentrai mais au moins une soixantaine de Wanyamwezi étaient manquants. Nous estimions que s'ils étaient morts, nous les aurions retrouvés; peut-être s'étaient-ils enfuis vers Tabora.

59. De cet endroit de l'Ugala où nous nous trouvions, jusqu'à Tabora, un courrier rapide ne mettrait pas plus de cinq jours, car la distance n'était pas bien grande. Mais nous ne pouvions partir et rentrer chez nous, car les charges étaient trop nombreuses et nous manquions de porteurs. Nous restâmes donc sur place et nous projetâmes d'attaquer Taka, le frère de Riova. Quand nous voulûmes mettre notre projet à exécution, Saïd ben Ali objecta que ce serait imprudent: « S'ils savent que je dispose seulement d'une partie de nos hommes, je risque d'être attaqué subitement. Il y a trop de marchandises ici; nous n'aurons pas assez de monde et seulement une centaine de fusils ». Nous demeurâmes donc sur place durant sept jours. Le huitième jour, subitement, ils nous attaquèrent. Ils étaient très nombreux: tout ce qui restait des Wagala et les Wakonongo sous la conduite de leur chef Taka. Ils nous attaquèrent au moment où nous faisions nos prières, à l'aube, avant que le soleil se lève. A leur premier cri de guerre, Bangura, dont la femme avait été tuée, se rua au devant de la horde et fut transpercé de lances. Nous nous précipitâmes dehors mais nous le vîmes déjà étendu

mort. Nous nous portâmes au devant d'eux, sauf Saïd ben Ali qui restait à l'intérieur du village. Nous leur livrâmes combat, nous les vainquîmes et les mîmes en fuite. Après deux heures, nous arrêtâmes la poursuite, mais nos esclaves et les Wanyamwezi ne revinrent qu'après quatre heures. Nous avions tué environ septante indigènes; nous mêmes nous n'avions que quatre tués et six blessés. Les nôtres rentrèrent.

60. Quatre jours tard, nous vîmes arriver des gens et nous crûmes à une nouvelle attaque, mais ils n'étaient pas nombreux. En sortant, nous reconnûmes que c'étaient des Beluchis (189); ils étaient une vingtaine, accompagnés d'une trentaine d'esclaves, ce qui faisait un total de cinquante. Ils venaient de Tabora et apportaient un message du gouverneur Saïd ben Salum el-Lemki, un autre message du chef de Tabora (190) et un autre de Shekh ben Nasib, qui avait été envoyé en Uganda par Seyyid Majid. Dans le passé, le pouvoir de Shekh ben Nasib el-Mutafi avait été très grand, plus grand que celui du gouverneur qui ne pouvait rien faire sans son autorisation (191). Il y avait aussi un message de mon père, Mohammed ben Juma el-Murjebi. Ils nous firent savoir qu'ils avaient appris notre combat. Cette nouvelle leur avait été apportée par des porteurs à nous, qui s'étaient enfuis. Le chef Taka avait cherché refuge chez eux et demandé leur protection. Il ne voulait pas la guerre mais la paix: ce qui était passé, était passé. Il avait trop peur de retourner dans les villages encore de son ressort. En dernier lieu, ils annonçaient aussi leur venue.

61. Après trois ou quatre jours, arrivèrent Shekh ben Nasib et son frère Abdallah ben Nasib, mon père Mohammed ben Juma, Nasor ben Kasim (192), Hilal ben Majid (193) et Saïd ben Mohammed el-Mezrui (194); ils étaient accompagnés d'un groupe de cinquante jeunes Arabes et de leurs esclaves, ce qui faisait en tout dans les cent cinquante fusils et même plus. Mon père les précéda; les autres avec Shekh ben Nasib n'entrèrent pas au village et campèrent à côté; ils disaient: « Nous n'entrerons pas et nous ne mangerons pas chez vous, aussi longtemps que vous n'aurez pas fait droit à nos demandes ». Je leur répondis: « Entrez, je donnerai suite à vos demandes ». Ils entrèrent

et, à l'intérieur du village, réclamèrent les femmes capturées. Je marquai mon accord, à condition que, de leur côté, ils me dédommagent pour nos hommes tués. Ils acceptèrent ma proposition. Alors je leur remis les prisonniers en notre pouvoir et eux me dédommagèrent pour une valeur de 15 *frasilahs*. Ainsi se termina le litige. Tous les porteurs Wanyamwezi, qui avaient déserté, revinrent également. Nous nous remîmes en route, laissant sur place ceux qui étaient arrivés dernièrement et que nous avons signalés plus haut. Nous nous dirigeâmes vers Ukonongo; de là à Kawende; nous prîmes la route du Fipa et arrivâmes chez le chef Karombwe (195). Là je revis aussi mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi, qui nous y avait précédé. Constatant qu'il y avait de la nourriture en abondance, il nous y avait attendu. Seul Juma ben Sef ben Juma avait continué son chemin; depuis quelque temps il était arrivé chez Samu en Itawa.

62. Arrivés à l'endroit où se trouvait Mohammed ben Masud, nous y demeurâmes six jours. Nous refîmes nos provisions car il y avait beaucoup de vivres sur place. Puis nous prîmes la piste du Fipa, en longeant le lac Tanganyika; ces étapes par monts et par vaux nous faisaient beaucoup souffrir. Nous arrivâmes dans l'Urungu (196), nous traînant péniblement. Nous longions toujours le lac d'Ujiji. Dans l'Urungu, nos provisions étaient épuisées; or la disette y régnait, de sorte qu'il était impossible de se procurer des vivres. Nous nous trouvions dans une situation vraiment critique. Notre caravane comptait en tout plus de quatre mille personnes car nous nous étions tous réunis, sauf Juma ben Sef qui avait pris les devants avec cinq à six cents hommes. Nous souffrîmes terriblement dans l'Urungu, avant d'atteindre l'Itawa.

63. Enfin, aux confins d'Itawa, nous parvînmes au village de Mkura, le fils de Samu. Ici il y avait beaucoup, beaucoup de cases et partout du manioc en abondance (197). C'est formidable ce qu'il pouvait y avoir de champs de manioc! Mais leur manioc était amer; ils le laissaient rouir dans l'eau durant six à sept jours pour le ramollir. Ensuite, ils le retiraient de l'eau et le laissaient sécher au soleil; ainsi il devenait parfaitement comes-

tible, tout en conservant quelqu'âcreté. Il était très fin au toucher et d'une blancheur éblouissante. Quand le manioc n'est pas encore parfaitement séché, on doit le rôtir au feu: il a très bon goût, tout en gardant quelqu'odeur. Quand il est complètement séché, il n'a plus aucune odeur. A notre arrivée, à cause de la faim qui les tenaillait depuis plusieurs jours, tous les Wanyamwezi et nos esclaves le mangèrent tout cru; d'autres le grillèrent sans le cuire. Mais toute la nuit et aussi le lendemain matin, près de 700 hommes souffraient de vomissements et de diarrhées. Leurs vomissures et leurs selles étaient blanches comme du papier, et une quarantaine d'hommes moururent (198). A ce moment arriva Juma ben Sef, qui avait été chez le grand chef Samu. Dès son arrivée, il nous dit: « Préparez vite du bouillon en quantité en y ajoutant du poivre et du gingembre et donnez-le leur à boire. Donnez-leur aussi beaucoup de viande de chèvre ». Par bonheur, il y avait là beaucoup de chèvres. Nous en prîmes un bon nombre, pas trop grasses et nous les préparâmes en y ajoutant une quantité suffisante de gingembre et de poivre. Beaucoup étaient gravement atteints et fort malades; nous leur donnâmes à boire ce bouillon et ils se remirent: il leur fallut encore trois jours pour reprendre un peu de forces. Chaque jour je leur fis prendre ces potions de bouillon auquel on avait mêlé du gingembre et du poivre. Lorsque les malades furent guéris, nous allâmes tous chez le fameux Samu. Tous nos gens purent le voir, excepté moi. Depuis que je lui avais infligé sa défaite, pas question pour lui de me recevoir et d'aucune façon je ne pus le voir.

64. Depuis son arrivée, Juma ben Sef avait réussi à lui acheter 300 *frasilahs* d'ivoire, mais quand je parus, le chef me fit dire qu'il n'y avait plus d'ivoire. Il apporta néanmoins 40 lots d'ivoire, pesant un peu plus de 65 *frasilahs,* sans que je dusse le payer. En faisant ce présent, il n'avait qu'un but: que je m'en aille, car il craignait que je reste davantage chez lui. C'est la raison pour laquelle il me fit dire qu'il n'y avait plus d'ivoire, sauf ce qu'il avait tenu en réserse pour moi. Cependant à cette époque, les éléphants pullulaient à Itawa à tel point que mes chasseurs partant le matin, revenaient l'après-midi avec 20 charges de défenses. Ils y prenaient vraiment plaisir et même les jeunes allaient de bon cœur chasser l'éléphant et le buffle. Ils en

abattirent un nombre incalculable. Nous avions avec nous un bon nombre de Waruemba.

65. Ayant séjourné vingt-cinq jours chez Samu (199), je décidai de me rendre au Ruemba, chez mes amis Mwamba, Kitimkaro et Shanza (200), chefs de Ruemba. Ces trois-là étaient vraiment les grands chefs, les autres étaient leurs fils, leurs oncles; leur pouvoir s'étendait sur tout le pays d'Ubisa (201), et on pouvait avoir confiance en eux. Je me rendis donc tout d'abord chez le chef Mwamba et il me donna 30 paires de défenses; de mon côté je lui remis quelques marchandises; je lui fis en outre une avance pour cent pointes d'ivoire. Ensuite, je me rendis chez le chef Kitimkaro qui me donna quinze lots d'ivoire; je lui remis pareillement quelques articles de troc et une avance de marchandises pour soixante pointes. Et enfin j'arrivai chez le chef Shanza qui me donna dix lots d'ivoire; à lui je remis quelques présents et une avance de marchandises pour me procurer encore 50 pointes. Ensuite je retournai chez Samu; à mon arrivée, j'appris que mes hommes avaient abattu beaucoup d'éléphants et obtenu certainement 400 *frasilahs* d'ivoire.

66. Durant tout ce voyage, j'avais avec moi quatre esclaves personnels que j'avais achetés à Abdessalam, un affranchi du capitaine Hilal (202), à l'époque où les esclaves étaient encore bon marché (203). Abdessalam voyageait avec Khamis, fils de Mtaa; il lui dit: « Achetez ces esclaves; ce sont des Wayao, d'excellents chasseurs d'éléphants (204). Je ne les vendrais pas, mais je suis endetté. Je vous demande 100 dollars: 25 dollars chacun ». Khamis, fils de Mtaa, répondit: « Je n'ai pas d'argent », et c'est ainsi qu'il me proposa de les acheter. Bon! Je lui donnai les 100 dollars. Un des quatre, par la suite, déserta dans l'Ugogo; les trois autres restèrent avec moi; ils s'appelaient Isa, l'autre Akilimali et le troisième Takdiri.

67. A mon retour du Ruemba, je trouvai qu'ils avaient abattu des éléphants pour un total de 100 *frasilahs* d'ivoire. Je dis à mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi: « Tu vois que pour notre voyage nous avons beaucoup d'articles de troc: des étoffes en grand nombre et beaucoup de perles, à peu près pour 1.000

frasilahs. Reste sur place avec nos marchandises, les miennes et les tiennes. Ici, les perles ne sont pas recherchées, mais les tissus, tu les échangeras facilement, ici et au Ruemba. Les perles étant très recherchées dans l'Urua, moi je partirai pour l'Urua ».

68. Je décidai donc d'entreprendre ce voyage. Je laissai tous les tissus à Itawa chez Mohammed ben Masud, auprès duquel restèrent aussi les jeunes. Je pris avec moi 150 fusils, tout en lui laissant beaucoup d'autres. J'emportai toutes mes perles et aussi celles de mon frère Mohammed ben Masud. Je me fis accompagner de 800 Wanyamwezi; Saïd ben Ali ben Mansur, lui, emporta tout avec lui, perles et étoffes, ne voulant rien laisser derrière lui.

Ainsi nous partîmes pour l'Urua, en suivant la piste qui mène au Runda (205), chez le Kazembe. Neuf jours après notre départ, un messager de Mohammed ben Masud nous apporta la nouvelle suivante: « Depuis ton départ, nous avons acheté chez Samu une centaine de pointes, car il craignait que tu ne t'en ailles pas ».

Nous progressâmes par petites étapes, car nous étions dans la saison des pluies. Arrivant au Runda, le territoire du Kazembe, nous nous trouvâmes devant une large rivière, la Karongozi, frontière entre les terres de Samu, Kabwire et Runda (206). Durant la saison des pluies cette rivière est infranchissable et il faut la traverser là où elle est beaucoup plus basse. Certains de nos hommes passèrent de l'autre côté, dans le territoire de Runda, pour y acheter des vivres. Mais quatre furent tués et les fusils, perles et tissus qu'ils portaient avec eux, furent volés. Je demandai à Saïd ben Ali el-Hinawi: « Quel est votre avis? ». Il dit: « Envoyons quelqu'un en éclaireur. Si c'étaient des gens du Kazembe, pourquoi auraient-ils massacré nos hommes? » Les émissaires interrogèrent les habitants; ceux-ci répondirent: « nous les avons attaqués ouvertement et en force; si vous voulez vous battre contre nous, vous n'avez qu'à venir ». Ils disaient cela par bravade: en ce temps, les seuls chefs puissants étaient ces deux-ci: Samu et Kazembe; ils savaient que déjà nous avions défait Samu, mais chez eux l'issue serait autre; si nous voulions les attaquer, nous serions tous tués. En apprenant cette nouvelle et

les paroles provoquantes de ces gens-là, Saïd ben Ali, bien qu'il fût un homme très dévôt (207), me dit: « Il ne nous reste qu'une issue; il faudra se battre ». Nous envoyâmes des courriers rapides pour prévenir Mohammed ben Masud el-Wardi. Ceux-ci revinrent en marches forcées avec les jeunes et nos hommes. Ils furent placés sous le commandement de Juma ben Sef ben Juma et de moi-même, Hamed ben Mohammed ben Juma. Cependant lui était mon frère plus jeune; il était né quand j'apprenais déjà à lire. Nos hommes traversèrent la rivière sains et saufs et entrèrent dans le territoire hostile, mettant l'ennemi en déroute.

69. Nous nous battîmes pendant tout un mois; finalement nous prîmes le village du Kazembe qui fut tué dans le combat (208). Nous fîmes un énorme butin de guerre: un grand nombre de fusils, beaucoup d'ivoire et une innombrable foule de prisonniers. Ensuite nous reprîmes notre marche vers l'Urua, et, empruntant la piste de Mwero, nous arrivâmes chez le chef de Mpweto; avec lui nous longeâmes le lac Mwero et nous arrivâmes à l'extrémité du lac.

70. Le fleuve Congo prend ses sources au-delà de la Ruangwa (209); il passe par les Wausi (210), et en aval de Mrozi Katanga (211), il entre dans le lac Mwero. Il en sort dans le territoire de Mpweto. C'est là que nous le traversâmes en pirogues (212); sur l'autre rive nous nous trouvâmes à l'entrée de l'Urua. Mais les gens de ce côté étaient faibles et habitaient de tout petits villages. On appelle ces gens Wahemba (213) esclaves du tabac, car ils consomment le tabac tant en fumant qu'en chiquant, tandis que chez les Warua purs, fumer et mâcher du tabac était considéré comme une honte (214). Autrefois ces Warua étaient forts et très entreprenants.

71. Nous continuâmes notre voyage pour arriver dans une région, nommée Urimoto, où les Warua n'étaient qu'en nombre insignifiant (215). Les cases de cette population, aux proportions réduites et exiguës, se trouvaient au pied des falaises et près de grottes dans lesquelles l'eau suintait et ruisselait. Au-dessous, environ douze pieds plus bas, il y avait une cavité avec deux ouvertures. Emportant des bougies, nous y entrâmes pour la visi-

ter. Nous descendîmes de plus en plus bas, comme par étages. Moi et Saïd ben Ali nous fîmes demi-tour, tandis que mon oncle Bushir ben Habib el-Wardi et un groupe de ses hommes continuèrent pour ressortir par la deuxième ouverture qui se trouve à un étage supérieur (216). Quand les indigènes de ce village apprenaient que les Warua, leurs voisins, voulaient leur faire la guerre, ils se refugiaient dans ces grottes en emportant des vivres; quant à l'eau ils la trouvaient sur place. La guerre étant terminée, ils sortaient pour aller réoccuper leurs petits villages aux flancs des falaises, car ils savaient que les Warua n'avaient pas de fusils. Après notre passage, Msiri, le grand chef du Katanga (217) décida de les attaquer; il s'y rendit pour les battre; à son arrivée, ils se retirèrent dans leurs grottes fortifiées. Mais Msiri amassa beaucoup de bois devant l'entrée des grottes et y mit le feu. Poussée par le vent, la fumée y entra et les occupants demandèrent de pouvoir se rendre. Ils purent sortir mais devinrent sujets de Msiri (218).

72. A l'époque où Msiri réduisit ces indigènes, nous étions déjà passés et nous nous trouvions dans l'Urua, chez Kajumbe, surnommé Chakuma, à cause de sa force (219). Ce chef était très puissant et avait beaucoup de sujets. Du temps de Chakuma, tous ceux qui arrivaient chez lui avec des marchandises, ne pouvaient en repartir sans son autorisation. Ils devaient rester sur place et, de tous les côtés de l'Urua, on apportait de l'ivoire; on faisait le troc et on payait l'impôt. De chaque vendeur d'ivoire, il percevait un impôt d'un quart de roupie ou un peu plus; c'était la taxe revenant au chef. Lorsque vous arrivez, immédiatement des soldats vous entourent, pour que le chef puisse ainsi lever une taxe sur chaque pointe d'ivoire achetée. Jamais un Mungwana n'obtiendrait l'autorisation de se rendre dans une région voisine sous sa dépendance; même si vous deviez rester dix ans, en tout cas, vous resterez chez lui jusqu'à ce que toutes vos marchandises soient épuisées. Nous constatâmes qu'il nous restait beaucoup de perles. Les indigènes les désiraient grandement, mais ils n'avaient que peu d'ivoire. Par mois, nous ne pouvions acquérir que six ou sept pointes, parfois dix, grandes ou petites. Cette situation nous contrariait très fortement. Survinrent des indigènes qui nous apprirent qu'il y avait de l'ivoire en abon-

dance chez Mrongo Tambwe et Mrongo Kasanga (220), mais que les gens de là-bas craignaient de venir chez Kajumbe, car celui-ci était vraiment un homme intraitable: il prenait un grand honoraire; cet honoraire, c'était la taxe (221). Depuis une année que nous nous trouvions en cet endroit, nous n'achetions de l'ivoire que pointe à pointe; c'est pourquoi nous cherchâmes à partir de cet endroit.

73. Et voilà que des gens du Katanga, de Msiri, m'apportent en cadeau douze belles pointes d'ivoire. En effet, il avait entendu que je voulais pénétrer au Katanga pour lui faire la guerre. Je n'en avais pas encore l'intention, mais ayant appris la défaite de Samu et du Lunda Kazembe, il me prêtait ce dessein et, comme il me craignait, il fit apporter cet ivoire et chargea ses hommes de me dire: « Tippo Tip, j'ai entendu que vous voulez venir vous battre contre moi, alors que je n'ai aucune palabre avec vous ». Je leur répondis: « Si, car j'ai appris que c'est un homme très méchant qui attaque les gens sans nécessité et sans raison; par conséquent, je n'ai pas d'alternative: je viendrai attaquer votre méchant chef à moins qu'il ne m'apporte encore au minimum vingt pointes semblables à celles qu'il m'a offertes ». Les émissaires me répondirent: « D'accord, nous les apporterons » (222). Je leur dis encore: « En partant d'ici, je me rendrai chez Mrongo Tambwe ». Ils répliquèrent: « Est-ce que Kajumbe vous laissera partir? ». Et je répondis: « Ne vous en faites pas; si on ne veut pas nous laisser partir de bon gré, nous partirons de force. Il n'a aucun droit de nous retenir car il n'y a plus d'ivoire ici; et puis, les Warua craignent de m'en apporter parce que le chef, à chaque vente, prélève trop de taxes ». Les envoyés de Msiri retournèrent chez eux. Dix jours plus tard, nous voulûmes partir mais Kajumbe Chakuma ne nous en donna pas l'autorisation. Nous partîmes quand même et de force. Il s'ensuivit une grande palabre. Nous nous battîmes un peu plus d'une heure, puis le chef et ses guerriers prirent la fuite. Il y eut plusieurs morts dans leurs rangs et nous fîmes plusieurs prisonniers. Le jour suivant, il nous députa des émissaires pour demander un arrangement. On conclut la paix et il me fit apporter neuf grosses pointes d'ivoire; de mon côté, je libérai les prisonniers et nous nous quittâmes en paix.

74. Nous arrivâmes dans l'Urua chez le chef Mseka (223), qui réside non loin de Kajumbe. Le troisième jour, ils demandèrent où nous voulions aller. Nous leur répondîmes: « Là où l'on nous vendra de l'ivoire ». Mais déjà le deuxième jour, une dizaine de Warua étaient arrivés chez Mseka, apportant six pointes d'ivoire: si nous en voulions d'autres, nous devrions nous rendre auprès de leur chef. Je demandai alors: « De quel chef êtes-vous les hommes? » Ils répondirent: « Nous sommes des hommes du grand chef Mrongo Tambwe; c'est lui notre chef ». Je dis: « D'accord, nous viendrons ». Deux de ces hommes prirent les devants; les autres nous attendaient. Le lendemain, nous reprîmes notre marche; nous campâmes deux nuits le long de la piste et le troisième jour les hommes de Mrongo Tambwe nous dirent: « Ici la piste se scinde en deux; l'une passe par la forêt; l'on n'y rencontre aucun village et il n'y a pas d'eau, mais on y sera en paix ». « Pourquoi dites-vous: en paix? Sur l'autre piste, aurions-nous à craindre des difficultés? ». « En effet, car Mrongo Tambwe et Mrongo Kasanga, son frère, sont très hostiles l'un à l'autre, du fait qu'ils se disputent la chefferie de leur père. Ils se sont battus et le vaincu s'est refugié à proximité d'une autre chefferie; lui et ceux qui l'ont suivi sont privés de tout, car leurs revenus provenaient de la pêche au lac (224). En outre, ils faisaient la chasse à l'éléphant; ils les poussaient dans le lac et alors, de leurs pirogues, ils les attaquaient, et ainsi ils obtenaient beaucoup d'ivoire » (225).

75. Ce lac a la grandeur de presque la moitié ou du tiers du lac Tanganyika-Ujiji. A cet endroit se rencontrent tous les clans des villages de l'Urua. Certains y apportent toutes sortes d'articles de troc; d'autres des perles et des bracelets; d'autres encore des chèvres, des esclaves, des *viramba* ou tissus en raphia, semblables à des tissus de Madagascar, mais en pièces de petites dimensions d'une aune environ ou d'une aune et demie (226). Le Warua et aussi les gens du Manyema tissent eux-mêmes leurs étoffes et ils les préfèrent aux tissus d'importation dont ils n'aiment pas s'habiller. Les *viramba,* à cette époque, servaient de monnaie (227); les indigènes troquaient les *viramba* et l'huile de palme contre des poissons. Il s'y rassemblait parfois plus de cinq à six mille hommes venus acheter du poisson.

Certains séchaient le poisson au feu et l'emportaient chez eux comme provision; d'autres le revendaient; d'autres encore portaient leurs poissons jusqu'en Irandi, là où l'on fabrique les *viramba* (228).

On troque le poisson contre des *viramba;* on achète du poisson avec des esclaves et même avec de l'ivoire. Le poisson est donc la grande valeur commerciale des Warua. Chaque chef est riche, car il touche des taxes. Jamais je n'avais vu autant de poisson qu'ici. Les pirogues de pêche sortent le soir, au moins une centaine; elles ne reviennent que le matin. Chaque pirogue est montée par deux hommes, un par devant, un par derrière. L'intérieur de la pirogue grouille de poissons, d'un bout à l'autre et de bas en haut. Et de beaux poissons! Et bon marché! Pour les petits poissons, on payait une perle de verre; pour les plus grands, sept à dix perles de verre seulement. Ces gens acquièrent ainsi un grand bien-être de la vente des poissons et des droits levés sur les poissons et l'ivoire. Ils tuent l'éléphant dans l'eau: ils s'en vont dans les forêts des Warua; ayant repéré des éléphants, ils les poursuivent et les poussent dans le lac; puis ils s'embarquent dans leurs pirogues et les tuent. Mrongo Tambwe avait été chef mais il se fit battre par Mrongo Kasanga et c'est ce dernier qui régnait.

76. Avant même que nous eussions pénétré dans leur région, les hommes de Mrongo Tambwe arrivèrent, apportant de l'ivoire; ils nous dirent d'emprunter la piste de la forêt, plus tranquille, bien que plus difficile, parce que nous aurions à passer la nuit le long de la route et qu'il n'y avait ni villages, ni eau potable ni vivres; c'est seulement après le deuxième jour que nous atteindrions les villages. Si, au contraire, nous voulions passer par la piste habitée, nous n'obtiendrons pas l'autorisation d'aller chez eux. Ils dirent: « S'ils vous voient, ils vous tueront ». Alors je leur dis: « Laissez-nous deux hommes pour nous montrer le chemin; nous les déguiserons: il mettront des habits de nous autres, Arabes; vous passerez par cette piste-ci et avertirez Mrongo Tambwe. S'il plaît à Dieu, nous arriverons; n'ayez pas peur ». Ils partirent donc de leur côté et nous nous mîmes en route sous la conduite des deux guides.

77. Nous marchâmes jusque vers midi et arrivâmes à proximité d'un village où nous campâmes. Le matin nous entrâmes dans le village, mais le chef se trouvait au lac. De très grands villages se succédaient les uns aux autres. De l'endroit où nous avions campé, il nous fallut cinq heures pour les traverser et arriver chez le chef. Chaque village, très peuplé et bien pourvu de vivres, était muni d'un *boma.* Nous nous reposâmes et l'après-midi des messagers du chef Mrongo Kasanga vinrent nous dire de la part de leur chef: « Demain vous partirez d'ici pour venir chez le chef Mrongo Kasanga; il vous appelle ». Je répondis: « Nous autres, nous sommes des alliés du chef Mrongo Tambwe ». Ils répondirent: « Mrongo Tambwe a été défait par nous; il s'est enfui dans la brousse, dans la forêt. N'y allez pas, sinon nous vous battrons vous aussi et nous prendrons tous vos biens ». Je répondis: « C'est ce que nous verrons ».

78. Le jour suivant, ils revinrent; je leur dis: « Demain nous partons pour Mrongo Tambwe ». L'après-midi, des Warua du lac, voyant certains de nos hommes, leur dérobèrent habits et récipients d'eau. Nos hommes vinrent se plaindre chez moi. Je désignai des hommes pour aller les attaquer, mais Saïd ben Ali Mansur el-Hinawi dit: « Attendez plutôt; demain nous enverrons quelques-uns de nos gens demander des explications au chef ». Cependant la nuit nous les entendîmes battre les tam-tams de guerre. Les deux indigènes de Mrongo Tambwe, qui nous servaient de guides, nous dirent: « Ce sont les tam-tams de guerre; demain ils nous attaqueront ». De grand matin nous ajustâmes nos bagages pour nous mettre en route. Quelques hommes à nous se rendirent à l'eau mais tout à coup ils retournèrent en vitesse: deux d'entre eux étaient blessés par des flèches, le premier mourut bientôt, le deuxième n'était blessé que très légèrement. Aussitôt nous battîmes les tambours de guerre pour alerter nos soldats. En vue d'attaquer les Warua, un nombre important de nos hommes se rangèrent en ordre de bataille, les Wanyamwezi occupant la première ligne. Les Wanyamwezi engagèrent le combat contre les Warua mais quand ils eurent quatre des leurs tués, de même qu'un jeune esclave, ils refluèrent en vitesse derrière nous avec les esclaves. De cette façon, c'était nous maintenant qui faisions front contre les

Warua. Nous leur livrâmes combat et, en quinze minutes, nous eûmes nettoyé la place et fait de nombreux prisonniers; les autres avaient trouvé la mort sur place. Nous mîmes le feu aux villages et nous capturâmes dans les quatre cents femmes.

79. Vers neuf heures (3 h. de l'après-midi), nous arrivâmes au lac mais tous les villages de la rive étaient abandonnés. Le chef et ceux qui étaient venus acheter du poisson, tous avaient pris la fuite. Voyant les villages en flammes, certains se sauvèrent en pirogue et se réfugièrent sur les petites îles dans le lac; d'autres s'enfuirent vers les villages d'alentour. Ceux-là, on les laissa s'enfuir. Le soir, nous étions de retour dans notre camp; à part les cinq Wanyamwezi et le sixième, tué le matin près de la source, nous n'avions pas subi d'autres pertes.

80. Nous nous couchâmes mais vers l'aube (3-4 h. du matin), nous entendîmes des ferraillements et les tam-tams des Warua; nous crûmes à une nouvelle attaque. Mais les deux guides du chef ami, Mrongo Tambwe, nous dirent que c'étaient des hommes à eux. Il y en avait bien cinq cents, venus nous chercher et nous conduire auprès de Mrongo Tambwe, qui nous invitait. Il se rendait dans les villages construits sur la rive du lac: c'est là que nous devions le rencontrer. Nous partîmes à deux heures (8 h. du matin) et nous arrivâmes vers huit heures (2 h. de l'après-midi). Nous trouvâmes Mrongo déjà là, bien avant nous.

81. Après une dizaine de jours, les divers clans, sujets de Mrongo, étaient revenus, chacun dans son village, et le marché avait repris comme auparavant; l'ivoire aussi commença à se vendre peu à peu. Ce marché était extrêmement fréquenté: on y rencontrait des foules de Warua venus de partout. Le chef nous estimait beaucoup. Au bord du lac, il y avait aussi une multitude de canards. Nous partîmes les voir; ils s'envolaient en groupe, souvent l'un derrière l'autre. D'un coup de fusil, l'on pouvait en tuer jusqu'à trente à la fois. Il y avait abondance de tout: de vivres, de viande, de poisson. Le chef nous envoyait une pirogue toujours pleine de toutes sortes de poissons. Tous les jours, je donnais à nos gens des vivres sans aucune restriction, tant étaient

nombreux ceux qui les apportaient. Vraiment, chaque jour, c'était l'abondance.

82. Nous restâmes neuf mois en cet endroit; pourtant nous n'avions reçu qu'un centaine de *frasilahs* d'ivoire, alors que chez Kajumbe nous en avions obtenu 150 *frasilahs*. Il nous restait toujours beaucoup de marchandises, et nous comprîmes qu'il n'y avait plus tant d'ivoire ici. Quelques indigènes nous informèrent qu'il y avait beaucoup plus d'ivoire à Irande; d'autres nous disaient qu'il y avait surtout des *viramba*. Ces derniers, nous ne les crûmes pas, car, depuis le commencement du monde, aucun Mungwana n'y était allé. Alors pourquoi n'y aurait-il pas d'ivoire là-bas? Nous décidâmes donc de partir pour Irande et nous informâmes le chef Mrongo Tambwe de notre décision. Il marqua son accord et nous lui demandâmes des guides pour nous montrer le chemin. Il nous donna sept hommes.

83. Ces jours-là apparurent des émissaires de Msiri, le chef du Katanga, apportant vingt-cinq pointes d'ivoire. Je leur demandai s'il y avait beaucoup d'ivoire chez eux et ils me répondirent qu'il en avait beaucoup mais que les gens voulaient des tissus et non pas des perles. Alors je conseillai à Saïd ben Ali de rebrousser chemin et d'aller chez Msiri. « Tes étoffes, tu n'as pas voulu les laisser ni en Itawa chez Samu, ni au Ruemba; tu les as toutes emportées avec toi. Là où nous allons, comme ici, on ne veut pas d'étoffes. Va chez Msiri et explique lui ce que tu veux de lui; va aussi chez Samu où se trouvent les autres gens de ta suite ». Je lui remis trente fusils et il se mit en route (229). Dix jours plus tard, nous partîmes aussi et le chef Mrongo Tambwe nous donna des guides pour montrer le chemin. Nous nous rendîmes d'abord chez le chef Kirua, un Luba (230). C'est là que se termine le lac; il n'y a plus que la rivière; celle-ci vient de plus haut, de l'Urua, puis elle entre dans le lac et en ressort. Nous l'avons traversée à l'endroit où elle sort du lac. Chez les Warua, certains appellent cette rivière Kamarondo; d'autres l'appellent Lualaba (231).

84. Ayant traversé la rivière, nous fîmes deux journées de marche normale. Nous apprîmes que le nommé Juma ben Salum

wad Rakad — son nom de caravanier était Juma Merikani (232) — était arrivé à proximité de Kirua, chez un chef dont j'ai oublié le nom. Je voulus me rendre chez ce Juma et repassai la rivière dans l'autre sens, celui d'où nous étions venus. Arrivé chez lui, je lui demandai: « Avez-vous décidé de rester sur place ou pensez-vous à poursuivre votre route, plus en avant »? Il dit: « Je ne songe pas à me rendre dans une région dont je ne connais rien encore. Restons ensemble. Les Warua apporteront leur ivoire; nous l'achèterons progressivement et je prendrai des renseignements. Mais aller ailleurs, sans que je sois renseigné sur les lieux et les habitants, il n'en est pas question ». Je lui fis alors la proposition suivante: « Ecoutez! J'ai ici avec moi tout mon ivoire; je le laisserai ici chez vous et à mon retour, je le reprendrai ». Il me dit: « D'accord, mais ne serait-ce pas mieux de rester ici ensemble? J'ai appris que Irande et ses environs sont très peuplés ». Je répondis que j'avais décidé de ne pas rester avec lui au même endroit. Comme nous n'avions pas assez d'hommes pour porter notre ivoire, je confiai à Juma ben Salum 300 *frasilahs* d'ivoire et nous nous quittâmes.

85. Nous nous mîmes en route et nous arrivâmes à Irande: pas de trace d'ivoire et, de même, nous ne vîmes pas d'éléphants. Les villages étaient si étendus que c'est difficile d'en donner une idée. Leur principale occupation consiste à tresser des *viramba.* Leurs villages étaient formés de groupes de maisons, construits ça et là, comme des rangées de girofliers; entre les cases un espace de quarante aunes est resté libre et, de chaque côté, se rangent cinquante maisons. Au milieu du village s'élève une bâtisse fort haute, la *barza* (233); c'est là que travaillent les artisans qui tressent les *viramba.* On pouvait ainsi traverser un village durant six, sept, huit heures: des maisons toutes pareilles sont rangées des deux côtés, et, au milieu, l'atelier où l'on travaille en commun.

Nous prospectâmes la région d'Irande pour découvrir de l'ivoire, mais rien, rien que des *viramba.* Ils ne connaissaient pas encore les Wangwana ni ce qu'était un fusil. C'est dans ce pays que se rendaient les Warua pour y échanger leur poisson contre des *viramba.* S'ils voyaient de l'ivoire, ils l'achetaient à un prix très bas. Mais l'ivoire ne s'y trouvait pas miraculeusement.

Les Warua n'avaient pas de fusils; leurs armes consistaient en des arcs et des flèches; quant aux fusils, non, ils ne les connaissaient pas. Voyant nos fusils, ils nous demandèrent si c'étaient peut-être des pilons, parce qu'ils ressemblaient quelque peu à des pilons de mortiers. Nous répondîmes: « Bien sûr, ce sont des pilons ».

86. Nous continuâmes notre voyage et nous arrivâmes enfin chez le chef Rumba (234). Il n'y avait pas d'ivoire car leur principale occupation était le tissage des *viramba* déjà mentionnés. Chaque village que nous traversions était d'une très grande étendue et on aurait dit que chaque village couvrait une région entière. Nous traversâmes ainsi les fiefs de nombreux chefs et arrivâmes chez le grand chef Sangwa (235); et aussi chez Mkafuma (236), dans la région nommée Mfisonge (237).

87. Dans ces régions, la dignité de chef n'était pas héréditaire: des hommes venus d'une autre région payaient aux gens du pays le privilège d'être leurs chefs. Alors, ils les reconnaissaient comme leurs chefs pour une période de deux ans. Quand un chef était ainsi investi, un autre homme, venu de loin, construisait son habitation dans la forêt voisine; il donnait aux gens des marchandises, des esclaves, des chèvres, divers articles de traite, des perles, de l'huile de palme jusqu'au moment où, après deux ans, le premier quittait; alors le deuxième prenait sa place. C'est ainsi que se transmet le pouvoir là-bas. Certains n'achèvent pas même leur terme de deux ans (238). En outre, dans ce pays, si quelqu'un est mort endetté, ne laissant pas de quoi rembourser son créditeur, il n'est pas enterré. S'il est enterré quand même, ce sont ceux qui l'ont enterré qui devront rembourser la dette. Le cadavre de l'insolvable est placé entre deux poteaux et puis suspendu entre ceux-ci; à ses pieds on dépose sa hache, sa houe, son ceinturon. Alors le frère de l'homme décédé dira au créancier: « Si tu veux être remboursé, prend la hache ou la houe du défunt ». Ainsi le veut la coutume de ces gens-là.

88. Dans la contrée que nous traversions alors, on nous créa beaucoup de difficultés; on nous volait beaucoup sans que

nous puissions faire grand-chose pour nous défendre, car ils se conduisaient comme si nous ne portions pas d'armes mais tenions en main des pilons. Un jour, nous rencontrâmes sur notre route un indigène qui parlait parfaitement le kirua car un grand nombre de ces gens voyageaient jusqu'en Urua. Nous aussi, nous parlions le kirua. Il nous demanda: « En réalité, que cherchez-vous? » Nous lui répondîmes que nous cherchions uniquement de l'ivoire. Alors il répondit: « Si vous voulez de l'ivoire, il vaut mieux traverser la rivière Rumami (239) du côté de Koto (240), car là vous trouverez beaucoup d'ivoire; ou bien allez jusqu'en Utetera (241), chez le grand chef Kasongo Rushie (242) Mwana Mapunga (243). Ce n'est pas loin d'ici et là vous trouverez de l'ivoire en abondance.

89. Mais le chef Kasongo Rushie est très vieux; il avait deux sœurs qui s'appelaient, l'une Kina Daramumba (244) et l'autre Kitoto (245). Nous avons entendu des vieillards de chez nous qu'il y a très longtemps, le grand chef d'Urua était Kumambe, nommé par après Rungu Kabare (246); il était puissant et régnait sur tout l'Urua, jusqu'à Mtowa. Tout le pays du Manyema (247) et le long de la rivière Rumami, il le conquit et le soumit à son pouvoir; il arriva même dans l'Utetera, où il captura ces femmes Kina Daramumba et Kitoto du clan de Mwana Mapunga.

Là il y a énormément d'ivoire. Deux pistes y conduisent: une qui mène à Nsara, dont le chef est appelé Mwinyi Nsara, ce dernier terme étant le nom même de la région (248); par cette piste vous arriverez chez Kasongo Rushie, allié des Nsara; l'autre piste conduit à Mkahuja (249), dont les gens sont en dispute avec Kasongo Rushie et voudraient lui faire la guerre. Les Nsara, les Nguo (250), les Kibumbe (251), les Iziwa (252), les Mkatwa et les Msangwe (253), en tout plus d'une vingtaine de grands chefs et encore un nombre plus important de petits chefs, tous désirent attaquer Utetera. Mais les Watetera sont très nombreux; seulement ils manquent quelque peu d'intelligence; de leur côté, ceux qui voudraient les attaquer, les craignent trop, car chaque fois qu'ils les ont attaqués, ils furent défaits, à cause de cette peur ». Ce que me racontait cet indigène, je l'annotai intégralement (254).

90. Nous continuâmes notre voyage et nous arrivâmes à une bifurcation. Des hommes s'y tenaient; ils nous questionnèrent: « Où allez-vous? » Nous répondîmes: « Nous allons chez Kasongo Rushie dans l'Utetera ». Ils répondirent: « Alors prenez ce chemin-ci ». Nous suivîmes ce chemin et nous dormîmes dans un village le long de la piste; le matin, nous repartîmes et vers midi nous débouchâmes dans un autre village. Les villages se succédaient, très rapprochés les uns des autres. Ils étaient construits autrement que ceux que nous avions déjà traversés. Ils étaient construits à la manière des Warua; très nombreux, on les voyait s'étirer sur de grandes distances car le terrain était assez découvert. Nous y demeurâmes une douzaine de jours, durant lesquels il pleuvait chaque jour. On nous apporta quantité d'ivoire et à des prix abordables: deux bracelets, un collier de cauris et une pièce de tissus pour trois ou quatre *frasilahs* d'ivoire. Vraiment, l'ivoire n'y avait aucune valeur. En somme, on pouvait donner ce qu'on voulait et dire: « Va-t-en, vite ». Mais après douze jours, l'ivoire se fit tout de même rare.

91. Survint un indigène qui parlait très bien le kirua, un madré compère qui se nommait Pange Bondo (255). Il m'apporta quatre pointes, je crois, et me proposa un pacte d'amitié. Je lui répondis: « D'accord, tu seras mon ami ». Et il me raconta: « Voilà, j'étais le chef de cette région; selon notre coutume, quand on est né fils de chef, on a le droit de devenir chef également. Seulement ici, quand un chef de clan abandonne le pouvoir, le chef d'un autre clan lui succède et cela autant de fois qu'il y a de clans auxquels ce droit revient; le chef exerce ce pouvoir durant deux ou trois ans, puis il dépose son mandat et un autre prend sa place ». Mais lui, Pange Bondo, son terme de chef expiré, ne voulut pas s'en aller. Il s'ensuivit une bataille et le chef qui, selon la coutume, aurait dû lui succéder, fut tué. On choisit un autre successeur et on dit à Pange Bondo: « Toi, tu ne seras plus jamais chef ici ni personne de ton clan, ni aucun de tes descendants, jamais, car tu as enfreint notre coutume ». Ainsi Pange Bondo savait qu'il ne deviendrait plus chef; quand son tour venait, un autre homme était désigné comme chef.

92. Constatant que le commerce faiblissait et que l'ivoire se faisait rare, nous envisageâmes de partir pour Utetera. Cependant les indigènes de Mkahuja disaient que nous ne pouvions partir vers l'Utetera, mais seulement vers Kirembwe (256). Le lendemain nous nous mîmes en marche vers les confins de l'Ukahuja. A notre arrivée à la limite des terres de l'Ukahuja, dans l'après-midi, le chef arriva, accompagné de quatre cents hommes. Il nous demanda: « Où allez-vous? » Je répondis: « A Utetera ». Le chef dit: « Donnez-nous des marchandises et nous vous en donnerons la permission ». Nous lui donnâmes des marchandises: environ vingt pièces d'étoffes et pour ses hommes, dix pièces d'étoffes avec dix *frasilahs* de perles. Puis il me dit: « Bon, ça va ». A ce moment surgirent des hommes de Kirembwe; ils dirent: « Vous devez aller chez Kirembwe; vous n'irez pas dans l'Utetera. Ces Watetera, nos hommes veulent aller les combattre. C'est pourquoi maintenant, vous et nous, nous irons ensemble les battre. L'ivoire sera pour vous, nous prendrons les femmes ». Je répondis: « Nous ne partirons pas avec vous, nous irons seuls chez le Kasongo d'Utetera ». Et nous demeurâmes là. Le soir, quatre indigènes d'Utetera se présentèrent; ils avaient traversé la forêt pour nous trouver là où nous campions. Ils demandèrent: « Où est Tippo Tip? » On les conduisit devant moi et je leur demandai: « D'où venez-vous? » Ils répondirent qu'ils étaient des gens de Kasongo Rushie. Je dis: « Que voulez-vous? » Ils répondirent: « Le chef nous a envoyés; il demande que vous veniez chez lui; chez nous, il y a beaucoup d'ivoire; d'ailleurs l'ivoire que vous venez d'acheter vient de chez nous ». Je marquai mon accord; puis j'ajoutai: « D'ailleurs l'Utetera est aussi mon pays et Kasongo est aussi mon grand-père » (257). Ils demandèrent: « Comment? » Et je leur racontai: « Il y a longtemps le chef d'Urua, Rungu Kabare Kumambe, faisait partout la guerre; parvenu dans l'Utetera, il fit prisonnières deux femmes. Kina Daramumba et Kitoto, et les emmena à Urua. Le hasard voulut que mon grand-père Habib ben Bushir el-Wardi, père de ma mère, passât par l'Urua. Il vit ces deux femmes et en acheta une qu'il prit comme concubine. Celle-ci mit au monde ma mère. Plus tard, après ma naissance, ma grand-mère me raconta: « chez nous, je suis une cheffesse très puissante et l'ivoire, chez nous, est très abondant et notre frère, qui est

notre frère aîné, c'est Kasongo Rushie Mwana Mapunga ». C'est pourquoi, je suis décidé d'y aller et je combattrai quiconque voudrait m'en empêcher. Vraiment, je veux rentrer dans mon pays » (258).

93. Au total il y avait sept hommes: quatre retournèrent sans tarder; trois restèrent auprès de nous et comme ils avaient grand peur, nous les cachâmes. Durant la nuit, les tam-tams résonnèrent et ces indigènes nous dirent que le lendemain nous serions attaqués. Le matin, Mkahuja, le chef des Wakahuja, arriva avec environ quatre cents hommes. Nous étions entourés de villages, tous très grands. Aussi chacun de nous avait-il chargé son fusil de chevrotines et de plomb. A ce moment précis, alors que nous étions occupés à boucler nos bagages et à enrouler nos tentes, on apporta deux pointes d'ivoire. Ceux de ma famille qui se trouvaient là, me dirent de prendre les devants avec les fusils, tandis qu'ils resteraient en arrière pour conclure le marché. Mais je répondis: « Il n'est pas question de faire cela; les indigènes des environs ont battu les tam-tams de guerre toute la nuit et les Watetera, qui sont avec nous, nous ont suffisamment prévenus que le combat est imminent; en outre, leur chef, le chef suprême des Kirembwe, nommé Kingoingoi (259), nous barre la route. Il vaut mieux que nous fassions l'achat et que tous se tiennent sur leurs gardes ».

94. Pendant que nous marchandions, nous fûmes entourés par un grand nombre d'indigènes parmi lesquels le chef et ses hommes à lui. J'avais donné ordre à mes hommes de ne pas tirer — et la défense était absolue — aussi longtemps qu'on ne nous attaquerait pas. En effet, ils croyaient toujours que nos fusils étaient des pilons et il valait mieux qu'ils restent dans cette conviction. Soudain retentirent deux coups de fusils, puis apparurent deux de nos Wanyamwezi, touchés par des flèches. Au même moment, les indigènes qui nous entouraient, nous jetèrent leurs lances. Nous fîmes feu. Lorsque les fusils se turent, le chef et ses hommes gisaient par terre, morts. Rares étaient ceux qui avaient réussi à s'échapper; plus de sept cents indigènes furent tués. Les Watetera avaient aussi trouvé la mort, et parmi les nôtres, trois avaient été touchés par des

balles: un d'eux mourut mais les deux autres se rétablirent. Mes hommes prirent d'assaut les deux villages voisins et capturèrent un millier de femmes et d'innombrables chèvres. Ensuite nous quittâmes notre campement pour nous installer dans les villages mêmes. Après en avoir incendié un bon nombre; nous construisîmes un *boma*. Dans l'après-midi, nous vîmes encore apparaître environ deux cents indigènes, mais ils se tinrent à bonne distance. Nous choisîmes une femme et l'envoyâmes auprès d'eux pour les inviter à s'approcher. Alors ils s'approchèrent sans crainte et nous remirent leurs lances, arcs et flèches. Ils demandèrent de pouvoir reprendre les porcs. Nous les leur accordâmes et ils s'efforcèrent de les attraper. Il y avait là des porcs formidables, ils les lièrent et prirent congé de nous en disant qu'ils rentraient chez eux. Je leur répondis: « C'est bien ». Mais, avant de partir, ils nous avaient questionnés: « Que ferez-vous de nos frères tués? Allez-vous préparer quelque médecine pour les ramener à la vie? » Nous leur répondîmes: « Ils sont définitivement morts ». Dans leur ignorance, ils s'imaginaient que nos fusils étaient comme les éclairs et le tonnerre. Les orages étant fréquents chez eux, ils avaient vu assez souvent des arbres ou des hommes frappés par la foudre; ainsi, entendant les coups assourdis des fusils, ils s'étaient imaginés que c'était le tonnerre (260).

95. Je leur ordonnai de m'envoyer Pange Bondo, mon ami qui parlait si bien le kirua. D'ailleurs, moi aussi, pour avoir voyagé auparavant dans l'Urua, je parlais assez bien le kirua. J'ai déjà dit que cet homme, Pange Bondo, qui connaissait si bien le kirua, ne pouvait plus redevenir chef, ni lui ni personne de sa lignée parce qu'il avait causé la mort d'un autre chef. C'est lui donc que j'avais ordonné aux indigènes d'aller me chercher. Déjà une bonne partie de la soirée s'était écoulée, quand tout à coup nous entendîmes des cris: « *Viyee Karombwe,* c'est-à-dire: Hola, le grand chef (261). C'est moi, votre ami Pange Bondo, je viens vous embrasser les pieds; me permettez-vous d'entrer dans votre *boma?* » Je répondis: « Entre ». Il entra en tremblant, me salua profondément et dit: « Beaucoup de gens de Mkahuja ont agi en traîtres en s'alliant au chef des Kirembwe et à Kungwa Kawamba (262) pour vous barrer la route vers l'Utetera. Heu-

reusement pour vous, ils ont tout gâché ici, car leur intention était de vous attaquer sur la route, par surprise. Maintenant que je suis ici, je vous demande d'appeler ceux qui sont venus avec moi et de m'investir de nouveau comme chef. Ils voudraient obtenir la remise en liberté de leurs enfants. Je vous prie d'agréer cette demande car les prisonniers Watetera sont nombreux tandis que le nombre de leurs gens capturés est minime ». Je demandai: « Comment pourrais-je distinguer les Watetera des autres? » Pange Bondo répondit: « D'abord mettons-nous d'accord; je me chargerai du reste ».

Je fis donc appeler tous ces indigènes et leur dis que s'ils voulaient retrouver la paix et leurs enfants, ils devraient reconnaître Pange Bondo comme leur chef. Ils donnèrent leur consentement, en ajoutant: « Rendez-nous nos fils ». J'acceptai et cette même nuit, Pange Bondo fut de nouveau proclamé chef. Ils prirent de la terre glaise, la malaxèrent avec un peu d'eau et en enduisirent sa tête. Puis on fit un bonnet et on le lui mit sur la tête et le bonnet s'y fixa bien. A son cou, ils attachèrent un collier de dix poussins; puis ils l'installèrent sur un siège. Et ainsi il était de nouveau revêtu du pouvoir de chef. Durant dix jours, il devait garder la tête enduite d'une couche de terre glaise et surmontée du bonnet, de même, son collier de poussins, vivants ou morts.

Finalement tous ses gens partirent. Le matin, sous la conduite de leur chef, ils revinrent nombreux pour réclamer leurs jeunes gens. Le chef m'appela et me dit confidentiellement: « Il n'y a même pas une centaine de jeunes gens à moi; appelez chaque homme individuellement. Quand vous verrez que je regarde par terre, vous direz: c'est un Mtetera; quand vous me verrez visage et les yeux levés en haut, alors dites que c'est un jeune homme à nous ». Je lui signifiai que j'avais compris. Alors nous allâmes au dehors sur la grande place découverte. Je portai un grand registre. Chaque fois qu'on me présentait un homme, je regardai le chef. Quand je constatais qu'il regardait par terre devant lui, je disais que l'homme était un Mtetera, et quand je le voyais lever les yeux fixement, je disais que c'était un homme à lui. Alors le chef se redressa et debout, il dit à ses hommes: « Vous, les hommes de Mkahuja, vous savez que ces hommes sont des guerriers. Comment peut-il, lui, savoir

qu'un tel est un Mtetera ou non? Cet homme est sorcier ». Et il continuait de la sorte; après le premier, une cinquantaine d'autres furent présentés; il regardait en bas et je les désignais comme Watetera. Survint un autre; comme le chef levait les yeux, je dis: « Vraiment, celui-ci est un homme libre, mon esprit divinateur me le dit ». Alors le chef rusé, Pange Bondo, sauta de nouveau debout, il applaudit frénétiquement en s'extasiant. Pendant deux jours, nous avons joué ce jeu et ainsi, parmi une foule d'au moins mille hommes, nous avions désigné une centaine d'hommes libres. Nous renvoyâmes ces hommes et les rendîmes à leurs frères (263).

96. Nous décidâmes de partir enfin et après trois heures de marche nous arrivâmes à un endroit où les hommes de Kirembwe et de Mkahuja avaient campé. Ils y avaient construit plusieurs campements formidables. A cause du va-et-vient d'innombrables gens, aux alentours les herbes avaient disparu des sentiers et elles ne repousseraient pas avant plusieurs mois. Nous avions eu de la chance, car si la bagarre avait éclaté là, nous aurions été surpris et en grand danger. Trois nuits, nous campâmes le long de la piste et, et le quatrième jour, nous atteignîmes un très grand village de Watetera, qu'on appelle Msange, c'est-à-dire rassemblement, parce qu'il était composé d'une foule de gens de toutes les régions (254); ils s'y étaient rassemblés pour barrer la route à leurs ennemis, les Wasonge (265). Dès notre arrivée, ils nous interrogèrent au sujet des trois Watetera restés avec nous. Nous leur expliquâmes qu'ils avaient été tués par les fusils et qu'ils étaient morts; pris de peur, ils s'étaient enfuis mais mêlés à la masse des gens, ils avaient été touchés mortellement. Ils se contentèrent de ces explications et nous préparèrent des places dans le village Mais je leur signifiai qu'elles étaient insuffisantes et nous allâmes dresser nos tentes au bout du village et nos hommes y établirent aussi leur camp.

97. Il se fit que quelqu'un du clan du chef, un gaillard orgueilleux, nommé Ribwe (266), se présenta devant moi, en me demandant: « Qu'est-ce qui vous amène ici? » Je lui répondis: « Je viens chez mon grand-père Kasongo Rushie Mwana Mapunga ». Il dit: « Comment est-il votre grand-père? » Et je lui

répondis: « Venant de la Côte, mon grand-père, Habib ben Bushir el-Wardi était allé jusque dans l'Urua; chez le grand chef Rungu Kabare, il vit une belle esclave et l'acheta. Elle s'appelait Mwana Mapunga. A son retour à la Côte, il la prit avec lui et en fit sa concubine; c'est elle qui enfanta ma mère. Ma grand-mère Daramumba m'a dit souvent qu'elle était la fille d'un chef et que chez elle il y avait beaucoup d'ivoire et une très forte population; qu'il me fallait coûte que coûte aller dans son pays mais que c'était un long voyage. Elle disait encore: « Mon grand frère est un chef très puissant; il s'appelle Kasongo Mwana Mapunga. Tous les Watetera et tous les Wakusu (267) sont nos sujets. Dans notre famille, il y a quatre clans, mais c'est notre clan qui est le plus important et exerce le pouvoir et tous les autres chefs kitetera sont sous notre domination ».

Cette histoire me fut racontée par cet homme qu'un jour nous avions rencontré; et lorsqu'il eut terminé son récit, j'étais parti. Quand Ribwe m'interrogea, je lui débitai tout cela, et, en outre, je disais que c'était là la raison pour laquelle je me battais partout, car je voulais rentrer dans mon pays d'origine. Ribwe n'en revenait pas d'étonnement. Il rentra chez lui et députa des hommes chez Kasongo Rushie qui résidait à quatre jours de marche, quand on voyage encombré de charges. L'après-midi, il fit apporter quantité de vivres et jusqu'à trois cents chèvres. Il y ajouta aussi une vingtaine de très belles pointes d'ivoire.

98. Nous demeurâmes là trois nuits, et, le quatrième jour des hommes de chez Kasongo vinrent me chercher. Nous partîmes. Le quatrième jour. nous arrivâmes. Nous avions traversé d'innombrables villages et chaque village comptait de nombreuses cases. A mon arrivée, je constatai que le village de Kasongo Rushie, habité uniquement par lui et ses nombreuses femmes, avait la grandeur des autres mais il se trouvait situé au milieu des autres villages.

Il me proposa de loger chez lui, mais je lui répondis: « Nous avons l'habitude de nous établir près d'une rivière » et il marqua son accord. A environ treize ou quatorze minutes de là, nous trouvâmes une très belle rivière et c'est là que nous dressâmes nos tentes et notre camp. A huit heures du matin,

le chef nous arriva avec un grand nombre de ses hommes et il leur dit: « Voici votre chef Tippo Tip. Moi, je ne désire plus exercer les droits de chef, c'est à lui qu'il faut apporter tout l'ivoire; si quelqu'un a une palabre, qu'il ne vienne plus chez moi, mais c'est lui qui la tranchera ».

Il choisit des hommes dans tous les districts sous son obédience et après une quinzaine de jours, on avait déjà apporté 200 pointes d'ivoire pour un total de 374 et demie *frasilahs*. Par après, on continua d'apporter des défenses, deux, trois ou une par jour.

99. Depuis fort longtemps, le chef Kasongo n'avait plus vu d'ivoire, ni mangé de viande d'éléphant; il n'avait même plus vu le soleil à son lever ou à son coucher. Il avait l'habitude de dire: « Je ne vois pas mes « collègues-chefs », c'est-à-dire le soleil et l'éléphant. A midi, le soleil ne me fait pas de mal, mais il me le ferait au lever et au coucher ». Ayant appris cela, je lui présentai les hommes que nous avions capturés chez les Wakahuja et je lui demandai si c'étaient des gens à lui. Il dit: « Oui, tous ceux-là sont de mon ressort ». Je les lui remis et ils croyaient encore davantage en mon pouvoir magique. Toute autorité était exercée par moi. Si une bagarre éclatait entre les hommes, je les mettais à l'amende; si quelqu'un voulait exercer le droit de chef coutumier, il devait d'abord me payer tribut. En réalité, j'étais le véritable chef.

100. Après quelque temps, mon oncle Bushir ben Habib se mit en route pour se rendre à Refu, chez le chef Kitete. A son arrivée, il fut massacré, lui, dix Wangwana et une cinquantaine de Wanyamwezi, et ils furent mangés. Certains purent échapper et revinrent. Ceux qui avaient fait ce coup étaient des Wakusu de l'intérieur (268).

Je décidai de les attaquer. J'étais en route depuis trois heures, quand quelques hommes de Kasongo me rejoignirent et me demandèrent d'attendre leur chef. L'après-midi, il arriva, fort épuisé, car il était vieux; quarante mille hommes ou davantage avaient voulu accompagner leur chef. Je dis à Kasongo: « Vieux père, tu es trop âgé, il n'y a aucun intérêt à ce que tu m'accompagnes ». Mais il me répondit: « Pourtant je veux t'ac-

compagner; pour moi, c'est là un témoignage irréfutable car si tu meurs, je veux mourir avec toi. Daramumba Mwana Mapunga, je ne l'ai plus vue de mes yeux; faut-il que, toi aussi, tu t'effaces de mon regard? Ce n'est pas possible que je fasse demi-tour ».

Deux jours après, nous étions escortés de cent mille guerriers. Ayant franchi les limites du territoire de Kasongo, nous envahîmes plusieurs contrées. Les indigènes mangeaient de la chair humaine: deux hommes mangeaient entièrement un autre. Je défendis ces actes d'anthropophagie, mais ils ne tinrent pas compte de ma défense. Nous établîmes notre camp à bonne distance, à cause de l'odeur nauséabonde des cadavres. Malgré mes protestations, ils continuaient à manger de la chair humaine et nous répliquaient: « Et vous alors, est-ce que vous vous abstiendrez de manger de la chair de chèvre? ». Notre expédition punitive dura deux mois et nombreux furent les villages capturés. Les indigènes vinrent se soumettre; ils apportèrent soixante pointes d'ivoire et devinrent nos sujets. Sur ce, nous rentrâmes; et tout l'ivoire qu'ils obtenaient, ils nous l'apportaient (269).

101. Quand les Wasonge, les gens de Kirembwe et ceux de Mkahuja, avaient appris que j'étais parti avec le chef Kasongo, ils vinrent attaquer un de nos villages à proximité de leur territoire et ils en capturèrent les hommes. Dès mon retour, je décidai d'attaquer les Wasonge. Le vieux Kasongo ne voulait pas rester en arrière; nous partîmes en guerre ensemble, accompagnés d'un grand nombre de guerriers. Nos adversaires étaient nombreux, eux aussi, mais comme nous étions beaucoup plus courageux, nous les battîmes. Il y eut de nombreux morts et nous fîmes des prisonniers en très grand nombre. Nous prîmes comme butin des troupeaux entiers de chèvres et les guerriers indigènes mirent la main sur les porcs. Durant une quarantaine de jours, nous occupâmes ce territoire et tous vinrent se soumettre. Ils nous remirent aussi un peu d'ivoire et nous leur garantîmes alors la paix. Désormais notre pouvoir s'étendait très loin et j'ordonnai d'apporter les défenses de chaque éléphant tué. Et le madré compère, Pange Bondo, apportait fidèlement son ivoire, chaque fois qu'il en avait (270).

102. La troisième année de mon séjour dans l'Utetera, j'en-

voyai des gens à Marera (271); ce n'était pas loin mais les indigènes, des Manyema, étaient constamment en guerre. Mes hommes allèrent donc chez le chef Rusuna (272); il les accueillit avec beaucoup d'égards et leur dit: « Je souhaite entretenir d'excellents rapports avec Tippo Tip; dites-moi donc ce que vous désirez: des femmes ou de l'ivoire? » Ils lui répondirent: « Tippo Tip sera content si vous lui donnez de l'ivoire ». Il donna dix pointes. Apprenant l'arrivée de mes hommes, Mpiana Nguruwe (273), un autre chef de Marera, les invita également; ils les reçut bien et leur donna six pointes d'ivoire. Le chef Rusuna fit venir son frère Rumwanga (274) pour accompagner mes hommes. A son arrivée chez moi, je lui témoignai beaucoup de déférence et je lui fis cadeau de quelques étoffes et colliers.

Mon armurier étant décédé au cours du voyage, nos armes se trouvaient en mauvais état. Je dis cela à Rumwanga et lui demandai où se trouvait exactement le Manyema. Il m'expliqua que le Manyema se trouvait de l'autre côté de l'Ugarawe et que là il y avait beaucoup de gens tout à fait semblables à nous. Les riverains appellent ce fleuve Ugarawe (275); en réalité c'est le Congo. Je proposai ensuite de lui donner des hommes afin qu'il les conduise jusque là. Rumwanga et ses compagnons répondirent: « Nous pouvons le faire mais seulement par la force, car en quittant notre terre, on entre dans la région de Samba (276); après Samba, on passe par Ibari (277) où l'on fabrique le sel; après Ibari, on doit traverser de petites localités pour arriver enfin à l'Ugarawe. Sur l'autre rive se voient les villages des Wangwana; ces Wangwana sont semblables aux vôtres et possèdent aussi des fusils ».

Alors je décidai d'y aller moi-même et Kasongo Rushie m'accompagna. Nous partîmes donc avec une très forte armée et arrivâmes dans le Marera. Arrivé chez Rusuna, je partis avec un grand nombre d'indigènes et beaucoup d'autres hommes. Comme ils ne cessaient de piller, de voler des chèvres et d'attaquer la population, Rusuna me dit: « Renvoyez cette racaille; vous ne pouvez continuer ainsi dans notre région. Pour vous, c'est une question d'honneur. Renvoyez-les et nous lèverons une armée deux fois plus grande que celle-ci et nous ferons passer vos hommes. Nous quitterons nos terres; s'il le faut, nous nous battrons, mais nous atteindrons l'Ugarawe. Alors vos hommes

traverseront le fleuve et pourront trouver ceux qui remettront vos fusils en bon état ».

103. Laissant derrière moi septante fusils et cinq cents Wanyamwezi, je rentrai dans l'Utetera où je demeurai vingt jours. Entre temps ceux qui étaient restés à Marera, préparèrent l'expédition. Quand leur armée fut prête, ils partirent de chez Rusuna, qui lui-même se mit en route avec un grand nombre d'hommes. Ils passèrent la nuit dans le territoire de Mpiana Nguruwe et repartirent au matin. Après une demi-heure de marche, ils entendirent des coups de fusils et les indigènes prirent la fuite, mais Rusuna, lui, tint bon. Dans l'armée qui approchait en sens inverse, il y avait aussi des indigènes; entendant les coups de fusils, ceux-là prirent également la fuite. Mais c'étaient des gens de Nyangwe (278): des Arabes et des gens de la Côte, disposant au total d'au moins mille fusils. Ils cessèrent le combat et nos hommes en firent autant. Ils demandèrent: « De qui sont ces gens? » Ils répondirent: « De Tippo Tip ». Alors ils questionnèrent: « Où est Hamed ben Mahommed? » Ils répondirent: « Dans l'Utetera ». Ils députèrent des hommes pour me chercher et il n'y eut plus de combat. Quatre jours plus tard, j'étais là et j'eus une entrevue avec eux. A ce moment, leur chef en charge était Mwinyi Dugumbi, un homme de la Côte de Winde (279). Il y avait là aussi des hommes d'un autre Arabe Saïd ben Habib el-Afifi, des hommes de Abed ben Salum el-Khaduri (280), également Arabe, et leurs guerriers indigènes qui avaient voulu attaquer nos hommes accompagnant le chef Rusuna. Le commandant militaire des gens de Nyangwe était un certain Mtagamoyo (281).

A mon arrivée, ce fut la grande joie des retrouvailles. Ils me dirent: « Arborez le drapeau dans toutes les régions sous votre obédience et nous ferons de même dans les régions où nous nous trouvons (282) ». Depuis que j'avais quitté la Côte et laissé mes frères à Ruemba et à Itawa, je n'avais plus eu de nouvelles d'eux; j'ignorais aussi la mort de Seyyid Majid, et le grand cyclone qui avait arraché les arbres à Zanzibar; je ne savais pas encore que Seyyid Bargash était devenu le grand sultan à Zanzibar (283); j'ignorais également la guerre qui avait eu lieu à Tabora (284). Mtagamoyo m'informa aussi: « Le jour même où

nous partîmes (de Nyangwe) un Européen, un Anglais, est venu d'Ujiji, Tanganyika; il était accompagné de Saïd ben Mohammed el-Mazrui, mais comme il est arrivé juste après mon départ, je ne l'ai pas vu » (285).

Mtagamoyo me pria de l'accompagner à Nyangwe et Kasongo (286), où se trouvaient mes congénères arabes. Je lui répondis que j'étais d'accord mais que d'abord je devais prendre congé de mes amis; je le suivrais dans deux jours. Il me demanda deux de mes hommes; je lui en cédai trois et il partit avec eux. Après dix jours, je me mis à le suivre. Le voyage n'était pas long; en sept jours, nous atteignîmes l'Ugarawe. Sur l'autre rive, nous vîmes une ville remarquable: une partie était habitée par les Arabes, l'autre par des gens de la Côte. Dès qu'ils me virent, ils envoyèrent des pirogues pour me prendre et nous traversâmes le fleuve. Sur l'autre rive, je fus accueilli d'une manière que l'on ne saurait décrire. Et là, je vis de nouveau du riz, du riz que depuis plus de trois ans nous n'avions plus vu. J'étais à peine arrivé que je reçus la visite de Mister Cameron, l'Anglais, qui avait en sa possession une centaine de fusils à cartouches. Il vint à mon campement et me dit: « Permettez-moi de vous prier de me prendre avec vous; j'avais l'intention de suivre le cours du fleuve Congo mais les gens de Nyangwe ne veulent pas m'en donner l'autorisation. L'homme que j'avais amené avec moi, m'a débité un tas de mensonges au sujet de cette autorisation; ils s'y opposent tout simplement et j'ai même failli être la victime d'un mauvais coup. Je vous en prie, permettez-moi de me joindre à vous; vous me montrerez comment je pourrai atteindre la Côte par le chemin le plus court ». Je lui répondis que j'étais d'accord; je lui demandai de m'attendre un peu, car je devais d'abord aller à Kasongo pour voir les membres de mon clan; je reviendrais et alors je le prendrais avec moi. Mais il insista et demanda de remettre à plus tard toute autre affaire et de partir dès le lendemain. Je lui dis alors: « Bon, nous partirons demain ». J'écrivis une lettre pour mettre ma famille à Kasongo au courant. Le matin, j'allai prendre congé de mes congénères de Nyangwe; ils me dirent: « Alors, vous délaissez vos affaires personnelles pour cet Européen? ». Et je répondis: « Il n'y a pas moyen de faire autrement; je pars ». Ils insistèrent pour que je reste encore au moins

deux ou trois jours. Je répondis: « Impossible, ça ne va pas » (287).

104. Le matin, nous nous mîmes en route; nous cheminâmes par petites étapes et après quinze jours nous arrivâmes à destination (288). Il demeura chez moi durant dix jours, puis il me demanda des guides pour l'accompagner. Je lui donnai les indigènes qui m'avaient guidé moi-même, des Warua, sujets de Mrongo Tambwe (289).

En son temps, Rungu Kabare, le grand chef de l'Urua, était très puissant. Il avait soumis tout le Manyema et seul le lac Tanganyika l'avait arrêté. A sa mort, il laissait de nombreux descendants qui se disputèrent le pouvoir. C'est pourquoi leur puissance s'effrita et, à ce moment, leur chef était le Kasongo Karombo (290).

Je cédai à Mister Cameron ces Warua et une trentaine d'autres hommes pour l'accompagner. A leur arrivée chez Kasongo (291), ils y trouvèrent des Portugais venus y faire le commerce (292). Mes hommes revinrent et les Warua rentrèrent chez eux. Mister Cameron, ensuite, continua son voyage vers la côte de Luanda, terre des Portugais. J'ignore le nom de la ville sur laquelle il déboucha, si c'est au nord ou au sud de Luanda, mais, de toute façon, c'était à proximité de cette ville (293).

105. Après le retour des hommes qui avaient accompagné Mister Cameron, je restai encore là durant trois mois dans l'attente d'éventuelles nouvelles à son sujet. Comme je n'en recevais point, je conclus que tout allait bien pour lui et, par conséquent, je décidai de quitter l'Utetera pour me rendre à Kasongo. Je partis donc avec mes hommes, emportant l'ivoire. Laissant chez Kasongo Rushie une centaine de Wanyamwezi avec une cinquantaine de fusils, je me mis en route. Le vieux Kasongo Rushie me donna des hommes à lui qui devaient m'accompagner jusqu'à l'endroit où je voulais aller. Je laissai derrière moi Mwinyi Dade (294), un homme de la Côte, pour s'occuper de toutes les affaires de l'Utetera. Il détenait les pouvoirs de chef; d'ailleurs, le vieux Kasongo ne tenait plus du tout à exercer encore quelque pouvoir.

106. J'allai jusqu'à Nyangwe; là mes parents de la Côte me dirent de m'y fixer et de rester avec eux. Je leur répondis: « Je m'en vais à Kasongo chez mon parent Mohammed ben Saïd el-Murjebi Bwana Nzige » (295). Ils insistèrent mais je persistai dans mon refus et je partis. Je passai par Kihandai (296), Kibogo (297) et Kabanga (298) et partout les indigènes vinrent à ma rencontre. Tous les chefs des localités que je traversais exprimèrent le désir de me voir devenir leur grand chef. Mais je refusai. Les gens de Nyangwe m'avaient prévenu de la grande misère et de la famine régnant à Kasongo. En outre, les indigènes y étaient difficiles à manier et les esclaves s'enfuyaient sans qu'on pût les rattraper. Je leur avais répondu: « Qu'à cela ne tienne, j'irai et Dieu Tout-Puissant arrangera tout cela ». Le troisième jour de marche, dans la matinée, nous arrivâmes à Kasongo. Mes parents se réjouirent grandement de mon arrivée et tout de suite, ils me confièrent toute autorité sur la place. Ce qu'on m'avait raconté à Nyangwe, je pouvais le constater maintenant par moi-même. La famine régnait, les indigènes étaient très désinvoltes, et parmi eux, surtout les Warua faisaient preuve de mauvais esprit; de même, d'autres indigènes originaires d'Ugenia (299) et d'une dizaine d'endroits aux alentours. Tous des gens insupportables au-delà de toute imagination. Je demeurai là deux mois; le troisième, je perdis plus de deux cents esclaves. Je les fis rechercher, mais on ne réussit pas à les récupérer. A Kasongo, je trouvai encore Mohammed ben Saïd el-Murjebi, Saïd ben Sultan ben Saïd el-Gheti, Saïd ben Mohammed ben Ali el-Mezrui, Hamed ben Khamis el-Gethi (300), Yabis ben Sleman (301), — ceux-là des Arabes — avec leurs serviteurs: celui des Gheti: Musiani ben Musa, et Salum ben Mukkadam, serviteur de Nasur ben Masud ben Selim walid Ahmed (302). Voilà les gens que je trouvai à Kasongo et ils ne possédaient pas beaucoup de fusils à cartouches. Parmi eux, celui qui avait ma plus haute estime, était sans conteste Mohammed ben Saïd ben Hamed Bwana Nzige. Ayant pris connaissance de la situation, je leur demandai: « Qu'en pensez-vous? Ces indigènes se révoltent donc? » Ils me répondirent: « Toute décision, grave ou légère, est entre vos mains, personne ne contestera quelque ordre de votre part ».

107. Je décidai donc de faire la guerre et nous infligeâmes aux indigènes une fameuse défaite. Après trois mois, tous vinrent faire acte de soumission et désormais ils restèrent tranquilles. Dorénavant nous avions tout pouvoir sur eux. Tout l'ivoire qu'ils pourraient acquérir, même la plus petite pointe, il leur était interdit de le vendre; ils devaient nous l'apporter et, en outre, nous fournir des hommes pour tout travail que nous aurions à exécuter.

Maintenant il y avait des vivres en abondance, même du riz et toutes autres choses. Les gens venaient de Nyangwe à Kasongo acheter du riz et ils nommaient la région: le Bengale, à cause de l'abondance du riz (303). Ils l'achetaient en payant avec de l'ivoire. La tranquillité régnait; cependant les indigènes qui m'avaient voulu comme chef quand je me rendais de Nyangwe à Kasongo, attaquaient et tuaient les voyageurs de passage chez eux. Je lançai une expédition punitive tout le long de cette route et l'ordre fut rétabli. Même une femme pouvait y passer; elle était respectée et on lui donnait à manger.

L'homme que j'avais laissé dans l'Utetera pour me remplacer (304), était craint, encore plus que moi-même, par tous les habitants de cette région. Après deux ou trois mois, on commença à lui apporter de l'ivoire, des hommes, des chèvres, autant qu'il en demandait, et aussi des *viramba*. A Kasongo où nous résidions, les *viramba* avaient cours de monnaie. On les utilisait couramment et même nous payions l'ivoire avec des *viramba*.

108. Je suis resté à Kasongo dix-sept ou dix-huit mois environ, durant lesquels je faisais des tournées. Puis je constituai un groupe de courriers; ils se dirigèrent vers le lac Tanganyika et Tabora où ils rencontrèrent mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi, mon aîné, né de la même mère. Ils le trouvèrent chez mon père, Mohammed ben Juma el-Murjebi. Mon père et mon frère étaient heureux. J'avais laissé Mohammed ben Masud au Ruemba et en Itawa; ne recevant plus de mes nouvelles pendant tout un temps, il avait fait évacuer vers Tabora tout l'ivoire, le mien et le sien, d'un poids total de 700 *frasilahs*. Mais il n'avait pas voulu partir lui-même sans avoir eu de mes nouvelles.

109. A l'arrivée de mes courriers, mes parents se réjouirent donc beaucoup. Ils m'envoyèrent des hommes, de la poudre et une lettre, me priant instamment de rentrer rapidement. Mon frère écrivait: « Je vous déclare franchement que je ne descendrai pas à la Côte si vous n'y allez pas vous-même, mais votre ivoire, je l'ai déjà expédié à Taria Topan ». Après le retour de mes courriers rapides, je décidai de rester encore, car je voulais d'abord compléter la quantité d'ivoire; en effet, chaque jour on m'en apportait. L'homme qui m'apporta la lettre me rappelant d'urgence, je l'autorisai à se fixer dans le pays comme chef; je restai encore là pour voir s'il ne désirait pas s'en aller, mais il n'avait pas envie de repartir. Finalement arriva Saïd ben Ali Mansur el-Hinawi, que nous avions quitté dans l'Urua quand il se rendait au Katanga, chez Msiri. Ses marchandises étant épuisées, il s'était rendu en Itawa, de là, il était retourné à Tabora avec mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi et il y avait attendu longtemps. Voyant que leurs messagers ne revenaient pas, Saïd ben Ali arriva à l'improviste à Kasongo. J'étais absent, en route pour Mitambani (305) afin d'y acheter de l'ivoire. J'étais en voyage depuis dix jours lorsque j'appris la nouvelle de l'arrivée à Kasongo de Saïd ben Ali. Je confiai la responsabilité de la caravane à Ali ben Mohammed el-Hinawi et à Maddi ben Bakr Faki el-Murimi (306) et je retournai. Je revins donc pour une entrevue avec Saïd ben Ali; il me dit: « Je suis venu vous chercher ». Je lui répondis que j'étais d'accord mais qu'il fallait attendre d'abord le retour de nos hommes, avant de pouvoir nous mettre en route.

110. Nous demeurâmes ensemble pendant quatre mois; alors arriva la nouvelle que des Portugais avaient attaqué l'Utetera. Aussitôt je décidai de m'y rendre. Dès mon arrivée à Marera, j'ouvris les hostilités. Nous attaquâmes les indigènes des Portugais et les mîmes en fuite (307). Durant ces jours, m'arriva aussi la nouvelle que Saïd ben Ali ben Mansur était malade. Je décidai de retourner mais déjà en cours de route me parvint une lettre, annonçant sa mort. Je fus très affecté. Arrivé à Nyangwe, je n'y restai qu'un jour, puis je me rendis à Kasongo. Après la mort de Saïd ben Ali, durant neuf mois encore nos hommes arrivèrent, apportant beaucoup d'ivoire; pendant que je retour-

nais pour venir saluer Saïd ben Ali, ils étaient allés à Mitambani, sous la conduite d'Ali ben Mohammed.

111. Nous étions là (à Kasongo) depuis un mois environ, quand un après-midi, Stanley y arriva (308). Je l'accueillis bien et lui donnai une maison. Le matin, je lui rendis visite et il me montra un fusil et m'expliqua que ce fusil pouvait en une fois tirer quinze balles. Je ne connaissais aucun fusil de ce genre, jamais je n'en avais vu de tel ni entendu parler. Je lui demandai: « Il ne porte qu'un seul canon? ». Stanley répondit: « Oui, les balles sortent d'un seul canon ». Je lui dis: « Tirez, nous verrons ». Il répondit: « Si vous voulez que je tire, je vous prie de me payer 20 à 30 dollars. C'est la valeur d'une seule raffle ». Dans mon cœur, je pensais: il ment; comment? un fusil qui n'a qu'un seul canon! la baguette de fusil est peut-être le deuxième canon. Comment serait-il possible que d'un seul canon de fusil les balles puissent sortir l'une après l'autre? Je lui dis donc qu'au Rumami il y avait un arc qui pouvait tirer vingt flèches à la fois, touchant chacune un homme. Tout à coup Stanley se leva; il sortit à l'extérieur et tira douze coups de fusil. Puis il sortit son révolver et tira encore six coups, l'un après l'autre, et, tranquillement, il revint s'asseoir sur la terrasse. Nous restâmes bouche-bée. Je lui demandai de me montrer comment il chargeait les cartouches et il me le montra.

112. Il était là depuis deux jours quand, le troisième, il me demanda: « Connaissez-vous Munza? » (309). Je lui répondis: « Je ne connais pas Munza et je n'en ai jamais entendu parler ». Il répliqua: « Quand on arrive à Nyangwe et qu'on va vers le Nord, après 30 jours on doit l'atteindre. Avec votre permission, je vous considérerais comme un homme extrêmement obligeant, si vous m'y conduisiez ». Je répondis: « Je veux bien le faire ». « Et moi, je vous donnerai sept mille dollars ». Mais à cela, je répondis: « Je ne vous escorterai pas pour gagner cet argent; regardez seulement tout l'ivoire que j'ai ici ». Et je lui montrai mon ivoire. « Mais j'irai pour vous faire plaisir: ce n'est pas les sept mille dollars qui me feraient partir d'ici ». Stanley était fort étonné en voyant le stock d'ivoire. Je lui dis alors: « Demain je vous apporterai ma réponse définitive ». Je dormis et au matin

j'allai lui dire: « Voilà, j'ai décidé de vous escorter. Nous partirons dans deux jours ». Mais tous mes parents s'y opposèrent: « Comment pouvez-vous abandonner toutes vos affaires pour accompagner cet Européen? » disaient-ils. « Vous ne savez même pas où il va ». Quand ils eurent fini de m'incriminer, je leur dis: « Je sais ce que je fais; cela ne regarde que moi; moi aussi, je ne me mêle pas de ce que font les autres. Faites-en autant ». Je partis donc avec Stanley et nous arrivâmes à Nyangwe (310). Même ceux de Nyangwe ne cessaient de me déconseiller ce voyage; ils essayèrent même de me ridiculiser: « Comment? Partir avec cet Européen? Vous êtes devenu fou! C'est de la folie! Vous voulez sans doute devenir Européen, vous aussi? Si quelqu'un est indispensable ici, n'est-ce pas vous? Pourquoi partir? Vous avez de l'ivoire en abondance. Pourquoi alors accompagner cet infidèle? » Je leur répondis: « Oui, peut-être suis-je fou et n'y a-t-il que vous à être intelligents: c'est pourquoi continuez à vous occuper de vos affaires ».

113. Nous partîmes donc de Nyangwe (311) et nous nous dirigeâmes vers le nord; nous pénétrâmes dans la forêt vierge tellement dense qu'on ne voyait pas le soleil si ce n'est aux endroits où il y avait quelques champs ou villages, tant les arbres étaient grands et leur feuillage touffu. Souvent on pataugeait dans des terrains marécageux, ce qui rendait le portage pénible, surtout à ceux qui avaient la charge du bateau de Stanley. A la nuit tombante, nous nous installâmes, mais le bateau restait tout simplement sur la piste. C'était vraiment épuisant pour les porteurs, surtout pour ceux qui étaient chargés des sections du bateau (312). On mettait trois jours à parcourir une étape qui normalement n'aurait pris qu'un jour. Stanley était au désespoir; il me demanda: « Qu'en pensez-vous? C'est terrible ce que nous vivons maintenant. Qu'en dites-vous? Combien de jours faudra-t-il encore pour atteindre le fleuve Congo? » Je lui répondis: « Nous ne sommes pas encore réellement partis mais le fleuve n'est pas loin, nous l'atteindrons d'ici sept jours, tout au plus. Ici la forêt est terrible, mais nous ne sommes plus loin du fleuve ». Alors il répondit: « En avant! Je vous en prie, allons vers le fleuve » (313).

114. Nous vîmes des indigènes dans de toutes petites pirogues; deux hommes seulement s'y tenaient debout en pagayant. Quand ils furent assez près de la rive, nous les invitâmes à s'approcher, mais ils commencèrent à nous insulter. Stanley était très heureux d'être arrivé enfin au bord du fleuve et il fit assembler son bateau démontable. Les indigènes en pirogue s'approchèrent encore davantage. On les appela, mais ils nous insultèrent encore plus. Ils crièrent: « Que faites-vous là? » Nous leur répondîmes: « Nous faisons un *wato;* dans leur langue, ils désignaient ainsi une pirogue (314). Le bateau assemblé, nous nous embarquâmes. Montèrent à bord Stanley lui-même, moi et un homme libre de ma suite, nommé Abdallah ben Abed et deux de mes esclaves (315); Stanley et ses hommes étaient au nombre de quatorze, donc en tout dix-huit personnes. Les petites pirogues des indigènes étaient certainement au nombre de plus de trois cents; nous leur tirâmes dessus. C'étaient des hommes de la tribu des Wagenia, dont la principale occupation est la pêche. En entendant les fusils, ils furent terrorisés et un bon nombre se rendirent et nous abandonnèrent leurs pirogues. Nous capturâmes une trentaine de pirogues ou plus et ainsi nous traversâmes le fleuve. Leurs cases étaient construites le long de la rive, mais elles étaient désertes, tout le monde ayant pris la fuite. Dans le village, il y avait quantité de bananes, ainsi qu'un grand nombre de chèvres et nous en prîmes ce qu'il nous fallait. Nous-mêmes, nous restâmes de ce côté et nous renvoyâmes le bateau pour transporter nos gens du côté où nous nous trouvions déjà. Nous attachâmes les pirogues deux à deux, car elles étaient petites et nos gens avaient peur. Assemblées, elles inspiraient plus de confiance et on pouvait y embarquer alors quatre hommes avec leurs charges.

115. Nous nous arrangeâmes de sorte que nos hommes marchaient sur terre, le long de la rive, tandis que nous-mêmes, nous restions dans le bateau et qu'un autre groupe utilisait les pirogues. J'attaquais les riverains et leur enlevais pirogues et chèvres. Un jour, j'obtins ainsi six à sept pirogues et des chèvres sans nombre. Mais les riverains étaient très courageux et ils purent s'échapper dans leurs pirogues, emportant avec eux leurs tam-tams de guerre, appelés *mingungu* (316). Quand on le

bat dans un premier village, le deuxième village reprend le message et le transmet plus loin et ainsi, de village en village, ceux qui entendent le message, le transmettent. Ainsi on peut voyager deux mois sans voir les hommes; on ne voit que les chèvres, trop nombreuses et incapables de s'enfuir. Quant aux hommes dans leurs pirogues, on ne parvenait pas à les attraper, si ce n'est en tirant des coups de semonce ou des coups directs; alors ils sautaient dans l'eau, abandonnant leurs pirogues.

116. Nous avançames ainsi jusqu'à la rivière Kasuku; celle-ci venait de plus haut et se jetait dans le Congo. A ce moment, nous disposions d'assez de pirogues pour transporter Stanley et sa caravane. A la Kasuku, nous fîmes halte pendant douze jours (317). Stanley m'y dit ceci: « Ici vous pouvez retourner. Ce n'est pas un petit service que vous m'avez rendu en m'accompagnant ainsi pendant environ deux mois (318). A présent, je voudrais seulement que vous vous efforciez de me procurer encore deux grandes pirogues que je puisse transporter mon âne ». Alors moi et Stanley, nous sortîmes; nous passâmes la nuit sur une île pour observer le va-et-vient des indigènes, jusqu'à ce que nous pûmes mettre la main sur deux pirogues suffisamment grandes (319).

117. Stanley rassembla ses hommes et leur dit: « C'est ici que Hamed ben Mohammed nous quittera; par conséquent, préparez vos affaires, car après-demain, nous continuerons notre voyage ». Ses hommes lui répondirent que si Hamed ben Mohammed faisait demi-tour, eux aussi feraient tous demi-tour, car ils ne voulaient pas avancer sans savoir où ils iraient. « D'ailleurs, avant notre départ de la Côte nous avons signé un contrat de deux ans et maintenant nous avons déjà fait deux ans et demi (320). Si Hamed ben Mohammed retourne, tous nous retournerons, c'est certain ». Et les gens étaient résolus à ne plus aller nulle part. Stanley était très déprimé; il mangeait sans goût et refusait même de prendre encore de la nourriture. Le soir, il vint me trouver et il me dit: « Tout mon dessein est réduit à rien si mes hommes m'abandonnent; je serai obligé moi aussi de rebrousser chemin. Tout ce que j'ai enduré, l'aura été en vain. Je vous supplie de m'aider encore ». Je répondis: « S'il plaît

à Dieu, je vous aiderai, quelle que soit la situation dans laquelle vous vous trouverez ». Je me retirai pour aller dormir et le lendemain j'allai le trouver et lui demandai: « Qu'avez-vous décidé? ». Il répondit: « Je n'ai rien décidé et je ne sais que faire ». Alors je lui dis: « Maintenant écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous rassemblerez tous vos gens, puis vous m'appellerez et vous m'apostropherez avec grande violence. Vous direz, par exemple: si vous retournez, tous mes hommes vous suivront; je n'ai pas de choix. Et vous savez très bien que la mission que j'accomplis, est une mission officielle, et mon gouvernement, vous le savez bien, est en parfait accord avec le sultan Seyyid Bargash. Si mes hommes m'obligent à faire demi-tour, moi je retournerai, mais, soyez-en certain, je porterai plainte devant le Seyyid et je dirai que c'est Hamed ben Mohammed qui a fait échouer ma mission, une mission du gouvernement. Par conséquent, l'on se saisira de tous vos biens. Quand vous aurez fini votre diatribe, j'interviendrai et j'en ferai mon affaire ».

Je quittai Stanley et, l'après-midi, il m'appela devant tous ses hommes rassemblés; il s'adressa à moi dans les termes que je lui avais suggérés; devant ses hommes découragés et mécontents, il laissa éclater toute sa rancœur à mon égard. Après lui, je pris la parole: « Vous avez entendu ce qu'a dit Stanley? Eh bien, je vous l'ordonne: vous allez partir avec lui, comme il l'entend. Celui qui d'une manière ou d'une autre, essayera de me suivre, je le tuerai, parce qu'il veut me perdre. A cause de vous, tous mes biens seront séquestrés par le gouvernement; ce serait ma mort et tout le pénible labeur de tant d'années serait perdu. Ici vous ne mourrez pas inévitablement, n'est-ce pas? Mais ceux qui me suivront, je jure que je les tuerai ». Je partis, et eux, de leur côté, firent de même (321).

118. Durant la nuit, quelques hommes de Stanley, des *wanyampara* vinrent me dire: « Notre contrat avec l'Européen a expiré; nous avons le droit de rentrer ». Je leur répondis: « C'est impossible; il faut continuer le voyage ». Ils me rétorquèrent: « Vous voulez notre perte? » Je dis: « Ce qui lui arrivera, vous arrivera à vous aussi, et votre mort sera sa mort ». Ils me dirent encore que Stanley était un homme avare; qu'il ne donnait rien si ce n'est en acompte. Jamais il ne donnait un habit, pas même

une fois une écharpe colorée. Je leur répondis: « Laissez-moi ce sujet de plainte, je m'en chargerai; je vous donnerai ce qu'il vous faut, mais il faut continuer le voyage avec lui ». Ils me répondirent: « Nous acceptons par respect et crainte de vous, à cause de tout ce que vous nous dites; mais nous ne sommes plus liés par contrat à cet Européen. Ce contrat a expiré depuis six mois ». Je leur répétai: « N'exécutez pas votre projet; faites ce que je vous dis de faire ».

J'allai trouver Stanley et lui demandai de me donner six ballots d'étoffes. Il m'en donna neuf. Ensuite j'appelai les *wanyampara* et je leur dis: « Voilà des étoffes; prenez ce qu'il faut ». Les *wanyampara* reçurent six pièces d'étoffe et les autres quatre. Je rendis le reste à Stanley. Ils acceptèrent donc d'accompagner Stanley car il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je dis à Stanley de se remettre en route. Stanley jubilait, très enchanté, et sans doute pour me flatter, il me dit qu'il ne savait pas comment me remercier. « Je ne sais ce que je pourrais faire pour vous ou combien d'argent je pourrais vous donner. Mais si je parviens à rentrer en Europe, je serai comblé d'honneur et j'aurai beaucoup de biens. Alors, je vous ferai don d'une montre en or d'au moins mille dollars, toute sertie de diamants et vous aurez de l'argent sans compter. Mais encore une chose: ne vous en allez pas d'ici avant le (nouveau) mois, pour savoir si j'ai bien passé; car si je ne réussis pas à passer, je reviendrai et nous rentrerons par le Rumami ».

119. Je lui promis d'attendre; après la fin du mois, comme je n'avais reçu aucune nouvelle, je me mis en marche pour le Rumami (322). J'avais en ma possession environ cinq *frasilahs* de cuivre, que j'avais acheté à Kasongo pour une *frasilah* de perles (323). Stanley m'en avait demandé une demi-*frasilah,* de sorte qu'il ne m'en restait que quatre et demie. Je me rendis donc vers le Rumami. Le Rumami est une rivière qui a ses sources dans le haut du Manyema et se jette dans le Congo (324). Arrivé au Rumami, je pus échanger 4 *frasilahs* de cuivre contre 200 *frasilahs* d'ivoire. Je fabriquais des bracelets, utilisant un *manni* (325) pour cinq bracelets, et j'achetais une pointe d'ivoire pour deux bracelets. Après trente jours, je n'avais plus de marchandises. A la fin, je découvris encore deux houes pour débrousser l'emplace-

ment de la tente, elles étaient déjà usées et fort anciennes. Je les retirai du manche, je mis de nouveaux manches et ainsi je les vendis pour deux pointes d'ivoire, une houe pour une pointe, chaque pointe pesant plus de deux *frasilahs* et quart. Ici les indigènes ne savaient pas encore que l'ivoire avait une valeur commerciale. Au Rumami, quand on abattait un éléphant, on mangeait la viande; les défenses, on les mettait dans les cases pour en barricader l'entrée; avec d'autres, on faisait des pilons pour réduire les bananes en pâte dans les mortiers; d'autres servaient à faire des trompes, tandis que d'autres encore étaient tout simplement jetées en forêt où elles étaient rongées par des animaux, tels que les rats, ou pourrissaient en répandant une mauvaise odeur.

120. Quand j'eus terminé mes affaires, nous reprîmes le chemin du retour. Depuis notre départ du Rumami jusqu'à notre arrivée au fleuve Congo, nous dûmes nous battre chaque jour et la piste était mauvaise. Ce n'est qu'en arrivant au fleuve qu'on nous laissa tranquilles. Les Wagenia se sauvèrent sur les îles du fleuve. Nous passâmes la nuit en haut de la berge; la place y manquait et nous dûmes nous battre beaucoup. Leurs flèches étaient petites mais empoisonnées; même si elles ne vous blessaient que légèrement, vous n'en réchappiez pas. Les attaques ne cessèrent que lorsque nous approchâmes de Nyangwe; pour être précis, elles cessèrent totalement à quatre jours de marche (de la ville). C'est à l'improviste que nous débouchâmes à Nyangwe (326). On ne se doutait de rien quand, vers midi, nous tirâmes une salve de nos fusils. Nous éprouvâmes une grande joie à nous revoir. Ils voulaient connaître les nouvelles et je racontai tout, du début jusqu'à la fin. J'y passai la nuit, et, le lendemain, je me rendis à Kasongo. Nous voyageâmes en pirogues toute une journée et toute une nuit, et, de grand matin, nous accostâmes à notre débarcadère. Du fleuve Congo jusqu'à notre ville, construite plus haut non loin de la rive, il reste encore à faire une marche de deux heures et demie (327). Enfin je rentrai à Kasongo où mon retour causa une vive joie. J'y trouvai un grand nombre d'indigènes venus d'Ibare, de chez le chef Kasongo Rushie, et du Marera. Je les trouvai tous chez mes amis et ils avaient quantité d'ivoire. Ils vinrent m'écouter et, comme

la foudre, propagèrent la nouvelle que Hamed ben Mohammed était de retour.

121. Ce même jour, Mohammed ben Saïd el-Murjebi me fit part de son dessein d'aller au Marera et à Ibare chez Kasongo Rushie. Je lui procurai des hommes et adressai à tous les chefs cet avertissement: « Mon frère, Mohammed ben Saïd Bwana Nzige, vient chez vous. Il a droit à toute votre estime. Tout l'ivoire que vous lui apporterez, il me le remettra ». J'informai Mwinyi Dadi, qui se trouvait à Ibare dans le Marera, que Mohammed ben Saïd el-Murjebi, à son arrivée, exercerait toute autorité et que lui-même devait le soutenir à fond et faire en sorte qu'il soit obéi de tous les indigènes.

Mohammed partit donc avec ses hommes. Arrivé au Marera et à Ibare, il s'y plaisait beaucoup et vivait très paisiblement car les indigènes de cette région étaient pacifiques, les femmes très belles et le pays agréable à voir. Mohammed ben Saïd ne revint donc plus; il m'envoya un message, me priant de le laisser sur place et me promettant de s'occuper de mes affaires. J'acquiesçai à sa requête; il s'y fixa définitivement et m'envoyait de l'ivoire chaque fois qu'il en avait obtenu.

122. Quant à moi, je demeurai à Kasongo durant six ou sept mois, puis repartis. Je fis une tournée, puis revins. Je ne me fixais pas en un endroit, mais voyageais de-ci, de-là, ne restant jamais deux mois au même endroit. Après deux ans, des courriers rapides arrivèrent à l'improviste de la Côte. Ils m'apportaient un fusil à répétition, de douze coups et un deuxième à cartouches, à deux canons, ainsi que des étoffes. Le fusil à douze coups venait de Seyyid Bargash, alors que je ne le connaissais même pas et que je n'avais pas appris (officiellement) son avènement. Les étoffes venaient de Taria Topan, de même que le fusil double. Dans sa lettre, Seyyid Bargash m'écrivait qu'après réception de sa lettre, je me décide à descendre vers la Côte, parce que mon ami, Taria Topan, à qui j'avais emprunté des marchandises pour deux ans, attendait depuis maintenant douze ans. « Votre sens de la responsabilité n'exige-t-il pas votre retour? Et puis, votre ami Stanley est arrivé ici et déjà il est

retourné en Europe (328); une lettre pour vous est arrivée, je vous l'envoie, avec une autre de Taria Topan » (329).

J'eus en main la lettre de Taria Topan et celle de Stanley. Pour les énormes services que je lui avais rendus, il m'offrait libéralement 3.000 dollars des 7.000 qu'il m'avait promis. Il m'offrait en outre sa photo. Voilà ce qu'il m'offrait. Et moi qui pensais qu'arrivé en Europe et ayant reçu la récompense de son expédition, il m'aurait au moins envoyé la somme qu'il m'avait promise! Mais à son retour à Zanzibar, il oublia même de m'envoyer un petit bonjour: il ne me versa encore moins mon argent, si ce n'est quelque 3.000 dollars, alors qu'il m'en devait 7.000. Rien que cette photo, c'est tout ce qu'il m'envoya comme cadeau! (330)

123. Mais je ne dis rien. Je gardai les courriers chez moi, durant une année; ensuite, je décidai d'entreprendre le grand voyage. Je laissai des hommes à moi au pays de Marera et à Ibare et sur place, à Kasongo. Je me mis en route avec Mohammed ben Saïd el-Murjebi Bwana Nzige. Nous avions avec nous une énorme quantité d'ivoire. Je précédai la grosse caravane de quatre heures de marche; arrivé au lieu du campement, je fis retourner les porteurs, tandis que je me reposais. Au matin, on apporta le restant de notre ivoire; ainsi tout l'ivoire était rassemblé. Alors je pris le devant pour l'étape suivante. C'est ainsi que je procédais par étapes de ce genre, du Manyema jusqu'à mon arrivée à Mtowa. Ce trajet demandait normalement un mois, mais dans ces circonstances particulières, il en exigea six. A mon arrivée à Mtowa, j'y trouvai deux Européens: un missionnaire et un médecin. J'allai leur rendre une visite de courtoisie et j'étais en grande estime auprès d'eux (331).

Je m'attardai quelque temps à Mtowa et j'en profitai pour envoyer Mohammed ben Saïd au delà du Tanganyika pour y voir les congénères et obtenir des nouvelles de Tabora, ainsi que du roi Mirambo. En ces temps, la route terrestre par le Tanganyika était dangereuse: pour atteindre Tabora, il fallait se frayer un chemin à travers la brousse jusqu'à Tabora. Entre temps je cherchais des pirogues pour traverser le lac.

124. Après une quinzaine de jours Mohammed ben Saïd revint; il m'informa que la route vers Tabora était dangereuse et que des pirogues viendraient nous chercher. Il me dit en outre que les membres de ma famille souhaitaient que j'aille les voir, sinon ils viendraient eux-mêmes. Je lui répondis: « Dès que les pirogues seront arrivées, je suivrai la piste de Kawende, je n'emporterai que les fusils et quelques provisions; une centaine de *frasilahs* et, à mon arrivée à Tabora, j'achèterai des vivres et de la poudre ».

Je décidai de partir. Les bateaux arrivèrent ensemble avec environ vingt-cinq pirogues. Je m'embarquai avec les fusils, emportant 200 *frasilahs* d'ivoire. Je dis à Mohammed ben Saïd: « Moi, je pars; après moi, vous embarquerez les hommes et l'ivoire et vous traverserez le Tanganyika ». Je confiai le commandement à Mohammed ben Saïd et à Saïd Sultan el-Ghethi. Nous partîmes et nous arrivâmes à Kabogo, quelque peu éloigné (d'Ujiji) (332). Je décidai d'aller de là à Ujiji, situé sur le lac Tanganyika, pour y revoir mes congénères. Ensuite je me dirigerais vers Tabora par la piste de Kavende.

Je laissai là mes hommes, l'ivoire et les provisions et j'arrivai à Ujiji. J'avais voyagé par bateau toute la nuit et le matin j'accostai, car je voulais voir Mwinyi Heri, un homme de la Côte; il était, à Ujiji, le chef des Arabes et des hommes de la Côte (333).

125. C'est là que je vis pour la première fois Mohammed ben Khalfan (334); je le connaissais par l'intermédiaire de Ali ben Isa (335), qui en avait fait son associé. Ali, lui, était un de mes amis intimes et mon frère Mohammed ben Masud était un de ses clients; d'ailleurs moi aussi, j'étais un de ses clients, car avant d'emprunter des marchandises chez Taria, je prenais quelque fois des marchandises chez lui. Venu chez moi, Mohammed ben Khalfan voulut à tout prix que j'aille chez lui, à sa maison. J'acceptai et il me permit d'aller voir Mwinyi Heri; il me donna cette permission pour que Mwinyi Heri ben Mwinyi Mkuu el-Ghaskani ne soit pas indisposé à son égard. Je me rendis donc chez Mohammed ben Khalfan, bien que ce fût la première fois que je le voyais. J'y passai la nuit et le matin des courriers arrivèrent de Tabora, annonçant que, pour l'instant, la route était

sûre. Je décidai de passer par Uvinza (336). Je pris des pirogues et les envoyai chercher mes hommes à l'endroit où ils se trouvaient et ensuite aussi mon ivoire, parce que la route de Kavende est plus longue que celle qui passe par Uvinza. Après deux jours mes hommes arrivèrent et je décidai de me mettre en route. Salum ben Abdallah el-Marhubi (337) arriva avec les fondés de pouvoir de Warsi Adwani, le père de Sleman Kichwa (338), et de Dewji Jemal, le père de Sherif Dewji (339), pour requérir, avec des lettres de créance, l'ivoire laissé par Saïd ben Ali ben Mansur; ceux-ci étaient depuis longtemps ses prêteurs. Dans le passé, quand je me trouvais à Mtowa, des lettres et des agents de Seyyid Bargash y étaient arrivés, me demandant de bien vouloir prendre soin des biens de Salum ben Abdallah el-Marhubi. Je l'invitai à Mtowa mais il me demanda de transporter ses biens à Ujiji. Je les transportai à Ujiji.

126. Lorsque je fus prêt à partir pour Tabora, Salum ben Abdallah demanda de pouvoir me suivre. Nous décidâmes de voyager ensemble. Son ivoire, ainsi que le mien et tous mes hommes prirent les devants pour Ruanda (340). Deux jours plus tard, nous partîmes également et j'arrivai à Ruanda à quatre heures (10 h.) et je m'arrêtai. Salum ben Abdallah, quand j'étais avec lui à Ujiji, m'avait dit qu'il arriverait dans l'après-midi. Il n'arriva qu'à la tombée du jour et dans un état épouvantable. Lui et les siens avaient été dépouillés même de leurs habits et de leurs petits objets personnels; leur corps et ce qui leur restait encore d'habits étaient couverts de boue. Je le questionnai et il me répondit: « Voyez dans quel état je me trouve ».

Le soir, deux de mes Wanyamwezi allèrent couper du bois de chauffage: ils furent tués. Le matin, je pris trente fusils pour retourner à Ujiji et leur apprendre la nouvelle. Après une heure de marche environ, je vis plusieurs drapeaux. Sans raison apparente, nous fûmes attaqués. Nous en vînmes aux mains et nous nous battîmes. Après une demi-heure, nous les mîmes en fuite et ils laissèrent vingt-six morts sur le terrain. Chez nous, heureusement et par la grâce de Dieu, nous n'avions à déplorer que la perte des deux Wanyamwezi, tués la veille. Je fis construire à la hâte un *boma* et envoyai des hommes attaquer les villages. En l'espace d'une journée, du matin

au soir, nous enlevâmes quinze villages munis d'un *boma* et de fossés et nous les incendiâmes, sans compter les villages dépourvus de *boma*.

A cette époque, il y avait à Ruanda abondance de vivres: de la canne à sucre, du maïs, du riz et des haricots. Jamais auparavant nous n'eûmes une telle abondance de vivres. Le lendemain, arrivèrent encore un grand nombre d'hommes d'Ujiji et nous en finîmes avec les villages restants. Décidé d'aller à Tabora, je m'établis à Ruanda. J'ordonnai que les pirogues et les bateaux amènent notre ivoire et nos hommes à Ukaranga et que les hommes apportent l'ivoire à Ruanda. Je restai là six mois jusqu'à ce que tout l'ivoire eût été transporté (341).

127. Ces jours-là je vis arriver Saïd ben Habib el-Afifi et mon fils, Sef ben Hamed ben Mohammed, que j'avais laissé à l'école à Zanzibar (342). Dès que Hamed ben Masud était arrivé à Tabora, venant de Ruemba et Itawa, il avait envoyé un messager à la Côte pour y chercher Sef ben Hamed. Pendant mon séjour à Ruanda, il m'amena donc mon fils, avec Salum ben Omar el-Wardi (348). En même temps il apporta du ravitaillement et un peu de poudre. Ils vinrent en compagnie de Saïd ben Habib. Nous fûmes très heureux de nous revoir. Arrivèrent aussi beaucoup de porteurs, car nos porteurs indigènes s'étant rarifiés, j'avais fait engager des Wanyamwezi. La moitié de l'ivoire je la renvoyai à Ujiji sous la responsabilité de Mohammed ben Saïd el-Murjebi Bwana Nzige, qui resta à Ujiji. L'autre moitié, je m'en chargeai. L'ivoire que je laissai derrière moi serait gardé dans la grande maison de Mohammed ben Khalfan. La caravanne s'ébranla, comprenant moi-même, Saïd ben Sultan el-Ghethi, un groupe de porteurs de Zanzibar et nos esclaves. A notre départ, Mohammed ben Khalfan Rumaliza sollicita une grande troupe pour aller guerroyer avec Mwinyi Heri ben Mwinyi Mkuu et Saïd ben Habib el-Afifi; ils voulaient faire la guerre à Ruanda et à Uvinza, car c'était là que se trouvaient les responsables des attaques armées (344). Je lui remis une vingtaine de Wangwana, originaires de la Côte, plus de cent quarante fusils, des esclaves avec leurs armes, et de la poudre en quantité suffisante. A notre passage à Uvinza, les gens nous causèrent des ennuis et leur grand chef Kasanura exigea des droits de

transit exorbitants (345). Je les lui payai; cependant il me vola encore au moins cent cinquante esclaves. Un de nos esclaves vint à s'échapper du camp, mais ils le rattrapèrent; en même temps, ils tuèrent encore quatre de mes Wanyamwezi sans la moindre raison. Je décidai d'attaquer ces Wavinza, mais Saïd ben Sultan me conseilla d'être prudent parce que je transportai avec moi une grande quantité d'ivoire et que les porteurs que j'avais avec moi, n'étaient pas habitués à ce genre de bagarres. Je suivis le conseil de Saïd ben Sultan; cependant, je me sentais humilié; nous traversâmes l'Uvinza et enfin, après de grosses difficultés, nous parvînmes sains et saufs à Tabora (346).

128. A mon arrivée à Tabora dans l'Unyanyembe, je me rendis à notre village d'Ituru, où je revis mon père Mohammed ben Juma, ainsi que mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi. Quelle joie de se revoir encore une fois! J'y revis aussi ma mère Nyaso, fille du chef Fundi Kira, la femme de mon père Mohammed ben Juma. Durant quinze jours nous fêtâmes cela avec des danses aux sons de tambours, avec une abondance de viande de bétail et des plats, variés à l'infini. Oui, ce fut une fête vraiment mémorable.

129. Dès mon arrivée à Tabora, j'envoyai sans retard un courrier vers la Côte avec des lettres pour Seyyid Bargash et Taria Topan. Je demandais à Seyyid Bargash de la poudre, car, en ces jours-là, elle était devenue très rare. Je reçus une réponse de Seyyid Bargash: il me faisait savoir que la poudre que je désirais avec tant d'insistance, avait été remise à Taria Topan, mon fournisseur habituel, en tout 2.000 livres. Il me priait de l'accepter, peu importe quand je payerais la contre-valeur. Quand les courriers furent partis avec les lettres, je fis un voyage pour recruter un grand nombre de Wanyamwezi. J'achetai aussi de la poudre et des fusils, car nous étions nombreux (347).

130. Ces jours-là, Mirambo envoya des hommes à Mohammed ben Juma, mon père, par lesquels il faisait dire: « J'ai appris que Hamed ben Mohammed est arrivé à Tabora et que ses lots d'ivoire sont restés en arrière sur les bords du lac Tanganyika. Qu'il n'ait pas peur de passer par mes terres; je ne

lui veux aucun mal. Seuls les Arabes qui se trouvent à Tabora sont mes ennemis; Hamed ben Mohammed ne se trouvait pas parmi eux, puisqu'il était dans le Manyema. En outre, Juma ben Rajab el-Murjebi, son grand-père a investi le chef Moura, mon grand-père à moi, comme chef d'Ujoa (348). Moura avait payé beaucoup de biens à son grand-père et c'est ainsi qu'il devint chef, de par sa volonté (349). Mais vous, Mohammed ben Juma, vous êtes pour moi comme un père. Même si, officiellement, vous et moi nous sommes ennemis, cependant je vous ai toujours envoyé des messagers pour savoir comment vous vous portiez; vous, de votre côté, vous ne m'en avez jamais envoyés pour vous enquérir de mon état. Pourtant, je vous en prie, dites à Hamed ben Mohammed qu'il vienne me voir en personne ou qu'il m'envoie du moins quelques-uns de ses hommes ». J'envoyai six de mes hommes, mais à leur arrivée, Mirambo était parti en guerre contre Simba de Konongo, le frère du chef Mnywa Sere, le chef de Tabora (350). Celui-ci avait gouverné après Fundi Kira, mais nous l'avions défait et Mkasiwa avait pris sa place. A leur arrivée auprès de Mirambo, mes envoyés trouvèrent seulement son frère Mpanda Sharo (351); il leur témoigna beaucoup d'égards et leur fit cadeau de quatre pointes d'ivoire pour moi. Eux-mêmes reçurent chacun une femme et des habits.

Mais avant que mes envoyés fussent arrivés chez Mirambo, la nouvelle nous était parvenue qu'il était parti en guerre. Nous ne savions pas quelle direction il avait prise: s'il viendrait vers Tabora ou se dirigerait ailleurs. Tout le monde vivait dans l'inquiétude. Moi-même je me trouvais en ce moment à Usoki, à la limite du territoire de Tabora. En partant de là, je devais suivre la piste de la forêt; or c'était précisément la route qu'il avait empruntée (352). A ce moment, je reçus un message en provenance de tous nos clans de Tabora, même de mon père, Mohammed ben Juma, ainsi que de mon frère Mohammed ben Masud. « Tous vos amis ici désirent que vous restiez sur place aussi longtemps que Mirambo est sur le sentier de guerre. Nous ne savons pas où il se trouve en ce moment, s'il viendra par ici ou s'il se rendra ailleurs ». Je leur répondis: « Nous sommes le neuvième jour du mois et demain ce sera le dixième du mois el-Hadji. Quand donc j'aurai fêté l'Id, je partirai d'ici et tout ce

qui arrivera, est entre Ses mains à Lui, le Dieu Tout-Puissant (353). Mais je ne puis différer davantage mon voyage; cela me coûterait trop cher et nos porteurs pourraient créer trop de difficultés, désireux qu'ils sont de rentrer chez eux ».

131. Après la fête de l'Id, je levai le camp et je passai la nuit suivante aux frontières de l'Usoki. Le matin, je repartis et je m'enfonçai dans la brousse; nous atteignîmes les sources des Wataturu (354), où il n'y avait pas de villages. Nous mangeâmes, et, après les prières du midi, nous puisâmes des réserves d'eau, car là où l'on dormirait, il n'y aurait pas d'eau. Le lendemain matin, nous marcherions de nouveau vers un point d'eau, où nous ferions la même chose que la veille, et ainsi de suite, jusqu'à notre arrivée chez le chef Mgombera (355), où l'on verrait à nouveau des villages. Nous aurions à voyager ainsi durant cinq à six jours.

Après avoir quitté les sources des Wataturu, nous dressâmes le camp à un endroit atteint le soir. Bien que ce ne fût pas encore la saison des pluies, la nuit il plut cependant avec abondance. Après la pluie, mes hommes disaient: « Nos fusils ont été mouillés; nous voulons les décharger pour ensuite les recharger ». En déchargeant leurs fusils, ils tirèrent plus de cinq cents coups.

132. Mirambo venait justement de battre Simba et les Waruemba des Mandandu (356) qui possédaient dans les quatre cents fusils et se trouvaient dans les villages de Simba. Mirambo les avait défaits; il avait tué un grand nombre d'ennemis et fait un grand butin d'ivoire, tout en capturant nombre de Waruemba. Il y avait plus de deux mille fusils dans le village de Simba; les Waruemba à eux seuls en avaient plus de quatre cents. Comme Mirambo avait campé dans un endroit où il n'y avait pas d'eau, il voulut, le matin, se diriger vers les points d'eau. De mon côté, j'avais aussi campé dans un endroit où l'eau faisait défaut et je voulais également me rendre aux sources, car nous ne savions rien de Mirambo. Entendant les salves de nos fusils, Mirambo avait dit: « Personne d'autre que Hamed ben Mohammed ne sait tirer ainsi. Il serait imprudent de se mettre en route maintenant; allez puiser de l'eau, demain

matin Hamed viendra ici et préparera de la nourriture; l'après-midi il poursuivra sa route; alors seulement nous irons dormir auprès des sources ». Nous, ne sachant rien, nous arrivâmes aux sources le matin et nous y cuisinâmes. Pendant ce temps, quelques-uns de nos hommes rôdèrent un peu aux alentours dans la brousse et ils remarquèrent de nombreuses empreintes de pieds. Ils rentrèrent immédiatement et me dirent: « Ici tout près, dans la brousse, nous avons vu beaucoup d'empreintes de pieds ». Je me disais que cela ne pouvait être que Mirambo; c'est pourquoi je leur ordonnai de puiser de l'eau en vitesse. A midi, ils avaient fini et je dis de lever le camp, mais de scinder la caravane en plusieurs groupes, car elle était nombreuse. Ils firent sept ou huit groupes et nous partîmes ensemble. Nous-mêmes, nous restâmes avec l'arrière-garde munie d'une vingtaine de fusils. Nous fîmes les ablutions et les prières du midi, ensuite nous nous remîmes en marche pour rejoindre la caravane et en prendre la tête. Tout à coup nous entendîmes environ dix coups de fusils. Rapidement nous retournâmes à l'arrière de la caravane; à notre arrivée, nous trouvâmes quelques porteurs retardataires isolés avec leurs charges; deux avaient été blessés de balles: une femme et un homme. La caravane s'arrêta et l'on mena les recherches dans les environs pour trouver les bandits, qui avaient réussi à voler une cinquantaine de pièces d'étoffe. On ne les repéra pas. Nous retournâmes donc, en prenant avec nous les blessés. Nous marchâmes jusqu'à la prière du soir, nous dressâmes le camp et nous nous couchâmes (357).

133. Au matin nous entendîmes un feu nourri du côté des sources que nous avions quittées. Les voleurs qui nous avaient attaqués, n'étaient donc pas aux ordres de Mirambo. Le lendemain nous continuâmes notre marche jusqu'à notre arrivée chez Mgombera. Après une halte de deux jours, nous continuâmes et arrivâmes dans l'Uvinza.

Entre temps j'avais déjà envoyé des messagers au Tanganyika, auprès de Mohammed ben Saïd Bwana Nzige; je lui avais fait dire que tous mes gens, que Mohammed ben Khalfan Rumaliza avait pris avec lui pour faire la guerre à l'Uvinza, à Rwanda et à Masanse (358), devraient me rejoindre. En effet, j'avais décidé d'aller attaquer Uvinza, parce que leurs insolences dé-

passaient les bornes. Trois jours après mon arrivée d'Uvinza à Tabora, mes hommes arrivèrent et Mohammed ben Khalfan aussi s'amena avec ces hommes à moi.

134. Nous commençâmes par déclarer la guerre au grand chef des Wavinza, Kasanura. Celui-ci était installé le long d'une rivière, dans une sorte de delta de cinq ou six bras, les uns le protègeant d'un côté, les autres de l'autre. Son village se trouvait au milieu; il était bien fortifié et entouré de tout un système de tranchées. Derrière le premier *boma,* il y en avait un deuxième. Entre les deux il y avait une forte palissade de gros arbres; les interstices étaient bouchés au moyen de sable pour empêcher les balles de passer. Il y avait aussi des tours avec des meurtrières. En somme, c'était une forteresse imprenable. Mais, à ce moment, nous n'en avions pas encore la moindre idée. Aussi nous envoyâmes des hommes pour l'attaquer. Ils partirent à l'attaque et sans difficulté traversèrent le premier et le deuxième bras de rivière, l'eau leur venant jusqu'à la ceinture et même plus haut. Aussi lorsqu'ils vinrent à proximité du *boma* même, les Wavinza se tinrent absolument tranquilles; mais au moment où nos hommes se lancèrent à l'assaut, ils furent accueillis par un feu meurtrier et l'ennemi fit une sortie. Les nôtres furent mis en déroute et beaucoup périrent. Nous interrogeâmes les premiers rescapés: « Comment se présente la situation? » Ils répondirent: « N'espérez rien de cette action; nous avons échappé par bonheur, tous les autres ont été massacrés ». Il en revint encore deux par-ci, trois par-là. Lorsque la nuit tomba, le total des hommes manquants se chiffrait à quarante-six. Leurs fusils aussi étaient perdus; même ceux qui avaient pu se sauver avaient jeté leurs armes: une trentaine de fusils.

135. Nous attendîmes deux jours et le troisième, je décidai de nous mettre en mouvement, nous-mêmes avec tous nos biens et toutes nos femmes. Nous marchâmes jusqu'à la rivière et nous y dressâmes nos tentes. Le lendemain, nous la traversâmes. Les Wavinza nous attaquèrent en force, mais nous les repoussâmes dans leur *boma.* Le jour suivant, nous traversâmes la rivière avec tous les hommes et bagages: après avoir donc tra-

versé les trois bras de rivière, de nouveau nous installâmes notre camp, mais sans le munir de *boma.* A plusieurs reprises, les Wavinza attaquèrent, mais chaque fois nous les repoussâmes et ils s'enfuirent dans le *boma.* Cependant à chaque sortie quelque six hommes tombaient, aussi bien de notre côté, que du leur. Ainsi beaucoup de jours passèrent, mais leur *boma* était imprenable, à cause de sa construction vraiment invincible.

136. Secrètement les Wavinza envoyèrent des hommes à Mirambo pour solliciter son aide dans la guerre, mais Mirambo refusa, en disant: « Hamed ben Mohammed est mon ami, je ne peux donc pas vous soutenir contre lui ». Et Mirambo nous informa de leurs démarches. Ainsi passèrent six semaines et les combats devinrent de plus en plus âpres, mais le *boma* demeurait imprenable. Mohammed ben Khalfan me dit: « Ne ferions-nous pas mieux d'aller combattre dans les tranchées? » Je lui répondis: « Vous ne comprenez rien à l'art de la guerre; vous n'avez encore combattu nulle part. Celui qui entre dans les tranchées, n'en sortira plus, la tranchée sera sa tombe et l'attaque échouera ». J'avais avec moi un bon nombre de menuisiers et je leur dis: « Coupez-moi des billots et que ce soient des pièces de bois solides ». Ils s'en allèrent et trouvèrent une dizaine de pirogues de grandes dimensions et de bois très dur. Ils les tirèrent au sec et les découpèrent. Ainsi nous obtenions des madriers assez longs. Nous joignîmes les planches avec des clous et nous mîmes des roues en dessous. Nous les amenâmes près de la rivière et nous clouâmes encore d'autres planches pour augmenter la hauteur, de sorte qu'on ne pouvait pas voir ceux qui étaient à l'intérieur de cette tour. Quand les ennemis tiraient, les plombs et les balles frappaient les planches, y pénétraient un peu mais ne blessaient personne. Nous coupâmes encore des arbres pour fortifier notre machine de guerre. Cela étant fait, nous y entrâmes, moi-même et nos meilleurs esclaves; d'autres tiraient la tour qui avançait sur les roues. Nous y avions percé des meurtrières. L'ennemi fit une sortie et tenta de nous attaquer, mais il échoua. C'est ainsi que nous atteignîmes la tranchée. Je fis apporter de grosses poutres pour augmenter encore la hauteur de notre forteresse roulante et la plate-forme tenait bien. Ce travail, nous l'effectuâmes la nuit. Désormais

nous surplombions leur *boma* et personne ne pouvait plus le quitter. Les cases à l'intérieur étaient faites de bois et recouvertes de feuillages. Pendant la nuit nous incendiâmes les cases et ils s'enfuirent du village. Beaucoup furent tués, les autres furent faits prisonniers. Et nous remplaçâmes le chef par un autre (359).

137. Deux ou trois jours plus tard, m'arriva la triste nouvelle que mon père, Mohammed ben Juma, était décédé (360). En même temps, Mohammed ben Masud me fit savoir que la poudre promise par Seyyid Bargash était arrivée, ainsi que d'autres marchandises envoyées par Taria Topan. Il disait en outre qu'il avait engagé des porteurs pour conduire une partie de l'ivoire à Taria Topan et qu'il gardait encore une partie pour me l'envoyer, avec la poudre, sous la conduite de Msabbah ben Nejim esh-Sheheni, gouverneur du Tanganyika (361); celui-ci passerait par la piste de Kavende, par crainte de Mirambo; à cause de ce détour, il tarderait sans doute quelque peu avant d'arriver.

138. Je quittai alors l'Uvinza et nous arrivâmes au Tanganyika. De là, j'expédiai des porteurs avec tout l'ivoire que j'avais encore. Quant à Mohammed ben Saïd Bwana Nzige, il avait décidé de retourner au Manyema. Je lui remis de la poudre et des marchandises; mais je lui demandai d'attendre l'arrivée de Msabbah qui lui donnerait de la poudre à emporter au Manyema. En quittant le Manyema, j'avais laissé la direction de mes affaires à des hommes à moi: Ali ben Mohammed el-Hinawi et Mwinyi Dadi ben Mdoe, un homme de la Côte, et Maddi ben Bakar Faki el-Murimi. Tous ceux-ci devaient apporter à Mwinyi Majid (362) l'ivoire qu'ils achetaient et celui-ci devait l'envoyer pour moi à la Côte. Quand Mohammed ben Saïd décida de retourner (au Manyema), je lui remis une lettre pour Mwinyi Majid ben Nasor, dans laquelle je lui disais: « Maintenant qu'arrive Mohammed ben Saïd, c'est lui qui désormais prendra soin de toutes mes affaires. Je ne fais plus appel à vos services ». Là-dessus je me décidai à rentrer à Tabora et je quittai Mohammed ben Saïd qui attendrait l'arrivée de Msabbah ben Nejim.

139. Mais Mohammed ben Khalfan Rumaliza me dit alors: « Moi aussi je veux aller à la Côte, mais je n'en ai pas les moyens. Je suis venu avec Juma ben Abdallah ben Salum el-Barwani; celui-ci est retourné à la Côte en me laissant toutes ses marchandises. Comme j'étais de sa suite, j'ai vendu les marchandises mais je n'ai obtenu que 40 *frasilahs*. Je n'ai pas de provisions ni de quoi payer des porteurs. Et Juma ben Abdallah a écrit chaque jour des lettres pour réclamer ses biens ».

Moi-même je vis une lettre d'Abdallah ben Isa (363) dans laquelle il écrivait à Mohammed ben Masud: « Prenez soin de revenir avec Mohammed ben Khalfan; s'il ne veut pas, demandez-lui ce qu'il a fait de l'ivoire de Juma ben Abdallah » (364). Au vu de cette lettre, comme moi et Ali ben Isa étions comme des frères et que Mohammed ben Khalfan était très déprimé, je lui dis donc: « Préparez-vous pour le voyage; le salaire des porteurs, les provisions, et vos hommes armés, tout cela je le prends à mon compte ».

C'est ainsi qu'il vint avec moi. Mohammed ben Saïd resta donc au Tanganyika pour attendre Msabbah. Nous nous mîmes en route; en arrivant à Mtowa, nous apprîmes que Msabbah était à la rivière. Il avait rencontré beaucoup de difficultés et dû payer de lourds droits de péage. J'envoyai des hommes pour le saluer. Dès que ceux-ci arrivèrent, le calme revint parce que tous les indigènes me craignaient très fort. Msabbah parvint enfin chez moi et me remit toutes les choses que Mohammed ben Masud lui avait confiées. Je pris ce qu'il me fallait et laissai le restant à Msabbah pour qu'il le fasse parvenir à Mohammed ben Saïd au Tanganyika.

Nous nous remîmes en route pour Tabora et Mohammed ben Khalfan m'accompagna. Nous traversâmes sans encombre l'Uvinza et arrivâmes enfin à Mgombero, puis nous traversâmes la savane. Nous formions une immense caravane car beaucoup d'Arabes firent le voyage avec nous: Hamed ben Saïd el-Wardi (365), Abdallah ben Sleman el-Khanjeri (366), Sleman ben Hamed er-Ruwehi (367). Sultan ben Rashid el-Gheti, Hamed ben Abdallah el-Ketchiri (368), Salum ben Hini et-Toki (369), Saïd ben Khamis et-Toki (370): tout un groupe d'Arabes d'au moins dix, sans compter tous les gens de la Côte.

140. A cette époque, tout le monde avait peur d'être surpris par Mirambo; à partir de Mgombero, nous empruntâmes la piste qui traverse la savane, mais nous la quittâmes dès que, dans l'Usoki, nous arrivâmes aux premiers villages du Tabora. Par peur, on ne suivait donc plus la piste passant à travers les villages. Pour cet autre chemin, il y avait un guide, nommé Katutuvira, un Munyamwezi. C'était un guide spécialisé et il était rémunéré pour guider les caravanes sur cette piste. Il connaissait parfaitement tous les points d'eau le long de celle-ci. Quand il disait: là et là, il y a de l'eau, il en était ainsi. Les gens qui venaient de Tabora, devaient immanquablement engager Katutuvira et ceux qui revenaient du Tanganyika l'utilisaient tout autant.

Nous cheminâmes même de nuit jusqu'à ce que nous atteignîmes le point d'eau indiqué et alors, vers sept heures (1 h. de la nuit), on dressa les tentes (371). A l'aube, quelques-uns de nos hommes étaient allés chercher du miel sauvage dans la savane. Comme ils revenaient en toute hâte, je leur demandai ce qui se passait et ils me dirent: « Mirambo s'approche pour nous attaquer: quelques-uns de nos camarades ont été faits prisonniers; nous pensons que les captifs sont au nombre de quatre ». Immédiatement nos gens commencèrent à tresser des claies pour former un *boma*. Après une demi-heure — le quart à peine de notre *boma* était achevé — les hommes, qui avaient été capturés, rentrèrent au camp et nous dirent: « Quand les guerriers de Mirambo nous eurent capturés, ils nous demandèrent: Quels gens êtes-vous? Nous répondîmes: Des hommes de Hamed ben Mohammed, Tippo Tip. Là-dessus, ils nous remirent en liberté, en disant: Bon; dans ce cas, continuez votre route; nous autres, nous sommes des hommes de Mirambo et nous allons vers l'Ukonongo, notre pays; nous allons faire la guerre et en finir avec les villages de Simba. Nous avons des instructions de Mirambo de ne pas nous mettre en travers de Tippo Tip, d'aucune façon ».

Un peu plus tard, une trentaine d'hommes arrivèrent dans notre camp pour nous saluer. Quand ils repartirent ils me demandèrent du sel et je leur en fis remettre deux sacs. En partant, ils me prévinrent encore que le lendemain matin, ils passeraient tout près de nous pour aller plus loin. Effectivement, au matin,

ils passèrent, formant une grande armée; ils poursuivirent leur chemin et nous aussi, nous nous remîmes en route (372).

141. Tous les Arabes qui m'accompagnaient et même les gens de mon clan avaient très peur et ils me dirent: « Nous préférons rester ici aujourd'hui et repartir seulement demain ». Mais je leur répondis: « Alors, nous allons nous attarder dans ce pays sauvage? Ne soyez donc pas si lâches ». Et je les forçai à partir. Notre fameux guide, qui ne s'était jamais trompé de route, cette fois-ci pourtant se trompa. Alors que d'habitude nous arrivions à un point d'eau vers sept, huit heures (1-2 h. de l'après-midi), nous n'y arrivâmes que très tard dans la soirée. Nous marchions ainsi par étapes jusqu'à ce que, en Usoki, terre du Tabora, nous atteignîmes sains et saufs les confins de l'Unyanyembe. En Usoki, nous nous arrêtâmes deux jours; le troisième jour, nous repartîmes d'Usoki pour arriver le quatrième jour à Ituru, notre propre village. Par les soins de mon frère, Mohammed ben Masud, tout l'ivoire que j'y avais laissé, avait été évacué vers la Côte. Il n'y avait plus que les lots que j'y avais apportés lors de mon dernier voyage. Seulement c'était très difficile de trouver des porteurs, car c'était la saison où l'on défrichait les champs. Ainsi j'éprouvais beaucoup de peine à recruter des porteurs (373).

142. Naguère, comme j'étais sur le point de partir pour Ujiji (374), mon père, Mohammed ben Juma, alors encore en bonne santé, m'avait convoqué pour me dire: « L'homme ignore le jour de sa mort (375); mais si tu veux être vraiment digne de ma bénédiction, quand je mourrai, tu veilleras de tes deux yeux sur ta mère, Nyaso, la fille de Fundi Kira ». Je répondis à mon père: « S'il plaît à Dieu (376). Je m'occuperai de son bien-être encore plus que durant ta vie ». Ensuite il me rappela encore ceci: « Tu sais aussi l'inimitié qui règne entre elle et la famille de Sike, les enfants de Mkasiwa » (377).

A mon retour donc, Nyaso me traita avec le plus grand respect et elle n'entreprit rien sans me consulter. Quand je sus qu'il était impossible de réunir le nombre voulu de porteurs, je pris les devants et je laissai derrière moi Mohammed ben Masud el-

Wardi et Saïd ben Sultan el-Gheti, qui devraient me suivre plus tard.

143. Ces jours-là, des émissaires de Mirambo arrivèrent et me prièrent d'aller le trouver ou du moins d'envoyer mon fils. Je décidai d'envoyer mon fils, Sef ben Hamed. Quand les Arabes de Tabora apprirent ma décision, ils dirent: « De grâce, n'envoyez pas votre fils Sef ben Hamed, car il le tuera ». Je leur répondis: « On verra bien ». J'achetai des marchandises, des étoffes, des fusils et de la poudre: le tout constituant environ une cinquantaine de charges. Je remis tout cela à Khamis ben Sleman el-Hinawi et à un homme de la Côte, nommé Salum Bahari, qui accompagneraient Sef. Les membres de la famille de Khamis ben Sleman voulaient se rendre au Manyema. Hamed ben Rashid el-Habsi et Bilal ben Ali el-Gheti (378) voulaient aussi accompagner Sef, de même que l'affranchi Wad Juma (379). Les Arabes de Tabora les avaient intimidés grandement, néanmoins ils persistèrent dans leur résolution d'accompagner mon fils Sef. A leur arrivée dans l'Urambo, ils furent reçus avec beaucoup de marques de respect (380).

Cependant les Arabes de Tabora y envoyèrent aussi une dizaine de Wanyamwezi; ils les avaient habillés comme des affranchis et leur avaient donné l'apparence d'hommes ayant fait un long voyage. Ils leur avaient dit; « Allez auprès de Mirambo et, à votre arrivée, vous lui direz: Nous venons de la Côte; derrière nous une grosse armée est en marche, pour venir vous attaquer, vous Mirambo. Ce n'est pas une expédition ordinaire qu'elle a l'intention de faire. Seyyid Bargash a envoyé un grand nombre d'Européens. Nous nous sommes échappés de cette caravane armée pour vous avertir afin que vous soyez sur vos gardes (381). Si vous lui parlez de cette façon, Mirambo ne pourra pas ne pas tuer Sef ben Hamed et tous ceux venus avec lui. Comment Hamed ben Mohammed s'entend-il avec lui, alors que nous le combattons déjà depuis si longtemps? La paix viendra-t-elle de par les mains de Hamed ben Mohammed, alors qu'il n'était pas ici, mais bien loin, au Manyema ».

Quand Mirambo apprit cette nouvelle, il convoqua Sef et lui dit: « Dites à ces Arabes qu'ils rentrent chez eux demain. J'ai reçu d'étonnantes nouvelles; personnellement, je crois que

ce sont des mensonges, mais même si elles étaient vraies, vous pouvez en être sûr: votre père reste pour moi comme un vrai frère. Cependant j'exige que ces Arabes s'en aillent et que leurs porteurs ne sachent rien de ces nouvelles, sinon ils jetteront leurs charges et prendront la fuite; ce qui constituerait une grave perte pour eux ».

144. Alors mon fils, Sef ben Hamed, s'en alla dire aux Arabes et à mes hommes qui étaient avec lui: « Demain vous partirez et poursuivrez votre chemin; moi aussi, je veux rentrer à Tabora ». Les Arabes partirent, accompagnés d'hommes de Mirambo. Après deux jours, Sef ben Hamed reçut en cadeau cinq très belles pointes d'ivoire, pesant au total 9 *frasilahs* et quart, des habits neufs, des écharpes en soie, un manteau et quatre grands mouchoirs de tête. Mirambo lui donna également six de ses sujets; il les remit à Sef ben Hamed comme escorte. Hamed ben Mohammed devrait en amener trois à la Côte et les présenter à Seyyid Bargash, à qui ils devraient dire: « Puisque Hamed ben Mohammed a daigné me rendre une visite, je ne veux plus faire la guerre avec vous, Saïd Bargash. J'ai traité Hamed ben Mohammed comme un frère. S'il plaît à Dieu, il n'y aura plus de guerre entre nous. J'ai informé Hamed ben Mohammed de toutes mes intentions. S'il est vrai qu'une guerre est imminente, qu'il prenne ces trois envoyés avec lui à la Côte et qu'ils reviennent m'en informer; et si les nouvelles qu'on m'a communiquées, sont fausses, qu'ils reviennent également m'en rendre compte ».

Je pris des informations au sujet de cette prétendue guerre et j'appris que tous ces bruits étaient inspirés par la duplicité des Arabes de Tabora, jaloux de ce que, moi, je m'entendais bien avec Mirambo. Je renvoyai donc les trois hommes de Mirambo, en lui faisant savoir qu'il n'était plus question de guerre et que j'avais résolu de me rendre à la Côte avec les trois autres envoyés, et à laisser derrière moi Mohammed ben Masud et Saïd ben Sultan.

145. Le jour même où je voulus me mettre en route, Wissmann arriva à Tabora; il vint me trouver à Ituru, muni de lettres des gens de mon clan et des hommes à moi (382). Bwana Wiss-

mann venait du Kasai, il avait traversé toute la contrée du Rumami, sous ma domination, et avait atteint le Congo dans le pays du chef Kavamba (383). On l'avait aidé à passer à Nyangwe et, de là, au Tanganyika. A Tabora, il avait demandé: « Où se trouve Tippo Tip? » On l'avait conduit à Ituru où nous nous rencontrâmes. Il me dit: « Je vous ai toujours cherché; j'étais au Kasai et quand j'arrivai au Manyema, vous en étiez déjà parti. Vos gens m'ont très bien traité. Partout où je passais, je n'avais qu'à mentionner votre nom et tout ce dont j'avais besoin me fut fourni de suite. Maintenant, je vous ai enfin trouvé, mais je suis dépourvu de tout ». Je lui répondis: « Je suis disposé à vous fournir tout ce dont vous aurez besoin ». Je le pris donc avec moi, comme j'avais pris avec moi Mohammed ben Khalfan. Toutes ses dépenses et même celles de ses hommes, je les pris à mon compte. Ainsi nous parvînmes dans l'Ugogo. Notre caravane comprenait un bon nombre d'Arabes, au moins une quinzaine. Les Wagogo disaient: « Seul l'Européen doit payer le droit de péage ». Cela me causa de grands ennuis. Je versai de grosses sommes et je dus même payer des esclaves. Mais je n'en soufflai mot à Wissmann (384).

146. A notre arrivée à Mpwapwa (385), il voulut avoir des articles de troc pour se procurer des provisions. Je les lui fournis et ils s'en alla, prenant la piste de Mamboya; il dit que nous nous reverrions à la Côte (386). De notre côté, nous prîmes la piste de l'Usagara. J'envoyai Mohammed ben Khalfan en avant vers la Côte, avec des lettres pour Seyyid Bargash et pour Taria Topan. Peu de temps avant que j'atteigne la Côte, il vint à ma rencontre avec les réponses de Seyyid Bargash et Taria Topan. Arrivé à Bagamoyo, j'y laissai mes hommes et mon ivoire en dépôt chez l'Indien Yan Mohammed Hansraj, chargé d'affaires de Taria Topan. Ce Mohammed Hansraj s'occupa de nos affaires sur la Côte (387). Alors le neuvième jour du mois Muharram, je partis et j'arrivai à Zanzibar à quatre heures du soir (20 h.) (388).

147. Je me rendis encore chez Taria Topan, au milieu de la nuit. Il me demanda: « Veux-tu devenir gouverneur de Tabora? » Je lui répondis: « Pourquoi demandes-tu cela? » Il

me dit: « Parce que Seyyid Bargash a révoqué le gouverneur de Tabora, Abdallah ben Nasib, dans l'intention de te nommer à sa place ». Je répondis: « Je suis le grand chef de tout le pays du Manyema, comment veux-tu que j'ambitionne encore le gouvernement de Tabora? » Taria reprit: « Ecoute! si le sultan t'en parle, ne refuse pas. Moi, je lui en parlerai ensuite. Le caractère de Seyyid Bargash est tel qu'il se sent très offensé quand quelqu'un refuse une de ses propositions ». Je dis alors: « Compris ». Là-dessus, durant cette même nuit survint Mohammed ben Masud ben Ali el-Mugheri (389); il me parla dans les mêmes termes au sujet du poste de gouverneur à Tabora.

148. Je dormis et, le matin, me rendis de nouveau chez Taria Topan, qui présenta aussi son premier secrétaire, l'Indien Kanji Raibar (390).

En arrivant du Manyema à Tabora, dans la maison d'un Belge, Monsieur B. (391), j'avais rencontré un autre Européen, Belge lui aussi (392). Il devint un grand ami, mais quand je le rencontrai, j'ignorais son nom. Il appela un clerc-interprète et me dit: « Nous voudrions faire un accord avec vous; moi, je fournis les fusils et la poudre; vous, de votre côté, vous assurez le transport par porteurs. Vous retournez au Manyema. Les profits, nous les partagerons par moitié ». Je lui répondis: « Je suis un sujet de Seyyid Bargash; le pays du Manyema, qui est sous ma juridiction, est placé sous l'autorité de Seyyid Bargash et moi aussi bien que ce pays. Je ne peux rien entreprendre sans son autorisation ». Il me répondit: « Je n'ai rien à voir avec le Sultan. Vous êtes le maître du Manyema et là-bas tout le pouvoir est entre vos mains. Si vous acceptez, nous sommes d'accord; si vous refusez, nous n'avons plus rien à nous dire sur cette affaire ». Je lui dis encore: « Je ne peux rien entreprendre sans l'autorisation de notre Maître », et je me retirai (393).

149. Le matin qui suivit mon arrivée à Zanzibar, à la première heure (7 h. du matin), j'eus une entrevue avec le Seyyid. Il me demanda: « Quelles nouvelles de l'intérieur et du Manyema? » Je lui répondis: « Les nouvelles sont bonnes ». Jusqu'à ce jour, je n'avais pas fait la connaissance de Seyyid Bargash; car il était arrivé au pouvoir seulement après mon départ pour l'intérieur

et quatorze ans s'étaient passés depuis ce départ jusqu'à mon retour à Zanzibar. Je lui fis part aussi de la proposition du Belge et il me dit alors: « J'avais pensé à vous nommer gouverneur de Tabora, mais maintenant je pense qu'il vaut mieux que vous alliez au Manyema; ne vous attardez pas ici ». Je répondis: « J'ai encore beaucoup d'ivoire à Tabora », mais il répliqua: « Décidez-vous maintenant. Que votre frère amène l'ivoire ici; Mohammed ben Masud le fera tout aussi bien ». Je répondis: « Oui, cela ira. Je repartirai pour le Manyema ». Or, un Belge venait justement d'engager cinq à six cents porteurs, qui devaient se rendre au Congo (394). Immédiatement, il reçut l'interdiction de partir avec ces porteurs. Mais le consul anglais s'en mêla et ainsi il obtint quand même quelques affranchis; mais les esclaves furent rendus à leurs maîtres (395).

150. Quand j'eus terminé mon récit, je sollicitai la permission de me retirer et Seyyid Bargash me dit d'aller trouver Taria Topan. Trois hommes y arrivèrent en même temps que moi; l'un apporta 2.000 roupies, le deuxième une malle contenant des habits, un manteau brodé d'or et d'argent, un kaftan blanc, une écharpe, un châle, deux pièces de turban, quatre écharpes-ceintures, six longues chemises, deux paires de souliers, deux flacons de parfum, l'un contenant de l'essence de roses, l'autre de la lavande, chacun d'une valeur de dix onces d'argent, et en outre un poignard et un sabre d'or, tous les deux d'une grande valeur; il y avait encore un anneau avec diamants et une montre en or. Quiconque voyait cela, s'extasiait d'étonnement. Puis tout à coup, arriva Abdallah ben Nasib, l'ancien gouverneur de Tabora. Voyant toutes ces choses de valeur, il en resta comme pétrifié. Quand je partis, il m'invita et m'offrit du café; il me questionna: « Seyyid Bargash t' a-t-il proposé de devenir le gouverneur du Tanganyika? » Je lui dis donc: « Ne sais-tu pas que le Manyema est mon domaine? » J'ai plus de sujets sous ma domination qu'il y en a dans tout l'Unyamwezi, tout le territoire de Tabora et tout le Sukuma (396). Alors, comment pourrais-je souhaiter devenir gouverneur? »

Six ou sept jours plus tard, Abdallah Nasib mourut (397). A peu près vers la même époque Bwana Wissmann apparut; il alla loger chez Asfal (398). Il fit le compte de toutes les mar-

chandises qu'il avait obtenues de nous: il y en avait pour 300 dollars. Je lui comptais les marchandises au prix que je les avais achetées à Tabora et je ne lui dis rien des droits de péage que j'avais payés pour lui. Il me demanda cependant: « N'y a-t-il pas d'autres frais à payer? » Je lui dis: « Non, je n'ai pas d'autres comptes à vous présenter ». Il me paya 300 dollars, mais je les refusai et je lui demandai de m'acheter en Europe un fusil semblable au sien.

151. Lorsque j'arrivais à Zanzibar, il y avait un consul anglais qui était borgne. Je n'ai pas retenu son nom, mais il avait à son service un nommé Mister Home (399). Ils me traitèrent avec beaucoup d'égards. Mon Dieu, ce fut magnifique! (400). Chacun d'eux me fit cadeau d'un excellent fusil et ils me reçurent avec beaucoup d'honneur. De son côté, Seyyid Bargash me pressa de partir. Quand je lui fis remarquer qu'en ce moment il était très difficile de trouver des porteurs, il signa une ordonnance interdisant d'engager des porteurs, sauf pour moi, Hamed ben Mohammed, et cela jusqu'à ce que j'eusse terminé mes affaires. Taria Topan, quant à lui, m'offrait un crédit illimité: tout ce que je souhaitais prendre, je pouvais le prendre. Je choisis une quantité énorme de marchandises et chaque jour j'expédiai des marchandises à Bagamoyo. Avant de partir, je reçus encore la visite de Sir John Kirk, que j'avais connu jadis. Il éprouvait pour moi une grande sympathie et il me demanda quelle était la situation dans l'Ugogo. Je lui dis: « Très mauvaise ». Alors il me dit: « Pourquoi alors ne voulez-vous pas suggérer au Sultan qu'il vous envoye pacifier les Wagogo? » J'informai le sultan de ces propos, mais il me dit: « Laisse-là toute autre préoccupation; contente-toi de partir et rends-toi au Manyema (401).

152. Avant mon départ (402), Mohammed ben Masud el-Wardi arriva, amenant avec lui tout le restant de mon ivoire. Mais Saïd ben Sultan el-Gheti était décédé tout près de la Côte. Après l'arrivée de Mohammed ben Masud avec l'ivoire, je restai encore un certain temps pour régler la vente de mon ivoire (403). Ensuite je dis à Ali ben Isa: « Procure des marchandises à Mohammed ben Khalfan; il est de ton clan ». Mais

il répondit: « Je ne peux donner des marchandises à Mohammed ben Khalfan, car on ne peut lui faire confiance ». De même Juma ben Abdallah se récria et refusa de lui fournir quoi que ce soit. Alors je lui dis: « Suivez-moi ». Je lui remis des marchandises à moi et je le pris avec moi. Dans tout Zanzibar et sur la Côte, personne ne lui aurait donné à crédit pour 1.000 dollars. C'est pourquoi, je le pris avec moi et ce fut moi qui l'équipai.

V. Quatrième voyage (août 1883-décembre 1886)

153. Quand j'arrivai à Tabora, c'était la saison où les gens cultivaient leurs champs et les porteurs étaient difficiles à trouver. Et j'avais aussi à pourvoir aux besoins de Mohammed ben Khalfan et de son frère Nasur ben Khalfan (404). A mon arrivée à Tabora, mes gens du Manyema s'y trouvaient déjà: Khamis ben Sleman en-Nebhani (405) et Salum Bahari. Ils avaient apporté environ 250 *frasilahs* d'ivoire et des lettres de Mohammed ben Saïd el-Murjebi Bwana Nzige. Il m'écrivait que mes gens du Manyema se rebellaient et que mes esclaves ne voulaient pas lui obéir. « Je ne peux plus maîtriser la situation. Si vous avez avec vous beaucoup de marchandises, mieux vaut les entreposer là où vous êtes. Je vous fais aussi apporter de l'ivoire, mais beaucoup a déjà été perdu. Si vous n'arrivez pas vous-même, tout sera perdu. Il faut savoir quels sont, parmi les marchandises, les articles les plus recherchés, mais de l'ivoire, il y en a ».

154. J'aurais voulu me mettre en route tout de suite mais on ne trouvait pas de porteurs. J'envoyai un courrier à Mirambo qui ne se fit pas prier et m'envoya 200 porteurs. Je pris avec moi de la poudre, des fusils et quelques marchandises, laissant tout le reste à Tabora. A Mohammed ben Khalfan, je donnai l'ordre suivant: « Tout l'ivoire venu du Manyema, tu l'enverras à la Côte; pour les marchandises tu trouveras des porteurs ici; tu les feras suivre toutes au Manyema ». Il y avait là des marchandises pour une valeur globale de 80.000 dollars. Alors je me mis en

route, traversant le pays de Mirambo. Les gens de Tabora me dirent: « Si vous passez par le pays d'Urambo, Mirambo vous tuera ». Mais je répondis: « Peu importe, on verra ». Alors quelques gens de Tabora se hâtèrent chez Mirambo pour lui dire: « Quand Hamed ben Mohammed arrivera, il vous attaquera ». Bref, il y eut moultes discussions de part et d'autre. Mais je continuai ma route et à mon arrivée, nous nous saluâmes mutuellement et Mirambo me traita avec beaucoup d'égards. Une solide amitié s'établit entre nous. Il me fit présent de 50 *frasilahs* d'ivoire; de mon côté, je lui offris un fusil avec chargeur, une belle écharpe en soie colorée et deux ballots d'étoffes, et en outre une quantité de poudre. J'y restai six jours; le septième, il me dit: « J'avais expédié de l'ivoire à Seyyid Bargash, mais il l'a refusé. Cependant je veux encore lui envoyer quarante pointes, et cinq pointes pour Taria, plus trois pointes pour Mohammed Hansraj ». A Nasor ben Sleman aussi, il envoya trois pointes (406).

155. D'Urambo, je me dirigeai vers Ujiji sur le Tanganyika, et de là, sans tarder, vers le Manyema. J'y arrivai le 27 du mois Rajab; le 29 du même mois, j'entrai à Kasongo. Ainsi le mois prit fin et le premier du mois Sharaban, je quittai Kasongo pour Nyangwe, où j'arrivai le deux du mois. Je m'arrêtai un jour à Nyangwe, le troisième jour du mois, afin de saluer mes amis. Le 4, je m'embarquai et après avoir navigué deux jours sur le fleuve, j'arrivai enfin aux confins du Marera, mon domaine (407). Après mon arrivée chez le chef Rusuna, je rassemblai une armée et partis faire la guerre dans toutes les terres qui s'étaient rebellées: l'Ukusu (408) et la contrée du Rumami. Durant trois mois, je les combattis et alors ils se soumirent complètement. Juste à mon arrivée, Mwinyi Dadi ben Mdoe, originaire de la Côte, que j'avais laissé derrière moi dans ces régions, venait de mourir. Je le remplaçai dans sa fonction par mon jeune esclave Ngunguru Tita (409). Mais les indigènes ne voulaient rien savoir de lui; alors je leur expliquai: « Celui dont vous ne voulez pas, occupe cette place avec mon approbation; quiconque refusera de lui obéir, je lui ferai donner le fouet jusqu'à ce qu'il obéisse ». A partir de ce moment, tous les indigènes le craignaient.

156. Ces jours-là m'arriva une lettre de Juma ben Salum, surnommé Merikani, auprès de qui j'avais déposé une partie de mon ivoire. Il m'écrivait: « Je suis retenu prisonnier par Kasongo Karombo, le chef d'Urua, à qui tous les Warua payent tribut. Il m'a trompé en me faisant dire de façon mensongère qu'il y avait beaucoup d'ivoire chez lui et qu'il fallait envoyer des porteurs pour venir le prendre. Tout cela n'était que mensonge pour m'attirer dans l'Urua chez le chef des Warua. A mon arrivée, tous les Warua craignaient d'apporter leur ivoire, de peur d'être volés. On m'a dérobé beaucoup de marchandises et aussi une dizaine de pointes d'ivoire. Puis il ne voulait pas me laisser repartir. Je vous en prie, quand vous serez là, ayez la bonté de venir me libérer ». Il avait envoyé des lettres semblables aux membres de son clan à Nyangwe, mais comme ceux-ci ne bougeaient pas, je décidai de partir sur-le-champ et j'envoyai des hommes à Kasongo chercher de la poudre et des perles.

157. Je décidai de partir sans tarder pour Ukosi (410), dans l'intention d'y acheter du cuivre, car il y en a beaucoup. Je traversai la rivière Rumami pour arriver chez Lupungu, chef du Rumami, qui était mon vassal (411). Je poursuivis mon voyage et, après un mois, j'atteignis l'Ukosi. Il y avait d'immenses villages et beaucoup de vivres. Mais à chaque village où nous arrivions, les indigènes prenaient la fuite, abandonnant à la fois village et vivres. Dans l'Ukosi, le nom de Tippo Tip était mort; ils m'appelaient Mkangwanzara, ce qui signifie: qui n'a peur de rien si ce n'est de la famine peut-être, mais pas du tout de la guerre (412). A mon seul nom, les indigènes prenaient la fuite, immanquablement. En six jours; j'achetai environ 700 *frasilahs* de cuivre. Pour une *frasilah* de perles, j'obtins de 5 à 5 *frasilahs* et demie de cuivre.

158. Quand j'eus acheté suffisamment de cuivre, je pris la direction du Nord, pour me rendre auprès du chef Kasongo Karombo. Durant onze jours, je traversai de gros villages, jusqu'à ce que j'arrive là où se trouvait Juma ben Salum, surnommé Merikani. Dans cette localité, il y avait au moins trois mille habitants, tous ivrognes invétérés. Je ne vis qu'un seul homme, un Islamite, nommé Musa, un jeune homme originaire de Mkami,

qui n'était pas ivre (413). Je traversai le village, à la recherche de la *barza*. Juma ben Salum s'y traîna pour me saluer et aussitôt s'affaissa dans un sommeil d'ivrogne (414).

159. Le lendemain matin, je fis savoir au chef ce qui suit: « Je suis venu chercher mon frère. Rends-moi l'ivoire que tu as dérobé, ainsi que les perles appartenant à Juma, celles qu'il a soi-disant perdues, sinon c'est la guerre entre nous ». Aussitôt le chef me fit apporter l'ivoire et toutes les autres marchandises appartenant à Juma. En outre, il me fit présent de vingt autres pointes. Là-dessus, je lui remis aussi un cadeau. Je séjournai là dix jours, puis je voulus aller plus loin. Mais Juma me dit: « Je ne puis partir sur le champ. Je vous en prie: inspirez à Kasongo Karombo une crainte salutaire. Dites-lui, par exemple, que je suis votre frère et qu'il doit bien s'entendre avec moi: Si tu le traites mal, ce sera très mauvais pour toi car alors je reviendrai te châtier. Et quand il voudra partir, tu le laisseras s'en aller comme il voudra ». Je répétai ce petit discours devant le chef; il fut content et me dit: « Ne craignez rien, je n'ai rien contre Juma, il est en sécurité chez moi ».

160. Dans chaque village, on voyait trois à quatre cents hommes auxquels on avait coupé, soit le nez, soit les oreilles, soit l'un ou l'autre bras. Je dis bien, dans chaque village. Ces villages dépendaient du grand chef des Warua, Rungu Kabare. Celui-ci fut un véritable tyran et les territoires d'Urua, Irande, Manyema et l'autre rive du Rumami avaient été constamment ravagés par lui. Chaque fois qu'il allait au combat, il envoyait devant lui tous ceux auxquels on avait coupé les bras, le nez, les oreilles et ainsi il terrorisait ses adversaires. Quand il faisait la guerre, à la tête de son armée, marchaient ainsi plus de sept mille personnes; dès que ces gens horribles apparaissaient, les Warua tremblaient de peur (415). Mais à la mort de Rungu Kabare, ses descendants se disputèrent entre eux et leur pouvoir diminua. Jadis, ils avaient même atteint Mtowa et leur expansion de ce côté fut seulement arrêtée par le lac Tanganyika, sinon ils seraient même parvenus jusqu'à Ujiji.

161. Je fis mes adieux à Juma ben Salum et je poursuivis mon voyage jusqu'à ce que j'arrive au village de Kasongo Rushie.

Partout où je passais, les habitants m'étaient soumis. Nous étions dans les territoires de Ngongo (416). Je lui avais donné plus de dix mille fusils, sans compter ceux qu'il possédait déjà auparavant. Jamais je n'avais encore rencontré un esclave aussi fidèle que ne le fut Ngongo envers moi. Tout ce qu'il acquérait, il me le remettait. Je pouvais lui confier toutes mes affaires et lui laisser le soin d'exercer l'autorité sur ce pays. Je partis et redescendis vers Nyangwe. J'arrivai à ma résidence et j'y demeurai un mois. Puis j'y laissai mon fils Sef ben Mohammed, et Mohammed ben Saïd Bwana Nzige.

162. Quant à moi, je me remis en route, accompagné de trois mille hommes armés de fusils et de six mille hommes non armés. Je me rendis à Stanley Falls (417). Quand nous arrivâmes, je trouvai à proximité de notre village deux Européens, l'un s'appelait Monsieur V. (418) et l'autre Monsieur Gl., de nationalité suédoise (419). Nous nous entendions fort bien et je devins leur grand ami. L'un d'eux me dit: « Voici mon ami; il veut aller à Zanzibar par Tabora, mais il n'a ni porteurs ni articles d'échange ». Je lui répondis: « Cela ne fait rien. Je lui donnerai des guides qui le conduiront à Kasongo. Là, il recevra des articles de traite autant qu'il voudra, ainsi que des porteurs, pour pouvoir atteindre la Côte. Tous les frais jusqu'à la Côte, je les prends à mon compte ». C'est ainsi qu'il put partir et arriver à Zanzibar. Je lui remis une lettre pour le consul anglais et une autre pour Seyyid Bargash, afin qu'à son arrivée, il soit traité avec honneur et dignité. Puis de Zanzibar, il rentra en Europe.

163. Après mon arrivée à Stanley Falls, j'organisai environ une vingtaine de caravanes; la plus importante fut mise sous les ordres de Salum ben Mohammed (420) et de Mwinyi Amani, mon fils né à la Côte (421). Je leur remis beaucoup de cuivre, car ils allaient vers la région du Rumami. Mais, par là, ils n'obtinrent pas d'ivoire; il se tournèrent alors vers le Congo, descendirent le fleuve jusqu'à l'Usoki (422); ils remontèrent cette rivière durant cinq jours contre un fort courant. Ils atteignirent alors un très grand village dont tous les habitants avaient pris la fuite. La caravane dormit sur place, mais la nuit elle fut attaquée

par surprise et plus de mille cinq cents de nos hommes furent massacrés. Les survivants revinrent sans avoir pu faire quoi que ce soit; ils étaient très abattus, car ils rentrèrent à Stanley Falls sans même une *frasilah* d'ivoire (423). Des autres expéditions, chaque homme rapporta de l'ivoire. En tout et pour tout, ils ramenèrent environ 2.000 *frasilahs* d'ivoire. Durant tout ce temps, Seyyid Bargash m'envoyait courrier sur courrier, m'écrivant de tout mettre en ordre. Je lui répondis: « Si vous voulez que je m'occupe de tout, envoyez-moi davantage de soldats et des munitions. Si cela vous est impossible, je ne pourrai absolument rien faire » (424). Par après, il m'écrivit de venir le voir de toute urgence (425).

164. L'ivoire étant arrivé, je partis pour Nyangwe et pour Kasongo (426). Là, je trouvai 900 *frasilahs* d'ivoire, provenant des territoires de Marera, Ibare, Kasongo Rushie et du Rumami et amenées là par les soins de Ngongo. Aussitôt je m'appliquai à rassembler des porteurs indigènes pour assurer le transport de l'ivoire jusqu'au Tanganyika (427). Mohammed ben Khalfan Rumaliza m'apprit par lettre: « Nos congénères au Tanganyika s'efforcent de me dépouiller des territoires de l'Urundi, de l'Uvinza et de Masanze (428). Toutes les marchandises que vous m'aviez laissées sont entreposées à Uvinza. Je vous prie de m'envoyer de vos esclaves armés ». Je lui envoyai donc cinq cents fusils et un homme pour chaque fusil et je lui écrivais que je viendrais aussi moi-même et que s'il se trouvait dans l'Uvinza, il devait m'attendre à Ujiji.

165. Je quittai Kasongo pour Ujiji et j'y rencontrai Mohammed ben Khalfan Rumaliza (429). Je lui demandai s'il avait de l'ivoire et il me répondit que les marchandises étaient à Uvinza mais qu'il n'avait pas eu l'occasion des faire des achats. Je continuai mon chemin pour me rendre à Tabora. A Ujiji, j'avais trouvé mes porteurs Wanyamwezi; ils transportèrent tout mon ivoire, à part quelques lots; je chargeai Mohammed ben Khalfan de me les faire parvenir à Tabora, dès qu'il aurait trouvé des porteurs.

166. Je continuai ainsi mon voyage et je parvins à Tabora où je trouvai un certain Monsieur G., un Allemand. Il voulait se joindre à ma caravane et m'accompagner à la Côte. Il me raconta que là, à Tabora, une pointe d'ivoire lui avait été volée par un nommé Mohammed ben Kasum. Et plus grave encore: un jour, vers le soir, il était assis sur une chaise, quand quelqu'un avait tiré sur lui deux balles et environ une quarantaine de plombs de gros calibre. J'en vis les traces en haut dans le mur; je mesurai alors la distance entre l'endroit où il se trouvait et l'endroit où les balles avaient pénétré dans le mur. Cette distance n'était que d'un pouce. Je dis: « Bon, ça va ». Il me dit encore: « Je n'ose plus rester ici, car je vais perdre tout l'ivoire que j'ai encore. Durant le jour, je ne crains pas tellement, mais la nuit, j'ai peur » (430).

A peu près en même temps parut un autre Européen; il se nommait Docteur J. (431); je pense que c'était un Russe. Il était venu de Khartoum, avait passé par Wadelai où il avait vu Emin Pacha; puis il avait continué sa route en passant par l'Uganda. Quand il arriva à Ujui, il apprit que Tippo Tip était à Tabora et voulait descendre à la Côte (432). Il vint me trouver tout de suite et me dit: « Je souhaite que nous puissions voyager ensemble vers la Côte. Je vous prie de me procurer des porteurs qui porteront ma femme et mes bagages ». Je marquai mon accord et nous nous apprêtâmes à partir (433).

167. Nous arrivâmes à Ituru et nous y passâmes la nuit. A six heures (minuit), on tira sur Monsieur G(iesecke). Le Dr. J(unker) vint tout de suite, car sa tente était proche de l'autre. Moi aussi, j'allai vite voir et je constatai qu'il était gravement blessé. Cette même nuit, j'envoyai des messagers à Kibarabara, où résidaient des missionnaires français pour les mettre au courant (434). Moi-même, je me rendis en hâte à Tabora; j'arrivai à huit heures (2 h. du matin) chez Zid ben Juma et je lui dis: « Vous avez causé ma perte. Ce n'est pas l'Européen que vous avez frappé, c'est moi-même » (435). Zid ben Juma répondit: « Personne d'autre n'a tiré sur l'Européen sinon Mohammed ben Kasum (436). Entendant des coups de fusil la nuit, j'ai cru qu'il rentrait ici ». Le matin, Zid ben Juma fit convoquer tous les Arabes et il envoya aussi un courrier au chef (Sike). Là-dessus

arrivèrent des messagers de Sike, qui m'envoya également son homme de confiance Sungura (437); il me fit dire qu'il ne savait rien. Mais nous savions qu'il était de connivence avec Mohammed ben Kasum. Beaucoup d'autres Arabes arrivèrent et, parmi eux, se trouvait aussi Mohammed ben Kasum. Puis, à l'improviste, arriva encore un Anglais qui était dans l'Urambo (438). Ce fut une grande palabre. Tous les Arabes disaient: « Nous ne savons rien de ce qui s'est tramé ». Mais Sleman ben Zahir el-Jabin se dressa, et, en présence de Mohammed ben Kasum, s'exclama: « Personne d'autre n'a tiré sur l'Européen sinon Mohammed ben Kasum, car nous savons tous que c'est un grand bandit ». Et Mohammed ben Kasum répondit: « Quant au vol de l'ivoire, oui, c'est moi qui l'ai volé; mais je n'ai pas tiré sur cet Européen. Oserais-je tuer quelqu'un qui voyage sous la protection de Hamed ben Mohammed? Jamais je n'oserais faire telle chose ». Sleman reprit: « C'est toi qui l'as fait et personne d'autre. Donnez-en l'ordre, Hamed ben Mohammed, et nous l'enchaînerons; nous vous le remettrons et vous le conduirez à la Côte ». Mais je répondis: « Arrêtez-le vous-mêmes, gens de Tabora » (439). Après cela, l'Anglais venu d'Urambo, me dit: « Partons et allons voir comment se porte Monsieur G(iesecke) ». Nous partîmes pour Ituru et nous trouvâmes le Dr. J(unker) qui nous dit: « Les missionnaires ont emmené Monsieur G(iesecke) ». Nous allâmes nous coucher et le lendemain matin, je me rendis avec le Dr. J(unker) et l'Anglais chez les missionnaires. Nous y trouvâmes Monsieur G(iesecke). Il me dit: « Cela ne va pas bien, Dieu le sait. L'ivoire, que j'avais avec moi, a causé ma perte. Si vous m'abandonnez à mon sort, tout sera perdu; c'est pourquoi, je vous en supplie, prenez cet ivoire avec vous et remettez-le à mes amis à la Côte. Dites-moi ce que je vous devrai pour ce service ». Je lui répondis: « Je ne vous demande rien pour ce transport, mais demandez à ces Européens, les Pères français, l'Anglais et le Dr. J(unker) qu'ils en fassent l'inventaire et je m'en chargerai ». Il me dit en outre: « Laissez huit hommes à ma disposition pour m'aider ».

Je retournai ensuite avec les Européens à Ituru, où ils firent l'inventaire de l'ivoire. Quand ce travail fut terminé, les missionnaires retournèrent à leur poste et l'Anglais me demanda des porteurs pour le conduire à Tabora.

168. Quant à moi, après deux jours, je partis pour la Côte et arrivai à Bagamoyo (440). J'y trouvai une lettre de Seyyid Bargash, dans laquelle il me fit savoir: « Dès que vous arriverez à Bagamoyo, dépêchez-vous de venir à Zanzibar ». Cependant je passai la nuit sur place; au matin, je traversai le détroit et me rendis chez le Seyyid à trois heures (9 h. du matin). Il s'enquit de mes voyages; je lui racontai tout ce qui m'était arrivé du début à la fin. Il me demanda quels étaient mes projets; il me dit de reprendre mes voyages et de ne pas perdre mon temps à Zanzibar. Je lui répondis que de toute façon je devais me reposer quelque temps, d'autant plus que c'était la saison des pluies et qu'alors le ravitaillement était trop aléatoire. Je lui communiquai mon intention d'attendre la bonne saison. Je lui dis: « Néanmoins, commandez et j'exécuterai vos ordres ». Alors il me dit: « Hamed, vous m'excuserez, mais autant vous le dire franchement: je ne veux plus rien savoir du continent. Les Européens veulent me prendre même Zanzibar, comment pourrais-je garder la terre ferme? Ceux qui sont morts sans avoir vécu ce qui se passe maintenant, ont été plus heureux. Pour le moment, vous êtes encore étranger ici, mais vous verrez rapidement quelle est la situation » (441). Quand j'entendis ces paroles, je compris que plus rien ne nous restait. J'étais là le deuxième mois lorsque j'appris que Mister D. qui était à Stanley Falls, s'était battu contre les Arabes et qu'il avait dû s'enfuir (442).

169. Le troisième mois de mon retour, Stanley apparut (443) avec une dizaine d'Européens (444) et nous nous rencontrâmes chez le Consul, Mister H(olmwood). Il me dit: « Nous voulions nous rendre directement de l'Europe à la Côte Ouest, mais en apprenant que vous étiez momentanément à Zanzibar nous avons préféré passer par ici. Nous avons deux propositions à vous faire. La première: nous désirons que vous acceptiez de devenir gouverneur au nom de la Belgique et que vous arboriez aussi le drapeau belge dans les territoires qui sont sous votre domination; la seconde: que vous nous procuriez des hommes pour ramener Emin Pacha ». Je leur répondis: « Il faut que d'abord je voie Seyyid Bargash, puisque moi-même et mes territoires, nous dépendons de lui ». Mais ils répondirent: « Vous seul vous y commandez: le Manyema dépend de vous; vous seul en êtes

le maître ». Et avec l'aide de Mister H(olmwood), ils élaborèrent une convention dont ils me firent lecture.

J'emportai ce document et je le montrai à Seyyid Bargash, en le mettant parfaitement au courant. Le Seyyid me dit: « Allez-y, Hamed, et vous ferez comme bon vous semblera ». Je répliquai: « Mais ils ne me paient que très peu, seulement 30 livres d'or par mois ». Il me répondit: « Même s'ils ne vous payaient que 10 livres, il faudrait accepter: d'ailleurs vous continuerez à vous occuper de vos affaires » (445). Trois jours plus tard, nous partîmes, j'avais pris avec moi une centaine d'hommes pour m'accompagner (446). A Mohammed ben Masud el-Wardi, je donnai l'instruction d'expédier au Manyema pour 30.000 dollars de marchandises. Avant de quitter Zanzibar, Stanley et moi, nous fîmes une visite d'adieu à Seyyid Bargash. Il fit présent à Stanley d'une bague sertie de diamants et d'une épée; à moi il fit cadeau d'une montre en or et de 2.000 roupies (447).

VI. Cinquième voyage (février 1887-août 1891)

170. Nous naviguâmes douze jours ou vingt-quatre *wadha* (448), et nous accostâmes au Cap de l'Amiral (449). Nous jetâmes l'ancre durant un jour et beaucoup d'Européens montèrent à bord, des hommes et des femmes, pour me saluer. Mais je ne descendis pas à terre. Le lendemain, à sept heures (1 h. de l'après-midi), nous levâmes l'ancre et dans l'après-midi nous arrivâmes à Capetown. Nous restâmes au large et seulement le lendemain matin nous entrâmes au port. Dans la matinée, nous restâmes encore à bord mais le lendemain matin nous descendîmes à terre et à pied nous allâmes visiter les *Queen's Gardens* (450); le retour se fit en carrosse. L'après-midi nous quittâmes le port de Capetown; nous subîmes du gros temps, ce qui était pénible car le bateau se ressentit beaucoup du roulis. Mais dans l'après-midi la mer devint très calme et c'était comme si le bateau avançait sur un tapis. Nous naviguâmes encore huit jours ou seize *wadha,* avant d'accoster à Banana.

171. Deux jours pleins, nous restâmes à bord; le troisième jour, je descendis à terre et visitai la factorerie hollandaise, où l'on me témoigna beaucoup d'honneur (451). Quand je partis de là (452), ils me remirent des lettres pour leur compatriote, Gr. (453) à Kintambo, Stanley Pool (454). Nous partîmes pour Matadi; de là nous suivîmes la route pour le Haut; comme c'était la saison des pluies, nous ne faisions que de courtes étapes; après quinze jours, nous arrivâmes à Kintambo, Stanley Pool (455). Ici, je remis sa correspondance à Gr(eshoff) et il me dit: « Laissez-moi un de vos hommes, avec lequel je pourrais me rendre à Stanley Falls ». Je lui laissai Naimu, un de mes hommes (456). Ensuite nous continuâmes notre voyage par bateau, en passant par Ukuti (457) et Bangara (458). Partout où nous passions, les Européens avaient déjà élevé des bâtiments et partout aussi les Européens me traitaient avec la plus grande déférence. Les Belges ne manquaient pas de prestance! (459).

172. Finalement nous arrivâmes à l'affluent Usoko, appelé plus en amont Mature (460). Stanley se dirigea avec ses vapeurs vers les villages où autrefois beaucoup de nos hommes avaient été tués, lorsqu'ils arrivèrent dans ces parages avec Salum ben Mohammed (461). C'est sur cette rivière que Stanley naviguait maintenant avec ses vapeurs. Au Major (462) il donna un vapeur pour nous conduire à Stanley Falls. J'avais demandé à Stanley de me donner de la poudre pour pouvoir armer les cinq cents hommes que je devais lui fournir, au moment où je les lui amènerais. Mais il m'avait répondu: « Je ne peux pas vous en donner en ce moment, car j'en ai à peine assez pour moi, mais vous pourrez en acheter à Stanley Falls même ».

J'avais reçu aussi quantité de drapeaux belges que je devais arborer dans tous les territoires sous ma juridiction. A Stanley Falls, j'ai arboré de suite le drapeau belge et mes gens en firent de même dans toutes les localités où l'on passait, à commencer par Usoko. A Stanley Falls je fis hisser à un mât le drapeau belge. Le Major partit et nous lui fîmes nos adieux (463).

173. Je commençai à rassembler les hommes à envoyer au Major. Après que Stanley eut pris congé de moi, il avait remonté le haut Usoko; de là, il voulut tout de suite continuer son chemin.

Il laissa derrière lui un certain nombre d'hommes et quelques Européens. Ils le suivraient par après sous le commandement du Major. Après que le Major m'eut quitté, je réunis les cinq cents hommes et les plaçai sous le commandement d'Ali ben Mohammed el-Hinawi, qui devait les conduire à destination.

Dès notre arrivée, le Major et moi, nous avions voulu acheter de la poudre chez les Arabes de Stanley Falls, mais nous n'obtînmes rien. Il n'y avait rien à obtenir non plus chez les commerçants de Nyangwe et de Kasongo, car la poudre était devenue rare. Le peu de poudre que j'avais moi-même, je le donnai alors à Ali ben Mohammed. C'est ainsi qu'ils partirent; ils dépassèrent le Rumami et remontèrent l'Usoko. Les eaux étaient très hautes et ils furent contraints à ne pas trop s'éloigner de la rive. Ils dépassèrent beaucoup de villages indigènes. Pendant quatre jours, ils remontèrent la rivière en pirogues et, le cinquième, ils arrivèrent aux villages dans lesquels précédemment, nos hommes avaient été massacrés, ceux qui avaient voyagé avec Salum ben Mohammed. Là, ils commencèrent à se battre contre les indigènes, mais leur poudre étant épuisée, ils durent rebrousser chemin (464).

174. Je demeurai encore deux jours et le troisième je partis pour Kasongo, dans l'intention de revenir le plus vite possible (465). Précisément durant mon absence, des Européens arrivèrent pour réquisitionner le contingent d'hommes que je devais leur fournir. Mister Jameson se présenta devant Mohammed ben Saïd Bwana Nzige. Celui-ci répondit: « Hamed ben Mohammed est parti pour Kasongo et Nyangwe ». Alors il exigea des pirogues pour me rejoindre et il vint me trouver à Kasongo (466). « Nous sommes très en retard; je vous ai suivi pour vous recommander de vous dépêcher davantage ». Alors je lui racontai comment les choses s'étaient passées sur l'Usoko. Je rassemblai en hâte plus de gens qu'ils ne demandaient. Je réunis aussi des pirogues et nous descendîmes le fleuve Congo. Le jour même que nous avions fixé pour le départ, parut Mohammed ben Khalfan Rumaliza; il était venu pour me voir. A cause de lui, je restai encore un jour de plus au bord du fleuve et je lui dis: « Exécutez mes ordres; je suis au service de la Belgique et je suis leurs directives. Dans tous les territoires de mon ressort, je hisse-

rai leur drapeau. Vous autres, qui êtes mes hommes, vous devez suivre mes ordres ». Je lui donnai l'ordre de hisser le drapeau belge aussi à Mtowa. Il se déclara prêt à le faire (467). Ensuite je lui demandai des nouvelles des marchandises, d'une valeur de 37 à 38.000 dollars, que j'avais fait expédier lors de mon départ pour le Cap. Je les avais confiées à Makanjira, qui avait pris la route par Tabora (468). Il m'informa: « Des 30.000 dollars de marchandises, j'en ai pris moitié ». Je lui demandai: « Avez-vous de l'ivoire? ». Il répondit: « Beaucoup d'ivoire est déposé en Uvinza ». Je lui demandai encore: « Mes gens de Ruemba et d'Itawa ont-ils envoyé leur ivoire? » Il répondit qu'ils en avaient envoyé autant et autant. J'ajoutai foi à ses paroles et l'avertis encore d'observer docilement les instructions des Européens. Je lui dis: « Notre pouvoir dépend du Sultan, les contrées où je commande, ainsi que leurs habitants comme d'ailleurs moi-même, tombent sous son pouvoir. Il exécute les ordres des Européens; à plus forte raison, nous devons les exécuter ». Il me répondit qu'il acceptait ce que je lui avais recommandé. Là-dessus, je partis et nous allâmes notre chemin. Il était venu d'Ujiji pour me voir; notre entrevue ne dura qu'un jour (469). En compagnie de Mister Jameson, nous fîmes le voyage vers Stanley Falls. De là sans nous attarder, nous descendîmes le fleuve pour nous rendre au camp de l'Usoko. Là je remis le contingent d'hommes demandé et ils se préparèrent à partir (470). Ces jours-là, arriva un bateau belge ayant à bord quatre ou cinq Européens auxquels je devais montrer un endroit où construire leur station (471). L'un d'eux devait me servir de secrétaire (472). Quand il me fallait quelque chose en Europe, il écrivait ce que je voulais car je lui donnais mes instructions.

Le jour où le Major, Mister Jameson et les autres Européens se mirent en route, nous montâmes à bord du vapeur pour rentrer à Stanley Falls (473). Quelques jours après mon arrivée, arriva dans son bateau, le Hollandais Gr(eshoff); il était accompagné de l'homme que j'avais laissé au Stanley Pool. Il acheta de l'ivoire en échange de ses marchandises, et, quand ses marchandises furent épuisées, il acheta encore de l'ivoire, en payant en livres sterling. Je lui dis « Envoyez une lettre de traite à Taria ». Il répondit: « Je n'ai jamais entendu parler de Taria à Zanzibar ». « Informez-vous en Europe; là on le connaîtra

certainement. J'écrirai à Taria et quand votre lettre de traite arrivera, il m'en avisera certainement ». Après cela, Gr(eshoff) repartit (474).

175. Après un mois, Jameson revint et il me raconta que le Major avait été tué d'un coup de fusil (475). Le meurtrier était un certain Senga qui avait réussi à prendre la fuite. D'autres hommes s'étaient également enfuis et on avait constaté la disparition de quelques charges, environ dix. Il continua: « Tous les autres bagages, nous les avons rassemblés dans un campement à proximité du village et les autres porteurs s'y trouvent également. Je suis venu vous trouver pour vous prier de bien vouloir m'accompagner ». Il voulait dire non seulement moi, mais aussi les Belges, qui étaient avec moi. Je lui demandai: « Pourquoi Senga a-t-il tué le Major? ». Il répondit: « Parce qu'il lui avait défendu de faire du tapage en dansant. Les *wanyampara* lui avaient fait remarquer que cette danse avait été organisée pour fêter leur départ; alors devraient-ils être tristes comme à un enterrement? Le soir, les femmes de Senga étaient en train de danser, quand, entre deux et trois heures (8-9 h. du soir) le Major apparut tout à coup et menaça une des femmes de Senga d'une lance. Voyant cela, Senga a tiré sur le Major. Voilà le fond de l'affaire ».

Quatre jours plus tard, on nous amena Senga, ses femmes et ses enfants, tous liés. Je le remis aux autorités belges qui l'interrogèrent: « Pourquoi as-tu tué le Major? » Il répondit la même chose que ce que m'avait dit Jameson. Ils lui dirent: « Si quelqu'un t'a incité au meurtre, dis-le, sinon tu n'as aucune chance de t'en tirer, tu seras condamné à mort ». Mais il répondit: « Personne ne m'a conseillé; il n'y a pas d'autre motif que celui que je vous ai déjà indiqué ». Alors les autorités belges m'appelèrent, avec Jameson, et ils nous communiquèrent le verdict prononcé contre Senga; ils le livrèrent à Jameson qui ordonna de l'exécuter. Ses femmes et enfants furent remis en liberté car ils n'étaient pas complices dans le meurtre commis par Senga. C'est ainsi que Senga, un de nos hommes, fut fusillé (476).

Jameson me pria de l'accompagner, mais les Belges objectèrent: « Hamed ben Mohammed ne peut pas partir; il est ici

au service du gouvernement, et, nous autres, nous dépendons de lui; comment alors pourrait-il partir en voyage? Dans son contrat il est spécifié qu'il fournira des hommes mais non qu'il fera lui-même le voyage ». Alors Jameson s'engagea à me payer cinquante à soixante mille dollars; et, au cas où en Europe on ne voudrait pas les verser, il était décidé à les prendre sur sa fortune personnelle. Cependant les Belges lui répondirent: « Si vous voulez vous faire accompagner par Hamed ben Mohammed dans votre voyage, descendez à Banana pour télégraphier. S'il obtient l'autorisation de vous accompagner, vous pourrez vous mettre d'accord sur ses appointements ». Jameson décida d'entreprendre le voyage et je lui procurai des pirogues et des guides (477). Il n'atteignit jamais Banana, car il succomba à une attaque de malaria. Nos hommes revinrent, apportant des lettres des Européens, annonçant la mort de Jameson; il était décédé dans une station belge (478).

Peu après le retour de nos hommes, Stanley aussi revint, il trouva ses hommes et les miens avec leurs bagages. Il m'envoya un messager pour me dire de lui envoyer Salum ben Mohammed avec qui il voulait avoir une entrevue. Il lui dit: « Je veux rentrer; je ne connais pas la route que je prendrai. J'ai vu Emin Pacha, il me suivra. Sans tarder, nous ferons route ensemble vers la Côte; quant à la mort du Major, je dirai que Hamed ben Mohammed en porte la responsabilité ». Salum ben Mohammed lui répliqua: « C'est votre affaire, vous direz ce que vous voudrez. Mais voici les hommes que Hamed ben Mohammed devait vous fournir; il m'avait ordonné de vous amener ces hommes, je les ai conduits jusqu'à vous. Hamed ben Mohammed n'avait pas d'autre obligation, sinon celle de vous fournir ces hommes ». Stanley partit et Salum ben Mohammed revint me raconter tout ce qui s'était passé (479).

176. Nous restâmes à Stanley Falls. Chaque mois, il arrivait à notre camp deux à trois vapeurs avec des Européens; ils chargeaient de l'ivoire, parfois même ils ne pouvaient pas enlever tout le stock. Stanley Falls se peuplait de plus en plus d'Européens et, tout ce qu'on voulait acheter, on pouvait se le procurer sur place. Stanley Falls devint un grand port où l'on pouvait désormais trouver tout ce que l'on désirait. Des sociétés belges et

françaises (480) s'y établirent également et partout surgirent des factoreries. Mon Dieu, ce fut magnifique! (481). Chaque vapeur qui arrivait, repartait avec un plein chargement d'ivoire. Un jour le gouverneur belge vint en visite; il voulut imposer une taxe sur l'ivoire. De chaque *frasilah* d'ivoire, cinq livres iraient à l'Etat; les trente autres livres resteraient au vendeur de l'ivoire. Je proposai une taxe de compromis: « Je suis d'accord de payer cinq livres de taxe sur mon ivoire personnel, mais pour les autres Arabes, je vous demande de ne pas exiger plus que trois livres ». Cette proposition fut acceptée. Je convoquai une réunion de tous les Arabes à Stanley Falls et de tous ceux qui faisaient le commerce de l'ivoire. Ils me dirent: « Vous arrangerez cette affaire à votre manière; nous serons d'accord ». Je fis donc savoir au gouverneur que nous avions accepté son ordonnance, comme j'étais convenu avec lui. Là-dessus, il continua sa tournée (482). On apportait l'ivoire en quantités étonnantes. J'entretenais d'excellentes relations avec tous les Belges et avec toutes les sociétés commerciales et tous me traitaient avec de grands égards. Ils écoutaient et suivaient mes instructions et de mon côté, je m'efforçais de satisfaire leurs désirs et nous nous entendions parfaitement.

Un jour arriva aussi un Français, il me demanda des hommes et des pirogues pour aller à Zanzibar. Je lui procurai des hommes qui le conduisirent à Kasongo, de là au Tanganyika, à Tabora et jusqu'à jusqu'à Zanzibar (483). On vivait à Stanley Falls exactement comme à la Côte. Personne ne faisait encore venir quoi que ce soit de Zanzibar ou de Tabora ou d'Ujiji; désormais, on trouvait tout sur place. A cette époque, me parvinrent aussi des lettres de mon fils, Sef ben Hamed ben Mohammed et de Saïd ben Habib, dans lesquelles ils m'écrivaient: « Nous avons décidé d'aller à la Côte ». Je répondis: « D'accord, allez-y » (484).

Peu après arriva d'Europe la nouvelle que Seyyid Bargash était décédé et que Seyyid Khalifa lui avait succédé. Tout de suite, j'envoyai des messagers avec une lettre rejoindre Sef ben Hamed; je leur ordonnai: « Suivez-le même jusqu'à Tabora et remettez à Sef ben Hamed cette lettre pour Seyyid Khalifa ». Les courriers partirent et le rejoignirent au Tanganyika (485).

J'étais très pris par mon commerce à Stanley Falls; je n'avais pas le temps de faire autre chose, tellement j'étais occupé à peser l'ivoire. Certains le vendaient contre des marchandises; d'autres préféraient des livres sterling, on les payait en livres sterling; d'autres encore voulaient des roupies. Un jour, je reçus une lettre d'Europe, du Roi des Belges; il me communiquait ceci: « Il y a de très graves accusations contre vous de la part de Stanley; il vous accuse d'avoir tué le Major et d'avoir rompu votre contrat. Vous aurez à payer des dommages pour la mort du Major et votre argent chez Taria Topan est bloqué. Un grand procès vous attend. En confirmation vous recevrez des lettres de Zanzibar; alors vous verrez que ce que j'écris, est vrai » (486).

177. Ayant reçu ces nouvelles, je décidai de partir tout de suite, car je me rendais compte que je ne pouvais plus rester; il valait mieux aller de suite à Zanzibar (487). Mes congénères de Stanley Falls me dirent bien: « Pourquoi aller à la Côte? Restez ici ». Mais je répondis: « Vous n'êtes pas très intelligents. Qui pourra m'empêcher de partir si je veux partir? Vraiment, vous manquez de perspicacité ». Je quittai Stanley Falls et j'arrivai à Nyangwe (488). Là, je leur dis: « J'ai décidé d'aller à la Côte ». Mais je ne leur expliquai pas le fin fond de l'histoire, car les gens de la Côte ne comprennent pas toujours bien ce qu'on leur dit. A mon arrivée à Kasongo, j'y trouvai tout un paquet de lettres qui me prévenaient de toutes sortes de dangers. Les gens de la Côte me pressèrent de ne pas descendre jusqu'à la Côte, à aucun prix: « Mieux vaut perdre ses biens que de perdre sa vie ». Je considérai tout cela comme n'ayant pas de sens et je convoquai tous mes congénères de Kasongo pour leur dire: « Je descends à la Côte; j'ai reçu plusieurs lettres et des instructions pour m'y rendre ». Cependant tous insistaient et me déconseillaient d'y aller; ils disaient: « N'allez pas à la Côte; si on saisit vos biens, tant pis; ici à l'intérieur du pays, vous avez encore suffisamment de biens ». Je leur répondis: « Avons-nous, ici au Manyema, assez de forces pour pouvoir résister aux Européens? Quelles provisions ou munitions avez-vous donc? Et les gens du Manyema, sont-ce des guerriers sur lesquels nous pouvons compter? Nous n'avons pas la plus petite armée. Nous avons pu les vaincre parce que les villages étaient hostiles les

uns aux autres. Tant que les Arabes étaient puissants et les Européens divisés, alors moi aussi, j'étais de votre avis. Mais actuellement les Européens disposent d'une force irrésistible et inépuisable. Cessez donc d'adopter cette attitude provocante ». Même Mohammed ben Saïd Bwana Nzige me donnait le même conseil. « N'y allez pas ». Mais je lui répondis: « Alors toi aussi, tu parles de la sorte. Tu ne vois donc pas clair. Je t'ai toujours tenu pour un homme intelligent et toi aussi, tu parles comme les autres ».

Le bruit se répandit tout à coup que Mohammed ben Khalfan voulait attaquer le capitaine J., un Européen (489). Je dis à Mohammed ben Saïd: « Prend vite les devants et dis à Mohammed ben Khalfan Rumaliza que jamais il ne fasse cette sottise dans aucun endroit des contrées qui sont sous mon autorité ». Mohammed ben Saïd se rendit à Ujiji, tandis que je terminais mes affaires. Mes affaires expédiées, je me mis en route pour la Côte (490).

J'ai oublié de mentionner qu'au moment de mon départ de Stanley Falls, je pris congé de tous les Européens qui s'y trouvaient; il n'y avait personne qui ne regrettât mon départ. J'avais invité tous les directeurs des firmes commerciales et Monsieur T., le plus important des fonctionnaires de l'Etat (491). Je leur déclarai: « Moi, je pars maintenant, mais Rashid ben Mohammed ben Saïd (492) sera mon remplaçant comme gouverneur ici à Stanley Falls. Mes affaires commerciales seront gérées par Hamed ben Sinan (493) et Ali ben Mohammed ben Ali ». Voilà ce que j'avais oublié en parlant de Stanley Falls.

178. Ayant quitté Kasongo, à mi-chemin je rencontrai Msabbah ben Njem, le gouverneur de Tanganyika. Il me raconta que Mohammed ben Khalfan Rumaliza avait déclaré la guerre à l'Européen, le capitaine J(oubert). Je lui répondis: « J'avais envoyé des messagers pour le lui interdire; Mohammed ben Saïd y est allé personnellement pour l'empêcher de faire cette sottise ». Msabbah répondit: « Il n'écoute personne; jamais je n'ai rencontré un homme aussi insoumis que celui-là ». Voilà la réponse que me fit Msabbah ben Njem. Je me dirigeai ensuite vers Mtowa (494). Rumaliza vint m'y trouver pour me présenter ses hommes (495). Je le réprimandai très sévèrement et il me

dit: « Vous avez raison. Mais mes hommes n'étaient pas en mesure de combattre parce que le bateau sur lequel ils avaient chargé la poudre, fut pris dans une tempête; la poudre fut mouillée et ainsi ils furent forcés de retourner » (496).

Je hissai le drapeau belge à Mtowa, car à mon départ de Stanley Falls, on m'avait dit d'arborer le drapeau belge dans tous les lieux sous mon autorité (497). Ensuite je poursuivis mon voyage vers Ujiji, où je mis en dépôt tout l'ivoire apporté (498). Je continuai mon voyage jusqu'à Usaguzi (499) où je rencontrai Masud ben Bukhet (500), qui m'apportait de nombreuses lettres; presque toutes contenaient la même chose: le conseil de ne pas aller à la Côte. Il y avait aussi des lettres des Arabes de Tabora. Tous ces avis, je les considérais comme ridicules. Il y avait aussi une lettre du juge Cracknall (501), qui m'écrivait: « Si dans les six mois qui suivent la réception de cette lettre, vous n'êtes pas arrivé à Zanzibar, tous vos biens en dépôt chez Taria Topan seront transférés à la Société Mackenzie » (502). Je continuai mon voyage vers l'Urambo. Mpanda Sharo était décédé et c'était le fils de Mirambo qui régnait maintenant; il me reçut avec beaucoup d'égards comme le faisait autrefois son père (503). Je rendis visite à un missionnaire anglais (504), qui me régala d'un grand dîner. Il avait comme voisin un certain Mister B., un Allemand (505). Le missionnaire me demanda: « Irez-vous voir cet Allemand au sujet de votre procès? » Je lui dis: « Non, car j'ai appris de Masud ben Bukhet qu'il est très pointilleux ». Alors il me répondit: « C'est exact, mais vous pourriez tout de même lui rendre visite ». A mon arrivée chez lui, je fus très bien accueilli et il me traita avec beaucoup de respect. Nous parlâmes de beaucoup de choses et il m'offrit du café et du thé. L'ayant quitté, j'établis mon camp de nuit près des sources qui se trouvaient là tout près. Pour me faire plaisir, il m'envoya toutes sortes de présents, ainsi que sept têtes de bétail. Il me fit dire encore: « Je ne viens pas de la Côte; j'étais à Mpwapwa et, c'est là que je reçus un ordre du gouvernement d'aller dans l'Urambo ». Je passai la nuit là et, le matin, nous fîmes nos adieux et je continuai mon chemin vers Tabora.

179. A mon arrivée à Tabora, Emin Pacha était déjà parti (506), mais il avait laissé une lettre pour moi, dans laquelle il

m'écrivait: « Vos hommes ne m'ont pas manqué d'égards; de ceux qui étaient venus avec Stanley, un certain nombre m'ont accompagné à la Côte. Vos autres hommes m'ont aussi témoigné beaucoup de respect; ils sont retournés maintenant au Manyema. Les accusations de Stanley sont fausses » (507). Je m'arrêtai à Tabora (508). Tous les Arabes vinrent me trouver, ils me dirent qu'ils avaient des lettres de Mohammed ben Khalfan et de Mohammed ben Saïd, dans lesquelles ceux-ci les priaient de me dire de ne pas aller à la Côte et qu'ici les Européens ne pourraient rien contre moi. Je leur répondis: « Vous êtes tous fous. Pensez-vous être capables de me protéger, si les Européens veulent vraiment m'avoir? Si vous vous en sentez capables, pourquoi n'avez rien fait contre Emin Pacha qui a tué tant de nos gens? (509). Je vous répète; vous avez tous perdu la tête. Ou peut-être voulez-vous me tendre un piège? Alors, cherchez d'autres victimes, moi j'ai gardé toute mon intelligence. Allez-vous en; moi, je continue mon voyage ».

A cette époque, arriva d'Urambo, Mister B(ülow); il alla voir le gouverneur Sef ben Saïd. A Tabora tout le monde le craignait et personne n'osait aller chez lui. Le gouverneur lui-même n'y alla qu'avec circonspection; quant à moi, quand il lui arrivait de ne pas m'avoir vu depuis une heure, il commençait à s'inquiéter à mon sujet. Après dix jours, il voulut partir pour Ujui et nous nous mîmes d'accord qu'au moment où je quitterais Tabora, il quitterait Ujui et que nous nous rencontrerions à Tora, pour faire ensemble le voyage vers la Côte (510).

Au jour fixé pour le départ, je me remis en route mais après une journée de marche, je tombai malade pour une durée de six mois. Personne ne croyait encore en ma guérison. Les missionnaires français cependant me soignèrent de leur mieux et me donnèrent des médicaments appropriés (511) et les Européens qui se trouvaient dans l'Urambo venaient me visiter (512). Ainsi, je me rétablis progressivement, mais ce n'est qu'au quatrième mois que je me sentis vraiment un peu mieux. Je me proposai donc de repartir après les fêtes d'Id el-Fitr (513). Je me remis en route mais il m'était impossible de marcher; durant deux jours je me fis porter dans une litière, mais c'était exténuant. Alors je montai sur un âne et c'est ainsi que j'atteignis le campement. Je m'y arrêtai, incapable de continuer plus loin. Finalement j'arrivai

quand même à Mpwapwa. J'y rencontrai des missionnaires (514) qui m'informèrent que Mister B(ülow) leur avait raconté qu'il avait formé le projet de voyager en ma compagnie, et, qu'à cet effet, il aurait dû me rencontrer à Tora; partout il s'était attardé pour me permettre de le rejoindre. Je répondis: « Vous voyez dans quel état je suis, j'ai été malade durant plus de cinq mois ». Puis ils me dirent: « Le frère de Jameson et la femme de Jameson, décédé au Congo, sont venus ici pour se renseigner au sujet d'une histoire, racontée par Stanley, selon laquelle leur frère aurait acheté un esclave pour quelques pièces d'étoffes; ensuite il aurait livré cet esclave aux indigènes qui l'auraient tué et mangé; il aurait observé ce spectacle en votre présence ». Je leur répondis: « C'est un grand mensonge. Du reste, je n'y étais pas présent; et je n'ai rien vu ni entendu; c'est ici, de votre bouche, que j'en entends parler pour la première fois (515). Et je devrais croire cette monstruosité? Hélas, je n'ai jamais vu un Européen ou quelqu'autre créature, qui sache mentir comme celui-là! Comment voulez-vous que les gens dans ses paroles, distinguent encore la vérité du mensonge? En outre, tous les services que je lui ai rendus, n'ont pu le satisfaire. En retour, pour me remercier il veut encore me faire exécuter. Maintenant je vois la valeur de ses promesses. Il m'avait dit: lorsque je serai de retour en Europe, je ferai tout pour vous, car je serai riche et très influent. Et il m'a envoyé une photo, sa photo! Et quand nous nous sommes rencontrés de nouveau, il m'a offert un chien; c'était à Capetown. Je l'ai donné tout de suite à Jameson; c'était un tout petit chien de rien du tout (516). Je savais déjà que c'était un menteur. Mais il ne lui suffisait pas de faire des rapports calomnieux à mon sujet, il devait encore calomnier un mort, Jameson ».

180. A mon arrivée dans l'Usagara, j'y trouvai une lettre de Son Excellence le Gouverneur (517). Il m'écrivait: « A votre arrivée à Bagamoyo (518), n'allez pas à Zanzibar sans m'avoir vu ». Dès mon arrivée à Bagamoyo (518), j'y vis Monsieur Sch., un haut fonctionnaire qui me reçut avec beaucoup d'égards (519). Les dix jours qui suivirent mon arrivée à Bagamoyo, je reçus constamment des lettres de Zanzibar, m'invitant à m'y rendre. Enfin parut le gouverneur. Il était venu me chercher

sans autre compagnie. Il passa la nuit à Bagamoyo et le jour suivant nous fîmes voile pour Dar es Salaam. Le gouverneur me témoignait les plus grandes marques d'estime. J'y restai six à sept jours, puis nous fîmes la traversée vers Zanzibar (520).

VII. Retour définitif à Zanzibar

180 b. Là, je ne vis rien d'anormal: pas question de procès; personne ne me demanda quoi que ce soit, à l'exception de quelques Européens qui me questionnèrent au sujet de Jameson, à la suite des mensonges racontés par Stanley. Ensuite Mister Nicol (521) m'invita chez lui et me dit: « Nous n'avons à formuler aucune plainte contre vous et nous désirons faire à ce sujet une déclaration écrite ». Ensemble nous rédigeâmes donc une déclaration écrite et c'est ainsi qu'on mit fin aux réclamations de Stanley et à ses mensonges (522).

Pendant mon séjour à Zanzibar, Monsieur B., un Belge, vint me trouver et me demanda de lui procurer des travailleurs. Il était envoyé par une compagnie belge qui voulait construire un chemin de fer (523). Et de même Monsieur F., un représentant du gouvernement belge, qui se trouvait alors à Zanzibar (524). Nous nous mîmes d'accord que je lui procurerais des hommes à Bena Kamba sur le Rumami (525). Tous les trois mois, je lui livrerais huit cents hommes, jusqu'à ce qu'ils en aient assez. Pour chaque travailleur, je recevrais 70 dollars. Nous nous mîmes d'accord que je procurerais de la main-d'œuvre pour une somme globale de 30.000 dollars. J'envoyai alors des messagers à Ngongo Ruweteta, l'instruisant de livrer des hommes à Bena Kamba pour Sef ben Hamed ben Mohammed: huit cents tous les trois mois; s'il pouvait en recruter plus, il devait les engager également (526). Ayant envoyé ces messagers, j'envoyai aussi des Arabes; à cet effet, j'achetai pour 50.000 dollars de marchandises diverses, sans compter ce que je leur avais déjà avancé, en prévision des affaires que pourraient faire ceux qui voudraient

en faire. Les Arabes partirent (527), mais au lac Tanganyika une partie des marchandises tomba dans les griffes de Mohammed ben Khalfan Rumaliza et de Mohammed ben Saïd Bwana Nzige, une autre partie tomba dans les mains de Abdallah ben Sinan (528), mais lorsque celui-ci se rendit au village de Sef ben Sleman er-Rijami dans l'Usagara (529), il fut attaqué lui-même par les Wahehe. C'est ainsi que je perdis des marchandises pour une valeur de plus de 30.000 dollars (530).

181. Peu après arriva la nouvelle que Mohammed ben Khalfan Rumaliza avait déchiré le drapeau belge à Mtowa. Le mât du drapeau fut renversé et l'officier belge tué (531). Il avait résolu aussi de venir en personne attaquer Tabora. Les autres essayèrent de l'en dissuader mais il envoya un grand nombre d'hommes armés de fusils pour soutenir et aider Sike (532). Tout en sachant fort bien que Nyaso était ma mère, il la combattait sans aucune raison valable, mais uniquement parce qu'elle sympathisait avec les Européens et parce qu'elle recevait de l'ivoire provenant du Manyema, où elle avait envoyé quelques hommes pour y faire le commerce en mon nom. Quand ceux-ci étaient sur le chemin du retour, il leur vola trente-cinq pointes d'ivoire, uniquement parce que ma mère s'entendait bien avec les Européens. Après cela, il fit savoir aux hommes du Manyema et de Nyangwe, de la part des gens de la Côte de la suite de Mwinyi Mohara: « Attaquez les Européens. Moi et vous, nous sommes du même bord. Les hommes de Tippo Tip à Kasongo sont les esclaves des Européens ». Ces propos plurent aux gens de la Côte et ils assassinèrent Monsieur H,, le directeur d'une compagnie belge, qui était un de mes amis (533). Quand Monsieur H(odister) fut tué, mon fils, Sef ben Hamed ben Mohammed, se trouvait à Stanley Falls. Monsieur T(obback) lui apprit la nouvelle et lui demanda: « Quels sont vos projets à vous »? Il répondit: « Moi et vous nous sommes du même bord ». Lors de mon départ, j'avais confié à Ngongo Ruweteta toutes mes affaires, toutes mes armes et toute mon autorité. Les Belges eurent tort, du moins en partie, de se mettre en rapport avec Ngongo Ruweteta secrètement, sans en avertir Sef ben Hamed ben Mohammed et Rashid ben Mohammed, à qui j'avais transféré mes pouvoirs à Stanley Falls. Ils négligèrent donc de les

mettre au courant de leur pacte avec Ngongo. Sans cette erreur, ils auraient pu compter davantage sur la fidélité du clan de Sef ben Hamed et de Rashid ben Mohammed, au moment où ils se rendirent compte qu'ils devaient se méfier du clan de Mwinyi Mohara. Si les Belges avaient traité ouvertement avec Ngongo Ruweteta, mes parents seraient restés de leur côté (534). Mais les Belges ne comprirent pas l'importance de ce fait et à cause de cette convention secrète, ils s'aliénèrent des amis sûrs (535).

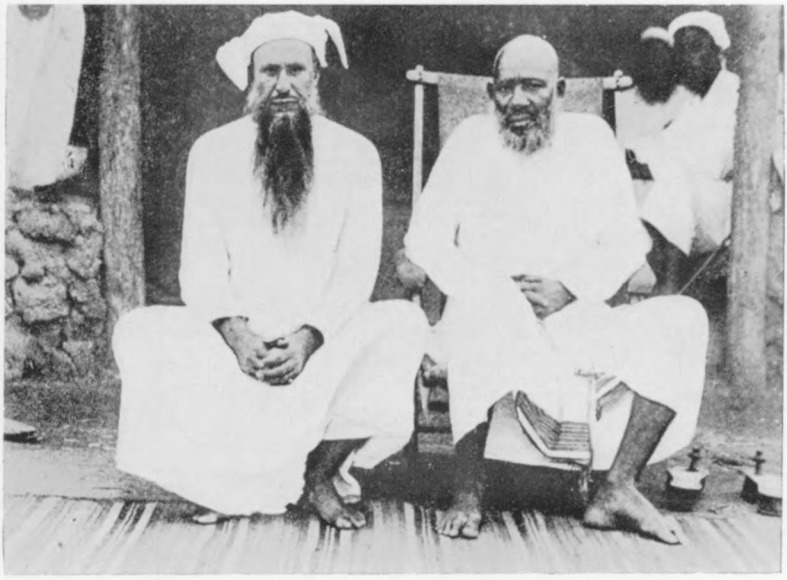
Ngongo Ruweteta était, au fond. un imbécile; il se révolta contre ses maîtres. tua un grand nombre des chefs et, s'il rencontrait leurs hommes, il les massacrait sans distinction. Les gens de Sef lui envoyèrent des messagers pour lui demander pourquoi il commettait toutes ces tueries. Sef se rendit compte que cet homme était bien capable de s'en prendre aussi à lui. Avec sa tête de jeune homme, il jugea nuisibles les actions de Ngongo, sans s'en référer à moi pour savoir ce que je lui dirais et conseillerais en pareilles circonstances. De sa propre autorité, il décida donc d'aller punir son esclave Ngongo Ruweteta, sans connaître l'existence d'un pacte entre lui et les Européens. Tout cela devait évidemment mal tourner. Si Sef avait pu deviner que Ngongo et les Belges avaient partie liée, jamais il n'aurait eu l'idée, de l'attaquer. Vraiment, il était encore très inexpérimenté, bien qu'il fût intelligent et me respectât grandement. Il passa donc le Rumami. Surgirent alors les Européens et ce qui devait arriver, arriva. Les hommes de Sef prirent la fuite et un grand nombre se noyèrent dans le Rumami (536).

A Kasongo, où habitaient les hommes de Sef, il y avait seulement un ou deux Européens. Lorsque les Wamanyema apprirent que Sef ben Juma, le fils d'un de nos frères, avait été tué (537), de même que Sef ben Hamed, ils devinrent furieux comme savent l'être les Wamanyema, et ils massacrèrent cet Européen (538). Quand Sef apparut et apprit que l'Européen avait été tué, il ne savait ce qu'il devait faire. Il comprit fort bien que les Belges avaient le droit de se venger, car à Mtowa aussi leurs compatriotes avaient été tués sans raison valable, mais uniquement à l'instigation de Mohammed ben Khalfan Rumaliza qui avait donné l'ordre de les tuer (539). Ce même Rumaliza avait aussi mis la main sur le cheval de H(odister) (540).

182. L'origine de toute cette trahison et la cause de tous ces malheurs, ce fut Rumaliza. Lui fut le vrai coupable de toutes ces actions déplorables. Si j'avais été là, tout cela ne serait pas arrivé. Autrefois, lorsque les Arabes étaient encore forts à l'intérieur, j'étais avec eux, quand ils en voulaient aux Européens; j'étais à leur disposition et ce qu'ils désiraient, je m'efforçais de le réaliser. Mais par après, tous les Arabes devinrent hostiles à mon égard et, parmi les Arabes de l'intérieur, je n'avais plus un seul ami véritable. Seul le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, me combla de bonheur et de grandeur et tandis que les indigènes et les Arabes me craignaient, je jouissais du respect et de l'appui des Européens. En cette période de troubles causés par Rumaliza, beaucoup de mes biens se perdirent. Tout d'abord les marchandises que je lui avais confiées pour une valeur de 70 à 80.000 dollars et les marchandises d'une valeur de 1.500 dollars qu'il avait volées à la caravane de Makanjira. Il en fut de même des marchandises que j'avais envoyées à Sef ben Hamed ben Mohammed pour le recrutement des travailleurs que je devais fournir à Monsieur B(ecker) et à Monsieur F(leury). Et je ne parle pas de l'ivoire envoyé du Manyema par Sef ben Hamed: 1.000 *frasilahs,* qui devaient être transportées au-delà du lac Tanganyika et envoyées à la Côte. Tout fut gaspillé au Tanganyika; de même l'ivoire provenant de l'Itawa et du Ruemba, qui avait été apporté par les gens de Barangwa (541) et d'Abdallah ben Sleman er-Rijami (542): tout cela fut perdu au Tanganyika. Il faut encore ajouter 3.000 *frasilahs* perdues à la suite de la guerre à Kasongo. Sans parler de toutes les créances que je lui avais faites, à Rumaliza, et qu'il n'honora jamais: 1.500 *frasilahs,* et tout le pays et toutes les marchandises de là-bas. Tout cela, je l'ai perdu à cause de sa malhonnêteté. Mes malheurs ont commencé le jour où j'ai fait sa connaissance; c'est alors que toutes les intrigues ont débuté. Quant aux Belges, ils ne sont pas en faute. Dieu Tout-Puissant m'en est témoin (543). Chaque fois que je prévenais Rumaliza, il refusait de m'écouter; sans lui, j'aurais pu vivre en parfait accord avec les Belges, comme avec tout autre Etat. Mais Mohammed ben Khalfan fut le véritable responsable de tout le chaos. Il a eu de la chance, car tout ceci n'était pas connu publiquement. Il se mit au service de deux Etats, la Belgique et l'Allemagne; durant la guerre de Tabora, il se ren-

dit dans l'Uhehe et il soutenait les Wahehe (544). Il y reçut une balle dans un de ses doigts. Mais tout cela ne lui causa pas de préjudice. Bien au contraire, je fus forcé de lui céder mes biens sur la Côte, sans pouvoir m'y opposer; là où l'Etat m'obligeait, je devais m'exécuter. Il était inutile de dire quoi que ce soit (545). Que vous ayez tort ou raison, quand un homme a de la chance, toutes ses entreprises lui réussissent (546).

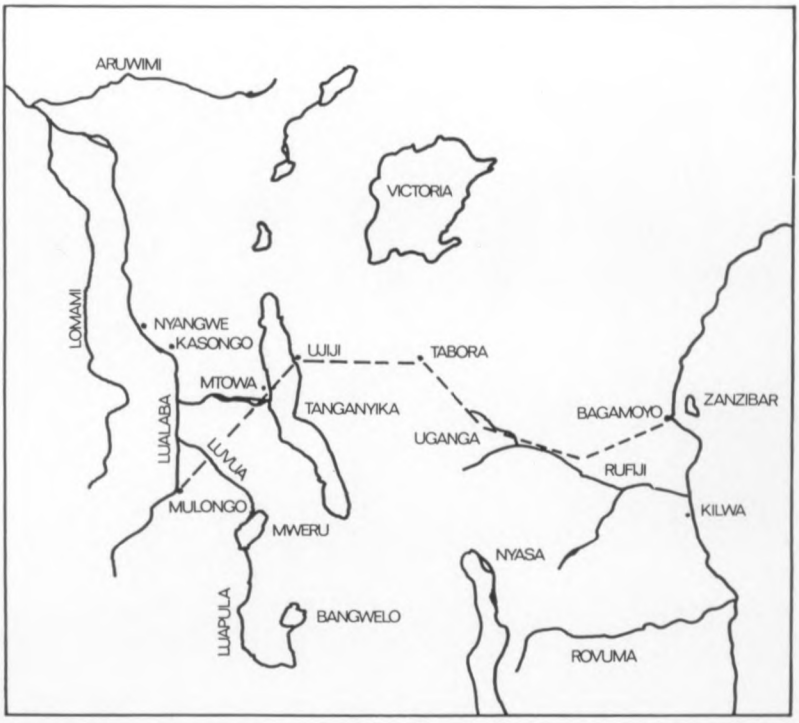
183. Et voilà tout ce que j'avais à écrire. Je n'ai rien inventé de tout ce que j'ai écrit, bien au contraire, je suis certain d'avoir été incomplet en bien des points; j'ai écrit tout ceci en abrégeant; bien des faits que j'aurais dû relater plus tôt, je les ai racontés seulement par après, car beaucoup de nuits et de jours avaient passé et même plusieurs années. Mais tout ce que j'ai écrit ici, est vrai et non pas faux. Cela je peux l'affirmer sans le moindre doute.



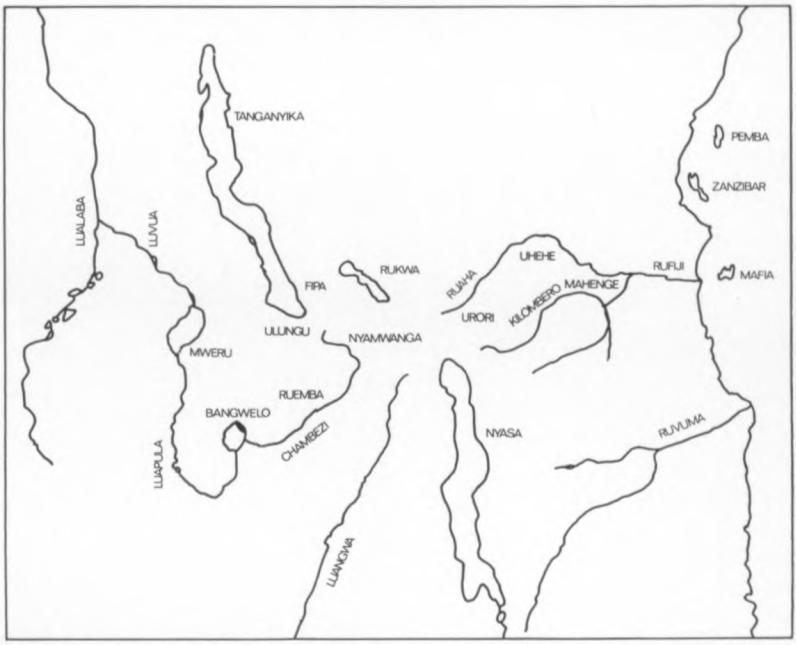
Tippo Tip (dr) et son frère consanguin Bwana Nzige aux Stanley Falls en 1888
(Photo F. De Meuse, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren)

« I was always impressed by the scrupulous personal cleanliness of the Arab leaders; their regard for appearances contrasted so strangely with the surroundings. As a rule in camp they wore spotless white robes, and I remember noticing the effect that these white garments produced... I frequently observed the natives shielding their eyes when in the presence of the Arabs, for the white robes appeared to be even more dazzling to their eyes than the light of the sun itself. »

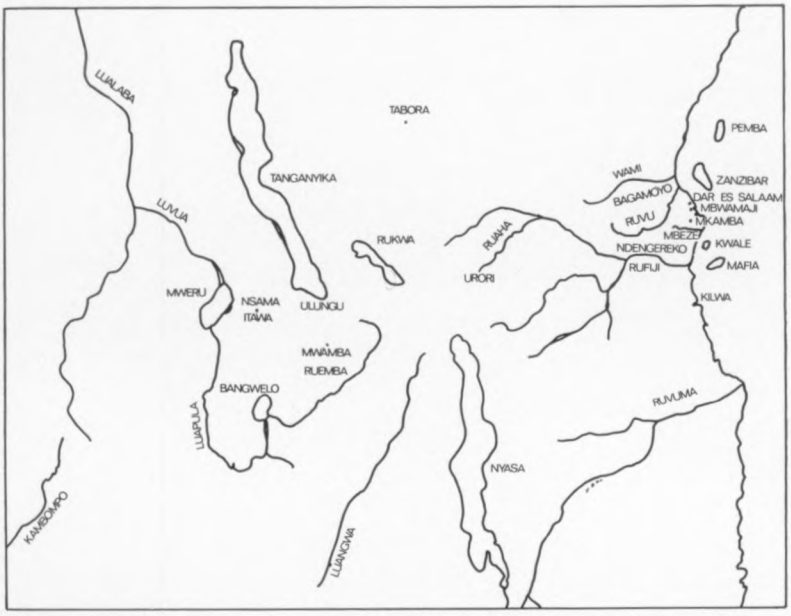
Herbert WARD, *A Voice from the Congo,* London, 1910, p. 68.



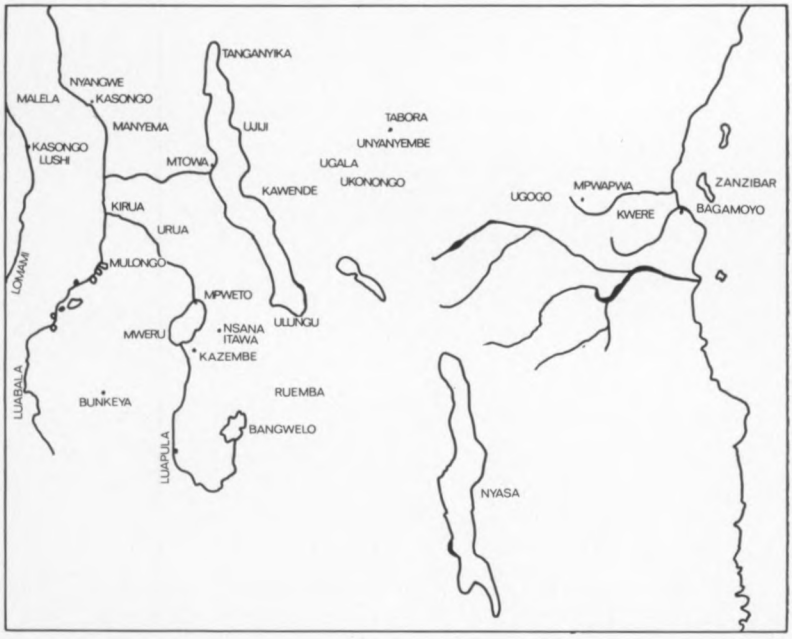
Voyages d'apprentissage: avec son père: Zanzibar - Uganga - Tabora - Ujiji; seul: Ujiji - Mtowa - Mulongo - Mtowa - Ujiji - Tabora - Zanzibar.



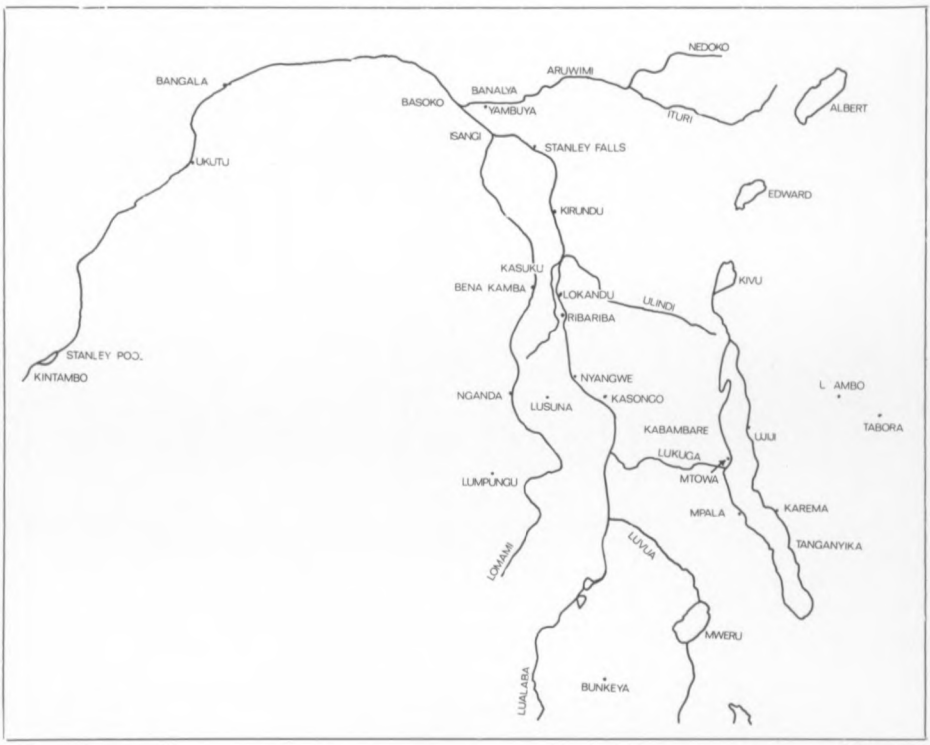
Premier voyage: Zanzibar - Mahenge - Uhehe - Urori - Fipa - Nyamwanga - Ruemba - Ulungu - Zanzibar.



Deuxième voyage: Zanzibar - Mbwamaji - Mbezi - Mkamba - Zerere (Kwale) - Ndengereko - Urori - Ruemba - Mwamba - Ulungu - Itawa - Ulungu - Itawa - Urori - Tabora - Dar es Salaam - Zanzibar.



Troisième voyage: Zanzibar - Bagamoyo - Kwere - Ugogo - Tabora - Ugala - Ukonongo - Kawende - Ulungu - Itawa - Ruemba - Mpweto - Urua - Mulongo - Kirua - Malela - Nyangwe - Kasongo - Lomami - Mtowa - Ujiji - Tabora - Mpwapwa - Bagamoyo - Zanzibar.



Quatrième et cinquième voyages:

Tabora - Urambo - Ujiji - Kasongo - Nyangwe - Lusuna - Urua - Lumpungu - Kasongo Kalombo - Kasongo Lushi - Stanley Falls - Nyangwe - Kasongo - Ujiji - Tabora - Bagamoyo - Zanzibar.

Zanzibar - Capetown - Banana - Kintambo - Ukutu - Bangala - Stanley Falls - Kasongo - Stanley Falls - Kasongo - Mtowa - Ujiji - Urambo - Tabora - Usagara - Bagamoyo - Zanzibar.

ANNEXES

I. *Accord entre Mwinyi Amani et Wester* (18 octobre 1884)

Between Tipu Tip's son Moniamani, the Chief of the Arabs here, and Lieutenant A.M. Wester, the Chief of Stanley Falls Station, has been made an agreement to the following effect:

That hereby Moniamani has promised that never an Arab will come in the river below the 7th Cataract of Stanley or in any other territory belonging to the Comité d'Etudes du Haut Congo for fighting, making trade, catching slaves, goats or chickens;

That the limit between the Arabs' dominion and that of the Comité d'Etudes du Haut Congo will be the 7th Cataract of Stanley in the Congo river and therefrom a straight line to south and north so that all natives in the mainland who are under the protection of the Comité d'Etudes du Haut Congo, not may be troubled in any way by the Arabs; and that the Arabs and the white men here never will quarrel or fight with each other but always get on as very good friends.

Stanley Falls Station, the 18th of October 1884

(*en arabe*) Aman ben Malu et
Hamed ben Mohammed ben Juma el-Murjebi — A.M. Wester
(*en caractères latins*) Moniamani — Chief of Stanley Falls Station

Witnesses — L. Amelot
(*en arabe*) Mohammed ben Ali Shirazi
(*en caractères latins*) Mohamadi Binali, Shiradi

To the above resolution even we undersigned Arab Chiefs fully agree Stanley Falls Station, the 30th of November 1884

(*en arabe*) A son Excellence le cher Sheihk, estimé et respecté par nous, le Sheihk Kharema Marmel
(*en caractères latins*) Karema

(*en arabe*) A son Excellence le frère
Khadirami Bakr
(*en caractères latins*) Kajumba

Witnesses

(*en arabe*) témoignage de Mohammed ben Ali
(*en caractères latins*) Mohamadi Binali

(*en arabe*) témoignage de Mohammed ben Abdulrahman Shirazi
(*en caractères latins*) Mohamadi Abdulraman

...

Archives Africaines, Bruxelles, A.I. (1377); trad. fr. C. COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* p. 403.

Des données sur les contractants se trouvent aux notes 421 (Mwinyi Amani) et 418 (Wester). Quant au témoin européen, Louis Amelot, cfr A. ENGELS, *Amelot, B.C.B.,* I, col. 22-24. Le témoin arabe signe: Mohammed ben Ali Shirazi. Le surnom, Shirazi, indique qu'il était originaire de Shiraz, en Perse. Nous l'identifions avec Ali ben Mohammed ben Ali el-Hinawi, compagnon de T.T. (*Maisha,* § 53, 56, 109, 110, 138, 173, 178; note 177). Jameson identifie Sheik Mohammed Ali avec Ali ben Mohammed, l'agent principal de T.T. aux Falls (JAMESON, p. 161). WARD, *My Life with Stanley's Rear Guard,* p. 70 mentionne la présence aux Falls, en 1887, de « Ali ben Mohammed, the Persian ». Il nous semble donc qu'il était connu à la fois sous le nom de son père (Mohammed ben Ali) et sous son propre nom (Ali ben Mohammed). Il était sans doute apparenté à Hamed ben Ali, surnommé Kibonge, le chef arabe de Kirundu. Le chef arabe, « Kiburuga », que Stanley trouva établi, en compagnie de Karema, à Yangambi en novembre 1883, est sans doute identique à Kibonge, nommé aussi Kibonga; en effet, Kiburuga nous semble une graphie défectueuse de Kibonga. Rappelons que Karema et « Kiburuga » étaient partis de Kirundu, le chef-lieu de Kibonge (Hamed ben Ali), vers le milieu de 1882. Adhérant à l'accord Mwinyi Amani-Wester, le 30 novembre 1884, les deux chefs arabes signent (en arabe): Kharema Marmel et Khadirami Bakr. Sous leur signature, se trouve leur nom en caractères latins: Karema et Kajumba. Sur Karema, cfr note 159 et STANLEY, *The Congo,* II, pp. 144, 151. Kajumba se trouvait, avec 250 hommes, aux Falls le 3 juillet 1884, quand le capitaine Hanssens vint ravitailler le poste. Hanssens lui interdit de descendre encore en aval; peu enclin à obéir à cet ordre, Kajumba, le 11 juillet, quitta les Falls en direction de Nyangwe. A son retour, fin novembre, il s'inclina et signa l'accord Mwinyi Amani-Wester ensemble avec Karema. Cfr COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* p. 404; GLEERUP, II, pp. 268, 274, 364. Nous nous demandons s'il ne faut pas l'identifier avec Maddi ben Bakar Faki el-Murimi (*Maisha,* § 35, 109, 138, notes 118, 306), d'autant plus que la lecture de Khadirami est incertaine. Le deuxième témoin de cette adhésion signe (en arabe): Mohammed ben Abdulrahman Shirazi. Nous l'identifions avec « Mohammed bin Abdallah Rahmoun », établi, en 1889, à Yarracombi, trois heures en aval des Stanley Falls (S. WARD, *A Valiant Gentleman,* p. 109). Il nous semble qu'on peut aussi l'identifier avec Mwinyi Abdallah, nommé aussi Mwinyi Katoto; en effet, JAMESON, p. 127, nous dit que « Nunikatoto » était établi à trois heures au N.-E. des Falls. Cfr. aussi LOPASIC, *Lerman,* p. 146; *Le Congo Illustré,* 1894, p. 19.

II. *Traité entre Tippo Tip et Wester* (19 décembre 1885)

A. Texte anglais

TREATY

Between Tipo-Tipo, the great chief for all Arabs here and in Eastern Africa, and Lieutenant A.M. Wester has been made an agreement to the following effet:

— That Tipo-Tipo and his people, who have settled in the islands and mainlands above the 7th Stanley-Fall, hereby promise not to trouble or interfere with the white men, who stay in Buki Island just below the same cataract;

— That Arabs as well as Whites may make trade with the natives in Stanley Falls district, but so that the same natives should be treated gently and humanely and that all theft or recklessness be avoided;

— That when Tipo-Tipo himself is not here he should make one great Arab, Chief or Niampara for all the other Arabs and responsible for their deeds;

— As a sign of the good friendship and understanding between me and Tipo-Tipo, this one has brought me a cow, sheep and goats as present, in return for which he has got 2 big tusks of ivory from an elephant killed by me with my own gun, and besides many other private things of less value.

B. Traduction française du texte arabe, qui suit le traité anglais

Je suis arrivé à l'Ile dans le fleuve de Wajrawa (Ugarawa = Lualaba), le 23 du mois Safar de l'an 1302 (13 décembre 1884 A.D.) et je rencontrai M. Wester, Suédois, et ses gens; et il est un honnête homme; il a tué plusieurs éléphants: certains avaient des défenses, d'autres n'en avaient pas et il m'a donné des défenses d'éléphants; je n'ai constaté en lui aucune tromperie. Et nous quittâmes l'Ile le 27 du mois Rabii Al-Awal de l'an 1302 (15 janvier 1885). Nous voyageâmes avec Kousou et nous laissâmes dans l'Ile notre frère Hamed ben Saïd ben Hamed el-Murjebi. Je revins le 4 du mois Rabii Al-Awal de l'an 1303 (11 décembre 1885).

Il a été écrit par l'humble Hamed ben Mohammed ben Juma el-Murjebi, nommé Tib-Tib, et tous les Arabes, nos gens, que nous n'avons pas l'intention d'attaquer les Moushiziah (mushenzi = indigène); et M. Wester et ses gens, eux non plus n'attaqueront pas les Moushiziah (indigènes). Nous avions apporté plusieurs moutons et vaches; nous avons donné une vache et quelques moutons à M. Wester. Et je suis venu à l'Ile par ordre de notre grand maître Bargash ben Saïd. (signé) Hamed ben Mohammed.

Quand nous voyageons, nos gens ne peuvent permettre qu'on tue quelqu'un des Arabes. Et, si Dieu le veut, nos gens vont parcourir le

pays. A leur retour, ils se dirigeront, avec la grâce de Dieu, vers la région de la rivière Wassouk (Basoko = Aruwimi) pour tirer vengeance de huit de nos hommes tués et de plusieurs autres disparus. Nous sommes d'accord sur ce point. (signé) Hamed ben Mohammed.

Dès le début, nos gens et ceux de Abed Salem se rendirent ensemble à la région de Wassouk et nous nous entendîmes avec les habitants, mais cette année, ils trahirent et tuèrent tous nos gens. Si Dieu le veut, nous les vengerons; et Dieu est miséricordieux.

Sceau circulaire, reproduisant le drapeau de l'E.I.C. et portant la légende:
Congo Supérieur Stanley-Falls

the 19th of December 1885
A.M. Wester
Commander in Stanley Falls

(signature en arabe) Hamed ben Mohammed Tippu Tip

Witnesses: Edv. Gleerup
Second-Chief
Thom. Harris

...

Archives Africaines, Bruxelles, A.I. (1377), IX, B, 1. La traduction française est basée sur une version anglaise du texte arabe que notre collègue, le Prof. Chiche Adib, a bien voulu faire pour nous. Il a également traduit les signatures arabes du Document I. Nous l'en remercions cordialement.

Le second témoin, Thomas Harris, charpentier au service de l'E.I.C., était arrivé aux Falls le 8 août 1885. Cfr M. COOSEMANS, *Harris, B.C.B.,* IV; col. 377-378. Dans le texte anglais du traité, il est question de « Buki Island »; nous croyons qu'il faut lire « Msaki Island ». « L'île peu élevée de Wana-Rousari qui nous avait été cédée, avait son extrémité supérieure occupée par un haut mamelon rocheux, sur lequel était bâti le village de M'Saki. Sous le prétexte que cette partie était séparée de notre station par un ravin inondé aux hautes eaux, Tippo-Tip prétendit que c'était une île distincte, indépendante, et la fit occuper «(COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* p. 406). Selon le texte anglais du traité, T.T. aurait donc reconnu les droits de l'E.I.C. sur le village du chef Genya, Msaki. Cfr GLEERUP, II, pp. 261, 263, 282, 309: N'sacke.

Dans notre traduction du texte arabe, nous avons mis entre parenthèses le sens de certains termes et les dates chrétiennes correspondant aux dates musulmanes. La différence entre le texte anglais et le texte arabe est très significative. Le texte arabe donne des précisions chronologiques fort intéressantes. Kusu était le surnom de « Djavi ben Amici », un Arabe blanc de 45 ans, « prêtre musulman » Cfr LOPASIC, *Lerman,* p. 146; *Le Congo Illustré,* 1894, p. 19: Djadi ben Amici; JAMESON, p. 220: Yahid bin Hamis, one of the chief Arabs (aux Falls, en mars 1888).

« Notre frère Hamed ben Saïd ben Hamed el-Murjebi » n'est autre que Mohammed ben Saïd ben Hamed el-Murjebi, surnommé Bwana Nzige;

cfr note 295. Abed Salem est Abed ben Salum el-Khaduri, surnommé Tanganyika: cfr note 280. En novembre 1883, Stanley rencontra près de Yangambi « the Manyema slaves of Abed bin Salim, who had invaded and ravaged the country to obtain slaves and ivory for their master... under the leadership of several chiefs, but principally under Karema and Kiburuga » (STANLEY, *The Congo,* II, p. 144).

III. *Traité entre Stanley et Tippo Tip* (Zanzibar, 24 février 1887)

The following agreement has been entered into between Henry Morton Stanley and Hamed bin Mohamed el Marjebi Tippoo Tib:

Art. I. Henry Morton Stanley agrees to accept the services of a number of able bodied men in Hamed bin Mohammed's employ who shall accompany him to the Albert Nyanza in the capacity of armed porters, that is, who shall be effective in the use of a gun for defence and shall be able of carrying a load not exceeding sixty-five pounds in weight from the Congo River to the Lake and back at the following rates and following conditions.

Art. II. Each man shall be armed with a gun at Hamed's expense and further be provided with one hundred bullets.

Art. III. Each man will be at the disposition of Mr. Stanley for carrying any load not exceeding sixty-five pounds weight or for the defence of the caravan as circumstances may require.

Art. IV. His service begins on the date of leaving the Congo River with the expedition for the Albert Nyanza and terminates on the return of any portion of the expedition to the Congo.

Art. V. The time occupied by the journey from the Congo to the Albert Nyanza and back to the Congo shall not exceed six months, or if longer no increase of pay shall be due.

Art. VI. For the service above each man shall receive thirty dollars together with food during the time of his employment.

Art. VII. All of these men, if loaded with ivory at the Nyanza Albert, shall deposit the said ivory at the Congo and within the district of Stanley Falls as the officer in charge shall direct and his receipt for the safe arrival of the same on the Congo shall be a sufficient voucher for the discharge of their part of the agreement.

Art. VIII. If circumstances shall warrant a re-engagement of these men or any number of them for a repetition of this duty, then the above

articles shall stand for a second contract upon the same terms and conditions.

Art. IX. Powder and caps shall be supplied by Mr. Stanley.

Art. X. For every round journey thus made Sheikh Hamed shall be entitled to a bonus of one thousand dollars.

Zanzibar, February 24, 1887

(sd) Henry M. Stanley
(in Arabic) Ahmed bin Mohamed el Marjebi

Witness:
(sd) Fred. Holmwood
(in Gujerati) Khoja Kanji Raipar
...

Archives royales, Bruxelles, 62/9: copie
J.M. GRAY, *Stanley versus Tippoo Tib,* dans *Tanganyika Notes and Records,* n° 18 (déc. 1944) pp. 26-27.

IV. *Nomination de T.T. comme wali aux Stanley Falls* (24 février 1887)

Mr. Henry Morton Stanley, on behalf of His Majesty the King of the Belgians and Sovereign of the Congo State, appoints Hamed bin Mohammed al Marjebi, Tippo-Tib, to be Wali of the Independent State of the Congo at Stanley Falls district at a salary of 30£ per month payable to his agent at Zanzibar, on the following conditions:

1. Tippo-Tib is to hoist the flag of the Congo State at its station near Stanley Falls, and to maintain the authority of the State on the Congo and all its affluents at the said station downwards to the Biyerre or Aruwimi River, and to prevent the tribes thereon, as well Arabs as others, from engaging in the slave trade.

2. Tippo-Tib is to receive a resident officer of the Congo State, who will act as his secretary in all his communications with the Administrator-General.

3. Tippo-Tib is to be at full liberty to carry on his legitimate private trade in any direction, and to send his caravans to and from any places he may desire.

4. Tippo-Tib shall nominate a locum tenens, to whom, in case of his temporary absence, his powers shall be delegated, and who, in the event of his death, shall become his successor in the Waliship; but His Majesty the King of the Belgians shall have the power of veto should there be any serious objection to Tippo-Tib's nominee.

5. This arrangement shall only be binding so long as Tippo-Tib or his representative fulfils the conditions embodied in this agreement.

Zanzibar, February 24, 1887

Fred. Holmwood	Henry M. Stanley
Kanji Rajpar (en hindi)	Tippo-Tib (en arabe)

...

H.R. FOX BOURNE, *The Other Side of the Emin Pasha Relief Expedition,* Londres, 1891, pp. 38-39.

WERNER, *A Visit,* pp. 309-310; J.R. TROUP, *With Stanley's Rear Guard,* pp. 355-356; COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* pp. 465-466: traduction française. Troup écrit erronément Bujine au lieu de Biyerre. Sur cette rivière, à identifier avec l'Aruwimi, cfr STANLEY, *The Congo,* II, pp. 129-132.

V. *Lettres de T.T. à Mohammed ben Masud et à Sef ben Hamed* (août 1888)

Translation of a letter from Tipu Tib to his brother Mahomet Massoud and his son Seif bin Ahmed. (undated, received Zanzibar 21 Dec. 88).

A. *Lettre de T.T. à Mohammed ben Masud*

The news is that there exists quietness here. I have to inform you that on the arrival of the Belgian people I was told by them that the places named Banana, Yangive (Nyangwe), Urna (Urua), Itara (Itawa), Mnijiro (Muriro), Kun Msijiri (= kua Msiri = chez Msiri = Katanga) and part of Ruemba, Upara (Mpala), Ujiji, Ukuha (Uguha), Massanzi (Masanze) belonged to the Belgian Government and that the places situated between the other side of Ujiji (lac d'Ujiji = Tanganyika) and Bagamoyo belonged to the Germans, and also Unyanyembe they have put in their map and that the Uganda side and the Unyoro belonged to the English. This is what they spoke to me. We were astonished on hearing this extraordinary news. While the above statement was being made to me, an Englishman, who is my friend, came up and said that I was a friend to the Belgians who had kept me as their Governor in this place and that all the places mentioned above belonged to me and he added that he did not know whether the boundary described by the Belgians was a true one and whether the Germans would accept it. When this was mentioned by the Englishman, the Belgians kept themselves quiet and said nothing and the Englisman said that I was not the man belonging to the Belgians but that I, an independent man, was to look after my own affairs and added that they, the Belgians, had made me the Governor of the place actually belonging to me and that it was not a bad thing to be friendly with both sides but that it would

be better to be friendly with the Germans also, before they would take these places and that when the Germans would try to take these places, they would see that I was a friend to them and that the places belonged to me and that consequently they would not take them from me by force, but would do so if I was willing, and that if I was not to act so, I would lose all the places for nothing because all the Germans were advancing very fast and that so it was better to become their friend before they arrived here. We think that what our friend the Englisman said was true, but we are ignorant as to the Zanzibar news because it is a long time since we left Zanzibar and the situation of affairs changes every day; for this reason we send you this messenger to let you know of this. If you see that it would be of an advantage to us to join with the Germans, please let us know of it, or even if you find it is of no good to join — that also let us know. You need not to be ashamed to join with the Europeans in as much as one (= our) Sultan has already done so. When our English friend told the above facts to us, we considered that he was giving us good advice. If you find them (the Germans) the strongest of all, please go and tell them that Ahmed bin Mohammed, I, Tippu Tib, has sent you a letter asking you to seek their friendship and inform them that I possess a number of places on the mainland, viz. Urna (Urua), Manyema, Ufara (Mpala), Itara (Itawa), Mujiro (Muriro), Masanzi (Masanze) etc. and in each of these places I have my men and there is no trouble. Roonda (Lunda) also belongs to me where there are my people supplied with munitions of war and the Belgians have no other place than the station of Stanley Pool (*sic,* pour Stanley Falls) where they have appointed me their Governor. All the places mentioned above belong to me besides many others that you do not know, but tell them they will receive further news from Ahmed bin Mohammed. But before you do anything, you should go quietly to the British Consul and approach him quietly by strategem and tell him that you have received a letter from me complaining of his not having written a letter since I left Zanzibar. After this tell him that he caused me to make friendship with the Belgian king and let them establish themselves on the Stanley Pool (*sic,* pour Stanley Falls) and to accept the Governorship of the place. Now I get fresh news. They show me in their map Ruemba, Itawa, Marunda, Lunda, Mujaro (Muriro), Urna (Urua) and part of Ufara (Mpala), Mansunzi (Masanze) as places belonging to the Belgians which places belong to me from a long time past and since the time of Dr. Livingstone whom I personally took to Mujaro (Muriro). All the natives as well as Europeans know that these places belong to me and in each of these places there are my people numbering from 400 to 500 souls armed with guns, and in some place there are 100 armed men. From all these places I get a great deal of ivory. I am told by other Europeans that all these places will be taken by the Germans. Please ask him to inform you whether it is true and tell him that if the Germans will try their force, I am very

strong in this place by the Providence of God and through the assistance of my friend the English Government. I know very well that the English are my good friends. I do not think they are willing to see me in the hands of any other people or in trouble. Il leave you to speak all this to the Britisch Consul or not, because you are in possession of the Zanzibar news while we are a long way off from Zanzibar, we hear no news. We heard a sad news on 22nd Al Kader (Aug. 1, 88) that our master Ized (Syed) Bargash had died.

B. *Lettre de T.T. à Sef ben Hamed*

As to Mr. Stanley, after we left Zanzibar on the 24th of Iem al AK (March 31, 86; *sic,* pour 87) we arrived at Kisingitini in the month of Ramazan (June 86; *sic,* pour 87) but he (Mr. Stanley) did not come to that place but encamped on the bank of the Usoko River; on the 6th Shawal (July 9, 86; *sic* pour 87) I went after him with 400 followers who were to be given to him for service that he might procure canoes from the Washenzi in order to cross the river. I was ten days on the river and as the Washenzi did not like to take him further, I returned to Kisingitini and I sent my men by foot, who met Major Bartellot (*sic,* pour Barttelot) and Mr. Jamieson (*sic,* pour Jameson) and other Europeans, while Major Barttelot was coming to me to Kisingitini to ask for men. I replied to him that the men were ready — at that time Major Barttelot had not gunpowder — I sent my people to the place where Major Barttelot had his camp, who saw Zanzibar people receiving bad treatment and after four mounths most part of the Zanzibar deserted Mr. Stanley, some of these reached the surrounding villages and others were killed by the savages and those who could reach said that they had received bad treatment and no food. Our people on hearing this were terrified and ran away from us, also as they were Manyema and not my slaves but it is only that I have friendship with them. I tried to get them back but I failed. When I left for my place Yangu, (Nyangwe), where I stopped many days, there Mr. Jameson came, he being sent by Major Barttelot to ask for porters, but I spoke to him that my people got frightened through hearing your hard treatment and that they were not slaves, but he said that he must have porters; he and I returned to Kisingitini in the month of June 86 (*sic,* pour mai 88) where we met Major Barttelot who had then left the place. Then we all went to Usutu (Usoko) where Major Barttelot hired a man, a native of Manyema who also on seeing the treatment received by others, refused to go with him and some Zanzibar people did the same whom he shot. The other porters refused to go with him because they saw what happened to the others and they did not wish sacrifice their lives; then he hired a second person named Munyi Smai who said to him that if Major Barttelot wished him to go along with him, he, Major Barttelot, should give all his men under his control, with whom Major Barttelot should have nothing to do, if he wished to have

any work done by them, and in case of any fault Major B. should not punish himself the guilty person but he himself alone should do it. When the porters heard this, they agreed to follow him under the control of Munyi Smai. They left in the month of Shawal (July) and I returned to Kisingitini. Fifteen days after, all the Zanzibaris servants of Major Barttelot deserted him except those who were ill, he came back and informed me of this and returned the same day and proceeded on his journey second time. Major Barttelot stabbed one Manyema with a spear and wounded him in three places and beat a woman whose husband came to him for a complaint, whereupon Major B. took his gun and (the husband) shot him to death (*En marge:* Evidently a mistranslation. This is the story of Major B.'s death. H.P.A.). At that time, Mr. Jameson was following him with other Europeans. This news was brought to us by our people, at that time I was stupefied and knew not what to do when I sent out my men, Habib bin Bushir and Salim bin Masud to hear news; after 2 or 3 days journey they met Mr. Jameson who was marching towards us. In the meanwhile the offender who was with me escaped and Mr. Jameson on his arrival asked me for him and I found him and handed him over to Mr. Jameson in presence of the Europeans in service of the Belgian governement and he was killed. Then Mr. Jameson took leave and went away. Before he left I said to him that I was not to supply him with porters any longer because he treated them very badly and he said that he must have someone to go with him and that he wished especially myself to go with him. I replied that I could not accompany him as I had too much to do and also that it was a long time since Mr. Stanley left this place and we did not hear of him and that therefore I could not take him by a dangerous route and I added that if he liked it, I would take him by Uganda road to Unyoro. He agreed to do this and promised to give me in return a lac (*sic,* pour lot) of dollars; then after two or three days he said that if Mr. Stanley was to return by a different route and not to meet him, the dollars promised by him would have to be paid from his pocket and added that he wished himself to remain here for a while and then he would go to Banana whence he would despatch a telegram and he asked me to take him thither by a safe road. He left Kisingitini on the 28th of August 86 (*sic,* pour 88) and I think he will require from 4 to 5 months to go and return. Please explain this to the Consul who might have heard this news through a telegram, nevertheless you should explain this to him. I think he may heard this before this letter reached Ujiji.

...

Archives Africaines, Bruxelles, A.E., 75 (211): copie. Contrairement à ce que semble insinuer l'intitulé de la traduction anglaise, il ne s'agit pas d'une seule lettre envoyée par T.T. à la fois à son frère et à son fils, mais de deux lettres distinctes, la première étant adressée à Mohammed ben Masud, la seconde à Sef ben Hamed. Cfr *Maisha,* § 176 et note 485. Lors

de leur arrivée à Zanzibar, le 21 décembre 1888, les deux lettres furent communiquées au colonel Evan-Smith, consul-général britannique. Celui-ci en transmit une traduction au *Foreign Office* de Londres. Le chef de la section africaine, H. Percy Anderson, décida alors d'en communiquer une copie au roi Léopold II. Ainsi, le 7 février 1889, Vivian, ministre britannique à Bruxelles, fit parvenir cette copie à Van Eetvelde, administrateur général des Affaires étrangères de l'E.I.C.

La transcription des toponymes africains étant très défectueuse, nous avons mis entre parenthèses la graphie adoptée dans notre traduction de la *Maisha*. De même, nous avons corrigé partout le nom de Barttelot et de Jameson.

L'Anglais, ami de T.T., mentionné dans la première lettre, est James J. Jameson.

Munyi Smai est l'Arabe Mwinyi Somai, commandant-en-second de Riba-Riba. Cfr JAMESON, p. 295.

Habib ben Bushir est le cousin de T.T., le fils de son oncle Bushir ben Habib el-Wardi. Cfr GLEERUP, II, p. 426.

Salim ben Masud est mentionné comme « Salem Masudi » par Jameson qui, en avril 1888, le rencontra à Kasongo (JAMESON, pp. 191, 249-253). Cfr aussi LOPASIC, *Lerman,* p. 146, n° 18.

VI. *Lettre de T.T. au consul général anglais* (19 mars 1889)

Tippo Tip to Acting Consul General Portal. Translation. Extract
Stanley Falls, 16 Rajab, 1306 (19 March, 1889)

I wish you to write a letter to the Belgian King informing him that there is no doubt that I am under him and that I am the agent for him; telling him also to provide me with some arms for my own use, which may be required in case he may order me to do some work, because on the mainland it is not possible to remain without arms. Therefore tell him to send me some arms. And now all the Arabs are my ennemies. They say I am who gave all the places of the mainland to the Belgian King. What I earnestly wish from the Belgian King is that he should not leave me alone. Oh, my friend, now when all the Arabs have become my ennemies, how can the Belgian King leave me on my own resources? This is not good on His Majesty's part. Let this be known to you and send me the answer. And I attribute what has happened to me to the English, who put me in the friendship of the Belgian King. And you know all about this.

...

Archives Africaines, Bruxelles, A.E., 75 (211). Communiqué par Vivian à Van Eetvelde, le 6 septembre 1889. Gerald Portal remplaça le consul général Charles Evan-Smith, en congé en Angleterre jusqu'en novembre 1889. Le 11 octobre 1888, le gouverneur général avait interdit l'introduction d'armes perfectionnées dans le Haut-Congo. Cfr note 487.

VII. *Contrat entre Becker et T.T.* (14 décembre 1891)

CONTRAT

Je soussigné BECKER m'engage par le présent contrat, vis à vis de HAMED bin MOHAMED bin Djouma il Mardjebi dit Tippo-Tib, à prendre en qualité de travailleurs, les indigènes valides jusqu'au nombre 2.600, dont lui Tippo-Tib s'engage par contrat parallèle, vis-à-vis de moi Becker à amener l'exode vers les rives du Congo et qui se présenteront par ses soins devant moi ou mon fondé de pouvoirs dans la station congolaise de Wana-Kamba, sur le Lomami, savoir:

1 800 hommes et 800 femmes répartis en quatre contingents trimestriels de 650 émigrants chacun et dont 450 hommes et 200 femmes, formant le premier contingent, se présenteront à Wana-Kamba le premier jour du mois de Djemadal Aghar de l'année de l'Hégire 1310 ou le 21 décembre 1892.

Les frais de déplacement, de transport et d'entretien de ces émigrants, jusqu'au moment de leur arrivée à Wana-Kamba, sont à la charge de Tippo-Tib vis-à-vis de qui je m'engage par le présent contrat à remettre ou à faire remettre par mon fondé de pouvoirs, à l'arrivée de chaque contingent, la somme de septante piastres (70 $ en roupies de Zanzibar) représentant ses débours par homme ou par femme admis après examen d'un médecin qui constatera s'ils sont de bonne et saine constitution, et exempts de maux les rendant impropres au travail.

Les enfants ni les vieillards ne pourront être agréés comme travailleurs.

Comme garantie de mon engagement, je dépose à la Banque de Bruxelles la somme de trois mille deux cents livres sterling (3 200 £) dont le titre de dépôt sera envoyé ultérieurement à Tippo-Tip contre son reçu et qui aura le droit d'en saisir le montant au cas de non réception par moi des émigrants reconnus valides ou de non arrivée à Wana-Kamba de mes agents dans le délai de 30 jours révolus qui suivront les dates fixées pour la réception des travailleurs.

Tippo Tip déposera parallèlement chez Tharia-Topan, maison indienne de Zanzibar, une somme égale de trois mille deux cents livres sterling (3 200 £) dont le titre de dépôt me sera remis contre mon reçu et que j'aurai le droit de saisir en cas de non arrivée de l'un des divers contingents trimestriels dans le délai de 30 jours révolus qui suivront les dates fixées pour la présentation des travailleurs, sauf toutefois les cas de force majeure, tels que les inondations, les guerres de village à village, les épidémies (petite vérole et autres) lesquelles dûment constatées ne pourront donner lieu à la saisie par moi du dépôt de Tippo-Tib.

Mais donnera lieu à saisie de mon dépôt par Tippo Tib, l'interdiction par les autorités de l'Etat Indépendant du Congo aux agents d'émigration relevant de Tippo-Tib dans la zône de son influence comprise entre le Tanganyika et le Lomami de se livrer à toute opération de

recrutement, ayant pour but d'amener vers les rives du Congo l'exode de travailleurs qui fait l'objet de ce contrat.

Le présent contrat, valable pour un an, pourra être renouvelé d'un commun accord.

Fait en arabe et en français à Zanzibar, le 11 du mois de Dejennadalawal de l'année 1309 de l'Hégire ou le 14 décembre 1891 de l'ère chrétienne.

(s) Becker

P.S. Au cas où une des parties ne ferait pas le dépôt susénoncé, le présent contrat serait nul.

(s) Becker

(s) (en arabe) Hamed bin Mohamed bin Djouma, il Mardjebi.

VIII. *Contrat entre Fleury et T.T.* (26 mars 1892)

Entre M. Fleury, agissant au nom de l'Etat Indépendant du Congo, et Hamed ben Hamed (*sic*) Juma al Maryebu (*sic*) Tippo-Tip, il a été convenu ce qui suit:

1. Tippo-Tip s'engage à livrer à l'Etat du Congo deux mille hommes libres et valides qui devront servir l'Etat du Congo en qualité de soldats ou suivant leurs aptitudes qui seront déterminées par les officiers dudit Etat.

2. Tippo-Tip s'engage à livrer les hommes à Bena Kamba (Lomami) à raison de deux cent cinquante hommes (250) par trimestre (ce nombre toutefois pouvant être dépassé jusqu'à concurrence de quatre cents hommes (400) sans que cela peut changer en rien la validité de ce contrat mais aucun détachement ne devrait être composé de moins de cinquante hommes (50) et remis à cet endroit aux fonctionnaires délégués à cet effet qui délivreront des reçus aux conducteurs des détachements.

3. Les officiers de l'Etat du Congo ont seuls qualité de s'entendre avec les hommes pour la durée de leurs engagements et du montant de leurs salaires ou pour toutes autres conditions.

4. Le tiers de l'effectif des hommes pourra être accompagné de leurs femmes, mais il est bien entendu que les hommes valides seuls auront droit à des salaires qui leur seront payés régulièrement par l'Etat du Congo.

5. Il sera alloué à Tippo-Tip par l'Etat du Congo la somme de quatre livres sterling (4 £) par homme pour couvrir les frais de recrutement; on remboursera également à Tippo-Tip les avances qu'il a pu faire aux hommes, mais en aucun cas, ces avances ne pourront dépasser la somme de trente piastres (30) par homme.

6. Tippo-Tip s'engage à faire la première livraison d'hommes à Bena Kamba dans un délai qui ne devra pas dépasser huit mois à partir de la présente date et devra compléter dans une année à partir de la première livraison le nombre de mille hommes. Cependant si à la fin de cette année ce nombre n'était pas atteint, il ne sera payé que pour le nombre d'hommes qu'il a pu livrer pendant ce temps.

7. Les sommes qui seront dues à Tippo-Tip, soit pour les frais de recrutement ou les avances lui seront payées à Zanzibar aux taux de quatre livres sterling et de trente piastres par homme au reçu de la nouvelle que les hommes ont été livrés.

8. L'Etat du Congo aura la faculté de dénoncer le présent contrat aussitôt que le nombre d'hommes aura atteint mille hommes ou de le continuer jusqu'à ce que le nombre d'hommes stipulé dans le présent contrat soit complété.

Fait à Zanzibar le vingt six mars mil huit cent quatre vingt douze.

(s) Tippo Tip

(s) Fleury, pour l'Etat du Congo

Vu pour légalisation de la signature d'Hamed ben Hamed ben Juma al Maryebu Tippo-Tip, Vali de Stanley Falls, domicilié à Zanzibar.

A Zanzibar, le 26 mars 1892.

Le Consul de Belgique
(s) Fleury

...

Archives Africaines, Bruxelles, Fonds Fivé (387): copie.

PORTRAITS DE TIPPO TIP PAR DES CONTEMPORAINS

1. *Livingstone* (Mponda, 29 juillet 1867).

Went to village of Ponda, where a head Arab, called by the natives Tipo Tipo, lives; his name is Hamid bin Mohamed bin Juma Borajib. He presented a goat, a piece of white calico, and four big bunches of beads, also a bag of Holcus sorghum, and apologised because it was so little.

H. WALLER (éd.), *The Last Journals of David Livingstone,* Londres, 1880, I, p. 222.

2. *Cameron* (Nyangwe, au début d'août 1874).

Tipo-Tipo... came to see me. He was a good-looking man and the greatest dandy I had seen amongst the traders. And, notwithstanding his being perfectly black, he was a thorough Arab, for curiously enough the admixture of negro blood had not rendered him less of an Arab in his ideas and manners.

V.L. CAMERON, *Across Africa,* Londres, 1877, II, p. 12.

3. *Stanley* (Kasongo, 18 octobre 1876).

Saw the redoubted Hamed bin Mohammed, alias Tippu-Tib, a fine handsome dark man of Arab extraction in the prime of life. Tippu-Tib is the most dashing and adventurous Arab that has ever entered Africa. H.M. STANLEY, *The Exploration Diaries,* éd. R. Stanley-A. Neame, Londres, 1961, pp. 132, 134.

Last came the famous Hamed bin Mohammed, alias Tippu Tib... He was a tall, blackbearded man, of negro complexion, in the prime of life, straight and quick in his movements, a picture of energy and strength. He had a fine, intelligent face, with a nervous twitching of the eyes, and gleaming white and perfectly formed teeth... This Arab was a remarkable man, the most remarkable man I had met among Arabs, Wa-Swahili and half-castes in Africa. He was neat in his person; his clothes were of spottless white; his fez cap brand new; his waist was incircled by a rich dowlé; his dagger was splendid with silver flagree work;

and his tout ensemble was that of an Arab gentleman in very comfortable circumstances.

H.M. STANLEY, *Through the Dark Continent,* Londres, 1878, II, p. 95.

4. *Becker* (Tabora, au début de septembre 1881).

Tipo Tipo, âgé d'une quarantaine d'années, grand, souple, robuste et se présentant avec une dignité suprême, unit au teint noir de l'Africain, la régularité et la noblesse du type arabe. C'est un grand seigneur, dans la plus haute acception du mot. Son vêtement se compose d'un ample djoho jaune, brodé d'or fin, et d'une chemise d'une éclatante blancheur. La coiffure se borne au fez blanc, d'étoffe piquée... Un djembia, au manche constellé de pierreries, est passé à sa ceinture... On voit que Tipo Tipo s'entend à discipliner ses hommes et à s'attirer leur affection.

Son empire sur lui-même, son courage indomptable, son intelligence des affaires, la profondeur de ses vues et la rapidité de ses décisions, le succès constant, enfin, de ses entreprises, joints à un côté vraiment chevaleresque, qui lui sied à merveille, en font... une espèce de héros, célébré par tous les noirs rapsodes de l'Afrique Orientale... Dédaigneux du luxe... Tipo Tipo est modestement logé à Itourou.

J. BECKER, *La vie en Afrique,* Paris-Bruxelles, 1887, II, p. 35.

5. *Wissmann* (Tabora, 7 septembre 1882).

Hamed-bin-Mohammed, Tibbu-Tib oder westlich des Lualaba Mutschi-Pula und Tupa-Tupa genannt... ist ein Mann von ca. 45 Jahren und ganz schwarzer Hautfärbung, obwohl sein Vater ein reiner Araber war. Ein wenig stark, ist er in seinen Bewegungen sehr lebhaft, gewandt und höflich, bestimmt in seinen Gesten, had jedoch wie sein Sohn oft etwas Beobachtendes und Lauerndes und scheint gern zu spötteln.

H. von WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge quer durch Afrika von West nach Ost,* 8e éd., Berlin, 1902, p. 281.

6. *Grenfell,* (Stanley Falls, 25 décembre 1884).

On Christmas Eve we paid a visite to Tipu-tib, who received us very hospitably, and asked if he might be of service in forwarding letters to Ujiji or the East Coast, to which places he sent despatches every fortnight via Nyangwe.

W.H. BENTLEY, *Pioneering on the Congo,* Londres, 1900, II, p. 103.

We spent Christmas at Stanley Falls... We saw the famous Tippoo Tib at Stanley Falls. He had 300 men with him, and had sent 700 down river trading... He says he has 2 000 more men coming, and talks of making his way down to the Atlantic — says that the Sultan of Zanzibar claims all the Congo, right down to the sea!! Tippoo Tib is without doubt the master, at the present moment, of the Upper Congo.

Lettre de Grenfell à Jos. Hawkes, 30 mars 1885: G. HAWKER, *The Life of George Grenfell,* Londres, 1909, p. 215.

7. *Vangele* (Stanley Falls, 26 janvier 1885).

Tippo-Tip, de taille moyenne et d'un embonpoint assez prononcé, paraît être âgé de quarante cinq ans, sa barbe courte et ses cheveux ras sont grisonnants. Sa tenue est très soignée; il porte la chemise blanche des Zanzibarites et un long pardessus à larges manches de couleur grise avec galons d'argent; sur la tête une calotte en fer-blanc brodé d'or; pour ceinture, un *dioulé,* étoffe de soie de Surate, garnie à Zanzibar d'une bordure de fil d'or et d'une frange encadrant harmonieusement un fond zebré de rouge, de jaune et de vert... Tippo-Tip est un beau parleur, et sans être fort instruit... Il possède quelques notions de politique générale et de géographie... Ses nombreuses questions au sujet de ces nationalités (Anglais, Allemands, Français, Italiens, Belges) dénotaient un esprit élevé... Tippo Tip visita les steamers et s'intéressa beaucoup au fonctionnement des machines.

L. LEJEUNE, *Le vieux Congo, Souvenirs recueillis,* Bruxelles, 1930, pp. 62-63. Cfr. aussi: C. COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* Bruxelles, 1888, pp. 408-411.

8. *Lenz* (Stanley Falls, 15 février 1886).

Les Arabes sont établis sur quelques îles et sur la rive gauche en amont des cataractes. Le plus important personnage de cette colonie est certainement Tippo-Tip dont le véritable nom est Mouhamed-ben-Mouhamed (*sic*), que, lors de mon passage, j'eus la chance de rencontrer. C'est un homme d'environ 50 ans, de belle stature, mais qui n'est pas de pure race arabe; il a le teint assez foncé, sans pourtant avoir le véritable type nègre. Ses façons ne sont pas désagréables; il a, il est vrai, une certaine suffisance, mais ce qui frappe surtout dans sa conversation, c'est sa versatilité, la facilité avec laquelle il saute d'un sujet à l'autre. Il parle de préférence la langue de Kisouaheli ou de Zanzibar, quoiqu'il comprenne aussi l'arabe, mais dans ses rapports avec nous, il se servait toujours de l'intermédiaire de son secrétaire qui parle très bien

l'arabe... Tippo Tip vint à la station dès le lendemain de notre arrivée pour visiter le nouveau steamer.

O. LENZ, *L'expédition autrichienne au Congo,* dans *Bulletin de la Société Royale belge de Géographie,* XI (1887), p. 221.

9. *Junker* (Tabora, 22 septembre 1886).

Am folgenden Morgen besuchte ich Tippo Tip. Ich lernte in ihm bald jenen offenen und freimütigen, willenskräftigen und zielbewussten Charakter schätzen... Sein freundliches Entgegenkommen für jedermann... sein taktvolles, dünkelfreies Auftreten in vieler Beziehung ein ausgesprochenes Rechtsgefühl... ein weiter Gesichtskreis, ein lebhaftes Interesse für Fremdländisches, nebst entsprechender Duldsamkeit gegen Andersgläubige — das alles sind Vorzüge, die uns für Hamed ben Muhammed ... unwillkürlich einnehmen... Tippo Tip ist von dunkler Hautfarbe, denn seine Mutter war eine Negerin. Er ist gross, kräftig gebaut und wohlgenährt. Sein ovales Gesicht umrahmt ein bereits stark gebleichter Vollbart, der Schnurrbart ist kurz gehalten, das Haupthaar nach Art der Araber kurz geschoren. Ein nervöses Blinzeln der Augenlider wird bei seinem raschen, lebhaften Sprechen besonders bemerkbar. Tippo Tip... verstand wohl etwas arabisch, sprach es aber nur wenig... Die allgemeine und weit in das Innere reichende Umgangsprache ist Kisuahili, das auch von den schriftkundigen Arabern mit arabischen Buchstaben geschrieben wird.

W. JUNKER, *Reisen in Afrika,* Vienne, 1891, III, pp. 675-676.

10. *Parke* (Zanzibar, 23 février 1887).

Dr Hussey introduced me to the famous Tippu-Tib, the ivory hunter and ex-slave dealer. He is certainly a very remarkable man, both physically and morally. His presence is very impressive, standing as he does nearly six feet, with bright intelligent black eyes, and displaying manners of imperial dignity and courtesy... an uncrowned king on the banks of the Mid-Congo. His personality is altogether an extrelemy interesting one.

T.H. PARKE, *My Personal Experiences in Equatorial Africa as Medical Officer of the Emin Pasha Relief Expedition,* New York, 1891, p. 18.

11. *Mounteney-Jephson* (Zanzibar, 24 fevrier 1887)

After dinner (at the English Consulate) we were introduced to Tippu Tib, the king, prince and emperor of slave dealers... a tall Arab

dressed in the long white garnment which Arabs commonly wear; his beard was slightly grey and there was nothing particular in his appearance to indicate in any way his being a remarkable man.

D. MIDDLETON (éd.), *The Diary of A.J. Mounteney-Jephson,* Cambridge, 1969, p. 73.

12. *Jameson* (Zanzibar, 25 février 1887).

Tippu-Tib... is a fine old Arab, very lively, and a thorough old gentleman.

J.J. JAMESON, *Story of the Rear Column of the Emin Pasha Relief Expedition,* Londres, 1890, p. 3.

13. *Barttelot* (à bord du « Madura », 2 mars 1887).

The great slave-dealer Tippu-Tib is on board with us... He is an oldish-looking man, about 6 ft 2 in. — a fine, powerful, intelligent face.

W.G. BARTTELOT, *The Life of Edmund M. Barttelot... from his Letters and Diary,* Londres, 1890, p. 63.

14. *Ward* (19 mars 1887).

A short distance farther on brought into view the dignified form of the renowned Tippoo Tib majestically strolling along in his white robes. Behind his, at a respectful distance, several Arab Sheiks.

Lettre à J. Hatton, Bolobo, 6 mai 1887; S. WARD, *A Valiant Gentleman,* Londres, 1927, p. 66.

He was in a very pleasant humour... He is indeed a remarkable man. Fifty-four or fifty-five, he is still as active and supple as a youth, and brimful of vitality and energy.

Ibid., p. 108: 9 mars 1889.

Tippo Tib was a tall, powerfully built man, with short grizzly beard, very black skin, discoloured eyeballs, thick lips, beautifully white teeth and afflicted with a peculiar nervous twitching of his eyelids. He was benevolent in appearance and gentle in his manner. He impressed me as being courteous and dignified. He seemed to be full of restrained force. To me personally he was always kind and amiable, and it is recorded that on many occasions he rendered valuable assistance to European travellers... He was possessed of personal virtues which contrasted strangely with his professional depravity.

H. WARD, *A Voice from the Congo,* Londres, 1910, pp. 61-62.

15. *Werner,* Stanley Falls, 24 mai 1888.

After the light complexion of the other Arabs, I was somewhat surprised to find Mr. Tippoo Tip as black as any negro I had seen; but he had a fine, wellshaped head, bald at the top, and a short black beard, thickly strewn with white hairs. He was dressed in the usual Arab style, but more simply than the rest of the Arab chiefs, and had a broad, well-formed figure. His restless eyes...

A day or two later... I found Tippoo Tip engaged in overhauling a large pile of ivory... I spent a couple of hours watching him, as each tusk was brought up and marked by his men, and then entered by him on a piece of paper in Arabic characters... The ivory I saw there — some two tons — had taken about nine months to collect... some came from the Lomami and some from the Aruhwimi regions.

J.R. WERNER, *A Visit to Stanley's Rear-Guard,* Londres, 1889, pp. 258-259.

16. *Trivier* (Stanley Falls, 18 février 1889).

Tippo-Tib est un métis d'arabe et de négresse, d'une taille au-dessus de la moyenne, au front fuyant, à la barbe grisonnante, au nez épaté. Tout indique l'origine noire; c'est néanmoins une belle figure, qui doit en imposer aux masses... Homme de cinquante-deux ans... Tippo-Tib est un Arabe assez lettré. Le maître du centre africain, sultan, banquier, marchand, traitant, chasseur d'ivoire et acheteur d'hommes... Avant tout, Tippo Tib est marchand.

E. TRIVIER, *Mon voyage au Continent Noir,* Paris-Bordeaux, 1891, pp. 85-86.

17. *C. Van Ronslé* (Stanley Falls, 8 mars 1890).

Tippo Tip avait appris l'arrivée de M. Hodister et venait le saluer. Le fameux chef arabe est un homme d'environ 50 ans, robuste et de haute taille. Sa physionymie est sérieuse, mais non sévère; ses manières aussi polies que possible... Il ne parle que l'arabe et le kisuahili.

Lettre datée: Bangala, 7 avril 1890: *Missions en Chine et au Congo,* I (1889-91), p. 316.

NOTES AU CHAPITRE I

(1) *Nilipopata miaka thenashara, anishika safari za karibu.* BRODE, *Maisha,* p. 176 et *Story,* p. 15, traduit *miaka thenashara* par seize ans. C'est une erreur; ailleurs (*Maisha,* pp. 183, 265), il traduit correctement *miaka thenashara* par *zwölf Jahre.* WHITELEY traduit: *when I was twelve.* Vers l'âge de six ans, le jeune Hamed ben Mohammed avait commencé à fréquenter l'école coranique de Kianja (Zanzibar), où il apprit à lire et écrire l'arabe.

(2) Mohammed ben Masud el-Wardi était le frère aîné et utérin de T.T. Cfr *Maisha,* § 108: *ndugu yangu Muhammed bin Masud el-Wardi, mkubwa wangu, mama mmoja.* Selon BRODE, *Story,* p. 14, son père était Masud ben Mohammed. Ce dernier est sans doute à identifier avec « Masud ibn Musullam (Musallam) el-Wardi, an old merchant » de Tabora, mentionné par Burton en 1857 (BURTON, *Lake,* pp. 224, 264). Mohammed ben Masud sera surtout connu sous son surnom africain Kumba Kumba (*Maisha,* § 15); cfr note 60.

(3) *Pamoja na mjomba wangu Bushiri bin Habib wa Abdallah bin Habib el Wardijan.* BRODE: gemeinsam mit... meinen Oheims Bushir bin Habib und Abdallah bin Habib, beide aus dem Stamme der Wardi. WHITELEY: together with... my uncle Bushiri bin Habib and Abdallah el Wardijan. Le terme *mjomba* désigne l'oncle maternel. La traduction allemande est correcte quant au sens: meinen Oheims (au pluriel); Whiteley donne une traduction littérale: my uncle. Cfr *Maisha,* § 17: Bushir wa Abdallah bene Habib bin Bushir el Wardijan: Bushir et Abdallah, les fils de Habib ben Bushir, tous les deux du clan el-Wardi. Avec Brode, nous traduisons le duel el-Wardijan. Whiteley garde: el Wardijan; pourtant ailleurs, il traduit el-Murjebiyin par: both el Murjebi (*Maisha,* § 19). Bushir ben Habib el-Wardi sera mentionné encore fréquemment par T.T. (*Maisha,* § 17, 23, 25, 71, 91, 100). BRODE, *Story,* p. 15, le dit, par erreur, « half-brother » de T.T. Celui-ci le qualifie le plus souvent comme *mjomba wangu* (mon oncle) sans doute pour le distinguer d'un homonyme, Bushir ben Habib, surnommé Chafulakuta, le fils de Mohammed ben Masud Kumba Kumba (A. ROBERTS, *The History of Abdullah ibn Suliman,* dans *African Social Research,* n° 4 (1967), pp. 255, 257). Le cousin de T.T., Habib ben Bushir, décrit par GLEERUP, *Tre Ar i Kongo,* II, p. 426, est sans doute le fils de Bushir ben Habib el-Wardi. Quant à l'autre oncle de T.T., Abdallah ben Habib, Cameron, en février 1874, le trouva à Kawele, quartier d'Ujiji (CAMERON, I, pp. 243, 309-310). Il est mentionné aussi par la *History of Abdullah ibn Suliman,* pp. 249, 254.

(4) Sur l'exploitation du copal à cette époque, cfr BURTON, *Lake,* pp. 535-538; THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 141-142; E. DE KEYN, *Les gommes copales d'Afrique,* dans *Bull. Soc. Royale Belge de Géographie,* XIII (1889), pp. 183-206. Le copal de Zanzibar était particulièrement apprécié à cause de sa transparence et de sa dureté. Il se trouvait surtout dans la région côtière, entre l'embouchure du fleuve Pangani au nord et Ngao au sud. Les traités commerciaux conclus par Seyyid Saïd avec les Villes Hanséatiques, l'Angleterre et la France garantissaient aux habitants de la Mrima (la Côte en face de Zanzibar) le monopole de l'exportation de l'ivoire et du copal, de Mtangata à Kilwa (BURTON, *Lake,* p. 31).

(5) T.T. ne dit pas quelles furent ses occupations entre l'âge de treize à dix-huit ans. Sans doute, il contracta un premier mariage à cette époque. Son père résiduait habituellement à Tabora; c'est lors d'un retour à Zanzibar qu'il invita son fils à l'accompagner à l'intérieur du continent. Adoptant l'année 1837 comme date de naissance de T.T., nous situons ce départ vers 1855.

(6) Nous ignorons les voyages accomplis antérieurement par Mohammed ben Juma; il avait sans doute commencé à accompagner son père à lui, Juma ben Rajab, déjà en relations avec le grand-père de Mirambo (*Maisha,* § 130). Mohammed ben Juma mourra en janvier 1882, dans la résidence familiale d'Ituru, près de Tabora (*Maisha,* § 137).

(7) Selon BRODE, *Story,* p. 15, suivi d'INGRAMS, *Zanzibar,* p. 168, Ugangi se trouvait au nord-est du lac Nyasa (nom actuel: Malawi). La *Maisha* ne mentionne pas ailleurs ce toponyme que nous n'avons pas retrouvé non plus chez les explorateurs contemporains. Nous croyons que Brode a mal translittéré et qu'il faut lire: Urangi ou Uganga. La carte de R. BOEHM, *Von Sansibar zum Tanganyika,* Leipzig, 1888, *in fine,* reproduit l'Urange, un affluent de droite du Lufiji, drainant le nord-est du lac Nyasa. Sur les cartes actuelles, le bief supérieur de cet affluent porte le nom de Kilombero et le bief inférieur celui d'Uranga ou Ulanga. Quant à la graphie Uganga, elle est donnée par THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 180-181: « The Uranga... flowed from the S.W. through the country of Ganga ». Cette région de Ganga (Uganga) se trouvait au sud-ouest de Mkomokero (l'actuelle Ifakara?). Il nous semble que T.T. pour se rendre à l'Uganga, a suivi la route très fréquentée du Lufiji.

(8) La colonie arabe de Tabora, au centre de l'Unyamwezi, fut fondée probablement vers 1830. Burton et Speke furent les premiers Européens à visiter la ville (8 novembre - 14 décembre 1857). Cfr BURTON, *Lake,* pp. 225-239. A cette époque, qui suit de peu la première arrivée de T.T. à Tabora, les Arabes de la Côte et les Waswahili s'étaient déjà établis à Msene, à quelques milles à l'ouest, ayant abandonné Unyanyembe (Kazeh ou Tabora) à leurs « frères » d'Oman, pour lesquels ils éprouvaient une antipathie naturelle (BURTON, *Lake,* pp. 395-396). Tous les voyageurs européens du XIXe siècle ont décrit le grand centre de Tabora, relais capital sur la route de la Côte au lac Tanganyika. Sur les habitants de la région, citons seulement: F. SPELLIG, *Die Wanyamwezi, ein Beitrag zur Völkerkunde,* dans *Zeitschrift für Ethnologie,* LIX (1927), pp. 201-252; W. BLOEHM, *Die Wanyamwezi, Gesellschaft und Weltbild,* Hambourg, 1933; A. ROBERTS, *The Nyamwezi,* dans A. ROBERTS (éd.), *Tanzania before 1900,* Nairobi, 1968, pp. 117-150.

(9) Le 30 septembre 1857, Burton signale que: « the brother of Said Mohammed (of Mbuamaji) had married the daughter of Fundikira, Sultan of Unyanyembe, and thus the family had a double home, on the coast and in the interior » (BURTON, *Lake,* p. 184). Ce « frère » de Said ben Mohammed est sans doute Mohammed ben Juma, le père de T.T. Ce mariage eut lieu « probably during the 1840s » (A. ROBERTS, *The Nyamwezi,* dans *Tanzania before 1900,* p. 127). L'arbre généalogique de la dynastie de l'Unyanyembe, dressé par A. SHORTER, *Nyungu-ya-Mawe and the « Empire of the Ruga-Rugas »,* dans *J.A.H.,* IX (1968), p. 244 mentionne une Karunde comme femme de Mkasiwa, deuxième successeur de Fundi Kira. Comme la mort de Karunde, femme de Mohammed ben Juma, est mentionnée dans *Maisha,* § 48, il nous semble qu'il ne peut s'agir de la même personne. D'ailleurs, dans une lettre du P. Pfefferman, Kipalapala, 8 déc. 1911, il est fait mention d'une reine Kalunde visitant régulièrement le tombeau de Sike *(Archiv. P.B., Rome).* La mère de Karunde, femme de Mohammed ben Juma, sera tuée par Mnywa Sere, premier successeur de Fundi Kira (*Maisha,* § 7).

(10) « The mtemi or Sultan Fundikira, the most powerful of the Wanyamwezi, inhabits a tembe or square settlement, called "Itiitenya", on the western slope of the southern hills (of Unyanyembe = Tabora) (BURTON, *Lake,* p. 228). Hitherto the merchants have been on friendly terms with Fundikira, the chief » (*Ibid.,* p. 229). Nous écrivons Fundi Kira (en deux mots). Le terme *fundi* désignait tout artisan, particulièrement le forgeron, dont l'art était des plus estimés (KRAPF, *Dictionary,* p. 76). Selon BURTON, *Lake,* p. 300, Fundi Kira était en route pour la Côte en qualité de porteur, lorsque, à la mort de son père, Swetu, il fut rappelé pour devenir le chef de l'Unyanyembe. « Fundikira... inherited... all his father's property and widows; he fixed himself at Itiitenya, presently numbered

ten wives, who have borne him only three children, built 300 houses for his slaves and dependents, and owned 2000 head of cattle. He lived in some state declining to call upon strangers, and, though not demanding, still obtaining large presents. Becoming obese by age and good living, he fell ill in the autumn of 1858 » (BURTON, *Lake,* p. 300). Il mourut vers la fin de 1858. *Maisha,* § 5.

(11) WHITELEY traduit: « He (Muhammed bin Juma) was given much ivory from the wealth of Chief Fundi Kira. He was also given other goods, was my father, and at this time he was as though Chief in the Nyamwezi manner, having much property and many followers, perhaps even as much as the Chief of Uganda and Karagwe ». Selon Whiteley, la richesse de Mohammed ben Juma est comparable à celle des chefs de l'Uganda et de Karagwe. Nous préférons la traduction allemande qui établit la comparaison entre les trois chefs africains, de l'Unyamwezi, de l'Uganda et de Karagwe. « Und zu jener Zeit war der Sultan von Unyamwezi sehr reich und hatte viele Leute, wie etwa der Sultan von Uganda und Karagwe ». Cette comparaison nous paraît plus naturelle que celle établie entre l'Arabe Mohammed ben Juma et les deux chefs africains: le *kabaka* Mutesa I[er] (1856-1884) et Rumanika (1855-1878) de Karagwe. BURTON, *Lake,* pp. 393-398: Karagwe; pp. 399-405: Uganda; P. KOLLMANN, *The Victoria Nyanza. The Land, the Races and their Customs,* Londres, 1899; chap. II: Uganda (pp. 8-43); chap. III: Karagwe (pp. 44-64).

(12) Contrairement à ce qui arriva à Rumaliza, la variole (petite vérole) ne laissa pas de traces sur le visage de T.T. Sur les ravages opérés par cette maladie parmi les caravanes des explorateurs et des esclavagistes, cfr R.-J. CORNET, *Médecine et Exploration. Premiers contacts de quelques explorateurs de l'Afrique Centrale avec les maladies tropicales,* Bruxelles, 1970, pp. 23-24.

(13) D'après les informations recueillies par Burton, Ujiji, sur la rive orientale du lac Tanganyika, avait été visitée pour la première fois par les Arabes vers 1840 (BURTON, *Lake,* pp. 309-326). Pour une description d'Ujiji, cfr parmi beaucoup d'autres: E.C. HORE, *Tanganyika: Eleven Years in Central Africa,* Londres, 1892; chap. IV: Ujiji (pp. 67-101); COUPLAND, *Invaders,* pp. 305-308.

(14) Dans la littérature coloniale belge, on trouve le plus souvent la graphie: Tanganika. Pour des raisons d'ordre pratique, nous avons préféré la graphie utilisée dans la littérature anglaise: Tanganyika. Pour l'étymologie du nom, cfr A. VERBEKEN, *Contribution à la géographie historique du Katanga et de régions voisines,* Bruxelles, 1954, pp. 22-49.

(15) L'Urua se trouvait à l'ouest du Tanganyika; c'était le pays des Warua ou Balua ou Baluba. P. COLLE, *Les Baluba,* 2 t., Bruxelles, 1913; E. VERHULPEN, *Baluba et Balubaïsés,* Anvers-Paris, 1936; MAES-BOONE, pp. 347-348; O. BOONE, *Carte ethnique du Congo. Quart Sud-Est,* Tervuren, 1961, pp. 112-116; 130-145.

(16) Mbwamaji est la région côtière au sud de Dar es Salaam. « Mbwamaji (Mburomaji, Boromaji), the little port-village with jungle rolling up to the walls, and anchorage defended by the Sinda Islets, is a favourite entrance to the East African interior » (BURTON, *Zanzibar,* II, p. 334). L'endroit est fréquemment mentionné par les voyageurs du siècle passé. Cfr par ex. STANLEY, *Despatches,* pp. 135, 147, 174. Cfr aussi *Maisha,* § 13.

(17) Mwinyi, titre honorifique équivalent à seigneur, se présente sous plusieurs formes: *muini, moeni, mona, mono, mani* (STANLEY, *Dark Continent,* I, p. 503). Bakar ben Mustafa est peut-être à identifier avec Mwinyi Bokhari, un commerçant de moindre envergure — il n'avait que douze porteurs —, mentionné par Cameron en juillet 1874 en route pour Nyangwe (CAMERON, I, p. 338). Selon les informations recueillies par Dallons et Cornet en 1931, le quartier de Nyangwe, situé au confluent des deux rivières Sungwa et Tuku, était habité par « Munie Bakari » (*L'arrivée des Arabes dans la région de Kasongo,* dans *Bulletin Militaire* (Etat Major de la Force Publique, Léopoldville), n° 37 (1949), p. 529). Mwinyi Bokhari mourut au début d'août 1874 au Lualaba, près de Kasongo (CAMERON, I, pp. 356, 358, 376).

(18) *Tukafika Urua kwa Mrongo Tambwe.* BRODE: Wir kamen in Urua beim Mrongo Tambwe an; ID., *Story,* p. 17: They reached the abode of Mwagu Tambu (*sic!*). WHITELEY: We arrived at Urua at Mrongo Tambwe's place. La chefferie de Mulongo (Mrongo), peuplée de Baluba Hemba, s'étendait de part et d'autre du Lualaba, au nord du lac Kabamba. R. DE ROUCK, *Atlas géographique et historique du Congo Belge,* Bruxelles, 1947, carte 15, situe le village de Mulongo sur la rive droite du Lualaba, près de la rive septentrionale du lac Kabamba. VERHULPEN, *Baluba,* pp. 370-372, rapporte des traditions orales selon lesquelles cette seigneurie aurait été fondée durant le règne de l'empereur Kumwimba Ngombe (1810-1840). Selon Verhulpen, le quatrième chef s'appelait Mulongo Nioka; le cinquième: Kanioka. « Après Kanioka, des querelles intestines et des interventions étrangères auraient rompu l'ordre régulier des successions » (*Ibid.,* p. 372). Nous estimons que Mulongo Nioka et Kanioka sont identiques et que Mulongo Tambwe, visité par T.T. au début de sa carrière, fut le successeur de Mulongo Nioka. En effet, comme nous avons Mulongo Nioka (*nioka* signifie serpent) et Kanioka (Ka-nioka; le préfixe ka signifiant père ou chef), nous avons de même le double nom Mulongo Tambwe (*tambwe, ntambwe* ou *ntambo* signifie lion) et Kantambo (Ka-ntambo), mentionné comme nom de village par VERHULPEN, *Baluba,* p. 371). Comme nous le montrerons plus loin, Mulongo Tambwe (Kantambo) fut tué en 1868 et ses deux fils, Mulongo Tambwe junior et Mulongo Kasanga se disputèrent la chefferie. T.T. interviendra en faveur du premier (*Maisha,* § 74). Notre conclusion se base avant tout sur l'identification de Mrongo Tambwe avec le *kilolo* (chef Luba subalterne) Ntambwe, mentionné par Livingstone et par les traditions des Bayeke. Vers la fin d'octobre 1868, aux environs de Mpweto, Livingstone rencontre l'Arabe Saïd ben Habib qui lui apprend que les Baluba ont tué son frère aîné, Salem ben Habib. Livingstone est d'avis que ce meurtre fut une conséquence d'une razzia opérée par un autre Arabe, nommé Sef. « Salem bin Habib was killed by the people in Rua: he put up a tent and they attacked it in the night and stabbed him through it. Syde ben Habib waged a war of vengeance all through Rua after this for the murder of his brother: Sef's raid may have led the people to the murder » (LIVINGSTONE, I, p. 335). Quelques mois plus tard, le 17 mai 1869, lors d'une nouvelle rencontre avec Saïd ben Habib, l'explorateur apprend: « The Bakatala at Lualaba West killed Salem bin Habib... Sef attached (*sic,* pour attacked) Kilolo N'tambwe (*Ibid.,* II, p. 9). Les Bakatala sont sans doute des hommes de Katala (Ba-Katala) ou Kiona-Ngoy, chef principal de la région s'étendant sur les deux rives de la moyenne Kalumengongo, affluent de droite du Lualaba, par le lac Kabamba (VERDICK, *Les premiers jours du Katanga,* p. 92). Katala appartenait aux Bazela, que Ilunga Kabare avait incorporés dans l'empire Luba-Lomami (BOONE, *Carte ethnique,* pp. 247-251). Qui est ce Sef, l'agresseur du *kilolo* Ntambwe? Il nous semble qu'on peut l'identifier avec « Sef Rupia or Rubea, head of a large body of slaves, on his way to the coast » (LIVINGSTONE, I, p. 72: 14 juillet 1866, à Mataka, à l'est du Nyasa). Un peu plus loin, Livingstone l'appelle tout simplement « Sef » (*Ibid.,* I, pp. 73-74); de même, les traditions Yeke le nomment: Nsefu (Lettre de Mwenda II Mukanda Bantu à S.M. le roi Albert, dans A. MWENDA MUNONGO, *Pages d'histoire Yeke,* Mémoires C.E.P.S.I., n° 25, Lubumbashi, 1967, p. 34). Peut-être était-il apparenté à Rubeya ben Khalfan el Harthi, le secrétaire de Mpanda Shalo, successeur de Mirambo (GLEERUP, II, pp. 465-466; HASSING-BENNETT, *A Journey,* p. 135). La razzia de Sef se fit donc en 1865 ou vers le début de 1866. Ces informations sont complétées par Mukanda Bantu: « Les Baluba étant venus guerroyer chez Nkala, Nkala envoya des messagers chez Mushidi (Msiri) pour réclamer son aide en disant: "Nous mourons ici, les Baluba nous tuent". A cette nouvelle, Mushidi partit en disant aux Baswahili: "Allons nous battre contre les Baluba, ils tuent Nkala". Ils rencontrèrent les Baluba et en tuèrent un grand nombre, ils se battirent avec eux jusque chez Masukulaa-Vayara, de là ils les suivirent jusqu'au Buluba. "Puisque les Baluba sont venus faire le guerre chez nous, dit Mushidi, allons nous aussi la faire chez eux". Ils se battirent chez Kilolontambo (*kilolo* Ntambwe). Les Bayeke en revinrent, mais les Baswahili ayant

leurs biens avec eux, restèrent là pour acquérir de nouvelles richesses... Voici maintenant les noms de ces Baswahili: Mutwana et Nsefu » (MWENDA MUNONGO, *Pages d'histoire Yeke,* p. 33). Selon A. Mwenda Munongo, Nkala se trouvait en territoire des Basanga et les Baluba furent battus à la Kabangu, près de Mukabe Kazari (*Ibid.,* p. 12). Verdick rapporte des traditions similaires: « Le chef (arabe) Saïdi (= Said ben Habib), voulant se rendre au Lualaba, fut attaqué à Kwanda par un chef baluba, Kilolotamboi (*kilolo* Tambwe). Il eut son *jeune* frère tué (LIVINGSTONE, I, p. 357: « his *elder* brother Salem ben Habib ») et fut complètement dévalisé, perdant ses biens et ses femmes. Encouragé par ce succès, le téméraire chef baluba osa déclarer la guerre à Msiri. Il fut battu à son tour, dut s'enfuir, laissant tout son butin entre les mains des Basanga. Peu de temps après Saidi envahit le pays de Kilolotamboi, le tua et mit le pays à sac. Il emmena une telle quantité de femmes et d'esclaves que, devenu très riche, il abandonna le pays et retourna à Zanzibar » (E. VERDICK, *Msiri, roi du Katanga (1860-1891),* dans *La Belgique Coloniale,* VII (1902), p. 401; ID., *Les premiers jours au Katanga,* Bruxelles, 1952, pp. 37-38). « Msiri fit la conquête de la rive droite du Lualaba, établit un résident... au lac Kabamba (Mulanga) » (*sic,* pour Mulongo). Le retour victorieux de Saïd ben Habib est confirmé par Livingstone: « 1st November, 1868: ... we are waiting till Syde comes up... he has an enormous number of tusks and bars of copper... 2nd November. News came yesterday from Mpweto's that twenty-one slaves had run away from Syde bin Habib at one time: they were Rua people, and out of chains as they were considered safe when fairly over the Lualaba... they were not all bought, nor has the copper and ivory come at by fair means; the murder of his brother was a good excuse for plunder, murder and capture. Syde bin Habib is said to have amassed 150 frasilahs of ivory = 5250 lbs., and 300 frasilahs of copper = 10,500 lbs. » (LIVINGSTONE, I, 336-337). De toutes ces données, nous concluons que le Mulongo Tambwe de la *Maisha,* § 4, trouva la mort en 1868 et que le Mulongo Tambwe et le Mulongo Kasanga, mentionnés plus loin (*Maisha,* § 72-77) étaient ses « fils », se disputant la succession. « L'un de ses premiers voyages (de T.T.), probablement vers la fin des années cinquante ou au début des années soixante, l'amena en pays Luba, à l'Est du Lualaba. Avec une modeste troupe de vingt hommes, il visita l'installation de Mulongo Tambwe, sans doute au nord du lac Kabamba » (J. VANSINA, *Les anciens royaumes de la savane,* p. 123). T.T. ne voyagea pas « avec une modeste troupe de vingt hommes »; la *Maisha* dit explicitement: « notre caravane était nombreuse; les Arabes, eux, étaient environ vingt ». Or, chaque Arabe était accompagné d'un bon nombre de *pagazis* (porteurs) et *d'askaris* (soldats). Sur la chefferie Mulongo, cfr BOONE, *Carte ethnique,* pp. 45, 47-48; R. LANFANT, *Coutumes juridiques des Baluba de la chefferie Mulongo,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* III (1935), 3, pp. 51-57; 4, pp. 78-83.

(19) Sur le commerce de l'ivoire, cfr BURTON, *Lake,* pp. 538-540. « Competition, which among the Arabs is usually somewhat unscrupulous, has driven ivory merchants to regions far west of the Tanganyika » (*Ibid.,* p. 539). Cfr aussi: R.W. BEACHY, *The East African Ivory Trade in the Nineteenth Century,* dans *J.A.H.,* VIII (1967), pp. 269-290; E.D. MOORE, *Ivory, Scourge of Africa,* New York - Londres, 1931. Pour le prix de l'ivoire sur le marché de Zanzibar aux années 1826-1897, cfr N.R. BENNETT, *Studies in East African History,* Boston, 1963, p. 89; F.D. BLYTH, dans LIVINGSTONE, II, pp. 89-91.

(20) Mtowa se trouvait sur la rive occidentale du lac Tanganyika, un peu au nord de la Lukuga. La traversée du lac se faisait habituellement de Ujiji à Mtowa. « Couper le lac d'Ujiji à Mtowa ne présentait pas de grandes difficultés car le trajet pouvait être couvert d'une seule traite en une trentaine d'heures »: F. RENAULT, *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe,* Paris, 1971, I, p. 50.

(21) Mnywa Sere Msabila régna environ deux ans (1859-1860); il fut tué par les Arabes en 1865. Mnywa Sere peut sans doute s'identifier avec « the sultan of Kigwa, one Manwa » mentionné par BURTON, *Lake,* p. 224, le 6 novembre 1857. Kigwa (ou Kigue: SPEKE, *Journal,* p. 82) se trouvait à une journée de

marche à l'est de Tabora; une forêt le séparait du district de l'Unyanyembe. Burton ajoute: « Manwa has taken an active part in the many robberies and murders which have rendered this forest a place of terror and the Arabs have hitherto confined themselves to threats... Manwa is aided and counseled by Mansur, a coast Arab, who horsewhipped out of the society of his countrymen at Kazeh for drunken and disorderly conduct, has become a notorious traitor ». Lors de son remplacement comme chef de l'Unyanyembe par Mkasiwa, Mnyma Sere se réfugia chez son ancien voisin Maura (Maula) de Rubuga. Cfr SPEKE, *Journal,* p. 78. Sur ce Maura: BURTON, *Lake,* pp. 222-223. Selon Speke « Manua Sera... succeeded the old Sultan Fundi Kira of Unyanyembe, on his death, shortly after the late expedition left Kaze » (SPEKE, *Journal,* p. 9). L'expédition Burton-Speke avait quitté Tabora (Kazeh) le 27 septembre 1858; la mort de Fundi Kira peut donc se dater encore avant la fin de l'année 1858. T.T. attribue à son père un rôle prépondérant dans l'avènement de Mnywa Sere. Ce dernier, dans le récit qu'il fit à Speke le 21 janvier 1861, déclara: « Shortly after you left Kaze for England, my old father, the late chief Fundi Kira died, and by his desire I became lawful chief; for, though the son of a slave girl and not of Fundi Kira's wife, such is the law of inheritance. After assuming the title of chief, I gave presents of ivory to all the Arabs with a liberal hand » (*Ibid.,* p. 77). Nous pensons que Speke a mal compris Mnywa Sere déclarant que Fundi Kira était son « père ». Les présents donnés par Mnywa Sere aux Arabes insinuent qu'il dut son élévation à leur intervention et en premier lieu au père de T.T., le gendre de Fundi Kira. Speke nous décrit Mnywa Sere comme: « as fine a young man as I ever looked upon. He was very handsome » (*Ibid.,* p. 77). Selon A. SHORTER, *Nyungu-ya-mawe, a.c.,* p. 240, Mnwa Sele (Mnywa Sere) était le fils de Mbulula, une cousine germaine de Fundikira.

(22) Selon les dires de Mnywa Sere, rapportés par Speke, Mkasiwa était « another illegitimate son » de Fundi Kira (SPEKE, *Journal,* p. 77). Selon A. SHORTER, *Nyungu-ya-mawe, a.c.,* p. 240, Mkasiwa et Fundi Kira descendaient d'une même arrière-grand-mère, Malwa. Mkasiwa Kiyungi mourut en 1876.

(23) Au sens propre, le terme swahili *boma* désignait une palissade de pierres, de troncs d'arbre, de buissons épineux, servant de fortification aux villages ou aux habitations particulières (KRAPF, *Dictionary,* pp. 27-28). Au sens plus étendu, le terme désignait aussi tout ce qui était compris à l'intérieur de cette palissade; de même que toute fortification, entourée ou non de fossés. Les voyageurs français du siècle passé l'utilisaient comme un substantif masculin. P. BRIART, *Les fortifications indigènes au Congo,* dans *Le Congo Illustré,* IV (1895), pp. 12-14, 22-24, 28-30; Anon., *Les Bomas arabes* dans *La Belgique Coloniale,* I (1895), pp. 234-236.

(24) Uriakuru est la graphie arabe de Ulyankuru, la région située sur la rive méridionale de la rivière Igombe, au nord-ouest de Tabora. Selon une déclaration de Mirambo au Dr Southon, de la *London Missionary Society,* le grand-père maternel de Mirambo, du nom de Kibinga, était chef de l'Ulyankuru (R.J. HARVEY, *Mirambo,* dans *T.N.R.,* n° 28 (1950), p. 11). En avril 1878, Mirambo construira une nouvelle résidence « sur l'emplacement de la ville de Ouliankourou » à deux lieues d'Urambo (*A l'Assaut des Pays Nègres,* Paris, 1884, pp. 179-180).

(25) Vers 1860, Mirambo âgé d'une vingtaine d'années était encore un inconnu. Ernest Cambier, membre de la première expédition belge de l'Association Internationale Africaine, séjourna chez Mirambo durant trois mois (septembre - novembre 1878); il déclare que Mirambo avait commencé sa carrière comme « simple petit chef indigène du district de l'Ouhioua » (A.-J. WAUTERS, *Voyages en Afrique,* Bruxelles, s.d., p. 38). Cfr aussi J. BECKER, *La vie en Afrique,* II, pp. 156-179, qui visita Mirambo en fevrier 1882. Sur Mirambo, on consultera, en plus de l'étude de Harvey (note 24), R. FOUQUER, *Mirambo,* Paris, 1966, et les travaux de N.R. BENNETT, *Mirambo of the Nyamwezi,* dans *Studies in East African History,* Boston, 1963, pp. 1-30; *Mirambo of Tanzania, ca. 1840-1884,* New York, 1971.

(26) Après la mort de Seyyid Saïd, sultan de Zanzibar († 19 octobre 1856), Seyyid Bargash se révolta contre le nouveau sultan, Seyyid Majid. S'étant retranché dans sa maison de campagne, nommée « Marseille », située à Machui, à six milles de la ville, il dut finalement se rendre le 7 octobre 1859 et fut déporté à Bombay. Les partisans de Bargash, qui appartenaient surtout à la famille el-Harthi, se réfugièrent sur le continent et beaucoup gagnèrent Tabora. T.T. semble établir un rapport entre leur arrivée à Tabora et l'instauration d'une nouvelle taxe par Mnywa Sere. Ce dernier raconta à Speke, le 2 janvier 1861: « After assuming the title of chief, I gave presents of ivory to all the Arabs with a liberal hand... Then after this I established a property tax on all merchandise that entered my country. Fundi had never done so, but I did not think that any reason why I should not, especially as the Arabs were the only people who lived in my country exempt from taxation... The merchants were living on sufferance only in my country » (SPEKE, *Journal,* p. 77).

(27) La résidence de Mohammed ben Juma, père de T.T., se trouvait à Ituru, dans les environs de Tabora. Une description en est donnée par J. BECKER, *La vie,* II, p. 44.

(28) Selum ben Hamed (Salum ben Hamed: *Maisha,* § 8) est mentionné aussi par Burton à Tabora en novembre-décembre 1857, sous le nom de Sallum bin Hamed (BURTON, *Lake,* p. 258). Il le nomme « the papa of the colony » (*Ibid.,* p. 259).

(29) Sultan ben Ali est mentionné par Livingstone, qui lui rendit visite dans le voisinage de Tabora le 16 avril 1872: « Sultan ben Ali is very hospitable. He is of the Bedawee Arabs, and a famous marksman with his long Arab gun... He is about sixty-five years, black-eyed, six feet high and inclined to stoutness, and his long beard is nearly all grey » (LIVINGSTONE, II, pp. 177-178; Cfr aussi STANLEY, *How I found,* p. 195; *Dark Continent,* I, p. 44. Dodgshun le rencontra également en janvier 1879 (N.R. BENNETT (éd.), *From Zanzibar to Ujiji. The Journal of Arthur W. Dodgshun, 1877-1879,* Boston, 1969, p. 99). Au mois d'août 1881, Becker mentionne: « le vieux Soultan bin Ali, le seul Arabe survivant de ceux qui, il y a plus de 70 ans, fondèrent la colonie de Tabora » (BECKER, II, p. 29).

(30) Thenei bin Amur est à identifier avec Snay bin Amur el-Harisi, mentionné par Burton et par Speke, car The-nei = S-nay, « for the "th" and "s" in an Arab mouth are confounded in a sound between the two » (COLOMB, *Slave-Catching in the Indian Ocean,* Londres, 1873, p. 117). Cfr aussi *the*nasara pour *she*nashara (*Maisha,* § 1). BURTON, *Lake,* p. 227, donne un résumé de sa carrière: « Sixteen years before, he had begun life a confectioner at Maskat, and now he had risen to be one of the wealthiest ivory and slave dealers in Eastern Africa. As his health forbade him to travel, he had become a general agent at Kazeh, where he had built a village containing his store-houses and his depots of cloths and beads, slaves and ivory... He had traveled three times between Unyamwezi and the Coast, besides navigating the great Lake Tanganyika and visiting the northern kingdoms of Karagwah and Uganda. He first entered the country about fifteen years ago (en 1845: cfr *ibid.,* p. 69), when the line of traffic ended at Usanga and Usenga, and he was familiar with the languages, the religion, the manners and the ethnology of the African as with those of his natal Oman. He was a middle-aged man... almost beardless, light-colored, tall, gaunt, and large-limbed ». Cfr *ibid.,* pp. 377, 403, 428. BRODE, *Story,* p. 21, affirme que Thenei (*sic!*) ben Amur était un « Besar, i.e. an Arab from Oman, only not of pure blood, but the issue of the slave caste ». Sur la position sociale des *besar* (enfants de concubine), cfr ABDULAZIZ Y. LODHI, *The Institution of Slavery in Zanzibar and Pemba,* Uppsala, 1973, p. 13. Le 13 mars 1861, Speke apprit que « Sheik Snay » avait été tué lors d'une attaque contre Mzanza, un petit district à dix milles au nord de Useke dans l'Ugogo (SPEKE, *Journal,* pp. 97-98); cfr aussi: *Ibid.,* p. 104; J.A. GRANT, *A Walk across Africa,* Londres, 1864, pp. 52-53. Mohinna ben Sulayman lui succéda comme chef des Arabes (*Ibid.,* p. 71).

(31) Salim ben Sef ben Sleman el-Bahari est nommé Salim Bahari tout court dans *Maisha,* § 143, 153. Son surnom africain était Msopora. Burton rencontra Salim ben Sayf (par erreur il écrit: Sayf bin Salim) le 18 juillet 1857 à Duthumi; il le décrit comme suit: « A Harisi from Birkah, in Oman, he was a tall, thin featured venerable-looking man, whose old age had been hurried on by his constancy to pombebeer... Msopora, as he waggishly was nicknamed by the Wanyamwezi... » (BURTON, *Lake,* pp. 73-74). Le 18 juin 1858, il rencontra de nouveau Salim bin Sayf Msopora à Yombo, à une marche à l'ouest de Tabora, en route pour le lac Tanganyika (*Ibid.,* p. 387). A son arrivée à Tabora, le 24 janvier 1861, Speke apprit que « Salem bin Saif » se trouvait dans l'Ugogo dans le but de mettre fin aux droits de transit excessifs levés sur les caravanes arabes (SPEKE, *Journal,* pp. 75, 88, 169). Livingstone visita Salim ben Sef à Tabora le 19 juillet 1872 (LIVINGSTONE, II, p. 222). Le 15 juillet 1876, Stanley rencontra, à l'embouchure de la Lukuga (rive occidentale du Tanganyika), une caravane d'esclaves appartenant entre autres à « Salim bin Sayf » (STANLEY, *Diaries,* p. 123). En janvier 1879, Dodgshun trouva Salim ben Sef à Tabora (N.R. BENNETT, *From Zanzibar to Ujiji, o.c.,* p. 102); cfr aussi THOMSON, *African Lakes,* II, p. 156 et BECKER, *La vie...,* II, pp. 30-31: « Salim ben Sef, grand propriétaire d'esclaves et cultivant d'immenses plantations de manioc et de froment... C'est l'homme de bonne compagnie et l'amphitryon de la colonie... entretenant un harem complet de 12 femmes ».

(32) Une notice biographique de Musa, surnommé Mzuri (le beau Moïse), se trouve dans BURTON, *Lake,* pp. 423-424. Musulman de la secte Kojah, natif de Surat, il entreprit vers 1825, avec son frère aîné un voyage vers Tabora. Son frère étant mort, il rentra à Zanzibar avec 800 *frasilahs* d'ivoire. Depuis lors, il fit cinq fois le voyage de Tabora à la Côte et plusieurs autres expéditions vers le nord, au royaume de Karagwe. Le 5 novembre 1858, il revint à Tabora avec quantité d'ivoire, mais, pendant son absence, Salim ben Sef Msopora avait volé les 65 *frasilahs* d'ivoire que Musa lui avait confiées. Dans le conflit qui opposa les Arabes à Mnywa Sere, il prit résolument le parti de ce dernier. Après la déposition de Mnywa Sere, les Arabes de Tabora le retinrent longtemps enchaîné; il mourut au début de juin 1861. Cfr SPEKE, *Journal,* pp. 86 et 120; J.A. GRANT, *A Walk across Africa,* Londres, 1864, pp. 48-51; COUPLAND, *Invaders,* pp. 310-311. Sur le rôle des Banians, commerçants hindous originaires de l'Inde, cfr L.W. HOLLINGWORTH, *The Asians of East Africa,* Londres, 1960, pp. 25-27; J.S. MANGAT, *A History of the Asians in East Africa, ca. 1886 to 1945,* Oxford, 1969, pp. 9-10.

(33) Kwihara était un « faubourg » de Tabora, dont Sultan ben Ali était le chef. Livingstone et Stanley y résidèrent ensemble du 18 février au 14 mars 1872. LIVINGSTONE, II, pp. 170-173; STANLEY, *How I found,* pp. 477-497. Cfr F. LONGLAND, *A Note on the Tembe at Kwihara,* dans *T.N.R.,* n° 1 (1936), pp. 84-86; R.B. RICHARDSON, *Livingstone's Tembe at Kwihara, Tabora,* dans *T.N.R.,* n° 9 (1940), p. 68.

(34) *La talumuni wa lumu anfusakum:* citation en arabe du Coran, 14e sourate: Ibrahim, verset 22 (dans l'édition arabe du Caire; 27 dans les traductions des anciens orientalistes). Ce sont les paroles que Satan adresse aux réprouvés. *Le Coran,* trad. fr. E. Montet, Paris (Petite Biblioth. Payot), 1958, t. I, p. 326.

(35) « Taborah, Kouihara, Kouikourou... forment un triangle équilatéral dont Taborah, l'antique Kazeh, est le sommet... Kouikourou, au nord-est, est la résidence du gouverneur arabe et du sultan indigène; Kouihara, au sud, est le lieu choisi par les Européens pour la halte des caravanes... la distance de ces divers points entre eux est de quatre kilomètres. Seul Taborah et Kouikourou sont palissadés, c'est-à-dire réunis en villages compacts, avec enceinte fortifiée. Kouihara, au contraire, se compose de grands tembes isolés... en cas d'attaque, ces demeures ne pourraient se prêter mutuellement aucune assistance » (A. BURDO, De *Zanzibar,* I, p. 304). Telle était la situation de Kwihara en avril 1880; vingt ans plus tôt, l'agglomération n'était pas moins vulnérable.

(36) Le récit que fit Mnywa Sere à Speke, le 7 janvier 1861, s'accorde avec celui de Tippo Tip: « We had a long and though fight; I killed many of their number, and they killed mine. Eventually they drove me from my palace and placed Mkisiwa (*sic!*) there as chief in my stead... I went to Rubuga and put up with old Maulu there. The Arabs followed, drove me to Nguru and tried to kill Maulu for having fostered me. He, however escaped, but they destroyed his country and followed me down to Nguru. There we fought for many months, until all provisions were exhausted. I... forced my way through their ranks... I have been a wanderer since » (SPEKE, *Journal,* pp. 77-78). Ces données nous permettent de situer le retour de T.T. à Tabora au cours de 1860.

(37) La *frasilah* équivalait à 35 livres ou 17 1/2 kg. Les dollars en usage à Zanzibar étaient les « thaler » de Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche-Hongrie (1740-1780), frappés à Vienne à partir de 1780. M. FISCHER, *Le Thaler de Marie-Thérèse,* Dijon, 1912; COUPLAND, *Invaders,* p. 304.

(38) Ngao était la région côtière au sud de Zanzibar. « The coast to the south of Zanzibar as far as Kilwa... is called Mungao. » Rapport de Rigby, Zanzibar, 1er juillet 1860, dans C.E.B. RUSSELL, *General Rigby Zanzibar and the Slave Trade,* Londres, 1935, p. 326. La localité Kionga se trouvait à l'embouchure du fleuve Rovuma, près du Cap Delgado, et servait de port d'exportation d'esclaves. COUPLAND, *Invaders,* p. 520; H.B. THOMAS, *The Kionga Triangle,* dans *T.N.R.,* n° 31 (1951), pp. 47-50. Sur la découverte du lac Nyasa (Lac Malawi) et son exploitation comme réservoir d'esclaves, cfr COUPLAND, *Invaders,* pp. 305-306, 519.

(39) Mohammed ben Saïd, de son surnom africain Utelezi, appartenait à la famille el-Harthi; il n'est pas à confondre avec Mohammed ben Saïd Bwana Nzige. D'après BRODE, *Story,* 25, Mohammed ben Masud avait été associé à Mohammed ben Saïd el-Harthi, mais ce dernier avait gaspillé tous les profits, sans rien laisser à son ami. Plus tard, Mohammed ben Saïd prendra la route du Congo; il y est signalé en 1888 par JAMESON, pp. 126, 214 comme « Sheikh Mahommed bin Said », et par WARD, *Five Years,* pp. 265-266, comme « old Mohammed bin Seid Bwana Makubwa; he knew Livingstone at Tabora ». Cette information est exacte: Livingstone rencontra « Mohammed ben Seyde (Seyed) » fin juin 1872 (LIVINGSTONE, II, pp. 202-204). *Le Congo Illustré,* III (1894), p. 18, le présente comme suit: « Mohammed ben Saïdi, dit Massawa. Habite dans l'île de Kisangani. Arabe blanc. Le plus âgé des Arabes du Congo; on lui donne au delà de 80 ans et on l'appelle pour cela Bwana-Nkuboi (le patriarche). Est entouré d'un très grand respect, et, bien que sujet de Tippo-Tip est respecté de lui. A un poste à Yarikombi sur le Congo et à Yangika (entre la Mbura et Unaria). 1.000 fusils ». La liste de Lerman le dit: « Mohammed ben Saidi (Massawa), very old and respected chief, nicknamed "Komba". Priest and very rich. Now in Katanga washing gold » (LOPASIC, *Lerman,* p. 145).

(40) « From Brava to Magadasha, the coast is called "El Benadir" or "the Ports" »: rapport du consul Rigby, 1er juillet 1860, dans C.E.B. RUSSELL, *General Rigby, Zanzibar and the Slave Trade,* Londres, 1935, p. 326. Le Benadir ou la côte de Somalie comptait plusieurs colonies arabes: Kismayu, Barawa, Merka, Mogadishu, Warsheikh. Pour une description quelque peu postérieure (1878), cfr G. REVOIL, *Voyage au Cap des Aromates,* Paris, 1880. Notons en passant que Whiteley a omis de traduire une partie de la phrase (nous la mettons entre parenthèses): *yee alikwenda Ngao Kionga (kwa jeema yake Muhammed bin Said Utelezi la lakabi. Akasafari Muhammed bin Masud, huenda Ngao) na Nyasa. Akarudi kuenda Benadir.* Ainsi la traduction anglaise ne fait pas état de l'association de Mohammed ben Masud avec Mohammed ben Said. Le frère de T.T. faisait sans doute le trafic d'esclaves: du lac Nyasa, il les amenait au Ngao et de là, aux colonies arabes du Benadir.

NOTES AU CHAPITRE II

(41) Selim ben Mohammed, l'informateur de Ward, distingue nettement ce premier voyage de T.T. du précédent (avec son père) et du suivant (avec son frère, Mohammed ben Masud: « He then commenced business on his own account, and being tolerably well off, was able to gather together one hundred fighting men and equip them. With four hundred natives loaded with merchandise he came into the interior, trading cloth and beads for ivory and slaves. He reached... Ruemba... then made his way back to Zanzibar » (WARD, *Five Years,* pp. 174-175). Thomson fut le premier Européen à visiter la région de Mahenge (juillet 1879). Il la décrit assez longuement: THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 176-198; R.I. ROTBERG, *Joseph Thomson and the Exploration of Africa,* New York, 1971, pp. 59-62. Selon cet explorateur, Mahenge « occupies a very acute angle, formed by the Ruaha and Uragna (= Kilombero), which constitute its boundaries to the north, east and south, while the edge of the plateau marks its termination in the westward direction » (*African Lakes,* I, p. 187). Le chef-lieu était Mkomokero (peut-être l'actuelle Ifakara). A Paliogoalina, à trois jours de Mkomokero, Thomson rencontra un vieux chef qui affirmait avoir été autrefois le chef de tout Mahenge (*Ibid.,* I, pp. 193-194). Peut-être était-il le chef visité par Tippo Tip. Thomson apprit qu'autrefois les éléphants étaient particulièrement abondants dans la région (*Ibid.,* I, pp. 177).

(42) Comme les Wayao, Wangoni et Wahehe, les Mafiti appartenaient à la famille des Zulu, venue du sud-est de l'Afrique. Les Mafiti s'étaient établis au nord du Zambèse. « A great raid of Maviti from the west side of Nyassa, swept... across the plateau of Ubena and Uhehe into the valley of the Rufiji and up to the very gates of Kilwa... On their return towards Nyassa a few of the tribe appear to have remained behind in Mahenge; the people of which they taught the mode of warfare practised by the Maviti » (THOMSON, *African Lakes,* I, p. 188). Lors de la rébellion arabe de Bushir ben Salim (1888), les Mafitis se joignirent à lui. R. SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes,* pp. 141-149: Bushiri und die Mafiti.

(43) Les pays des Wahehe s'étendait au sud de l'Ugogo, à l'ouest de Mahenge. BURTON, *Lake,* pp. 172-173. Thomson visita la contrée en août-septembre 1879; il la décrit extensivement (THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 212-228; 234-241) et donne également une histoire sommaire des Wahehe (*Ibid.,* I, pp. 229-234). R.I. ROTBERG, *J. Thomson,* pp. 64-69. Pour la victoire des Wahehe sur un corps expéditionnaire allemand à Lula Rugaro, le 16 août 1891, cfr R. SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes,* pp. 307-311. Cfr aussi E. NIGMANN, *Die Wahehe,* Berlin, 1908; A. REDMAYNE, *The Hehe,* dans ROBERTS, *Tanzania before 1900,* pp. 37-58.

(44) Elton qui visita l'endroit en novembre 1876 donne à la fois la graphie Mtengera (ELTON, pp. 338-339, 359) et Mtengura (*ibid.,* pp. 345, 347, 355). THOMSON, I, p. 246, le nomme: Utengula. Mtengera, la résidence de Merere, le grand chef des Warori (Wasangu), était située sur la rivière Uranga (Ranga), affluent du Rufiji. Vers 1867-1869, Machinga, un chef des Wahehe, envahit l'Urori. Merere incendia sa capitale pour qu'elle ne tombe pas aux mains de l'ennemi, et se retira sur le plateau au nord du lac Nyasa où il construisit une nouvelle ville palissadée, Utengure, dans l'Usafa. VELTEN, pp. 70-75.

(45) En quittant Zanzibar, T.T. avait emporté des marchandises pour une valeur de 1.000 dollars. Celles-ci étant échangées contre l'ivoire, T.T. ne voulut pas rejoindre la Côte mais continua ses échanges fructueux. T.T. ne donne pas le nom de l'Arabe à qui il emprunta des articles d'échange pour une valeur de 4 à 7.000 dollars. Lors de son passage à l'emplacement de l'ancienne capitale de Merere, Elton y trouva encore le mât du drapeau de Sleman ben Abed, résidant à Mtengera (ELTON, pp. 344, 368). En outre, un autre Arabe, un certain Salim, y demeurait (*Ibid.,* p. 359). C'est peut-être à un de ses deux que T.T. fit l'emprunt. Il était assez rare qu'un Arabe emprunte à un Arabe (cfr A. SMITH, *The*

Southern Section of the Interior, 1840-1884, dans R. OLIVER - G. MATHEW (éds.), *History of East Africa,* Oxford, 1963, I, pp. 273-275).

(46) L'Urori se trouvait au sud de l'Ugogo et à l'ouest des Wahehe et des Wabena. Les habitants sont nommés Warori ou Wasangu. STANLEY, *Despatches,* pp. 38, 144-146 et *passim;* ELTON, pp. 334-364; HEESE, *Sitte und Brauche der Sango,* dans *Archiv für Anthropologie,* XII (1913), pp. 134-146.

(47) Ufipa est situé au sud-est du lac Tanganyika. THOMSON, *African Lakes,* II, pp. 215-229; J.B. WOLF, *Missionary to Tanganyika, 1877-1888. The Writings of Edward Cood Hore,* Londres, 1970, p. 148; G.R. WILLIS, *The Fipa and Related Peoples of South-West Tanzania and Nord-East Zambia,* Londres, 1966; G.D. POOPLEWELL, *Notes on the Fipa,* dans *T.N.R.,* n° 3 (1937), pp. 99-105. R.G. WILLIS, *The Fipa,* dans A. ROBERTS, *Tanzania before 1900,* pp. 82-95.

(48) Unyamwanga se trouve au sud du lac Rukwa. Thomson qui traversa la région en octobre 1879, annote: « About Inyamwanga and its people we need say nothing, as they present no particularities worth noticing » (THOMSON, *African Lakes,* I, p. 299; cfr *ibid.,* I, pp. 293-302). En 1890, le village de Chikanamalira, chef suprême des Wanyamwanga, se trouvait sur la rivière Mkana, au nord de Mwenzo (à mi-chemin entre le Tanganyika et le Ngara); A. SHARPE, *A Journey to Garenganze,* dans *Proceedings R.G.S.,* XIV (1892), p. 46. C. ST. JOHN, *Kazembe and the Tanganyika-Nyasa Corridor, a.c.,* pp. 207, 222.

(49) Ruemba est la région des Wabemba; Livingstone l'appelle Lobembe: « On leaving Lobemba, we entered Ulungu » (LIVINGSTONE, I, p. 255; aussi: *ibid.,* I, pp. 195-199). Thomson semble avoir suivi la route empruntée par T.T.; se rendant d'Inyamwanga à Ulungu, il signale « the Uembe mountains » (THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 302-304). Cfr infra: *Maisha,* § 33. Ruemba, pays des Babemba, n'est pas à confondre avec Ruemba, pays des Baluba-Hemba, au sud-ouest du lac Tanganyika. Cfr E. TRIVIER, *Mon voyage au continent noir,* Paris-Bordeaux, 1891, pp. 268-270: Rouemba.

(50) L'Ulungu s'étendait au sud du lac Tanganyika. La région fut visitée par Livingstone en mars-avril 1867 (LIVINGSTONE, I, pp. 201, 204, 255) et par Thomson en novembre 1879 (*African Lakes,* I, pp. 304-320), et en avril 1880 (*Ibid.,* II, pp. 209-215). Cfr aussi J.B. WOLF, *Missionary to Tanganyika,* pp. 147-148; A. SWANN, *Fighting the Slave-Hunters in Central Africa,* Londres, 1910, p. 89.

(51) Sur les Wazaramo, une des tribus de l'arrière-pays de Dar es Salaam, entre le Kingani au nord et le Rufiji au sud, cfr BURTON, *Lake,* pp. 56-66; 88-96; THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 135-143; V. GIRAUD, *Les lacs de l'Afrique Equatoriale,* Paris, 1890, pp. 52-55; *A l'assaut,* p. 75; MTORO BIN MWENYI BAKARI, *Mitteilungen über das Land Usaramu nebst Sitten und Gebräuchen der Wazaramu,* dans C. VELTEN, *Schilderungen der Wasuaheli,* Göttingen, 1901, pp. 226-276.

NOTES AU CHAPITRE III

(52) « After about two years, during which time he gathered a large force around him, he again entered Africa, with the intention of making a "big haul". He was this time accompanied by a step-brother, named Mohammed ben Masod... Arriving at Ruemba, he met Dr. Livingstone » (WARD, *Five Years,* p. 176). Le cours d'eau Mbezi se jette dans l'Océan Indien à Bosa au sud de Dar es Salaam. BURTON, *Zanzibar,* II, p. 334: « the little Mbwezi river ». ELTON, p. 72 (carte) et p. 77, le nomme « Beze River ». Mkamba était un village important au sud-ouest, à 35 milles (à vol d'oiseau) de Dar es Salaam. Parti de ce centre le 19 juillet 1879, Thomson arriva à Mkamba le 28 du même mois. (THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 105-106 et carte). T.T. semble avoir suivi d'abord la fameuse route des caravanes d'esclaves, reliant Kilwa à Dar es Salaam.

(53) Le fleuve Rufiji se jette dans l'Océan Indien en face de l'île de Mafia. BURTON, *Lake,* p. 41 et *passim;* STANLEY, *Despatches,* pp. 129-133; 137-149; 466-468. R. DE LA BAKER, *The Rufiji River,* dans *T.N.R.,* n° 4 (1937), pp. 10-16; ID. *The Delta of the Rufiji River,* dans *T.N.R.,* n° 2 (1936), pp. 1-6.

(54) Ndengereko est le nom d'une tribu habitant les bords du Rufiji. Cfr STANLEY, *Despatches,* p. 141, n° 9. H.F. VON BEHR, *Am Rufiji,* dans *Deutsche Kolonialzeitung,* V (1892), pp. 139-143.

(55) Selon les circonstances de lieu et de temps, T.T. recevra divers surnoms africains. D'après KRAPF, *Dictionary,* p. 150, *kingugwa* signifie hyène (au pelage fauve tacheté de brun), mais dans la langue des Wazaramo ce terme signifiait sans doute léopard.

(56) Les fourches qui serraient le cou des captifs étaient surtout employées pour les jeunes gens, plus enclins à s'évader; elles étaient simples ou doubles; dans ce dernier cas, chaque extrémité serrait le cou d'un esclave. Cfr D. CAMPBELL, *In the Heart of Bantuland,* p. 28. Sur le « slave-stick » ou « taming stick », qui généralement pesait de 30 à 40 livres et duquel on ne pouvait se libérer, cfr note de H. Waller dans LIVINGSTONE, II, p. 94; BECKER, *La vie,* II, pp. 198-199; ARNOT, *Garenganze,* p. 205.

(57) Zerere se trouvait sur le cours supérieur du fleuve Mgasi. ELTON, p. 72 (carte), donne la graphie Zerare.

(58) La région de Kwale se trouvait au sud de Dar es Salaam, en face de l'île de Kwale. Cfr ELTON, p. 72 (carte). Sur l'île de Kwale, cfr STANLEY, *Despatches,* pp. 136-137. BURTON, *Zanzibar,* II, p. 335, a: Khwale.

(59) Il nous semble que le Banian « Hila » (translittération erronée pour Lila?) peut-être identifié avec l'Indien chez qui Thomson fit ses achats à Zanzibar en janvier 1879: « we proceeded to the shop of a Hindu named Essa-Lila, one of the most extensive merchants in Zanzibar. In a few hours we had spent nearly 500 £ in cloth, beads, wire » (THOMSON, *African Lakes,* I, p. 96). J.S. MANGAT, *A History of the Asians,* pp. 18, 21, le nomme Nasser Lillani.

(60) Le surnom africain de Mohammed ben Masud s'écrit aussi Komba-Komba. Cfr N.R. BENNETT, *Captain Storms in Tanganyika, 1882-1885,* dans *T.N.R.,* n° 54 (1960), pp. 54-55. « Kumba Kumba took his name from the number of captives he gathered in his train... it might be translated: the collector of people »: H. Waller dans LIVINGSTONE, I, p. 230, note; cfr aussi: *ibid.,* II, pp. 331-333. Selim ben Mohammed, l'informateur de Ward, donne comme interprétation: « Kumba-Kumba i.e. one who gathers together » (WARD, *Five Years,* p. 176). Livingstone mentionne Kumba-Kumba en décembre 1872 (LIVINGSTONE, II, pp. 253, 255). Il résida à Tabwa (Itawa) de 1870 à 1886 (WARD, l.c.). Cfr GLEERUP, *A Journey,* p. 146. M. WRIGHT - P. LARY, *Swahili Settlements in Northern Zambia and Malawi,* dans *A.H.S.,* IV (1971), pp. 555-556.

(61) « They (T.T. et ses congénères) first proceeded to Mereri or Nsangu, a large Swahili settlement under Said Hamisi Waluta (Kenena) » (ROBERTS, *History of Abdullah bin Suliman,* p. 249). Merere était le titre du chef suprême des Warori (Wasangu). Le Merere visité par T.T. vers 1866 était Towela Mahamba, petit-fils et successeur de Munyigumba (Mui Gumbi: BURTON, *Lake,* p. 454). Vers 1875, les Wahehe lui infligèrent une défaite écrasante et il s'enfuit à Kiwele et Ubungu; cependant en 1877, il rentra en Usangu. Towela Mahamba mourut en 1893. A. SHORTER, *Chiefship in Western Tanzania. A Political History of the Kimbu,* Oxford, 1972, pp. 266-269; M. WRIGHT, *Chief Merere and the Germans,* dans *T.N.R.,* n° 69 (1968), pp. 41-49. L'Arabe « Said Hamisi Waluta Kenena », établi chez le Merere, n'est autre que le *seyyid* Khamis Wad Mtaa, surnommé Kinena. Cfr note 87. C'est de ce Khamis que Livingstone, le 28 juin 1867, reçut les informations suivantes: « The Wasongo (*sic,* pour Wasango) seem very much like Zulus; they go naked and have prodigious numbers of cattle, which occupy the same huts with their owners. Merere is very liberal with his cattle... there is no rice, but maïze and maëre. Hamees (Khamis Wad Mtaa)

left the people to cultivate rice. Merere had plenty of ivory when the Arabs came first, but now he has none » (LIVINGSTONE, I, p. 218; II, p. 234). Ces informations confirment celles obtenues par Burton de « Sulayman bin Rashid el Riami, a coast Arab » qui fut « accompanied by a Msawahili Mohammed bin Gharib », lors de son voyage en Ubena (BURTON, *Lake,* pp. 453-456). Sur la nouvelle capitale construite par le Merere au pied des collines Poroto, cfr ELTON, pp. 345-364 (novembre 1877); portrait du Merere: *ibid.,* p. 361. Cfr aussi THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 232-234; GIRAUD, pp. 112, 155-157. C. GILLMANN, *An Annotated List of Ancient and Modern Indigenous Stone Structures of East Africa,* dans *T.N.R.,* n° 17 (1944), pp. 45-46: les murailles du Merere.

(62) Par discrétion, T.T. ne donne pas le nom de ce jeune homme, car, comme il le dira (*Maisha,* § 35), celui-ci gaspilla la fortune qui lui avait été confiée.

(63) Les Wangwana ou Waswahili étaient des hommes libres de la région côtière, descendants, à tout degré, de parents afro-asiatiques; constituant « un mélange des mélanges », ils possédaient une langue commune, le swahili, langue bantoue ayant fortement subi l'influence de l'arabe. COUPLAND, *Invaders,* p. 11. Stanley (*Dark Continent,* I, pp. 46-52) et d'autres voyageurs ont la graphie Wangwana; BRODE et WHITELEY écrivent Waungwana; LIVINGSTONE, I, p. 236, donne Malongwana. Cfr KRAPF, *Dictionary,* p. 406: *muungwana:* a free man, opposé à *tumua:* slave. T.T. distingue les Waungwana, les hommes libres qui l'accompagnaient, des *watu wetu,* nos hommes, c.-à-d. nos esclaves. Les gens de l'intérieur du continent ne faisaient guère de distinction entre les divers hommes au service des Arabes de Zanzibar ou de la Côte et appliquaient le nom de Wangwana aussi à leurs esclaves. Au Congo, les auxiliaires indigènes des Arabes étaient souvent désignés sous le nom de Matambatamba. Parmi les « frères » qui accompagnaient également T.T., il y avait Juma ben Sef (cfr note 135), Abdallah ben Sleman (cfr note 536), Said ben Sef (cfr note 80) et Said ben Khalfan (cfr note 100). (ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* p. 249).

(64) Mwamba était le titre héréditaire des chefs d'Ituna; d'environ 1845 à 1883, le titre de Mwamba fut porté par Chileshye Kapalaula, frère du Kitimukulu Kitapankwa; le fils de sa sœur, nommé Mubanga Kipoya lui succéda comme Mwamba jusqu'à sa mort en 1898. ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* p. 267. Le 23 février 1867, Livingstone arriva près du village de Mwamba, sur la rive gauche de la Merenge. « The village is surrounded with a stockade and a dry ditch some fifteen or twenty feet wide, and as many deep » (LIVINGSTONE, I, p. 197). Le missionnaire-explorateur, qui y resta trois jours, décrit Mwamba comme « a big, stout, public-house-looking person, with a slight outward cast in his left eye, but intelligent and hearty » (*Ibid.,* I, p. 197). « A great deal of copper-wire is here made... they make very fine wire, and it is used chiefly as leglets and anklets... the copper comes from Katanga » (*Ibid.,* I, p. 198). GIRAUD, p. 256, apprit que Mwamba, maître de l'Ituna et un des chefs les plus redoutés des Babemba, mourut vers juin 1883. Mais A. TWEEDIE, *Towards a History of the Bemba from Oral Tradition,* dans E. STOKES - R. BROWN (éds.), *The Zambesian Past,* Manchester, 1969, pp. 220-221; fig. 9, donne: Mwamba II (1859-1887). Son successeur, Cisala « Mubanga Chipoya » mourut le 24 octobre 1898. Cfr PINEAU, *Evêque-Roi des Brigands,* p. 191; VERDICK, *Les premiers jours,* p. 42. A. ROBERTS, *The Nineteenth Century in Zambia,* dans T.O. RANGER (éd.), *Aspects of Central African History,* Londres, 1968, p. 91.

(65) Ketimkara Mtuka: il s'agit du chef suprême des Wabemba; celui-ci portait le titre honorifique Kétimkuru (selon GIRAUD, pp. 250-271) ou Kiti mukulu (que Brode a mal translittéré en Keti mkara). Kiti était le nom de l'ancêtre-fondateur des Wabemba, *mukulu* signifie aîné, grand; le titre Kiti mukulu fut aussi appliqué à ses successeurs. Sur le « Chitimukulu, roi des Bemba », cfr aussi A.C.P. GAMITTO, *King Kazembe,* trad. angl. de I. Cunnisson, Lisbonne, 1960, I, pp. 178, 201; II, 110, 148, 159, 193. Du 31 janvier au 20 février 1867, Livingstone résida à Malemba, le village du chef suprême des Babemba (Abemba),

nommé Chitapangwa ou Motoka (LIVINGSTONE, I, pp. 184-195). Le Motoka de Livingstone n'est autre que le Mtuka de T.T. Livingstone confirme T.T. quant à la parenté entre Mwamba et Mtuka: « his brother Meamba » (*Ibid.*, I, p. 189). Il nous décrit Chitapangwa (Kitapankwa) ou Motoko (Mtuka) comme ayant « a fat jolly face and legs loaded with brass and copper leglets » (*ibid.*, I, p. 186) et ajoute: « We found a small party of black Arab slave-traders here from Bagamoyo on the coast ». Kitapankwa (ou Mtuka), vers le milieu de 1872, mit le siège devant Zombe, à la pointe sud-est du Tanganyika, mais après trois mois, il dut se retirer (LIVINGSTONE, II, pp. 248, 252; nous identifions ce « M'toka » avec Kitapankwa Motoka). Selon GIRAUD, p. 263, Kitapankwa mourut en juillet 1883; son successeur fut Sampa Kapalapashya (1883-1896), le trentième Kitimukulu (PINEAU, *Evêque-Roi...*, p. 149) et le frère de Kitapankwa. GIRAUD, p. 275, le nomme: « Zapaïra, frère de Kétimkuru ». M. GLUCKMANN, *Succession and Civil War among the Bemba,* dans *The Rhodes-Livingstone Journal,* n° 16 (1954), pp. 6-25. Cfr aussi SWANN, *Fighting the Slave-Hunters,* p. 119; CAMPBELL, *In the Heart of Bantuland,* p. 296; A. ROBERTS, *Chronology of the Bemba (N.E. Zambia),* dans *J.A.H.*, XI (1970) 2, pp. 221-240; A. TWEEDIE, *Towards a History, l.c.,* situe le règne de Kitimukulu III Kipankwa entre les années 1866-1887.

(66) Samu est une translittération défectueuse de BRODE, pour Sama (Nsama), le chef de la région d'Itawa (Itabwa), sur la rive occidentale du Tanganyika, au sud du Marungu. Nous sommes assez bien renseignés sur la pénétration arabe dans cette région. BURTON, *Lake,* p. 375, apprit que déjà en 1841-1842, une expédition arabe venue d'Ujiji, fut anéantie par « Nsama ou Kipyoka ». Il s'agit de Nsama III Chipili Chipioka (cfr M. WRIGHT - P. LARY, *Swahili Settlements in Northern Zambia and Malawi,* dans *A.H.S.,* IV (1971) 3, pp. 547-573, surtout pp. 552-558). Livingstone raconte les démêlés des Arabes avec ce Nsama III, résultant dans la mort de ce dernier vers 1870 (LIVINGSTONE, I, pp. 208-233). Le Nsama V Kafimbi, successeur de Nsama IV Kitandula, fut visité par Livingstone le 8 décembre 1872 (*Ibid.*, II, pp. 253-255). GIRAUD, pp. 417-420, en novembre 1883, visita la capitale d'Itawa, mais il ne réussit pas à voir le Nsama; il le nomme Kafimbi et l'identifie avec le Kafimbi de Livingstone. Sur les Tabwas, cfr BOONE, *Carte ethnique,* pp. 220-223. « After spending some time at Mwamba's, they asked for a guide to take them on to the Itawa country in order to trade there for ivory which was rumoured to be in abundance. Mwamba, desiring the Arabs to remain and trade in the Awemba country, refused to provide a guide and attempted in many ways to dissuade them from leaving his territory. The leaders, however, persisted in their design and eventually departed without guides. They arrived at Kaoma in the Walungu country, where the chief gave them the guides they required » (ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* p. 249).

(67) *Ameva Wa'arabu... na Wabisar na watu wa mrima.* BRODE traduit Wabisar par: Besars; WHITELEY garde le terme: Wabisar. Selon BRODE, p. 186, n° 7, les Bisars ou Besars étaient des Arabes originaires d'Oman, issus non d'Arabes libres, mais de la classe des esclaves; ils occupaient un rang subordonné par rapport aux purs Arabes (*qubail*). Cfr aussi note 30.

(68) Tippo Tip rencontra Amer ben Saïd esh-Shaksi à Miriro sur la rive occidentale du Tanganyika; cfr infra *Maisha,* § 27. Amer ben Saïd esh-Shaksi fut aussi le principal informateur de Burton sur la défaite infligée aux Arabes par le Nsama III Kipyoka (en 1841-1842?). Il le présente à Tabora, en septembre 1858, comme: « Amayr bin Saïd el Shaksi, a sturdy old merchant from Oman, who, wrecked about twelve years ago on that part of the coast (rive occidentale du Tanganyika), had spent five months with the people, living on roots and grasses » (BURTON, *Lake,* p. 374). Pour ses entretiens avec Burton: *ibid.,* pp. 377, 426. C'est le même Amer ben Saïd que Thomson trouva établi à Sumbi (Cameron's Bay) en novembre 1879: « we camped at a place called Sumbi, the large settlement of an Mlima Arab... The Mlima Arab at the head of the settlement of Sumbi had been many years in the country, and being deeply in debt at the coast, could not return till he had amassed sufficient ivory to pay his creditors. He had come to

Itawa... by a somewhat unusual route, having passed through Khutu to Mahenge, then struck west through Urori and Fipa to Tanganyika, crossing by canoes to Pamlilo, the chief town of Itawa, from which after staying a few years, he had removed to Sumbi » (THOMSON, *African Lakes,* II, pp. 21-22). La route de Amer ben Saïd est celle que suivit T.T. lors de son deuxième voyage. CAMERON (I, p. 292), en avril 1874, trouva à Pamlilo « one Mrima man who left Bagamoyo soon after us and Unyanyembe at the same time. He came direct here by crossing the lake at Makakomo's, and had arrived about a month ». Ayant quitté Bagamoyo en mars 1873 et Tabora le 27 novembre, Cameron arriva à Pamlilo en avril 1874. Nous croyons que l'Arabe, mentionné par Cameron, est toujours le même Amer ben Saïd de retour de son voyage à la Côte, longtemps différé. En avril (?) 1867, T.T. le trouva encore établi à Miriro. Cfr *Maisha,* § 27.

(69) Selon le récit de Amer ben Saïd à Burton, l'expédition se trouvait sous le commandement de Mohammed ben Saleh en-Nabhani et de Sulayman ben Nasir; elle comprenait 200 esclaves armés et quatre Arabes auxiliaires: Abd el Al, Ibn Habib, Nasir, Rashid bin Salim el-Harsi. (BURTON, *Lake,* p. 375; la traduction française de H. Loreau: *Voyage aux Grands Lacs de l'Afrique Orientale par le capitaine Burton,* Paris, 1862, p. 484 omet les noms de ces « quatre sous-chefs »). Dans son récit à T.T., Amer ben Saïd nomme aussi en premier lieu Mohammed ben Saleh en-Nabhani. Lorsque Livingstone arriva chez le Kazembe le 21 novembre 1867, il y trouva le même Mohammed ben Saleh dans une demi-captivité (LIVINGSTONE, I, p. 247), mais dans la suite il obtint du Kazembe sa remise en liberté. Arrivé à Ujiji en mars 1869, ensemble avec son libérateur, Mohammed ben Saleh y devint un des chefs de la communauté arabe (STANLEY, *Despatches,* p. 108; *How I found...,* p. 368). En février 1874, Cameron reçut de ses mains divers papiers de Livingstone; Mohammed ben Saleh résidait alors à Kwele, le quartier principal d'Ujiji (CAMERON, I, pp. 238-241). Lors de son arrivée à Ujiji, le 27 mai 1876, Stanley apprit que Mohammed ben Saleh était décédé (STANLEY, *Dark Continent,* I, p. 509). Selon *Maisha,* § 32, il était apparenté au père de T.T. Son surnom swahili était Mpamari « which means: give me wealth, or goods » (LIVINGSTONE, I, pp. 281, 292-293). Ce surnom est sans doute à mettre en rapport avec la défaite infligée par le Nsama à Mohammed ben Saleh. A son retour chez le Kazembe, il voulait emprunter des articles d'échange qui lui permettraient de reconstituer sa fortune par l'achat d'ivoire; à cet effet, il répétait: « donnez-moi (*m-pa*) des marchandises (*mali*). Selon I. CUNNISON, *Kazembe and the Arabs to 1870,* p. 228, Mohammed ben Saleh se trouvait chez le Kazembe en 1831, lorsque y arrivèrent Monteiro et Gamito. Il nous semble que Cunnison interprète erronément un passage de LIVINGSTONE, I, p. 294, 6 mai 1868: « On asking the present occupant of the office, why Monteiro's goods were taken away from him, he replied... Mohamad bin Saleh was present and he says that Monteiro's statement is false ». Nous interprétons ce passage comme suit: Livingstone interrogea le Kazembe Muonga Sunkutu (1862-1868) et Mohammed ben Saleh était présent à cet entretien. Ce dernier avait pu obtenir ses informations au sujet de Monteiro, soit de son propre père (« the first to open up this country to trade with the Arabs »; *ibid.,* I, p. 277) soit de Kapika (encore vivant en 1868), qui accompagna Monteiro à Tete, Sena et Quilimane (*ibid.,* I, p. 294). Le père de Mohammed ben Saleh était peut-être un des deux Swahilis qui se trouvaient chez le Kazembe le 19 novembre 1831 (GAMITO, *O Muata Cazembe,* Lisbonne, 1937, II, p. 27). Selon MWATA KAZEMBE XIV, *Historical Traditions of the Eastern Lunda,* trad. angl. I. Cunnison, Lusaka, 1962, p. 87: « Muonga Sunkutu fought and defeated Nsama », mais Livingstone rapporte, le 13 mai 1868, au sujet de Mohammed ben Saleh: « He went to fight Nsama with Muonga, and was wounded in the foot and routed » (LIVINGSTONE, I, p. 297). Cette note de Livingstone semble confondre la défaite infligée aux Arabes par le Nsama III Kipyoka vers 1846 et la victoire, vers 1860, du Kazembe Muonga sur le Nsama. Livingstone remarque lui-même: « It is difficult to get at the truth, for Mohammed or Mpamari never tells the whole truth ». F. DEBENHAM, *The Way to Ilala,* Londres, 1955, p. 266, note,

confond Mohammed ben Saleh avec Mohammed ben Gharib (Bogharib). Cfr aussi note 102.

(70) *Habib ben Hamed wa Hamed bin Abdallah el Murjebijun.* BRODE: ... die beiden Murjebi; WHITELEY: ... both el Murjebi. Nous n'avons pas rencontré ailleurs Habib ben Hamed el-Murjebi. Le 27 janvier 1857, Burton rencontra à Tanga un certain « Hammed bin Abdillah » (BURTON, *Zanzibar,* II, p. 121). De son côté, en juillet 1876, Elton mentionne un certain « Hummadi bin Abdallah », établi à Shambala (ELTON, pp. 177, 186-187). Nous ignorons si on peut identifier ces personnages avec Hamed ben Abdallah el-Murjebi.

(71) Mohammed ben Arif el-Maamri n'est pas mentionné dans le récit de Amer ben Saïd, tel que le rapporte BURTON, *Lake,* p. 375. Nous croyons pouvoir l'identifier avec Mohammed ben Gharib, rencontré par Burton, le 17 janvier 1859, à Zungomero, en route pour l'intérieur. Déjà en juin 1857, Mohammed ben Gharib avait entrepris une expédition qui l'avait conduit jusqu'en Ubena (BURTON, *Lake,* pp. 453-454). Il est mentionné fréquemment par Livingstone (*Last Journals,* I, pp. 248, 273-274 et *passim*); par Stanley (*Despatches,* p. 316); par Cameron (*Across Africa,* I, p. 309). Livingstone donne la graphie: Mohammed Bogharib; Hore donne à la fois celle de Mohammed ben Gharib (*Tanganyika,* pp. 117-118) et celle de Mohammed Bogharib (*Missionary to Tanganyika,* p. 128). D.P. JONES, *After Livingstone,* pp. 26-27 rapporte que Livingstone lui envoya un fusil en reconnaissance de l'aide reçue de sa part. Il mourut vers 1886, si endetté qu'il n'avait pas osé retourner à la Côte.

(72) Selon le récit plus précis de Amer ben Saïd à Burton, les Arabes avaient consenti à prêter leur assistance à Mtambara contre le Nsama, dont la résidence se trouvait à une journée de marche. Ils parvinrent à enlever le *boma* d'un frère de Nsama, mais leurs adversaires revinrent à l'attaque et les esclaves des Arabes prirent la fuite. En vain, les Arabes attendirent les renforts de leur allié Mtambara. Vainqueur, Nsama s'empara de son rival et le mit à mort; il incendia les barques des Arabes qui furent contraints de retourner à Usenda, chez le Kazembe, à quinze ou vingt jours de marche. Rashid ben Salim el-Harsi avait été tué lors du combat. BURTON, *Lake,* p. 375.

(73) Mtambara est écrit Mtumbara par BURTON, *Lake,* p. 375. « On the north-western frontier of Marungu and about three marches from the lake, is the district called Utumbara, from Mtumbara, its sultan. This Utumbara... must not be confounded with the district of the same name in Northern Unyamwezi ». La chefferie Mutambala, dans le territoire de Baudouinville (BOONE, *Carte ethnique,* pp. 82, 86, 89), n'est pas à confondre avec le secteur Mutambala, plus au nord, dans le voisinage de la presqu'île d'Ubwari (*Ibid.,* pp. 20-21). Cfr aussi. VERHULPEN, *Baluba et Balubaïsés,* pp. VIII et 82.

(74) La rivière, formant la frontière entre Ulungu et Itawa, est la Lofu (Lufubu). Cfr WOLF, *Missionary,* p. 147; TRIVIER, *Mon voyage...,* p. 275, l'appelle Kafou et déclare qu'aux années 1890, elle formait la limite méridionale du territoire de T.T. Cfr aussi GIRAUD, p. 429.

(75) Au début du XIXe siècle, les Wangoni, à partir du sud de l'Afrique, entreprirent une longue migration vers le nord, qui les conduisit jusqu'en Ufipa. Après la mort de leur chef Zwangendaba en 1845, la tribu éclata en diverses fractions dont l'une continua la marche vers le nord jusqu'au lac Victoria, une autre s'établit au nord-est du lac Nyasa, une autre encore à l'ouest du même lac F. RENAULT, *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe,* Paris, 1971, I, pp. 33-35. On les désignait aussi sous le nom de Mafiti et c'est sous ce nom que Livingstone les trouva au sud et au sud-ouest du lac Nyasa (THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 187-188). Selon F. STUHLMANN, *Mit Emin Pasch ins Herz von Afrika,* Berlin, 1894, p. 72, *note,* les Wangoni se séparèrent des Mafiti « vor etwa 45 Jahren », disons vers le milieu du siècle. En juxtaposant « Mafiti Wangoni », T.T. semble insinuer l'union initiale des deux fractions du peuple Zulu. « Les Mafitis sont une tribu cafre (Zoulou). Vers 1860, ils émigrèrent dans la direction du Nord...

et arrivèrent entre le Nyasa et le Tanganyika, ravageant tout sur leur passage. Au sud de l'Unyanyembe, ils se partagèrent en deux bandes; les uns, Wangoni ou Watutas, marchèrent vers l'Unyamuézi; les autres s'établirent au sud de l'Usagara... Mirambo a presque anéanti les Wangoni... D'autre part, les Mafitis offrent un refuge à tous les criminels de la Côte » (C. HESPERS, (éd.), *Journal de voyage du Père Schynse,* Paris, 1890, p. 278). Cfr aussi G.W. HATCHELL, *The Angoni of Tanganyika Territory,* dans *T.N.R.,* n° 25 (1948), pp. 69-71; M. READ, *The Ngoni of Nyasaland,* Londres, 1956; STANLEY, *Dark Continent,* II, p. 499; « The Watuta... are a lost tribe of the Mafitté, and became separate from the latter by an advance towards the north in search of plunder and cattle. This event occurred some thirty years ago ». *Ibid.,* pp. 499-504: une esquisse sommaire des migrations des Watuta (Wangoni). J.K. RENNIE, *The Ngoni States and European Intrusion,* dans *The Zambesian Past,* o.c., pp. 302-331. Selon ROBERTS, *History,* p. 243, les Ngoni furent defaits par Lukwesa, le frère du Nsama III Chipili Chipioka.

(76) Mpweto se trouve sur la rive septentrionale du lac Mwero, sur la rive droite de la Luvua, qui, à cet endroit, sort du lac, pour rejoindre le Lualaba. Livingstone y arriva, pour la première fois, le 17 mars 1868; il y trouva la maison de Saïd ben Habib (Syde bin Habib), « a square building of wattle and plaster, and a mud roof to prevent it being fired by an enemy, built on a ridge overhanging the chiefs's village » (LIVINGSTONE, I, p. 282). Sharpe, qui en octobre 1890, visita Mpweto, apprit: « Mpweto was at one time a chief of some importance in these parts, and was subject to Nsama » (A. SHARPE, *A Journey to Garenganze,* dans *Proceedings R.G.S.,* XIV (1892), p. 41).

(77) Livingstone arriva au village palissadé de Chisabi (Kisabi) le 20 décembre 1868. Ce village était construit sur la rive gauche de la Lofunso (Lufuko) qui se jette dans le Tanganyika à Mpala. « A trading-party came up from Ujiji; they said that we were ten camps from Tanganyika » (LIVINGSTONE, I, pp. 358-359 et carte) THOMSON, *African Lakes,* II, p. 132, déclare que Kisabi était un chef voisin des Warua. RENAULT, I, p. 367, donne la graphie Kisavi.

(78) Ce Nsama était le Nsama III Chipili Chipioka: cfr note 66. Le 9 septembre 1867, Livingstone visita le Nsama à son nouveau village: « We found a very old man, with a good head and face and large abdomen, showing that he was addicted to pombe: his people have to carry him » (LIVINGSTONE, I, p. 230).

(79) Selon le récit que T.T. fit à Stanley, il fut blessé d'une flêche à la jambe au moment où il atteignit la porte de la palissade; il tomba, se releva et courut vers son camp établi en dehors du village de Nsama. A ce moment, il fut touché une deuxième fois, mais une de ses femmes lui ayant apporté son fusil, il réusit à tenir ses ennemis à distance (JAMESON, *Story of the Rear Column,* p. 5). Le jour où il rencontra T.T. pour la première fois (29 juillet 1867). Livingstone annota: « He... received two arrow wounds there » (LIVINGSTONE, I, p. 223).

(80) Said ben Sef el-Maamri peut sans doute s'identifier avec Said ben Sef, surnommé Kipanda. Stanley fit sa connaissance en 1871 (*Darkest Africa,* II, p. 368) et le signale de nouveau, à Kafuro, en avril 1876 (*Dark Continent,* I, pp. 453, 498). Il exerça son activité surtout au lac Victoria Nyanza, où les Pères Blancs de Bukumbi étaient en bonnes relations avec lui. R.P. ASHE, *Two Kings of Uganda,* Londres, 1889 (nouv. impress. Londres, 1970), p. 39, lui attribue le surnom africain Kipanda Moto. En septembre 1890, les Allemands détruisirent son village au lac (STUHLMANN, *Mit Emin Pascha,* pp. 110-111). Cfr aussi C.F. HOLMES, *Zanzibar Influence at the Southern End of Lake Victoria: the Lake Route,* dans *A.H.S.,* IV (1971), pp. 498-499.

(81) La victoire de T.T. sur le Nsama peut se dater au début de mai 1867. Livingstone, au sud du Tanganyika, en fut informé le 12 mai (LIVINGSTONE, I, p. 208). Arrivé le 20 mai à Kitimbwa (Chitimba) où un important groupe d'Arabes se trouvait réuni, il y apprit différentes versions quant à l'origine du conflit. Selon Khamis Wad Mtaa et Saïd ben Ali ben Mansur « that chief sent an invitation to them and when they arrived, called for his people, who came in crowds

— as he said — to view the strangers, the Arabs became afraid and began to fire; several were killed on both sides and Nsama fled, leaving his visitors in possession of the stockaded village and all it contained... Those who remain at Nsama's (c'est-à-dire Tippo Tip blessé) help themselves to food in the surrounding villages and burn them ». D'autres disaient « that there was a dispute about an elephant, and that Nsama's people were the agressors... having broken public law by attacking people who brought merchandise into the country » (LIVINGSTONE, I, p. 210). T.T. raconta aussi sa victoire, avec une évidente fierté, à Stanley: cfr JAMESON, *Story of the Rear Column,* p. 5; D. MIDDLETON, (éd.), *The Diary of A.J. Mounteney-Jephson, Cambridge,* 1969, pp. 77-78. De son côté, Selim ben Mohammed, factotum de T.T., la raconta à Ward en 1889: WARD, *Five Years,* pp. 174-175.

La version détaillée des faits, donnée en 1913 par Abdallah ben Sleman, est légèrement divergente de celle de T.T. Selon ce récit, Matunga (Matungu), un fils du Nsama Kipyoka, vint trouver les Arabes à Chewere et, au nom de son père, les invita à sa résidence. T.T. entra dans le pays d'Itawa près du village de Katandula; arrivé à la rivière Kauta, il s'arrêta et envoya Mutunga auprès de son père avec un présent de 20 *yards* de calicot. Le lendemain, Mutunga revint et invita T.T. à paraître devant le Nsama. Les Arabes se mirent en route mais ils trouvèrent la rivière Mwambeshi trop gonflée pour la traverser sans mouiller les marchandises. T.T. renvoya Mutunga auprès du Nsama pour lui dire qu'il attendait un jour que les eaux baissent. Comme Mutunga ne revint pas, T.T. envoya un autre homme du Nsama avec la même mission. Celui-ci aussi ne revint pas. Alors T.T. et sa suite traversèrent la Mwambeshi et se rendirent auprès du Nsama. Ils y trouvèrent en captivité quelques hommes de Kinena (Khamis Wad Mtaa) et de Said ben Ali. Le Nsama se montra peu accueillant; pourtant, il fit montrer aux Arabes un endroit où ils pourraient établir leur camp. Etant installés à Champendi (Champandi), les Arabes furent de nouveau invités chez le Nsama. A leur arrivée, Matunga leur demanda d'attendre au dehors du *boma,* pendant qu'il irait avertir son père. Il revint avec l'injonction que les visiteurs devaient laisser leurs fusils au-dehors. Juma ben Sef (Pembamoto) refusa, mais finalement les Arabes s'inclinèrent. Une des femmes du Nsama les conduisit alors en présence du chef à qui ils purent exposer le but de leur venue. Deux jours plus tard, ils furent de nouveau admis en présence du Nsama qui leur montra deux huttes remplies d'ivoire. Après le départ des Arabes, il fit aussi remettre en liberté les hommes de Kinena et de Said ben Ali. Comme les villageois commençaient à molester les femmes et les esclaves des Arabes, T.T. demanda au Nsama de pouvoir s'installer à l'intérieur du village palissadé. Cette autorisation étant obtenue, Pembamoto entra au village et commença à préparer le terrain pour le campement. T.T. reçut une hutte, assez éloignée de ce campement. Le lendemain, il fut invité chez le Nsama pour acheter son ivoire, mais n'osant pas s'y rendre seul, il alla consulter ses congénères au campement. Alors le Nsama fit saisir tous les biens que T.T. avait laissés dans sa hutte. Mais deux de ses femmes, Namera Masani et Mama Kimbogo, réussirent à cacher le fusil de T.T. Revenant chez lui avec Said ben Hamed et deux esclaves, T.T. fut touché par une flèche. Tous coururent vers la hutte; en se baissant pour y entrer, T.T. fut blessé par une autre flèche, mais il retrouva son fusil et parvint à repousser ses assaillants. Bientôt ce fut une bataille en règle. Le Nsama et ses hommes étant chassés de leur village, Bushir ben Habib et Salim ben Masud allèrent chercher les quelques hommes restés au camp de Champendi, sous le commandement d'Abdallah ben Sleman. ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* pp. 249-251.

(82) Nous avons mis entre parenthèses une explication de T.T. qui interrompt le récit de Bushir ben Habib et de ses compagnons; elle se rapporte au chemin qu'avait suivi T.T. pour se rendre de Ruemba à Itawa; il répète qu'il avait laissé son frère Mohammed ben Masud chez Mwamba (cfr *Maisha,* § 18) et indique maintenant l'endroit où il avait rencontré Amer ben Saïd esh-Shaksi. Cette rencontre eut lieu à « Maraira ». Ce Maraira est une translittération défectueuse de BRODE; il s'agit d'un endroit situé sur la rive occidentale du Tanganyika, au

nord de Cameron's Bay, et qu'on retrouve sous diverses graphies: Moriri, Morero (LIVINGSTONE, I, p. 242; II, p. 241), Miriro (CAMERON, I, 291-292), Mlilo (THOMSON, *African Lakes,* II, pp. 23-31), Muriro (Hore; cfr WOLF, *Missionary to Tanganyika,* p. 147). T.T. semble situer « Maraira » (lisez: Marairo, Mariro, Mlilo) dans l'Ulungu. Il écrit: « Urungu wa Maraira », comme plus loin « Urungu wa Tafuna » (*Maisha,* § 29). Peut-être veut-il simplement préciser la partie de l'Ulungu qu'il a traversée: celle qui était voisine à « Maraira ». En réalité, Miriro n'était pas une partie de l'Ulungu, mais de l'Itawa; cfr THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 23-24: « Pamlilo, the chief town of Itawa... the chief is called Mlilo ». Miriro se trouvait au sud de la Lofu, laquelle formait la frontière entre l'Ulungu et l'Itawa. WOLF, *Missionary,* p. 147, et *Maisha,* § 27, note 68.

(83) Le massacre des Wangwana au passage de la Lofu est confirmé par Livingstone qui se trouva le 12 mai 1867 à Karambo, un village sur la rive droite de la Lofu, à son entrée dans le lac Tanganyika. Il y apprit que les Arabes s'étaient battus contre le Nsama; comme il voulait continuer son voyage vers le nord, le chef de Karambo le lui déconseilla fortement « as the son of Nsama (Kapoma) was killing all who came that way in revenge for what the Arabs had done to his father's people, and he might take us for Arabs. A Suaheli Arab came in the evening and partly confirmed the statements of the headman of Karambo; I resolved therefore to go back to Chitimba's in the south, where the chief portion of the Arabs are assembled » (LIVINGSTONE, I, p. 200). « L'Arabe swahili » venu trouver Livingstone est sans doute Amer ben Said esh-Shaksi, que Cameron et Thomson désignent comme *Mrima Arab,* Arabe de la Côte. Le massacre des Wangwana fut vengé à son tour par les Arabes. Certains Arabes, renforcés des hommes du chef de Kasongo (à l'est de Kitembwa), partirent le 24 mai 1867 pour ravager l'est de l'Itawa; le 1er juin « another party of marauders went off... to plunder Nsama's country to the west of the confluence of the Lofu as a punishment for a breach of public law. The men employed are not very willing to go » (LIVINGSTONE, I, p. 211). On comprend l'hésitation de ces hommes: ils se rappelaient trop bien le récent massacre des Wangwana. Livingstone ne nomme pas les Arabes à la tête de l'expédition, mais d'une information de Thomson nous pouvons déduire que « l'expédition punitive » se trouvait sous les ordres de Ali ben Mohammed ben Ali el-Hinawi, un parent de Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi, à qui appartenait en partie la caravane massacrée. En effet, à son arrivée à Miriro, en novembre 1879, Thomson apprit « that some years previously a notorious Arab, named Kanenda, had introduced himself with a party in the village, under professions of friendship, and when fairly inside had tracherously attacked the people, killing many, making others slaves, and exacting a large ransom of ivory from Mlilo » (THOMSON, *African Lakes,* II, p. 28). Le « notorious Arab, named Kanenda » peut s'identifier avec Ali ben Mohammed ben Ali el-Hinawi, qui portait le surnom de Karonda Miranda (LOPASIC, *Lerman,* p. 145) ou Karonda-Mirambo (*Le Congo Illustré,* III (1894), p. 18). L'Arabe *Kahounda* que Trivier trouva établi à l'embouchure du Kafou (Lofu) est sans doute le même personnage (TRIVIER, *Mon Voyage,* pp. 283-285). Les gens de Miriro prirent leur revanche, car le 8 juillet 1867, Livingstone apprend: « that some of Nsama's people crossed the Lovu at Karambo to plunder, in retaliation for what they have suffered » (LIVINGSTONE, I, p. 220). Cfr note 173.

(84) Livingstone arriva le 20 mai 1867 à Kitembwa (il écrit Chitimba) et y resta jusqu'au 29 juillet. Ce jour-là, il se rendit à Ponda, à deux heures et demie à l'ouest, où il rencontra T.T. (LIVINGSTONE, I, pp. 209-222) « Kasongo, Chitimba, Kiwe, Urongwe, are equals and of one family, Urungai » (*Ibid.,* I, p. 229).
Le 3 novembre 1867, Livingstone apprit le décès de Kitembwa (LIVINGSTONE, I, p. 241). Cfr aussi THOMSON, *African Lakes,* I, p. 318 et carte; HORE, *Tanganyika,* p. 157. Selon Swann, Kitembwa était le chef suprême des Walungu (*Fighting the Slave-Hunters,* pp. 95, 189-190) mais en 1890, H.H. Johnston

affirma que « Tshitimba » était subordonné à Tshungu, chef suprême de l'Ulungu (R. OLIVER, *The Missionary Factor in East Africa,* Londres, 1952, p. 113, n. 3).

(85) La présence de Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi à Kitembwa est confirmée par Livingstone, de même que ses relations avec l'importante maison de commerce d'Abderrahman Sodiki: « The name of the principal Arab is Hamees Wodim Tagh; the other is Syde bin Alle bin Mansure: they are connected with one of the most influential native mercantile houses in Zanzibar (LIVINGSTONE, I, p. 210). Selon Selim ben Mohammed, l'informateur de Ward, Saïd ben Ali reprocha à T.T. d'avoir détruit une partie du butin pris à Nsama (WARD, *Five Years,* p. 175). Saïd ben Ali mourut probablement en septembre 1876 et ne peut donc pas s'identifier avec un autre Saïd ben Ali, neveu de T.T. établi à Yambuya, sur l'Aruwimi (P. CEULEMANS, *La question arabe,* p. 50). Burton rencontra Saïd ben Ali el-Hinawi à Tabora à son arrivée, le 7 novembre 1857: « Saïd ben Ali el Hinawi, whose short, spare but welle-knit frame, pale face, small features, snowy beard and bald head, surmounted by a red fez, made him the type of an Arab old man » (BURTON, *Lake,* p. 226). LIVINGSTONE, II, p. 266.

(86) Sleman ben Zahir el-Gabiri est encore cité dans *Maisha,* § 57 sous le nom de Sleman, et dans *Maisha,* § 167 sous le nom de Sleman ben Zahir el-Jabin. Il est à identifier avec « Seliman bin Zer, un riche Arabe, ayant des comptoirs à Ujiji et à la Côte » (HEUDEBERT, G. Révoil, p. 377), avec Suliman bin Zeher, arrivé au Buganda en avril 1887 (R. OLIVER, *The Missionary Factor,* pp. 106-108) et aussi avec Suleiman ben Zeber, rencontré par Stairs à Tabora en 1890 (W.G. STAIRS, *De Zanzibar au Katanga,* trad. fr. A. de Hauleville, dans *Le Congo Illustré,* II (1893), p. 103). « An emissary and a close personal friend of Sayyid Barghash, Sulayman bin Zahir al-Jabri al-Barawi was also a leading member of the Qadiriya in Buganda at this time » (B.G. MARTIN, *Muslim Politics,* dans *J.A.H.,* X (1969) 3, pp. 475-476).

(87) *Maisha,* § 27 a la graphie Khamis wad Mtao; *Maisha,* § 66 a Khamis wad Mtaa. Nous avons adopté cette dernière graphie. *Wad* a le même sens que *ben (bin, ibn);* cfr KRAPF, *Dictionary,* p. 241: wadi = son of. Khamis wad Mtaa est à identifier avec Khamis wa Tani que Burton déclare avoir été l'informateur du géographe anglais W.D. Cooley (BURTON, *Lake,* p. 375). Ce dernier, dans son ouvrage *Inner Africa laid open,* Londres, 1852, p. 51 le nomme: « Khamis ben Othman, a Sawahili ». Cooley déclare qu'il alla à Londres en 1834 (*Inner Africa laid open,* p. 74), mais selon Burton ce voyage se fit en 1835 (BURTON, *Zanzibar,* II, p. 286). Ce fut à cette occasion que « Khamis bin Tani » fut transformé en « Khamis bin Osman » (BURTON, *Lake,* p. 365, note). Cfr aussi BURTON, *Zanzibar,* I, p. 424: « Tani, corrupted Moslem name for Usman, received by Msawahili ». Burton ne l'aimait guère: « Khamisi wa Tani... Born at Lamu, he became headman of the drummers at Zanzibar and afterwards a slaver... In this capacity, he had travelled much on the mainland... became Capt. Owen's interpreter along the Eastern coasts of Arabia and Africa. His voyage in 1835 to London, where Shaykh Khamis ben Usman at once became an "African Prince", arose... from the necessity of temporily leaving that Island (Zanzibar)... he having defrauded his master, the Sayyid, to the extent of $ 18,000... Returning home, "the Liar", as he was popularly termed by his countrymen, received the Sayyid's pardon... He has ever since devoted his talents to making himself as wealthy, and his friends as poor, as posssible. I had been especially warned against him » (BURTON, *Zanzibar,* II, pp. 286-287). Durant son séjour à Mascate (25 décembre 1823 - 1er janvier 1824), le capitaine anglais William F.W. Owen l'obtint comme interprète: « The Sultan... furnished us with an interpreter who spoke French tolerably and a little English; this man's name was Hamees ben Othman, a Sowhyly African, to whom the Imaum paid fifty dollars from his own purse » (W.F.W. OWEN, *Narrative of Voyages to explore the Shores of Africa, Arabia and Madagascar,* New York, 1833, I, p. 209). Guillain qui le rencontra en septembre 1846 à Zanzibar, le dit une « sorte de factotum, courtier ou agent d'affaires à la disposition de tous les étrangers qui abordent dans le pays ou y

séjournent... grand polyglotte... intelligence très vive » (GUILLAIN, *Documents sur... l'Afrique Orientale,* Paris, 1857, IIe partie, t. I, pp. 34-35). Son fils, Mohammed ben Khamis étudia la navigation et les langues modernes à Londres et devint « sailing master » de la flotte du sultan (*Ibid.,* II, p. 268). En juillet 1865, l'évêque Edw. Steere, fit à Zanzibar la connaissance de « Hamis wa Tani and of his son Mohammed, both of them well acquainted with English and French, and of pure Swahili extraction » (E. STEERE, *A Handbook of the Swahili Language as spoken at Zanzibar,* 3e éd., Londres, 1885, p. V). Ayant déjà visité les lacs Nyasa et Tanganyika, il partit de nouveau pour l'intérieur et ainsi, en 1867, Livingstone le rencontra à Kitembwa: « Hamees Wodim Tagh (*sic!*)... has been particularly kind to me in presenting food, beads, cloth and getting information » (LIVINGSTONE, I, p. 210). « Hamees seems to be Cooley's great geographical oracle » (*Ibid.,* I, p. 226). Comme garantie de la paix, le 14 septembre 1867, Nsama donna à « Hamees Wadim Tagh » une de ses filles en épouse (*Ibid.,* I, pp. 231-232). Livingstone ajoute encore à son sujet: He was in his youth a slave, but by energy and good conduct in trading with the Masai and far south of Nyasa and elsewhere, he rose to freedom and wealth (*Ibid.,* p. 185). Son surnom africain était Kinena (Chenena). Cfr ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* p. 249. L. VON JEDINA, *Um Afrika,* Leipzig, 1877, p. 109.

(88) BRODE, p. 194, *note,* nous informe que Abderrahman ben Sodik exerça la fonction de *kawasse* (interprète et factotum; cfr BECKER, I, p. 37: *Kavach;* II, p. 208: *Kavasch*) au consulat allemand de Zanzibar dès sa création (le 1er octobre 1884). Selon Brode, il était très estimé de la population de l'île. Khamis wad Mtaa fut sans doute l'affranchi de « Abd-er-Rhaman ben Réchid » (GUILLAIN, *Documents,* IIe partie, I, p. 179).

(89) « Whinde, a small coast town opposite the Island of Zanzibar » (BURTON, *Lake,* p. 76). Winde se trouvait au nord de Bagamoyo, entre l'embouchure du Ruvu-Kingani et celle du Wami. « Winde est un petit village, un mauvais port et un mauvais trou; la plage est basse, boueuse, malsaine » (A. LE ROY, *D'Aden à Zanzibar,* Tours, 1899, p. 192). C'était le lieu natal de Mwinyi Dugumbi (*Maisha,* § 103). STANLEY, *Despatches,* p. 135 a la graphie: Whindi.
Sur les relations entre les Iles Comores et Zanzibar, cfr COUPLAND, *Invaders,* et *Exploitation, passim.* Déjà aux premières décennies du XIX[e] siècle, il y avait une importante colonie de Comoriens à Zanzibar. IBUNI SALEH, *A Short History of the Comorians in Zanzibar,* Dar es Salaam, 1936. Sur Sambalamu et Mwerevu, cfr note 89 bis, p. 295.

(90) Les Masai étaient un peuple de pasteurs semi-Hamites dont le domaine s'étendait des plateaux du Kenya jusqu'à l'Ugogo. A cause de leur agressivité, on les appelait les Zulus du Nord. Cfr J.L. KRAPF, *Reisen in Ost-Afrika,* Stuttgart, 1853; nouv. impress. Stuttgart, 1964, II, pp. 267-273; J. THOMSON, *Through Masailand,* Londres, 1883; trad. fr. F. Bernard, *Au pays des Massaï,* Paris, 1886; O. BAUMANN, *Durch Massailand zur Nilquelle,* Berlin, 1894; nouv. impress. New York, 1968; A.C. HOLLIS, *The Masai,* Oxford, 1905; F. RENAULT, *Lavigerie,* I, pp. 39-40.

(91) « Shortly after this had been accomplished (l'expulsion de Nsama de son village), the Waltawa attacked the captured village, but were driven back with heavy loss. During the ensuing night they were again attacked, and were again driven back. For fifteen days they maintained these assaults, endeavouring to recapture their village, but failed. Katandula, Mukupa, Mulenga, Chinama and Kashiwa, nephews of Nsama, led these assaults... Nsama, finding all his efforts to retake his village ineffectual, despatched parties of fighting men to cut up all Swahili traders in his country. These various traders did not belong to Tipu Tib's expedition, but were mostly men of Chinena and Said ibn Ali. Twenty-four Swahilis were killed and their heads taken to Nsama » (ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* p. 251).

(92) Sur l'exportation du cuivre du Katanga à cette époque, cfr A. ROBERTS, *Nyamwezi Trade,* dans R. GRAY - D. BIRMINGHAM, *Pre-colonial African Trade,*

Londres, 1970, pp. 56-57 et *passim*. Sur l'exploitation du sel, cfr F. GREVISSE, *Salines et Salinières du Haut-Katanga,* dans *Bull. C.E.P.S.I.,* n° 11 (1950), pp. 7-85; J. VANSINA, *Long-Distance Trade Routes,* dans *J.A.H.,* III (1962), p. 386. B. WALDECKER, *Salines du Katanga, notamment du Mwanshya,* (Mémoires C.E.P.S.I., n° 26), Lubumbashi, 1968.

(93) *Tukafika Urungu wa Tafuna kwa Chungu.* BRODE: bis wir nach Urungu wa Tafuna zu Chungu kamen. WHITELEY: We arrived in Urungu, at Tafuna, Chungu's village. Nous préférons traduire: Nous arrivâmes dans l'Urungu du Tafuna, chez Chungu. Tafuna est le titre héréditaire du chef de l'Urungu; Chungu était probablement le Tafuna III. Celui-ci, au lieu de s'établir à Isoko, la capitale de l'Urungu, se fixa à l'ouest de la basse Lufubu; il mourut vers 1870 et fut remplacé par Kakungu, Tafuna IV. ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* pp. 266, 268. « Livingstone (Daoud...) was encamped at the time at Chitimbwa village, near Katwe. With him were some Swahili, and amongst them Chinena and Said ibn Ali. These leaders took 50 men, and marched towards Nsama's village to relieve Tipu Tib. In the meantime Nsama had sent messengers with two large tusks of ivory to Tipu Tib to sue for peace. These messengers, falling in with some of Chinena's men, who had camped in the vicinity of Tipu Tib, run away without delivering their message, and the following morning the forces of Chinena and Said ibn Ali joined Tipu Tib in Nsama's village. All the ivory (large tusks over 35 lbs. only) was taken away from the village, which was then burnt, and the Arabs retreated to Chungu (Timbwi) in the Walungu country » (ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* pp. 251-252). Livingstone rencontra Chungu le 2 septembre 1867: « Chungu is a pleasant person and liberal according to his means » (LIVINGSTONE, I, p. 229). « Chungu, son of Tafuna » (*Ibid.,* II, p. 333). Cfr aussi THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 317-318; HORE, *Tanganyika,* p. 157; WOLF, *Missionary,* pp. 120-121. Ce Chungu, chef de l'Ulungu, n'est pas à confondre avec un autre Chungu, établi près du lac Bangwelo, mentionné par LIVINGSTONE, II, pp. 261-266, et par HORE, *Tanganyika,* p. 88.

(94) Il s'agit de la Lofu (Lufubu) qui se jette dans le Tanganyika (rive sud-ouest). Cfr carte de LIVINGSTONE, *Last Journal, in fine.* Note 74.

(95) Déjà le 29 juillet 1867, lors de sa première rencontre avec Hamed ben Mohammed, Livingstone annote: « a head Arab, called by the natives Tipo Tipo... his name is Hamid bin Mahamed bin Juma Borajib » (LIVINGSTONE, I, p. 222). Le 9 septembre suivant, il annote: « Tipo Tipo, as Hamidi bin Mohamed was named by Nsama » (*Ibid.,* I, p. 230). L'interprétation de ce surnom est aussi diverse que la graphie. Selon le serviteur de Livingstone, Susi, le sens serait: « the gatherer together of wealth » (*Ibid.,* I, p. 230: note de l'éditeur H. Waller). Selon T.T. lui-même, son nouveau nom africain n'était qu'une onomatopée, imitant le bruit des balles de ses fusils. JAMESON, p. 242, confirme cette interprétation: « Tippu-Tib or Tippu-Tippu, a name given to him from the sound of his guns, when he first fought the natives ». D'autres y voient une référence à un tic de T.T., à savoir un continuel clignotement des yeux. D'autres encore (N.Q. KING, *Christian and Muslim in Africa,* p. 69) n'excluent pas la possibilité que ce nom lui fut donné en l'honneur de Tippou Sahib (1749-1799), sultan de Mysore, ennemi acharné des Britanniques et vénéré comme un martyr par les Musulmans de l'Inde. Sur le surnom Kingugwa, cfr note 55; un troisième surnom, Mkangwanzara: *Maisha,* § 157. Le quatrième surnom de T.T., à savoir Mutipula (Mtipula, Mtibula, Mutshipule, Mtipoora) en usage dans le Manyema, est interprêté par Jameson comme suit: « Mtipoora, "footsteps" or "foot-marks". When natives come to a village which he has attacked, they look at the foot-marks, and say: "Tippu-Tib has been here, it is a bad place, we will leave it" » (JAMESON, p. 242).

(96) Selon Selim ben Mohammed, l'informateur de Ward, l'intervention de Saïd ben Ali visait un autre but: il reprocha à T.T. d'avoir détruit une partie du butin pris à Nsama, pour le transport duquel on manquait de porteurs. WARD, *Five Years,* p. 175.

(97) Les Arabes nommaient David Livingstone: Bwana Daud. Cfr CAMPBELL, p. 301. En disant que Livingstone et ses compagnons avaient eu la chance d'échapper à la mort, T.T. fait sans doute allusion au fait que Livingstone avait échappé à Kapoma, fils de Nsama, tuant tous ceux qui se dirigeaient vers le nord, au delà de la Lofu (LIVINGSTONE, I, p. 209). Livingstone rencontra T.T. à Mponda le 29 juillet 1867 (LIVINGSTONE, I, p. 222). Comme le dit T.T., il n'avait plus avec lui qu'une douzaine d'hommes à lui. A son départ de la côte en mars 1866, Livingstone avait à son service 13 Sepoys, 10 hommes de Johanna, 9 garçons de Nassick, 2 Shupanga, 2 Wayao; en tout 36; mais il dut renvoyer les Sepoys et les hommes de Johanna désertèrent, tandis qu'un garçon de Nassick mourut et qu'un des deux Wayao resta auprès de sa famille retrouvée. Au moment de sa rencontre avec T.T., Livingstone avait encore dix serviteurs à sa disposition.

(98) Immédiatement après son expulsion, Nsama avait fait des offres de paix en envoyant des hommes porteurs de deux défenses d'éléphants, mais les Arabes les avaient abattus; par après, il envoya dix chèvres et une défense dans le même but, mais sans résultat (LIVINGSTONE, I, p. 216). La paix fut conclue le 14 juillet 1867, grâce à l'intervention de Khamis Wad Mtaa (*Ibid.*, I, p. 220). Comme T.T. raconte la conclusion de la paix après la rencontre avec Livingstone, on pourrait croire que cette rencontre est antérieure à la paix; telle est l'impression donnée par WHITELEY: « Some of my men brought him to camp while others carried on the war against Samu. This we continued for two months until peace was agreed upon ». La lutte contre Nsama ne s'est pas prolongée durant deux mois après l'arrivée de Livingstone, mais elle a duré deux mois: de la mi-mai jusqu'à la mi-juillet 1867. La *History of Abdullah ibn Suliman* raconte la conclusion de la paix avec Nsama comme suit:
Pendant que T.T. était chez Chungu, Nsama fit la paix et les Arabes reprirent leur opérations commerciales. Mais peu après, des gens de Khamis Wad Mtaa Kinena furent massacrés par des hommes de Nsama à Isenga, près de Mporokoso. Kinena et Said ben Ali organisèrent une expédition punitive contre Kafwembi, le neveu de Nsama. T.T. les suivit en renfort. Kafwembi s'enfuit sans se battre et les Arabes se dirigèrent alors contre Fowa, dont le village fut pillé et incendié. L'expédition rentra à Chungu. Convaincus que Nsama ne voulait pas vraiment la paix, les Arabes décidèrent d'obtenir par force la liberté de commercer. Ils envoyèrent à Nsama un de ses neveux et six de leurs hommes pour lui communiquer leur dessein, et se mirent en route pour le nouveau village que Nsama avait construit près de l'ancien detruit. T.T., accompagné de Kinena, de Chungu (et de Livingstone) s'arrêta à la Mwambeshi (Chitinta). Les six hommes revinrent mais sans le neveu de Nsama; ce dernier faisait dire qu'il était prêt à se battre. Sur l'instance de Kinena, T.T. attaqua alors le village de Kandolo, lequel fut tué. Ayant appris cette nouvelle défaite, Nsama députa Sanka, un de ses hommes, pour offrir sa soumission. T.T. exigea 100 pointes d'ivoire, une fille de Nsama comme épouse et trois des fils de Nsama (Katuta, Mukula, Manyeri) en ôtages. Nsama envoya sa fille, plus 12 pointes d'ivoire, avec la promesse de compléter le nombre demandé. Alors T.T. lui députa trois de ses hommes (Abdul Mashugile, Sheweli, Ali ben Asib) pour conclure la paix en son nom. Nsama ne paya pas les 100 défenses mais il autorisa les Arabes de commercer librement dans son territoire. Livingstone aussi pourrait se rendre en toute sécurité vers le lac Mwero (ROBERTS, *History*, pp. 252-253).

(99) Kabwere est mentionnée par Livingstone sous la graphie Kabuira (LIVINGSTONE, I, pp. 231) et Buire (*Ibid.*, I, pp. 241-242). Livingstone confirme le séjour de T.T. à Kabwile: « Syde (= Saïd ben Ali) and Tipo Tipo decide to remain in Buiré only ten or twenty days, send out people to buy whatever ivory they could find, and then retire » (*Ibid.*, I, p. 242: note du 3 novembre 1867). THOMSON, *African Lakes*, II, pp. 148, 153. « Les Bwile... habitent au nord du lac Moëro et à l'est de la Luvua; ils sont assez homogènes, sauf à leur frontière orientale, où ils se mélangent aux Tabwa » (BOONE, *Carte ethnique*, pp. 34-36).

(100) Livingstone visita le lac Mwero une première fois le 8 novembre 1867 (LIVINGSTONE, I, pp. 242-246). De là, il se rendit chez le chef Lunda, Kazembe, où il resta du 21 novembre au 19 décembre 1867 (*Ibid.*, I, pp. 247-253). « The present Casembe has a heavy uninteresting countenance, without beard or whiskers, and somewhat of the Chinese type, and his eyes have an outward squint » (*Ibid.*, I, p. 250). Selon Livingstone, le nom Kazembe signifie: un général: *Ibid.*, I, p. 247). « Livingstone was in error in saying that Kazembe means General. It means that stinging bush-fly so annoying to travellers (the tse-tse) »: Dan. Crawford, 15 juin 1897 (TILSLEY, *Crawford*, p. 398). Le Kazembe visité par Livingstone était Kazembe VII Muonga Nsemba Sankutu (1862-1870). E. LABRECQUE, *Histoire des Mwata Kazembe, Chefs Lunda du Luapula, 1700-1945*, dans *Lovania*, n° 16 (1949), pp. 9-33; n° 17 (1949), pp. 21-48; n° 18 (1951), pp. 18-67; I. CUNNISON, *The Reigns of the Kazembe*, dans *The Northern Rhodésian Journal*, III (1956), 131-138; ID., *Kazembe and the Arabs*, dans E. STOKES-R. BROWN (éds.), *The Zambesian Past. Studies in Central African History*, Manchester, 1966, pp. 226-237; A. ROBERTS, *Tippu Tip, Livingstone and the Chronology of Kazembe*, dans *Azania* (Dar es Salaam), 1967, pp. 115-131; C. ST. JOHN, *Kazembe and the Tanganyika Nyasa Corridor, 1800-1890*, dans R. GRAY - D. BIRMINGHAM (éds.), *Precolonial African Trade*, pp. 202-230.

(101) « Said ibn Halfani » faisait partie de l'expédition de T.T. et de Mohammed ben Masud (ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman*, p. 249). Il est mentionné par Livingstone sous le nom de Halfani (LIVINGSTONE, I, p. 218: note du 1er juillet 1867). Il fut fait prisonnier lors de la prise de Kasongo par Dhanis, le 22 avril 1893. Cfr S.L. HINDE, *The Fall of the Congo Arabs*, Londres, 1897, p. 183: « he had just taken five white Arabs, one of whom was, I believe, a very large merchant at Zanzibar, named Said-ben-Halfan ».

(102) De fait, Mohammed ben Saleh accueillit Livingstone à son entrée dans la ville de Kazembe: « The town is on the east bank of the Lakelet Mofwé and one mile from its northern end. Mohammed ben Saleh now met us, his men firing guns of welcome; he conducted us to his shed of reception, and then give us a hut till we could build one of our own. Mohammed is a fine portly black Arab, with a pleasant smile, and pure white beard, and has been more than ten years in these parts and lived with four Casembes: he has considerable infuence here, and also on Tanganyika » (LIVINGSTONE, I, pp. 247-248: note du 21 nov. 1867). T.T. mentionne la perte de ses marchandises subie par Mohammed ben Saleh; il s'agit sans doute de la défaite infligée par Nsama III Kapyoka aux Arabes en 1842 (Cfr BURTON, *Lake*, p. 374 et *Maisha*, § 19). Après ce désastre, Mohammed ben Saleh serait arrivé chez le Kazembe IV vers 1843. En effet, en avril 1868, Livingstone dit que Mohammed ben Saleh avait été retenu chez le Kazembe pendant vingt-cinq ans (LIVINGSTONE, I, p. 287), mais ailleurs (*Ibid.*, I, p. 276, 25 février 1868), Livingstone note: « He says that he has been twenty-two years in Africa », ce qui ramènerait son départ de la côte aux années 1845-1846. Cfr aussi *ibid.*, II, p. 75, 31 octobre 1870: « A black Arab was released from a twelve years' bondage by Casembe through my own influence and that of the Sultan's letter ». Nous croyons que Mohammed ben Saleh s'établit chez le Kazembe vers 1846-1847. Selon la tradition des Lunda du Kazembe, Muonga Sunkutu aurait caché « Mupamali » (Mpamari ou Mohammed ben Saleh) chez lui pour le soustraire à la vengeance de ses gens, après la défaite que leur infligea Msiri de Katanga. A. MWENDA MUNONGO, *Pages d'histoire Yeke*, Lubumbashi, 1967, p. 121, traduisant du kibemba: W.T. TANGUY, *The History of the Ba-Luunda*, Ndola, 1943. Livingstone rapporte le même fait mais de manière plus précise: « Mpamari's eldest son was killed; and he was plundered of all his copper, ivory and slaves; the Queen loudly demanded his execution, but Casembe restrained his people as well as he was able » (LIVINGSTONE, I, p. 297, 13 mai 1868).

(103) Déjà à la date du 10 septembre 1867, Livingstone avait mentionné l'arrivée des Wajiji: « Some people of Ujiji have come to Nsama's to buy ivory with beads, but, finding that the Arabs have forestalled them in the market,

they intend to return in their dhow, or rather canoe, which is manned by about fifty hands... I sent a box, containing papers, books and some clothes to Ujiji » (LIVINGSTONE, I, p. 231). Cette boîte devait être remise à un Arabe, Thani ben Suelim, en charge d'un dépôt de marchandises destinées à Livingstone et envoyées par l'entremise du Banian Kooverji Valabdhas, selon un accord fait avec lui à Zanzibar le 8 mars 1866 (*Ibid.,* I, p. 8). Cfr aussi R. COUPLAND, *Livingstone's Last Journal,* Londres, 1947, pp. 36-37. Sur l'exécution, plus que négligente, de cet accord, cfr LIVINGSTONE, II, pp. 6-8.

(104) Hebee, ami de T.T., procurera aussi une pirogue à Livingstone à Ujiji, le 10 juillet 1869: « We got one (a canoe) from Habee for ten dotis or forty yards of calico » (LIVINGSTONE, II, p. 17). Le 15 juillet 1876, Stanley rencontra à l'embouchure de la Lukuga une caravane d'esclaves se préparant à passer le Tanganyika vers Ujiji. Ces esclaves appartenaient entre autres à « Habaje, Chief of Kewele » (STANLEY, *Exploration Diaries,* p. 123). Ce Habaje est à identifier avec le Hebee de T.T. et le Habee de Livingstone. Kewele est Kawele, principal village d'Ujiji. Cfr BURTON, *Lake,* pp. 313, 327, 358.

En reconnaissance des secours reçus, Livingstone remit à T.T. la lettre suivante: « Msama's country, September 12th, 1867. I met Hamidi Mahamad in the Ulungu country and was very kindly treated by him and his brother headmen, Hamees Wodim Tagh and Syde bin Alli. Though they had suffered great losses in goods and men by a chief called Msama, they generously gave me cloth, beads and provisions and tried to make peace with Msama that they might pass through the country in search of ivory and that I might go where I chose. I was three and a half month with them, while negociations were going on with Msama and believe they are totally different from the Kilwa traders on whose track we came up from the Rovuma to Nyassa and who fled from us universally. I give this to Hamidi Mahamad in acknowledgment of his good services and am etc. David Livingstone » (R. FOSKETT, *The Zambesi Doctors. David Livingstone's Letters to John Kirk 1858-1872,* Edimbourg, 1964, p. 137).

(105) Le 3 novembre 1867, T.T., à Kabwile, avait appris par des lettres de Khamis Wad Mtaa, que le chef de Mambwe était décédé (LIVINGSTONE, I, p. 241). Thomson, qui visita la région de Mambwe en octobre 1879, déclare que le chef est un jeune homme, habitant le village de Muluchuchu. Autrefois les éléphants y avaient été très nombreux, mais ils avaient été entièrement exterminés (THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 302-303). Giraud séjourna auprès du Chef Fambo du 14 au 17 août 1884 (GIRAUD, pp. 531-552). Cfr aussi TRIVIER, *Mon voyage,* pp. 292-293.

(106) BRODE (texte swahili et traduction allemande) et WHITELEY donnent Nyika. C'est aussi le nom donné par Thomson à cette région, située entre le nord du lac Nyasa et le sud du lac Rukwa (THOMSON, *African Lakes,* pp. 283-285 et carte). C. ST. JOHN, *Kazembe..., a.c.,* pp. 207-208 a la graphie Nyiha; de même R.I. ROTBERG, *J. Thomson and the Exploration of Africa,* New York, 1971, p. 76: « ... the Nyiha (Thomson's Nyika) ». Nous préférons aussi cette graphie pour éviter la confusion avec les Wanyika qui habitaient l'arrière pays de Mombasa. Cfr BROCK, *The Nyika (of Mbozi),* dans A. ROBERTS (éd.), *Tanzania before 1900,* pp. 58-81.

(107) Sur les Wasafwa, habitant à l'est des Wanyiha, cfr E. KOOTZ-KRETSCHMER, *Die Safwa,* Berlin, 1926; M. WILSON, *Peoples of the Nyasa-Tanganyika Corridor,* Cape Town, 1958; C. ST. JOHN, *Kazembe..., a.c.,* pp. 207-208. ELTON, p. 339: « Usafa, chief Iliote, lies towards the Salt Lake » (= Lac Rukwa); *ibid.,* p. 337.

(108) Sur la pénétration arabe dans l'Ubena, cfr BURTON, *Lake,* pp. 453-454; THOMSON, *African Lakes,* I, p. 226. Sur la conquête de l'Ubena par les Wahehe: *Ibid.,* I, pp. 230-237; R.I. ROTBERG, *J. Thomson,* p. 68. Cfr aussi GIRAUD, pp. 123-146.

(109) Mtangwira nous semble devoir s'identifier avec Mtengura (Utengule) l'ancienne capitale de Merere. ELTON, p. 347: « Merere's old town is by Mtengura's ». THOMSON, *African Lakes,* I, p. 219, mentionne Itungirwa, mais il ne donne pas le nom de l'ancienne capitale de Merere (*Ibid.,* I, p. 231). ROTBERG, *J. Thomson,* p. 56, n. 7, mentionne Mtengera, chef des Ulanga Bena, résidant à Utengule.

(110) *Tulipofika Urori, wapagazi si maujudi, kuja pwani Warori.* BRODE: Als wir in Urori kamen, fanden wir under den Warori keine Träger für die Küste. WHITELEY: On our arrival at Urori, porters were not available for the trip to the coast. *Pwani Warori* nous semble pouvoir se traduire par: la côte (*puani, poani*) des Warori, c'est-à-dire cette partie de la côte de l'Océan Indien de laquelle on se dirigeait vers le Nyasa et le pays des Warori (Wasangu); c'était la fameuse route des caravanes de Kilwa ou de la vallée de la Rufiji; Le voyageur portugais Gamitto, arrivé chez le Kazembe en 1831, donne déjà le terme *Impoane, Poane* pour désigner « la Côte de Zanzibar »; les *Impoanes* sont les Arabes de cette même Côte. Cfr A.C.P. GAMITTO, *King Kazembe,* trad. angl. I. Cunnison, Lisbonne, 1960, II, pp. 87, 119-120.

(111) Cfr *Maisha,* § 10. T.T. avait quitté Tabora (Unyanyembe) pour Zanzibar deux mois après l'investiture de Mkasiwa, c.-à-d. vers 1860. Il reverrait son père à Rubuga, lors de son troisième voyage. Cfr *Maisha,* § 48.

(112) Le toponyme Kavende permet une double interprétation. On pense spontanément à Ukawendi, la région située sur la rive orientale du lac Tanganyika, du nord de Karema jusqu'à la Malagarasi (STANLEY, *Despatches,* p. 27; WOLF, *Missionary to Tanganyika,* p. 148. Mais il y avait aussi une Kawende au sud du lac Bangwelo. Giraud, au début d'août 1883, y passa dix jours (GIRAUD, pp. 305-314). Le même toponyme revient *Maisha,* § 61, 124; dans ces deux cas, il désigne manifestement l'Ukawendi, sur la rive orientale du Tanganyika. Nous croyons donc que c'est vers cette région que le père de T.T. s'était rendu. Les traditions historiques des Wabende (habitants de Kabende ou Kavende) rapportent que, contre son frère rival Mswangabo, le chef Chata fit appel à deux Arabes esclavagistes « Mohamedi et Matimoula » (LECHAPTOIS, *Aux rives du Tanganyika,* Alger, 1913, p. 34). Il n'est pas exclu que ce Mohamedi ne soit précisément Mohammed ben Juma. Matumula était le chef de 300 chasseurs d'éléphants. Originaire de Kilwa, il déposa le chef de Karema (Ukawendi) et le remplaça par Kangwa. Son accord avec Cambier, du 16 avril 1881: BECKER, I, pp. 262-263; *ibid.,* pp. 258-260: Tchiata. VELTEN, *Schilderungen,* pp. 17-20.

(113) Suud ben Saïd ben Majid el-Maamri ou Suud ben Majid el-Maamri était, comme son nom l'indique, le fils de Saïd ben Majid el-Maamri. Lors de sa première arrivée à Tabora en juillet 1871, Stanley y rencontra « handsome, courageous Soud, the son of Sayd bin Majid » (STANLEY, *How I found,* pp. 194-195); ID., *Despatches,* p. 46: « Soud, son of Sayd bin Majid ». Il trouva la mort le 6 août 1871 lors d'une attaque contre Ulyankuru. STANLEY, *How I found,* p. 211). Sur son père, Said ben Majid: cfr BURTON, *Lake,* pp. 226, 332, 333, 340, 352, 361, 381-386; LIVINGSTONE, II, pp. 155, 176; STANLEY, *Despatches,* pp. 46, 100. Cfr aussi: BURTON, *Zanzibar,* II, p. 292.

(114) *Hakubaki ila Suud bin Said bin Majid el Maamri nduguye Sef ben Said.* WHITELEY traduit: The only left was Suud bin ben Majid el Maamri. Il a donc omis de traduire la dernière partie de la phrase. Sef ben Said n'est pas à confondre avec le *wali* de Tabora, Sef ben Saad mentionné par la *Maisha,* § 45, 47, 179. BRODE, p. 198, *note,* affirme: « Sef ben Said el Maamri, ein noch jetzt in Zanzibar lebender reicher und vornehmer Araber ».

(115) Salim ben Rashid el-Manziri est sans doute à identifier avec « Salim bin Rashid, the well-informed coast Arab merchant, originally named by H.M. the Sayyid Majid as my guide and caravan leader » (BURTON, *Lake,* p. 426). En

septembre 1858, il rentra à Tabora après avoir recueilli de l'ivoire dans l'Usukama et à l'est du lac Victoria (*Ibid.*). Le 12 avril 1871, Stanley rencontra à Moussoudi, sur la rivière Ungerengiri, un certain « Salim bin Rashid, bound eastward, with a hugh caravan carrying three hundred ivory tusks. This good Arab... gave me news of Livingstone. He had met the old traveller at Ujiji » (STANLEY, *How I found,* p. 99; *Despatches,* p. 21); N.R. BENNETT (*Despatches,* p. 21, n. 65) identifie le Salim ben Rashid de Burton et de Stanley avec le Salim ben Rashid el-Manziri (Manzuri) de T.T. Comme ce dernier, à son arrivée à Tabora, apprit la mort de Salim ben Rashid el-Manzuri, l'Arabe rencontré par Stanley doit être un autre personnage. Comme BURTON, *Lake,* p. 186, affirme que Salim ben Rashid était un commerçant arabe établi à Unyanyembe (Tabora), nous sommes portés à l'identifier avec le Salim ben Rashid el-Manziri de T.T.

(116) Ngurorero est Igululilu, une des dix-huit chefferies Nyisamba, située dans le sud de l'Ukimbu. Cfr A. SHORTER, *Chiefship in Western Tanzania. A Political History of the Kimbu,* Oxford, 1972, pp. 235-237, 295 et *passim.*

(117) Ce proverbe (arabe ou swahili?) est encore bien connu des Bashi (Bukavu). Quant au chargé d'affaires de T.T., cfr *Maisha,* § 16.

(118) BRODE et WHITELEY ont commis une erreur en traduisant *mali ya ndugu yangu... yapata reale sitta mia* par *6000* dollars. *Sitta mia* est *600!* Maddi ben Bakar Faki resta au service de T.T. et est mentionné de nouveau sous le nom de Maddi ben Bakr Faki el-Murimi (*Maisha,* § 109) et de Maddi ben Beker el-Murimi (*Maisha,* § 138). Le nom Faki (plus exactement: Fakir) désigne. entre autres, ceux qui ont suivi les écoles « sacerdotales » musulmanes. Cfr G. SCHWEINFURTH et alii, *Emin Pascha. Eine Sammlung von Reisebriefen und Berichten,* Leipzig, 1888, p. 512. On peut se demander si Maddi ben Bakar n'est pas apparenté à Salum Bahari (*Maisha,* § 143) et à l'Arabe Kajumba, lequel, le 30 novembre 1884, adhéra à l'accord conclu entre Mwinyi Amani et Wester, le mois précédent. En effet, sa signature porte: Khadirami (?) Bakari. Cfr Annexes, Doc. I, p. 159. A son arrivée aux Stanley Falls, le 3 juillet 1884, le capitaine Hanssens y trouva Kajumba à la tête de 250 hommes. Hanssens lui ayant interdit de descendre encore le fleuve, Kajumba, le 11 juillet, quitta les Falls en direction de Nyangwe. A son retour, il signa l'accord Mwinyi Amani-Wester, en même temps que Karema, un autre chef arabe que Stanley avait trouvé établi à Yangambi, en novembre 1883. Sur Kajumba, cfr GLEERUP, II, pp. 268, 274, 364.

(119) *Tukashukia Bender Salama.* Cfr M. HARTNOLL, *A Story of the Origin of the Name of Bandar-es-Salaam,* dans *T.N.R.,* n° 3 (1937), pp. 117-119. J. GRAY, *Dar es Salaam in 1868,* dans *T.N.R.,* n° 24 (1947), p. 1, et *Dar es Salaam under the Sultans of Zanzibar,* dans *T.N.R.,* n° 33 (1952), p. 8, avait estimé que l'arrivée de T.T. à Dar es Salaam se fit le 19 janvier 1868. Par après, en se basant sur la visite que fit à Dar es Salaam, le bateau anglais « Daphne » du 2 au 6 juillet 1868 (G.L. SULIVAN, *Dhow Chasing in Zanzibar Waters,* pp. 210-213), il corrigea cette date en « janvier 1869 ». Cfr *T.N.R.,* n° 58-59 (1962), p. 298: *note de l'Editeur.* Le 22 Ramadhan (A.H. 1285 = A.D. 1869) coïncide avec la date chrétienne du 7 janvier 1869.

(120) *Tukalala Mtoni Mangara.* BRODE: Wir lagerten bei Mtoni Mangara. WHITELEY: We slept at Mtoni Mangara. Anciennement *mtoni* était un nom commun (*mto* = cours d'eau, cfr KRAPF, *Dictionary,* p. 255). Nous n'avons pas retrouvé l'hydronyme Mangara. Actuellement Mtoni se trouve sur la rive nord de la Mzinga Creek. K. VORLAUFER, *Koloniale und nachkoloniale Stadtplannung in Dar es Salaam,* Francfort s/M, 1970. « The town of Dar-es-Salaam... is built on the north side of the Dar-es-Salam river, which spreads into a landlocked basin, where vessels of large size can anchor with perfect safety » (ELTON, p. 75). Le fait que T.T. a campé sur la rive sud est un indice qu'il avait suivi la route longeant la côte à partir de Kilwa; c'était la fameuse route des caravanes esclavagistes.

(121) Sur l'île de Lamu et la ville en face sur le continent, au nord de l'embouchure du Tana, cfr A. LE ROY, *D'Aden à Zanzibar,* Tours, 1, 1899, pp. 344-351; A. VON TIEDEMANN, *Aus Busch und Steppe,* Berlin, 1905, pp. 1-5; COUPLAND, *Invaders* et *Exploitation, passim.*

(122) F.G. BERG, *The Swahili Community of Mombasa, 1500-1900,* dans *J.A.H.,* IX, (1969) 1, pp. 35-36; COUPLAND, *Invaders* et *Exploitation, passim.*

(123) L'île de Pemba se trouve au nord de Zanzibar. Cfr les ouvrages de COUPLAND et W.H. INGRAMS, *Zanzibar, its History and its People,* Londres, 1931; nouv. impr., Londres, 1967.

(124) A partir de 1862, le Seyyid Majid (1856-1870) avait songé à construire un grand port à Dar es Salaam; les travaux commençèrent au début de 1866, mais furent abandonnés après la mort du sultan. COUPLAND, *Exploitation,* pp. 36-37; C. GILLMANN, *History of Dar es Salaam,* dans *T.N.R.,* n° 20 (1945), pp. 16-23; J. GRAY, *Dar es Salaam under the Sultans of Zanzibar, ibid.,* n° 33 (1952), pp. 1-21; J. BARNWELL, *Origins of Dar es Salaam, ibid.,* n° 58-59 (1962), pp. 297-298. T.T. s'était dirigé vers Dar es Salaam sur ordre du sultan. Cfr THOMSON, *African Lakes,* I, p. 74: « Caravans were ordered to make Dar-es-Salaam their trading-post, instead of Bagamoyo or Saadani ».

(125) « After trading through the country the Arabs collected all their ivory amounting in all to 1500 tusks, all over 1 frasila (35 lbs) in weight, and returned to Dar-es-Salaam, slaves carrying the ivory. On arrival at their destination they found Said Magid, the viceroy of the sultan there (Seyyid Majid *et* le "vice-roi" du sultan, Sleman ben Ali ed-Dremki; cfr note 127), who took them all to task for their attack on the Wahtawa people. Said ibn Ali was deputed by the other leaders to go to Said Magid and explain the whole affair. This he did, and managed to secure their pardon, but all the caravans leaving for the interior were thenceforward strictly enjoined to avoid all warfare with the native tribes » (ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* p. 253).

(126) La fête de l'Id (en arabe: *al 'id al kabir* = la grande fête) se célèbre le 10 du mois Hadji (le douzième mois); elle commémore le sacrifie d'Abraham. Du contexte, il appert qu'à l'arrivée de T.T., on célébrait la « petite fête » *(al 'id as sahir)* de la fin du jeûne du Ramadhan (le neuvième mois); celle-ci se célèbre le premier jour du mois suivant, Shawwal. A. ABEL, *Les Musulmans noirs du Maniema,* Bruxelles, 1960, p. 145. La fête Id al-Fitr, qui dure deux ou trois jours, tomba le 16 janvier 1869. T.T. quitta donc Dar es Salaam pour Zanzibar vers le 20 du même mois.

(127) *Na waziri wake Sleman bin Ali ed-Deremki.* BRODE: sein Vezier; WHITELEY: his chief secretary. Nous traduisons par: son premier ministre. « The Wuzeer, Seyd Suleiman is the Lewale or the Governor of Zanzibar, Suleiman bin Ali or Sheikh Suleiman the Secretary » (LIVINGSTONE, II, p. 80; *ibid.,* I, p. 5). Waller a mal compris la phrase en rattachant « the Wuzeer » au nom qui précède (Mohammed ben Abdullah), et en écrivant « of the Governor » au lieu de « or the Governor ». Sleman ben Ali ed-Dremki était le gendre de Seyyid Said (1806-1856); à la mort du sultan, il prit le parti de Seyyid Majid contre Bargash et devint le principal conseiller du nouveau *Seyyid.* A l'évènement de Seyyid Bargash, il dut se retirer à Bombay. COUPLAND, *Exploitation,* pp. 19, 87-88, 91-92.

(128) Sur la flotte du sultan, cfr LIVINGSTONE, I, pp. 3-4; elle comprenait le vapeur « Thule » donné en cadeau en 1866 par le gouvernement anglais de Bombay; la frégate « Iskander Shah », le navire de guerre « Nadir Shah ». ELTON, p. 57, mentionne en outre comme vapeurs de Seyyid Bargash le « Star » et le « Dar-es-Salaam ». Nous ignorons quel était le *meli ya fransisi* (le bateau français). Peut-être était-ce « L'Explorateur », à bord duquel le jeune Roux, de la firme marseillaise Roux, de Fraissinet et Cie, établie à Zanzibar, avait remonté le Juba, avant de fonder une filiale à Kismayu. Cfr R. BRENNER, *Reiseberichte über die Expedition nach Ostafrika (Januar 1870 bis 1871),* Sankt Gallen, 1874, pp. 97, 100. Peut-être était-ce un navire de la firme Rabaud Frères et Cie (*Ibid.,* p. 113).

(129) Set Ladha Damji, le chef des Banians, était, après le sultan, l'homme le plus influent à Zanzibar. *Set* était un titre honorifique donné aux Banians, l'équivalent de celui de *sheikh*, donné aux Arabes de quelque importance (BRODE, p. 201). Ladha (Ludha) Damji était l'agent principal de la firme de Jairam Sewji, basée à Kutch-Mandvi et à Bombay. En 1835, cette firme obtint le contrôle des douanes, dont la ferme lui fut cédée pour des périodes de cinq ans contre une rente annuelle allant de 70.000 dollars au début jusqu'à 500.000 dollars en 1881. Ladha Damji mourut en 1871, après avoir passé plus de quarante ans à Zanzibar. BURTON, *Lake*, pp. 27, 34; STANLEY, *Despatches*, pp. 12, 28, 185, et les autres voyageurs. L.W. HOLLINGWORTH, *The Asians of East Africa*, Londres, 1960, pp. 160-161; J.S. MANGAT, *Asians in East Africa*, pp. 15-16; C.E.B. RUSSELL, *General Rigby; Zanzibar and the Slave Trade*, Londres, 1935, pp. 232, 234, 249, 255, 260, 268, 269, 305.

(130) Nur Mohammed ben Herji est nommé Nur Mohammed (*Maisha*, § 38). Il ne nous est pas connu par ailleurs.

(131) Warsi Adwani ou Rashid Warsi Adwani (*Maisha*, § 38), était le père de Sleman Warsi, surnommé Kichwa (*Maisha*, § 125). D'après BRODE, p. 201, n. 2, ce dernier, au début du siècle, était le chef suprême de la secte des Shütes Thenashara à Zanzibar. Déjà auparavant Nur Mohammed et Warsi Adwani avaient fait crédit à T.T. (BRODE, *Story*, p. 48). BURTON, *Zanzibar*, I, p. 373, range les Adwani parmi les familles importantes de la ville.

(132) Taria Topan, un des plus riches commerçants indiens de Zanzibar, appartenait à la communauté musulmane Ismaili Khoja. A partir du 20 août 1876, il reçut du sultan la ferme des douanes contre une rente anuelle de 350.000 dollars et cela pour une période de cinq ans. Conseiller et associé de Seyyid Bargash, il fut anobli par la reine-impératrice Victoria en juillet 1890. COUPLAND, *Exploitation*, p. 308, n. 1; HOLLINGWORTH, *The Asians of East Africa*, p. 21; CAMERON, I, p. 23; STANLEY, *Dark Continent*, I, p. 63; BURDO, *De Zanzibar*, pp. 162-164.

(133) Tenant compte des activités commerciales des Barwani, il nous semble qu'on peut identifier le beau-père de T.T., Salim ben Abdallah el-Barwani, avec Salim ben Abdallah, le premier *jumbe* (chef) de Kota Kota, un comptoir arabe sur la rive occidentale du lac Nyasa (c. 1840 - c. 1860). Cfr G. SHEPPERSON, *The Jumbe of Kota Kota and some Aspects of the History of Islam in British Central Africa*, dans I.M. LEWIS (éd.), *Islam in Tropical Africa*, Londres, 1966, p. 196. Bint (fille de) Salim ben Abdallah el-Barwaniya était la cousine de Shaykh Ali ben Khamis el-Barwani, grand expert en arabe. Les Barwani avaient émigré de Mascate (Oman) vers 1800; ils avaient des intérêts à Mingoyo, Lindi, Mikindani, sur la côte entre Kilwa et le Cap Delgado; à Lindi; ils avaient même construit une forteresse pour protéger le terminus maritime de la route des caravanes qui se ramifiait à l'intérieur jusqu'au lac Mwero, aux territoires des Tabwa, des Bemba, de Kazembe. La « côte des Warori » (cfr note 109) était en quelque sorte « la côte des Barwani ». Mohammed ben Khalfan, plus connu sous le nom de Rumaliza (cfr infra) était aussi un Barwani. B.G. MARTIN, *Notes on some Members of the learned Classes of Zanzibar and East Africa in the Nineteenth Century*, dans *A.H.S.*, IV (1971) 3, pp. 531-535. Bint Salim ben Abdallah était la seule femme de T.T. à vivre en permanence à Zanzibar. E. GLEERUP, *Tvärs genom Africa*, II, p. 478; P. HASSING - N.R. BENNETT, *A Journey across Tanganyika in 1886*, dans *T.N.R.*, n° 58-59 (1962), p. 140.

(134) La prière solennelle du vendredi a lieu vers 13 h., à la mosquée principale. C'est la seule prière en commun qui soit obligatoire. A. ABEL, *Les Musulmans noirs du Maniema*, p. 137.

(135) Cet Américain était sans doute le consul des Etats-Unis, Francis Ropes Webb (1833-1892); celui-ci fut consul de 1868 à 1872, et de nouveau à partir d'avril 1873 ou 1er septembre 1874. Francis R. Webb était en même temps

directeur à Zanzibar de la firme *John Bertram and Co.* de Boston, Mass. Les célèbres tissus américains *(merikani)* étaient importés surtout par les firmes de Boston et de Salem, Mass. N.R. BENNETT, *Americans in Zanzibar, 1865-1915,* dans *T.N.R.,* n° 60 (1963), pp. 49-66 et dans *Studies in East African History,* Boston, 1963, pp. 31-53. En convoquant T.T. chez Webb, Taria Topan voulait obtenir que T.T. achète des tissus américains, sur la vente desquels il recevait sans doute une commission.

(136) Shangani était le quartier de Zanzibar où habitaient la plupart des Européens. STANLEY, *Dark Continent,* I, pp. 32-33; THOMSON, *African Lakes,* I, p. 18. « Changani... le faubourg Saint-Germain de l'endroit »: BURDO, *De Zanzibar,* pp. 32-33.

(137) Juma ben Sef ben Juma était le « frère » de T.T. au sens large. *Maisha,* § 61, raconte que Juma ben Sef ben Juma était arrivé chez Nsama à Itawa; le 11 décembre 1872, dans le village d'un neveu de Nsama, Livingstone reçut de Juma ben Sef une chèvre en cadeau (LIVINGSTONE, II, p. 254). Selon A. ROBERTS, *Tippu Tip, Livingstone, a.c.,* pp. 120 et 123, le surnom de Juma ben Sef était Pembamoto. I. CUNNISON, *Kazembe and the Arabs to 1870,* p. 236, n. 1, avait suggéré que Pembamoto était tout simplement un nom générique désignant les commerçants arabes, et éventuellement aussi T.T. Pembamoto (Juma ben Sef) aurait tué Kazembe VII Muonga en 1872. Cfr ROBERTS, *History, passim.* Dimanche: *siku ya Juma ya pili,* 2e jour après vendredi.

(138) Mnazimoja (le cocotier, *mnazi,* solitaire, *moja*) était une grande prairie à la périphérie de la ville, au bord de la mer, près de la lagune qui séparait la ville arabe de la ville africaine; les enfants y jouaient et les adultes y jouissaient d'une vue d'une suprême beauté. ELTON, p. 69; THOMSON, *African Lakes,* I, p. 12; BURDO, *De Zanzibar...,* pp. 161, 165; GIRAUD, p. 15.

(139) Il s'agit de la maison de sa femme Bint Salum ben Abdallah (cfr *Maisha,* § 39). Baghani était le quartier de la ville où se trouvait aussi l'« Ancien Consulat » anglais (THOMSON, *African Lakes,* I, p. 20). R.H. CROFTON, *The old Consulate at Zanzibar,* Londres, 1935. « The city is divided into 18 quarters, each having its own name... The quarters, beginning from Changani, the most western, are the Baghani, which contains the English consulate, the Mnazi-Moya, to the south, with a grave-yard and a bazar where milk and grain are sold... » (BURTON, *Zanzibar,* I, p. 82).

(140) Bagamoyo était le principal point de départ et d'arrivée des caravanes. Le village frontalier de Bomani, encore dans la juridiction de Bagamoyo, constituait le point de rassemblement des caravanes en partance pour l'intérieur; c'est de là que se faisait le départ définitif. BURTON, *Lake,* p. 51.

(141) Nous n'avons pas d'autres données sur Sultan ben Saïd ben Salum el-Barwani. Du fait qu'il appartenait au clan de la femme de T.T., il convenait davantage pour la mission délicate que lui avait confiée le ministre du sultan, Sleman ben Ali. Quant à Sef ben Ghuwefil, nous pensons que Brode s'est trompé dans la translittération et qu'il faudrait lire Ghafil au lieu de Ghuwefil. Il s'agirait alors de Sef ben Khalfan, chef du clan Masakurah de la famille des Ghafiri. Cfr BURTON, *Zanzibar,* I, p. 374. En janvier 1879, Dodgshun rencontra à Tabora l'Arabe Sef ben Halfan, sans doute à identifier avec Sef ben Khalfan el-Ghafil.

(142) Le dépôt à poudre du sultan se trouvait à Kizingo, au sud de la ville de Zanzibar, près d'un cimetière. Kizingo signifie: a burial ground (STEERS, *Handbook of the Swahili Language,* p. 316). « The Sultan's powder magazine about two miles along the sea coast... The magazine is a miserable mud built place with a dirty court in the middle in which two or three old men live » (MIDDLETON, *Diary of Mounteney-Jephson,* p. 72). Le dépôt se trouvait à 500 yards de l'école pour garçons de l'*Universities' Mission* à Kiungani (à un mille de la ville de Zanzibar). Cfr A.C. MADAN, *Kiungani or Story and History from Central Africa,* Londres, 1887, p. 289. Cfr aussi GIRAUD, p. 37; JAMESON, p. 2.

(143) *Na khabari hii ya balozi.* Le terme *balozi (balosi)*, désignant un agent politique, servait presque exclusivement à indiquer le consul anglais à Zanzibar et cela depuis le premier consul anglais Hamerton (1841-1854). BRODE, p. 204, n. 1. A cette époque, le *balozi* était John Kirk; cfr infra, note 145.

(144) Située derrière le bureau des douanes, la prison était une solide batisse carrée, flanquée de quatre tours et pourvue d'une cour intérieure; bien que les voyageurs européens de la seconde moitié du XIX[e] siècle la tenaient pour une ancienne forteresse portugaise, elle fut, de fait, construite au début du siècle par Seyyid Saïd. BRODE, *Story,* p. 51. Les prisonniers pouvaient recevoir des visiteurs; ceux-ci leur apportaient aussi de la nourriture. « ... the Fort, where all criminals are confined; and as the Sultan does not believe in capital punishment, he simply puts the worst criminals into the deepest dungeons where they soon disappear from this earth » (THOMSON, *African Lakes,* I, p. 18). Sur le système pénal en usage à Zanzibar, cfr COUPLAND, *Invaders,* p. 326.

(145) Fils d'un pasteur écossais, Kirk avait pris part, en qualité de médecin et de naturaliste à l'expédition de Livingstone sur le Zambèze (1858-1863). Cfr R. COUPLAND, *Kirk on the Zambesi,* 1928; nov. impress. Oxford, 1968; R. FOSKETT, *The Zambesi Journal and Letters of Dr Kirk,* 2 vols., Londres, 1965. Rattaché au consulat britannique de Zanzibar comme médecin et vice-consul, il débarqua dans l'île en juillet 1866; en juin 1869, le consul Churchill devant quitter son poste pour des raisons de santé, Kirk remplit les fonctions d'agent politique et de vice-consul; finalement, en 1873, ils devint consul-général, fonction qu'il occuperait jusqu'en 1887, avec une interruption de deux ans (août 1881 - août 1883). COUPLAND, *Exploitation, passim;* R.N. BROWN, *Kirk,* dans *Dict. Nat. Biogr.,* 1922-1930, pp. 472-473. M. COOSEMANS, *Kirk,* dans *Biogr. Col. Belge,* III (Bruxelles, 1952), col. 482-483. T.T. lui donne le titre de *Sir,* bien que Kirk ne fut anobli qu'en 1881.

(146) La lettre à laquelle T.T. se réfère est celle écrite au « Col. Playfair or Dr Kirk » par Livingstone, d'Ujiji, le 30 mai 1869, et arrivée à Zanzibar le 2 octobre de la même année. Elle est reproduite dans R. FOSKETT (éd.), *The Zambesi Doctors. David Livingstone's Letters to John Kirk, 1858-1872,* Edimbourg, 1964, pp. 138-139. STANLEY, *How I found Livingstone,* Londres, 1904, p. XLV, écrit par erreur: « On the 30th May, 1869, a letter was received by the British consul at Zanzibar, from Dr Livingstone, who was at Ujiji ». Livingstone était arrivé à Ujiji le 14 mars 1869, totalement épuisé. Le 28 mars, il commença à écrire des lettres; un mois plus tard, le 27 avril, il en avait déjà écrit quarante-deux (LIVINGSTONE, II, pp. 7-8). A part une lettre du 20 avril 1869 adressée au sultan Seyyid Majid (cfr W.G. BLAIKIE, *The Personal Life of David Livingstone,* Londres, 1880, pp. 388-389), seule la lettre au consul anglais Playfair (ou, en son absence, à Kirk) arriva à destination. COUPLAND, *Livingstone's Last Journey,* Londres, 1947, p. 75, en donna des extraits, en faisant remarquer que cette lettre « managed somehow to slip through to Zanzibar ». T.T. nous fournit l'explication de cette arrivée, bien que les circonstances rapportées par lui ne soient pas exactes: le porteur de la lettre était venu à Zanzibar non dans la caravane personnelle de T.T. (arrivée en janvier 1869), mais dans une caravane postérieure (de T.T.?) parvenue à Zanzibar au début d'octobre suivant. COUPLAND, *Last Journey,* p. 142. Dans un rapport au gouvernement de Bombay, Kirk, en l'absence de Playfair, communiqua l'essentiel de son contenu; un télégramme de Bombay faisant mention du séjour de Livingstone à Ujiji, parut dans *The Times* de Londres, le 14 octobre 1869. Deux jours plus tard, James Gordon Bennett junior du *New York Herald* convoqua Stanley à Paris pour lui intimer l'ordre: « Find Livingstone ».

(147) *Wusuli nilipompa barua ya Livingstone.* BRODE: Als ich him bei meiner Ankunft diesen Brief Livingstones überbracht hatte... WHITELEY: So when I gave him Livingstone's letter. Whiteley ne traduit pas *wusuli* bien que dans son Glossaire, p. 141, il en donne le sens: arrivée. Nous avons traduit: à son arrivée (du porteur de la lettre); en effet, la lettre de Livingstone ne parvint à Zanzibar qu'au mois d'octobre 1869, alors que T.T. y était arrivé en janvier. Elle fut

apportée par Musa Kamaals, comme l'atteste le début de la lettre: « This note goes by Musa Kamaals, who was employed by Karoje to drive the buffaloes hither » (FOSKETT, *The Zambesi Doctors,* p. 138). Voici en quelles circonstances. Le 18 mars 1866, avant de quitter Zanzibar, Livingstone avait conclu un accord avec le Banian Kooverji Valabdhas (Koorje ou Karoje): celui-ci s'engageait à envoyer à Ujiji, en dépôt chez Thani ben Suelim, une quantité déterminée de provisions et de marchandises que l'explorateur utiliserait pour la poursuite de son voyage (LIVINGSTONE, I, p. 8). Lorsque, trois ans plus tard, Livingstone arriva enfin à Ujiji, il n'y trouva qu'une partie de ce qui lui avait été envoyé de la côte: « Found Haji, Thani's agent, in charge of my remaining goods. Medecine, wine and cheese had been left at Unyanyembe... sixty-two out of eighty pieces of cloth (each of twenty-four yards) were stolen, and most of my best beads... The Musa sent with the buffaloes (Musa ben Salum, à ne pas confondre avec Musa Kamaals) is a genuine specimen of the ill-conditioned English-hating Arab... he had brought nothing — the buffaloes all died — and did nothing but receive stolen goods » (LIVINGSTONE, II, pp. 6-7: notes du 14 et 15 mars 1869). Durant son séjour de convalescence à Ujiji, Livingstone n'écrivit pas moins de quarante-deux lettres, mais il se rendit compte que les Arabes de la ville éprouvaient la plus grande répugnance à expédier cette volumineuse correspondance à Zanzibar. « I took my packet of letters to Thani (arrivé de Tabora le 20 mai) and gave two cloths and four bunches of beads to the man who was to take them to Unyanyembe; an hour afterwards, letters, cloths and beads were returned: Thani said he was afraid of English letters... I told Mohammed bin Saleh (arrivé à Ujiji le 8 mai) and he said to Thani that he and I were men of the Government and orders had come from Syed Majid to treat me with all respect. Thani then sent for the packet, but whether it will reach Zanzibar, I am doubtful » (*Ibid.,* II, 29 mai 1869). Le lendemain, Livingstone écrivit au consul anglais et confia sa lettre à Musa Kamaals, en lui déclarant que de l'arrivée de celle-ci à destination dépendrait le payement de son salaire: « I have given him beads and cloth sufficient to buy provisions for him self in the way back to Zanzibar. He has done nothing here. He neither went near the goods here nor tried to prevent them being stolen in the way. I suppose that pay for four months in coming, other four of rest and four in going back, would be ample but I leave this to your decision. I could not employ him to carry my mail back nor can I say anything to him for he at once goes to the Ujijians and gives his own version of all he hears. He is untruthful and ill-conditioned and would hand off the mail to anyone who wished to destroy it. » (Lettre du 30 mai 1869). T.T. dit Musa Kamaals « un des hommes de Livingstone » *(mtu wake mmoja).* En effet, déjà en avril 1861, durant son séjour à l'île de Johanna (Comores), Livingstone avait engagé Musa Kamaals, qui devint matelot sur le « Lady Nyasa » lors de l'exploration du Zambèse et de la Shire. En 1866, avec neuf autres hommes de Johanna, Musa Kamaals accompagna Livingstone vers l'intérieur (LIVINGSTONE, I, p. 16). Mais le 26 septembre 1866, effrayés par des bruits concernant des massacres faits par des Mazitu, Musa Kamaals et ses compatriotes désertèrent à Marenga (*Ibid.,* I, pp. 114-115). Le 6 décembre, ils arrivèrent à Zanzibar où ils racontèrent que Livingstone avait été tué par des Mazitu près du lac Nyasa. Il fallait le voyage de Young pour prouver que Livingstone était vivant (E.D. YOUNG, *Report of the Livingstone Search Expedition,* dans *Journal R.G.S.,* vol. 38 (1868), pp. 111-118, surtout p. 114: « They said the head-man of the carriers was named Moosa... that there were nine of Moosa's countrymen with him ». Les déserteurs-menteurs furent punis, puis vers septembre 1868, Musa Kamaals fut chargé de conduire à Ujiji une dizaine de buffles indiens, fournis par un commerçant américain de Bombay, W.F. Stearns. Déjà en 1866, Stearns avait procuré à Livingstone des buffles indiens pour le transport de ses bagages: d'une première douzaine, les trois seuls survivants partirent, en mars 1866, avec l'explorateur de Mikindani vers l'intérieur, mais ils succombèrent après quelques semaines... C'était donc un deuxième convoi de buffles que Musa Kamaals devait conduire à Ujiji: « Musa Kamaals was employed by Karoje to drive the buffaloes hither but by overdriving them

unmercifully in the sun and tying them up to save trouble in herding, they all died before he got to Unyanyembe » (lettre du 30 mai 1869). A Tabora, Musa Kamaals assista passivement au pillage des marchandises de Livingstone par Musa ben Salum, une créature du gouverneur Said ben Salem. A son arrivée à Ujiji, Livingstone y trouva Musa Kamaals. Au début de juin 1869, il le renvoya à Zanzibar, via Tabora. Cfr lettres de Livingstone à Kirk, 2 novembre 1870 et 25 mars 1871: FOSKETT, *The Zambesi Doctors,* pp. 143, 150. « The buffaloes were killed for me (selon moi, les buffles furent tués); but the driver hid a letter on his person, knowing that on its production his wages depended. This was the only of forty sent. The Governor here... called... Syde ben Salem, destroyed them and others to prevent evidence of plundering my goods going to the Coast » (Livingstone à Stearns, Tabora, 13 mars 1872: N.R. BENNETT, *Livingstone's Letters to William F. Stearns,* dans *A.H.S.,* I (1968) 2, p. 253).

NOTES AU CHAPITRE IV

(148) Le départ de T.T. eut lieu certainement avant la fin de septembre 1870, puisque Seyyid Majid rentra de Dar es Salaam à Zanzibar dix jours avant sa mort, survenue le 7 octobre 1870. Cfr J. GRAY, *Dar es Salaam in 1868, T.N.R.,* n° 24 (1947), p. 2. En outre, comme au consulat anglais, T.T. ne mentionne que Kirk, nous supposons que son départ eut lieu avant le retour du consul Churchill, absent de Zanzibar pour des raisons de santé de juin 1869 jusqu'en août 1870. Ceci nous permet de fixer approximativement le départ définitif de T.T. vers le milieu de 1870. Pourtant, selon Stanley, en octobre 1876, T.T. lui déclara: « It is now nine years since I left Zanzibar » (*Dark Continent,* Londres, 1878, II, p. 98). Nous supposons que Stanley ait mal compris ou bien qu'il se réfère à la première rencontre de T.T. avec Livingstone en juillet 1867.

(149) Les Kwere habitaient l'arrière-pays de Bagamoyo, entre le Wami au nord et le Ruvu au sud. STANLEY, *Despatches,* pp. 18, 73; J.L. BRAIN, *The Kwere of the Eastern Province,* dans *T.N.R.,* n° 58-59, (1972), pp. 231-241.

(150) « Tipu Tib, Mohammed Masudi (Kumbakumba), Juma ibn Sefu (Pembamoto), Abdullah ibn Selema, Abdullah ibn Habib, Bushiri ibn Habib, Said ibn Ali and others with a large caravan returned via the Wanyamweshi territory and Nyenyembi to the interior » (ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* p. 253).
Sur l'Usagara, la région au sud de Mpwapwa, cfr BURTON, *Lake,* pp. 164-172; SPEKE, *Journal,* pp. 33-54; STANLEY, *Despatches,* pp. 16-18; STUHLMANN, pp. 814-851.
Sur l'Ugogo, à l'ouest de l'Usagara, cfr BURTON, *Lake,* pp. 212-216; STANLEY, *Despatches,* p. 13 et *passim;* H. CLAUS, *Die Wagogo,* Berlin, 1911; P. RIGBY, *Sociological Factors in the Contact of the Gogo of Central Tanzania with Islam,* dans I.M. LEWIS, *Islam in Tropical Africa,* Oxford, 1966, pp. 268-295. Les Wagogo avaient « mauvaise presse » chez les voyageurs du XIX[e] siècle à cause des lourdes taxes qu'ils imposaient aux caravanes. Mais comme les voyages se faisaient de préférence durant la saison sèche, les Wagogo éprouvaient de grandes difficultés à ravitailler les caravanes et devaient eux-mêmes acheter des vivres chez leurs voisins.

(151) *Yakatupata maradhi ya tauni.* En arabe *marad* signifie maladie; *ta°un* signifie soit peste soit parfois seulement épidémie. Le contexte historique permet de préciser qu'il s'agit ici du choléra. L'épidémie s'était déclarée à Zanzibar en novembre 1869; elle sévit jusqu'en juillet 1870, faisant de 25 à 30.000 victimes. Sur le continent, le choléra avait fait son apparition plusieurs mois plus tôt. J. CHRISTIE, *Cholera Epidemics in East Africa,* Londres, 1876; nouv. impress., 1968; COUPLAND, *Livingstone's Last Journey,* pp. 91, 94-95; ID., *Exploitation,* pp. 53-55.

(152) Abdelkher, l'affranchi de Hamed ben Rashid ben Slejum el-Khangeri, succombera bientôt à l'épidémie et sa caravane sera entièrement pillée; cfr *Maisha,* § 47. Sur son patron, Hamed ben Rashid ben Slejum nous n'avons pas d'autres données; il ne semble pas qu'on puisse l'identifier avec « Hamid bin Sullayam » rencontré au Tanganyika par Burton (*Lake,* pp. 308, 334), car d'après Speke, ce dernier fut tué lors d'un voyage en Urua (SPEKE, *What led to the Discovery,* pp. 205, 229, 241). Il se peut que Hamed ben Rashid ben Slejum el-Khanjeri soit le neveu de ce Hamed ben Sulejim ou Sullayyim (COUPLAND, *Invaders,* p. 312).

(153) La *Maisha,* § 45, 47, donne à Sef ben Saad le titre de *wali* de Tabora bien qu'il ne fut élu en cette qualité, par les Arabes de la ville, qu'après qu'Emin Pasha y eût arboré le drapeau allemand, le 1er août 1890. STUHLMANN, pp. 60-69; W. LANGHELD, *Zwanzig Jahre in Deutschen Kolonien,* Berlin, 1909, pp. 48, 51, 258; R. KANDT, *Caput Nili,* Berlin, 1919, I, pp. 63, 180-181, 197; II, p. 10. Sef ben Saad, gouverneur de Tabora, n'est pas à confondre avec Sef ben Said (note 114), bien que certains auteurs donnent la graphie: Said et non Saad. Ainsi par ex. SCHYNSE, *A travers l'Afrique,* pp. 30-33, 35, 47: Seif ben Said; STAIRS, *Journal,* dans *Le Congo Illustré,* II (1893), p. 102: Saef bin Said. Cependant A.M. G(OCHET), *Alexis Vrithoff,* p. 109, a Seef ben Saad. Il n'est pas à identifier non plus avec Sef ben Said Kipanda (cfr STUHLMANN, p. 736), trafiquant arabe au lac Victoria. Sef ben Saad occupa le poste de *wali* de Tabora jusqu'à sa mort survenue entre 1903 et 1907 (BRODE, *Story,* p. 232). Selon Brode (*ibid.*), il était un Besar.

(154) Nasur ben Hamed el-Mesruri: *Maisha,* § 47, nous semble avoir appartenu à la célèbre famille des Mazrui, dont beaucoup de membres s'étaient réfugiés à Tabora après la défaite de Bargash (cfr *Maisha,* § 6). Peut-être est-il à identifier avec « Nasir, a half-caste Mazrui Arab, who had been sent with me by the Arabs of Kazeh to save his morals » (BURTON, *Lake,* p. 434: 28 oct. 1858, à Tura).

(155) Mizanza se trouvait à la frontière de l'Ugogo. STANLEY, *Despatches,* p. 204; ID., *Dark Continent,* I, pp. 102-104 et *carte in fine.*

(156) Mgunda Mkali était une région inhabitée séparant Mdaburu de Tabora. « Le Mgunda Mkali était une immense forêt inhabitée de 200 km de large environ; l'eau y était rare, les étapes très longues (7-8 h) et les dangers nombreux » (*A l'assaut,* p. 328). Cfr aussi BURTON, *Lake,* pp. 198-205, et les autres voyageurs de l'époque.

(157) *Tukafika kwa mtoto wake sultani Kinje.* BRODE: Wir... kamen zum Sohne des Sultan Kiaja; ID., *Story,* p. 54: Sultan Kiuje; WHITELEY: We reached the last village in Ugogo, of the son of Chief Kinje. Nous pensons qu'il s'agit du village Muhalala. Cfr le récit de voyage de Sleman ben Mwinyi Tshande (1891): « Nunmehr kamen wir in Muhalala ans Ende von Ugogo. Der Hauptling daselbst war gleichfalls ein Sohn Makenge's » (VELTEN, *Schilderungen,* p. 8). Les trois graphies données par Brode nous semblent des variantes moins heureuses pour le nom de chef Kenge (Makenge, Makangi), le chef d'Unyangwira. « Nous séjournons à Mualala afin de donner du repos à nos malades et de nous procurer environ 25 Wanyamwezi pour leur venir en aide au passage de la Gunda-Kali, une plaine déserte couverte d'une brousse épaisse. Celle-ci commence juste à l'ouest de ce village... Le chef Mgogo arrive... Je lui ai démontré que lui et Makengi tueront la route » (STAIRS, *Journal,* dans *Le Congo Illustré,* II (1893), pp. 78-79). « Mahara *(sic!)* is generally considered to mark the boundary between Ugogo and Unyanyembe » (MOLONEY, *With Captain Stairs to Katanga,* p. 55). Sur Makangi: *Ibid.,* pp. 63-65. « Moualala, un gros village qui ne compte pas moins d'une soixantaine de grands tembé. Le chef relève du moukendje de Niangwira, l'un des plus puissants seigneur de l'Ugogo » (G. CASATI, *Dix années en Equatoria,* trad. fr. L. De Hessem, Paris, 1892, p. 472: 27 octobre 1889). « Le district (de Muhalala) dépend de Mukenge de Nyangwira » (SCHYNSE, *A travers l'Afrique,* p. 182).

Stanley passa à Muhalala le 5 janvier 1875: cfr STANLEY, *Diaries,* p. 40; *Dark Continent,* I, p. 107). Le 10 janvier 1883, Becker écrit: « Nous sommes à Moalala, gros village dépendant de celui d'Ounangouira » (BECKER, II, pp. 415-416).

(158) BRODE donne la graphie: Tora. Tura (Tula, Itula, Toura) était le premier district Nyamwezi qu'on atteignait après la traversée du Mgunda Mkali. BURTON, *Lake,* p. 218; STANLEY, *Despatches,* p. 37; BECKER, *La Vie,* I, p. 207; STUHLMANN, p. 57.

(159) Nasor ben Masud waled (fils de) Ahmed est mentionné aussi comme Nasor ben Masud ben Selim walid Ahmed (*Maisha,* § 106). Son nom apparaît sous diverses formes dans la littérature de l'époque. Livingstone le rencontra le 20 septembre 1871 dans l'Uguha, à l'ouest du Tanganyika, à la tête d'une caravane comptant 200 fusils (LIVINGSTONE, II, p. 153: Nassur Masudi); Hore le trouva à Mtowa en 1879 (WOLF, *Missionary to Tanganyika,* p. 96); Jameson, à plusieurs reprises, s'entretint avec « old Nassoro Masudi », entre mai 1887 et mai 1888; Nasor ben Masud habitait alors l'ancienne station de l'E.I.C., sur l'île de Wana Rusari (JAMESON, pp. 126, 128, 214, 220, 303). D'après *Le Congo Illustré,* III (1894), p. 18, il mourut, « très vieux et riche », au mois d'août 1889. Cfr aussi GLEERUP, II, pp. 331, 370; DE LA SALETTE, *Kasongo,* p. 8. T.T. donne aussi le nom de son grand-père et de son arrière grand-père pour le distinguer d'un autre Nasor ben Masud, également aux Falls vers la même époque. Cfr JAMESON, pp. 198, 342, 343, 352; H. WARD, *My Life with Stanley's Rear Guard,* Londres, 1891, p. 69. Ward donne la graphie: Nasaro bin Sudi. Nous l'identifions avec Nassolo, arrivé le 3 avril 1852 à Benguela. Cfr F. BONTINCK, *La double traversée de l'Afrique par trois « Arabes » de Zanzibar (1845-1860),* dans *E.H.A.,* VI (1974).

(160) « De Toura... on arrive en deux longues étapes, toujours en forêt, à Roubouga, district également fertile, et qui compte cinq ou six villages bâtis comme ceux de Toura, en forme de tembés... Il y a une colonie de Zanzibarites musulmans. Le terrain de Roubouga produit en abondance du millet, du sorgho et du maïs; on y voit aussi des jardins, dont les melons, les pastèques, les citrouilles et les concombres sont d'une beauté prodigieuse » (Lettre du P. Guillet, Tabora, 8 septembre 1881: *A l'assaut,* pp. 332-333). Cfr aussi BURTON, *Lake,* pp. 221-222; STANLEY, *Despatches,* p. 37.

(161) Pour les rapports de parenté entre Mkasiwa et Fundi Kira, cfr note 22. En janvier 1882, à la mort de Mohammed ben Juma (auquel elle n'avait pas donné d'enfant), Nyaso devint la maîtresse d'Ituru (STAIRS, *Journal,* septembre 1891: *Congo Illustré,* II (1893), p. 103). Sike, le fils de Mkasiwa, se montrant hostile aux Allemands, Schwesinger, commandant de la station de Tabora, lui opposa Nyaso mais sans réussir à la faire reconnaître par tous les Wanyamwezi. Sike déclara la guerre à Nyaso, mais il fut défait et tué le 13 janvier 1893 par T. von Prince. Nyaso qui avait mis à la disposition des Allemands 80 de ses hommes, fut intronisée comme cheffesse à Swetu, où résidait aussi le prince successeur, Simba. Cfr T. VON PRINCE, *La mort de Sikki,* dans *Le Mouvement antiesclavagiste,* V (1893), pp. 336-340. En février 1893, avec l'approbation des Allemands, Nyaso succéda à Sike comme chef de l'Unyanyembe. En octobre 1897, Bibi Nyaso résidait toujours à Itetemia, près de Tabora (KANDT, *Caput Nili,* I, pp. 67-68; 70-71; 73, 105).

(162) Mohammed ben Juma avait sans doute hérité une partie des possessions de Fundi Kira et aussi de Karunde, selon la coutume exposée à Gleerup par Mohammed ben Salim: « If the wife dies, the husband gets half of her property, her father the other half. If the father-in-law should die later on, then the inheritance goes to the son-in-law ». E. GLEERUP, *Tvärs genom Afrika,* II, p. 478; trad. angl. P. HASSING; N.R. BENNETT, *A Journey, a.c.,* p. 140.

(163) Said ben Salum el-Lemki fut désigné par le sultan de Zanzibar comme chef de caravane de l'expédition Burton-Speke (1857-1858): BURTON, *Lake, passim;* il accompagna aussi Speke et Grant (1860) jusqu'à Tabora: SPEKE,

Journal, p. 10 et *passim.* Le 13 avril 1869, Livingstone écrivit d'Ujiji au « governor of Unyembe *(sic!),* Syde bin Salem Burashid » (LIVINGSTONE, II, p. 7; cfr *ibid.,* II, p. 80: « the Lewale Syde ben Salem Burashid »). En février 1872, Livingstone le décrit à Tabora comme « a China-looking man » (*Ibid.,* II, p. 172). Cfr aussi STANLEY, *Despatches,* pp. 8-46; CAMERON, I, pp. 124, 147, 172, 182, 196; *A l'assaut,* p. 197; DODGSHUN, p. 96. « In the 1860's, the Indian Customs Master appointed an agent, Said bin Salim... as head of the Tabora community... When Isike came to power, Said ben Salim still held office as the leading Arab of Unyanyembe, but the dissensions caused by the unsuccessfull war against Mirambo led to the expelling of Said bin Salim (en janvier 1878) by a faction grouped around Abdulla bin Nasibu. Isike's Nyamwezi carried out the actual expulsion for the Arabs » (N.R. BENNETT, *The Arab Impact,* dans B.O. OBOT - J.A. KIERAN (éds.), *Zamani. A Survey of East African History,* Nairobi, 1968, pp. 221-224).

(164) Les Portugais et leurs agents cédaient la moitié de l'éléphant au chef de la terre où l'animal était tué, mais les Arabes se réservaient les deux défenses. Cfr une dispute semblable avec le chef Kisabi en décembre 1868: LIVINGSTONE, I, p. 358 et la note de H. Loreau, *Dernier Journal,* I, p. 386, n. 1.

(165) La rivière Ngombe (Gombe, Igombe septentrionale) coule au nord de Tabora, se joint à l'Ugala (Ngombe méridionale) pour former la Malagarasi qui se jette dans le lac Tanganyika. STANLEY, *Despatches,* p. 38. A la fin de *Maisha,* § 51, T.T. désigne la rivière explicitement comme: *mto wa Ngombe.* Ici il dit: *upande wa Ngombe:* près de Ngombe. Nous croyons que Ngombe désigne ici « the natural hill fortress of Zimbili », à un mille au nord-est du village de Bomboma, lequel se trouvait à une journée de marche à l'ouest de Tabora (STANLEY, *How I found,* p. 205). Notons que *ngome* se traduit par: a castle, fortress, a fort (KRAPF, *Dictionary,* p. 279). Ainsi dans *Maisha,* § 51, T.T. peut dire que Msange se trouvait au-delà de Ngombe; ce qui ne serait pas le cas si Ngombe était ici l'hydronyme. SHORTER, *Chiefship,* p. 275, lit Nyombo et estime que cet endroit s'identifie probablement avec Iyombo, au sud-ouest de Tabora.

(166) Selon les traditions actuelles, Mshama (Mushama), neveu de Mkasiwa, était le fils de Ngulati, oncle maternel de Nyungu-ya-mawe. Après la mort de Mnywa Sere (1865), Ngulati voulut se faire chef de l'Unyanyembe, mais il fut tué par Mkasiwa. Alors Mshama s'allia à Mirambo et aux Wangoni pour attaquer Itetemia, la résidence de Mkasiwa, près de Tabora. A son arrivée à Ujiji, en mars 1869, Livingstone apprit que « the road to Unyembe (Unyanyembe) is blocked up by a Mazitu or Watuta war » (LIVINGSTONE, II, pp. 6-7). Cette note du 15 mars 1869, se rapporte sans doute aux conséquences de la révolte de Mshama, antérieure de plusieurs mois. Cfr SHORTER, *Chiefship,* p. 275.

(167) Kwihara, un des quatorze villages qui formaient l'agglomération de Tabora, était situé à trois milles au sud de la ville et appartenait aux frères Abdullah et Sheikh ben Nasib. Cfr F. LONGLAND, *A Note on the Tembe at Kwihara,* dans *T.N.R.,* n° 1 (1936), pp. 84-86; R.B. RICHARDSON, *Livingstone's Tembe at Kwihara, Tabora,* dans *T.N.R.,* n° 9 (1940), p. 68. Abdallah ben Nasib était surnommé Kisessa (BURTON, *Lake,* pp. 191-192, 437; LIVINGSTONE, II, p. 225). Déjà trafiquant d'ivoire en 1858, il s'était établi à Kwihara. Cfr STANLEY, *How I found,* p. 132; ID., *Despatches,* p. 21; CAMERON, I, pp. 154, 196. En 1878, il devint gouverneur de Tabora (*A l'assaut,* p. 189). Becker le visita en octobre 1880 au *kwikuru* (résidence) du chef Sike; il nous le décrit alors comme un « vieillard, maigre, droit et osseux... ennemi juré de Mirambo » (BECKER, *La vie,* I, pp. 215-217). Rappelé à Zanzibar par le Seyyid Bargash, il quitta Tabora au début du mois d'août 1881 (*A l'assaut,* p. 334); il mourut peu de temps après son arrivée à Zanzibar, vers novembre 1882: cfr infra, *Maisha,* § 150. Reichard attribue le rappel d'Abdullah ben Nasib au fait qu'en 1880 il avait fait expulser de Tabora le Français Sergère, agent de la firme Sewa-Sergère, à laquelle le Seyyid Bargash avait en secret avancé des fonds. « Nach etwa einjährigem Aufenthalte in Sansibar sollte Abdalla jedoch gegen alles Vermuten aufs neue mit dem Gouverneursposten in Tabora... betraut werden. Eine grosse Karawane

wurde ausgerüstet, aber einige Tagereisen von der Küste entfernt starb Abdallah ganz plötzlich, ohne vorher krank gewesen zu sein. Zweifellos hatte Gift hier eine Rolle gespielt » (P. REICHARD, *Deutsch-Ostafrika,* Leipzig, 1892, pp. 100-101).

(168) Sheikh ben Nasib el-Mutafi, le frère d'Abdallah ben Nasib, nous est décrit par Livingstone en juillet 1872 comme « a tall, brown, polite Arab » (LIVINGSTONE, II, pp. 224-225). Cfr aussi STANLEY, *Despatches,* pp. 8, 31, ID., *How I found,* pp. 194, 225; après le départ de son frère pour Zanzibar, il remplit la fonction de *wali* à sa place. CAMERON, I, p. 154; BURDO, *De Zanzibar,* p. 284; il mourut en 1882, empoisonné par Seyyid Bargash, selon certains bruits. BECKER, *La vie,* I, pp. 213-214. « Einige Monate später (après la mort de son frère Abdallah) starb auch Schiache (Sheikh ben Nasib) in Tabora unmittelbar nach einer Mahlzeit, welche er bei einem kurz zuvor von der Küste angelangten Araber eingenommen hatte » (REICHARD, *Deutsch-Ostafrika,* p. 101). Un portrait d'Abdallah ben Nasib et de son frère Sheikh ben Nasib: BURDO, *De Zanzibar,* p. 293.

(169) Mutesa Ier, *kabaka* (roi) du Buganda (1856-1884). Explorateurs et missionnaires ont abondamment décrit le roi et son royaume hautement organisé. SPEKE, *Journal,* pp. 285-452; STANLEY, *Despatches,* p. 219 et *passim;* ID., *Dark Continent,* I, pp. 187-210, 297-425; R.P. ASHE, *Two Kings of Uganda,* Londres, 1889; nouv. impress., 1970; J.M. GRAY, *Mutesa of Buganda,* dans *Uganda Journal,* I (1934), pp. 22-50; D.A. LOW, *The Northern Interior,* dans R. OLIVER - G. MATHEW, *History of East Africa,* I, pp. 332-351.

(170) Il nous semble que T.T. se trompe en déclarant que les présents furent faits par Seyyid Majid. En effet, le 9 avril 1872, Livingstone, à Tabora, fit la connaissance des Waganda de retour de Zanzibar. Il note: « About 150 Waganda of Mteza carried a present to Seyed Bargash, Sultan of Zanzibar, consisting of ivory and a young elephant. He spent all the ivory in buying return presents of gunpowder, guns, soap, brandy, gin, etc., and they stowed it all in this tembé. This morning they have taken everything out to see if anything is spoilt. They have hundreds of packages. (LIVINGSTONE, II, pp. 176-177). (Sur l'envoi de l'éléphant ugandais de Zanzibar à Bombay en avril 1873, cfr ELTON, pp. 52-54). Le massacre des Waganda semble avoir eu lieu après le départ de Livingstone de Tabora (25 août 1872): il signale, le 23 juillet, que quelques Waganda vont partir pour informer Mutesa du fait que Mirambo, en guerre contre les Arabes, bloque la route depuis plus de six mois; il fait aussi état de l'arrivée d'une troupe de Waganda venus s'informer, mais non pas de la défaite d'Abdallah ben Nasib ni du massacre de Waganda (LIVINGSTONE, II, pp. 221-227).

(171) *Tukaenda hata Msange juu ya Ngombe.* BRODE: Wir gingen bis nach Msange, oberhalb von Ngombe. WHITELEY: We went as far as Msange, above Ngombe. Nous idenfions Msange avec Masangi, à deux jours de Tabora, sur la route vers l'ouest. Cfr SPEKE, *Journal,* carte *in fine:* Masangé; STANLEY, *How I found,* p. 205: Masangi; ID, *Dark Continent,* I, carte *in fine:* Misanghi.

(172) Saïd ben Habib el-Afifi (el-Khafif) fut un des grands pionniers de la pénétration arabe à l'intérieur du continent africain. Parti de Zanzibar vers 1845, il se joignit au Katanga à une caravane du major Coimbra de Bié et atteignit Benguela le 3 avril 1852. A trois reprises il visita Luanda, la dernière fois à la demande de Sekeletu, roi des Makololo, établis sur le haut Zambèse. Revenu à Zanzibar au début de 1860, il raconta au consul anglais Rigby sa double traversée de l'Afrique. Cfr *Narrative of Said ben Habeeb, an Arab Inhabitant of Zanzibar,* dans *Transactions of the Bombay Geographical Society,* XV (1860), pp. 146-148; J. GRAY, *The Journey of an Arab Caravan from East to West Africa and back,* dans *T.N.R.,* n° 58-59 (1962), p. 174. Livingstone qui l'avait rencontré en 1853 sur le haut Zambèse, le retrouva à Mpweto, sur le lac Mwero, en 1867. Plus tard, Saïd transféra ses activités commerciales vers le Lualaba qu'il descendit jusqu'en aval des Stanley Falls; il mourut en 1889, sur la route de retour vers Zanzibar. Les données biographiques fournies par Silva Porto, Livingstone, Cameron, Stanley, Hore, Dodgshun, Lenz et Jameson, ont été rassemblées par F. BONTINCK, *La double*

traversée de l'Afrique par trois « Arabes » de Zanzibar, 1845-1860, dans *E.H.A.*, VI (1974).

(173) BURTON, *Lake,* p. 265, décrit Mfuto comme « a broad, populous and fertile rolling plain ». Le 31 juillet 1871, Stanley arriva à Mfuto, à 22 milles ou à trois journées de marche à l'ouest de Tabora, dans sa tentative de forcer le passage vers Ujiji, en s'alliant aux Arabes. (STANLEY, *How I found,* pp. 206-208, 216, 231). Cfr aussi LIVINGSTONE, II, pp. 221-222: M'futu.

(174) Salum ben Saleh el-Nebhani était frère de T.T. au sens large, c.-à-d. le cousin de son oncle Said ben Mohammed; ce dernier était le frère de Juma ben Mohammed (BURTON, *Lake,* p. 184). En décembre 1857, Burton logea quelques jours chez lui dans son village Irora, dans le Mfuto occidental. Il le dit: « Salim bin Salih, an Arab from Mbuamaji, and a cousin of Said ben Mohammed, my former traveling companion who had remained behind at Kazeh. This individual, a fat, pulpy, and dingy-colored mulatto, appeared naked to the waist and armed with bow and arrows (BURTON, *Lake,* pp. 265-266). Burton y retourna le 17 juin 1858 (*Ibid.,* p. 387).

(175) Saïd ben Ali el-Hinawi est mentionné dans *Maisha,* § 52, comme Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi, et comme Saïd ben Ali. Cfr note 83. Saïd ben Sleman el-Mugheri nous semble pouvoir s'identifier avec Saïd Soliman que Lenz rencontra à Kasongo le 23 mai 1886. LENZ, *L'expédition autrichienne,* p. 227.

(176) Abdallah ben Hamed ben Saïd el-Busadi appartenait à la famille des Busaidi (Albusaid), d'où sortirent les sultans de Mascate et de Zanzibar. COUPLAND, *Exploitation,* p. 489; GRAY, *History of Zanzibar, passim.*

(177) Ali ben Mohammed el-Hinawi est nommé aussi Ali ben Mohammed ben Ali el-Hinawi (*Maisha,* § 56). Plus tard, il suivra T.T. aux Stanley Falls, d'où, dès les premiers mois de 1885, il partira avec plusieurs centaines d'hommes vers le pays de Munza. Cfr LENZ, *L'expédition autrichienne,* pp. 221-222; O. BAUMANN, *La station des Stanley-Falls,* dans *Bull. Soc. Royale Belge de Géogr.,* X (1886), p. 585; XI (1887), p. 24; COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* p. 428. En novembre 1887, JAMESON, pp. 161, 284, le dit « Tippo Tib's chief sheik at the Falls ». De fait, en septembre 1891, pendant une absence temporaire de Rashid, successeur de T.T., Ali ben Mohammed remplit la fonction de *wali* intérimaire (*Le Mouvement antiesclavagiste,* IV (1892), p. 111). Lerman lui donne le surnom Karonda Miranda et le dit le commerçant le plus riche des Falls (LOPASIC, *Lerman,* p. 145); selon *Le Congo Illustré,* IV (1894), p. 18, son surnom africain était Karondo-Mirambo. Cfr aussi note 83.

(178) Livingstone, le 19 juillet 1872, fut l'hôte de Salum ben Sef el-Ismaïl à Tabora (LIVINGSTONE, II, pp. 22, 227). Lors de la campagne contre Mirambo en juillet 1871, il avait mobilisé cent esclaves (STANLEY, *How I found,* p. 207). En juillet 1876, Stanley trouva une nombreuse caravane d'esclaves, venue de Marungu, attendant la traversée du Tanganyika à Mtowa; ils appartenaient entre autres à « Salim bin Sayf » (STANLEY, *Diaries,* p. 123). En mai 1880, Thomson, à son tour, fut l'hôte de Salim ben Sef à Tabora (THOMSON, *African Lakes,* pp. 256-257). Au mois d'août 1881, Becker le trouva aussi à Tabora: « Salim ben Sef, grand propriétaire d'esclaves et cultivant d'immenses plantations de manioc et de froment, ne fait pas le commerce... C'est un homme de bonne compagnie et l'amphitryon de la Colonie. Il tient table ouverte et son Barza est orné de plus magnifiques tapis » (BECKER, *La vie,* II, pp. 30-31).

(179) BRODE et WHITELEY ont: Ugalla. Ugala est la région au sud et au sud-ouest de l'Unyamwezi. Cfr BURTON, *Lake,* p. 276; LIVINGSTONE, II, p. 186; STANLEY, *Despatches,* pp. 27, 37-38; THOMSON, *African Lakes,* I, carte *in fine:* Ugara.

(180) L'Ukonongo se trouve au sud de la haute Ugala; les Wakonongo appartenaient aux Wanyamwezi du sud; cfr STANLEY, *Despatches,* p. 23 et *passim;* CAMERON, I, p. 175.

(181) Riova est à identifier avec le chef Liowa (Lyoba) de l'Ugala occidentale. Cfr THOMSON, *African Lakes,* I, *in fine:* carte indiquant l'emplacement de Liowa et de Taka. Le 21 octobre 1881, les explorateurs allemands Böhm et Kaiser firent avec Riova l'échange de sang. Dans une lettre du 24 décembre 1881, Böhm écrivait à son sujet: « Eigentlich wolten wir den Weg über Sassagula, die Residenz des Ugalla-Hauptlings Liowa, vermeiden, da dieser von Arabischen Händler sehr gefurchtete kriegerische Fürst zuviel Tribut verlangen sollte... Mirambo... hatte... vor kurzem die Residenz Liowa's gänzlich zerstört und verbrant und die Befestigungstembe um die eine Stunde von der alten Ortselle neuerbaute Stadt war erst zum kleinsten Theile fertig » (R. BOEHM, *Von Sansibar zum Tanganyika,* Leipzig, 1888, pp. 84-85). Cfr aussi une lettre de Ramaeckers, Karema, 21 décembre 1881: « Böhm et Kaiser... arrivèrent à Livoua, chez le sultan Tassagoula » (BECKER, II, p. 143). Cameron visita un chef Liowa en janvier 1874 (CAMERON, I, pp. 208-212). Selon Cameron, le père de ce Liowa, qui portait le même nom, était chef de toute l'Ugala. Il n'est pas à confondre avec Liowa à qui T.T. livra bataille: cfr infra *Maisha,* § 56-60. ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman,* p. 267. BRODE, *Story,* p. 59, donne la graphie Rijowe.

(182) Taka (Ntaka) était le chef de l'Ugala orientale. En décembre 1873, il envoya une ambassade à Tabora, auprès de Said ben Salim et Abdallah ben Nasib pour se plaindre du fait qu'un Arabe avait tué un de ses chefs subalternes. En attendant l'issue de la palabre, il bloquait la route vers son village (CAMERON, I, p. 185). Cameron passa au sud de la localité (*Ibid.,* pp. 205-207). Sur les relations entre Taka et Abdallah ben Nasib, *wali* de Tabora, cfr P. REICHARD, *Deutsch Ostafrika,* pp. 94-95: Abdallah ben Nasib, qui autrefois avait fait l'échange de sang avec Taka, se rendit chez lui, le déclara responsable du conflit et lors d'une rixe, tua Taka pour s'emparer de l'ivoire que celui-ci avait enterré. Venant de Tabora, T.T. visita en premier lieu le village de Taka, puis celui de Liowa. *Maisha,* § 54, constitue une sorte de parenthèse qui explique pourquoi T.T. veut acheter des vivres chez Riova avant de se rendre chez Simba; en même temps, il présente ce dernier au lecteur.

(183) Les rapports de parenté de Simba avec Fundi Kira et ses successeurs, Mnywa Sere et Mkasiwa, ne sont pas faciles à établir, du fait qu'on ne peut prendre les termes « fils » et « frère » au sens occidental. Selon T.T., Simba était un frère de Mnywa Sere. Selon Stanley, il était fils de Mkasiwa (STANLEY, *Despatches,* p. 72). Cambier, qui séjourna chez lui en juillet 1879, ne précise pas ses relations avec la famille régnante de l'Unyamwezi (WAUTERS, *Voyages en Afrique,* p. 51); Becker, en novembre 1879, le dit « frère cadet de Sike » et le décrit comme « un petit homme, maigre et sec, aux cheveux déjà grisonnants... L'œil perçant et dur, est, chez lui, impénétrable et rien ne bouge dans ce visage de bronze, cuit au feu d'indomptables passions » (BECKER, *La vie,* I, pp. 245-250; II, p. 78). Pour Burdo aussi, Simba est le frère de Sike, tous les deux sont fils de Mkasiwa (BURDO, *De Zanzibar,* pp. 53-55). Thomson, qui le visita en mai 1880, déclare: « He seems to be a man of about forty years of age, with a smile always playing about his face, which, however, is spoiled by an expression of cunning far from agreeable. He told me that he was a son of the great Fundikira, the chief of Unyanyembe, when Burton visited the country. He had not been a very dutiful child, and had even fought with his father, the result of which was that he himself had received a number of spear-stabs, which he showed me. He had then been banished from Unyanyembe, and had succeeded in establishing a colony of disaffected spirits in Khonongo, where he had gradually risen in power and importance. By right he informed me he should be chief of Unyanyembe; but the Arabs had placed his half-brother Siki, in his place. Nyungu, the celebrated robber, was also a half-brother of his » (THOMSON, *African Lakes,* II, pp. 236-237). A.F. SHORTER, *Nyungu-ya-mawe, a.c.,* p. 140, présente Simba comme le fils de Mbulula, la cousine germaine de Fundi Kira, et comme frère aîné de Mnywa Sere. Sike était fils de Mkasiwa; le grand-père de ce dernier et le grand-père de Fundi Kira auraient été frères. CAMERON, I, p. 211, dit en janvier 1874: « Simba...

having lately been successful in looting a quantity of ivory from his neighbours, had sent out circulars stating that he had on hand a very large stock ».

(184) Signalons qu'un certain « Yacooti » s'était joint à la caravane de Cameron en novembre 1875 (CAMERON, II, pp. 229, 236-237); mais l'explorateur ne donne à son sujet aucune information qui permettrait une éventuelle identification avec son homonyme, l'esclave de Ali ben Mohammed ben Ali el-Hinawi. En 1811, le gouverneur de Zanzibar, nommé par l'iman de Mascate, se nommait également « Yacoud » (Yakut). BURTON, *Zanzibar,* II, p. 491. Comme ce gouverneur avait été esclave, il se peut que l'esclave de Ali ben Mohammed lui devait son nom.

(185) Selim ben Mohammed, l'informateur de Ward, donna une version assez divergente de la mort de Liowa. En route de Ruemba à Tabora (après sa rencontre avec Livingstone), T.T. s'arrêta chez un grand chef, nommé Riova, pour y faire son commerce. La moisson avait été mauvaise et les gens souffraient de la faim. Il y eut de nombreux incidents entre les hommes de T.T. et les indigènes. Ceux-ci commirent divers vols: quand les femmes de T.T. recueillaient du bois de chauffage ou puisaient de l'eau, les indigènes les guettaient et dérobaient leurs vêtements. T.T. eut, à ce sujet, un entretien avec Riova mais n'obtint pas satisfaction; le chef, tranquillement, l'ignora et interrompant l'audience, se leva pour se retirer. Ceci excita la colère facile de l'Arabe qui mit les mains sur lui pour le retenir. Sur ce, le chef jeta T.T. par terre. Un homme armé, de la suite de T.T. se trouva tout près; il tira sur Riova et le tua. Il y eut alors un combat en règle, à la suite duquel les indigènes s'enfuirent. WARD, *Five Years,* p. 176. La *History of Abdullah ibn Suliman* se contente de dire: « The caravan under Tipu Tip... was destroyed at Ugala in a war with the chief Lyowa. The cause of this war is not known. The Arabs say they were attacked by Liowa's forces without provocation. At any rate Lyowa was defeated and killed by them... After remaining one month in Lyowa's country, they proceeded to Sawila, chief of the Ngesera country » ROBERTS, *History,* p. 253).

(186) *Tukawauliza Salum bin Sef el Ismaili wa Sleman wa Korojero mtu wa Lufiyi.* BRODE: Wir fragten Salum bin Sef el Ismaili und Sleman Korojero. WHITELEY: We asked Salum bin Sef el Ismaili and Sleman and Korojero. Avec la traduction anglaise, nous distinguons Sleman de l'homme du Rufiji, Korojero. Il s'agit sans doute de Said ben Sleman el-Mugheri. Cfr *Maisha,* § 53, et note 171.

(187) Korojero, un homme de la région du Rufiji, avait accompagné T.T., tout en n'étant pas Arabe. En 1891, il fut visité, dans son village, par la caravane de Sleman ben Mwinyi Tshande, sur le chemin de retour de l'Ugogo vers Bagamoyo. « Wir... erreichten... den Rufiji, der sehr groß ist und eine Menge Krokodile und Flußpferde beherbergt. Der Hauptling, bei dem wir lagerten, hieß Korogero »: *Meine Reise ins Innere Ost-afrikas bis zum Tanganyika,* dans C. VELTEN, *Schilderungen der Suaheli,* Göttingen, 1901, p. 53. Peut-être le village de Korojero est-il à identifier avec Kimkumbi, visité par Thomson en juin 1879: « Two marches... brought us to banks of the Rufiji River, at a village called Kimkumbi... The Rufiji at Kimkumbi is half a mile in breadth... We were told... that canoes capable of carrying twenty men frequently arrive from the coast with salt to barter for gum-copal and rubber » (THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 124-126).

(188) *Mtwana wangu, jina lake la safari Bangura, maana ya Bangura kishenzi simba, alikuwa shujaa sana.* BRODE: der mein Sclave war und auf der Reise Bangura genannt wurde. Bangura bedeutet in der Schenzisprache Löwe. Er war sehr muthig. WHITELEY: my personal slave, whose nickname was Bangura — a local term for lion — he was as brave as such. Whiteley affirme donc que les gens de Riova désignaient le lion du terme: *bangura.* Nous préférons une autre interprétation: *Bangura* est l'équivalent du terme *simba* (lion) de la langue des indigènes (ki-shenzi). T.T. ne nous informe pas d'où était originaire son esclave ni quel était son nom antérieur; il déclare seulement que durant ce voyage il avait reçu le nom de Bangura (lion): *jina lake la safari.* Nous n'avons pas trouvé de

langue africaine dans laquelle *bangura* signifie lion; nous supposons que Brode a mal translittéré et qu'il faut lire: *banguri*. D'après les traditions orales, le fondateur des Imbangala se nommait Kinguri. Or ce nom (ki-nguri, nguri ou nguli) signifiait également lion, du moins dans le dialecte Wambo de l'Umbundu. Cfr J.C. MILLER, *The Imbangala and the Chronology of Early Central African History,* dans *J.A.H.,* XIII (1972) 4, p. 565, n. 63. Cet anthroponyme (Lion) devint par après un titre porté par les successeurs du premier Kinguri, mais il est possible qu'il fut aussi donné (sous une forme légèrement modifiée?) à d'autres personnes. Le vocabulaire umbundu de Silva Porto donne: *guri, onguri* = *lobo* (hyène tachetée). Cfr J. DE MIRANDA - A. BROCHADO (éds), *Viagens e Apontamentos de um Portuense,* Lisbonne, 1942, p. 243.

(189) Les soldats engagés au service des sultans de Zanzibar étaient habituellement originaires du Belouchistan. COUPLAND, *Invaders,* p. 274; *Exploitation,* p. 16. Le gouverneur arabe de Tabora, Said ben Salim, avait un certain nombre de Belouchis à son service (cfr STANLEY, *Despatches,* p. 22), de même certains autres Arabes, par ex. Sheikh ben Nasib (STANLEY, *How I found,* p. 207). Cfr aussi LIVINGSTONE, II, p. 194. Lors de la guerre contre Mirambo, les Arabes demandèrent des renforts au sultan. Le 23 juillet 1874, Livingstone, encore à Tabora, annote: « No troops are sent by Seyed Burgash, though they were confidently reported long ago » (LIVINGSTONE, II, p. 223). Ces troupes de Zanzibar, sous le commandement de Amir ben Sultan, n'arriveront qu'en août 1873 (N.R. BENNETT, *Mirambo of Tanzania,* p. 62).

(190) Le chef africain de Tabora, à cette époque, était Mkasiwa. Le 23 avril 1872, Livingstone annote: « Visited Kwikuru and saw the chief of all the Banyamwezi... about sixty years old and partially paralytic. He told me he has gone as far as Katanga... when a little boy following his father, who was a great trader » (LIVINGSTONE, II, p. 180). Le gouverneur Said ben Salum avait sa résidence près du *kwikuru* de Mkasiwa (*Ibid.,* II, pp. 197-203).

(191) Sur la mission confiée à Sheikh ben Nasib auprès du *kabaka* Mutesa Ier (1856-1884) par Seyyid Majid, nous ne possédons pas de détails. A. LOW, *The Northern Interior,* dans *History of East Africa,* I, p. 334, mentionne seulement « by 1869... a special embassy to the Kabaka from the Sultan of Zanzibar ». « Seyed Majid... has many Arab traders in his employment. He lately sent eight buffaloes to Mteza, king of Uganda... by way of increasing his trade, but it is not likely that he will give up the lucrative trade in ivory and slaves » (LIVINGSTONE, I, p. 273: note du 28 janvier 1868). A son arrivée à Tabora, le 23 juin 1871, Stanley y salua « Sheikh bin Nasib, His Highness of Zanzibar's consul at Karagwa » (*How I found,* p. 194). Dans une lettre du 21 septembre 1871, de Kwihara, il mentionne: « Sheikh, the son of Nasib, accredited Consul of Syed Bargash... at the Courts of Rumanika and Mtesa, Kings respectively of Karagwah and Uganda » (STANLEY, *Despatches,* p. 31). Le 24 février 1871, à Mamohela (Manyema), Livingstone reçut une lettre de Kirk, une autre du sultan de Zanzibar (sans doute la réponse aux deux lettres parvenues à eux au début d'octobre 1869) et une troisième lettre « from Mohamed bin Nasib who was going to Karagwe » (LIVINGSTONE, II, p. 102). Ce Mohammed ben Nasib est sans doute Sheikh ben Nasib; il avait probablement apporté les lettres de Kirk et de Seyyid Majid; après la mort de ce dernier, (octobre 1870), Sheikh ben Nasib continua à se considérer comme « consul », aussi du nouveau sultan, Seyyid Bargash. J.M. GRAY, *Sir John Kirk and Mutesa,* dans *Uganda Journal,* XV (1951) 1, pp. 1-16.

(192) Nasor ben Kasim était actif surtout au Ruemba (STUHLMANN, p. 62). En octobre 1878, les missionnaires de la *London Missionary Society* loueront son *tembe,* situé dans la partie haute d'Ujiji (HORE, *Tanganyika,* p. 77; WOLF, *Missionary to Tanganyika,* pp. 70-73).

(193) Nous n'avons pas d'autres données sur Hilal ben Majid. Il était peut-être un frère de Suud ben Majid (cfr note 113).

(194) Said ben Mohammed el-Mazrui est mentionné par Cameron sous le nom de Syde Mezrui (CAMERON, I, pp. 250, 310, 332; II, p. 2). Wissmann le

trouva à Kasongo le 26 avril 1882 et lui donne le nom de Said Mesrui. (WISSMANN, *Unter Deutsche Flagge,* p. 194; *Zweite Durchquerung,* p. 157). Lenz l'y signale aussi le 23 mai 1886 et indique aussi son surnom africain: « Said-ben-Mouhamed Mesroueh ou Kasouenda » (LENZ, *L'expédition autrichienne,* p. 227). Cfr aussi GLEERUP, *Tvärs genom Afrika,* II, pp. 422-430: Minsayid bin Mohammed Mesrui. Said ben Mohammed el-Mazrui ne semble pas pouvoir s'identifier avec « Seyed bin Mohammed Magibbé (autre graphie: Margibbé) » qui rendit visite à Livingstone à Tabora le 8 avril et le 14 juin 1872 (LIVINGSTONE, II, pp. 176, 197). Nous croyons que ce dernier est le Said ben Mohammed de Mbwamaji (le frère de Juma ben Mohammed, le père de T.T.) rencontré par Burton en septembre 1857 (BURTON, *Lake,* p. 184). En effet, « Margibbé » nous semble une graphie défectueuse de: Murjebi, le nom de la famille de T.T. Le Said ben Mohammed, rencontré par Stanley chez Mirambo en avril 1876, est sans doute aussi l'oncle de T.T. (STANLEY, *Diaries,* p. 119; ID., *Dark Continent,* I, p. 496).

(195) *Tukaenda hata tukafika Ukonongo, hata Kawende, tukapita njia ya Fipa kwa sultani Karombwe.* BRODE: Wir gingen nach Ukonongo und nach Kawende, schlugen dann den Weg über Fipa, das Gebiet des Sultans Karombwe, ein. WHITELEY: We took the road to Ufipa at chief Karombwe. Nous croyons pouvoir identifier le nom Karombwe avec le village Kafumfwe, mentionné le 14 octobre 1872 par Livingstone, qui suivait à peu près la même route que T.T. vers le sud (LIVINGSTONE, II, p. 239: village Kafumfwe. Kapufi is the chief of Fipa). La *History of Abdullah ibn Suliman* affirme que Mohammed ben Masud s'était arrêté au village de Kapufi: « They halted for some months at Cherengi village... and the caravan divided, Kumba-kumba and his force leaving for the Awemba country. This caravan halted at Kapufi's village in the Fipa country... After remaining one month in Lyowa's country, they (T.T. et ses hommes) proceeded to Sawila, chief of the Ngesera country and thence followed the eastern shore of Lake Tanganyika to the Fipa country where they rejoined Kumbakumba » (ROBERTS, *History,* p. 253); Sawila équivaut à Simba, établi dans l'Ukonongo (*Ibid.,* p. 268). Le toponyme Kafumfwe de Livingstone correspondant — selon notre hypothèse — au Karombwe de T.T., nous traduisons: vers le chef (de) Karombwe. D'autant plus que les traditions historiques des Wafipa, recueillies par LECHAPTOIS, *Aux rives du Tanganyika,* Alger, 1913, pp. 42-67 ne mentionnent aucun chef du nom de Karombwe. Kapufi y est présenté comme le treizième roi de l'Ufipa. « Sous le règne de Kapoufi, des marchands arabes se présentèrent pour acheter de l'ivoire qui était assez abondant à la cour. Bientôt les fusils se multiplièrent, ainsi que les cotonnades et les perles de verroterie » (*Ibid.,* p. 59). En 1890, Kapufi fit expulser les Pères Blancs de leur mission de Kirando. Il mourut l'année suivante (*Ibid.,* p. 65). THOMSON, *African Lakes,* II, pp. 217-223, Thomson qui visita Kapufi en avril 1880, nomme son village simplement Makapufi (*Ibid.,* II, p. 228). Cfr aussi: HORE-WOLF, *Missionary,* p. 111. En 1899, la veuve de Kapufi et ses fils, Kapera (régnant après Msulwa (1891-1898) et Kilatu, accueillirent Schloifer à Sambwanga (O. SCHLOIFER, *Bana Uleia. Ein Lebenswerk in Afrika,* Berlin, 1943, p. 105).

(196) « All (les caravanes de T.T. et de Kumbakumba) proceeded to the village of Tafuna in the Walungu country. Tafuna, the chief died shortly before their arrival, Tipu Tib helped the nephew, Kakungu, to the chieftainship in spite of the opposition of some of the Walungu » (*History of Abdullah ibn Suliman,* p. 253).

(197) Mkura, fils de Samu, est à identifier avec Mukula, un des trois fils de Nsama demandés par T.T. en ôtages, lors des tractations de paix (*History of Abdullah ibn Suliman,* pp. 253, 258). Il est probablement aussi ce « fils de Nsama », mentionné par Livingstone, le 14 décembre 1872, et qui habitait un village « having plenty of food » (LIVINGSTONE, II, p. 255). En route pour Msiri, Alfred Sharpe atteignit le village de Mkula, vers la fin d'août: « The village is a large one, and is surrounded by a double mud wall, loopholed for muskets, and a deep ditch » (A. SHARPE, *A Journey to Garenganze,* dans *Proceedings R.G.S.,*

XIV (1892), p. 37). En septembre 1892, Sharpe revisita le village de Mkula et il précise: « Mkula's village is situated on the Chisela River » (A. SHARPE, *A Journey from the Shire River to Lake Mweru and the Upper Luapula,* dans *The Geographical Journal,* 1893, vol. I, pp. 526, 528).

(198) « Le manioc forme surtout la base de l'alimentation, nourriture parfois dangereuse, car il se rencontre des plantes contenant des sucs vénéneux très actifs. Nous avons eu à regretter la mort de huit de nos porteurs, empoisonnés de cette façon » (Lettre de Didderich, membre de l'expédition Delcommune au Katanga, 13 septembre 1892, dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* V (1895), p. 61). « Plusieurs de nos porteurs se jettent avec voracité sur les racines crues (de manioc amer) et, malgré nos remèdes énergiques, trois d'entre eux, expirent dans la nuit » (DELCOMMUNE, II, p. 112: 1 juillet 1891).

(199) « Tipu Tib and Kumbakumba then went to Kasakalawi, where they remained, sending Pembamoto on to Nsama's. He found Chipyoka still the chief of the WaItawa and built near his village, sending word to the others, who joined him. At Iselelwa, near Nsama's village, Kumbakumba and his men built a large stockade, in which he remained with Pambamoto, and the others with Tipu Tib started for Ulengi, in the Congo Free State » (*History of Abdullah ibn Suliman,* pp. 253-254). Le séjour de T.T. chez Nsama se laisse dater approximativement grâce aux échos qu'en reçut Livingstone lors de son voyage vers le sud, à travers l'Ufipa. Le 13 octobre 1872, il annote: « Tipo Tipo is reported to be carrying it with a high hand in Nsama's country, Itawa, insisting that all the ivory must be brought as his tribute — the conqueror of Nsama » (LIVINGSTONE, II, pp. 238-239). Le 20 octobre 1972, il écrit: « Tipo Tipo is said to be at Morero, west of Tanganyika » (*Ibid.,* II, p. 241). Le 28 octobre 1872, nous trouvons une notice se rapportant au passage de T.T. à Morilo (Morero, Molilo): « Molilo or Morilo islet is the crossing-place of Banyamwezi when bound for Casembe's country, and is near to the Lofuko river, on the western shore of the Lake... Tipo Tipo is ruling in Itawa, and bound a chief in chains, but loosed him on being requested to do so by Syde ben Ali » (*Ibid.,* II, p. 242).

(200) Mwamba et Kitimkuru ont déjà été mentionnés: *Maisha,* § 53, 54. Quant à Shanza, nous pensons pouvoir l'identifier avec la localité Chasa, qui se trouve à peu près à une même distance des deux autres. Cfr la carte annexée aux *Last Journals* de Livingstone. LIVINGSTONE, I, p. 187: sur la route reliant Kitimukuru à Bagamoyo (deux mois), la première station (ou sultan ou chef) est Chasa.

(201) Le pays d'Ubisa se trouve à l'ouest du lac Nyasa et au sud de Ruemba. Sur les Wabisa, cfr BURTON, *Lake,* pp. 374-375; LIVINGSTONE, I, p. 170: « all the people are Babisa, the dependants of the Babemba » (note du 6 janvier 1867). Cfr aussi: *ibid.,* II, pp. 120-121; STANLEY, *Despatches,* pp. 54-55, 103-105, 363-369; GIRAUD, p. 224: « Le Bisa n'existe plus depuis l'an dernier et l'Uemba s'étend maintenant sur les deux rives du Chambezi ». Cfr aussi W. WHITELEY, *Bemba and Related Peoples of Northern Rhodesia,* Londres, 1950, pp. 7-32; F.M. THOMAS, *Historical Notes on the Bisa Tribe, Northern Rhodesia,* Lusaka, 1958.

(202) *Abdessalam, khadimu nahodha Hilal.* Le terme arabe, *khadim,* signifie esclave ou serviteur (*Rigby,* p. 341); le *nahodha* est le capitaine d'un boutre arabe (dhow). Comme T.T. se contente de dire « le capitaine Hilal », sans autre détermination, il se réfère peut-être à Hilal ben Majid, mentionné un peu plus haut (*Maisha,* § 61), à moins que « le capitaine Hilal » soit à identifier avec « Hilal ben Nasur, a well-born Harisi », qui, à son retour de Khokoro, remit à Burton une liste de « stations » et lui fit une longue description de ses voyages dans les provinces méridionales (BURTON, *Lake,* p. 426). Quant à Abdessalam, nous osons l'identifier avec Abdel, un des trois Arabes qui arrivèrent à Benguela, le 3 avril 1852, les deux autres étant Nasur ben Masud et Said ben Habib. Cfr F. BONTINCK, *La double traversée,* dans *E.H.A.,* VI (1974). Nous retrouvons ces trois personnages dans le récit de la défaite infligée aux Arabes par Nsama (cfr *Maisha,* § 19), tel qu'il fut fait à Burton par Amer ben Saïd esh-Shaksi

(BURTON, *Lake,* p. 375). Selon ce récit, les chefs de la caravane arabe, Mohammed ben Saleh et Sulayman ben Nasir, étaient accompagnés de quatre assistants: « Abd el Al and Ibn Habib, Shiahs of Bahrayn, Nasir and Rashid bin Salim el Harisi ». Ce dernier mourut bientôt au Marungu. Les sources portugaises désignent le premier des Arabes arrivés à Benguela, sous le nom de Abdel et de Ben-Abdalla, tandis que Livingstone l'appelle Alem; nous l'identifions avec Abdessalem de la *Maisha.* Le deuxième Arabe est nommé Nassolo ou Xihombo ou Ben-Chombo par les sources portugaises, et Nyafman (?) ben Chombo Shiraze par Livingstone; nous l'identifions avec Nasur ben Masud, surnommé Kiombo (cfr note 159); le troisième « Ibn Habib » n'est autre que Said ben Habib (cfr note 172). Selon les déclarations faites à Benguela, Abdel était né à Surrate (Inde) mais d'une famille originaire de Mascate; il avait été pilote sur des bateaux faisant les côtes de l'Inde et le Golfe Persique. Il s'associa avec un autre Arabe, nommé Nassolo (Nasur ben Masud); les deux associés se rendirent ensuite à Zanzibar, où résidait un parent de Nassolo (Saïd ben Habib). Celui-ci entra dans l'association et les trois Arabes passèrent à Bagamoyo. Ayant engagé des porteurs, ils pénétrèrent à l'intérieur et, *via* Tabora, parvinrent à Ujiji, échangeant en cours de route leurs marchandises contre de l'ivoire et des esclaves. Marin expérimenté, Abdel construisit un bateau capable de traverser le Tanganyika. De Marungu, ils se dirigèrent vers le Kazembe. L'ivoire y fut laissé à la garde d'un certain Said Gerad et de deux métis, tandis que le reste de la caravane se rendit au Katanga où ils rencontrèrent les hommes du Major Coimbra. En leur compagnie les trois Arabes, à la tête d'une caravane de quarante porteurs, arrivèrent enfin à Benguela. En compagnie de Silva Porto, ils entreprirent le voyage de retour, partant de Bié le 20 novembre 1852; Ben-Chombo (Nasur ben Masud) et Abdessalam arrivèrent au Mozambique le 8 septembre 1854. Cfr G. DE SOUSA DIAS (éd.), *Silva Pôrto e a travessia do continente africano,* Lisbonne, 1938; A.F. DA SILVA PORTO, *Viagens e apontamentos,* Lisbonne, 1942; J. GRAY, *Trading Expeditions... before 1857,* dans *T.N.R.,* n° 49 (1957), p. 233; ID, *The Journey of an Arab Caravan,* dans *T.N.R.,* n° 58 (1961), p. 174.

(203) L'époque où les esclaves étaient encore bon marché semble se situer durant l'épidémie de choléra des années 1869-1870. BURTON, *Zanzibar,* II, pp. 346-347. Cfr COUPLAND, *Exploitation,* p. 55: à Kilwa on vendait 12 esclaves pour 50 shillings. Nous n'avons pas d'autres données sur les trois esclaves Isa, Akilimali, et Takdiri.

(204) Sur les Wayao, cfr M. TEW, *Peoples of the Lake Nyasa Region,* Londres, 1950, pp. 2-22; J.C. MITCHELL, *The Yao of Southern Nyasaland,* dans E. COLSON - GLUCKMAN, *Seven Tribes of British Central Africa,* Manchester, 1959, pp. 292-353; E.A. ALPERS, *Trade, State and Society among the Yao in the Nineteenth Century,* dans *J.A.H.,* X (1969), pp. 405-420. Livingstone traversa le pays des Wayao en 1866 (LIVINGSTONE, I, pp. 63-93).

(205) Runda est le pays des Balunda. Cfr L. VAN DEN BYVANG, *Notice historique sur les Balunda,* dans *Congo,* 1937, t. I, pp. 426-438; t. II, pp. 193-208; J. VANSINA, *Les anciens royaumes de la savane,* Léopoldville, 1965, pp. 55-76, 165-171; I. CUNNISON, *The Luapula Peoples,* pp. 147-178.

(206) « We came to the Kalongosi, or, as the Arabs and Portuguese pronounce it, Karungwesi, about 60 yards wide, and flowing fast over stones. It is deep enough... to require canoes... Having crossed the Kalongosi, we were now in Lunda » (LIVINGSTONE, I, p. 244: note du 12 nov. 1867). Cfr *ibid.,* II, p. 257. La rivière Karongozi (Kalongwesi, Kalungwishi) se jette dans le lac Mwero, à la rive orientale. Le Lunda se trouve sur la rive méridionale. A l'endroit, où Giraud passa la rivière pour « piquer au nord, vers Nsama, chef de l'Itahoua... la rivière mesurait cent mètres de largeur, en deux bras de vingt mètres chacun, tous deux hérissés de rapides et de chutes. Dans l'île que ces bras formaient, vivaient quatre ou cinq indigènes... » (GIRAUD, p. 417).

(207) *Na Said bin Ali alikuwa mutawwa sana.* BRODE: Said bin Ali... war ein sehr frommer Mann; WHITELEY: Said bin Ali was resolute. Whiteley (*Maisha.*

Glossary, p. 141) traduit *mutawwa* par: perspicacious, thoughtful, resolute. Selon BRODE, *Story,* p. 69, le terme *mutawa* signifie littéralement « un homme très obéissant ». Ce nom est donné à des gens qui mènent une vie particulièrement religieuse; comme insigne, ils portent un turban blanc. *Mtawa:* one who leads a moral self-controlled life, a recluse, a devout religious person. F. JOHNSON, *A Standard Swahili-English Dictionary,* Londres, 1963, p. 457.

(208) « The others with Tipu Tipu started for Ulengi, in the Congo Free State, purposing to proceed via Kazembe's country. Kazembe Mwonga, hearing of their intentions resented the intrusion and sent a force to guard the Msoro ford on the Kalungwisi River, where the Arabs intended crossing. When the Arab force arrived on the opposite bank and found the ford guarded, Tipu Tib attempted to cross alone and drive off the Lunda, but was brought back by Said ibn Ali, who strongly dissuaded the other leaders from attacking Kazembe's men, arguing that it would ruin the trade in ivory with the Lunda, and also that Kazembe was so strong that victory would be by no means certain. In the end he gained his point and Tippu Tib and his expedition turned north to proceed to the Congo Free State via the Kabwiri country » (*History of Abdullah ibn Suliman,* p. 254). Le Kazembe ne fut donc pas tué par T.T., mais par son frère Juma ben Sef. Quant à la date de la mort de Kazembe VIII Muonga, cfr A. ROBERTS, *Tippu Tip, Livingstone and the Chronology of Kazembe,* dans *Azania,* II (1967), pp. 115-131. L'auteur situe cette mort vers la fin de 1872, alors que I. CUNNISON, *The Reigns of the Kazembes,* dans *Northern Rhodesian Journal,* III (1956), pp. 131-138; *Kazembe and the Arabs to 1870,* dans E.T. STOKES - R. BROWN (éds.), *The Zambesian Past,* Manchester, 1966, pp. 226-237 la mettait en 1868. Nous admettons comme date: fin novembre 1872. En effet, le 9 décembre 1872, Livingstone annote: « Today a man came from the Arab party at Kumba-Kumba's... He reports they have killed Casembe, whose people concealed from him the approach of the ennemy till they were quite near. Having no stockade, he fell an easy prey to them. The conquerors put his head and all his ornaments on poles » (LIVINGSTONE, II, p. 253). Cfr aussi GIRAUD, p. 372, et *History of Abdullah ibn Suliman,* pp. 256-257.

(209) « On a longtemps cru, d'après Livingstone, qui n'a jamais vu le Loualaba supérieur, que le Louapoula était la branche mère du Congo, celle qui devait être considérée comme le cours initial du grand fleuve... Le Louapoula doit définitivement abandonner ce rôle au Lualaba » (A.-J. WAUTERS, *Aux sources du Congo,* dans *Le Mouvement Géographique,* 1886, p. 57). A une première lecture, on pourrait penser à la rivière Luangwa, qui prend ses sources à l'ouest de la partie septentrionale du lac Malawi (Nyasa) et se jette dans le Zambesi à Zumbo. LIVINGSTONE, I, p. 103; II, pp. 92-93, donne la graphie: Loangwa; il distingue « the Loangwa of the Lake (Bangwelo) and... the Loangwa of the Maravi, which joins the Zambesi at Zumbo » (lettre du 9 décembre 1863: FOSKETT, *Zambesi Doctors,* p. 75). Pour T.T., il s'agit de la Luangwa du lac Bangwelo, car il considère le Luapula non pas comme un affluent du Congo-Lualaba, mais comme son cours supérieur. Ainsi il dit: *Na mto wa Kongo watoka yuu ya Ruangwa, ukapita Wausi chini ya Mrozi Katanga, ukainga katika bahari ya Muero.* BRODE: Er (der Kongofluß) entspringt oberhalb des Ruangwa, durchzieht Wausi unterhalb von Mrozi Katanga, fließt dann in den Muerosee. WHITELEY: Now the river Congo flows out of the Luangwa (swamp), flowing past Wausi below Mrozi Katanga and enters Lake Mweru. T.T. considère le Ruangwa ou Chambézi comme la source du fleuve Congo. En effet, près de l'entrée du Chambézi dans le lac Bangwelo, Livingstone situe une île qui porte tout simplement le nom de Ruangwa (LIVINGSTONE, II, p. 289 et carte *in fine*). *Watoka yuu ya Ruangwa,* signifierait donc: sort en amont de l'île Ruangwa (où affluent les eaux du Chambézi). Cfr A.F. DE BONT, *Quelques remarques concernant l'évolution géographique récente du système Bangwelo-Luapula-Moëro,* dans *Congo-Tervuren,* VI (1960) 4, pp. 109-112, surtout fig. 4. « This Lualaba was the Chambezi which entered Bangweolo » (STANLEY, *Despatches,* p. 57).

(210) « Le pays des Vouaoussi (Wausi)... est limité au sud et à l'ouest par la Louapoula, à l'est par le Bangouélo, moins cependant la pointe du Kawende, où habitent deux ou trois chefs vuabisa. Au nord, il n'y a pas de frontière naturelle; la ligne qui le sépare des Vuakissinga court à peu près de l'est à l'ouest, de la Louapoula à la pointe nord du Bangouélo » (GIRAUD, p. 318). Cfr *ibid.*, pp. 318-350; MAES-BOONE, pp. 193-194; I. CUNNISON, *The Luapula Peoples of Northern Rhodesia,* Manchester, 1959: Aushi: *passim;* BOONE, *Carte ethnique,* pp. 1-5; H. MICHAUX, *Circonscription indigène des Baushi,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* XX (1952) 9, pp. 258-266; 10, pp. 273-287. Cfr aussi *Congo,* 1926, II, pp. 59-64.

(211) L'expression Mrozi Katanga est assez difficile à interpréter. Nous croyons qu'on peut la rendre par Mrozi de Katanga (cfr *Maisha,* § 130: Simba Kanongo, c.à.c. Simba de Konongo), en comprenant par Katanga la localité (et la région) du chef des Lamba, Katanga. Nous identifions ce Mrozi avec Merosi, chef des Wanyamwezi, établi chez le chef Katanga. En effet, le 4 juin 1872, un Béloutchi, nommé Khamis ben Juma Adarsabel arrivé du Katanga à Tabora, fournit à Livingstone les informations suivantes: « He says Tipo Tipo is now at Katanga and has purchased much ivory from Kayomba or Kayombo in Rua... Tipo Tipo has made friends with Merosi, the Monyamwezi headman at Katanga, by marrying his daughter, and has formed the plan of assaulting Casembe in conjunction with him because Casembe put six of Tipo Tipo's men to death. He will now be digging gold at Katanga till this man returns with gunpowder » (LIVINGSTONE, II, p. 194). A. VERBEKEN, *Contribution à la géographie historique du Katanga,* Bruxelles, 1954, pp. 76-77 et *Msiri, roi du Garenganze,* Bruxelles, 1956, p. 65, estime que ce Merosi est à identifier avec le fameux Msiri. Nous admettons cette identification bien que aucune source, ni arabe ni yeke, ne mentionne le mariage de T.T. avec une fille du roi des Bayeke; et que T.T. désigne ce dernier toujours sous le nom Msiri (*Maisha,* § 71, 73, 83). Les sources qui relatent la défaite et la mort de Kazembe VIII Muonga, fin novembre 1872, (*Maisha; Livingstone's Last Journals; History of Abdullah ibn Suliman)* ne font nullement état d'une quelconque alliance de Msiri dans la guerre contre le Kazembe. Cfr note 208. *Maisha,* § 83, 109, ne mentionne que le séjour de Saïd ben Ali chez Msiri; cette présence est confirmée par les *Chants Historiques des Bayeke* qui l'appellent Bwana Said. A. MWENDA MUNONGO, *Pages d'Histoire yeke,* Lubumbashi, 1965, p. 151. Cependant le séjour de T.T. au Katanga en 1872 ne fait pas de doute. Rencontrant T.T. le 19 août 1874 à Nyangwe, Cameron note à son sujet: « He marched to his present camp (sur le Lomami) from Katanga... he had been settled there (au Lomami) for nearly two years » (CAMERON, II, p. 12). Le séjour de T.T. à Katanga et son alliance avec Msiri expliquent sans doute le fait qu'il le mentionne pour localiser le cours du Luapula. Ce ne sera d'ailleurs pas la seule fois que T.T. viendra au Katanga: *Maisha,* § 157, raconte que, lors de son quatrième grand voyage (1883-1886), T.T. se rendit à Ukosi, sur la Lufira, dans l'intention d'y acheter du cuivre (cfr note 410). Il nous semble qu'en 1872, Msiri avait déjà pris la place du chef Katanga: « Le Katanga s'appelle aujourd'hui Msiri, d'un chef vunyamuézi qui s'y est installé depuis dix ans » (GIRAUD, pp. 318-319: août 1883). Nous distinguons Merosi (Livingstone), Mrozi (*Maisha*) du commerçant Bwana Mlosi, mentionné par STUHLMANN, p. 62, d'un trait avec les grands Arabes: T.T., Mwinyi Mohara et Said ben Abed. Selon *Le Mouvement Antiesclagiste,* VI (1894), p. 382, « Bwana Lozi » devint un des chefs de Riba-Riba sur le Lualaba. Au début de la campagne anti-arabe de Dhanis, il se retira à Nyangwe; lors d'une contre-attaque par les Arabes de cet endroit, il fut tué le 26 février 1893 sur la rive gauche du Lualaba. Cfr HINDE, *The Fall,* pp. 215-277 (Hinde donne la graphie: Boina Loisi et Boina Losa) et FLAMENT, *Histoire de la Force Publique,* p. 234. En désignant Msiri du nom de « Mlozi du Katanga », T.T. a peut-être songé à un autre Mlozi, celui de Karonga. Ce dernier était un commerçant swahili établi sur la rive nord-ouest du lac Nyasa (Malawi); en novembre 1887, il entra en conflit avec les agents de la *African Lakes Co.* (Mandala) et après de longs démêlés avec les commerçants écossais, il fut finalement pris et pendu en 1895. Cfr F.L.M. MOIR,

After Livingstone, Londres, 1921, pp. 132-151; H.H. JOHNSTON, *The Story of my Life,* Londres, 1923, pp. 228-229, 321-337; B. PACHAI, *Malawi: The History of a Nation,* Londres, 1973, pp. 50-52. Ce Mlozi de Karonga n'était pas un inconnu pour T.T., car après les premiers combats contre ses concurrents européens, il avait envoyé des émissaires à T.T. pour demander son aide en hommes et munitions (JAMESON, pp. 250, 253: Kasongo, 11 avril 1888). Le nom *mlozi* signifie: sorcier (JOHNSTON, *Story of my Life,* p. 228). Il se peut que les Arabes, entre eux, donnaient aussi à Msiri ce surnom péjoratif; en effet, c'est sous ce nom (Merosi = Mlozi) que le Béloutchi venu de chez T.T. au Katanga en parla à Livingstone. En décrivant le cours du Congo supérieur (Luapula), T.T. a préféré utiliser le nom « Mlozi du Katanga » et non pas celui de Msiri, sans doute pour éviter toute confusion avec deux autres chefs de la région portant le même nom Msiri (Mushili, Mshiri). Ces chefs étaient: Msiri des Lamba (cfr B.S. KRISH - NAMURTHY, *The Thomson Treaties and Johnston's Certificate of Claim,* dans *African Social Research,* déc. 1969; M. FABER, *The Mshiri-Thomson Meeting of November 1890. A Note, ibid.,* déc. 1971) et Msiri des Ushi (cfr GIRAUD, p. 299, et carte, p. 221). Ce fut au village de ce dernier Msiri que la caravane, ramenant le corps de Livingstone, traversa le Luapula. Selon les informations données à Giraud par les Ushi en juillet 1883, ils étaient en guerre avec « Msiri, qui demeure de l'autre côté de la Louapoula. Msiri est un Vunyamuézi installé depuis quelques années au Katanga, avec un gros parti de gens de Tabora » (*ibid.,* p. 303). Son domaine s'étendait jusqu'à la rive gauche de la Luapula, en aval de Kinama, un chef indépendant. La *Maisha* peut donc dire que la Luapula entre dans le lac Mwero en aval de « Mrozi Katanga », c.-à-d. du domaine de Msiri du Katanga.

(212) « On their arrival at Mpweto, Mohammed ibn Abdullah, Abdullah ibn Habid, Sheriffu Afla and Abdullah ibn Selema left Tipu Tib and returned to the stockade of Kumbakumba. Tippu Tib and Said ibn Ali went on to the Ulua country, to the village of Chyombo » (*History of Abdullah ibn Suliman,* p. 254). En 1890, Sharpe traversa la Luvua au même endroit: « I... reached the river at the point of its exit from the lake. I found it here a smaller river than it is south of Kazembe's, before it enters the lake. The width was about 200 yards, the bed rocky and not deep » (A. SHARPE, *A Journey to Garenganze,* dans *Proceedings R.G.S.,* XIV (1892), p. 41).

(213) « Les Baluba de l'ouest appellent tous les Baluba de l'est de chez eux des Bahemba » (P. COLLE, *Les Baluba,* Bruxelles, 1913, I, p. 47). MAES-BOONE, pp. 347-348. Les Bahemba ne sont pas à confondre avec les Babemba; ils se distinguent en deux familles: les Baluba-hemba proprement dits et les Bahemba purs. « Les Baluba-Hemba habitent les deux rives du Lualaba, s'étendent à l'est vers le mont Mugila et le lac Moero, à l'ouest jusqu'au Lomami; la frontière septentrionale est formée par la Lukuga » (A. DECLERCQ, dans *Onze Kongo,* III, 1912-13, p. 484).

(214) *Huitwa Wahemba, watumwa wa Vuaka wala tumbako, ni kuvuta na kutafuna.* BRODE: sie heissen Wahemba, Sclaven des Vuaka. Sclaven des Vuaka bedeutet Tabakfresser, es bezieht sich sowohl auf des Rauchen wie auf das Kauen. WHITELEY: they were called WaHemba, slaves of Vuaka, that is to say they ate tobacco, both chewing and smoking it. Le nom Vuaka, donné par BRODE et repris par WHITELEY, est sans doute une graphie erronée pour *fwanka,* terme qui en kiluba-hemba signifie tabac. Cfr J. VANDERMEIREN, *Vocabulaire Kiluba-Hemba-Français et Français-Kiluba-Hemba,* Bruxelles, 1912. En kiluba et en tshiluba, on a: *mfwanka.* Cfr E. VAN AVERMAET - B. MBUYA, *Dictionnaire Kiluba-Français,* Tervuren, 1954; A. DE CLERCQ - E. WILLEMS, *Dictionnaire Tshiluba-Français,* Léopoldville, 1960. Trivier, qui visita le pays des Wahemba (Rouemba) en juillet 1889, y signale de grands rouleaux de tabac indigène (TRIVIER, *Mon voyage,* p. 264). Il annote aussi: « Les Arabes de cette partie de l'Afrique ne fument jamais... Fumer est mal vu: chiquer est plus noble » (*Ibid.,* p. 114). BURTON, *Lake,* p. 543: « Tobacco is chewed by the maritime races, the Waswahili, and

especially by the Zanzibar Arabs, who affect a religious scruple about smoking ». Le mépris de T.T. pour les Bahemba se porte sur le fait non qu'ils consomment le tabac (wala tumbako), mais sur le fait qu'ils ne se contentent pas de le chiquer, mais qu'en outre, ils le fument. Selon T.T., chez les autres Warua, l'usage de la pipe était considéré comme une grande honte.

(215) La région Urimoto n'est autre que celle des Balomotwa; ceux-ci habitaient aux pieds du versant occidental des Monts Kundelungu; c'étaient de grands chasseurs. « ... the mountains, occupied by a strange, reclusive class of people, called the Va-lomotwa. They are scattered all over this mountain range... and seem very desirous of being left alone in the fastness » (F.S. ARNOT, *Bihé and Garenganze,* Londres, 1893, p. 116). A. DELCOMMUNE, *Vingt années de vie africaine,* Bruxelles, 1922, II, pp. 229-231; cet auteur les désigne sous le nom de Balomoto, plus proche de celui donné par T.T.; D. CAMPBELL, *In the Heart of Bantuland,* Londres, 1922, pp. 245-266; E. VERDICK, *Les premiers jours au Katanga,* Bruxelles, 1952, pp. 36, 60-84, 100-101, 126, 149. BOONE, *Carte ethnique,* pp. 109-112; A. SCHOUMAKER, *Note sur l'organisation judiciaire des Bamolotwa. Chefferie de Mufunga. Territoire de Sampwe,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* III (1935), p. 97.

(216) En février 1868, Livingstone questionna des gens qui avaient vu « the underground houses in Rua... They are very extensive, ranging along mountain sides for twenty miles, and in one part a rivulet flows inside. In some cases the doorways are level with the country adjacent; in others, ladders are used to climb up to them; inside they are said to be very large... » (LIVINGSTONE, I, p. 274). « Ndowa (un chef établi sur la Lufira (Luao) gives Mita or Mpamankanana as the names of the excavations in Muabo's hills; he says they are sufficient to conceal all the people of this district in case of war... provisions are stored in them and a perennial rivulet runs along a whole street of them » (*Ibid.,* I, p. 287: note au 16 avril 1868). Cfr aussi: *ibid.,* II, p. 9: « Makwamba is one of the chiefs of the rock-dwellers »; II, p. 119: « Mkana, or the underground dwellings. » En décembre 1874, lors de son séjour chez le Kasongo, chef des Warua, Cameron entendit parler de ces mêmes grottes par Juma Merikani; celui-ci les situait à Mkana et Mkwamba, près des bords de la Lufira (CAMERON, II, pp. 89-90, 314). Elles furent visitées au début de 1887 par F.S. ARNOT, *Garenganze,* Londres, 1889, p. 198: « Nearly to the Kalassa mountains, I had a good view of the famous cavern mountain, which is inhabited. The great cave has two entrances, a distance of five miles or more apart, and within is running a stream. There are also many smaller caves and dens in this mountainous country in which the natives hide themselves ». Arnot les dit grottes de Sombwe et les situe à l'ouest du lac Mwero, près de la rivière Lukuluwe. VERDICK, *Les premiers jours,* p. 101, mentionne le 6 avril 1891: « Mokana (le Mkana de Livingstone et le Mkana de Cameron), chef Balomotwa, qui habite un village acculé à des grottes, où ses sujets se réfugient en cas d'alerte ». La caverne occupée par Mokana s'appelait Tshakulumba (*Ibid.,* p. 144). L. CERKEL, *Les galeries souterraines de Mokana (Monts Mitumba),* dans *Le Mouvement Géographique,* XV (1898), p. 1-6; BRASSEUR, *Lettres sur le Katanga,* dans *La Belgique Coloniale,* IV (1898), pp. 184-186: les cavernes des Mitumbu.

(217) Sur Msiri: R.J. CORNET, *Katanga,* Bruxelles, 1943; M. COOSEMANS, dans *Biogr. Col. Belge,* II (Bruxelles, 1951), col. 720-725; A. VERBEKEN, *Msiri, roi du Garenganze,* Bruxelles, 1956; A. MWENDA MUNONGO, *Pages d'Histoire Yeke,* Lubumbashi, 1967.

(218) Cette expédition victorieuse de Msiri contre les Balomotwa n'est pas mentionnée par A. Verbeken. ARNOT, *Garenganze,* p. 198, note, estimait même que les plus petites grottes « form such perfect retreats that Msidi could extort no tribute from these people ». Nous pensons pourtant que T.T. mérite créance quand il rapporte une victoire de Msiri sur les Balomotwa troglodytes. VERDICK, *Les premiers jours,* p. 37, atteste que Msiri « infligea une défaite aux Balomotwa et les soumit entièrement. Il plaçait parmi eux, comme résident, un parent du nom

de Kifuntwe, qui fut assassiné en 1893 par les mêmes Balomotwa ». Une autre garde, sous le commandement de Mwenda Senene, fut placée chez Mukana (A. Mwenda Munongo, *Pages d'Histoire Yeke, p. 13).* « De temps en temps (sept. 1891), nous rencontrons des vestiges d'anciens villages: comme leurs habitants ne voulaient plus payer le tribut que leur imposait Msiri, ils ont été incendiés par le fils du monarque nègre... Les Bolomotos se sont déclarés indépendants du roi du Garanganja. Vivant dans les montagnes, habitant des repaires inaccessibles, ne se nourrissant guère que de gibier, ils se moquent des bandes de Msiri. Ils ont cependant dans les vallées les plus fertiles, quelques agglomérations où ils cultivent le maïs et l'arachide » (Delcommune, II, p. 242).

(219) « Kiyombo, the sultan of Uruwwa, is at present friendly with the Arabs; he trades in ivory, slaves and a little copper from Katata or Katanga, a district distant fifteen marches northwest of Usenda, the now well-known capital of the great chief Kazembe » (Burton, *Lake,* p. 373). « Chakomo is east of Lufira Junction (avec le Kamolondo) » (Livingstone, II, p. 119). Un écho du séjour de T.T. chez Kajumbe Chakuma parvint à Livingstone à Tabora. Le 1er juin 1872 il reçut la visite du Béloutchi Khamis ben Juma: « He says that Tipo Tipo is now at Katanga and has purchased much ivory from Kayombe or Kayombo in Rua » (Livingstone, II, p. 194). Du 5 au 8 septembre 1891, Delcommune visita « le grand village de Kassombo Kayombo » (il donne aussi la graphie: Kayembe). Le chef « Kayombo... hait les blancs qui auraient tué son père Kayombo Kiakuma » (Delcommune, *Vingt années,* II, p. 223). Kayombo Kiakuma s'identifie facilement avec Kajumbe Chakuma visité par T.T. Le 27 mars 1898, Verdick nota: « L'ancien chef Kayumba... a été chassé par son fils, le chef actuel Kapoya... Son village s'étend sur la rive droite de la Lufira, sur une mince bande de terrain sec, resserré entre la rivière et un immense marais. Ombragé par des milliers de palmiers, il s'étend ainsi sur plusieurs lieues... les cultures se trouvent sur la rive gauche de la Lufira. Kayumba-Kapoya est encore jeune » (Verdick, *Les premiers jours,* pp. 95-99). Selon Verdick (*ibid.,* pp. 39, 46, 96), vers 1883, Kayumba (l'ancien) fit assassiner le résident de Msiri. Msiri s'aboucha alors avec Kayumba Kapoya qui chassa son père. Sur la guerre menée par Msiri contre Kayumba Chakuma, cfr H. Capello - R. Ivens, *De Angola à Contra-costa,* Lisbonne, 1886, II, pp. 80-90, 94. Cfr aussi Brasseur, *Lettres sur le Katanga,* dans *La Belgique Coloniale,* II (1897), pp. 135-136, qui affirme que: « Kaiumba, sur la Lufira, est le plus puissant chef du Lualaba ». Verhulpen, *Baluba...,* pp. 363-364, 372. Quant au nom Chakuma, il se décompose en *Cha* et *Kuma. Cha* (Sha) signifie père; c'est le titre donné à certains chefs (Lunda et autres); il semble être l'équivalent du *Ka* que nous trouvons dans le nom des chefs Kasongo, Kasanga, Katanga, etc. Selon T.T. *Kuma* signifie force. De fait, en kiluba, *bu-komo* a le sens de force. Livingstone a la graphie Chakomo (Livingstone, II, p. 119); sa carte donne en outre Kayumba.

(220) Plus loin (*Maisha,* § 74, 76), T.T. raconte que Mrongo Tambwe et son frère Mrongo Kasanga se disputaient la chefferie de leur père (cfr note 18); Mrongo Kasanga avait chassé son « frère » mais celui-ci profita de la venue de T.T. pour reconquérir le pouvoir. Comme à l'arrivée de T.T., Mrongo Kasanga dominait les rives (orientales) du lac Kisale, nous croyons qu'avant de prendre le titre de Mulongo, il était établi au village de Sanga, situé sur la rive septentrionale du lac Kisale, près de Kikondja, et devenu célèbre par les importantes fouilles archéologiques des années 1957-58 (J. Hiernaux - E. De Longree - J. De Buyst, *Fouilles archéologiques dans la vallée du Haut-Lualaba,* I: *Sanga,* Tervuren, 1971). En effet, le titre Kasanga signifie père ou chef (*Ka*) de Sanga. Après la défaite que lui infligea T.T., il dut sans doute céder un de ses fils comme guide vers l'Utetela et c'est ce fils que T.T. mit à la disposition de Cameron pour le conduire à la *kilemba* (cour) du chef suprême des Baluba, Kasongo Kalombo. « Tipo-Tipo offered me the services of three Warua guides who had come from the south with him. They were Mona Kasanga, headman and son of a chief on Lake Kowamba... » (Cameron, II, p. 26). Selon le même explorateur, Kowamba est « the first of a chain of small lakes on the Kamerondo or true

Lualaba » (*Ibid.*, II, p. 67); donc le lac Kabamba. Nous supposons que Mona (chef) Kasanga, ayant perdu son titre de Mulongo et la suprématie au lac Kisale, émigra vers le nord et s'établit sur le lac Kabamba. En 1874, prétextant que Kasanga avait négligé de payer le tribut, Kasongo Kalombo organisa une expédition punitive contre lui: il incendia le village et tua le chef, ses fils et la plupart des habitants (*Ibid.*, II, pp. 36-37; 44-50). Le fils de Kasanga, guide de T.T. et ensuite de Cameron, apprit cette nouvelle au village de Kanyoka, au nord-ouest du lac Kabamba, où sa mère s'était réfugiée; dès lors, il refusa de suivre Cameron chez le meurtrier de son père. En 1891, Delcommune passa par le village de Sanga (Kisale): son chef reconnaissait l'autorité de Kikondja (DELCOMMUNE, II, p. 199). Nous ignorons combien de temps, Mulongo Tambwe junior survécut à sa restauration au pouvoir. Le 29 novembre 1893, le missionnaire Dan Crawford note dans son Journal: « Mulongo Ntambo, on the beautiful Kavamba Lake, is in similar straits, the Arabs' Luakulas having surrounded him » (G.E. TILSLEY, *Dan Crawford, Missionary and Pioneer in Central Africa,* Londres-Edimbourg, 1929, p. 311). Luakulas nous semble une graphie erronée pour Lukalukas (cfr *ibid.*, pp. 115, 313), des soldats au service des Arabes ou des chefs africains (Ruga-Rugas). Le Mulongo Tambwe du lac Kabamba n'est pas à confondre avec le « Chilolo Ntambo », établi au sud-ouest du lac Mwero; Crawford visita ce *kilolo* à plusieurs reprises (*Ibid.*, pp. 263-264; 294-295; 367-368; D. CRAWFORD, *Thinking Black,* pp. 360-365). Vers 1900, le commandant de la Province Orientale, Malfeyt, investit Mulongo Kulu à la tête de la chefferie. A Mulongo Kulu succéda à Mafinge, encore en vie vers 1935. Il ne nous semble pas qu'on puisse identifier avec Mrongo Kasanga, le puissant chef Luba, Kasanga, établi à environ trente lieues de Mtowa et à la même distance de Mpala, au sud de la Lukuga. Cfr THOMSON, *African Lakes,* II, p. 124; DELCOMMUNE, II, pp. 507, 511, 575.

(221) *Kajumbe mtu mbaya sana, hutwaa kiremba kikuu, kiremba ni ushuru.* BRODE: Kajumbe war ein sehr böser Mensch und nahm hohes Kiremba. Kiremba bedeutet Zoll. WHITELEY: This man Kajumbe was a very unpleasant fellow; he had a great deal of prestige and that prestige was in the form of tax. Selon KRAPF, *Dictionary,* p. 146, Kilemba signifie: a turban, diadem (given as a present to great men). Mais selon B. LECOSTE, *Le mariage chez les Arabes,* dans *Bull. Jurid. Indig.* XVI (1948) 12, p. 358, la dot due aux parents de l'épouse se nomme *kilemba.* On pourrait traduire littéralement: Kajumbe exigeait (comme présent obligatoire) une dot élevée.

(222) L'informateur de Ward, Selim ben Mohammed, place cette ambassade de Msiri à T.T. après sa victoire sur Nsama et Liowa. « Upon drawing near Katanga, the district of a minor chief named Msiri, they met a deputation from him, bearing eight tusks of ivory and a message that anything Tippo required should at once be forthcoming, for the news of the defeat of the chiefs Sama and Riova had spread over the country and had intimidated the people » (WARD, *Five Years,* p. 177).

(223) Le chef Mseka s'identifie avec Museka ou Musheka, seigneur d'une chefferie créée par l'empereur des Baluba, Kumwimba Ngombe, dans la région de Kalumengongo, au nord-est du lac Kisale, sur la rive droite du Lualaba. VERHULPEN, *Baluba,* pp. 83, 101, 107, 127, 376, 381.

(224) Il s'agit du lac Kisale (20 km. sur 15), traversé de part en part par le Lualaba, qui y reçoit son premier affluent de droite, la Lufira. Cameron le vit de loin en novembre 1874: « I could discern Lake Kassali — often spoken of as Kikonja from the name of its chief — about twenty miles distant » (CAMERON, II, pp. 78-79). Auparavant il l'avait déjà décrit comme « Kassali, a large lake on the Lualaba » (*Ibid.*, II, p. 67). « La vaste expansion que forme ici la branche du Congo appelée Lualaba... est coupée de longues îles basses, herbeuses. Des milliers d'oiseaux s'y ébattent... Le Kissalé... est plutôt une immense lagune dont la profondeur est médiocre et le courant nul... Il s'est formé à la périphérie du

Kissalé une large zone de papyrus, de joncs, de plantes aquatiques de tous genres » (DELCOMMUNE, II, p. 189: août 1891).

(225) T.T. répète la même information sur la chasse à l'éléphant: *Maisha,* § 75 *in fine.* Citons à ce propos CAMPBELL, *In the Heart,* p. 188: « There used to be tribes who distinguished themselves as elephant hunters and had always large quantities of ivory to sell. The Sanga, Lamba, Luba and Wemba were four such tribes... Hundreds of elephants would be driven into a cul-de-sac of the river and speared. Sometimes they would be driven into swamps, where they would stick fast in the mud and the hunters would go round and finish them off at leisure ».

(226) En lingala, le terme *bilamba* (pluriel de *elamba)* désigne à présent toutes sortes de vêtements. Livingstone vit ces tissus à Nyangwe le 7 avril 1871 et les appelle: *virambos* (LIVINGSTONE, II, p. 114). Cette graphie rappelle le terme utilisé déjà par Gamitto en 1831: « Kazembe... desired only milambos » (A.C.P. GAMITTO, *King Kazembe,* trad. angl. I. Cunnison, Lisbonne, 1960, II, p. 33; Cunnison traduit: tribute, present: *ibid.,* II, p. 215). Ailleurs Livingstone donne la même graphie que la *Maisha:* « Three men went from Katomba to Kasongo's to buy Viramba » (LIVINGSTONE, II, p. 92). Il a encore une troisième graphie: « The people (de l'Urega) are weavers of the Lamba » (*Ibid.,* II, p. 56). Delcommune nous donne les dimensions des *viramba:* « Ce chef Bassongo (Mona Ngoyo) paie... tribut aux Arabes; c'est un des principaux fournisseurs de *malebas* — monnaie de Nyangoué — sorte de pagne indigène, faite de fibres de palmier et mesurant environ 80 cm. carrés et frangé sur deux de ses côtés » (DELCOMMUNE, II, p. 106). Au sujet des Manyema, restés en Uganda après la défaite arabe, il est dit: « Their national dress is the "viramba", a girdle tied around the waist from which are suspended a close series of grass tassels reaching to the knee. Men and women alike wear those "viramba" » (J.F. CUNNINGHAM, *Uganda and its Peoples,* Londres, 1905, p. 314). Cfr aussi COLLE, *Les Baluba,* I, pp. 141-142.

(227) « L'usage des tissus indigènes comme monnaie était presque général lors de l'arrivée des Belges au Congo... On les rencontrait sous forme de petits pagnes pour femmes, de longs pagnes pour hommes et de pièces de grandes longueurs, fournis enroulés ou en bottes qui servaient spécialement pour envelopper les cadavres » (A. MAHIEU, *Numismatique du Congo,* dans *Congo,* 1923, t. I, p. 651). « Le *milambo* (cfr les *virambos* de Livingstone, et les *viramba* de T.T.), impôt dû par les petits chefs aux grands chefs, comprenait... toujours une certaine quantité de tissus » (*Ibid.,* p. 654).

(228) Nous identifions Irandi avec les populations Belande; lesquelles habitaient originairement aux environs de Kabinda et migrèrent ensuite vers le sud-est. Les Belande sont mentionnés à plusieurs reprises par Wissman en janvier 1887. T.T. et Juma Merikani s'étaient disputés le territoire à l'ouest du Lomami jusqu'au Sankuru. Payant déjà tribut à Juma Merikani, le chef Lumpungu avait refusé de le payer aussi à T.T. Celui-ci avait envoyé contre lui Said ben Ali et ses alliés Lusuna, Dibwe, Langongo. Lumpungu s'était enfui chez Mona Kakesa; par après Lumpungu et Kakese se dirigèrent vers le sud, vers les Belande qui firent cause commune avec eux. Le 6 janvier 1887, Wissman se trouvait près du camp de Lumpungu et Kakese. Il note: « Nur wenige Stunden entfernt begannen schon die Dörfer der Belande, die Baluba sind, und südlich dieser die Balungu des Haüptlings Kassonge Dschiniama » (WISSMAN, *Zweite Durchquerung,* p. 149). Cfr aussi: *ibid.,* pp. 150, 157. BOONE, *Carte ethnique,* pp. 54-55: Ilande. « Il (le chef Kikondia, rive occidentale du lac Kisale) fait surtout le commerce du poisson que ses caravanes transportent, séché ou fumé, jusqu'au delà du Lomami chez les Bacongos (lisez: Basongos) qui les payent en tissu de fibres de palmiers, en huile de palme... Quelques-uns de ces hommes se sont acquis une grande réputation comme chasseurs d'éléphants » (DELCOMMUNE, II, pp. 196-197). L. STAPPERS, *Tussen Luba en Songye,* dans *Zaïre,* IV (1950), pp. 274-276.

(229) Said ben Ali se sépara de T.T. au village de Kajumbe Chakuma. « Said ibn Ali, in response to messengers from Mushili asking the Arabs to proceed to his country to trade, went thither » (*History of Abdullah ibn Suliman,* p. 260). Le séjour de Said ben Ali chez Msiri est confirmé par *Maisha,* § 109, et raconté aussi par Selim ben Mohammed: « Seid ben Ali, who was accompanying Tippo Tib, decided to proceed on to the larger town of Rua; so they parted, and some time afterward news was received that Msiri had set upon Seid ben Ali, and had taken possession of everything he had » (WARD, *Five Years,* pp. 177-178). Après la mort de Kazembe VIII Muonga et l'avènement de son successeur, Kazembe IX Lukwesa, « the Arabs remained 15 days at Kazembe's, settling his men and restoring order... On the way back to Kumbakumba, they fell in with Said ibn Ali, who was on his way to Kumbakumba to request help against Mushili, who had seized all his goods. They went on together to Kumbakumba's stockade. When Kumbakumba heard Said ibn Ali's story, he consented to help him and sent an expedition under his son Wushiri (Chafulakuta) to accompany Said ibn Ali to Mushili's country. They proceeded through the Lunda country to the village of Mpesa on the Luapula river. There Said ibn Ali crossed but Chafulakuta refused to enter Mushili's country untill he had fought Chikumbi, of the Chisinga... Chafulakuta then attacked Chikumbi's village, but... was forced to retreat to Mpesa... The losses in the fight had been so great that it was useless to attack Mushili and Chafulakuta retreated to Kumbakumba » *(History of Abdullah ibn Suliman,* p. 257).

(230) *Tukaenda hata kwa sultani Kirua Mrua.* BRODE: Wir kamen zum Sultan Kirua Mrua. WHITELEY: We went as far as Chief Kirua Mrua. Les traductions allemande et anglaise considèrent Kirua Mrua comme le nom du chef; en nous référant à *Maisha,* § 84 (*karibu yake Kirua:* son parent était Kirua), nous estimons que Mrua est un ethnonyme: *muluba,* un Luba. T.T. donne cette précision pour indiquer que le chef Kirua était le représentant du *mulohwe* du Lomami, de qui il avait reçu le feu sacré et les insignes du pouvoir. En effet, la chefferie Kiluba avait été conquise par Kongolo Mwana; habitée par des Basongo Meno, elle fut progressivement balubaïsée. Cfr VERHULPEN, *Baluba,* pp. 80, 82, 90, 127, 129. Cameron confirme que Juma Merikani avait un établissement permanent à Kirua, sur le lac Lanji (Ulengé) ou Kamorondo (CAMERON, II, p. 56). Les Arabes nommaient *bahari* (lac), l'élargissement du Fleuve, en aval du confluent avec la Luvua, et l'appelaient lac Kamorondo. Cfr les informations fournies à Livingstone, durant son séjour à Nyangwe: « Lake Kamolondo is about twenty-five miles broad » (LIVINGSTONE, II, p. 118). Le chef Kirua (Kiluba) était établi en aval de cet élargissement, sur la rive gauche du Fleuve.

(231) *Ile bahari imekwisha, umebaki mto, nao mto huu watoka yuu ya Urua. Ukaingia katika hiyo bahari, ukatoka. Panapo huu mto, ndipo tulipovukia.* WHITELEY: Here the Lake ended, leaving the river; this river flows out of the Lake. La traduction anglaise est incomplète. Par la rivière qui descend de l'Urua et qui traverse le « lac », T.T. entend la Luvua (Livingstone l'appelle: Webb's Lualaba, par opposition au Kamolondo ou Lualaba West). Cfr *Maisha,* § 70: *Mto wa Kongo... ukaingia katika bahari ya Muero. Ukatokea katika inchi ya Mpueto... na ngambo ya mto ndipo auwali ya Urua.* « La rivière que les cartographes ont convenu d'appeler Lualaba, est connue partout chez les Baluba-Hemba sous le nom de Kamelondo. Voici peut-être la raison de cette confusion: le Kamelondo roule des eaux sombres, chargées de détritus végétaux; le Lualaba indigène (la Luvua, venant du lac Mwero) roule des eaux plus claires. Non loin du confluent se trouve une île longue d'une quinzaine de kilomètres. Les eaux en sortant du Kamelondo passent à gauche; celle du Lualaba passent à droite. Quand elles ont dépassé l'île, ces eaux continuent à couler pour ainsi dire côte à côte, sans se mêler. Ce n'est que bien en aval, tout près de Mbuli, que le mélange s'est opéré. Ce qui fait qu'entre Ankoro et Mbuli, la gauche du fleuve a des eaux noirâtres, la droite des eaux plus claires. De là vient que les indigènes disent du même fleuve le Lualaba ou le Kamelondo selon qu'ils veulent spécifier la partie de gauche (*sic,* pour:

droite) ou la partie de droite (*sic*, pour: gauche) » (COLLE, *Les Baluba*, I, pp. 17-18). Cfr aussi STANLEY, *Despatches*, pp. 57, 109, 111, 123, 363, 365; Bennett (*ibid.*, p. 57, n. 25) croit à tort que le lac Kamolondo est « a section of the Congo-Lualaba system to the north of Lake Mweru »; cette section, sortant du Mwero, est le Lualaba (ou Luvua).

(232) Juma ben Salum wad Rakad fut un des grands pionniers de la pénétration arabe en Afrique Centrale. Son surnom Merikani lui vint du fait qu'il y introduisit abondamment le tissu américain de la Nouvelle Angleterre (cfr BURTON, *Lake*, p. 527). Livingstone en entendit parler sous le nom de « Juma Merikano, or Katata Katanga » (LIVINGSTONE, I, p. 216: entrée du 17 juin 1867; son surnom était Katata ou Katanga, les deux noms étant synonymes; cfr A. VERBEKEN, *Contribution à la géographie historique du Katanga et de régions voisines*, Bruxelles, 1954, pp. 57-58). Wissman mentionne encore un troisième surnom: Famba (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge*, pp. 143, 190). Burton et Speke le rencontrèrent à Ujiji en février 1858; Livingstone aussi le rencontra une fois (CAMERON, II, p. 57). Selon Cameron qui résida plusieurs mois chez lui à Kilemba, près de la résidence du Kasongo Kalombo, chef des Warua (*Ibid.*, II, p. 54: du 23 octobre 1874 au 25 février 1875), Juma Merikani avait encore au moins deux autres établissements: à Ukaranga, au sud d'Ujiji (*Ibid.*, I, p. 251) et à Kirua, sur le lac Kisale (*Ibid.*, II, p. 56). Lorsque Cameron fit sa connaissance, Juma Merikani revenait de Kirua à la tête de 600 porteurs et de nombreux esclaves: il avait été prospecter les mines d'or et de cuivre du Katanga, avait visité Nsama et enfin Kirua (*Ibid.*, II, pp. 55-56). De 1867 à 1878 il avait résidé à Kilemba (STANLEY, *Dark Continent*, I, p. 44); puis il avait suivi la rive gauche du Lomami jusque chez Lumpungu et, de là, il était allé à Nyangwe. Wissmann l'y trouva le 19 avril 1882 et en donne la description suivante: « Ein mittelgrosser, corpulenter Mann mit graumelirtem Vollbart, der Farbe eines Mulatten und hervorstehender Augen, machte er den Eindruck eines gutmüthigen Lebemannes » (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge*, p. 190; cfr aussi, pp. 143, 179-181). Wissmann rencontra Juma Merikani aussi au cours de son deuxième voyage trans-africain en février 1887 à Nyangwe (WISSMANN, *Zweite Durchquerung*, p. 181-183). Juma Merikani mourut aux premiers mois de 1891 (DELCOMMUNE, *Vingt années*, II, p. 133).

(233) Le terme *barza* est employé tant au masculin qu'au féminin chez les auteurs français du siècle passé. Il dérive du swahili *baraza (mbalasani)*, lui-même venu de l'arabe (KRAPF, *Dictionary*, p. 22).

(234) Cameron visita le village de Rumba, un chef subalterne du grand Kasongo de l'Urua (28 septembre 1874). Il le décrit comme « a dirty, drunken old man without much sense » (CAMERON, II, pp. 36-37). VERHULPEN, *Baluba*, p. 128, 227, mentionne aussi les Bena Lumba.

(235) Cameron, qui en octobre 1874 suivit la route empruntée par T.T. quelques mois auparavant, traversa « the principal village of Mpanga Sanga » que nous identifions avec le Sangwa de T.T. (CAMERON, II, p. 47). La description de la région donnée par Cameron s'accorde parfaitement avec celle de T.T. « For some days we journeyed through a fairly populated country, with large villages of well-built and clean huts disposed in long streets with bark-cloth trees planted on each side. All the streets ran east and west... The people seemed friendly and the chiefs usually brought small presents of corn or dried white ants... The country was wonderfully full of oilpalms which in some places grew in extraordinary abundance » (CAMERON, II, pp. 28-29). Sur les Bena Sangwa: VERHULPEN, *Baluba*, pp. 80, 206.

(236) Mkafuma (= Kwafuma) nous semble pouvoir s'identifier avec le village Kifuma visité par Cameron en septembre 1874. Cameron logea chez le chef dont il décrit la maison en termes enthousiastes (CAMERON, II, pp. 30-33).

(237) La région nommée Mfisonge est celle des Basonge: Mfi-Songe. *Mfi* est peut-être une mauvaise translittération de Brode pour: *mgi*, qui, en swahili, signifie:

village, ville (G. KAJIGA, *Grammaire Swahili,* Goma, 1967, p. 288). Sur les Basongo: cfr C. VAN OVERBERGH, *Les Basonge,* Bruxelles, 1908; MAES-BOONE, pp. 170-174; BOONE, *Carte ethnique,* pp. 211-219: Songye.

(238) « Quelques tribus basonge: les Bena Sangue (Sangwa de T.T.), les Bena Kalonda, etc. ont une conception tout à fait bizarre de la souveraineté. Ils n'élisent que des chefs temporaires dont la gestion dure de un à quatre mois maximum... Tous les chefs de villages deviennent ainsi à tour de rôle chefs de la tribu. C'est l'assemblée des chefs qui nomme elle-même son suzerain. Dès qu'il est nommé, le chef quitte son village, où il laisse un intérimaire, et s'en va habiter, avec ses femmes, ses esclaves, son bétail, un hameau spécialement attaché à cet usage et situé au faîte de la plus haute montagne du pays » (R. SCHMITZ dans C. VAN OVERBERGH, *Les Basonge,* pp. 475-476; « Dans d'autres tribus il y a un système d'élection; ils élisent un chef pour quelque temps et ensuite le mettent à la porte. Cette élection se fait à l'*epata.* L'*epata* est un endroit qui ne change pas, planté d'arbres » (A. SAMAIN, *Les Basonge,* dans *Congo,* 1924, t. I, p. 52); « Chez les Bena-Kalibue... le pouvoir passe au plus offrant » (GILAIN, *Les tribus du Kasai,* dans *La Belgique Coloniale,* II (1897), p. 92. A. VERBEKEN, *Accession au pouvoir chez certaines tribus du Congo par système électif,* dans *Congo,* 1933, t. II, pp. 653-657. Verbeken donne la forme: *ekata.*

(239) Le Rumami est le Lomami. Déjà aux premiers mois de 1872, les hommes de Mwinyi Dugumbi allèrent de Nyangwe au Lomami, à onze jours à l'ouest (LIVINGSTONE, II, pp. 187-188). Livingstone et Stanley confondaient le Lomami avec la Loeki (LIVINGSTONE, II, p. 65; STANLEY, *Dark Continent,* II, pp. 213-225). Plus tard, Stanley comprit son erreur: STANLEY, *The Congo,* II, p. 359. Cfr BENNETT, *Despatches,* p. 365, n. 21.

(240) En janvier 1882, Wissmann trouva Mona Katschitsch, un vieillard aveugle, chef du pays Koto, établi sur la rive gauche du Lubilash (Sankuru). La plus grande partie de son territoire s'étendait sur la rive droite du Lubilash et même les Basonge de la Lubi étaient ses tributaires. A l'est, son domaine s'était rétréci à la suite de l'avance arabe. Le chef de Koto savait qu'au Lomami venaient des gens habillés de longues chemises blanches et coiffés de turbans; ils avaient des fusils, capturaient les gens et brûlaient leurs villages (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* pp. 130-131, 324; *Zweite Durchquerung,* pp. 36, 134-140. En 1886, Zappo Zapp devint chef de Koto (M. LUWEL, *Un plan d'action contre les esclavagistes dressé par l'explorateur Hermann von Wissmann,* dans *Africa-Tervuren,* XVI (1970) 364, p. 88). Cfr aussi CAMERON, II, pp. 11-12. Sur les Bena-Nkoto, cfr C. VAN OVERBERGH, *Les Basonge,* Bruxelles, 1908, p. 457.

(241) L'Utetera est le pays des Batetela (Watetera, selon T.T.). Sur les Batetela, cfr MAES-BOONE, pp. 185-188; BOONE, *Carte ethnique,* pp. 222-233.

(242) Le 5 septembre 1874, Kasongo Rushie visita le camp de T.T. où Cameron se trouvait. Ce dernier l'appelle tout simplement Kasongo; le surlendemain, Cameron lui rendit la visite (CAMERON, II, pp. 20-38). Wissmann l'appelle Kasongo-Luschia (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* p. 169; *Zweite Durchquerung,* p. 174).

(243) Le Kasongo Lushi était nommé « fils (mwana) de Mapunga ». Le nom Mwana Mapunga est aussi donné, comme un nom kirua, sous la forme Wana Mpunga dans CAMERON, II, p. 356; autre forme (défectueuse): Muano Mapunga, dans WARD, *Five Years,* p. 183, où ce nom est attribué au père de Kasongo Lushi. Il nous semble que Whiteley se trompe, quand il traduit: *akawakamata hao Kina Daramumba na Kitoto na kabila yao Wana wa Mapunga,* par: he took prisoners these two, Kina Daramumba and Kitoto and their tribes Wana and Mapunga (*Maisha,* § 89). Le sens est: il captura Kina Daramumba et Kitoto sus-mentionnées; par leur appartenance clanique, (elles étaient) des enfants (*wana,* pluriel de *mwana*) de Mapunga. Kasongo Lushi, sans doute, n'était pas le

descendant immédiat de Mapunga, mais il appartenait à la descendance du fondateur du clan, Mapunga; il était donc un Mwana Mapunga.

(244) Dans le nom Kina Daramumba, Kina est sans doute un anthroponyme, tandis que Daramumba se réfère à une dignité particulière. « Chez les Basonge, on trouve aussi des cheffesses... Un frère chef prend quelques gens et les donne, par ex. à sa sœur, mais c'est proprement le frère qui reste chef. Les femmes cheffesses sont supérieures aux autres femmes. On les appelle *Bandelamumba;* on se lève quand elles arrivent; on bat des mains en leur honneur, mais ce sont seulement les femmes qui leur donnent ces signes d'honneur. Elles ont une natte où ne peuvent s'asseoir que celles qui ont été élevées à la *bundelamumba* » (A. SAMAIN, *Les Basonge,* dans *Congo,* 1924, t. I, p. 52). L. STAPPERS, *Bandala-Mumba, vrouwen van gezagsdragers bij de Baamilembwe,* dans *Kongo-Overzee,* XVI (1950) 5, pp. 249-252. Kina, la sœur du Kasongo Lushi, avait été élevée à cette dignité du *bundalamumba;* elle était *mu-ndalamumba* (ou *daramumba,* comme dit T.T.). Le 9 mars 1882, Wissmann visita un village qu'il nomme Ndala Mumba (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge...,* p. 156). Il s'agit non d'un toponyme au sens strict mais d'un village attribué à une *mundalamumba.* L. BOURS, *La propriété foncière chez les Bekalebwe,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* IV (1936) 9, p. 118, a la graphie: *Dalabumba.*

(245) Le nom Kitoto, comme celui de Lulendu et Nduwa, était réservé, chez les Batetela du Lomami, aux femmes nobles et respectables (Communication orale de M. Emm. Lohaka, 29 avril 1972). CAMERON, II, p. 356, affirme que le nom Toote (= Kitoto ?) était donné chez les Warua, tant aux garçons qu'aux filles. En swahili, *kitoto* signifie: bébé, petit enfant (KRAPF, *Dictionary,* p. 161).

(246) *Zamani sana... yakuwa sultani mkuu wa kirua, jina lake Kumambe, na la pili Rungu Kabare, alikuwa na nguvu, alitamallaki Urua wote hatta Mtoa.* BRODE: Vor langer Zeit... gab es einen grossen sultan in Urua, namens Kumambe, sein zweiter Name war Rungu Kabare. Der war sehr mächtig und beherrschte ganz Urua bis Mtoa. WHITELEY: A long time ago... the Paramount Chief of Urua, by name Kumambe — and afterwards Rungu Kabare — ruled over the whole of Urua as far as Mtoa. Whiteley omet la traduction de: *alikuwa na nguvu. Maisha,* § 92, donne le nom: Rungu Kabare Kumambe; ailleurs (*Maisha,* § 97, 104, 160) on trouve uniquement: Rungu Kabare. Il s'agit du douzième chef des Baluba Shankadi: Ilunga Kabale. Selon VERHULPEN, *Baluba,* p. 137, il aurait régné de 1805 à 1825; VANSINA, *Les anciens royaumes,* p. 123, estime qu'il « mourut vers 1850 ou un peu plus tôt ». I. KIMAMBO, *The Rise of the Congolese State Systems,* dans O.T. RANGER (éd.), *Aspects of Central African History,* p. 39, dit de même: « Ilunga Kabale... died in 1850 ». Ceci est inexact, car à la date du 23 octobre 1868, Livingstone écrit: « Lungabale is paramount chief of Rua » (LIVINGSTONE, I, p. 335). A. WILSON, *Long Distance Trade and the Luba Lomami Empire,* dans *J.A.H.,* XIII (1972) 4, p. 577, donne: 1840-1870, des dates certainement plus exactes, mais l'appelle à tort Ilunga Kalala. Selon COLLE, *Généalogies et migrations,* dans *La Revue Congolaise,* I, (1910-11), p. 203, n. 2, tout chef Luba peut avoir trois noms au moins: son nom de naissance, son nom en tant que chef d'une branche de la famille seigneuriale, son nom en tant que successeur *(mpiana)* du titulaire précédent. La *Maisha* semble dire que Kumambe était le nom de naissance et Ilunga Kabale le nom de règne. Mais comme *Maisha,* § 92, donne: Rungu Kabare Kumambe, nous pensons que Ilunga est le nom de naissance, Kabale le « nom de famille » et Kumambe, celui du *mulohe* Kumwimba Ngombe (1810-1840, selon A. Wilson). Kumambe serait donc une graphie défectueuse de Kumwimba.
T.T. ne parle pas de ses relations avec Ilunga Kabale; celles-ci furent racontées à Ward par Selim ben Mohammed. Selon cet informateur, après la défaite de Nsama et de Riova et le départ de Saïd ben Ali vers Msiri, T.T. se rendit dans l'Urua. Il voulait y acheter l'ivoire directement, sans l'intermédiaire de Kiombo (cfr COLLE, *Généalogies et Migrations,* pp. 200-205). « At last, there was a

meeting arranged, and Runga Kabari, affecting great friendship, stated that he had sent for a supply of cattle, corn and other commodities... and also that he had decided to allow free trade with his people» (WARD, *Five Years,* p. 178). Ilunga Kabale avait l'intention de massacrer les gens de T.T. dès qu'ils seraient dispersés pour l'achat de l'ivoire; le meurtrier de T.T. était déjà désigné. Mais, averti du danger, T.T. retint ses hommes auprès de lui, et, lors de l'inévitable bagarre, il eut le dessus. Les conditions de paix stipulaient que le chef retiendrait sa dignité mais qu'il donnerait des guides pour conduire T.T. et ses hommes vers des régions abondantes en ivoire. Le récit tel qu'il est reproduit par WARD, *Five Years,* pp. 178-180, confond quelque peu le combat contre Ilunga Kabale avec celui contre Nsama. Cfr aussi: E. D'ORJO DE MARCHOVELETTE, *Notes sur les funérailles des chefs Ilunga Kabale et Kabongo Kumwimba,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* XVIII (1950) 12, pp. 350-354.

(247) Sur le Manyema, on peut consulter P. RAUCQ, *Notes de géographie sur le Maniema,* Bruxelles, 1952; R.J. CORNET, *Manyema. Le pays des mangeurs d'hommes,* Bruxelles, 1952. Sur l'étymologie du nom, cfr A. VERBEKEN, *Contribution à la géographie historique,* pp. 90-95. P. HOSTEN, *Origine du nom « Maniema »,* dans *Bull. A.R.S.O.M.,* 1965, pp. 1 387-1 391.

(248) Mwinyi Nsara: le chef (mwinyi) des Sala. Les Bena Sala étaient des Basonge; ils habitaient la rive droite du Lomami. Cfr WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* p. 160; *Zweite Durchquerung,* p. 161. Le 8 mars 1882, Wissmann rencontra le chef des Bena Sala, nommé Lunkamba Langongo, tributaire de T.T.

(249) Mkahuja était le chef de la région nommée Ukahuja (*Maisha,* § 92). VERHULPEN, *Baluba,* p. 80, mentionne les Bena Kahua comme appartenant aux Bayembe ou Basonge.

(250) WISSMANN, *Zweite Durchquerung,* p. 170, nomme Kawamba Kitenge comme chef des Bena Nguo. Dans son *Journal* (note du 31 janvier 1887), il note que les Bena Ngao *(sic)* se sentent en sécurité comme sujets de T.T. (M. LUWEL, *Un plan d'action,* p. 90). Lors de son premier séjour (15-20 mars 1882), Wissmann avait donné la graphie: Bena Ngubo et Gubu (*Unter Deutscher Flagge,* p. 170). Il y trouva alors un Zanzibarite, représentant de T.T., chargé de faire remettre tout l'ivoire à son maître. Les Batetela du Kasongo Lushi y venaient souvent (*Ibid.,* pp. 167-169). Cfr aussi note 383.

(251) Les Kibumbe s'identifient avec les Bena-Kibumbu, sous-tribu des Bakusu, établie à l'ouest du Lualaba, entre Kindu et Malela. Selon T. TURNER (*J.A.H.,* XIII (1972) 3, p. 522) la population de Kimbombo, fraction importante du territoire de Kindu, parle le tetela. Cfr aussi BOONE, *Carte ethnique,* pp. 91-95.

(252) Les Iziwa sont à identifier avec les Bena-Majiba, sous-tribu des Basonge. Cfr A. SAMAIN, *Les Basonge,* dans *Congo,* 1924, t. I, p. 48. « Nous arrivons à un grand plateau cultivé, contenant une centaine de huttes éparses. C'est Bena Ziba. Son chef porte le nom de Kayembe Kiziba... Ils nous vendent quelques vivres et n'acceptent en paiement que des étoffes et des perles. Encore ces dernières sont-elles peu appréciées » (DELCOMMUNE, II, p. 114: 2 juillet 1891). De nos jours encore, il y a des Bena Majiba à l'est de Kabinda. Cfr L. STAPPERS, *Uit het verleden der Baamilembwe,* dans *Kongo-Overzee,* XVII (1951), pp. 1-4, où il est question du chef Ejiba, père de Muana Kabamba et grand-père de Ngoyi (cfr note 260). D'après le même auteur, les Ba Maziba habitaient autrefois à l'est de Kabinda, mais par la suite, ils s'établirent au-delà de la Lubi, dans le district de Dibaya, où ils abandonnèrent leur dialecte Songye pour un dialecte Lulua. L. STAPPERS, *Tussen Luba en Songye,* dans *Zaïre,* IV (1950), p. 272.

(253) Les Mkatwa sont sans doute à identifier avec les Ma-Kapua ou Bena Kapua, visités par Wissmann en mars 1882 et en janvier 1887 (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* p. 166; *Zweite Durchquerung,* p. 166). Les Msangwe sont les Bena Sangwa; cfr note 235.

(254) Le récit de Selim ben Mohammed, tel qu'il a été rapporté par Ward, diffère quelque peu de celui de la *Maisha.* « Whilst at Rua, he had learned from Runga Kabari that many years before, there had been a war between Rua and Mbali, and that the king's two sisters had been taken as slaves and never since returned to their own country. These two women were the daughters of Muano Mapunga and were consequently, as sisters of the aged king, persons of importance. All this information Tippo Tip had carefully noted, and upon reaching Mbali, he stated that he was the grandson of one of his sisters... This ruse succeeded in imposing on the people, the old king even abdicating in favor of Tippo Tib, who he declared was the heir, as his sister's grandson » (WARD, *Five Years,* p. 183).

(255) Pange Bondo est nommé Banzi Bondo par Selim ben Mohammed (WARD, *Five Years,* pp. 180-183). Selon l'informateur de Ward, il était chef d'un grand village, nommé Kahoa. Ce toponyme peut s'identifier avec l'Ukahuja; cfr note 249.

(256) Kirembwe est mentionné par Wissmann sous la graphie Milembue et Kilembwe (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* pp. 152, 167; *Zweite Durchquerung,* p. 170). Les Milembwe appartiennent aux Basonge. La localité se trouvait à une journée de marche au sud de Kawamba-Kitenge. En mars 1882, Wissmann y signale: « Ueberall der ungeheurere Reichtum an Elefanten » (*Unter Deutscher Flagge,* p. 166). BOONE, *Carte ethnique,* pp. 183-185, où sont citées une douzaine d'études de L. STAPPERS publiées dans *Kongo-Overzee* et dans *Zaïre.*

(257) *Kasongo babu yangu.* BRODE: Kasongo ist mein Grossvater. WHITELEY: Kasongo is related to me on my grandfather's side. T.T. se faisait passer pour le petit-fils d'une des sœurs de Kasongo Lushi; il lui serait apparenté par sa grand-mère (non pas par son grand-père, comme le dit la traduction anglaise). Kasongo Lushi aurait donc été son grand-oncle maternel. *Babu* signifie: grand-père, grand-mère, mais comme le note BRODE (p. 241), le Swahili a toute une série de *baba, mama* et *babu.* Cfr aussi B. LECOSTE, *La parenté. Terminologie en Kingwana,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* XVII (1949) 4, pp. 109-113; *Zaïre,* IX (1955), pp. 293-297; 403-405.

(258) Il y a un certain désaccord entre le récit de *Maisha,* § 89, et celui de *Maisha,* § 92. Selon le premier récit, Kasongo Lushi est le frère de Kina Daramumba et de Kitoto; selon le deuxième, il semble le frère de la mère de T.T. *Akazaliwa mama yangu. Hata nilipozaliwa mimi, akaniambia; kwetu mimi sultani mkubwa sana, na pembe kwetu nyingi sana na ndugu yetu mkubwa wetu Kasongo Rushie, Mwana Mapunga.* BRODE: So wurde meine Mutter geboren. Als ich geboren war, sagte sie zu mir: In meiner Heimat bin ich eine sehr grosse Herscherin... Und unser älterer Bruder heisst Kasongo Rushie Mwana Mapunga. WHITELEY: Then my mother was born. Later on, when I was born, she said to me that in her country the chief was very powerful and that there was much ivory there. Our (my) brother, the elder brother of Kasongo Rushie, was Mwana Mapunga. D'après ces traductions, il semble que c'est la mère de T.T. qui l'informa, mais le sujet réel de *akaniambia* est la grand-mère qui déclare: chez nous (*kwetu*), moi (*mimi*) (je suis) une grande cheffesse... et notre frère (était): notre aîné, (du nom de) Kasongo Rushie, fils de Mapunga. La grand-mère de T.T. pouvait se dire *sultani mkubwa sana* parce qu'elle était *ndalamumba.* T.T. n'avait pas dit qui était sa grand-mère: Kina ou Kitoto; mais dans son entretien avec Ribwe (*Maisha,* § 97), il avait déclaré explicitement que c'était Kina Daramumba. D'ailleurs, il était tout indiqué qu'il se fasse passer pour le descendant d'une *ndalamumba.* En soi, la prétendue descendance de T.T. de Mapunga n'était pas invraisemblable: au physique, T.T. était davantage Africain qu'Arabe. En outre, Livingstone nous rapporte un cas similaire à celui de l'enlèvement des sœurs du Kasongo Rushi: durant son séjour à Nyangwe en juillet 1871, il remarqua que, près de sa maison, vivait en esclavage une jeune femme venue d'aù-delà du Lomami: il était évident que dans son pays d'origine, c'était une grande dame;

à son fils, elle donnait le nom de *Mologwe* (chef), car le père de l'enfant y était chef (LIVINGSTONE, II, p. 131). Ce *Mologwe* est l'équivalent de *mulopwe,* prince de sang, chef, dans le kiluba du Centre (région du Lomami), et de *mulohwe* dans le kiluba-hemba (VERHULPEN, *Baluba,* p. 19).

(259) Ce Kingoingoi est sans doute à identifier avec Ngooyi Kabamba (Ngooyi, fils du chef Muana Kabamba Mukulu). Sous sa conduite, les Bena Mukengila, un des deux clans des Bamilembwe, traversèrent la Luvuba et se dirigèrent, dans la direction du sud-est, vers la Lomami. Ils traversèrent le pays des Belande, se rendirent maîtres d'une partie de leurs terres et s'emparèrent aussi terres des Baluba Shankadi, notamment de celles des Bena Kaseki et des Bena Kitshidinye. Ngooyi trouva la mort dans une guerre contre les Bena Musolo. L. STAPPERS, *Uit het verleden der Baamilembwe,* dans *Kongo Overzee,* XVII (1951) 1, pp. 5-7.

(260) « The Bakuss (*sic,* pour Bakusu) live near Lomamé... At my suggestion, the effect of a musket-shot was shown on a goat; they thought it supernatural, looked up to the clouds and offered to bring ivory to buy the charm that could draw lightning down... They stood in mute amazement looking at the guns, which mowed them down in large numbers. They thought that muskets were the insignia of chieftainship... some, jeering in the south (*sic,* pour mouth), called them big tobacco-pipes; they have no fear on seeing a gun levelled at them » (LIVINGSTONE, II, p. 122: 3 mai 1871).
« Guns appear to be almost totally unknown to the Warua, though they have exaggerated stories regarding them » (THOMSON, *African Lakes,* II, p. 125). « The natives around here told Selim (bin Mohammed) that when they first saw the Arabs with their guns, they decided among themselves that they were men from some other world in connection with the elements, as their guns, belching forth fire, ressembled the lightning and the report that followed reminded them of the thunder » (H. WARD, *My Life with Stanley's Rear Guard,* Londres, 1891, p. 65: 16 janvier 1888).

(261) *Vijee Karombwe* est l'équivalent de *Vidye Kalombo.* « Pour saluer leur grand chef, le Mulopwe, encore actuellement, les vieux Baluba s'écrient en se prosternant: « A Vidye Kalombo », exclamation à peu près équivalente de notre « Dieu soit loué », le terme Vidye s'appliquant au Grand Esprit, que le Mulopwe est censé incarner » (VERBEKEN, *Contribution à la géographie historique,* p. 5, n. 1). Parmi les titres du Kasongo suprême, Cameron donne celui de Vidié (CAMERON, II, p. 355). Vidye est le nom de Dieu (Mvidye Mukulu: l'Etre Suprême: VERHULPEN, *Baluba,* p. 159). De son côté, Campbell atteste: « They frequently address... a powerful chief as Lesa Mukulu, meaning: « Oh, great God » (CAMPBELL, *In the Heart,* p. 245). « The mode of saluting a chief of any status in the land is most elaborate... The visitor approaches bearing earth in his hand... Kneeling down opposite the chief he begins slowly to break the lumps into powder, looking up now and again at the chief most devotedly and saluting him. At last, after a good interval... out thunders the salute... Vidie Kalombo, which he accompanies with profuse rubbing of the body with the earth » (Journal de Crawford, 3 décembre 1893: TILSLEY, *Dan Crawford,* p. 312). COLLE, *Les Baluba,* II, pp. 495-497; *ibid.,* II, 459. Dans la chefferie Mulongo, le plaignant commençait par saluer la « cour » en ces termes: « Vidje, Vidje Kalombo ». La partie gagnante se retirait en criant: « Vidje Kalombo » (R. LANFANT, *Coutumes juridiques de la chefferie Mulongo,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* III (1935) 4, pp. 82-83). La même salutation était en usage à la cour du Kazembe: « Avidye kalombo » (KAZEMBE XIV, *Historical Traditions,* p. 75).

(262) Kungua Kawamba était sans doute le prédécesseur de Kitenge Kawamba, le chef des Bena Nguo, visité par Wissmann en mars 1882 et en février 1887 (cfr note 244). L'opposition de Kungwa Kawamba aux Arabes, mentionnée ici par T.T., explique sans doute la présence d'un représentant armé de T.T. chez son successeur Kitenge Kawamba en 1882 et les années suivantes.

(263) Le récit de *Maisha,* § 95, est passablement confus, du fait que les prisonniers restés aux mains de T.T., après la bataille avec Kingoingoi, chef de Kirembwe sont dits Watetera. Parmi les prisonniers, Pange Bondo obtient la libération des Wakahuja qui avaient aidé les Bena-Milembwe et les Bena-Nguo. Il nous semble que le rusé Pange Bondo a pu présenter les Bena-Milembwe et les Bena-Nguo non pas comme des Basonge, ce qu'ils étaient, mais comme des Batetela, afin de mieux se distancer des captifs et d'obtenir plus facilement la libération des Wakahuja dont il voulait devenir le chef.

(264) Msange, selon T.T. signifie: rassemblement. De fait, en lingala, le verbe *kusangana* signifie: se réunir, se rassembler. Msange peut s'identifier avec Mussangi, un village abandonné que Wissmann traversa le 17 janvier 1887. Selon l'explorateur allemand, le village avait été abandonné à cause de la petite vérole et aussi parce que ses habitants craignaient des représailles pour avoir tué des hommes au service de l'Arabe Kakatumona (M. LUWEL, *Un plan d'action,* p. 89).

(265) Sur les Basonge ou Basongye, cfr C. VAN OVERBERGH, *Les Basonge,* Bruxelles, 1908; A. SAMAIN, *Les Basonge,* dans *Congo,* 1924, t. I, pp. 48-52; MAES-BOONE, pp. 170-174. BOONE, *Carte ethnique,* pp. 211-219. Les Bena-Sala, les Bena-Kapua, les Bena-Sangue, les Bena-Kombi formaient des sous-tribus des Basonge, établis sur la rive droite du Lomami, au sud des Batetela, avec lesquels, lors du passage de T.T. ils vivaient en inimitié.

(266) Ribwe peut sans doute s'identifier avec le futur chef du village Dibwe (Dibue), situé à quelque distance de la rive droite du Lomami, au sud-ouest de Lusuna. En 1887, Wissmann le présente comme tributaire de T.T. (*Zweite Durchquerung,* p. 157). La *Maisha* le décrit comme un grand gaillard orgueilleux (BRODE: ein Riesenkerl; WHITELEY: a great hefty chap). Cette description concorde assez bien avec celle laissée par Michaux: « Le chef (du grand village de Dibué)... est un grand bel homme dans la force de l'âge » (O. MICHAUX, *Carnet de campagne,* p. 185). Ce Dibwe n'est pas à confondre avec le Dibwe situé entre le Sankuru et la Lubefu. HINDE, *The Fall,* p. 99: Dibui.

(267) Sur les Wakusu, qui habitent au nord-est des Batetela, cfr MAES-BOONE, pp. 87-90. BOONE, *Carte ethnique,* pp. 91-95. Ici pourtant, il s'agit plutôt des Ankutshu qui étaient aussi désignés sous le nom de Bankusu ou Wakusu. MAES-BOONE, pp. 147-149; BOONE, *Carte ethnique,* pp. 223-233.

(268) « Dans la région qui avoisine Kitete vivent des Bakusu » (MAES-BOONE, 185-186). D'après le rapport de Dhanis (7 février 1905), les Arabes établirent Ngongo Leteta comme « sentinelle » auprès de Kitete (VAN ZANDIJCKE, *Pages d'histoire du Kasayi,* p. 126). Ngongo Leteta aida le chef Kitete à vaincre son rival Kitate la Kusu, le grand chef des Bapina (J. OKITO, *Notes historiques sur la vie de Ngongo Luteta,* dans *Communauté,* 16 oct. 1957, p. 7). D'après la carte de HINDE, *The Fall of the Congo Arabs,* Kitete se trouvait à quelque distance de la rive droite du Lomami, à l'est de Lusuna et au nord-est de Ngandu, la capitale de Ngongo Leteta. R. DE ROUCK, *Atlas géographique et historique du Congo Belge,* Bruxelles, 1947, carte 15, donne: Kibete. Le Kitete de la *Maisha* n'est pas à confondre avec Kitete, situé à mi-chemin entre Kasongo et Kabambare (cfr LIVINGSTONE, II, pp. 144-145; STANLEY, *Diaries,* p. 131; WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* p. 208; TRIVIER, pp. 170-171).
Par Refu, il faut sans doute entendre la localité Lubefu, situé sur rivière du même nom, affluent du Sankuru. Les habitants de la rive droite de la Lubefu se désignaient sous le nom d'Akuchu. Bushir ben Habib se rendit donc d'abord chez Kitete; continuant sa marche vers l'ouest, il fut attaqué et tué par les Akuchu de la région de Lubefu.

(269) En février 1886, lors de sa reconnaissance du Sankuru, l'explorateur allemand Wolff, trouva non loin du confluent Sankuru-Lubefu (qu'il appelle

Lomami) le trafiquant noir Nzappu-Nzappu, en compagnie d'Arabes et de Wanyamwezi. WISSMANN, *Zweite Durchquerung,* pp. 37-38; L. WOLFF, *Explorations sur le Kasai supérieur et le Sankuru,* dans *Bull. Soc. royale belge de Géogr.,* XII (1886), p. 34; C.S.L. BATEMAN, *The First Ascent of the Kasai,* Londres, 1889, p. 94. Ce point, le plus occidental de la pénétration arabe, fut peut-être atteint lors de l'expédition punitive racontée ici par la *Maisha.* Cfr aussi: P. TIMMERMANS, *Les Sapo Sapo près de Luluabourg,* dans *Africa-Tervuren,* VIII (1962) 1-2, pp. 29-53. Le cannibalisme des Ankutshu est confirmé, entre autres, par M.W. HILTON-SIMPSON, *Land and Peoples of the Kasai,* Londres, 1901, qui intitule le chap. IV, pp. 115-152: *With the Bankutu Cannibals,* (Bankutu est un des noms des Ankutshu).

(270) Selim ben Mohammed raconta à Ward: « The caravan set out marching to a large town named Kahoa, the chief of which was named Banzi Bondo. Here Tippo Tip halted, formed a camp, and became great friends with Banzi Bondo's brother, with whom he entered into negociations for the purchase of ivory, the terms being that the chief's brother should be intrusted with merchandise, and should proceed personally among the villages, purchasing on Tippo Tib's account, and that he should receive a percentage in goods, according to the extent of his purchases. This arrangement succeeded admirably, as the brother of Banzi Bondo was known as Tippo Tib's ally, and so fearful were the surrounding tribes that Tippo Tib should raid them, that they sought by presents and ivory to his brother to bribe him to keep his Arab friend at a distance. Upon Banzi Bondo's return after his successful expedition, Tippo Tib was greatly pleased and surprised at the quantity of ivory he had obtained, and questioned him narrowly as to the district in which he had been purchasing. After some hesitation, he was informed that the most of the tusks came from Mbali, a place not far distant from Manyuema » (WARD, *Five Years,* pp. 182-183).

(271) *Nikakaa miaku mitatu Utetera hapeleka watu Marera.* BRODE: Ich blieb drei Jahre in Utetera, dann sandte ich Leute nach Marera. WHITELEY: I stayed three years in Utetera; I sent men to Marera. Nous traduisons: la troisième année. En effet, lors de sa rencontre avec T.T. au début d'août 1874, Cameron apprend que T.T. « marched to his present camp... He had settled there for nearly two years » (CAMERON, II, p. 12). Cette information nous permet de dater l'établissement de T.T. chez Kasongo Lushi vers le milieu de 1872. En 1874, la troisième année, il se mit en route pour le Malela.

(272) Le chef Lusuna habitait la région de Malela, à quelque deux journées de marche de la rive gauche du Lualaba, à la hauteur de Nyangwe. Son village se trouvait sur la rive droite de la Moadi (Moari). Cameron visita ce village le 29 août 1874 (CAMERON, II, pp. 15-19). Quand Wissmann y logea, le 23 mars 1882, il y reçut la visite de gens de T.T. (*Unter Deutscher Flagge,* pp. 170-171). Selon Wissmann, les Bena Malela étaient des Wakusu, et comme tels, appartenaient à la grande tribu des Wasongora. VAN OVERBERGH, *Les Basonge,* carte *in fine,* les place dans le territoire des Batetela; SAMAIN, *Les Basonge,* a.c., p. 48, les considère comme une sous-tribu des Basonge, sous le nom de Bena Madela. En février 1887, Wissmann visita de nouveau le village de Lusuna (*Zweite Durchquerung,* p. 174). Sur la prise de Lusuna par Michaux le 8 décembre 1892, lors de la campagne arabe, cfr O. MICHAUX, *Carnet de Campagne,* p. 186. Selon S.L. HINDE, *The Fall,* p. 124: « The old Lusuna... had died a few months before our arrival and his successor was a mild man of very different stamp ». A. MOELLER, *Les grandes lignes des migrations des Bantous,* Bruxelles, 1936, pp. 151-153.

(273) Mpiana Nguruwe est aussi mentionné par Selim ben Mohammed qui raconta à Ward que « the three former kings, Rusuna, Ngrue and Chupa... paid tribute in slaves and ivory » (WARD, *Five Years,* p. 185). Ngrue est une autre graphie pour Nguruwe. Dans ses *Bemerkungen* (24 mars 1887), insérées dans son Journal, Wissmann mentionne Kangulube, sur le Lomami, à 6 h. de marche

de Kasongo Lushi (cfr M. LUWEL, *Un plan d'action,* p. 94). Ce Ka-Ngulube est à identifier aussi avec Nguruwe, le préfixe *ka* étant l'équivalent de *cha* (père, chef). Quant au titre Mpiana, il s'écrit le plus souvent comme *Piani* et signifie: successeur (*ku-pyana* = succéder; *mpyana* = successeur). Cfr VERBEKEN, *Contribution à la géographie historique,* p. 51, n. 1. Selon VAN OVERBERGH, *Les Basonge,* p. 461 « Piani veut dire: qui remplace. Piani Ngoie signifie: celui qui a remplacé Ngoie ». Bon nombre de chefs portent ce titre: Piani Lombe, Piani Lugari, Piani Senga, etc. Selon les *Notes historiques sur la vie de Ngongo Leteta,* recueillies par J. Okito, Nguruwe avait donné sa fille en épouse à Ngongo Leteta; pourtant, pendant le voyage de T.T. à Zanzibar (vers 1880), les Arabes de Kasongo chargèrent Ngongo Leteta de châtier Nguruwe qui s'était révolté. Ngongo Leteta attaqua et tua son beau-père, dont le village se trouvait au nord de Lusuna. Cfr *Communauté,* n° 18 (16 janvier 1958). Trivier mentionne un « chef Manyema Peana », venu à Kasongo, le 25 mars 1889 (TRIVIER, *Mon voyage,* p. 132). Il se peut que ce Peana soit le « nouveau » Mpiana Nguruwe, vassal de T.T., venu rendre hommage à son suzerain.

(274) En septembre 1874, Cameron mentionne en passant le frère de Lusuna, mais il ne donne pas son nom. CAMERON, II, p. 16.

(275) Le plus souvent Livingstone appelle le fleuve: Lualaba (LIVINGSTONE, II, pp. 55, 65, 70 et *passim*) sans ignorer que les habitants du Manyema le nommaient « Lualubba » (*Ibid.,* II, p. 193). Etant encore à Ujiji, Cameron apprit en mai 1874, qu'en aval de Nyangwe le fleuve était nommé Ugarrowwa (CAMERON, I, p. 310). Ailleurs, il donne la graphie: Ugarrowa, tout en ajoutant que c'était là la prononciation des Arabes (*Ibid.,* II, p. 10). Quant à Stanley, dans une lettre écrite à Nyangwe, le 1er novembre 1876, il remarqua que les riverains de l'endroit nommaient le fleuve: Lu-al-awa ou Lu-al-uwa. Quand les hommes de Mwinyi Dugumbi pénetrèrent au Manyema, il leur semblait entendre: U-gal-owa, Ugalawa. Dans la bouche des Arabes, Ugalowa devint Agarowa (STANLEY, *Despatches,* p. 339). Dans une autre lettre, Luanda, 5 septembre 1877, Stanley revient sur les divers noms du fleuve à Nyangwe. Les Arabes et les Wangwana le nomment Ugarowa ou Logarawa (LIVINGSTONE, I, p. 226, 7 août 1867); les porteurs Waguha prononcent: Lualaba, en mettant l'accent sur la deuxième syllabe. Les riverains de Nyangwe, en mettant également l'accent sur la deuxième syllabe, l'appellent: Lualawa, tandis que les Wagenya du nord prononcent distinctement: Ruarowa (*Ibid.,* p. 364). En aval du confluent du Lomami (= Loeki), le fleuve était appelé: Lowa (*Ibid.,* p. 380). Dès 1873, Cameron proposa de donner au Lualaba, estimé identique au Congo (Zaïre), le nom de Livingstone, en l'honneur de l'illustre missionnaire-explorateur écossais qui fut le premier Européen à atteindre son cours supérieur. Dans sa lettre du 1er novembre 1876, Stanley proposa le même nom, mais déjà en mai 1877, la très influente *Royal Geographical Society* de Londres formula de graves objections, arguant que l'hydronyme Congo était d'un usage courant depuis trois siècles. Cependant durant quelque temps, Stanley continua à appeler le fleuve du nom de Livingstone; ainsi dans son ouvrage *Through the Dark Continent,* Londres, 1878. Une société missionnaire anglaise, la *Livingstone Inland Mission* (L.I.M.) adopta aussi le nouvel hydronyme. Entré au service de Léopold II, Stanley revint à l'ancien nom Congo, car le roi n'aimait ni le nom Zaïre, qui rappelait trop les « droits historiques » des Portugais sur les deux rives du bas-fleuve, ni le nom Livingstone, qui associait trop les Anglais à la grande voie de pénétration vers le cœur du continent qu'il entendait monopoliser. BENNETT, *Despatches,* p. 339, n. 9. A. VERBEKEN - M. WALRAET, *La première traversée du Katanga,* p. 58, n. 1, interprètent l'hydronyme Lualaba comme: la rivière (lu) du (a) pays Luba, Rua, Uruwa. Cfr aussi P. MARECHAL, *Zaïre, contribution à l'histoire d'un nom,* dans *Africa-Tervuren,* XIX (1973) 2, pp. 33-51.

(276) Le 12 avril 1882, Wissmann arriva chez les Bena Samba; ils appartenaient à l'ethnie des Wakusu, étaient tributaires de l'Arabe Abed ben Selim et faisaient un commerce considérable du sel (*Unter Deutscher Flagge,* pp. 179-180).

« Das salzreiche Land der Bena Samba » (*Zweite Durchquerung,* p. 179 et carte *in fine*). Selim ben Mohammed raconta à Ward que T.T., parti de chez le Kasongo Lushi vers Nyangwe, rencontra quelque opposition « at a village named Isamba, but he speedily routed its inhabitants and proceeded on his way » (WARD, *Five Years,* p. 184).

(277) Ibari, selon *Maisha,* § 120, était la région du Kasongo Lushi. Aussi selon le récit que fit T.T. à Stanley, sur ses relations avec Cameron, l'Imbarri était la région où se trouvait le village de Kasongo Lushi (STANLEY, *Dark Continent,* II, pp. 77, 120. Autre graphie: Mbali; cfr Selim ben Mohammed dans WARD, *Five Years,* p. 183. VAN OVERBERGH, *Les Basonge,* carte *in fine,* donne: Bena Imbadi.

(278) Déjà en 1860, le métis arabe Mwinyi Dugumbi s'était établi à Nyangwe sur la rive droite du Lualaba; il y fut suivi par Abed ben Selim. Livingstone, le premier Européen à atteindre Nyangwe, y résida du 29 mars au 20 juillet 1871, essayant en vain d'obtenir des pirogues pour descendre le fleuve. (LIVINGSTONE, II, pp. 111-140). Cameron décrit la ville, où il fut de passage au mois d'août 1874 (CAMERON, I, p. 378; II, pp. 1-13). A son tour, Stanley nous informe sur la grande base d'opération des Arabes; cfr ses trois lettres écrites de Nyangwe, le 28 et le 30 octobre et 1er novembre 1876: STANLEY, *Despatches,* pp. 317-340. Lors de sa première traversée de l'Afrique, Wissmann y résida du 15 au 23 avril 1882 (*Unter Deutscher Flagge,* pp. 184-192), puis de nouveau, lors de sa deuxième traversée, du 15 au 22 février 1887 (*Zweite Durchquerung,* pp. 175-181). Cfr aussi TRIVIER, *Mon Voyage,* pp. 119-125. La ville fut enlevée aux Arabes le 4 mars 1893: HINDE, *The Fall of the Congo Arabs,* pp. 168-177.

(279) « The headman among them... is Muinyi Dugumbi. Tanganyika said that Muinyi Dugumbi was regarded as headman by the natives » (CAMERON, II, pp. 2-3). Nous ignorons le nom arabe de Mwinyi Dugumbi; il fut aussi surnommé par les Africains: Molemba-Lemba (STANLEY, *Dark Continent,* II, p. 120). Originaire de Winde, il serait arrivé à Nyangwe vers 1866. Les premiers explorateurs le mentionnent tous: LIVINGSTONE, II, 24, 64, 70, 101 (Molembalemba), 176, 178; CAMERON, II, pp. 2-3; STANLEY, *Despatches,* pp. 321, 339; *Diaries,* p. 134; *Dark Continent,* II, pp. 117-118; WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* pp. 117, 185. En mars 1882, Wissmann rapporte la mort de Mwinyi Dugumbi. Selon Stanley, il possédait de 110 à 120 femmes.

(280) Abed ben Salum el-Khaduri, surnommé Tanganyika, est nommé Abed (Ebed) tout court par Livingstone, qui le trouva à Nyangwe le 29 mars 1871: « Abed said that my words against bloodshedding had struck into him and he had given orders to his people (ses hommes envoyés au-delà du Lualaba, vers la Loeki) to give presents to the chiefs, but never fight unless actually attacked » (LIVINGSTONE, II, p. 111). Cfr *ibid.,* II, 96-97; 111-125. Il est décrit par Cameron en août 1874 à Nyangwe: « a fine white-headed old Arab, commonly known as Tanganyika... We very shortly became great friends » (CAMERON, I, p. 378; II, pp. 2-3, 8). Fin octobre 1876, Stanley le trouva encore à Nyangwe (STANLEY, *Despatches,* pp. 322, 333, 364; *Dark Continent,* II, p. 116). Abed ben Salum y accueillit aussi Wissmann en 1882. Ce dernier déclare que Abed ben Salum fonda le poste de Nyangwe en 1860; par après, il y fut rejoint par Dugumbi et plus tard encore par Juma ben Salim (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* pp. 185-186; et aussi: pp. 179, 184, 189-190, 192, 194, 196). « Schech Abed-Salim ist ein schlanker, mittelgrosser, schöner Mann von ca. 70 Jahren, mit weissen Vollbart, gelbich-weisser Hautfarbe, scharfem und kühn geschnittenen Gesicht, elastischen Gange und würdigem Benehmen. Die schwarz gemalten Augenbrauen und unteren Augenlider beweisen dass der Patriarch trotz seines Alters eitel auf sein Ausseres ist » (*Ibid.,* p. 185). A son retour aux Stanley Falls fin novembre 1883, Stanley trouva que les hommes de Abed ben Salum l'y avaient précédé (STANLEY, *The Congo,* II, p. 144). Dans une lettre au sultan de Zanzibar, 16 mai 1884, Abed

ben Salum déclarait avoir déconseillé à Stanley la fondation d'un poste aux Falls (CEULEMANS, *La question arabe,* p. 60, n. 2). Lors de sa deuxième arrivée à Nyangwe en février 1887, Wissmann apprit que Abed ben Salum avait été forcé de rentrer à Zanzibar sur ordre du sultan, pour y payer enfin d'anciennes dettes à ses prêteurs indiens (WISSMANN, *Zweite Durchquerung,* p. 175). En route pour la Côte, il se trouva à Ujiji en mars 1886 (GLEERUP, *T.N.R.,* n° 58-59 (1962), pp. 131-132). « The father of Said bin Abéde... died on his way to Muscat » (JAMESON, p. 251; Kasongo, avril 1888). Sur les hommes de Abed ben Salum opérant sur le haut Aruwimi, cfr STANLEY, *Darkest Africa,* I, p. 338; PARKE, *My Personal Experiences,* pp. 104, 124; D. MIDDLETON (éd.); *The Diary of A.J. Mounteney-Jephson,* p. 168.

(281) Mtagamoyo ou Mwinyi Mtagamoyo ben Sultan est plus connu sous le nom de Mwinyi Mohara. Ce furent ses hommes qui, le 15 juillet 1871, exécutèrent, en présence de Livingstone, le révoltant « massacre du marché de Nyangwe » (LIVINGSTONE, II, pp. 135-137). Cfr aussi: STANLEY, *Despatches,* pp. 117, 321-322; *Dark Continent,* II, pp. 100-106. En 1882, il était à Nyangwe le réprésentant des fils du défunt Dugumbi (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* p. 185). D'après les informations fournies par Hodister et Tobback, Mwinyi Mtagamoyo ben Sultan Wakasine (Mohara ou Minde) était chef de Nyangwe et de tout le pays situé à l'est du Lomami, au nord du lac Landji et au sud de Riba-Riba; il serait né à Bagamoyo vers 1820. Au moment où ce métis arabe entra en guerre contre l'E.I.C., il aurait possédé 10.000 esclaves et 5.000 fusils (*Le Congo Illustré,* 1892, pp. 130-131; 1894, pp. 18-19). Il trouva la mort sur le champ de bataille, le 8 janvier 1893 (HINDE, *The Fall of the Congo Arabs,* pp. 131, 141-149). Cfr aussi TRIVIER, *Mon Voyage,* pp. 119-125; STUHLMANN, p. 599, le dit originaire de Winde; LOPASIC, *Lerman,* p. 147, le mentionne comme: Munie Muarra, (Kinde). Notice biographique: M. COOSEMANS, *Mohara,* dans *Biogr. Col. Belge,* II, col. 708-710.

(282) Le drapeau rouge du sultan de Zanzibar, arboré dans un village, signifiait que cette localité était réservée à l'exploitation commerciale d'un congénère arabe, dont le monopole était à respecter. Vers 1880, le pavillon rouge devint le symbole d'une mainmise politique du sultan de Zanzibar sur l'intérieur de l'Afrique. « Pour affirmer sa domination, le gouverneur (arabe de Tabora) a fait dresser *en terre,* vis-à-vis de sa demeure un mât de pavillon au sommet duquel flotte le drapeau rouge de Zanzibar et défense est faite de hisser ainsi toute autre bannière; il est loisible aux Européens d'accrocher un fanion au toit de leur tembé, mais non de le fixer dans le sol, car aux yeux des Arabes, cela indique la prise de possession du terrain » (BURDO, *De Zanzibar,* p. 305). Sur le conflit entre Arabes et missionnaires de la L.M.S. au sujet du drapeau anglais, à Ujiji, en août 1879, cfr HORE, *Tanganyika,* pp. 95-97. Plus tard, dans le voisinage des stations de l'E.I.C., une bande blanche était ajoutée au drapeau rouge, afin de lui faire perdre tout caractère politique (A. HODISTER, *Les Arabes sur le Haut Congo,* dans *Le Mouv. Géogr.,* VIII (1891) n° 19, p. 84). « A red flag with a white strip near the staff » (WARD, *My Life with Stanley's Rear Guard,* p. 90).

(283) Seyyid Majid était mort à Zanzibar le 7 octobre 1870. COUPLAND, *Exploitation,* pp. 87-88. Son frère, Seyyid Bargash lui succéda (1870-1888). Sur le cyclone du 15 avril 1872 qui, entre autres, causa d'énormes dégats aux plantations de girofliers de l'île de Zanzibar, cfr COUPLAND, *Exploitation,* pp. 55-57. Etant à Tabora, Livingstone y apprit le 24 juillet 1872 « the great damage done by a cyclone at Zanzibar to shipping, houses, cocoa-nut palms, mango-trees, and dhows » (LIVINGSTONE, II, p. 223).

(284) Il s'agit de la guerre qui avait éclaté en mai 1871 entre les Arabes de Tabora et Mirambo, le grand chef d'Urambo. Cfr N.R. BENNETT, *Mirambo of Tanzania, 1840-1884,* New York, 1971, pp. 47-68.

(285) Cameron arriva à Nyangwe au début du mois d'août 1874, mais il ne précise pas le jour (CAMERON, I, p. 377; II, p. 11). R. CAMBIER, *Cameron,* dans

Biogr. Col. Belge, I, col. 206-211. Said ben Mohammed el-Mazrui qui accompagna Cameron à Nyangwe est mentionné par lui sous le nom de « Syde Mezrui » (CAMERON, I, pp. 310, 332, 374; II, p. 2).

(286) La ville de Kasongo, en amont de Nyangwe, située à l'intérieur, à 15 km. de son port fluvial Mikete (TRIVIER, *Mon Voyage,* pp. 127, 250), devait son nom au chef des Mamba, le Kasongo Luhusu. Le premier Arabe à s'établir à Kasongo fut un métis de Zanzibar, nommé Kurukuru. Il y fut suivi bientôt par Bwana Nzige (cfr infra) qui introduisit la culture du riz (M. DE LA SALETTE, *Kasongo,* Anvers, 1948). DALLONS-CORNET, *L'arrivée des Arabes dans la région de Kasongo,* dans *Bulletin Militaire* (Léopoldville), n° 37 (1949), pp. 525-536. Lorsque Livingstone visita le village de Kasongo (27-29 juillet 1871), il y trouva déjà un camp arabe; le chef Kasongo, en possession de quatre fusils, commençait à opérer à son propre compte. (LIVINGSTONE, II, pp. 143-145). En juillet 1874, Cameron constata que « at Kwakasongo (= Kasongo) there is an Arab settlement of some size, three white Arabs besides many half-castes and Wamerima (gens de la Côte) being there. They have good houses and live comfortably, whilst they send out their caravans composed of slaves and Wanyamwezi pagazi » (CAMERON, I, p. 373). Wissmann visita Kasongo du 26 au 28 avril 1882 (*Unter Deutscher Flagge,* pp. 192-194) et de nouveau du 2 au 7 mars 1887 (*Zweite Durchquerung,* pp. 183-186). « Tout au contraire de Nyangwe, Kasongo fait l'effet d'une ville; les maisons s'alignent pour former des rues, l'emplacement est assez restreint, parce que la vallée y est étroite et jardins et champs se trouvent en dehors de la ville autour des fermes disséminées dans les environs. C'est un centre de commerce important pour l'ivoire et les esclaves » (O. LENZ, *L'expédition autrichienne,* p. 226). Cfr aussi TRIVIER, *Mon Voyage,* pp. 127-162. La ville fut conquise sur les Arabes par les forces de l'E.I.C., le 18 avril 1893. Cfr HINDE, *The Fall,* pp. 180-188.

(287) Cameron raconte qu'à son passage à Kasongo, il y avait un Arabe ayant à son service 600 porteurs Wanyamwezi, tous armés de fusils. Dans ses magasins étaient stockées plus de 15 tonnes d'ivoire (CAMERON, I, pp. 373-374). Cet Arabe anonyme était Mohammed ben Said, surnommé Bwana Nzige, le demi-frère germain de T.T. Dans le récit de sa rencontre avec Cameron, que T.T. fit à Jameson le 29 avril 1888, il est plus explicite que dans sa *Maisha:* « Tippu then came to Nyangwe, where he found Cameron, who wished to go down the Congo, but the Arabs of Nyangwe refused to help him in any way; so he asked Tippu-Tib to take him back to his country south of the Congo, but Tippu-Tib told him he wished to go to Kassongo, to his brother Nzige. Cameron however, asked him so often that at last he took him back to his country, where they met some Portuguese, with whom Cameron eventually travelled towards Loanda » (JAMESON, p. 280).

(288) Cameron a raconté sa rencontre et son accord avec T.T.: CAMERON, II, pp. 12-27. L'avant-garde de T.T. atteignit Nyangwe le 17 août 1874; après deux jours, T.T. arriva en personne. Lors d'une visite à Cameron, il déclara qu'il avait son camp à une dizaine de jours, près des rives du Lomami. Une fois arrivé à cet endroit, il lui procurerait des guides qui le conduiraient au-delà du Lomami vers le « lac Sankorra ». Le 26 août 1874, Cameron traversa le Lualaba et le lendemain, il accompagna T.T. vers Lusuna. Il parvint au village de Lusuna le 29 août, puis après un repos de deux jours, il se remit en route pour arriver, le 3 septembre, au camp de T.T. établi à 2 milles du village du Kasongo Lushi. Le 5 septembre 1874, T.T. et Cameron reçurent la visite solennelle du Kasongo (Lushi). Celui-ci promit d'obtenir du chef de la rive opposée du Lomami le libre passage pour Cameron. Le surlendemain, Cameron se rendit chez le Kasongo Lushi où il apprit que le chef en question refusait tout passage aux étrangers armés de fusils. Ne voulant pas forcer le passage, Cameron décida de se rendre au « lac Sankorra » par un détour. T.T., sachant que des Portugais étaient arrivés près de la capitale de l'Urua, proposa à Cameron de l'y faire conduire; il supposait que ces commerçants y

étaient venus du lac Sankorra et que, par leur intermédiaire, Cameron pourrait l'atteindre lui aussi, par l'ouest. CAMERON, II, pp. 20-26.

(289) « Tippu Tip offered me the services of three Waura guides who had come from the south with him. They were Mona Kasanga, headmen and son of a chief on lake Kawamba, M'Nchkulla, one of the headmen of a village, called Mukalombo, and Kongwe, of no particular rank or status... Besides these, Tipo-Tipo also sent one of his leading men to journey ten days with me on the road » (CAMERON, II, pp. 26-27).

(290) A la mort d'Ilunga Kabale, son fils aîné, Maloba Konkola, devint *mulohe,* mais après trois mois de règne, il fut battu et décapité par son frère Kitamba. Celui-ci parvint à se défaire de son frère Kumwimba Kayeye, mais après un an, il fut, à son tour, vaincu et décapité par Kasongo Kalombo. Cfr VERHULPEN, *Baluba,* p. 102 et *Maisha,* § 160. Le Kasongo Karombo était le cinquième fils d'Ilunga Kabale; il régna de 1865 à 1885 (selon VERHULPEN, *Baluba,* p. 137) ou, mieux, de 1870 à 1880 (selon WILSON, *Long Distance Trade, a.c.,* p. 577). Sa résidence (*kilemba*) se trouvait sur la rive droite du Lomami. Cameron y résida de la fin du mois d'octobre 1874 jusqu'au 10 juin 1875 (CAMERON, II, pp. 50-146). Cameron ne donne pas le nom propre du chef, se contentant de le désigner de son titre honorifique, commun à beaucoup de chefs: Kasongo. Toutefois, il déclare que le père du Kasongo se nommait Bambarré (*Ibid.,* II, pp. 66-67; sur la carte: Kasounga Kambarre). Ce Bambarré semble une graphie défectueuse de Kabale (Ilunga Kabale). En parlant d'un de ses guides Warua, le nommé M'Nchkulla, Cameron déclare qu'il était un chef (subalterne) du village Mukalombo. Le nom Mukalombo désigne sans doute un habitant du village du chef, le Kasongo Kalombo (*Ibid.,* II, pp. 16, 49, 50). Delcommune visita le successeur de Kasongo Kalombo en juillet 1891; il lui attribue le même nom (DELCOMMUNE, *Vingt années,* II, pp. 130-182); lettre de Diderrich, 13 septembre 1872, dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* V (1893), pp. 60-62.

(291) T.T. semble insinuer que ses hommes accompagnèrent Cameron jusqu'à Kilemba, la résidence du Kasongo Kalombo. En fait, ils ne devaient escorter Cameron que durant dix jours, et non le mener jusqu'en un endroit précis. Aussi quittèrent-ils l'explorateur le 22 septembre (CAMERON, II, pp. 29-30).

(292) Par « Portugais », T.T. entend non seulement des Portugais au sens strict mais aussi des Luso-Africains métis et des Africains portugalisés. A Kilemba, Cameron rencontra un tel « Portugais »: c'était un certain José António Alvez, trafiquant noir, originaire de Dondo sur le Kwanza (Angola). Il était habillé à l'Européenne et parlait le portugais; après avoir parcouru l'intérieur pour les Portugais, il trafiquait à présent pour son propre compte et avait son quartier général à Cassanji (CAMERON, II, pp. 57-58). En août 1860, Livingstone l'avait rencontré à Sesheke sur le Zambèze (J.P.R. WALLIS (éd.), *The Zambesi Expedition of D. Livingstone,* Londres, 1956, II, pp. 260-261).

(293) Cameron atteignit la côte atlantique le 7 novembre 1875, à Benguela (*Ibid.,* II, p. 268). T.T. avoue ignorer l'endroit précis où Cameron déboucha sur l'océan; il avait sans doute appris (par Juma Merikani) que José António Alvez comptait aller à Bihé, d'où Cameron pourrait se rendre en deux ou trois semaines, soit à Benguela soit à Luanda (*Ibid.,* II, p. 86).

(294) Mwinyi Dade (Mwinyi Dadi: *Maisha,* § 121) est aussi appelé Mwinyi Dadi ben Mdoe (*Maisha,* § 138, 155). Il résidait auprès du Kasongo Lushi, à Mbali (Ibari). Selon J. OKITO, *Notes historiques sur la vie de Ngongo Leteta,* dans *Communauté* (bimensuel de Luluabourg, actuellement Kananga), 1er octobre 1957, p. 7, son nom africain était Tshungu. Nous pouvons donc l'identifier avec Kihungo, un des quatre Arabes dont Wissmann, le 9 février 1882, apprit la présence sur le Lomami (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* p. 143). Arrivé près du village du Kasongo Lushi, Wissmann, le 20 mars 1882, reçut la visite de quatre hommes de

T.T.: un homme de Zanzibar avec trois esclaves. Cet « homme de Zanzibar » était sans doute Mwinyi Dadi ben Mdoe (*Ibid.*, pp. 168-169). Mwinyi Dadi mourut en 1884 et fut remplacé par son fidèle serviteur Ngongo Leteta: cfr infra: *Maisha*, § 155.

(295) Mohammed ben Saïd el-Murjebi, plus connu sous son surnom africain Bwana Nzige (Seigneur Sauterelle), était le demi-frère germain de T.T. Dans sa lettre de Nyangwe, 28 octobre 1876, Stanley le dit résidant à Mama Mamba, c.-à-d. à Kasongo (cfr note 281): STANLEY, *Despatches*, pp. 321-322, 342, 364. Wissmann, le 27 avril 1882, le trouva à Kasongo, où il était le plus important de six Arabes, la plupart des parents de T.T.; il le confond avec Saïd ben Habib: « Saïd-bin-Abibu, Bwana Nsinge genant » (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge*, p. 194). Bwana Nzige fut un des principaux instigateurs de la destruction de la station de l'E.I.C. aux Stanley Falls en août 1886 (COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo*, pp. 429-463). Lors de sa visite à Kasongo en avril 1889, Trivier estimait que Bwana Nzige pouvait avoir de 45 à 50 ans (TRIVIER, *Mon Voyage*, pp. 128, 139, 146-148); il l'appelle: « Hameth ben Saïd ben Hamadi Limariabi »: *ibid.*, p. 162. Bwana Nzige était le père de Rashid ben Mohammed ben Saïd (cfr infra: *Maisha*, § 177). Lors de la campagne arabe, il s'efforça d'apporter des secours à Rumaliza, mais sa caravane fut interceptée (décembre 1893) et, après la prise de Kabambare, il se retira à Zanzibar (HINDE, *The Fall*, pp. 238-239). Il y mourut au début du siècle (BRODE, *Story*, p. 102). Cfr aussi Lerman (LOPASIC, p. 145: N'ziga Mohammed ben Saïd (Hamedi ben Marjebi) et *Le Congo Illustré*, 1894, p. 18: Mohammed ben Saïd ben Hamed. *Dark Continent*, II, pp. 118-119.

(296) Kihandai est à identifier avec la rivière Kahembai, un affluent de gauche de la Kunda, laquelle se jette dans le Lualaba, un peu en amont de Nyangwe. Cfr LIVINGSTONE, II, pp. 109, 142-143 et la carte *in fine:* Kahambai. Stanley confirme ce que dit la *Maisha* au sujet du désir qu'éprouvaient les Arabes de Nyangwe de garder T.T. auprès d'eux: « The Arabs of Nyangwe, when they first heard of the arrival of Tippu-Tib at Imbarri from the south, were anxious to count him as their fellow-settler, but Tippu-Tib had no ambition to become the chief citizen of a place which could boast of no better settlers... he therefore proceeded to Mwana Mamba's, where he found better society with Mohammed bin Sayid, Sayid bin Sultan, Mse Ani and Sayid bin Muhammed el Mezrui » (STANLEY, *Dark Continent*, II, p. 120).

(297) Kihogo se trouvait entre Bena-Ngongo et Kankumba (rive sud de la Nkunda). En route de Kasongo vers Nyangwe, Stanley traversa le village le 25 octobre 1876: « Came to Ki-hogo » (*Dark Continent*, II, p. 545).

(298) Sur la carte de LIVINGSTONE, *in fine*, Kabanga est localisé sur la rive droite de la rivière Kahambai, au sud de Nyangwe. Livingstone y passa le 25 juillet 1871 (*Ibid.*, II, p. 142: Lobango). En route de Nyangwe à Kasongo, Jameson, le 11 avril 1888, annote: « Kabanga, a large native village... marks the boundary of Tippu-Tib's territory on the river, all above it being his » (JAMESON, p. 249). De son côté, Trivier écrit: « Kabanga (par un b) et non pas Kaouenga comme le portent les cartes étrangères. Le village est situé dans les terres, à environ un mille du Congo. Traversant par une route large et parfaitement tracée, les champs de riz, de manioc, de canne à sucre, j'y arrivai bientôt et je fus reçu par le chef Moueni-Mourenda... Arabe » (TRIVIER, *Mon Voyage*, pp. 126-127). Trivier fait sans doute allusion à la carte de Wissmann (*Unter Deutscher Flagge, in fine*) qui porte Kawanga. « Wir lagerten... am rechten Ufer (du Lualaba) in Kawanga, einer Niederlassung, deren nördliche Hälfte zu Abed (bin Salim), die südliche zu Tibbu-Tibb gehört » (*Unter Deutscher Flagge*, p. 193; cfr aussi: *ibid.*, p. 204: Wissmann campa à Kawanga le 3 juin 1882).

(299) *Na washenzi wao jiuri sana, khasa Wazua wao, wengi na jiuri na watu wa Ugera.* BRODE: dass ihre Schenzis sehr willkürlich waren, und in Sonderheit

ihre Wasua, auch andere Stämme und die Leute aus Ugera. WHITELEY: And the people themselves were in a rebellious frame of mind, especially the Wazua... and also, among others, the people of Ugera. BRODE, a mal translittéré: il ne s'agit pas de Wazua, mais de Warua, et non pas de Ugera mais de Ugenia, le pays des Wagenia (cfr *Maisha,* § 114: Wagenia). Sur la carte de LIVINGSTONE, *in fine,* figurent sur la rive gauche du Lualaba, entre Nyangwe et Kasongo, les Ba Rua (Warua, Baluba) et les Bagenya. « The Manyema tribe, called Bagenya, occupy the left bank, opposite Nyangwe » (LIVINGSTONE, II, p. 116, note du 15 avril 1871). « Das linke Ufer zeigt ununterbrochen kleine Dörfchen der Wagenya, hinter denen die Höhen des Landes Samba ansteigen » (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* p. 193). Sur les Wagenya: MAES-BOONE, pp. 328-331; BOONE, *Carte ethnique,* pp. 38-41.

(300) Hamed ben Khamis el-Gethi, surnommé Mserera, devint chef du poste arabe de Riba-Riba (l'actuelle Lokandu), sur le Lualaba. Jameson l'appelle parfois Mohammed ben Hamis: « Mohammed bin Hamis is a little old Arab with very Jewish features, except about the lips, which are very thin » (JAMESON, p. 241). « Hamed bin Hamis, chief of Riba-Riba » (*Ibid.,* p. 234); cfr aussi: p. 242: « Mohammed bin Hamis is an independant chief ». TRIVIER, *Mon Voyage,* p. 113, a de même: Mohammeth ben Hamis M'zerera. Accusé du meurtre de deux agents de l'expédition commerciale Hodister (mai 1892), Mserara fut fait prisonnier avec son fils Bwana Hamis par Lothaire, à Kirundu en mai 1894; ils furent condamnés à mort par Dhanis et pendus. HINDE, *The Fall,* pp. 168, 215, 247, 276-277. Cfr aussi *Le Congo Illustré,* 1894, p. 19; M. COOSEMANS, *Mserera,* dans *Biogr. Col. Belge,* V, col. 624-626.

(301) Yabis ben Sleman est peut-être à identifier avec « Amici ben Selimani. Darkish looking man of 35, poor. Now at Lomami », mentionné sur la liste de Lerman (LOPASIC, *Lerman,* p. 147). Tobback le présente comme: Amici-ben-Selimani. Réside aux Falls, dans l'île. Métis arabe de Bagamoyo. 45 ans. Pauvre. Travaille à son compte 20 soldats dont 5 fusils (*Le Congo Illustré,* 1894, p. 19). Nous supposons que Hamis (Amici) a été substitué par Tobback au nom Yabis, moins connu.

(302) *Hao Waarabu na khadimu yao el Ghuyuthi, Musiani bin Musa wa Salum bin Mukaddam, mukhadimu wa Nasor bin Masud bin Selim walid Ahmed.* BRODE: das waren die Araber und die Freigelassenen der Gethi, Musiani bin Musa und Salum bin Mukaddam die Freigelassenen, und Nasur bin Masud bin Selim bin Achmed. WHITELEY: together with the Gethi servants Musiani bin Musa and Salum bin Mukaddam, and the servant of Nasor bin Masud bin Selim walid Ahmed. Les traductions allemande et anglaise font de Musiani ben Musa et de Salum ben Mukaddam des affranchis ou serviteurs des deux Gethi, Saïd ben Sultan ben Saïd et Hamed ben Khamis. En outre, selon Brode, Nasur ben Masud est aussi présent à Kasongo, tandis que, selon Whiteley, c'est son serviteur (non nommé) que T.T. y trouva. Nous traduisons autrement: en plus des cinq Arabes (*hao Waarabu:* ceux-là étaient des Arabes), T.T. trouva à Kasongo deux serviteurs des Arabes: celui des Gethi, Musiani ben Musa, et Salum ben Mukaddam, serviteur de Nasur ben Masud. *Na khadimu yao:* avec leurs serviteurs celui des Gheti, Musiani ben Musa, et (*wa*) Salum ben Mukaddam, serviteur de (*mukhadimu wa*) Nasur ben Masud. Musiani ben Musa est mentionné par Stanley sous la graphie Msé Ani (STANLEY, *Dark Continent,* II, p. 120, cfr note 296). Salum ben Mukaddam est mentionné par Livingstone à Kasongo en mars 1871 sous le nom de Salem Mokadam (LIVINGSTONE, II, 106, 109, 117, 142).

(303) *Wakaita Bungala.* WHITELEY: calling the country Bungala. BRODE traduit correctement: Bengalen. S'étendant sur les bassins inférieurs du Gange et du Brahmapoutre, le Bengale était connu comme grand producteur de riz. A.H. DANI, art. *Bangala,* dans *Encyclopédie de l'Islam,* nouv. éd. Leiden-Paris, t. I (1960), p. 1046. Cfr aussi SPEKE, *Journal,* p. 15: « Ugini resembles the richest parts of

Bengal ». A. MOLONEY, *With Captain Stairs to Katanga,* Londres, 1893, p. 143, emploie la même comparaison: « the valleys would grow rice... Kipenbaland will become... an African Bengal ». « The Arabs succeeded admirably in their rice, both at Nyangwe, Kasongo's and Mwana Mamba's » (*Dark Continent,* II, p. 123).

(304) Il s'agit de Mwinyi Dadi ben Mdoe: cfr *Maisha,* § 105.

(305) Le toponyme Mitambani est à décomposer en Mitamba et le suffixe swahili *ni,* qui indique une sorte de locatif: dans, vers, etc. (KRAPF, *Dictionary,* p. 280, *ni*). LIVINGSTONE, II, pp. 64, 66-67, donne la graphie: Metamba. Cfr aussi STANLEY, *Dark Continent,* II, pp. 96, 121, 130, 150. Selon WISSMANN, le nom Mitamba couvrait les régions du Lualaba en aval de Nyangwe (WISSMANN, *Zweite Durchquerung,* p. 197).

(306) Sur Maddi ben Bakr Faki el-Murimi (*Maisha,* § 138 a: Maddi ben Beker Faki el-Murimi), cfr note 118. BRODE traduit el-Murimi par « ein Küstenmann ». Avec WHITELEY, nous préférons ne pas le traduire; pour désigner « un homme de la Côte », T.T. emploie l'expression *mtu wa mrima.*

(307) *Wamekuja Portugisi... wakaenda wakipigana na hao washenzi wa Portugisi.* BRODE et WHITELEY n'ont pas rendu la nuance *washenzi wa Portugisi.* J.-L. VELLUT, *Notes sur le Lunda et la frontière luso-africaine, 1700-1900,* dans *Etudes d'Histoire Africaine,* III (1972), p. 137, signale une « caravane qui, au début du règne de Mbumba (le Mwaant Yav, qui régna aux années 1874-1883), passa au sud de la *musummba,* en direction de l'est. Elle était conduite par João Baptista Ferreira, travaillant pour le compte de Silva Porto ». Comme T.T. mentionne l'expulsion des « Portugais » du Malela après le départ de Cameron (août 1874) et avant l'arrivée de Stanley (octobre 1876), nous sommes porté à croire qu'il a attaqué les hommes de J.B. Ferreira. En effet, le 29 avril 1875, J.B. Ferreira quitta Benguela pour Bihé; de là, il se rendit à la terre des Ganguellas (*Novas Jornadas de Silva Porto, nos sertões africanos,* dans *Boletim Soc. Geogr. Lisboa,* 5a série, 1885, pp. 30-31). Cette information est confirmée par Cameron qui, vers la mi-octobre 1875, rencontra J.B. Ferreira dans son établissement de Bihé. Cameron note: « João... had been to Kasongo's country (Urua) and he was preparing for another journey thither » (CAMERON, II, pp. 216-217). Il ajoute: « João's principal stock for trading with Kasongo consisted of flint-lock muskets and powder (*Ibid.,* II, p. 220). Dans son Journal (note du 24 décembre 1879), Silva Porto déclare que la caravane de Ferreira comprenait plus de 3.000 individus, mais qu'elle n'était pas encore revenue. Silva Porto fait allusion à des « factos desagradaveis que se têm dado, e cujos participações nos têem chegado »; il ajoute que J.B. Ferreira avait envoyé des marchandises à Garaganja (c.-à-d. à Msiri) et qu'en 1876, des *pombeiros* de Ferreira en étaient revenus avec 1.300 livres d'ivoire. Nous pensons que les « événements désagréables » survenus à Ferreira étaient précisément les combats que lui avait livrés T.T. et son expulsion du Malela. A son retour du Malela chez Msiri, Ferreira aurait alors (en 1876) envoyé à la côte occidentale le stock d'ivoire acheté déjà chez Msiri et ailleurs. Cette hypothèse est renforcée par H. CAPELLO - R. IVENS, *De Angola à Contra-Costa,* Lisbonne, 1886, I, p. 17: « Baptista leva as suas explorações commerciaes... até ao Cassongo Calombo, para as bandas de Nyangwe, atravessando o Lobale, o Moio e Urua pela primeira vez em 1872 ». Un écho de ce premier voyage pourrait se trouver dans une annotation de Livingstone, écrite à Nyangwe le 28 avril 1871: « We hear of a half-caste reaching the other side of Lomamé, probably from Congo or Ambriz » (LIVINGSTONE, II, p. 120). Ivens séjourna à Bunkeya fin novembre - début décembre 1884; il y apprit que: « Ha pouco João Baptista Ferreira... funante portuguez que transita por Urua até ao Moio e outros pontos... voltava do norte num estado de grande apuro. Ao passar na altura da terra de Msiri, que não conhecia, enviou portadores a expor-lhe as circumstancias precarias, solicitando um auxilio. O velho regulo deferindo logo o pedido, remetteu-lhe fato, sapatos, camisas, duas pontas de marfim e a recommendação de que appare-

cesse quando quiesse » (*Ibid.*, II, pp. 109-110). Les deux explorateurs portugais ne précisent pas quand eut lieu ce retour du nord de J.B. Ferreira dans un état de dénuement total; ils se contentent de rapporter ce que les habitants de Bunkeya avaient dit à Ivens: « ha pouco » (il y a peu de temps), mais on sait que cette notion chronologique est très élastique. Comme Silva Porto nous déclare que c'est en 1876 que les *pombeiros* de Ferreira revinrent de Bunkeya, nous admettons que c'est en cette année que Ferreira fut expulsé du Malela par Tippo Tip. Comme en 1879, Ferreira n'était pas encore de retour, nous supposons que, vers cette époque, il fit une nouvelle tentative de pénétration vers le Manyema, cette fois-ci avec l'aide de Msiri. En effet, dans le Journal du P. Deniaud, P.B., à la date du 3 mars 1879, nous lisons l'information suivante: « On se bat dans le Manyema; la guerre se fait entre les Arabes de Zanzibar et les Portugais métis venus de l'Atlantique. Les causes de cette lutte sont, dit-on, toutes commerciales: l'ivoire et la traite, sans doute... Un grand nombre de gens d'Oujiji qui se trouvaient au Manyema, rentrent chez eux » (*A l'Assaut*, p. 303). A propos de l'expédition de Msiri vers le nord, contre Kajumba et Kasongo Kalombo, — elle lui prit cinq ans (1879-1884) —, cfr CAPELLO - IVENS, *De Angola à Contra-Costa*, II, pp. 80-94. WISSMANN, *Zweite Durchquerung*, p. 92, mentionne, sans autre précision, « ein Portugiesischer Händler, der später mit dem Araber Famba in Krieg geriet und unter Verlust des grössten Teiles seiner Waaren fliehen musste ». Ce commerçant portugais, mis en déroute par Juma Merikani (Famba), est peut-être J.B. Ferreira. Il nous semble qu'on peut établir une relation entre l'offensive anti-portugaise de T.T. et l'arrivée des Portugais chez Kasongo Kalombo en 1872; le voyage de Cameron (septembre 1874) aurait de nouveau attiré l'attention de T.T. sur ces concurrents de plus en plus encombrants.

(308) Selon une note de Stanley dans ses *Diaries*, p. 132, c'est à la date du 18 octobre 1876 qu'il rencontra T.T. à Tubanda: « the redoubted Hamed bin Mohammed alias Tippu-Tib, a fine handsome dark man of Arab extraction in the prime of life ». Tubanda était le village de Mwana Mamba, le Kasongo Luhusu. Par après, l'endroit portera le nom simplifié de Kasongo, et Bwana Nzige y représentera l'autorité de T.T.

(309) Munza (1867-1873), le grand chef des Mombutus (Mangbetus), sur l'Uele. L'explorateur allemand, Georges Schweinfurth, venu de Khartoum, a résidé chez lui du 22 mars au 12 avril 1870. G. SCHWEINFURTH, *Im Herzen von Afrika*, 2 t., Leipzig, 1874; trad. fr. H. Loreau, *Au cœur de l'Afrique, 1868-1871*, Paris, 1875, II, pp. 36-126. Cfr aussi G. CASATI, *Dix années en Equatoria*, trad. fr. L. de Hessem, Paris, 1892, pp. 74-82; W. JUNKER, *Travels in Africa during the Years 1882-1886*, trad. angl. A.H. Keane, Londres, 1892, III, pp. 129-180. Selon T.T., Stanley le questionna au sujet de Munza le troisième jour, c.-à-d. à Kasongo, le 21 octobre 1876. L'enquête de Stanley doit se placer dans le contexte des instructions qui lui avaient été données à Zanzibar: comme Cameron avait affirmé sa volonté de descendre le Lualaba qu'il identifiait avec le Congo, Stanley avait reçu l'ordre de s'écarter du terrain d'exploration de Cameron. Ainsi Stanley quitta Ujiji pour Nyangwe « with the intention (si Cameron avait suivi le Lualaba) of penetrating the northern regions as far as Monbuttu, and then cutting across Africa along the watershed that separates the Niger basin from the Congo basin » (Lettre de Luanda, 5 septembre 1877: STANLEY, *Despatches*, p. 373). Le récit de *Maisha* concernant le dessein de Stanley de se rendre chez Munza, est confirmé par le récit que T.T. fit à Jameson à Kasongo, le 19 mai 1888: « He also told me all about himself and Mr. Stanley, at the time when the latter crossed Africa. Tippu Tib was at Kasongo, when Mr. Stanley arrived there and told him he wanted to go up north into the Munza country, promising him a lot of money if he would help him » (JAMESON, p. 299). T.T. n'oublia pas ce que Stanley lui-même lui avait dit sur le pays de Munza, car quelques semaines après sa première arrivée aux Stanley Falls, il enverra, en décembre 1884, « une grande, caravane vers le nord, pour atteindre le pays qu'il désire, Bilad Mounça, c'est-à-dire les

districts de Monbouttou » (O. LENZ, *L'expédition autrichienne,* p. 222). Sur les Mangbetu, cfr aussi P. DENIS, *Histoire des Mangbetu et des Matshaga jusqu'à l'arrivée des Belges,* Tervuren, 1961, pp. 63-109 (l'auteur donne la graphie: Bunza); MAES-BOONE, pp. 270-275.

(310) Stanley arriva à Nyangwe le 26 octobre 1876. Dans le passage qui précède, T.T. ne mentionne pas les fluctuations de Stanley, ni le contrat conclu avec lui le 22 octobre à Kasongo, ni les changements y apportés à Nyangwe et au cours du voyage vers le nord. Selon STANLEY, *Dark Continent,* II, pp. 96-97, le 19 octobre 1876, l'explorateur interrogea longuement les Arabes sur les raisons qui avaient empêché Livingstone (en 1871) et Cameron (en 1874) de descendre le fleuve; il questionna aussi Hamed ben Juma qui avait accompagné Mtagamoyo (Mwinyi Mohara) dans le pays des Wasongora Meno jusqu'à la Lindi; à cet endroit ils avaient traversé le Lualaba pour atteindre, dans le pays des Wakusu, le village de Kima-Kima (*sic!*) sur le Lomami. Ayant traversé le Lomami, ils étaient arrivés chez les Wakusu. Le 22 octobre 1876, Stanley conclut un accord avec T.T.: il traverserait le Lualaba à Nyangwe et marcherait vers l'ouest durant trois mois (60 jours de marche et 30 jours de repos, en raison d'un jour de repos pour deux jours de marche, la marche quotidienne ne dépassant pas 4 h.). Si au bout de ces trois mois, Stanley décidait de continuer le voyage vers la côte occidentale, il pourrait emprunter à T.T. autant d'hommes et de fusils qu'il jugerait nécessaires. Dans le cas contraire, il reviendrait vers Nyangwe. Voilà le programme du voyage arrêté de commun accord par Stanley et T.T., le 22 octobre 1876; ce projet serait réalisé avec l'aide de 140 hommes de T.T., entretenus aux frais de Stanley; en outre, T.T. recevrait 5.000 dollars (STANLEY, *Diaries,* pp. 132-133; *Dark Continent,* II, pp. 107-108). Le 23 octobre, Stanley quitte Kasongo. A Nyangwe, il modifie le programme de ses voyages. Ayant appris que Cameron s'est éloigné du Lualaba, Stanley décide maintenant de résoudre l'énigme du fleuve: ce dernier n'était pas le Nil, mais peut-être était-ce le Niger ou le Congo? Dans une lettre de Nyangwe, le 30 octobre 1876, « after listening to the Arab who has journeyed furthest north », il écrit: « This man, who has reached a distance of fifteen marches north of here, through Uregga, declares that he struck the Lualaba, and at that distance the river had a decided curve, going north-northeast... It was suggested to my mind... that it continues in a northerly direction to some point near the Equator, where it is received by an equally great river... and from that point flows southwesterly into the river known as the Congo. This is my deliberate opinion at the present time and it has caused me to make decided changes in the programme of travels before me... I propose to stick to the Lualaba » (STANLEY, *Despatches,* pp. 331-332). Et le 31 octobre 1876: « I am fully resolved... to settle the question of the Lualaba for ever (*Ibid.,* p. 460). Le 1er novembre, il note: « I propose to set out in a northerly direction, through Uregga, occasionally striking the Lualaba, to maintain an acquaintance with it, and continue northerly » (*Ibid.,* p. 340). En conséquence, à Nyangwe, Stanley change l'accord avec T.T.: le voyage ne se ferait plus vers l'ouest mais le long du Lualaba: « I engaged a great Arab chief and his followers to escort us sixty camps along the river banks under the idea that such a distance must necessarily enable us to reach some friendly tribe either west or northeast » (*Ibid.,* p. 374). Parce que le voyage vers le nord comportait plus de dangers (de la part des habitants sauvages de l'Urega), Stanley augmenta la prime de T.T. de 5.000 à 7.000 dollars. Le 14 novembre, neuf jours après le départ de Nyangwe, T.T. souleva des difficultés contre l'exécution du contrat (*Diaries,* pp. 136-137). Aussi le 16 novembre, Stanley lui proposa-t-il une modification; en vertu des nouveaux termes, « Tippu Tib agrees to escort me to Kima-Kima on the Rumami River ». Par après, il y eut encore un nouveau changement: T.T. se rendrait à Kima-Kima seul, tandis que Stanley continuerait la descente du fleuve (*Diaries,* p. 145). Dans son ouvrage *Through the Dark Continent,* Stanley ramène ses hésitations à un choix: marcher vers le nord ou vers le sud. Cfr F. BONTINCK, *Une lecture critique de Stanley,* dans *Etudes Congolaises,* XI (1968), 1, pp. 38-55.

(311) Le départ de Nyangwe eut lieu le 5 novembre 1876. Stanley avait à sa disposition 146 hommes; T.T. commandait une troupe composée de 140 hommes armés de fusils et de 60 Wanyamwezi armés de lances; sa caravane comprenait de plus, environ 300 autres membres: des porteurs, des femmes, etc. Plusieurs jeunes Arabes suivaient T.T.: son compagnon Abdallah ben Abed (Mwinyi Kibwana), deux de ses esclaves (le guide Abed ben Juma [Bwana Abed] et Mwinyi Juma), Mwinyi Ibrahim, Mwinyi Hamadi, Bwana Khamsi, Tchetche (*Dark Continent,* II, pp. 128-129). Trois cents hommes, sous le commandement de Bwana Chokka (*nsoka* = hâche ou croisette) se joignirent temporairement à la caravane; ils se rendaient dans le Tata, pays situé à l'est des Wasongora Meno (*Ibid.,* II, p. 129).

(312) Il s'agit du bateau démontable « Lady Alice ». Voir sa description: STANLEY, *Dark Continent,* I, pp. 4, 61. Pour faciliter son transport à travers la forêt de l'Urega, la barge avait été remodelée: les quatre sections furent divisées chacune en deux d'une largeur de 3 pieds. Sur l'origine du nom « Lady Alice », cfr F. BONTINCK, *Aux origines de l'Etat Indépendant du Congo,* Louvain-Paris, 1966, pp. 338-339. La *Maisha* est confirmée par les *Diaries,* p. 135: « Nov. 9: The boat bearers were utterly wearied out »; p. 136: « Nov. 12: Boat came to-day, people utterly fagged out and disheartened ».

(313) Le 12 novembre 1876, il fut décidé d'abandonner la rive droite du Lualaba: il n'y avait pas assez de vivres et la forêt était trop dense pour progresser normalement (STANLEY, *Diaries,* p. 136). Le fleuve fut atteint le 19 novembre à 41 milles géographiques en aval de Nyangwe. A 5 h. de l'après-midi, 150 hommes avaient passé sur une île peu distante de la rive droite. Le lendemain, toute l'expédition passa sur la rive gauche: 458 personnes, 4 ânes, 150 charges de perles, d'étoffes, etc. (*Ibid.,* pp. 138-139).

(314) *Wato* dans la langue des Wagenya signifie pirogue; en lingala on dit *bo-ato* (bwato).

(315) *Akajipakia yeye na mimi na Abdallah bin Abed, mtu wangu na watwana wawili wangu.* BRODE... und Abdallah bin Abed, der in meinem Gefolge war, und mit zwei meiner Sklaven; WHITELEY: Abdallah bin Abed, my servant; two of my slaves. Selon Stanley, lors de la première traversée du Lualaba, à bord du « Lady Alice », le 19 novembre 1876, T.T. était accompagné du cheikh Abdallah (ben Abed), du guide Bwana Abed (ben Juma), de Mwinyi Juma et de Mwinyi Ibrahim (*Dark Continent,* II, p. 153). Sur ce dernier: *ibid.,* II, p. 128. « The next in importance to Tippu-Tib is an Arab — full-bearded, fine-featured, of a dark complexion, called Sheikh Abdallah, alias Muini Kibwana — a name adopted solely for Manyema. He is very ignorant, can neither read nor write... Sheikh Abdallah and Sheikh Ibrahim are bosom friends » (*Ibid.*). T.T. le dit *mtu wangu* (mon homme); Stanley affirme qu'il était « indépendant » et maître de cinq à six femmes esclaves et d'une trentaine d'hommes esclaves. Il nous semble donc que la traduction de Brode est plus correcte que celle de Whiteley. Le premier des deux *watwana,* Abed ben Juma, avait accompagné Mtagamoyo à Kima-Kima (*Dark Continent,* II, pp. 99-107); quant au second, Mwinyi Juma, cfr note 379.

(316) *Mingungu* est le pluriel de *mungungu:* le tambour-télégraphe; en kikongo: *ngunga;* en lingala: *ngonga.* « Taillé dans une pièce de bois, le tambour a la forme d'une cloche aplatie. Il est haut d'environ un mètre et large de 65 cm. L'intérieur a été creusé au moyen de petites herminettes. Il n'y a point de peau sur ce tambour. Il est ouvert au bas, comme une cloche, sur son côté le plus large. Pour le faire sonner, deux hommes le tiennent suspendu à leurs épaules. L'un d'eux, tenant deux bâtonnets, munis de boules de caoutchouc, dont l'une est grosse comme un poing, l'autre comme un œuf de pigeon, bat les flancs du tambour, tantôt sur le bois, tantôt sur les plaques en caoutchouc qui y sont collées... Les battements constituent tout un language télégraphique... Le long du fleuve

Congo, le tambour-télégraphe est très usité et les riverains de ce temps-là apprenaient toutes les nouvelles beaucoup plus rapidement que les Blancs. Si un Blanc partait en pirogue de Stanleyville pour Kasongo, par exemple, les gens de Kasongo étaient avertis le même jour (600 km à vol d'oiseau) » (V. ROELENS, *Notre vieux Congo, 1891-1917,* Namur, *1948,* I, pp. 118-119). Cfr aussi J.F. CARRINGTON, *A comparative study of some Central African Gong-Languages,* Bruxelles, 1949.

(317) La Kasuku est un affluent de gauche du Lualaba, en amont de l'affluent de droite, la Lindi. Cfr JAMESON, p. 237; TRIVIER, p. 112. Selon STANLEY, *Diaries,* p. 144, le 18 décembre 1876, l'expédition s'arrêta à Vinya-Njara, à 4 milles en amont de la rivière Kasuku. (Cfr aussi *Dark Continent,* II, pp. 181-198). T.T. déclare qu'il y resta « douze jours », c.-à-d. jusqu'au 30 décembre 1876. Cette précision est confirmée par les *Diaries,* p. 145. Le 27 décembre, Stanley note: « After we are gone (le lendemain, 28 décembre), he waits for about two days and starts for Kima-Kima on the Rumami about West by North from here ».

(318) *Yapata miezi minne gasoro kidogo au zaidi.* BRODE... innerhalb dieser vier Monate — es kann auch etwas kürzer oder länger gewesen sein —; WHITELEY: You have already done me a great service, these last four months or so ». Même si nous admettons que Stanley donne une durée approximative, on peut se demander comment, selon T.T., il a pu parler de quatre mois. En effet, T.T. a signé son premier contrat avec Stanley le 22 octobre 1876; ainsi lors de son arrêt à Vinya-Njara, du 18 au 30 décembre, il était au « service » de Stanley seulement depuis deux mois. C'est pourquoi nous supposons que Brode a commis une erreur de translittération, en confondant *sanini* (deux, nombre d'origine arabe); avec *inne* (quatre). Il faut donc traduire: environ deux mois. D'ailleurs, l'accord Stanley - T.T. n'engageait ce dernier que pour une période de deux mois (60 camps ou jours).

(319) STANLEY, *Diaries,* p. 144: « December 20th. Made a night expedition and captured 4 canoes ». Dans *Dark Continent,* II, pp. 186-187, il est question de la capture nocturne de 38 pirogues.

(320) Le 15 novembre 1874, par contrat collectif, Stanley avait engagé à Zanzibar 237 *wapagazi* (porteurs) et *askaris* (soldats) « for two years or until such time as he may require them. Their employment is to begin from this day... November 15th, 1874 » (H. DEPAGE, *Note au sujet de documents inédits relatifs à deux expéditions de H.M. Stanley en Afrique Centrale (1874-1877),* dans *Bull. I.R.C.B.,* XXV (1954), 1, pp. 129-152: photocopie du texte anglais: p. 132; trad. fr. du contrat: p. 131. Cfr aussi STANLEY, *Dark Continent,* I, pp. 64-65. La plainte des gens de Stanley semble exagérée: ils n'avaient pas servi deux ans et demi, mais deux ans et un mois; d'autre part, il est compréhensible qu'ils se tenaient davantage à leur engagement pour deux ans qu'à la clausule dérogatoire: « ou jusqu'à l'époque où Stanley ne réclamerait plus leurs services ». Lors de sa première expédition, en 1871, Stanley éprouva les mêmes difficultés: « The men from Zanzibar had only hired themselves for two years and refused to consider anything that might keep them away longer » (J. ANSTRUTHER, *I presume. Stanley's Triumph and Disaster,* Londres, 1956, p. 94; cfr aussi, p. 106).

(321) Le récit de T.T. diffère notablement de celui laissé par Stanley dans son ouvrage: *Through the Dark Continent,* II, pp. 189-193. Selon Stanley, l'après-midi du 22 décembre 1876 — exactement deux mois après la conclusion de l'accord du 22 octobre — T.T. manifesta à Stanley son intention de le quitter. Stanley tint un discours, annonçant la levée du camp dans cinq jours et la descente du fleuve le 28 décembre. Des applaudissements accueillirent cette annonce. Après la fête de Noël et le banquet d'adieu, offert par T.T. le lendemain (26 décembre), le 27 décembre, les 149 membres de la caravane de Stanley se transportèrent sur la rive droite, d'où eut lieu le départ le 28.

Selon T.T. (*Maisha,* § 117), Stanley rassembla ses hommes (le 22 décembre) et leur annonça le départ pour le surlendemain. Refus de ses hommes de partir en avant sans T.T. Le soir du même jour (22 décembre), Stanley demanda l'aide de T.T. Celui-ci, le lendemain, 23 décembre, révéla à Stanley le stratagème qu'il avait imaginé: Stanley menacerait T.T. de la colère du sultan de Zanzibar. L'après-midi du même jour, Stanley et T.T. jouèrent leur petite comédie. Durant la nuit du 23 au 24 décembre, les *wanyampara* de Stanley se plaignirent auprès de T.T., mais celui-ci les engagea à continuer le voyage, moyennant un bon cadeau. Le 24, T.T. alla trouver Stanley et obtint de lui plusieurs ballots d'étoffes à distribuer aux *wanyampara* (chacun, six pièces) et à leurs hommes (chacun quatre pièces). Grâce aux menaces personnelles de T.T. et aux largesses de Stanley, les hommes de Stanley finalement se déclarèrent prêt à le suivre jusqu'à la mer. Le lendemain, il y eut les festivités de Noël, etc.

Laquelle des deux versions mérite notre créance? Malheureusement, les éditeurs des *Diaries* n'ont pas reproduit les annotations de Stanley pour les jours décisifs du 21 au 24 décembre 1876. A défaut de ces textes capitaux, nous devons nous référer aux témoignages de T.T. faits longtemps avant la rédaction de la *Maisha, in tempore non suspecto.* Au début de septembre 1881, à Tabora, T.T. raconta à Becker les circonstances dans lesquelles, moyennant finances, il accorda son concours à Stanley: « Les gens de son escorte... se refusant positivement à l'accompagner plus loin, Stanley se vit sur le point de devoir renoncer à sa téméraire entreprise... Dans cette situation critique, je lui suis venu en aide. Non seulement je l'ai accompagné moi-même, avec mes soldats, pendant de longues journées de marche, à travers des forêts presque impénétrables, mais encore conduit, par des chemins détournés sur le point du Lualaba en aval de Nyangwe, où il put s'embarquer, pendant que sur la rive, je menaçais de tuer ceux de ses hommes qui auraient fait mine de déserter » (J. BECKER, *La vie,* II, p. 37). Sept ans plus tard, le 19 mai 1888, à Kasongo T.T. raconta les mêmes événements: « They journeyed on... to Kasuku, when Tippu-Tib decided to return. Mr. Stanley agreed to his doing so, but when he wished to start all his men deserted and said they were going back with Tippu-Tib. He went to Tippu-Tib who promised to make it all right. Next morning, however, Stanley went again to Tippu, and told him that if he allowed his men to desert and go back with him, he would write to the Sultan of Zanzibar and have all his country taken away from him. Tippu-Tib then told Mr. Stanley's men that he would shoot any of them who followed him (Tippu) and at last got them into the canoes and saw them start » (JAMESON, p. 300). Les récits faits à Becker et à Jameson concordent quant aux menaces de mort proférées par T.T. contre ceux qui déserteraient Stanley. Dans le récit tel qu'il est rapporté par Jameson, c'est Stanley qui menace T.T. des sanctions du sultan; nous croyons que Jameson a mal compris la ruse imaginée par T.T. et n'a pas saisi qu'il s'agissait de menaces (fictives!), proférées par Stanley mais imaginées par T.T. L'explorateur confirme lui-même la version de T.T., bien que involontairement et obliquement. Dans sa lettre de Luanda, 5 septembre 1877, il écrit: « Here (à Vinya-Njara) the Arab escort... parted from us... It was an anxious period this of our parting, for I feared that there would be a mutiny... My captains were... secured and largesses given to everybody » (STANLEY, *Despatches,* p. 379). Stanley raconte la distribution des présents, mais il la place le 22 décembre, avant l'annonce du départ qui se ferait dans six jours. Cette distribution se comprend bien mieux dans le contexte esquissé par T.T. que dans celui évoqué par Stanley. En guise de conclusion: nous n'hésitons pas à préférer le récit de la *Maisha* à celui de Stanley.

(322) *Ningoje mwezi... hakaa mwezi.* BRODE: Warte einen Monat... Ich wartete einen Monat. WHITELEY: Wait me for a month... I waited a month. Les traductions allemande et anglaise nous semblent inexactes: dans le texte swahili l'adjectif numéral *moja* (un) n'est pas ajouté à *mwezi* (mois), comme cela aurait été le cas si l'auteur avait voulu insister sur la durée de l'attente. Selon Brode et Whiteley, après le départ de Stanley T.T. aurait attendu tout un mois à Vinya-Njara,

suivant la promesse faite. Ceci est en contradiction avec les déclarations tant de Stanley que de T.T. Dans ses *Diaries,* au 27 décembre 1876, Stanley note: « After we are gone (le lendemain), he (T.T.) waits about two days and starts for Kima-Kima ont the Rumami River about West by North from here ». Stanley prévoyait donc le départ de T.T., pour la fin du mois de décembre ou le début de janvier. Quant à T.T., il déclare être resté à Vinya-Njara pendant douze jours, c.-à-d. du 18 au 31 décembre (*Maisha,* § 116). C'est pourquoi nous traduisons *mwezi,* non pas par: *un* mois, mais par: *le* mois, le nouveau mois. Le nouveau mois, c'est celui du calendrier chrétien, le mois de janvier 1877; en effet, le 31 décembre 1876 n'était pas le début d'un nouveau mois du calendrier musulman, mais le 14 du mois Dhu al-Hijja 1293 A.H.

(323) Le cuivre que T.T. avait acheté à Kasongo venait du Katanga. Cfr les témoignages de LIVINGSTONE, II, pp. 106, 120: 9 mars et 28 avril 1871.

(324) En déclarant que le Lomami se jette dans le Congo, T.T. se réfère peut-être aux connaissances hydrographiques qu'il avait au moment où il écrivait sa *Maisha;* cependant il n'est pas exclu que déjà fin 1876, il savait que le Lomami se jette dans le Fleuve (Congo, Zaïre). En effet, rapportant des informations obtenues des Arabes, Livingstone note le 15 avril 1871: « The Lomame is about ten days west of Lualaba and very large » (LIVINGSTONE, II, p. 116); le 20 avril 1871, il ajoute: « The chief Mokandira says that Loeki is small where it joins Lualaba, but another which they call Lomame, is very much larger and joins Lualaba too; rapids are reported on it » (*Ibid.,* II, p. 117). Le 18 mai 1872, il donne encore l'information suivante: « They (Dugumbe's men) went to Lomame about eleven days west and found it to be about the size of Luamo; it comes from a lake and goes to Lualaba, near the Kisingité, a cataract » (*Ibid.,* II, p. 187). Cette information concernant le confluent Lomami-Lualaba, près de « Kisingité », est très remarquable, car c'est précisément sous ce nom commun, devenu toponyme, (Kisingitini) que sera connu l'établissement des Arabes aux Stanley Falls. Livingstone donne lui-même le sens du nom Kisingité: c'est une cataracte. De fait, selon KRAPF, *Dictionary,* p. 157, *kisingiti* signifie: a reef of rocks in the sea, allowing only here and there a passage to vessels. *Kisingiti* ou *singiti* signifie: cataracte, chute, rapide. Situé près de la septième cataracte, le poste arabe des Falls se nomma Singiti-ni (*ni* étant le suffixe du locatif). Cfr F.M. DE THIER, *Singhitini, la Stanleyville musulmane,* Bruxelles, 1961, p. 6; O. LENZ, *L'expédition autrichienne,* p. 226: Singitini. Les hommes de Dugumbi, sans être allé jusqu'à Isangi, confluent du Lomami-Lualaba, avaient appris que ce confluent se situait en aval des Stanley Falls; la distance séparant le confluent de la *kisingiti* est assez grande pour nous (environ 175 km), mais pour les informateurs des Arabes, elle pouvait apparaître comme petite (*near,* selon l'expression de Livingstone).
Quant à l'affirmation de Stanley à propos de T.T.: « He starts for Kima-Kima on the Rumami about West by North from here » (STANLEY, *Diaries,* p. 137, note du 27 décembre 1876), nous croyons que Stanley a mal compris le toponyme mentionné par T.T. En effet, la localité Kima-Kima, à l'est de Kirundu, se trouvait près de la Lilu (Luidi), affluent de droite du Lualaba (Cfr la bataille de Kima-Kima, le 10 juin 1893: F. FLAMENT, *La Force Publique de sa naissance à 1914,* Bruxelles, 1952, p. 255). La confusion s'est produite peut-être du fait que les hommes de Bwana Nsoka comptaient se rendre à Kima-Kima, à une dizaine de marches au nord-est de Wana Mbeza, endroit où ils quittèrent la caravane de Stanley et de T.T. (*Dark Continent,* II, p. 137). Nous pensons que T.T. s'est rendu à Kilima, sur le Lomami, un peu en amont de Bena-Kamba, bien que par rapport à Vinya-Njara, cette localité se trouve non pas dans la direction nord-ouest mais sud-ouest. Sur l'expédition de Mtagamoyo à « Kima-Kima » sur le Lomami, cfr STANLEY, *Dark Continent,* II, p. 101.

(325) Un *manni* était le douzième d'une *frasilah,* donc environ 1,500 kgr. Cfr BURTON, *Lake,* p. 529.

(326) Wissmann note à Nyangwe, au début de mai 1882, que « Tippu-Tib, nachdem er Stanley bis zu den Fällen gebracht hatte, auf dem linker Ufer des Lualabas zurückmarschiert war und viel Elfenbein und Sklaven mitgebracht hatte » (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* p. 199). « After the return of Tippu Tib to Nyangwe from escorting me to Vinya Njara » (STANLEY, *The Congo,* II, p. 154).

(327) Le « débarcadère » ou le port de Kasongo était à Mikete (TRIVIER, *Mon Voyage,* p. 127). « Reached the point of debarcation for Kassongo... After a good sharp walk of two hours, we arrived at Kassongo » (JAMESON, p. 249).

(328) Après sa traversée de l'Afrique (Zanzibar, 12 novembre 1874 - Boma, 8 août 1877), Stanley avait ramené les 115 Zanzibarites qui lui restaient, à leur point de départ; via Le Cap, il arriva à Zanzibar le 28 novembre 1877; il quitta l'île pour l'Europe le 13 décembre 1877 (F. BONTINCK, *Aux origines,* pp. 25-26).

(329) On peut supposer que les lettres de Seyyid Bargash et de Taria Topan avaient été provoquées par l'arrivée à la Côte d'une nombreuse caravane de Wanyamwezi (2.400 au total), chargée de l'ivoire obtenu, entre autres, lors de l'expédition de T.T. au Lomami. Dodgshun rencontra cette caravane à deux jours à l'ouest de Mpwapwa, le 29 et le 30 mai 1878: « We met large caravans of Wanyamwezi carrying ivory to the Coast. They are said to be Tipo-Tipo's men — 2.400 in number. Some of the tusks were very large » (DODGSHUN, p. 69).

(330) T.T. ne mentionne pas les présents que Stanley lui remit au moment de la séparation à Vinya Njara, le 27 décembre 1876. Selon les *Diaries,* pp. 145, ces cadeaux consistaient en: un gobelet en argent, une boîte en bois, une chaîne d'or, 30 *dotis* d'étoffe, 2 *frasilahs* de perles, 6.300 cauris, un revolver, 200 cartouches, 50 livres de fil de laiton. Selon *Through the Dark Continent,* II, p. 189, il ajouta un âne de selle et une traite de 2.600 dollars. En 1887, à bord du « Madura », qui les transportait de Zanzibar à Banana, T.T. rappela à Stanley son ancienne promesse. Stanley répliqua qu'il avait envoyé un Winchester et un beau costume à Zanzibar. Il semble que le sultan retint le fusil et Taria Topan l'habit (JAMESON, p. 300). Rappelons qu'à cette époque, aux débuts de la photographie, l'offrande d'une photo était plus chargée de sens que de nos jours. « Tippo Tip zeigte mir einst eine ganze Collection von Photographien hochberühmter europäischer Reisende, alle mit Namensunterschrift versehen, die sämmtlich seine Hilfe beansprucht und erhalten haben » (O. LENZ, *Wanderungen in Afrika,* Vienne, 1895, p. 140).

(331) Selon WHITELEY, p. 121, *note,* il s'agit des missionnaires Griffiths et Hutley, de la *London Missionary Society.* Cfr THOMSON, *African Lakes,* II, pp. 60, 102, 174. Mais T.T. affirme sans équivoque: *Wazungu wawili, mmoja padri na wapili dakhtar:* deux blancs, un missionnaire et un docteur. Il s'agit de Griffiths et du Dr Palmer. Griffiths, le 22 octobre 1879, se rendit d'Ujiji à Mtowa, en compagnie de Hutley. Griffiths séjourna à la mission de Plymouth Rock jusqu'au 17 septembre 1883, tandis que Hutley quitta ce poste au début de novembre 1880. Il y fut remplacé par le Dr Palmer, arrivé à Ujiji le 30 octobre 1880. Palmer résida à Mtowa (Plymouth Rock) jusqu'au 26 juin 1881. Arrivé à Zanzibar le 30 septembre 1881, il s'y embarqua pour rentrer définitivement en Angleterre. Cfr HORE, *Tanganyika,* pp. 100, 176; JONES, *After Livingstone,* p. 18. La mention d'un médecin à Mtowa par T.T. nous permet de dater approximativement son passage à cet endroit: il eut lieu entre novembre 1880 et juin 1881.

(332) Sur le Cap Kabogo, situé sur la rive orientale du Tanganyika, au sud d'Ujiji, cfr THOMSON, *African Lakes,* I, pp. 79, 83; HORE, *Tanganyika,* pp. 68, 80; WOLF, *Missionary,* pp. 65, 71, 105; CAMERON, I, pp. 252-254, parle de Ras Kabogo; le terme arabe *ras* signifie cap, promontoire (KRAPF, *Dictionary,* p. 314). Wissmann, en traversant le lac le 2 août 1882, toucha, lui aussi, la côte orientale dans le voisinage du Cap Kabogo (*Unter Deutscher Flagge,* p. 242).

(333) Sur Mwinyi Heri ben Mwinyi Mkuu el-Ghaskani, cfr N. BENNETT, *Mwinyi Kheri,* dans *Leadership in Eastern Africa. Six political Biographies,* Boston, 1968, pp. 139-164; LIVINGSTONE, II, pp. 13-16, 134, 161, l'appelle: Moenyeghere. A son arrivée à Ujiji, le 27 mai 1876, Stanley y salua le « gouverneur » Mwinyi Kheri (*Dark Continent,* I, p. 509; *Despatches,* pp. 316, 480). Les Pères Blancs, arrivés le 22 janvier 1879, l'y trouvèrent également (*A l'Assaut,* p. 298); de même Wissmann au mois d'août 1882 (*Unter Deutscher Flagge,* p. 243). Cfr aussi HORE, *Tanganyika,* pp. 84, 117. Son père, Mwinyi Mkuu fut le propriétaire du grand marché d'esclaves de Zanzibar: J.R. GRAY, *History of Zanzibar from the Middle Ages to 1856,* Londres, pp. 159-169; MANGATE, *Asians,* p. 23.

(334) Mohammed ben Khalfan ben Khamis el-Barwani est plus connu sous son surnom africain Rumariza, Rumaliza ou Lumanisha (JAMESON, p. 284, écrit: Miresa). Notices biographiques: M. COOSEMANS, *Rumaliza, B.C.B.,* IV, col. 793-796; B.G. MARTIN, *Muslim Politics and Resistance to Colonial Rule,* dans *J.A.H.,* X (1969) 3, pp. 479-481. Rumaliza naquit à Mingoyo, près de Lindi, vers 1850; il appartenait à la famille des Barwanis, déjà établie dans cette région aux années 1840. HORE, *Tanganyika,* pp. 86-87, nous le décrit à Ujiji, en 1879, comme: « most polite and hospitable... an educated and liberal-minded man, free from many of the prejudices of the half-castes and others who have not seen the world ». Cfr aussi *Ibid.,* pp. 96, 273, 293. SWANN, *Fighting,* pp. 75, 87, 169, 180, 204, 270; MOIR, *After Livingstone,* pp. 160-162. « Rumaliza opère avec l'argent et les ressources qui lui sont fournis par Tippo-Tip » *Mouvement antiesclavagiste,* IV (1892), p. 220. Trivier, qui rencontra Mohammed ben Khalfan à Ujiji le 6 juin 1889, le nomme « Mahometh ben Alfan ben Hamis Libarouani » (Mohammed ben Khalfan ben Khamis el-Barwani). *Mon voyage,* pp. 207, 215. Selon Trivier, « Roumariza... signifie mot à mot: *c'est terminé.* Ce singulier vocable provient de ce que Tippo-Tib ayant porté la guerre dans le Manyema pour le pacifier, ce fut son allié, Mohamet ben Alfan, qui se chargea de la conquête et la mena à bonne fin: de là, son surnom de Roumariza » (*Ibid.,* p. 215, n. 2; cfr aussi p. 231). Trivier le décrit comme un homme de quarante-trois ans, de taille moyenne, de visage couturé de marques de petite vérole, Arabe blanc (*Ibid.,* pp. 230-231).

(335) En mars 1892, Ali ben Isa s'adonnait à la culture de la canne à sucre sur l'île de Zanzibar; son père y avait possédé 1900 esclaves, répartis sur seize plantations. W.W.A. FITZGERALD, *Travels in the Coastlands of British East Africa and the Islands of Zanzibar and Pemba,* Londres, 1898, p. 519. Cfr aussi B.G. MARTIN, *Muslim Politics,* p. 480.

(336) Le toponyme Uvinza désignait à la fois une région dans le Manyema (cfr CAMERON, I, 347-348; II, pp. 311-312; STANLEY, *Despatches,* pp. 384, 364) et la région à l'est du Tanganyika, sur la Malagarasi, de laquelle les Wavinza contrôlaient le passage (cfr CAMERON, I, pp. 217, 224; II, pp. 300-301; STANLEY, *Despatches,* pp. 36, 50, 78, 82). T.T. parle ici de Uvinza Est. Cfr aussi BURTON, *Lake,* pp. 173, 207, 245, 280, 286, 310.

(337) Salum ben Abdallah el-Marhubi était sans doute le fils de Abdallah Marahubi, un riche Arabe de Zanzibar, et le frère cadet de Saïd ben Abdallah, grand ami du Seyyid Majid (1856-1870), qui le nomma *akida* de Dar-es-Salaam. Cfr M. HARTNOLL, *A story of the Origin of the Name of Bandar-es-Salaam,* dans *T.N.R.,* n° 3 (1937), pp. 117-119.

(338) Selon BRODE, p. 274, vers la fin du siècle, Sleman Kichwa était le chef de la « secte » des *Ithna-Ashari* (Thenashari) à Zanzibar. Cfr H.M. AMIJI, *Some Notes on Religious Dissent in Nineteenth Century East Africa,* dans *A.H.S.,* IV (1971) 3, pp. 603-616.

(339) Dewji Jemal (Jamal) était un des plus importants commerçants indiens de Zanzibar; il appartenait au « upper establishment » et comme tel assistait au

conseil quotidien du sultan. Etant un des leaders de la secte musulmane sécessionniste Ithna-Ashari, en 1877 il fut déclaré hérétique et excommunié par les Khojas de Bombay. Cfr H.M. AMIJI, *Some Note on Religious Dissent in Nineteenth Century East Africa,* dans *A.H.S.,* IV (1971) 3, pp. 608, 611, 613. Son fils, Sherif Dewji, était lui aussi, au début du siècle un riche commerçant de Zanzibar. Cfr BRODE, p. 274, n. 1. Un autre membre de la famille, Peera Dewji, fut un des conseillers les plus proches du sultan Seyyid Bargash. Cfr MANGATE, *Asians,* pp. 18, 21, n. 1.

(340) Le Ruanda mentionné ici n'est pas à confondre avec le royaume de Rwanda (cfr A. PAGES, *Un royaume Hamite au centre de l'Afrique,* Bruxelles, 1933), ni avec Ruanda, capitale de l'Uguha, sur la rive occidentale du Tanganyika (cfr CAMERON, I, p. 317). Il s'agit d'un puissant village à quelques heures d'Ujiji, sur la route de Tabora. Les événements rapportés par T.T. — à sa façon! —, sont racontés aussi dans une lettre du missionnaire Hutley, datée Ujiji, 28 février 1881: passant d'Ujiji à Tabora, les centaines de porteurs de T.T. s'étaient dispersés dans les champs de Ruanda, volant et incendiant les moissons. Ces porteurs furent chassés mais durant plusieurs jours la région resta troublée (B. BROWN, *Muslim Influence in the Lake Tanganyika Region,* dans *A.H.S.,* IV (1971) 3, p. 628). Selim ben Mohammed raconta à Ward: « At Ruanda, a powerful village six hours from Ujiji, which was occupied by a particularly wild tribe, who had guns, and who levied heavy dues upon travellers, and robbed without discrimination, he (Tippo Tib) met with difficulties again from the natives. They attacked the rear of his caravan as it was passing through their village, captured some women, and also ivory and merchandise. Tippo Tib endeavored at first to obtain back the stolen goods and slaves quietly, as his guns now, owing to breakage and loss numbered only eighty, and he was unwilling to fight with his weakened forces, fearing he should get the worst of it, with such a powerful tribe. However, they insolently refused to return anything, and challenged him to fight. Tippo Tib's reputation being thus at stake, he had to accept the challenge. He made a fierce attack and completely routed the villagers, gaining a considerable quantity of ivory, the people being wealthy, owing to their various robberies and the taxes they had for many years imposed upon passing caravans and neighboring tribes. After being thus defeated, the people were anxious to make peace, and accordingly matters were settled. To this day the natives of that district are friendly, and have proved themselves useful in many ways to the Arabs » (WARD, *Five Years,* pp. 186-187).

(341) *Min gher Allahi salama* (par la grâce de Dieu): expression arabe. Ukaranga désigne ici le port au sud d'Ujiji. BURTON, *Lake,* pp. 312-313.

(342) Le 10 septembre 1881, Becker rend visite à T.T. à Ituru (Tabora). Il signale: « T.T. s'est fait accompagner, cette fois-ci, par un de ses fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, noir comme lui, et comme lui, enfant de mère africaine » (BECKER, *La vie,* II, p. 44). Sur Sef ben Hamed ben Mohammed, surnommé Matara, cfr M. COOSEMANS, *Sefu,* B.C.B., II, col. 843-847. Sef ben Hamed épousa une sœur de Rashid, le fils de Bwana Nzige (JAMESON, p. 251). Il trouvera la mort dans la campagne arabe, le 17 novembre 1893. Cfr aussi LOPASIC, *Lerman,* p. 146.

(343) Salum (ou Saïd) ben Omar el-Wardi, en juin 1867, résidait dans un village à proximité de Kazembe: « Seide ben Umale, or Salem, lived at a village near Casembe » (LIVINGSTONE, I, p. 215). Ailleurs Livingstone le dit Swahili (*Ibid., I, p. 322*), et cousin de Saïd ben Habib (*Ibid.,* I, p. 359). En juin 1873, Cameron le rencontra également mais alors il s'était établi près de Mukondoko: « Syde ben Omar, an Oman Arab settled near Mbumi » (CAMERON, I, pp. 69, 80). En octobre 1880, Salum ben Omar était encore établi avec Sef ben Sleman sur le plateau du Guata, près de Mukondoko (BURDO, *De Zanzibar,* p. 448). Selon Selim ben Mohammed, quand le jeune T.T. se sépara de son père, il accompagna temporairement Said ben Omar (WARD, *Five Years,* p. 174).

(344) Au début d'août 1882, Wissmann affirme que six mois auparavant, T.T. s'était rendu de Ujiji à Tabora par la route méridionale, c.-à.d. par Uvinza (*Unter Deutscher Flagge,* p. 245). Il mentionne aussi les difficultés rencontrées par T.T. sur cette route: les Wavinza avaient volé une boîte contenant les papiers et les objets précieux de Saïd ben Ali ben Mansur, mort à Nyangwe. T.T. en exigea la restitution et une amende, mais sans résultat. Finalement, pour récupérer les papiers dérobés, il offrit trois défenses d'éléphants, mais les Wavinza en demandèrent dix (*Ibid.,* pp. 248-249).

(345) Kasanura, le grand chef d'Uvinza Est, est mentionné par Hore au mois d'août 1878 sous le nom Kasabula. Son village Usenye (WOLF, *Missionary,* p. 135), était déjà connu de BURTON, *Lake,* p. 276; à cette époque, (29 janvier 1858), le grand chef de l'Uvinza était Mzogera, maître du passage de la Malagarasi, qui, lui aussi, exigeait des *hongos* très lourds. GLEERUP, *A Journey,* a.c., p. 135, donne la graphie: Kasabura. Cfr infra *Maisha,* § 134: la guerre de T.T. contre Kasabula.

(346) Becker arriva à Tabora le 22 août 1881 (BECKER, *La vie,* I, p. 398); il y remplaça le Dr Van den Heuvel, qui partit le 26 du même mois (*Ibid.,* II, p. 18). Quelques jours plus tard, T.T. arriva à Ituru. « Tipo Tip... vient d'arriver à Tabora avec une forte caravane d'ivoire en direction de la Côte. Tipo Tip habite depuis dix ans au Manyema. Tipo Tip me dit qu'il est parti du Manyema avec mille *askaris* et deux mille porteurs, ces derniers chargés, chacun, d'une défense d'éléphant... résultat d'un travail de huit ans... Il a perdu beaucoup d'hommes sur la route, par suite de la famine » (*Ibid.,* II, p. 35).
Le 10 septembre 1881, Becker rendit à T.T. la visite que celui-ci avait faite quelques jours auparavant. (*Ibid.,* II, p. 43).

(347) T.T. ne dit pas à qui il acheta ces armes; c'était à Becker. « Hamed ben Hamed (sic!) a entendu dire que j'avais des fusils lisses, dont je voulais me défaire et il m'offre de les acheter pour les soldats de son escorte. Je lui cède volontiers mes 40 mousquetons... Tippo Tip me les paie à raison de 40 diarahs de satini » (BECKER, *La vie,* II, p. 37). Le 11 septembre 1881, le lendemain de sa visite à T.T., Becker lui envoya aussi un grand revolver Colt et deux cartouches, en retour d'une esclave et de deux belles chèvres du Manyema (*Ibid.,* II, p. 48). Il lui vendit encore huit barillets de poudres de dix livres chacun, à raison de dix piastres pièce (*Ibid.,* II, p. 60).

(348) Le texte swahili de BRODE a: *sultani Moura... sultani Ujoa.* Nous pensons que Brode a mal translittéré le nom du grand-père de Mirambo, en écrivant Moura au lieu de Mtura. En effet, le missionnaire-médecin E.J. Southon de la L.M.S., qui résida à la capitale de Mirambo d'octobre 1879 jusqu'à sa mort le 26 juin 1882, déclare que le grand-père de Mirambo s'appelait Mtula (E.J. SOUTHON, *The History and People of Unyamwezi,* dans *Studies in East African History,* p. 84 (le texte du Dr Southon date du 28 mars 1880). BRODE, *Story,* p. 134, donne la graphie: Mvura, tandis que Mirambo informa Becker que son grand-père (maternel) se nommait Mtelia et aurait succédé à Mvoula (= Mtula, de Southon). « Mon véritable nom est Mtélia... comme celui de mon grand-père, successeur de Mvoula, qui descendait lui-même de Kasaoua... Le district de Ou-Yooua revint à mon aïeul. Ma mère, Makassé, était fille unique de Mtelia. Elle avait épousé un simple guerrier nommé Kasanda, qui devint mon père »: Mirambo à Becker, février 1882 (BECKER, II, p. 173). Quant au nom de son territoire, STANLEY, *Despatches,* p. 24, donne la graphie: Oyowa et Uyoweh (pp. 37, 38, 72, 80).

(349) Selon N.R. BENNETT, *Mirambo of Tanzania,* p. 147, il n'est pas certain que Juma ben Rajab « did actually play the role of chiefmaker » et qu'il y eut une « special relationship between the grandfathers ». Bennett estime que « the circumstances and validity of the tradition are unclear ».
Juma ben Rajab aurait pénétré dans l'Unyamwezi pour la première fois vers 1825. SHORTER, *Chiefship,* pp. 240, 262.

(350) *Amekwenda mpiga vita Simba Kanongo.* Nous avons traduit: Simba de Konongo. Le début de l'expédition de Mirambo contre Simba se situe en octobre 1881. Le 1er novembre 1881, Becker note: « Le matin, Sheik bin Nasib m'a fait appeler pour me communiquer de graves événements. Mirambo vient de rentrer en campagne, emportant avec lui deux canons, et cette fois, c'est contre Simba, son ancien allié, qu'il marche, à la tête de forces imposantes (BECKER, *La vie,* II, p. 78). Le récit de la prise du *boma* de Simba à Usavira, le 22 octobre 1881, se trouve dans une lettre de Ramaeckers, Karema, 5 novembre 1881: *Ibid.,* II, pp. 91-93.

(351) Le frère de Mirambo s'appelait Kirunga; à la mort de Mirambo en décembre 1884, il lui succéda, prenant le nom pacifique de Mpanda Tchalo (cultivateur des campagnes) et se fixa à Kanonga (A. NICQ, *Lourdel,* p. 346 et *ibid.,* 321, 350, 356, 360). Il fut tué lors d'une attaque des Wangoni (Watuta) en juillet 1890 (STUHLMANN, p. 58). Son neveu, Shibuga, un fils de Mirambo, âgé de dix ans, fut élu à sa place. Le 19 avril 1886, Gleerup visita Mpanda Sharo à Urambo (GLEERUP, *A Journey,* pp. 135-136).

(352) Usoki: cfr aussi *Maisha,* 131, 140, 141. « Oussoké, important district qui forme la limite de l'Ounyanyembe, sur la route d'Oujiji... Oussoké forme un beau district qui comprend plusieurs villages populeux »: Journal du P. Deniaud, 9-11 décembre 1878 (*A l'Assaut,* pp. 282-283). « Cette importante tribu est divisée en deux grandes parties; les Wanyamouézi qui reconnaissent l'autorité du sultan de Kouikourou, soutenu par les Arabes et ceux qui habitent l'Ounyanyembe, et ceux qui se sont soumis à Mirambo » (*Ibid.,* pp. 287-288). D'après Becker, T.T. quitta Tabora pour se rendre à Ujiji chercher l'ivoire qui y était resté. « Tipo Tipo nous quitte. Déjà, depuis une semaine, il avait abandonné Tourou (Ituru) pour occuper un *tembe* situé sur la route d'Oujiji » (BECKER, II, p. 150). Becker ne précise pas la date de ce départ; il eut lieu entre le 21 janvier et le 13 février 1882. Le tembe sur la route d'Ujiji était sans doute à Usoke. « La grande forêt (voisine d'Oussoké), qui sépare l'Ounyanyembe de Ngombero... est pleine d'arbres magnifiques, d'excellent bois » (*A l'Assaut,* p. 283). BURDO, *De Zanzibar,* p. 51, donne la graphie Usoke et déclare que c'est un village situé dans l'Unyanyembe. Joubert a: Uzoké (T.L. HOUDEBINE - M. BOUMIER, *Le capitaine Joubert,* Namur, s.d., p. 41).

(353) Le mois el-Hadji (Dhu al-Hijja) est le douzième mois; le dixième de ce mois se célèbre la Fête (Id) par excellence, la Grande Fête (al 'id al kabir), commémorant le sacrifice d'Abraham. A. ABEL, *Les Musulmans noirs du Manyema,* Bruxelles, s.d., pp. 144-145. En 1881, cette fête tombait le 4 novembre.

(354) Selon WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* pp. 268, 293, les Wataturu, belliqueux appartenaient aux peuples Masai et habitaient au nord des Wagogo. « Le Mtatourou est pasteur: il cultive bien son champ, il élève du bétail » (BURDO, *De Zanzibar,* p. 40). « The Utaturu wells are narrow and the shafts deep - some 70 feet. We were able with the assistance of our tent-ropes to get sufficient water » (A.R. TUCKER, *Eighteen Years in Uganda and East Africa,* Londres, 1908, I, p. 67: 20 septembre 1890). Cfr aussi STUHLMANN, pp. 754-755, 768, 805, 846, 849. BURTON, *Lake,* p. 419.

(355) BRODE a la graphie Mgombera (*Maisha,* § 139, 140) et Mgombero (*Maisha,* § 131, 133). WHITELEY a partout: Mgombera. Mgombero était situé au nord-ouest de Tabora et tombait dans la sphère d'influence de Mirambo (SHORTER, *Nyungu-ya-mawe, J.A.H.,* IX (1968) 2, p. 256 et carte, p. 239). *A l'Assaut,* p. 283: Mgombéro.

(356) *Mirambo amekwisha mpiga Simba na Waruemba wa Mardandu.* BRODE: die Waruemba von Mandandu; WHITELEY: the Waruemba of Mardandu. Nous traduisons: les Waruemba au service des Mandandu. Selon BURTON, *Lake,* p. 538: « the Mandandu (se trouvaient)... in the vicinity of Kilwa, four marches inland ». Les Ndandu (Ndonde, Mawanda) étaient des Wayao de la rive nord du Rovuma. Chasseurs d'éléphants, 300 d'entre eux avaient suivi Matumula (cfr

LIVINGSTONE, I, p. 43 et note 112) dans l'Ukonongo. Certains « Wandandu » entrèrent au service de Stokes (*Belgique Col.*, I (1895-96), p. 384), sans doute après la prise de Usavila, car à ce moment Stokes se trouvait à Tabora, où une vingtaine d'hommes de Matumula s'étaient réfugiés (BECKER, II, p. 86). Sur l'expédition de Mirambo contre Simba dans l'Ukonongo occidental, cfr R. FOUQUER, *Mirambo,* Paris, 1966, pp. 83-84; N.R. BENNETT, *Mirambo of Tanzania,* p. 134. BECKER, *La vie,* I, pp. 259-263, 430; II, pp. 86-87, 171-172. D'après la lettre de Ramaeckers, Karema, 5 novembre 1881, Simba fut aidé par une cinquantaine de chasseurs d'éléphants de Matumula, sous les ordres de Mounié Mabanga. Lors de la prise de la place, le 22 octobre, Mabanga et une vingtaine de ses hommes parvinrent à s'échapper (*Ibid.,* II, pp. 91-92). Mwinyi Mabanga est sans doute à identifier avec Mubanga Chipoya, le futur Mwamba (1887-1898) d'Ituna au Ruemba. Cfr note 64.

(357) *Tukaenda hata el aesha.* La prière *el-aesha* se dit au début de la nuit noire.

(358) Masanse ou Masanze (*Maisha,* § 164) était une région au nord-ouest du lac Tanganyika. A son arrivée à Ujiji, le 3 août 1882, Wissmann y rencontra deux Pères Blancs « von der katholischen Missionstation in Massanza » (*Unter Deutscher Flagge,* p. 243). TRIVIER, p. 161: la mission de Massanze. Sur la fondation de la mission de Kibanga dans le Masanze, cfr RENAULT, *Lavigerie,* I, pp. 194-195. Masanze n'est pas à confondre avec le poste arabe du Masanza sur la rive méridionale du lac Victoria, détruit par Stuhlmann en 1890. *Ibid.,* I, pp. 95, 344.

(359) La guerre de T.T. contre le chef Kasanura d'Uvinza Est est longuement racontée par Selim ben Mohammed (WARD, *Five Years,* pp. 187-188). Selon ce récit, le frère de Kasanura, nommé Katarambura, ambitieux et jaloux de son rang, se mit d'accord avec T.T. pour susciter des incidents à la caravane de T.T., ainsi T.T. aurait un prétexte d'intervenir et de remplacer Kasanura par son frère; ce dernier payerait une grande quantité d'ivoire, en plus de ce que T.T. pourrait obtenir par le pillage des villages. Katarambura chercha donc querelle aux chefs voisins, il empiéta sur le pouvoir de Kasanura, de sorte que finalement ce dernier envoya des hommes pour le tuer. Informé, Katarambura leur tendit une embuscade avec l'aide de T.T. et Kasanura se vit forcé de se réfugier auprès de Mirambo. En vain, il essaya d'impliquer Mirambo dans le conflit. Mirambo refusa de déclarer la guerre à T.T. mais il intervint comme arbitre: Kasanura put rentrer dans son pays mais Katarambura devint chef. Détrôné, Kasanura chercha à renverser son frère avec l'appui de T.T. en lui donnant de l'ivoire et ses sœurs comme épouses. T.T. ayant vidé la région, retourna à Ujiji avec son ivoire et ses esclaves. Selon les informations reçues par Wissmann au début d'août 1882, la guerre avait duré deux mois et les vaincus vivaient encore dans la brousse (*Unter Deutscher Flagge,* p. 249). Le missionnaire Hore avait visité le village de Kasanura, Usenye, le 10-11 août 1878. Il le décrit comme « a large village abounding in stockades and hedges and overgrown gardens... The north Gombe Nullah, here the eastern arm of the Malagarasi, flows... one and three quarters miles to the northward... This village is of a good size » (WOLF, *Missionary,* p. 55). Le lendemain, 12 août 1878, Hore traversa les villages de Katalumbula (*Ibid.,* pp. 55-56). Le Katalumbula de Hore est évidemment le Katarambura, mentionné par Selim ben Mohammed.

(360) Becker assista, sur invitation, au deuxième (des trois) repas des funérailles de Mohammed ben Juma. Le 19 janvier 1882, il se rendit, à cet effet, à Ituru où il fut acceuilli par T.T. et son frère Mohammed ben Masud. « Le défunt a été enterré depuis quatre jours, en grande pompe » (BECKER, *La vie,* II, pp. 139-140). Quatre mois plus tôt, le 10 septembre 1881, lors de sa visite à Ituru, Becker avait trouvé le père de T.T. un « vieillard assez taciturne, à barbe blanche » (BECKER, *La vie,* II, p. 43). Il semble que la mort de Mohammed ben Juma se situe non pas après la victoire de T.T. sur les Wavinza, mais avant celle-ci, de sorte que chronologiquement le paragr. 137 de la *Maisha* doit se mettre après le paragr. 133.

(361) Msabbah ben Nejim esh-Seheni (Msabbach bin Njem: BRODE, *Story,* p. 218) fut rencontré par Wissmann au sud d'Ujiji. L'explorateur allemand, qui s'approvisionna chez lui en divers articles pour son voyage vers Tabora, l'appelle: Nsabba-bin-Gem (*Unter Deutscher Flagge,* pp. 244-245). L. DECLE, *Three Years in Savage Africa,* Londres, 1898, p. 305, nous le décrit à Ujiji, le 5 juin 1893: « Musaba-ben-Luari, the former *wali* (viceroy) of Ujiji, toothless and very dirty ». Ailleurs (p. 313), Declé précise que c'est à Kasimbo, un quartier de Ujiji (cfr BURTON, *Lake,* p. 323: Rusimba), que résidait « Msaba-bin-ben-Luali (*sic!*), the oldest inhabitant of Ujiji who was there when Burton and Speke visited the Lake and who had known Livingstone, Stanley, and all the great pioneers of Africa ». N.R. BENNETT, *Leadership in Eastern Africa,* p. 163, n. 108 est moins exact: « This individual, Msabbah bin Nejim el Seheni remained around Ujiji for some time ». D'après le capitaine Jacques, il était surnommé Ndungula: « Bwana N'Saba (N'Doungoula) était le doyen d'âge d'Ujiji » (en avril 1892): *Le Mouvement Antiesclavagiste,* V (1893) p. 44. Il est encore mentionné dans un rapport de Ramsay, Ujiji, le 1er août 1896, comme: « Msabah ben Jem » (*Deutsches Kolonialblatt,* VII (1896), p. 770). Vers octobre-novembre 1896, le P. Van der Burgt le décrit comme un Arabe de Mascate, âgé de quatre-vingt ans, aveugle, *wali* d'Ujiji, où il réside depuis quarante ans (J.M.M. VAN DER BURGT, *Het kruis geplant in een onbekend Negerland van Midden-Afrika,* nouv. éd., Boxtel, 1921, p. 304). « Misbah b. Najm al-Sahini... had been installed as *liwali* by the Germans » (B.G. MARTIN, *Muslim Politics,* p. 481). Cfr aussi *Maisha,* § 139.

(362) Mwinyi Majid ben Nasor, vers 1890, était chef du poste de Kawanga (Kabanga) (GLEERUP, *Tvärs genom Afrika,* II, p. 420). Kabanga se trouvait sur la rive droite du Lualaba, entre Kasongo et Nyangwe (cfr note 298). Comme Moueni Mouranda, était chef de Kabanga lors du passage de Trivier (TRIVIER, *Mon voyage,* p. 126), nous croyons que Mwinyi Muranda était le surnom africain de Majid ben Nasor.

(363) Abdallah ben Isa était sans doute apparenté à Ali ben Isa (cfr note 335). Peut-on l'identifier avec Abdallah Shaash, un riche Arabe de Zanzibar? Son agent, Makatubu, un métis arabe, opérait dans le Marungu (STAIRS, *Journal,* dans *Le Congo Illustré,* II (1893), p. 151).

(364) Juma ben Abdallah, qui est mentionné aussi *Maisha,* § 152, ne nous est pas connu par ailleurs.

(365) Hamed ben Saïd el-Wardi est peut-être identique à « Humadi bin Saïd ». Avec d'autres Arabes, il transportait des esclaves vers Madagascar lorsque le dhow fut capturé par les Anglais le 24 mars 1876 (ELTON, p. 170).

(366) Abdallah ben Sleman el-Khangeri est sans doute le sheikh Abdallah ben Soliman, établi à Ujiji. Lors de l'arrivée de Stanley à Ujiji en mai 1876, ce commerçant arabe y possédait le canot le plus long. Stanley évaluait sa fortune à 15 000 dollars (STANLEY, *Dark Continent,* II, pp. 8-9).

(367) Sleman ben Hamed er-Ruwehi est à identifier avec l'Arabe blanc, Selimani ben Roueghi, mentionné par Tobback (*Le Congo Illustré,* 1894, p. 20). A l'époque où Bwana Nzige et son fils Rashid ben Mohammed s'emparèrent de la station de l'E.I.C. aux Stanley Falls (août 1886), Sleman ben Hamed commandait une expédition dans le Lomami. Il accourut avec ses forces aux Falls, et en expulsa Bwana Nzige. Abdallah ben Sleman s'y proclama chef sous les ordres de Saïd ben Habib. CEULEMANS, *La question arabe,* p. 50, donne la graphie: Selimani-ben-Rughi. Selon M. DE LA SALETTE, *Kasongo,* Anvers, 1948, p. 8, « Selimani Luhe » habita quelque temps à Kasongo. C'est probablement de Kasongo que fut écrite la lettre du 3 janvier 1891, adressée à Lerman, le commandant des Falls, par « Suleiman bin Hemed El-Ruweihy ». Traduction anglaise de cette lettre: A. LOPASIC, *Lerman,* pp. 153-154. Il n'est pas à confondre avec « Selimani ben Hamed, sur-

nommé Sakana ou Sakara », qui vers 1890, était établi à Yambinga, ni avec « Seleman bin Hamed », wazir du sultan de Zanzibar à Dar es Salaam vers 1860.

(368) Sultan ben Rashid el-Gethi ne nous est pas connu par ailleurs. Il appartenait à la famille des Gethi, comme Hamed ben Khamis Mserera (note 295) et Bilal ben Ali (note 243). Hamed ben Abdallah el-Ketchiri est peut-être à identifier avec « Ahmed ben Abdallah », qui en 1895, possédait dans l'île de Zanzibar quatre exploitations agricoles et trois-cent cinquante esclaves (*Mouvement antiesclavagiste,* VII (1895), p. 357). Comme le nom de clan « el-Ketchiri » revient aussi sous la forme « el-Kethiri » nous pensons pouvoir l'assimiler à « el-Kadhuri », clan auquel appartenait aussi Abed ben Salum (*Maisha,* § 103, note 274).

(369) Salum ben Hini et-Toki est peut-être à identifier avec Salim ben Heri, un jeune Arabe qui, en 1882, accompagna T.T. à la Côte. Il mourut de la variole en 1885 (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* pp. 285, 291).

(370) Saïd ben Khamis et-Toki est peut-être à identifier avec Saïd ben Hamisi (Yalel), mentionné par le missionnaire Mackay, dans une lettre du 19 mars 1887, comme un des principaux adversaires arabes des missions chrétiennes en Uganda (R. OLIVER, *The Missionary Factor,* p. 108, n. I).

(371) *Tulifika ziwani.;* BRODE: ... bis wir an ein Wasserloch kamen. WHITELEY: until we reached the Lake. *Ziwa* ne signifie pas ici le lac Tanganyika, mais un point d'eau (Waterloch). Cfr STANLEY, *Diaries,* p. 41: a small pool of water or ziwani. Sur l'expédition de Mirambo contre Simba, cfr *Maisha,* § 132. T.T. y raconte aussi son voyage de Tabora à l'Uvinza, via Usoke et Ngombera. Au § 100, il raconte le voyage de retour, qui se fit de Ngombera à Usoke. Dans les deux cas, aux sources des Wataturu, entre Ngombera et Usoke, il rencontra des bandes armées de Mirambo. Celles-ci venaient de battre Simba (*Maisha,* § 132); elles vont en finir avec certains villages de Simba laissés de côté lors de leur première expédition (*Maisha,* § 140).

(372) Lors d'une entrevue qu'il accorda à Becker, dans sa nouvelle résidence de Konongo, en février 1882, Mirambo déclara: « Tip-Tipo, en retournant à Oudjiji, a passé près d'ici. C'est un homme sage, courageux et dont je fais grand cas. Arabe de naissance, il a su se faire Africain » (BECKER, II, p. 168).

(373) Les travaux des champs se faisaient du mois d'octobre jusqu'en mai. « It is difficult to persuade the people of Unyanyembe to leave their fields between the months of October and May » (BURTON, *Lake,* p. 236). Cfr aussi: *A l'Assaut,* p. 186.

(374) « Comme j'étais sur le point de partir pour Ujiji ». T.T. fait allusion à son départ de Tabora pour l'Uvinza, dont il voulait réduire le chef Kasanura, afin d'assurer la sécurité du transport de l'ivoire laissé à Ujiji (*Maisha,* § 133-134). Après avoir défait Kasanura, T.T. se rendit d'Uvinza à Ujiji. Arrivé à Ituru au mois d'août 1881 (*Maisha,* § 128), il y resta sans doute jusqu'à la fin d'octobre.

(375) *Bin Adamu hajui siku ya kufa.* Le fils d'Adam, c'est-à-dire: l'homme...

(376) *In sha Allah,* en arabe dans le texte swahili. BRODE: So Gott will; WHITELEY: by the grace of God. La traduction littérale est: si Dieu veut; s'il plaît à Dieu.

(377) Sike, fils de Mkasiwa, succéda à son père vers la fin de 1876 (SHORTER, *Nyunguya-mawe,* p. 243, n. 39). Sa résidence (*kwikuru* ou *ikulu*) se trouvait à une lieue de Tabora. Selon THOMSON, *African Lakes,* II, pp. 236-237, il était le fils de Fundi Kira et le demi-frère de Simba et de Nyungu-ya-mawe. Cette affirmation doit se corriger en tenant compte de l'arbre généalogique dressé par SHORTER, a.c., p. 240. Cfr infra: *Maisha,* § 167, 181.

(378) Khamis ben Sleman el-Hinawi et Hamed ben Rashid el-Habsi ne nous sont pas connus par ailleurs. Quant à Bilal ben Ali el-Gethi, on pourrait l'identifier avec « one Bilali, owner of an extensive and well-cultivated plantation situated on a hill overlooking a bend of the river Beze » (ELTON, p. 77) ou avec « Bilali... slave-driver on the Kilwa road » (*Ibid.*, p. 288).

(379) Wad Juma est sans doute à identifier avec « Bin Juma, a long, thin, lanky Suaheli, six feet two high, with a hooked nose and large lips » (LIVINGSTONE, I, p. 354). En décembre 1868, il était agent de Mohammed ben Bogharib (*Ibid.*, I, 362). Cfr aussi: *Ib.*, I, pp. 252, 349, II, p. 146. En novembre 1876, il faisait partie de la suite de T.T., accompagnant Stanley lors de la descente du Lualaba. Stanley l'appelle Mwinyi Juma et le décrit: « a nervous, tall young man » (*Dark Continent,* II, p. 129). Cette description s'accorde parfaitement avec celle laissée par Livingstone de Wad Juma. Cfr note 315.

(380) Sef ben Hamed, fils de T.T., arriva à la capitale de Mirambo le 30 août 1882, trois jours après Wissmann. Selon l'explorateur allemand, qui séjourna chez Mirambo du 28 au 31 août 1882, ce fut surtout T.T. qui cherchait une entente avec Mirambo (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* pp. 272-274). Sa version est confirmée par Kalola, chef de la « secte » du Serpent, puissante parmi les Wanyamwezi. Entré au service de Mirambo en 1880, Kalola était présent à l'entrevue accordée à Sef ben Hamed. Ses récits furent notés par Carnochan. Cfr F.G. CARNOCHAN — H.C. ADAMSON, *Out of Africa,* Londres, 1937, pp. 234-235. Sur la visite de Sef ben Hamed à Mirambo, cfr aussi BENNETT, *Mirambo of Tanzania,* p. 149.

(381) Des bruits concernant une expédition militaire du sultan de Zanzibar contre Mirambo parvinrent aussi aux oreilles de Wissmann: étant à la mission anglaise de Ujui, il apprit qu'une grande caravane de Mirambo, transportant de l'ivoire, avait fait demi-tour dans l'Ugogo; elle avait été informée qu'un nouveau gouverneur arabe avait été envoyé à Tabora à la tête de nombreuses troupes pour faire la guerre à Mirambo. Sef ben Hamed aurait été retenu par Mirambo jusqu'au retour de sa caravane de l'Ugogo (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* pp. 283-284).

(382) Wissmann arriva à Tabora le 5 septembre 1882 (*Unter Deutscher Flagge,* p. 279). Le 7, il rendit visite à T.T., à Ituru, à une journée de marche au sud-est de Tabora. T.T. ne mentionne pas que Wissmann lui remit aussi une lettre de Mirambo, qu'un messager avait apportée à Wissmann le 2 septembre 1882. Cfr A. BECKER (et autres), *Hermann von Wissmann,* 2 éd., Berlin, 1907, p. 54.

(383) Jusqu'à Nyangwe, Wissmann avait voyagé en compagnie du Dr Paul Pogge qui, déjà en décembre 1875 - janvier 1876, avait visité la capitale du Mwant Yav (P. POGGE, *Im Reiche des Muata Jamwo,* Berlin, 1880; nouv. impr. Nendeln, 1973). Débarqués à Luanda en janvier 1881, les voyageurs allemands passèrent par Malange et Kimbundu; ils franchirent le Kasai le 3 octobre 1881 et atteignirent le Lomami le 8 mars suivant. Venant de Kilembwe, Pogge et Wissmann arrivèrent le 15 mars 1882 chez le *Fumo* (chef) Kawamba des Bena-Ngubo (Gubu), à la frontière orientale des Basonge. Kawamba avait fait l'alliance du sang avec T.T. et avait admis dans son village un Zanzibarite (pourvu de trois esclaves), qui devait veiller à ce que tout l'ivoire récolté soit envoyé à Nyangwe (*Unter Deutscher Flagge,* pp. 167-169). Quittant Kawamba le 20 mars, les deux explorateurs étaient accompagnés par des hommes de T.T., lequel en ces lieux portait le surnom de Mutshipula (cfr note 95). Ils atteignirent Nyangwe le 16 avril 1882. La *Maisha* ne mentionne pas Pogge, car celui-ci retourna de Nyangwe au Kasai, en compagnie du chef Mukenge Kalamba des Bena-Lulua.
Le 5 décembre 1892, « Kabamba, chef des Bena Guo », fit sa soumission à Dhanis (*Congo Illustré,* IV (1895), p. 34).

(384) *Ikawa taabu kuu.* BRODE: Es war eine grosse Plage. WHITELEY: There was a serious famine there. Nous suivons la traduction de Brode. Contrairement à ce dit la *Maisha,* Wissmann note qu'à chaque agglomération des Wagogo, la

caravane dut payer le *hongo,* le droit de passage. Même la grande caravane de T.T., comptant 2.000 hommes, la plupart des esclaves, chargés de 900 défenses d'éléphants, se résigna à l'inévitable. En effet, sans les Wagogo, le pays ne pourrait se traverser, car ce sont eux qui maintiennent ouvertes les rares sources (*Unter Deutscher Flagge,* p. 293). T.T. ne mentionne pas le fait que Wissmann ramena dix vaches volées par les Wagogo, compensant ainsi amplement le *hongo* payé pour lui (*Ibid.,* p. 295).

(385) Wissmann atteignit Mpwapwa le 26 octobre 1882; T.T. y arriva le lendemain (*Unter Deutscher Flagge,* pp. 298-299). Swann donne une description de l'état pitoyable de la caravane de deux mille esclaves de T.T., rencontrée à Mpwapwa (SWANN, *Fighting the Slave-Hunters,* pp. 48-53). Swann déclare avoir séjourné à Mpwapwa du 29 novembre au 3 décembre (1882), mais, ici aussi, sa datation est erronée.

(386) Mamboya se trouvait à 60 km de Mpwapwa et à 200 km de la Côte. *A l'Assaut,* p. 124, note; SWANN, *Fighting,* p. 45. En octobre 1880, le général Matthews, commandant de la troupe du Sultan de Zanzibar, y établit une petite garnison qui devait contrôler les caravanes empruntant la route de Saadani. La *Church Missionary Society* y avait fondé un poste dès 1874. BURDO, *De Zanzibar,* p. 195.

(387) Jan Mohammed Hansray el-Hindi était agent de Taria Topan à Bagamoyo. BRODE, *Story,* p. 156. *Maisha,* § 154: Mohammed Hansraj; *ibid.,* § 40: Muki Kanji Hansraj el-Hindi; STAIRS, *Journal,* p. 15: Kaji Haussa (*sic*); *Unter Deutscher Flagge,* p. 244: Kanji-bin-Nzari.

(388) Le neuvième jour du mois Muharram (le premier mois de l'année musulmane) de 1300 A.H. (année de l'hégire) équivalait au 20 novembre 1882. T.T. quitta Bagamoyo ce jour-là; il débarqua à Zanzibar à la quatrième heure du soir, du dixième jour du mois Muharram, c.-à-d. le 20 novembre 1882, à 22 h. BRODE, *Story,* p. 156, le fait arriver à Zanzibar le 22 novembre 1882, tandis que INGRAMS, *Zanzibar,* p. 169, écrit: « They (T.T. et Wissmann) reached Zanzibar on 13th November of that year (1882) ». En fait, Wissmann avait débarqué à Zanzibar le 18 novembre 1882 (*Unter Deutscher Flagge,* p. 313).

(389) Mohammed ben Masud ben Ali el-Mugheri nous est inconnu par ailleurs.

(390) Kanji Rajbar el-Hindi signera comme témoin (avec Frederick Holmwood), les accords conclus à Zanzibar le 24 février 1887, entre T.T. et Stanley. Cfr Annexes, Doc. III et IV, pp. 163-165. Cfr *How I found,* p. 55: « Kanjee, from the store of Taria Topan »; *Darkest Africa,* I, p. 60: « Kanji, the *vakeel* of Tary » (*vakeel* = wakili: procureur: KRAPF, p. 422).

(391) Le Belge B. est Jérôme Becker. Cfr E. DESSY, *Becker, B.C.B.,* I, col. 93-98; R. CORNEVIN, *Les « bienfaits » de l'esclavage arabe en Afrique orientale et centrale par le capitaine Jérôme Becker, en 1887,* dans *France Eurafrique,* XIX (1967), n° 184, pp. 36-41. Becker arriva à Tabora le 22 août 1881 pour remplacer le Dr Van den Heuvel qui partit quatre jours plus tard. Au mois de mars 1882, Becker se rendit à Karema pour y reprendre la direction du poste resté sans Européen, par la mort de Ramaeckers (25 février 1882). La maison de Becker était un *tembe* bâti par un des fondateurs de la colonie arabe à Tchem-Tchem, près de la source qui avait donné son nom au village indigène. Propriété de Sergère, Becker la loua par l'intermédiaire de Sef ben Saad, représentant de Sergère. Pour une description détaillée, cfr BECKER, II, p. 17.

(392) D'après notre interprétation du paragr. 148 de la *Maisha,* l'autre Belge était Emile Storms. Débarqué à Zanzibar le 2 mai 1882, il partit de la côte orientale le 8 juin et arriva à Tabora le 17 août; le 23 septembre, il atteignit Karema, la station de l'Association Internationale Africaine sur la rive orientale du Tanganyika. Cfr M. COOSEMANS, *Storms, B.C.B.,* I, col. 899-903; N.R. BEN-

NETT, *Captain Storms in Tanganyika: 1882-1885,* dans *T.N.R.,* n° 54 (1960), pp. 51-63.

(393) Le paragr. 148 est assez obscur. A première vue, il semble qu'à son retour à Zanzibar, T.T. fut contacté par un Belge qui lui proposa une association commerciale avec Léopold II: les Belges livreraient à T.T. des armes et des munitions; de son côté, T.T. fournirait des porteurs pour le transport de l'ivoire qui s'écoulerait par le fleuve Congo, à partir de Nyangwe. Telle est l'interprétation de BRODE, *Story,* pp. 156-157, bien qu'il ne donne pas le nom du Belge qui aurait visité T.T. le lendemain de son arrivée à Zanzibar. Dans l'*Historical Introduction* à la traduction anglaise, p. 19, A. SMITH écrit: « A conversation passed between Tippu on the very day of his arrival (November 22nd, 1882), and a Belgian representative of the International Association ». Dans une note explicative (p. 34, n. 41), elle ajoute: « The Belgian would seem to be M. Cambier, then collecting porters for the Congo Expedition, but it is difficult to see when he could have previously met Tippu ». Elle est plus explicite dans: *The Southern Section of the Interior,* dans *History of East Africa,* I, pp. 291-292: « Captain Cambier offered him an alliance ». BENNETT, *Captain Storms, a.c.,* pp. 54-55, admet également des négociations entre Cambier et T.T. bien qu'il n'exclue pas que « perhaps the Arab confused this meeting... with the discussion in Tabora » (entre Storms et T.T. en août 1882). M. LUWEL, *Kapitein Ernest Cambier te Zanzibar 1882-1885,* dans *Africa-Tervuren,* VIII (1962) 4, p. 94, estime qu'il n'y a pas eu d'entrevue entre T.T. et Cambier le 23 novembre 1882. Selon Luwel, il n'est pas impossible que T.T. ait projeté à cette date les entretiens qu'il a eus quelques mois plus tard avec Jérôme Becker, durant le séjour de ce dernier à Zanzibar (7 février - 24 mars 1883). Nous rejetons toutes ces interprétations et avec P. CEULEMANS, *La question arabe...,* p. 191, n. 2, nous admettons que T.T. rapporte ici son entrevue avec Storms à Tabora, au mois d'août 1882. Une analyse attentive de *Maisha,* § 146-150, nous montre qu'ici, comme en d'autres endroits, T.T. n'a pas observé strictement la succession chronologique des événements. Cette succession se reconstitue comme suit:

— Arrivé à Mpwapwa le 27 octobre 1882, T.T. envoie Mohammed ben Khalfan en avant, vers la Côte, avec des lettres pour Seyyid Bargash et Taria Topan (*Maisha,* § 146);
— T.T. arrive à Bagamoyo où il laisse son ivoire et ses esclaves aux mains de Jan Mohammed Hansraj el-Hindi, l'agent de Taria Topan;
— Quittant Bagamoyo le 9 Muharram (20 novembre 1882), il débarque à Zanzibar « le 10 Muharram, à 4 h. du soir », c.-à-d. le 20 novembre, à 22 h.
— Le même soir (nuit), il va (loger ?) chez Taria Topan qui l'informe que Seyyid Bargash veut le nommer *wali* de Tabora. La même nuit, Mohammed ben Masud ben Ali el-Mugheri vient l'entretenir de ce gouvernorat;
— T.T. va dormir et le matin suivant son arrivée à Zanzibar, à la première heure (*auwal saa*), c.-à-d. à 7 h. du matin du 21 novembre, T.T. se rend auprès du Sultan et lui raconte la proposition qu'on lui avait faite à Tabora au mois d'août précédent (*Maisha,* § 148). Ainsi peut-il décliner plus facilement le gouvernorat de Tabora et de fait, le Sultan lui conseille de se rendre au Manyema;
— Du palais du Sultan, T.T. se rend auprès de Taria Topan où trois hommes du Sultan lui apportent des cadeaux.

Les informations fournies par T.T., d'abord par écrit puis oralement, ont sans doute influencé l'attitude du Sultan quant au recrutement de porteurs par Cambier. Alors qu'auparavant, il ne s'était pas opposé à ce recrutement, voici que coup-sur-coup:

— le 19 novembre 1882, Seyyid Bargash ordonne d'emprisonner Mwinyi Pembe, le premier *nyampara* de la caravane recrutée par Cambier. (Grâce à l'intervention de Ledoulx, consul de France, Mwinyi Pembe est pourtant libéré);
— le 20 novembre, vingt autres hommes de Cambier sont emprisonnés (GIRAUD, p. 36);

— le 21 novembre, un autre homme de Cambier est emprisonné;
— le 24 novembre, Cambier délie tous ses hommes (350) de leur contrat; ceux-ci sont emprisonnés en grand nombre; de même, huit des *boys* de Giraud;
— le 25 novembre, le Sultan interdit tout recrutement non autorisé.

Cependant le 27 novembre, à la suite d'un télégramme de Léopold II au Sultan, les prisonniers sont relâchés et Cambier peut recruter 200 hommes, devant le palais du Sultan; ainsi, finalement, le 4 décembre, le « Chittagong » quitte Zanzibar pour le Congo ayant à bord Cambier et 215 Zanzibarites. Que T.T. n'eut aucun contact avec Cambier le 21 novembre 1882 (ni les jours suivants) et que *Maisha*, § 148, se rapporte aux propositions qui lui furent faites par Storms, à Tabora, au mois d'août précédent, se déduit d'une lettre adressée à Storms par Strauch, secrétaire général de l'A.I.A., Bruxelles, 10 janvier 1883: « Le capitaine Cambier nous écrit que Tippo Tip raconte partout à la côte que vous lui avez proposé de lui acheter de l'ivoire dont le transport se ferait en Europe par la voie du Congo. Ces déclarations de Tippo Tip ont produit une profonde impression et sont de nature à nous aliéner les sympathies et l'appui de tous ceux qui retirent des bénéfices du commerce avec la côte orientale de l'Afrique » (citée par LUWEL, *Kapitein E. Cambier, a.c.*, p. 92). Un écho des déclarations de T.T. se trouve aussi dans GIRAUD, p. 34: « Au moment de mon départ, Tippo-Tippo arrivait précisément à Bagamoyo avec une puissante caravane de deux mille hommes et un chargement suffisant pour acquitter enfin le reste de sa dette à Taria-Topan... Il apportait de plus avec lui quelques nouvelles alarmantes, qui ne tardèrent pas de faire le tour de la ville. Stanley, disait-il, se préparait à remonter le Congo jusqu'au Manyema; il venait pour trafiquer, faire prendre à l'ivoire la route de l'Océan (Atlantique) et ruiner ainsi Zanzibar ». T.T. a donc informé Seyyid Bargash et Taria Topan des propositions de Storms: d'abord par les lettres apportées de Mpwapwa par Mohammed ben Khalfan, ensuite personnellement; de là les réactions du Sultan: mitigées à la réception des lettres (arrestation de Mwinyi Pembe, le 19 novembre), puis radicales, après l'arrivée de T.T. (le 24 novembre: arrestation des hommes recrutés par Cambier, et le 25: interdiction de tout recrutement). Que Storms ait effectivement contacté T.T. à Tabora ressort d'une lettre de Storms à Strauch, Tabora, le 23 août 1882: « Autrefois... vous avez voulu m'envoyer en Afrique avec mission de rencontrer Tippo Tip et traiter avec lui le sujet que nous connaissons. Cette mission, je viens de la remplir... Je lui dis que Stanley devait bientôt arriver à Nyangwe et s'il s'engageait à vendre son ivoire à Nyangwe, je me chargeais de l'accompagner avec 400 hommes dans une tournée de recherche d'ivoire s'il voulait pousser vers la Loualaba et puis vers Nyangwe. Il accepte cette proposition mais à condition de faire tout en commun, c'est-à-dire les frais et les bénéfices. Il s'agissait d'émettre chacun 25.000 piastres de part et d'autre. Or, Tippo Tip fournit son capital en esclaves... » (citée par LUWEL, *Kapitein E. Cambier...*, p. 92). T.T. et Storms parvinrent à un accord de principe: T.T. vendrait son ivoire à Nyangwe aux agents de Léopold II; on lui en payerait la valeur à Zanzibar, en retranchant de ce montant: 1° les frais de transport de Nyangwe à la côte occidentale (à charge de T.T.), 2° les droits de douane payés auparavant à Zanzibar (ceux-ci reviendraient maintenant à Léopold II).

L'entretien Storms - T.T. eut lieu entre le 17 août 1882 (date de l'arrivée de Storms à Tabora) et le 27 août (date de son départ pour Karema, cfr HEEREMANS, p. 31). A ce moment, Becker était absent de Tabora: ayant appris la mort de Ramaeckers († 25 février 1882), il s'était rendu à Karema, où il restera du 24 avril au 17 novembre 1882. Cette absence de Becker explique le fait que T.T. dit qu'il rencontra le Belge inconnu seul dans la maison de Becker. Cependant, déjà en septembre 1881, à Tabora, T.T. avait exprimé à Becker « le désir de voir le Congo rendu navigable. Cela lui permettrait d'écouler ses produits plus facilement et à moins de frais » (Lettre de Becker à Strauch, Tabora 8 septembre 1881; cfr aussi BECKER, *La Vie*, II, pp. 43, 56-57). Dans une longue conversation qu'il eut avec Jameson, le 12 mai 1888, T.T. semble faire allusion aux propositions de Storms: « We were at the Falls before the Belgians. I had been wandering about and fighting in Central Africa for fourteen years (A.D. 1870-82), when I met à

Belgian officer near Tanganyika, who asked me whether I agreed to the Falls belonging to Belgium. I asked him whether he had consulted the Sultan of Zanzibar. He said no. So I replied: « Unless the Sultan gives the Falls to you, I will not ». Tippu Tib then saw the Sultan, who at that time would not have given them up » (JAMESON, p. 293). L'officer belge (non nommé comme dans *Maisha,* § 148) est sans doute Storms, car celui-ci avait parlé à T.T. de l'intention qu'avait Stanley de remonter le fleuve et d'établir une station aux Falls. Dans *Maisha,* § 149, T.T. déclare qu'il avait quitté Zanzibar depuis quatorze ans. Ceci est exact: parti après le 3 avril 1870 (début A.H. 1287), il était revenu après le 12 novembre 1882 (début A.H. 1300).

(394) T.T. exagère le nombre des Zanzibarites que Cambier voulait recruter. Sur ce recrutement, cfr aussi E. VANDEWOUDE, *Hulppersoneel voor de Kongostaat. Recrutering van zwarte arbeiders en soldaten in enkele Britse koloniën of protectoraten van Afrika, 1878 - omstreeks 1896* (mémoire de doctorat en histoire, K.U.L., 1972), 1ère partie, pp. 80-98; 219-232.

(395) Le *balozi* anglais était à ce moment le consul général f.f., le colonel S.B. Miles, ancien résident à Mascate; il remplaça John Kirk durant le congé de celui-ci, du mois d'août 1881 au mois d'août 1883. GIRAUD, p. 16; COUPLAND, *Exploitation,* pp. 232-233.

(396) L'Usukuma était une des régions de l'Unyamwezi. Cfr BURTON, *Lake,* pp. 284-285; STUHLMANN, pp. 108-109.

(397) « Interné à Zanzibar et en pleine disgrâce, l'ex-gouverneur de Tabora y est mort. Le bruit a même couru que, sous le coup des accusations les plus graves, il s'était empoisonné » (BECKER, II, p. 448). D'après d'autres bruits, Abdallah ben Nasib avait été empoisonné sur ordre de Seyyid Bargash, parce qu'il tentait de retourner à l'Unyanyembe (BENNETT, *Mirambo of Tanzania,* p. 151). « Nach etwa einjährigen Aufenthalte in Sansibar sollte Abdalla jedoch gegen alles vermuten aufs neue mit dem Gouverneursposten in Tabora, den bis dahin sein Bruder Schiache bin Nasib verwaltete, betraut werden. Eine grosse Karawane würde aufgerüstet, aber nur einige Tagereisen von der Küste entfernt starb Abdalla ganz plötzlich, ohne vorher krank gewesen zu sein. Zweifellos hatte Gift hier eine Rolle gespielt » (P. REICHARD, *Deutsch Ostafrika,* Leipzig, 1892, p. 101).

(398) Wissmann arriva à Saadani le 15 novembre 1882; le lendemain, il s'y embarqua pour Zanzibar, où il débarqua le 18 novembre vers midi. Il alla loger « chez Asfal », c.-à-d. dans le « palais » (Palastartiges Gebäude) de la firme O'Swald de Hambourg (*Unter Deutscher Flagge,* p. 314). Selon la mode celtisante de son temps, le fondateur de la firme, Wilhelm Oswald senior († 1859), signait O'Swald. En 1845, il avait commencé ses opérations commerciales sur la côte orientale de l'Afrique en s'y procurant des cauris (sans valeur), lesquels sur la côte occidentale avaient cours de monnaie pour l'achat d'huile de palme, d'ivoire, de bois précieux. En 1849, il ouvrit un entrepôt à Zanzibar; dix ans, plus tard, les Villes Hanséatiques conclurent un traité avec le sultan Seyyid Majid. Quand la firme eut liquidé ses factoreries sur la côte occidentale, ses transactions sur la côte orientale ne firent que s'accroître; au début de 1887, elle introduisit la culture du tabac sur l'île de Zanzibar. H. BRODE, *British and German East Africa,* Londres, 1911, pp. 2-3; H. BRUNSCHWIG, *L'Expansion allemande outre-mer du XV^e siècle à nos jours,* Paris, 1957, pp. 65, 78-79, 119; T. BOHNER, *Der Deutsche Kaufmann über See,* Berlin, 1939, pp. 466-470. BURTON, *Zanzibar,* I, pp. 207-208, 321.

(399) Le consul borgne était le consul général f.f., S.B. Miles, cfr note 395. Mister Home n'est autre que Frederick Holmwood, vice-consul anglais à Zanzibar de 1873 à 1887, mort en 1896. COUPLAND, *Exploitation, passim.* E. DE GROOT, *Great Britain and Germany in Zanzibar: Consul Holmwood's Papers,* dans *The Journal of Modern History,* XXV (1953), pp. 120-138. Après le départ de Kirk (juillet 1886), Holmwood devint consul général f.f. mais déjà en juin 1887, à la

demande de Bismarck qui le trouvait trop germanophobe, le gouvernement anglais le rappela et le consulat général fut confié à Charles Evan Smith. Cfr J.S. GALBRAITH, *Mackinnon and East Africa, 1878-1895,* Cambridge, 1972, pp. 124, 137.

(400) *Hapata heshima kwao ila ma sha Allah.* BRODE: Sie ehrten mich bis zum *ma sha Allah.* BRODE, p. 21, n. 1: *ma sha Allah* wird u.A. als Ausdruck der Erstaunens benutzt. WHITELEY traduit: Thus did God will. *Ma sha Allah:* ce que Dieu veut, expression arabe équivalant à un cri d'admiration devant une merveille que l'on ne veut pas louer pour ne pas attirer le mauvais œil. Le terme arabe et swahili *ila (illa)* est aussi utilisé comme une préposition: vers... T.T. fut tellement honoré que tous ceux qui virent les cadeaux (deux excellents fusils!) s'exclamèrent: *ma sha Allah.* La même expression *ila ma sha Allah* se retrouve: *Maisha,* § 176.

(401) Le consul John Kirk retourna à son poste à Zanzibar en août 1883. Au mois d'août 1880, Mwinyi Mtwana, un Swahili qui avait beaucoup voyagé dans l'intérieur, s'établit à Nduburu dans l'Ugogo occidental, avec l'appui du sultan de Zanzibar qui, par son entremise, voulait pacifier l'Ugogo. Mais vers le milieu de 1882, Mwinyi Mtwana commença à se montrer de plus en plus indépendant du sultan et à exiger des droits de passage des caravanes se rendant à l'intérieur. Sans doute, John Kirk songea-t-il à utiliser le prestige de T.T. pour ramener Mwinyi Mtwana à la raison. N.R. BENNETT, *Mwinyi Mtwana and the Sultan of Zanzibar,* dans *Studies of East African History,* pp. 76-80.

(402) BENNETT, *Mirambo of Tanzania,* p. 152: « Tippu Tip left the island in early 1883 ». Nous reculons ce départ de plusieurs mois. En effet, revenu à Zanzibar le 7 février 1883, Becker note: « Tipo Tipo ... encore actuellement à Zanzibar ... rassemble une formidable caravane de 1.000 *askaris* et d'un nombre presque double de *pagazis;* il a été nommé par Saïd Bargash, gouverneur du Nyangoué » (BECKER, *La Vie,* II, p. 448). De son côté, le Père Blanc Coulbois écrit: « Grâce à lui (au P. Jamet, procureur des Pères Blancs à Zanzibar), nous pûmes bientôt conclure, avec Tippo Tip, le grand trafiquant arabe, un contrat en règle. Par ce contrat, Tipo-Tipo s'engageait, moyennant une forte somme, à nous fournir les porteurs et les guides nécessaires pour nous conduire à Oujiji... Tout était donc réglé et le 23 juillet 1883 nous quittions Zanzibar » (F. COULBOIS, *Dix années au Tanganyika,* Limoges, 1901, p. 15). La visite de Kirk à T.T. fournit un *terminus post quem* encore plus précis, puisque le consul anglais ne revint à Zanzibar qu'au mois d'août. Avec P. CEULEMANS, *La question arabe,* p. 65, n. 2, nous estimons donc que « Tippo Tip a... quitté au plus tôt à la fin du mois d'août 1883 ».

(403) A son arrivée à Zanzibar, le 7 février 1883, Becker apprit que le sultan songeait à nommer le frère de T.T. comme gouverneur de Tabora: « C'est Mohammed Massoudi, le frère de Tippo Tip, qui le (= Abdallah ben Nasib) remplacera probablement comme gouverneur arabe de l'Ou-nyanyembe » (BECKER, *La vie,* II, p. 448).

NOTES AU CHAPITRE V

(404) Nasur ben Khalfan el-Barwani (Bwana Soro) était établi, aux années 1890, à Ujiji d'où il dirigeait sept postes arabes (*Le Mouvement antiesclavagiste,* IV [1892], p. 221). En mars 1892, il assista à l'entrevue à Ujiji entre le capitaine Jacques et Rumaliza (A.M.G.(OCHET), *Alexis Vrithoff,* Bruges, 1893, p. 166). En octobre 1910, Nasir ben Khalfan, qui vivait à Mroweka, fut condamné par les Allemands à cinq ans de prison, pour complicité dans l'affaire de la lettre de La Mecque (G.B. MARTIN, *Muslim Politics,* dans *J.A.H.,* X (1969) 3, p. 485).

(405) Khamis ben Sleman en-Nebhani est probablement le « Amici ben Selimani » de la liste de Lerman (LOPASIC, *Lerman,* p. 147, n° 23). Il appartenait aux Nabahani, la famille la plus en vue à Pate (COUPLAND, *Invaders,* p. 217).

(406) Nasor ben Sleman était le gendre de T.T. En 1889, il accompagna Trivier des Stanley Falls à Kasongo (TRIVIER, *Mon voyage,* p. 101). Auparavant il s'était occupé des plantations de son beau-père et, comme lui, il était très aimable pour les Européens (LOPASIC, *Lerman,* p. 146, n° 15; *Le Congo Illustré,* III (1894), p. 19). Rentré à Zanzibar, il accompagna l'expédition Long au Tanganyika (CEULEMANS, *La question arabe,* p. 335). En 1899 lors de la dernière guerre entre les Swahili et l'*African Lakes Co.*, il fut livré aux Anglais par son cousin Abdullah ben Sleman (*A.H.S.*, IV (1971) 3, p. 573). DECLE, *Three Years,* p. 308, dit: « Nassor-ben-Suliman-ben-Juma, brother to T.T. », tandis que *Le Congo Illustré,* l.c. le présente comme son beau-frère. Il n'est pas à confondre avec Nasor ben Suliman, gouverneur de Pemba (COUPLAND, *Invaders,* pp. 252-255; 275-276).

(407) Le 27 du mois Rajab (A.H. 1301) correspond au 24 mai A.D. 1884. Le 26 mai 1884, T.T. arriva à Kasongo; il quitta cet endroit le 28 mai pour atteindre Nyangwe le lendemain. Le 31 mai, il quitta Nyangwe et le 2 juin 1884, il était de retour chez Lusuna. INGRAMS, *Zanzibar,* p. 170: « He pressed on to Kwakosongo which he reached in June 1883 ». Kwakosongo doit se lire Kwakasongo, c.-à-d. Kasongo. Ingrams s'est trompé d'une année.

(408) L'Ukuso est le pays des Wakusu au Manyema, entre la rive gauche du Lualaba et la rive droite du Lomami. MAES-BOONE, pp. 87-90; BOONE, *Carte ethnique,* pp. 91-95.

(409) La translittération « Ngunguru Tita » de BRODE est défectueuse. Il s'agit de Ngongo Lutete ou plus exactement de Ngongo Leteta. M. COOSEMANS, *Gongo Lutete, B.C.B.,* II, col. 427-432; L. OKITO, *Notes historiques sur la vie de Ngongo Leteta,* dans *Communauté* (bimensuel, Luluabourg), 16 septembre 1957 - 1 mars 1958; A. VAN ZANDIJCKE, *Pages d'Histoire du Kasayi,* Namur, 1953, pp. 123-146; A. VERBEKEN, *A propos de l'exécution du chef Gongo-Lutete en 1893,* dans *Bull. A.R.S.C.,* II, (1956), pp. 938-950; ID., *A propos de l'exécution de Gongo-Lutete. Note complémentaire, Ibid.,* III, (1957), pp. 828-834; ID., *Pourquoi l'exécution du chef Gongo-Lutete fut une erreur,* dans *Revue Congolaise Illustrée,* XXX, (1958) 12, pp. 24-25. Les sources orales le disent Kusu, Tetela ou Songye. Lors de son voyage de Nyangwe au Tanganyika (1 juin - 15 juillet 1882), Wissmann fut accompagné de quatorze Wakusu, sous la conduite d'un certain Ngongo (*Unter Deutsche Flagge,* pp. 203-230). Nous croyons pouvoir identifier ce Nongo avec Nongo Leteta. Lors de l'arrivée de Wissmann à Nyangwe, ce Ngongo était au service du vieux Abed ben Salim, surnommé Tanganyika (cfr note 274). Cette dépendance peut s'expliquer par l'absence de T.T., parti pour la Côte. A son retour au Manyema, T.T. nomma Ngongo Leteta successeur de Mwinyi Dadi ben Mdoe. Il n'est pas exclu que Wissmann a fait l'éloge de Ngongo Leteta, lors de sa rencontre avec T.T. à Tabora et durant le voyage fait en sa compagnie de Tabora à Mpwapwa.

(410) D'après *Maisha,* § 158, Ukosi se trouvait à onze jours au sud de la résidence de Kasongo Kalombo. Ukosi doit s'identifier avec Lukozi ou Lukoshi sur la rive droite de la Lufira, en amont des Chutes Cornet, à l'est des centres miniers Kambove et Likasi (Jadotville). Ce village fut visité les 3-4 octobre 1806, par les *Pombeiros* Pedro João Baptista et Amaro (Anastacio) José. Cfr R.F. BURTON, *The Lands of Cazembe,* Londres, 1873, pp. 182-183; A. VERBEKEN - M. WALRAET, *La première traversée du Katanga en 1806,* Bruxelles, 1953, pp. 64-66. Selon ces auteurs (*Ibid.,* p. 64, n. 2), Lukozi, qui appartenait au Mwine Pande, chef suprême des Basanga, fut conquis par le frère du Mwant Yav Ier Naweji (c. 1740); le conquérant prit alors le titre de Kazembe-wa-Lukozi (chef de Lukozi). Cfr carte: BOONE, *Carte ethnique,* p. 101.

(411) Lumpungu, fils et successeur de Kakamba Kangoi, était le chef des Bekalebwe occidentaux (Songye). Wissmann le visita le 24 février 1882 dans sa *musumba* (capitale); il l'appelle Fumo-Lupungu et aussi Mona-Lupungu (*Unter Deutscher Flagge,* pp. 152-153). « Lupungu ist ein erst 20 jähriger, etwas starker Neger mit bescheidenem Auftreten und ebenso wie seine Brüder, die uns her-

beigeholt hatten, kahlköpfig, mit lang geschlitsten Augen, ein völliger Chinese » (*Ibid.*, p. 153). Kakamba-Kangoi, le père de Lumpungu, avait fait appel à T.T. pour soumettre certains de ses sujets révoltés. Depuis lors, les Bena Kalebwe payaient tribut aux Arabes (GILAIN, *Les tribus du Kasai,* dans *Belgique Coloniale,* II, (1897), p. 92). Selon Delcommune, Lumpungu fit sa soumission à l'E.I.C. le 13 juin 1891, (DELCOMMUNE, *Vingt années,* II, pp. 89, 94-95). Cette soumission devint effective après la défaite de Ngongo Leteta le 9 mai 1892. Le 10 septembre 1892, Dhanis nomma O. de Heusch résident chez Lumpungu à Kabinda et y séjourna lui même vers le 25 octobre. Lumpungu prit part à la bataille contre les Arabes au Lomami, accompagna les troupes de la Force Publique à Lusuna; puis, avec l'accord de Dhanis, il revint chez lui. HINDE, *The Fall,* pp. 112-128; MICHAUX, pp. 167, 187-188; VAN ZANDIJCKE, *Pages d'Histoire,* pp. 146-147, 153. L. FROBENIUS, *Im Schatten des Kongostaates,* Berlin, 1907, pp. 421-437: Bei Lupungu. Lumpungu mourut en 1919; son fils, Yakakumbo, lui succéda. L. BOURS, *La propriété foncière chez les Bekalebwe,* dans *Bull. Jurid. Indig.,* IV, (1936) 9, p. 195.

(412) Mkangwanzara signifie: celui qui est pris par la faim; en effet, *kanga* = prendre; kangwa = être pris; *nzala* = faim. JAMESON, p. 242 donne l'interprétation suivante: « Mkangwa Nzala, « afraid of hunger », in reference to an old saying of his (T.T.) that he does not mind a road where there is fighting, for there is food, but a road without fighting means hunger ». Cette interprétation s'accorde quant au sens avec celle de T.T.: celui qui craint uniquement la famine. « In the Kassongo and Nyangwe districts, he (T.T.) is commonly called by the natives Makangua Nzala (i.e. afraid of hunger) the only thing, they say, he is afraid of » (WARD, *Five Years,* p. 173). Dans une lettre à Barttelot, T.T. lui conseillait: « to be very carefull with the Manyemas, as some of them had died on the road; and always to stop some time where there was food, as there were many places on the road with no food to be got for three or four days » (JAMESON, p. 342).

(413) Mkami est sans doute la région Ukami, à l'ouest de l'Ukwere, non loin de la Côte. En 1870, le P. Horner visita cette région (L.A. RICKLIN, *La mission catholique du Zanguebar,* Paris, 1880, pp. 145-269). Cfr aussi: *A l'Assaut,* p. 93. Ce Musa pourrait s'identifier avec Bwana Musa, mentionné à Ujiji en 1878 (HORE, *Tanganyika,* p. 63). En 1889, Trivier rencontra aussi un « Boina Mosa » (Bwana Musa) dont le nom complet était « Mosa ben Omar »; c'était un Arabe noir de Zanzibar, établi à Karonda, entre Kabambare et Mtowa (*Mon voyage,* pp. 198-201). F. COULBOIS, *Dix années au Tanganyika,* Limoges, 1901, p. 176, signale un arabisé « Bouana Mouça », à la tête de quatre-cents pillards (décembre 1887). Déjà en juillet 1882, Wissmann — qui ne donne pas son nom arabe — avait logé « bei einem Suaheli-Neger Kalonda, die hier wie ein Araber mit Hoffstaat, Harem und vielen Sklaven lebt » (WISSMANN, *Unter Deutscher Flagge,* p. 217). D'après une lettre de Jacques du 10 août 1892, (Bwana Musa ben Omar) Kalonda mourut le 5 avril 1892 (A.M. G(OCHET), *Alexis Vrithoff,* p. 166).

(414) Que Juma Merikani était adonné à la boisson, est confirmé par Wissmann qui le visita le 19 avril 1882: « Auf der letzten Reise hatte er (Juma Merikani, nommé aussi Famba) sich eine schwere Gicht geholt; Arm - und Beingelenke, Füsse und Hände waren aufgeschwollen und schmerzten ihn fortwährend. Man sagte, er halte sich, um die Schmerzen zu betäuben, stets im Zustande einer halben Alkoholvergiftung und fabricire einen vorzüglichen Branntwein zu diesem Zwecke selbst. Wir erhielten bald Proben von seiner Kunstfertigkeit als Brenner... Der alte Abed (ben Salim) bedauerte, dass Famba sich dem Trunke ergeben hatte » (*Unter Deutscher Flagge,* pp. 190-191).

(415) Les mutilations infligées par Ilunga Kabale (et par son successeur, le Kasongo Kalombo) sont confirmées par Cameron. En janvier 1875, l'explorateur vit revenir le Kasongo Kalombo à sa capitale: « I was astonished to see Kasongo accompanied by a large number of mutilated men, and was still more so on finding

that many had been thus mutilated simply for caprice or as an instance of his power » (CAMERON, II, p. 98). Pareilles mutilations étaient ordonnées aussi par d'autres grands chefs, par ex. par le Kazembe (LIVINGSTONE, I, p. 248); par Msiri (MOLONEY, *With Captain Stairs to Katanga,* p. 177), par le Kiti Mukulu des Bemba (SWANN, *Fighting the Slave-Hunters,* 117) et aussi par Ngongo Leteta. (OKITO, *Notes historiques, a.c.*).

(416) Il s'agit de Ngongo Leteta; cfr note 409.

(417) « About 1879, the Arabs had established themselves pretty firmly at Stanley Falls » (H. JOHNSTON, *G. Grenfell and the Congo,* Londres, 1908, I, p. 124). Selon Coquilhat, T.T. serait arrivé aux Stanley Falls le 14 novembre 1884: « Un mois jour pour jour, s'était passé depuis l'accord signé par Moni-Amani quand Tippo Tip... vint s'installer dans l'île de Wana-Sirounga, à cinq cents mètres en amont de la septième cataracte. Une force de mille hommes l'accompagnait » (*Sur le Haut-Congo,* p. 404). Or, d'après Coquilhat, l'accord conclu entre Moni-Amani, fils de T.T., et le lieutenant Wester, chef de la station des Falls, datait du 14 octobre (*Ibid.,* p. 403). Cette date est erronée, car Mwiny Amani n'arriva aux Falls que le 17 octobre 1884. WERNER, *A Visit to Stanley's Rear-Guard,* p. 306, date l'accord du 14 novembre 1884, mais c'est là une nouvelle erreur. Wester déclare que T.T. arriva aux Falls vers la mi-décembre 1884. (GLEERUP, *Tvärs genom Afrika,* II, p. 274). Nous admettons le 13 décembre 1884, comme date de l'arrivée de T.T. Annexes, Document II, p. 161. Wana-Sironga = île Maele.

(418) La station fondée par Stanley, au début de décembre 1883, se trouvait sur l'île de Wana-Rusari, à proximité du village arabe de Singitini, construit en face, sur la rive gauche du fleuve. Monsieur V. est le Suédois Arvid-Mauritz Wester, commandant de la station des Falls du 3 juillet 1884 au 21 février 1886. M. COOSEMANS, *Wester, B.C.B.,* II, col. 975-977; H. JENSSEN-TUSCH, *Skandinaver i Congo. Svenske, Norske og Danske Maends of Kvinders virksomhed i den Uafhængige Congostat,* Copenhague, 1902-1905, pp. 31-32, 212, 706. L'île (*kisanga*) des Bena-Lesali (Wana-Rusari), un groupement Genia, a donné son nom à l'actuelle Kisangani.

(419) Monsieur Gl. est le Suédois Edvard Gleerup. A. LACROIX, *Gleerup, B.C.B.,* I, col. 412-413. Il était arrivé aux Falls non pas avant T.T. (comme semble le suggérer *Maisha,* § 162), mais seulement le 26 janvier 1885. Il quitta les Falls le 26 décembre 1885, et via Kasongo (11 février), Ujiji (29 mars), il atteignit Bagamoyo le 25 juin 1886. Le 28 juin, il débarqua à Zanzibar, d'où le 5 juillet 1886, il partit pour l'Europe. Son séjour au Congo et sa traversée du continent ont été racontés par lui: *Tvärs genom Afrika* (A travers l'Afrique), dans P. MÖLLER - G. PAGELS - E. GLEERUP, *Tre Ar i Kongo* (Trois ans au Congo), Stockholm, 1887-1888, vol. II, pp. 151-501. Cfr aussi A.-J. WAUTERS, *De Banana à Zanzibar par le lieutenant Gleerup,* dans *Le Mouvement Géographique,* 1886, pp. 73-75; P. HASSING - N.R. BENNETT, *A Journey across Tanganyika in 1886,* dans *T.N.R.,* n° 58-59 (1962), pp. 129-147 (trad. angl. annotée de *Tre är i Kongo,* II, pp. 452-501).

(420) « We spent Christmas at Stanley Falls... We saw the famous Tippo-Tip at Stanley Falls. He had 300 men with him and had sent 700 down river trading (rather « raiding » for we counted twenty burnt villages and thousands of fugitive canoes). He says he has 2 000 more coming and talks of making his way down to the Atlantic — says that the Sultan of Zanzibar claims all the Congo, right down to the sea » (lettre de Grenfell, 30 mars 1885: G. HAWKER, *The Life of G. Grenfell,* 2 éd., Londres, 1909, p. 215).
Salum ben Mohammed fut le principal informateur de Ward; celui-ci le dit *factotum* de T.T. et donne son portrait (WARD, *Five Years,* p. 175).
Selon Parke, il était le beau-frère et l'aide-de-camp de T.T. « He spoke English very well; had been to London and was intimate with the geography of Hyde Park, the Marble Arch, etc., etc.: he also was at one time employed as Arabic interpret-

er to the British Force at Suakim » (PARKE, pp. 490-491). JAMESON, p. 126, trouvait « Sheik Selim Mohammed, Tippu Tib's nephew, one of the nicest of all Arabs, a gentlemen every inch, down to the soles of his feet ». Selon GLEERUP, II, p. 330, il était cousin de T.T., tandis que *Le Congo Illustré,* 1894, p. 18, le dit son fils. En 1886, il accompagna T.T. à la Côte et revint avec lui aux Falls l'année suivante (GLEERUP, *A Journey,* p. 132; JUNKER, *Reisen,* III, p. 683). WERNER, *A Visit,* pp. 229-235, mentionne une autre expédition de Salum ben Mohammed, conduisant 150 Manyemas razzier la région de Yambuya sur l'Aruwimi en 1887.

(421) Mwinyi Amani était arrivé aux Falls le 17 octobre 1884 avec 300 hommes. Diverses graphies de son nom arabe Aman: Monioamani (GLEERUP, II, pp. 270-274, 330), Mani Amani (W. HOFFMANN, *With Stanley in Africa,* Londres, 1938, p. 236), Munyi Mani (W.H. BENTLEY, *Pioneering on the Congo,* Londres, 1900, II, p. 102), Mwinyi Omani (H.H. JOHNSTON, *G. Grenfell and the Congo,* I, p. 125). Wester le décrit comme « un jeune homme d'environ 24 ans; la couleur de son visage, orné d'une fine barbe noire, est plutôt jaune que noire; il ressemble plus à un blanc qu'à un noir. Il me salua avec condescendance, comme si, en me serrant la main, il m'accordait une grande faveur » (GLEERUP, II, p. 270). L'accord entre Wester et Mwinyi Amani qualifie ce dernier de « Moni-Amani, fils de Tippo-Tip » (COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* p. 403); de même WERNER, *A Visit,* p. 89: « this treaty was signed by one of Tippo Tip's sons ». De fait, la *Maisha,* le qualifie: *kijana cha kimrima.* BRODE traduit cette expression par: Küstenmann; WHITELEY la rend par: a young man from the Mrima Coast. Mais *kijana* signifie aussi: fils. Cfr *A Standard Swahili-English Dictionary,* Oxford, 1963, p. 149. Nous traduisons donc: mon fils né à la Côte. Sa signature, en bas de l'accord avec Wester, porte: Aman ben Malu et Hamed ben Mohammed ben Juma el-Murjebi, indiquant ainsi le nom de sa mère (Malu) et celui de son père. Cfr Annexes, Doc. I, p. 159. La *Maisha,* § 163, concernant l'envoi d'une expédition sous les ordres de Mwinyi Amani est confirmée par GLEERUP, II, p. 330, et par Grenfell. Ce dernier visita les Falls à Noël 1884; une semaine plus tôt, à l'embouchure du Lomami, il avait trouvé 700 hommes sous le commandement de Munya Mani (= Mwinyi Amani) (BENTLEY, *Pioneering,* II, p. 102; JOHNSTON, *Grenfell,* I, p. 125). Le 20 janvier 1885, Vangele apprend à Basoko « l'établissement de deux-cents hommes des Arabes à la bouche du Lomami sous les ordres de Moni-Amani » (COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* p. 407). Vers le milieu de janvier, 500 hommes du camp arabe au Lomami avaient sans doute rejoint celui de l'Aruwimi (*Ibid.,* p. 411).

(422) Usoki: translittération défectueuse; il s'agit de Usoko ou Basoko, au confluent de l'Aruwimi et du Congo.

(423) « A party under Selim bin Mohammed had found their way to the Aruimi River, after having been some time moving about devastating the country, and at a very populous village on the left bank, a few miles from the junction of the Aruimi River with the Congo River, named Basoko, they had formed a small, fortified camp; but one day, when the men were in the open village, the natives brought great quantities of palm wine... The men were soon in a maudlin state of drunkeness. The Basokos, taking advantage of their opportunity, killed upward of seventy, cutting them to pieces with their big knives in a most horrible manner. Some took to the water; Selim, and a certain number — quite a few — escaped » (Récit de Selim ben Mohammed, dans WARD, *Five Years,* pp. 189-190). La défaite des Arabes peut se situer tout au début de février 1885. En effet, le 20 janvier 1885, le lieut. Vangele, chargé d'approvisionner la station des Falls, arriva « en vue des villages Basoko, au confluent de l'Aruwimi. Les indigènes ont fui et sur l'emplacement de leurs cases, le commandant de nos deux bateaux (l'« A.I.A. » et le « Stanley ») aperçoit un camp arabe palissadé, formant deux carrés. A la rive sont amarrées quarante pirogues. Il y a là plus de deux cents chasseurs d'esclaves » (COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* p. 407). Au retour de Vangele à Basoko, vers la fin de janvier 1885, Selim ben Mohammed lui annonça

qu'il était rappelé aux Falls, car à la suite de l'entrevue avec Vangele, T.T. avait renoncé à une expédition projetée vers Mobeka et les Bangala (*Ibid.*, p. 411). Il nous semble que l'attaque par les gens de Basoko eut lieu à l'occasion du départ des Arabes, à qui l'abondant vin de palme avait pu paraître un présent d'adieu. La défaite arabe est aussi mentionnée par le major Barttelot, commandant du camp de l'arrière-garde de l'*Emin Pasha Relief Expedition* en 1887-1888: « Some few years back the natives killed a lot of Tippu Tib's men who came down here to raid and were encamped on this very spot where we are encamped now, by making them drunk on melafor (*sic:* pour *malafu*) (palmwine) and spearing them in the night; out of 300 about seven escaped » (BARTTELOT, p. 122). La défaite des Arabes est encore mentionnée par *Maisha,* § 172, 173.

(424) Selon la *Maisha,* le sultan Seyyid Bargash demandait à T.T. « de tout mettre en ordre, de s'occuper de tout ». Que signifient ces expressions laissées à dessein très vagues? Selon une lettre de D.P. Jones, missionnaire de la L.M.S., datée du 2 décembre 1884: « The Arabs have been commissioned by the Sultan of Zanzibar to take possession of all the country round the Lake (Tanganyika) » (R. OLIVER, *The Misionary Factor,* p. 109). Joubert à Lavigerie, Saint-Louis du Murumbi, 25 décembre 1890: « Jusqu'en 1884, les Arabes ne semblaient pas poursuivre ici un but politique... En 1884, Tippu-Tip et Rumaliza, son associé, qui étaient allés à la côte, revinrent avec beaucoup de fusils et de poudre et plusieurs centaines de *ruga-ruga* engagés dans l'Unyanyembe. Pour moi, il est hors de doute que Rumaliza avait reçu de Said Bargash la mission de soumettre les contrées riveraines du lac, en même temps qu'à Tipu-Tipu était confiée celle de s'opposer à l'établissement d'Européens sur le Congo » (*Missions d'Alger,* XIV (1892), n° 91, p. 286; *Le Mouvement Antiesclavagiste,* III (1891), pp. 315-316). Seyyid Bargash avait été inquiété par les propositions faites à T.T. d'exporter son ivoire par le Congo; par la fondation, en décembre 1883, du poste des Falls par Stanley et par l'intention de ce dernier de relier ce poste à ceux de Mpala et de Karema par un poste intermédiaire à Nyangwe. Dans ses lettres, le sultan pressait sans doute T.T. de descendre le fleuve le plus loin possible. Mais T.T. se rendit compte que pour vaincre la résistance des forces de l'E.I.C. aux Falls et aux Bangala, il lui faudrait plus de soldats et de munitions. Le 18 décembre 1884, en route du Tanganyika à Tabora, Joubert rencontra au village Mziga une caravane à destination d'Ujiji. « Cette caravane, qui depuis un mois est arrêtée ici, emporte une énorme quantité de poudre et de munitions pour Tippo-Tip qui est au Manyema et pour Mohammed ben Khalfan qui bataille au nord du Tanganyika... c'est la crainte des conséquences que peut avoir... (la mort de Mirambo), qui empêche la caravane d'entrer dans l'Ourambo. On s'attend, en effet, à de grandes querelles entre ses fils et son frère Kionga, au sujet de la succession » (*Journal,* de Joubert, dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* I (1889), p. 174).

(425) L'invitation du sultan parvint à T.T. aux Falls probablement dans les premières semaines de 1886. En effet, lors de son arrivée aux Falls, le 14 février 1886, l'Anglais Deane, nouveau commandant de la station, transmit à T.T. une invitation de Léopold II « à se rendre en Europe par le Congo. Le chef arabe avait été très flatté de cette offre, mais un ordre du sultan reçu récemment et lui enjoignant de se rendre à Zanzibar, l'empêchait de l'accepter » (COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* p. 415).

(426) *Maisha,* § 164, raconte d'un trait deux voyages différents: le premier à Nyangwe, où T.T. rencontra Rumaliza en septembre 1885; T.T. avait quitté les Falls le 15 janvier 1885 et y retourna le 11 décembre; le deuxième, à Kasongo, en route vers la Côte. Le départ de ce deuxième voyage se situe au début d'avril 1886. Oscar Lenz, de l'expédition autrichienne, quitta les Stanley Falls le 30 mars 1886. Il déclare: « Peu de temps après mon départ, Tippo Tip quitta son île » (O. LENZ, *L'expédition autrichienne au Congo,* dans *Bull. Soc. Royale Belge de Géographie,* XI (1887), p. 223). *Le Congo Illustré,* II (1893), p. 81, donne la même date pour le départ de T.T. des Falls: avril 1886. T.T. arriva à Kasongo le 25 mai 1886: *Dr. Lenz's Journey across Africa,* dans *Times,* 13 avril 1887.

(427) Lenz, qui séjourna à Kasongo du 23 mai au 30 juin 1886, mentionne le départ de Kasongo pour Zanzibar d'une première (petite) caravane chargée d'ivoire, puis d'une grande caravane sous la conduite personnelle de T.T. (LENZ, *L'exbédition autrichienne,* pp. 226, 229).

(428) Sur le Masanze, au nord-ouest du lac Tanganyika, cfr note 358. Rumaliza avait fait la conquête du Masanze en juin 1884. Cfr la lettre du Père Blanc, Th. Dromaux, Kibanga, 8 août 1888: « A l'époque où je rejoignis le P. Delaunay au Massanze (juin 1884), Mohammed-Ben-R'helfan, Arabe d'Oujiji, y arriva aussi avec quelques centaines d'hommes de la Côte ou de l'Ounianiambe... Nos pauvres indigènes du Massanze, même ceux qui avaient fait acte de soumission aux Arabes, furent bientôt soumis à toutes sortes de vexations injustes » (*Missions d'Alger,* VIII (1886), pp. 464-468). Rumaliza fait sans doute allusion à Mwinyi Kheri. « Munye-Heri, gouverneur, sans titre officiel, de la colonie arabe à Ujiji, où il résidait depuis de longues années, avait des prétentions à la suzeraineté de l'Uvira et de quelques villages situés dans l'Urundi et le Masanze, par suite de relations d'ancienne date avec les chefs indigènes » (Joubert à Lavigerie, 25 décembre 1890: *Le Mouvement Antiesclavagiste,* III (1891), p. 315); J. PERRAUDIN, *Naissance d'une Eglise, Histoire du Burundi chrétien,* Usumbura, 1963, pp. 35-36.

(429) T.T. partit de Kasongo vers le 23 juin 1886. Lenz, qui se remit en route le 30 juin 1886, écrit: « Tippo-Tip a quitté Kasongo à peu près une semaine avant moi avec une très grande caravane » (LENZ, *L'expédition autrichienne,* p. 229). Avant de traverser le Tanganyika, le 22 juillet 1886, en compagnie de Mohammed ben Khalfan Rumaliza, il rendit visite aux missionnaires anglais de l'île de Kavala, près de Mtowa (HORE, *Tanganyika,* p. 273).

(430) Giesecke était un agent de la firme hambourgeoise H. Ad. Meyer, établie à Zanzibar. En 1885, celle-ci essaya d'établir une filiale à Tabora. Un premier agent, Töppen, y arriva le 11 septembre 1885, suivi, le 20 novembre, par Harders. Ce dernier étant mort le 14 avril 1886, il fut remplacé par Giesecke qui arriva à Tabora le 23 mai 1886. Quelques jours plus tôt, le 17 mai, l'Arabe Mohammed ben Kassum, avait volé du magasin du défunt Harders une quarantaine de défenses d'éléphant. Comme ses prédécesseurs, Giesecke fut mal accueilli à Tabora; déjà le 28 mai. on tira sur lui un coup de fusil presque à bout portant, mais il ne fut pas atteint. COUPLAND, *Exploitation,* p. 349.

(431) Sur l'explorateur russo-allemand Wilhelm Junker (Moscou, 1840 - Saint-Petersbourg, 1892), cfr L. LOTAR, *Junker, B.C.B.,* I, col. 559-564; ID., *Souvenirs de l'Uele: Junker,* dans *Congo,* 1932, t. II, pp. 1-22; 342-361, et surtout W. JUNKER, *Reisen in Afrika, 1875-1886,* 3 vols., Vienne, 1889-1891; trad. angl. de A.H. Keane: *Travels in Africa,* 3 vols., Londres, 1890-1891.

(432) *Alipofika Ujiji.* BRODE a mal translittéré, confondant Ujui avec Ujiji. WHITELEY n'a pas relevé cette erreur. Junker ne passa pas par Ujiji. De Bukumbi (Lac Victoria), il se rendit à la mission anglaise de Msalala (C.M.S.) et, de là, à la mission d'Ujui. Pendant son séjour à Ujui (du 7 au 21 septembre 1886), Junker entra en rapport avec Giesecke et c'est par ce dernier qu'il apprit la présence de T.T. à Tabora. Forcé par ses porteurs à passer par Tabora, il arriva dans cette ville, le 22 septembre, et logea chez Giesecke. Le lendemain, il rendit visite à T.T. et comme Giesecke, il obtint l'autorisation de se joindre à sa caravane. Le 24 septembre, Junker se rendit à Ituru, le village de T.T., où, le soir du même jour, l'Arabe le rejoignit.

(433) La *Maisha* mentionne la « femme » de Junker; il s'agit de Amina, une jeune Galla libre (non esclave) que Junker avait engagée à Lado, le 1er novembre 1884 (JUNKER, *Travels,* III, pp. 438, 458, 484). Après le départ de Junker de

Zanzibar, Amina devint probablement la femme de Juma ben Ali, agent de Stokes (LUCK, *Stokes,* pp. 129, 144).

(434) L'attentat eut lieu le 26 septembre 1886 à 10 h. du soir (JUNKER, *Reisen,* III, pp. 679-683). Kibarabara est la mission des Pères Blancs de Kipalapala. Au mois d'août 1881, les Pères Blancs de la troisième caravane avaient acheté la maison du Dr Van den Heuvel à Tabora; deux Pères s'y installèrent le mois suivant, mais le 18 mai 1883, les missionnaires achetèrent un nouvel emplacement en dehors du village, à une demi-heure au sud du *kwikuru* de Sike; le 17 septembre 1883, les Pères quittèrent Tabora pour s'établir à Kipalapala. En mai 1889, ils durent abandonner Kipalapala et se réfugièrent à Bukumbi, sur le lac Victoria. J. PUEL, *Notice historique sur l'ancien poste de Kipalapala,* Maison-Carrée (Alger), 1929; RENAULT, *Lavigerie,* I, pp. 179-180.
Junker affirme que ce fut lui qui avertit les missionnaires français, dont deux arrivèrent à Ituru, le matin du 27 septembre. Au reçu de la lettre de T.T., le P. Hautecœur envoya le capitaine Joubert et quarante *askaris* chercher le blessé, qui fut soigné à la mission.

(435) Zid ben Juma occupait à Tabora le « village » de Bomani: « Der fünfte, Bomani, gehörte dem Araber Seti bin Juma » (VELTEN, *Schilderungen,* p. 9). Zid ben Juma, « l'Arabe le plus riche et le plus considéré de Tabora » (BECKER, *La vie,* I, p. 332), remplit la fonction de gouverneur de la ville après la mort de Abdallah ben Nasib, bien qu'il ne fut pas confirmé par Seyyid Bargash. « C'est un homme charmant, plein de dignité et de bienveillance, généreux et hospitalier, instruit, tolérant, sans préjugé de race et curieux de tout ce qui regarde la civilisation européenne. Avec cela, fort beau de visage et d'une noble stature. Son principal commerce et celui qui lui rapporte les plus gros bénéfices, consiste dans l'achat d'ivoire, échangé contre étoffes ou contre munitions par les chasseurs, venus tout exprès traiter avec lui, d'Oudjiji, de Nyangoué, de l'Ouganda et de l'Ou-Fipa » (BECKER, *La vie,* II, p. 30). Lorsque Stuhlmann visita Tabora vers le milieu de 1890, Zid ben Juma n'était plus en vie (STUHLMANN, p. 61). Selon le missionnaire anglais Ashe, Zid ben Juma avait été averti que Giesecke serait tué dès qu'il aurait quitté Tabora (R.P. ASHE, *Two Kings of Uganda,* Londres, 1889 (nouv. impress., 1970), pp. 245-246). Il était aussi connu comme: Bwana Zidi (*Journal* de Joubert, dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* I (1889), p. 178). BRODE, *Story,* p. 180.

(436) « Unterdessen weilte Tippo Tip fast beständig in Tabora und forschte nach den eigentlichen Mördern, doch wurden sie bis zu unserer Abreise nicht ans Licht gebracht. Immerhin vermutete man unter den Urhebern dieses Mords neuerdings, wenn auch nur stillschweigend... Muhammed Kassim » (JUNKER, *Reisen,* III, p. 683). Lors de son passage à Tabora, Gleerup, le 29 avril 1886, rendit visite à l'important Arabe, Mohammed ben Kassim. Ce dernier ne cacha point le grand ressentiment qu'avait excité parmi les Arabes la venue de l'Allemand Harders (mort à Tabora peu de temps auparavant) (GLEERUP, *A Journey,* p. 138). Mohammed ben Kasum (selon GLEERUP, II, pp. 473-474: Mohammed ben Kassim ben Nassur el-Riami) quitta Tabora assez vite après la mort de Giesecke. Au début de mars 1887, Wissmann le trouva à Kasongo (WISSMANN, *Zweite Durchquerung,* p. 186). Le 3 mai 1888, Jameson l'y rencontra également (JAMESON, p. 285). Lors de la révolte arabe, Mohammed ben Kasum vint en aide à Bwana Heri; reconnu par Stokes, il fut arrêté par le lieutenant Sigl. Un tribunal allemand l'ayant condamné à mort, il fut pendu au Bagamoyo. R. SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes in Ost-Afrika,* Francfort s/Oder, 1892, pp. 184, 215, 217, 219, 342.

(437) « Siké avait pour favori et premier ministre un ancien esclave zanzibarite, nommé Foundi-Sougou (Fundi Songu = Sungura). C'est à la fois son conseiller et son espion. Ce Foundi-Sougou se fourre partout; on le rencontre aux

réunions que tiennent les Arabes pour discuter des questions de commerce, et aux palabres des indigènes... Ce qu'il soutire aux uns et aux autres... il le partage avec son maître Siké qui, lui, sort à peine, reste confiné dans son tembé de Konikourou (kouikourou = kwikuru) » (L. HEUDEBERT, *G. Révoil. Vers les Grands Lacs de l'Afrique Orientale,* Paris, 1900, pp. 368-369). Selon Révoil, arrivé à Tabora le 18 mars 1886, Sungura portait aussi le titre de *msagira. Ibid.,* pp. 392, 396. Stuhlmann déclare qu'il le rencontra encore en 1890 à Tabora (STUHLMANN, p. 195; cfr aussi: *ibid.,* pp. 194, 198, 733). « Giesecke hatte bei der Schellsucht der Händler jedenfalls viele Feinde; auch der Districtchef Sikki gehörte dazu und nicht minder dessen erster Berater, den Giesecke... einst barsch behandelt hatte » (JUNKER, *Reisen,* III, p. 674).

(438) Cet Anglais était le missionnaire de la L.M.S., Arthur Brooks, depuis 1882 en poste à Ujui. Il arriva à Tabora le 27 septembre 1886 et visita Giesecke à Kipalapala, le lendemain. Dans une lettre, Tabora, 30 septembre 1886, adressée à son confrère Hooper à Ujui, il donne des informations détaillées sur l'état grave du blessé. Cette lettre est reproduite dans ASHE, *Two Kings,* pp. 245-247. Rentrant en congé, il fut tué par des Arabes le 21 janvier 1889, à Mkange, à 16 milles de Saadani. HORE, *Tanganyika,* p. 292; JONES, *After Livingstone,* pp. 19, 22; JUNKER, *Reisen,* III, p. 683; SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes,* pp. 70-71; R. LOVETT, *The History of the London Missionary Society, 1795-1895,* Londres, 1889, I, pp. 663-664.

(439) Les Arabes de Tabora voulaient faire retomber l'odieux de l'éventuelle arrestation de Mohammed ben Kasum sur T.T., mais celui-ci leur en laissa la responsabilité. Le fait que Mohammed ben Kasum se retira bientôt à Kasongo, fief de T.T., semble un indice que T.T. lui était plutôt favorable.

(440) T.T. et Junker avaient quitté Ituru pour la Côte le 30 septembre 1886. Les porteurs de Giesecke, transportant son ivoire, s'étaient joints à la caravane de T.T. Giesecke succomba à ses blessures à la mission de Kipalapala, le 3 octobre. T.T. arriva à Bagamoyo le 27 novembre 1886 (JUNKER, *Reisen,* III, p. 702). Sur son passage à Mpwapwa, cfr S.T. PRUEN, *The Arab and the African,* Londres, 1891, p. 214.

(441) A son arrivée à Zanzibar, le 28 novembre 1886, T.T. ne pouvait qu'admettre que, de fait, la situation était catastrophique pour le sultan. Vers la fin du mois d'octobre 1886, un accord anglo-allemand avait ignoré tous les droits du sultan sur l'intérieur: sur Tabora, Ujiji, Kilimanjaro, etc. Seule fut reconnue son autorité sur les îles de Zanzibar, Pemba, Mafia et Lamu, et sur la côte sur une profondeur de dix milles, de la rivière Mninjani jusqu'à Kipini; sur les ports de Kismayu, Barawa, Merka et Mogadishu avec un rayon de dix milles, et sur Warsheikh avec un rayon de cinq milles. COUPLAND, *Exploitation,* p. 474; OLIVER-MATHEW, *History of East Africa,* I, p. 374; HERTSLET, *The Map of Africa by Treaty,* III, pp. 882-886. Déjà le 7 décembre 1886, Bargash se vit forcé d'accepter pratiquement tous les termes de l'accord entre la Grande Bretagne et l'Allemagne, se partageant l'Afrique Orientale. *Ibid.,* III, p. 887.

(442) Le 14 février 1886, le lieut. Deane avait remplacé Wester comme commandant de la station de l'E.I.C. aux Stanley Falls (M. COOSEMANS, *Deane, B.C.B.,* I, col. 285-287). Il ne réussit pas à maintenir la paix avec les Arabes, commandés, en l'absence de T.T., par Mohammed ben Saïd Bwana Nzige. Le poste de l'Etat fut attaqué durant quatre jours (24-27 août 1887). A court de munitions et abandonnés par leurs hommes, Deane et son adjoint belge, Dubois, s'enfuirent, mais Dubois se noya. Sur les causes de la destruction de la station, cfr la version de Deane (WARD, *Five Years,* pp. 196-214; ID., *A Voice from the Congo,* Londres, 1910, pp. 69-78; COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* pp. 429-431, 457-462), la version de Baumann (*Ibid.,* p. 430, n. 1), la version arabe (CEULEMANS, *La question arabe,* pp. 75-76). T.T. apprit la nouvelle par une lettre de

Bwana Nzige du 1er septembre 1886, arrivée à Zanzibar vers le 24 décembre 1886 (OLIVER, *The Missionary Factor,* p. 111).

(443) *Ulipofika mwezi wa tatu, akatokea Stanley.* Stanley débarqua à Zanzibar le 22 février 1887. « Le troisième mois » est à compter selon le calendrier musulman. T.T. arriva à Zanzibar le 28 novembre 1886 A.D., c'est-à-dire le 1er jour du mois Rabi al-Awal 1304 A.H.; suivent le mois Rabi al-Akhir et le mois Jumada al-Aula. De fait, le 22 février 1887 correspond au 28 Jumada al-Aula 1304 A.H.

(444) Stanley, commandant de la *Emin Pasha Relief Expedition,* était venu à Zanzibar pour y recruter ses auxiliaires préférés, les Zanzibarites. Il était accompagné des Européens suivants: E.M. Barttelot, A.J. Mounteney-Jephson, T.H. Parke, J.S. Jameson, W.G. Stairs, R.H. Nelson, W. Bonny et de son serviteur personnel, W. Hoffmann. Au Congo, il engagera encore J. Rose Troup et H. Ward. Les *Journaux de voyage* de la plupart des membres de l'E.P.R.E. ont été publiés et permettent, par comparaison, de reconstituer les péripéties malencontreuses de l'expédition. STANLEY, *Darkest Africa,* I, p. 97; BARTTELOT, pp. 53-55.

(445) Sur les tractations entre Stanley et T.T. à Zanzibar en février 1887, cfr CEULEMANS, *La question arabe,* pp. 98-108. Stanley, dans son ouvrage *In Darkest Africa, or the Quest, Rescue and Retreat of Emin, Governor of Equatoria,* 2 vols., Londres, 1890, ne mentionne pas le rôle déterminant joué par le consul anglais, Fred. Holmwood, pour l'issue heureuse de ses négociations avec T.T. Celles-ci aboutirent à la signature de deux accords, le 24 février:
— par le premier, en 5 articles, Stanley, agissant pour Léopold II, souverain de l'E.I.C., nommait T.T. *wali* aux Stanley Falls, avec un salaire de 30 £ par mois. Le texte de cet accord a été reproduit par WERNER, *A Visit,* pp. 309-310; J. TROUP, *With Stanley's Rear Guard, 2 éd., Londres,* 1890, pp. 355-356; COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* pp. 465-466 (trad. fr.);

— par le second contrat, en 10 articles, T.T. s'engageait à mettre à la disposition de l'E.P.R.E. un certain nombre d'hommes qui accompagneraient Stanley, du fleuve Congo au Lac Albert. Le texte de cet accord a été publié par J.M. GRAY, *Stanley versus Tippoo Tib,* dans *T.N.R.,* n° (1944), pp. 26-27. Le texte ne détermine pas le nombre des porteurs à fournir par T.T., mais par ailleurs, nous savons qu'il était de 600. Cfr le rapport de Holmwood au marquis de Salisbury, Zanzibar, 25 février 1887: « Tippoo Tib... has engaged to place 600 of his followers at... (Stanley's) disposal on arrival of the expedition at Stanley Falls » (ROSE TROUP, *With Stanley's Rear Guard,* p. 352). JAMESON, pp. 3, 7: « We get at least 600 more at the Congo... 600 fighting-men ». Nous reproduisons le texte des deux accords en annexe: pp. 163-165.

(446) L'expédition quitta Zanzibar pour l'embouchure du Congo à bord du « Madura », le 25 février 1887, « trois jours plus tard », c.-à-d. trois jours non après la signature des deux accords, mais après l'arrivée de Stanley. Celui-ci avait accordé libre passage à T.T. et aux 96 membres de sa suite; celle-ci comprenait 35 femmes, dont 14 de T.T. (PARKE, pp. 19, 53).

(447) L'audience eut lieu le 23 février 1887. « The Sultan of Zanzibar received me with unusual kindness... He presented me with a fine sword... richly mounted with gold and a magnificent diamond ring, which quite makes Tippu Tib's eyes water »: lettre de Stanley, 9 mars 1887 (*Darkest Africa,* I, p. 67). Cfr aussi D. MIDDLETON (éd.), *The Diary of A.J. Mounteney-Jephson,* p. 74.

NOTES AU CHAPITRE VI

(448) *Wadha* est la durée de 12 heures; la première *wadha* commence à 6 h. du soir, début de la journée musulmane; la deuxième à 6 h. du matin. Cfr BRODE, p. 34, n. 1.

(449) *Tukafika kepu ya admirar.* Nous arrivâmes au cap de l'amiral. Il ne s'agit pas d'un toponyme au sens strict. T.T. désigne ainsi la base navale de la Simon's Bay à 25 milles de Cape Town. A cette époque, la station navale était commandée par l'amiral Sir Hunt-Grubbe. Le « Madura » y fit escale le 8 mars 1887. « Lady Hunt-Grubbe and her daughters came with the Governor and inspected the ship and showed great interest in Tippu Tib and especially in his wives » (JAMESON, p. 7). Cfr aussi: PARKE, p. 25; BARTTELOT, p. 65; MOUNTENEY-JEPHSON, p. 76. T.T. a désigné Simon's Bay du nom de « cap de l'admiral » d'autant plus facilement que le terme amiral est d'origine arabe: amir-al-Bahr.

(450) *Tukafika katika bustani el melike.* BRODE: Wir gingen nach dem Garten der Königin. WHITELEY: We walked up to the Queen's Gardens (?). Il s'agit de l'actuel Jardin botanique municipal, commencé par Simon van der Stel, gouverneur de la Colonie du Cap (1691-1699) au temps de la *Oost-Indische Compagnie.* Déjà au siècle passé, il constituait une attraction pour les voyageurs de passage au Cap. Cfr DODGSHUN, p. 3: « April 30, 1877. Cape Town... We went... into town... to the Library and Museum and the Botanical Gardens ».

(451) Le « Madura » accosta à Banana le 18 avril 1887. STANLEY, *Darkest Africa,* I, pp. 75-76; BARTTELOT, pp. 72-74; PARKE, p. 31. La factorerie hollandaise visitée par T.T. était celle de la *Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap* (N.A.H.V.), la continuation de l'ancienne *Afrikaansche Handelsvereeniging* (A.H.V.). Fondée à Rotterdam en 1869 par Lodewijk Pincoffs et son beau-frère Hendrik Kerdijk, la A.H.V. possédait une quarantaine de comptoirs sur la côte occidentale de l'Afrique; quand elle fit faillite vers la mi-mai 1879, ses possessions et affaires furent reprises, après quelques mois, par la N.A.H.V. Cfr H. BLINK, *Het Kongo-land en zijne bewoners,* Haarlem, 1891, pp. 154-162; F. BONTINCK, *Les archives de la N.A.H.V. conservées à Schaarsbergen (Pays-Bas),* dans *Bull. A.R.S.O.M.,* 1970, 2, pp. 178-180. Le poste central de la N.A.H.V. était alors à Banana; depuis 1886, F. de la Fontaine Verwey en était le directeur.

(452) Le 19 mars 1887, T.T. et sa suite s'embarquèrent pour Matadi sur le vapeur « Serpa Pinto », mis à la disposition de l'E.P.R.E. par la *Companhia Portugueza do Zaire,* la maison portugaise de Banana.

(453) Sur Antoon Greshoff, cfr M. COOSEMANS, *Gresshoff,* (sic!) *B.C.B.,* I, col. 439-440; F. BONTINCK, *Les archives de la N.A.H.V.,* pp. 184-194. En mai 1886, Greshoff avait fondé une factorerie à Kinshasa; en octobre 1887, la N.A.H.V. lancera sur le Stanley Pool son premier steamer, le « Holland ».

(454) Le 1er décembre 1881, Stanley, au service de Léopold II et du Comité d'Etudes du Haut-Congo, avait fondé la « Station du Stanley Pool », sur la colline Konzo Ikulu, près du village de Kintambo, juste en amont des cataractes, à la sortie du Stanley Pool. En avril 1882, cette quatrième station du C.E.H.C. reçut le nom de Léopoldville, nom qui passa à toute la ville qui en naîtrait et engloberait aussi le village de Kinshasa à quelque 8 km. en amont. Le 2 mai 1966, la capitale Léopoldville fut débaptisée et devint Kinshasa. La colline Konzo Ikulu (le marché du jour Konzo situé près de la résidence du chef, *ikulu*) se nomma successivement Mont Léopold, Mont Stanley, puis, en dernier lieu, en décembre 1971, est devenue Mont Ngaliema, d'après le nom du chef Teke de Kintambo.

(455) Voyageant en compagnie de Stanley, T.T. arriva à Léopoldville le 21 avril 1887. Le commissaire de district, Ch. Liebrechts, qui eut l'occasion de s'entretenir assez longuement avec T.T., donne de lui un portrait peu flatteur: « les traits dominants de sa personnalité étaient la brutalité, la cupidité et l'ignorance » (C. LIEBRECHTS, *Souvenirs d'Afrique, Congo, Léopoldville, Bolobo, Equateur (1883-1889)*), Bruxelles, 1909, p. 179. Ce jugement est manifestement inspiré par les événements ultérieurs. Cfr aussi: W.H. BENTLEY, *Pioneering on the Congo,* Londres, 1900, II, p. 147. Sur les relations contractées par T.T. avec Ngaliema, le chef

de Kintambo: cfr F. BONTINCK, *Tippo et Ngaliema,* dans *Ngonge, Carnets de Sciences Humaines Kongo,* n° 27-28 (1972), 7 pp. (non numérotées).

(456) *Hampa mtu mmoja jina lake Naimu.* BRODE: da gab ich ihm meinen Sklaven, Names Naimu. Nous préférons traduire *mtu* par homme; *mtu* n'implique pas nécessairement le sens d'esclave. Lors du premier voyage du « Holland » aux Stanley Falls, Naimu (que Greshoff nomme Naimu Assali) accompagna le commerçant hollandais. Greshoff resta aux Falls du 19 au 25 juin 1888. Naimu revint alors avec lui à Kinshasa et fit aussi partie du deuxième voyage du « Holland », lequel arriva aux Falls le 18 février 1889. F. BONTINCK, *Tippo Tip et Ngaliema, a.c.*

(457) T.T. et sa suite quittèrent Kinshasa le 1er mai 1887, à bord du vapeur « Henry Reed », de l'*American Baptist Foreign Mission Society,* confisqué par l'E.P.R.E. Le toponyme Ukuti désignait la station de l'Etat à Equateurville (Coquilhatville, Mbandaka). La station fut fondée par Stanley le 17 juin 1883, près du village d'Uruki, dont le nom désigne le confluent Mohindu ou Ruki. « Les marchands sont surtout concentrés à Makouli et Boroukwasamba; c'est ce point que les négociants d'Irébou et de Loulanga appellent Oukuti. Les traitants d'Oukouti sont des colons venus peut-être de Loulanga ou d'Irébou » (COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* p. 146). Cfr aussi: E. BOELAERT, *Equateurville,* dans *Aequatoria,* XV, (1952) 1, pp. 1-12. Au moment où T.T. passa à Equateurville (24 mai, 5 h. du soir - 26 mai, 6 h. du matin), le poste de l'Etat avait été repris par la *Sanford Exploring Expedition.* En plus de E.J. Glave, agent de la S.E.E., il y avait aussi Vangele, revenu d'une exploration de l'Ubangi et les révérends K.J. Petterson et J.B. Eddie, de la mission fondée par la *Livingstone Inland Mission* le 20 septembre 1884. Glave nous a laissé de T.T. le portrait suivant: « Old Tippu Tib... pitched his tent in my yard. He and his followers occupied it during their stay. Tippu was certainly a fine-looking old fellow and a very intelligent man. He looked like a pure negro and showed no sign of the Arab blood which was supposed to be in his veins. He wore a long white linen robe, and around his waist a silk sash in which was stuck his silver-hilted dagger. On his feet he wore a pair of light sandals, ornamented with fine embossed leather. Being able to speak his language, I had quite a long talk with him and I was surprised at his accurate knowledge concerning European matters » (E.J. GLAVE, *Six Years of Adventure in Congo-Land,* Londres, 1893, p. 209).

(458) Sur la fondation de la station des Bangala à Mankanza (Nouvelle-Anvers) en avril 1884, cfr COQUILHAT, *Sur le Haut-Congo,* pp. 183-357. L'E.P.R.E. atteignit la station des Bangala le 30 mai 1887. A ce moment s'y trouvaient quatre Européens et une garnison de 60 soldats africains, pourvue de deux canons Krupp. Le chef du poste, Van Kerckhoven, était absent, en expédition à la Langa-Langa. STANLEY, *Darkest Africa,* I, p. 107.

(459) *Ma qassiri dole ya Belgik.* BRODE: Der Belgische Staat liess es an nichts fehlen; WHITELEY: Don't underestimate the power of the Belgians. Le traducteur anglais avoue que c'est là une traduction incertaine, différente de la traduction allemande, mais davantage en accord avec le texte swahili. Il propose pourtant une autre version: May the power of the Belgians never decrease. Nous estimons notre traduction davantage en harmonie avec le contexte historique; à cette époque, il y avait entre le Stanley Pool et les Stanley Falls plusieurs postes de l'Etat, des compagnies et des missions: Kwamouth, Bolobo, Lukolela, Equateurville, Bangala. Dans les deux derniers postes, il y eut un dîner en l'honneur des membres de l'E.P.R.E. auquel T.T. fut évidemment invité. Peut-être songe-t-il aussi au fait qu'à son arrivée aux Bangala, la flottille de l'E.P.R.E. fut saluée d'une salve des deux canons Krupp du poste (MOUNTENEY-JEPHSON p. 102).

(460) L'affluent Usoko est l'Aruwimi qui débouche dans le Fleuve à Basoko; le Mature est l'Ituri, nom donné au bief supérieur de la rivière, à l'ouest du lac

Albert. « The Aruwimi has many names... for the last 300 miles of its course, but upward to its source it has a singular, wide-spreading fame under the name of Ituri. The aborigines of the Nyanza — the open plateau and forest tribes down to within a few miles of the Nepoko — all unite in calling it the Ituri » (Lettre de Stanley, 1er septembre 1888, dans J. KELTIE (éd.), *The Story of Emin's Rescue as told in Stanley's Letters,* New York, 1890; nouv. impress., New York, 1969, p. 73). Le « Henry Reed », en route pour les Falls, dépassa l'embouchure de l'Aruwimi le 11 juin 1887 (STANLEY, *Darkest Africa,* I, p. 115).

(461) Stanley arriva à l'embouchure de l'Aruwimi le 12 juin 1887; le 15, il établit le camp de l'arrière-garde de l'E.P.R.E. à Yambuya, sur l'Aruwimi. Le 28 juin 1887, il entreprit la marche vers le lac Albert, laissant au camp Barttelot et Jameson, lesquels, peu après, seraient rejoints par Ward et Rose Troup. Quant à l'expédition de Salum ben Mohammed, cfr note 423.

(462) Il s'agit du major Edmund Musgrave Barttelot, sous-commandant de l'expédition. Cfr J.M. JADOT, *Barttelot, B.C.B.,* V, col. 37-42; W.G. BARTTELOT, *The Life of E.M. Barttelot... from his Letters and Diaries,* Londres, 1890. Au poste des Bangala, Barttelot avait été chargé par Stanley de conduire T.T. aux Falls. Les instructions remises à Barttelot, le 30 mai 1887: BARTTELOT, pp. 101-103. Le « Henry Reed », ayant à bord T.T. et sa suite, avait quitté Bangala le 3 juin 1887.

(463) Le « Henry Reed » atteignit les Falls le 17 juin, vers 10 h. du matin. Barttelot se rembarqua le 19 pour rejoindre l'expédition à Yambuya. Le drapeau « belge » que T.T. fit hisser est évidemment le drapeau d'azur, étoilé d'or, de l'E.I.C. Barttelot eut un premier différend avec T.T.: celui-ci estimait que Stanley avait manqué aux stipulations de l'accord conclu à Zanzibar, en ne lui fournissant pas les munitions promises pour les 600 hommes à mettre à la disposition de l'E.P.R.E. Ces munitions étaient restées en arrière par défaut de transport et Stanley avait demandé à T.T. d'en puiser d'autres dans les stocks des Falls et des autres postes arabes du Manyema; il serait indemnisé par après. T.T. répliqua qu'il n'y avait pas de poudre. Finalement à la demande de Barttelot, il consentit de fournir, en tout cas, des munitions à 200 hommes à envoyer à Yambuya (BARTTELOT, pp. 108-109).

(464) Dans le contrat du 24 février 1887, le nombre des porteurs à fournir n'est pas précisé. T.T. déclare qu'il devait envoyer 500 hommes (*Maisha,* § 172); Stanley parle de 600 (*Darkest Africa,* I, p. 64). L'expédition de Ali ben Mohammed el-Hinawi, visant à conduire 500 hommes au camp de l'arrière-garde de Stanley, ne peut être mise en doute. Elle est confirmée par Jameson, dans une lettre à Stanley, du 26 mars 1886 (BARTTELOT, p. 389); par Barttelot dans son *Journal* (BARTTELOT, p. 130: note du 8 août 1887) et par H. WARD, *My Life with Stanley's Rear Guard,* Londres, 1891, p. 39. Le 28 août 1887, Jameson vint de Yambuya aux Falls; il y trouva T.T. qui lui raconta qu'il avait personnellement conduit au camp de l'E.P.R.E. les 500 hommes promis à Stanley; ceux-ci firent le voyage dans une cinquantaine de pirogues, mais, à environ une demi-journée du camp, ils furent attaqués. T.T. avait perdu quatre hommes, mangés par les cannibales. Il était rentré aux Falls, car les pagayeurs étaient épuisés; en outre, Stanley lui avait dit que son camp se trouverait à Basoko ou dans les environs, en tout cas, pas si loin en amont de l'Aruwimi. Par après, T.T. avait envoyé les 200 hommes, promis à Barttelot, par voie terrestre, mais ils étaient revenus, disant qu'ils ne parvinrent pas à trouver l'emplacement du camp. T.T. les renvoya sous le commandement d'Abdullah Coroni et de fait, dix de ces hommes arrivèrent au camp le 18 août, mais les autres ne les suivirent pas (JAMESON, p. 123). « Le peu de poudre » que T.T. avait en sa possession, lui avait été offerte par Ngaliema, lors de son passage au Stanley Pool. C'était un barillet de poudre, pesant quelque 5 kgs. F. BONTINCK, *Tippo Tip et Ngaliema, a.c.*

(465) Le 16 novembre 1887, c.-à-d. deux jours après le retour de Ali ben Mohammed, T.T. quitta les Falls pour Kasongo (WARD, *Five Years,* p. 13).

(466) Le 14 février 1888, Barttelot et James avaient quitté Yambuya pour les Falls; à leur arrivée, le 20 février, il fut décidé que Jameson irait rejoindre T.T. à Kasongo. Jameson partit le 18 mars et arriva à Kasongo le 11 avril 1888 (JAMESON, pp. 210-249).

(467) La venue de Rumaliza d'Ujiji à Kasongo est aussi attestée par JAMESON, p. 284. L'entrevue eut lieu le 2 mai 1888. Jameson, qui, à l'insu de T.T., commençait à comprendre pas mal de swahili, nota une partie de la conversation: T.T. déclara à Rumaliza que ce fut Holmwood qui avait insisté pour que T.T. mette des hommes à la disposition de l'E.P.R.E.; T.T. ignorait où Stanley se trouvait et se plaignait que celui-ci ne lui avait pas fourni la poudre promise. Rumaliza accompagna T.T. jusqu'à Nyangwe (JAMESON, pp. 286-287). « He (T.T.) has been almost forced to it (à la livraison de porteurs) by letters received from Mr. Holmwood against his own and more than against the wish of his fellow Arabs... I have not sent you a copy of Mr. Holmwood's letter, as it was not official » (Barttelot à Mackinnon, Yambuya, 4 juin 1888, dans J.S. KELTIE, *The Story of Emin's Rescue,* pp. 32, 34).

(468) Makanjila (Makanjira), le plus puissant des chefs Yao, était établi depuis 1872 sur la rive orientale du lac Nyasa, à l'endroit où aboutissait la route de la Côte (Kilwa). Young, qui séjourna dans son village en novembre 1875, déclare à son sujet: « He must have a considerable mixture of Arab blood... and affects Arab ways. He can read and write... and from constant intercourse with the coast has a very clear notion as to the policy of keeping in with the English » (E.D. YOUNG, *Nyassa. A Journal of Adventures,* Londres, 1877, p. 139; *ibid.,* pp. 73, 93, 104). Makanjila 1er Mpaliwalingwa s'était converti à l'Islam vers 1870. Cfr E.A. ALPERS, *Trade, State, and Society among the Yao in the Nineteenth Century,* dans *J.A.H.,* X (1969) 3, p. 420. Le consul anglais Elton le visita en septembre 1877 et trouva chez lui une école coranique (ELTON, pp. 286-289). Cfr aussi SWANN, pp. 135, 300; MOIR, p. 21. En février 1888, en visite chez Makanjila, Buchanan, consul anglais f.f. et Johnson, missionnaire de l'U.M.C., furent dépouillés de tout et retenus comme otage (OLIVER, *The Missionary Factor,* p. 115). En octobre 1891, H.H. Johnston lança une attaque réussie contre la ville de Makanjila, mais le chef et la plupart de ses gens échappèrent; en l'absence d'autres mesures, Makanjila revint et continua à dominer la partie mériodionale du lac Nyasa (R. OLIVER, *Sir Harry Johnston and the Scramble for Africa,* Londres, 1964, p. 209). En 1895, après la défaite de Mlozi à Karonga, Makanjila réussit fort habilement à éviter son emprisonnement. A.J. HANNA, *The Beginnings of Nyasaland and North-Eastern Rhodesia,* 1859-95, Oxford, 1956, pp. 194-201 et passim; ID., *The Story of the Rhodesias and Nyasaland,* Londres, 1960, pp. 31, 107-108, 120, 123; J. MCCRACKEN, *The Nineteenth Century in Malawi,* dans T.O. RANGER (éd.), *Aspects of Central African History,* Londres, 1968, pp. 108-109; H.W. LANGWORTHY, *Swahili Influence in the Area between Lake Malawi and the Luangwa River,* dans *A.H.S.,* IV (1971) 3, pp. 575-602; H.H. JOHNSTON, *The Story of my Life,* pp. 299, 306. *Mali hampa Makanjira, amepita njia ya Tabora.* BRODE: Ich hatte die Waaren dem Makanjira gegeben, der über Tabora gegangen war. WHITELEY; the goods I had given to Makanjira who was passing through Tabora. Les deux traducteurs, en omettant toute notice, semblent identifier Makanjira avec le chef Yao présenté ci-dessus. Cependant ici et dans *Maisha,* § 182, il ne s'agit pas de Makanjira mais de Mackenzie. Avant son départ, T.T. avait ordonné à Edmund Mackenzie, de la firme *Smith, Mackenzie and Co.* (cfr note 502) de lui envoyer, via Tabora, une grande quantité de marchandises, lesquelles pour diverses raisons n'avaient pu être embarquées sur le « Madura ». T.T. avait imité l'exemple de Stanley qui, lui aussi, avait instruit E. Mackenzie d'envoyer à Msalala (au sud du lac Victoria) 200 charges de diverses marchandises à utiliser lors de l'arrivée de l'E.P.R.E. à cet endroit (*Darkest Africa,* I, p. 73). De même que T.T. transforma O'swald en « Asfal » (*Maisha,* § 150; note 398), ainsi il changea Mackenzie en « Makanjira », plus connu des Arabes de l'intérieur (cfr LIVINGSTONE, I, p. 78: juillet 1866). Notons aussi l'existence (en 1893) d'un village, nommé Makanjira (Makangira,

Mokangira), un peu à l'est de Kasongo (HINDE, *The Fall,* cartes: *initio,* et pp. 224, 236) et celle d'un chef de Nyangwe, nommé Mokandira (LIVINGSTONE, II, pp. 117, 130, 142: avril-juillet 1871). Ces divers noms, sans doute connus de T.T., peuvent expliquer comment il a transformé Mackenzie en « Makanjira ».

(469) Avant de rentrer à Ujiji, Rumaliza, le 5 mai 1888, accompagna T.T. de Kasongo à Nyangwe. Quand Jameson quitta Nyangwe, le 7 mai, Rumaliza lui souhaita bon voyage et promit de transmettre au missionnaire Hore, à Mtowa, une lettre que Jameson lui avait adressée (JAMESON, p. 287). Rumaliza était de retour à Ujiji au mois d'octobre 1888, au moment où Swann y arriva, revenant d'un congé en Europe. « Rumaliza had just arrived from the west in our steamer » (SWANN, pp. 168-173). Il montra à Swann une lettre de T.T., reçue dix jours plus tôt quand il se trouvait à 200 milles d'Ujiji. Ayant appris la mainmise grandissante des Allemands sur la côte orientale, T.T. avait ordonné à Rumaliza de se rendre le plus vite possible à Ujiji pour empêcher les Arabes de cet endroit de se venger sur tous les Européens du Tanganyika. Cfr N.R. BENNETT, *New Introduction* à SWANN, *Fighting the Slave-Hunters,* nouv. impress., Londres, 1969, p. XXIII.

(470) Le 22 mai 1888, T.T. et Jameson étaient de retour aux Falls; ils y trouvèrent Barttelot et Van Kerckhoven, le commandant du poste des Bangala. Le 30 mai, à bord du steamer « A.I.A. », T.T. se rendit à Yambuya, où il arriva le 4 juin. Le 11 juin, l'arrière-garde de l'E.P.R.E., sous la conduite de Barttelot, Jameson et Bonny, quitta enfin Yambuya pour le lac Albert; elle était renforcée de 400 hommes fournis par T.T.; ceux-ci, le 26 mai, avaient quitté les Falls en pirogues, avec Barttelot et Jameson; à Yangambi, ils avaient pris la route terrestre pour Yambuya (JAMESON, pp. 301-308; WERNER, pp. 261-280).

(471) Ce bateau « belge » était le « Stanley », ayant à bord Vangele, Alfred Baert et ses adjoints Bodson et Hinck. Le « Stanley » arriva à Yambuya le 4 juin 1888 (lettre de Barttelot, Yambuya, 4 juin 1888: J.S. KELTIE, *The Story of Emin's Rescue,* p. 28).

(472) Il s'agit d'Alfred Baert, le frère de l'explorateur de la Mongala, Ernest Baert. Cfr A. ENGELS, *Baert (Alfred), B.C.B.,* II, col. 34-35.

(473) La version de T.T. sur son retour de Yambuya aux Falls, diffère de celle donnée par Werner, le capitaine de l'« A.I.A. ». Selon Werner, T.T., accompagné de son secrétaire, Baert, marcha à pied de Yambuya à Yalasula, sur le Fleuve; là, au lieu de remonter le Fleuve en pirogue, il s'embarqua sur le « Holland », en route pour les Falls (WERNER, pp. 273-278).

(474) Accompagné de Naimu Assali, l'homme de confiance de T.T., Greshoff arriva aux Falls le 19 juin 1888; il y resta jusqu'au 25. T.T. ne précise pas la nature des marchandises offertes par le commerçant hollandais contre l'ivoire arabe. WERNER, p. 278, est plus explicite: « the next few days were spent... by Mr. Greshoff in buying Tippo Tip's ivory with gunpowder ». Le « Holland » quitta les Falls le 25 juin, arriva aux Bangala le 3 juillet et quitta ce poste, le 6 juillet, pour Kinshasa, où il déchargea 5 tonnes d'ivoire (F. MASOIN, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo,* Namur, 1913, II, p. 177).

(475) Jameson retourna aux Falls, auprès de T.T., le 2 août 1888 (JAMESON, p. 345). Le major Barttelot avait été tué le 19 juillet précédent (*Ibid.,* p. 338). Cfr aussi CEULEMANS, *La question arabe,* pp. 110-112.

(476) T.T. avait fait arrêter le meurtrier, un homme du Manyema, nommé Senga (STANLEY, *Darkest Africa,* I, p. 499, et JAMESON, p. 344 écrivent Sanga). Un tribunal fut constitué, comprenant le lieutenant Haneuse (le premier résident de l'E.I.C., arrivé aux Falls, le 1er août 1888), Baert, Bodson et Hinck. A l'unanimité, Senga fut condamné à mort et exécuté le 7 août 1888 (JAMESON, pp. 361-362). La version des faits, donnée par la *Maisha,* diffère assez de celle de Jameson; celui-ci affirme que T.T. était membre du tribunal et que le coupable fut exécuté par six soldats Haoussas de la garnison de l'E.I.C. La version de Jameson nous semble la plus probable.

(477) Le 6 août 1888, Rashid ben Mohammed, fils de Bwana Nzige et neveu de T.T., arriva du Lomami aux Falls. Jameson, se sentant responsable de ce qui restait de l'arrière-garde de l'E.P.R.E., lui demanda de l'escorter soit auprès de Stanley soit auprès d'Emin Pasha. Rashid refusa. Alors T.T. présenta, de sa propre initiative, d'accompagner Jameson pour 20 000 £. Le résident de l'Etat, Haneuse, consulté par Jameson et par T.T. sur l'opportunité que ce dernier quitte son poste de gouverneur, laissa la décision à T.T. lui-même, tout en lui rappelant que son contrat avec Léopold II lui interdisait de quitter son territoire. Alors Jameson décida de se rendre aux Bangala pour voir si une réponse de l'*E.P.R.E. Committee,* demandée par Ward quelques mois plutôt, était déjà arrivée; éventuellement, il enverrait Ward de nouveau à Banana pour y demander par télégraphie l'avis du *Committee* (et du Roi) concernant la nouvelle proposition de T.T.

(478) Le 9 août 1888, Jameson quitta les Falls en pirogue; il mourut à la station des Bangala, peu après son arrivée, le 17 août (*Journal* de Ward: JAMESON, p. 373).

(479) De retour du lac Albert, Stanley arriva le 17 août 1888 à Banalya, sur l'Aruwimi, en amont de Yambuya. Il y trouva Bonny qui lui annonça la mort de Barttelot, le retour de Rose Troup en Europe, le départ de Ward pour Bangala et celui de Jameson pour les Falls. Le même jour, Stanley écrivit une lettre à T.T. l'invitant à se joindre à lui pour le retour au lac Albert (STANLEY, *Darkest Africa,* I, p. 497; II, pp. 13-14). En réponse, T.T. envoya auprès de Stanley Salim ben Mohammed, qui rencontra l'explorateur le 4 septembre au village du Mupé, en amont de Banalya. Stanley raconte qu'il menaça T.T. d'une poursuite judiciaire à Zanzibar; sur ce, Salim ben Mohammed promit de revenir dans quarante jours avec des hommes de T.T. mais le lendemain, 5 septembre 1888, Stanley continua son voyage de retour vers le lac Albert.

(480) Dès sa première arrivée, le 19 juin 1888, Greshoff constata que les Arabes avaient construit une maison pour la N.A.H.V. à Singitini, le centre arabe des Stanley Falls. La S.A.B. (*Société Anonyme Belge pour le Commerce du Haut-Congo*) avait également sa factorerie sur la rive gauche du fleuve. La firme française était *Daumas-Béraud et Cie.* Cfr CEULEMANS, *La question arabe,* p. 196.

(481) Wakaamiri miji *ila ma sha Allah.* BRODE ne traduit pas l'expression arabe; WHITELEY a: God's blessing on them! Pour le sens exact, cfr note 393.

(482) Il s'agit du gouverneur général de l'E.I.C., Camille Janssen. Cfr O. LOUWERS, *Janssen, B.C.B.,* IV, col. 437-440. Quand Francis de Winton rentra en Angleterre en février 1886, Janssen lui succéda comme vice-administrateur général, puis en septembre, il fut nommé administrateur général; finalement, en avril 1887, il devint le premier gouverneur général de l'E.I.C. Parti pour la troisième fois au Congo en mai 1889, il s'embarqua le 15 septembre 1889, à Léopoldville, sur le « Ville de Bruxelles » et arriva aux Stanley Falls le 25 octobre 1889. L'imposition d'une taxe se fit en vertu d'instructions royales arrêtées déjà en avril 1888. L'impôt fut établi à partir du 22 décembre 1889; comme à la côte orientale, les droits de sortie étaient fixés à 15 %. T.T. en admettant de payer personnellement 5 livres par frasilah (35 livres) ou un peu plus de 14 %, demanda que les autres Arabes ne payent que 3 livres par *frasilah* ou 9 %. CEULEMANS, *La question arabe,* p. 200, n. 3, suppose que T.T. avait l'intention de taxer l'ivoire de ses congénères au taux de 5 livres par *frasilah* et non de 3. La différence lui reviendrait, en tant que *wali.* Cfr aussi: *Ibid.,* p. 197, n. 1. Par un décret royal du 25 mars 1890, les droits de sortie sur l'ivoire étaient fixés à 200 francs les 100 kilogrammes (*Bull. Off.,* 1890, p. 82). En juin 1893, les Arabes d'Ujiji se plaignaient des Belges auprès de Declé: « they have ruined the ivory trade by impossible duties: the Arabs have to pay one tusk out of every five » (DECLE, *Three Years,* p. 307).

(483) Ce Français était E. Trivier, journaliste de *La Gironde* de Bordeaux. Cfr M. COOSEMANS, *Trivier, B.C.B.,* III, col. 858-861. Le 23 janvier 1889, il

s'embarqua à Léopoldville sur le « Holland » et arriva aux Falls le 16 février. Il y fit la connaissance de T.T. qui lui permit de se joindre, le 22, à une quarantaine de pirogues envoyées à Bwana Nzige, alors à Kasongo. Trivier décrit T.T. comme « le maître de centre africain, sultan, banquier, marchand, traitant, chasseur d'ivoire et acheteur d'hommes » (*Mon voyage,* p. 36). *Via* Ujiji, Nyasa, Quilimane, Trivier atteignit Zanzibar le 13 décembre 1889. Il ne passa donc pas par Tabora, contrairement à ce qu'affirme T.T. Le récit de son voyage transafricain (E. TRIVIER, *Mon voyage au Continent Noir,* Paris-Bordeaux, 1891) parut aussi dans *La Gironde.* Cfr aussi R.J. CORNET, *Maniema. Le pays des mangeurs d'hommes,* Bruxelles, 1952, pp. 112-116.

(484) Déjà le 26 septembre 1887, Sef ben Hamed se trouvait à Kasongo (JAMESON, p. 141). Le 5 août 1888, Jameson, aux Falls, note: « Sefu has the command at Kasongo »; et le lendemain: « Sefu having gone to Zanzibar » (JAMESON, pp. 354; 359). Jameson obtint cette information de T.T.; il semble donc que les lettres de Sef ben Hamed et de Said ben Habib envoyées de Kasongo, arrivèrent à Singitini au début d'août 1888. Sef ben Hamed arriva à la Côte vers la mi-juin 1889; le 29 de ce mois, Wissmann, commissaire impérial allemand, lui accorda l'autorisation de passer de Saadani à Zanzibar avec une suite de trois cents hommes, embarqués en trois dhows (LUWEL, *Un plan d'action,* p. 102). Le 10 juillet 1890, Sef ben Hamed quittera Zanzibar pour retourner aux Falls (CEULEMANS, *La question arabe,* p. 227).

(485) Seyyid Bargash mourut le 27 mars 1888; un de ses frères cadets, Seyyid Khalifa, lui succéda pacifiquement mais il mourut déjà le 13 février 1890 (COUPLAND, *Exploitation,* p. 481). La nouvelle de la mort du Seyyid Bargash arriva aux Stanley Falls le 1er août 1888. Cfr trad. angl. d'une lettre de T.T. à son frère Mohammed ben Masud, reçue à Zanzibar, le 21 décembre 1888: *Archives Africaines,* Bruxelles, A.E., 75 (211). Les courriers rapides de T.T. trouvèrent Sef ben Hamed au Tanganyika; celui-ci n'apporta pas personnellement la lettre au nouveau sultan; il l'envoya par des courriers qui atteignirent Zanzibar vers le 20 décembre 1888; ces courriers étaient aussi porteurs d'une lettre de T.T. à son frère Mohammed ben Masud alors à Zanzibar, et d'une autre à son fils; celle-ci avait été également envoyée à Mohammed ben Masud. La trad. angl. de ces deux lettres: Annexe, Document V, pp. 165-168.

(486) Stanley, accompagné d'Emin Pasha, était arrivé à Zanzibar le 16 décembre 1889. Le lendemain, il apprit de Jaffer Taria que celui-ci détenait la somme de 10.000 livres or, payée par l'E.I.C. à T.T. pour l'ivoire que Becker, en février précédent, avait acheté aux Falls. Stanley vit là une occasion de faire indemniser l'*E.P.R. Committee* des pertes que son expédition aurait subies du fait que T.T. n'avait pas observé (selon Stanley!) les clauses du contrat du 24 février 1887, en ne mettant pas à sa disposition les 600 hommes convenus. Le 19 décembre 1889, à la demande de Stanley et avec l'approbation du consul général, le colonel Charles Evan Smith (1887-1891), une plainte fut déposée à la Cour consulaire anglaise par l'agent de *Smith, Mackenzie & Co.,* agissant au nom de *l'E.P.R. Committee.* Comme T.T. était sujet du sultan, la Cour consulaire ne pouvait agir contre lui sans le consentement de Seyyid Khalifa. Le 23 décembre, celui-ci marqua son accord et l'interrogatoire fut fixé au 26. Mais T.T. était au Congo et son fils, Sef ben Mohammed, refusa de répondre à sa place. Le juge consulaire Cracknall décida alors que l'accusé devait se présenter en personne, endéans les six mois à partir de la réception de la convocation qu'il lui adressa. Ne pouvant attendre le retour de T.T., Stanley, le 27 décembre 1889, fit une déposition écrite; son adjoint Bonny fit de même, le lendemain (Une copie de ces deux documents se trouve aux *Archives Royales* de Bruxelles, 53/11). A la suite de cette instruction, le capital de T.T. en dépôt chez Jaffer Taria fut bloqué et le 29 décembre 1889, Stanley et Bonny quittèrent Zanzibar. Stanley s'arrêta au Caire où il se mit à rédiger son ouvrage *In Darkest Africa.* Cfr J.M. GRAY, *Stanley versus Tippo-Tip,* dans *T.N.R.,* n° 18 (1944), pp. 11-14; STANLEY, *Darkest Africa,* II, pp. 474-477.

(487) Dans une lettre du 31 janvier 1889, Ward écrivait à Mackinnon: « Tippo Tib is only awaiting the arrival of Mr. Greshoff at Stanley Falls before starting to Zanzibar to pay his respects to the new sultan » (H. WARD, *My Life with Stanley's Rear Guard,* Londres, 1891, p. 141). Greshoff arriva aux Falls le 18 février 1889 mais sans les armes qu'il avait promises à T.T., lors d'un voyage précédent. Celles-ci — quelque quatre-vingt fusils — avaient été confisquées par Liebrechts, commissaire de district de Léopoldville. Ce fait et la rébellion de Bushir ben Salim el-Harthi (août 1888) expliquent sans doute pourquoi T.T. resta encore une année aux Falls. Nous ignorons quand T.T. reçut la lettre royale. Nous supposons qu'elle lui parvint non aux Falls, mais à Kasongo, au mois de juin 1890. Léopold II avait été informé du procès par une lettre du 18 février 1890, que lui avait adressée Fleury, un commerçant belge à Zanzibar. En envoyant les dépositions de Stanley et de Bonny et la copie de l'accord Stanley-Tippo Tip du 24 février 1887, Fleury ajouta le commentaire suivant: « Le contrat entre Stanley et Tippo Tip me semble très vague, la responsabilité des parties contractantes n'étant pas bien définie, le nombre des porteurs ni les époques de livraison n'ont été fixés. Le passage gratuit à Tippo-Tip et à ses hommes, paraît lui avoir été offert à titre gracieux pour se concilier son bon vouloir dans un pays où son influence était très grande, et non pas comme un payement pour un autre service à rendre » (*Archives Royales,* Bruxelles, 53/11). Comme nous plaçons le premier départ de T.T. au 7 janvier 1890, il nous semble que T.T. rattache indûment son départ à la nouvelle du procès que lui avait intenté Stanley. D'autre part, il n'ignorait pas l'intention de Stanley, déjà manifestée à Selim ben Mohammed au mois d'août 1888.

(488) La date du départ de T.T. de Stanley Falls est controversée. *Le Mouvement Geographique,* VI (1890), p. 31, la fixe au 7 janvier 1890: « Tippo-Tip, après avoir remis provisoirement la direction du district des Falls à son neveu Rachid, a quitté sa résidence le 7 janvier, se dirigeant vers le sud et allant à Kasongo ». Cette date (7 janvier 1890) est reprise par L. LOTAR, *Souvenirs de l'Uele. Les Arabes des Falls,* dans *Congo,* XV (1935), t. I, p. 657, et par F.M. DE THIER, *Singhitini, la Stanleyville musulmane,* Bruxelles, 1961, p. 39. INGRAMS, *Zanzibar,* p. 171, place le départ au mois de mars 1890; il est suivi par CORNET, *Maniema,* p. 119. CEULEMANS, *La question arabe,* p. 178, n. 1, opine pour le mois d'avril; il se base sur le fait que le brevet nommant Rashid ben Mohammed successeur de T.T., porte la date du 6 avril 1890. Selon *Le Mouvement Antiesclavagiste,* V (1893), p. 401, T.T. aurait quitté les Falls en mai 1890. Finalement, dans la minute d'un article ou d'une conférence, Tobback écrit: « En 1890, vers le mois de juin, Tippo-Tip retourne à Zanzibar et remet avec grand apparat la direction à Rachid » (*Archives Africaines,* Bruxelles, BMC (46), Dossier Tobback). Il nous semble qu'en réalité, un premier départ eut lieu le 7 janvier 1890. En effet, dans la *Maisha,* § 132, T.T. déclare qu'à son départ, Tobback était commandant du poste des Falls. Or, Tobback commanda le poste du 11 novembre 1889 au 28 février 1890 (cfr note 485). Il s'ensuit que T.T. avait quitté les Falls certainement avant le 28 février 1890. En outre, Le Clément de Saint-Marcq, le premier résident de l'E.I.C. à Kasongo, nous informe que T.T. arriva à Nyangwe le 23 janvier 1890 et y arbora le drapeau de l'E.I.C. (MASOIN, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo,* II, p. 127; CORNET, *Maniema,* p. 117). Mais il ne fait pas de doute que T.T. soit revenu de Nyangwe aux Falls d'où il est reparti plus tard (probablement en avril 1890). En effet, dans une lettre du 7 avril 1890, le P. Cam. Van Ronslé, missionnaire de Scheut, raconte qu'embarqué à Bangala, le 20 février 1890, à bord du « Florida », il arriva aux Stanley Falls le 8 mars, en compagnie de Hodister, agent en chef de la S.A.B. (cfr notes 480 et 533). « Tippo Tip avait appris l'arrivée de M. Hodister et venait le saluer. Le fameux chef arabe est un homme d'environ 50 ans, robuste et de haute taille. Sa physionimie est sérieuse mais non sévère, ses manières aussi polies que possible... Il ne parle que l'arabe et le kisuaheli » (*Missions en Chine et au Congo,* I (1889-1891), p. 316). Nous ignorons le motif du retour de T.T. aux Falls. A cette date, il avait déjà nommé Rashid ben Mohammed comme son remplaçant. En effet, le 6

mars, le « Florida » avait accosté à l'embouchure du Lomami où se trouvait « Rashid ben Mohammed, successeur de Tippo Tip, qui retourne à Zanzibar » (*Ibid.*, p. 315). Peut-être T.T. avait-il appris l'arrivée aux Falls de Lerman, nouveau commandant de la station de l'E.I.C. (arrivé le 2 février 1890 et entré en fonction le 28) et avait-il voulu s'assurer des intentions du gouvernement à son égard.

(489) BRODE, *Story*, p. 218 et WHITELEY, p. 161, note, ont cru que le capitaine J. était le capitaine Jacques, commandant de la deuxième expédition anti-esclavagiste belge. Cfr J.M.C. VERHOEVEN, *Jacques de Dixmude, l'Africain*, Bruxelles, 1929; A. ENGELS, *Jacques, B.C.B.*, II, col. 497-504. Il y a là une erreur: il s'agit du capitaine Joubert. En effet, le capitaine Jacques ne quittera la côte orientale pour le Tanganyika qu'en juillet 1891, tandis que Joubert, en janvier 1890, venait de construire un village palissadé, à trois lieues du pic de Mrumbi, à une journée de marche de Mpala, menaçant ainsi les lignes de communication arabes. Cfr O. ULRIX, *Le capitaine Joubert*, dans *La Revue Congolaise*, I (1910-11), pp. 92-108; N. ANTOINE, *Le capitaine Léopold Joubert*, dans *Revue du Clergé Africain*, II (1947), pp. 204-208. T.L. HOUDEBINE - M. BOUMIER, *Le capitaine Joubert*, Namur, s.d.; M. COOSEMANS, *Joubert, B.C.B.*, II, col. 517-521.

(490) Comme T.T. n'arriva à Mtowa qu'au début d'août 1890, nous admettons qu'il s'attarda quelques semaines dans sa résidence (appelée: *London*) à Kasongo. C'est durant ce séjour qu'il reçut « tout un paquet de lettres » qui le mettaient en garde contre les dangers qui le menaçaient à Zanzibar. La lettre de Léopold II et la convocation de juge Cracknall lui parvinrent sans doute à Kasongo.

(491) Monsieur T. était Nicolas Tobback; il arriva aux Falls le 16 février 1889; il succéda au capitaine Bia comme commandant de la station le 11 novembre de la même année et quitta les Falls le 28 février 1890. M. COOSEMANS, *Tobback, B.C.B.*, II, col. 915-917.

(492) Rashid ben Mohammed, fils de Bwana Nzige et neveu de T.T., est dit par Ward: « Rachid bin Mohammed bin Said bin Hamad Marajib » (WARD, *Five Years*, p. 269; « Marajib, a district in Muscat »: *Ibid.*, p. 221). Il portait donc le même nom « clanique » que T.T. (Marajib = el-Murjebi). Son surnom africain était: Kamanga ou Kamangu Jasu. J. Rose Troup, qui le rencontra à Isangi, son quartier général au confluent du Lomami-Congo, le décrit le 1er avril 1888: « Rashid... was the handsomest Arab I ever saw; a tall, well-built young man, a thorough-bred Arab, of light complexion scarcely more than olive, with sparkling eyes, a wellformed nose and small mouth, altogether very delicate features. He carried himself well, with a self-reliant pose and an air of command » (ROSE TROUP, *With Stanley's Rear Column*, p. 228). Cfr *ibid.*, pp. 236-244, et WARD, *Five Years*, pp. 270-273. En mai 1888, à Isangi, Rashid montra à Werner divers objets pris comme butin lors de la chute de la station de l'Etat aux Falls, en août 1886; entre autres, un exemplaire de *Cinq années au Congo*, la traduction française de l'ouvrage de Stanley: *The Congo and the Founding of its Free State*, 2 vols., Londres, 1885 (WERNER, *A Visit*, pp. 240-245). Delcommune le rencontra en 1889 chez Ngongo Leteta, à Ngandu, sur le Lomami (DELCOMMUNE, *Vingt années*, I, p. 297; II, pp. 59-72). Le 6 mars 1890, le P. Van Ronslé le trouva à Isangi, à l'embouchure du Lomami; il le décrit comme « un gaillard long et maigre, aux yeux noirs et au nez crochu » (*Missions en Chine et au Congo*, I (1889-1891), pp. 315-316). Lors de la campagne arabe, Rashid attaqua une nouvelle fois la station des Falls (13 mai 1893), mais il fut repoussé et dut s'enfuir; finalement, après la prise de Kabambare par la Force Publique, il se rendit, le 25 janvier 1894 (HINDE, *The Fall of the Congo Arabs*, pp. 15, 21, 216, 234, 236, 247). Il eut la vie sauve, mais fut relégué à Bokala, sur le Kasai, où il fit de belles plantations de caféiers (F. VAN DER LINDEN, *Le Congo, les Noirs et nous*, Paris, 1909, p. 140). M. COOSEMANS, *Rachid ben Mohammed, B.C.B.*, II, col. 793-796.

(493) Hamed ben Sinan est à identifier avec Hamed ben Mohammed ben Sinan el-Barwani. Selon R. BOEHM, *Von Sansibar zum Tanganyika,* Leipzig, 1888, p. 39, en décembre 1880, il conduisit une grande caravane d'ivoire de Tabora à la Côte. H. Schalow, l'éditeur des lettres de Böhm donne la graphie: « Mhammed bin Mhammed Sonasi genannt Bana Rumi » Lerman l'appelle: « Hamadi ben Mohammed Sinani » (LOPASIC, *Lerman,* p. 146); cfr aussi *Le Congo Illustré,* 1894, p. 19. Il fut capturé après la prise de Kasongo et transféré à Boma. Le 8 septembre 1894, il écrivit à T.T. pour lui demander d'intervenir en faveur de ses enfants retenus par l'E.I.C.

(494) Durant son séjour à Mtowa, T.T. invita chez lui le missionnaire Swann et se plaignit amèrement du procès que Stanley lui avait intenté; selon le texte de la convocation du juge Cracknall, il devait se présenter à Zanzibar au plus tard dans deux mois (SWANN, pp. 173-177). Ceci signifiait que T.T. avait reçu la convocation quatre mois plus tôt. A la suite de son entretien avec T.T., Swann écrivit à Evan-Smith deux lettres (6 et 8 août 1890), déclarant qu'il était impossible à T.T. d'arriver à la Côte en temps voulu. « They (T.T., Mohammed ben Khalfan, Bwana Nzige, Nassur ben Sef) will leave in two months and come peaceably » (GRAY, *Stanley versus Tippo Tib,* p. 17). Cfr aussi N.R. BENNETT, *New Introduction* à SWANN, *Fighting the Slave-Hunters,* p. XXXIV et p. LV, n. 114).

(495) La présence de Mohammed ben Khalfan Rumaliza à Mtowa est confirmée par les lettres de Swann (cfr note 494). Vers le milieu de juillet 1890, Swann et Moir étaient arrivés à Ujiji, où Moir acheta de l'ivoire à Rumaliza. Ils quittèrent la ville le 19 juillet 1890 à bord du « Morning Star ». (MOIR, *After Livingstone,* pp. 160-164). De son côté, Swann écrit: « About a month after this happened, Tippu-Tib arrived » (SWANN, p. 173). A première vue, il semble que l'arrivée de T.T. eut lieu un mois après le retour de Swann à Ujiji en octobre 1888. En réalité, il s'agit d'un mois après un autre voyage de Swann à Ujiji, en juillet 1890.

(496) Rumaliza fait ici allusion à l'attaque qu'un de ses lieutenants, Rajabu, avait lancée, deux mois plus tôt, contre le capitaine Joubert, établi à Saint-Louis du Murumbi, près de Mpala, sur la rive occidentale du Tanganyika. Rajabu avait débarqué à Mtowa, à la tête d'un millier d'hommes, et se dirigeait vers l'embouchure de la Lufuko, où cinq boutres viendraient l'approvisionner en fusils et munitions. Mais dans la nuit du 4 au 5 juin 1890, une violente tornade brisa les bateaux sur les rochers à l'entrée de la baie de Mpala et leur cargaison devint la proie des flots. Rajabu fut forcé de se retirer. « Sur seize charges d'étoffe, neuf étaient perdues; toute leur poudre, une centaine de barils, était perdue et il y avait un certain nombre de personnes noyées »: lettre de Joubert au Gén. de Charette, Saint-Louis de Murumbi, 27 juin 1890, dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* III (1891), pp. 21-22. V. ROELENS, *Les Pères Blancs au Congo,* dans L. FRANCK, *Le Congo Belge,* Bruxelles, 1928, II, p. 197; HOUDEBINE-BOUMIER, *Le capitaine Joubert,* 107-113; RENAULT, *Lavigerie,* I, pp. 395-400, place la tempête le 6 juin 1890.

(497) T.T. resta un bon mois à Mtowa, car il lui fallait aussi assurer le transport de son ivoire et de ses porteurs au delà du Tanganyika. A un moment donné, il déclara à Swann qu'il quitterait Mtowa: « next Thursday » (SWANN, p. 177). De fait, il arriva à Ujiji le jeudi 11 septembre 1890.

(498) T.T. arriva à Ujiji le matin du 11 septembre 1890. Cfr le post-scriptum d'une lettre de Mgr Bridoux à Mgr Livinhac, Kibanga, 16 septembre 1890: « Le mercredi 10 septembre... je reprends le lac... Après une traversée assez heureuse de 38 h., nous abordons à Kigoma, le port d'Oujiji, distant de la ville de trois lieues. Nous nous y rendons le soir et nous trouvons Tippo Tip arrivé le matin. Il nous fait le plus sympathique et le plus honorable accueil ». T.T. déclara à Mgr Bridoux « qu'il avait l'ordre de placer partout le drapeau belge jusqu'au Tanganyika. Il l'a fait sur sa route et il veut le faire sur la côte ouest (du Tanganyika)... Tippo Tip part ces jours-ci à la Côte pour y soutenir son procès »: P.S. d'une lettre de

Mgr Bridoux au Card. Lavigerie, Kibanga, 6 septembre 1890 (*Archives Romaines des Pères Blancs,* C. 16. 93). « En revenant de Manyema, Tipu-Tipu a rapporté à Ujiji des charges de drapeaux congolais qu'il a, dit-il, mission de placer partout sur la rive occidentale du lac... Tipu-Tipu a dit qu'il m'enverrait le drapeau; que, si je l'accepte, c'est bien; que si je le refuse, il en rendra compte au consul belge »: lettre de Joubert au Card. Lavigerie, 25 décembre 1890, dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* III (1891), p. 318.

(499) Usaguzi était une province de l'Unyamwezi: BURTON, *Lake,* pp. 275-285. T.T. avait quitté Ujiji avant le 25 septembre 1890. Cfr le *Diaire* de Kibanga: « 25 septembre (1890): Visite de Nassor, Arabe pur-sang de Muscate. Tippo Tip, dit-il, est déjà parti pour la Côte » (*Chronique Trimestrielle de la Société des Missionnaires de Notre-Dame des Missions d'Afrique,* n° 51 (1891), pp. 606-607).

(500) Nous identifions Masud ben Bukhet avec « Buckett, who has served in our fleet as interpreter several times » (W.C. DEVEREUX, *A Cruise in the « Gorgon »,* Londres, 1869, p. 107); avec Bukhet envoyé à Tabora au secours de Livingstone en 1872 (*How I found,* p. LIII; *Dark Continent,* I, p. 55) et traversant l'Afrique avec Stanley (*Ibid.,* II, p. 514); avec Fundi Buketi, établi au nord du Tanganyika (*Mouv. Antiesclav.,* VII (1895), p. 1). LIVINGSTONE, II, p. 267, le nomme Fundi tout court.

(501) En 1866, une Cour consulaire britannique fut établie à Zanzibar sous la *High Court* de Bombay, avec un juge à temps plein. W.B. Cracknall exerça cette fonction jusque vers 1900. BRODE donne la graphie Cracknall; WHITELEY a dans le texte anglais: Cracknell. DECLE, *Three Years,* p. 504 et Fleury (*Archives Royales,* Bruxelles, 53/11) donnent la graphie: Cracknell. *Le Mouvement Antiesclavagiste,* V (1893), p. 166 parle du « Juge Chacknale du tribunal consulaire de Sa Majesté » mais aux pp. 296-297, reproduisant des actes officiels, le périodique écrit Cracknall.

(502) La Société Mackenzie était la firme *Smith, Mackenzie & Co.,* fondée vers 1855, à Calcutta, par Archibald Smith et Robert Mackenzie; en 1875, la compagnie s'établit aussi à Zanzibar. Edmund Mackenzie en était l'agent à Zanzibar, tandis que son frère George Mackenzie dirigeait ses affaires à Londres. Cette compagnie avait engagé à Zanzibar 620 hommes pour le compte de l'E.P.R.E. (STANLEY, *Darkest Africa,* I, pp. 37, 48, 59, 65). Cfr aussi *The History of Smith, Mackenzie and Company, Ltd,* Londres, 1938: E.M. MATHESON, *An Enterprise so Perilous,* Londres, s.d., p. 13. La société fonctionnait aussi comme agent de la *British India Steam Navigation Co.,* fondée par Mackinnon en 1856. GALBRAITH, *Mackinnon and East Africa,* p. 30.

(503) Mpando Shalo (Kirunga, Kionga) avait été tué par les Wangoni (Watuta) quelques mois plus tôt (juillet 1890). Un fils de Mirambo, âgé d'une dizaine d'années, lui succéda. Fin octobre-début novembre 1892, Oscar Baumann visita la mission d'Urambo et y fit la connaissance du « Hauptling Tuga Moto (Sprühfeuer), ein halbwüchsiger, auffallend hübschiger Junge... behängt mit Schmuck und Seidentüchern » (O. BAUMANN, *Durch Massailand,* pp. 104, 236). Le 23 juillet 1893, Declé rencontra également le jeune *mtemi* Tuga Moto à Urambo; il le décrit comme suit: « This lad of fifteen, the son of a Watusi woman, had most refined features with large, expressive eyes and a golden complexion. He had lived for several years in the house of Mr. and Mrs. Shaw (missionnaires de la L.M.S. à Urambo) » (DECLE, *Three Years,* p. 340). STUHLMANN, p. 58, l'appelle Shibuga; BENNETT, *Mirambo of Tanzania,* p. 159, le nommé Katuga. En mars-avril 1895, les Allemands l'écartèrent du pouvoir; au mois d'août 1896, il fut capturé et déporté à la Côte.

(504) Il s'agit de T.F. Shaw, missionnaire de la L.M.S. Avec sa femme, il fit partie d'un groupe de dix missionnaires qui quitta Londres le 17 mai 1882 et débarqua à Zanzibar le 19 juin. Arrivé à Ujiji le 22 février 1883, il fut destiné à

Urambo où il resterait de longues années. Selon BRODE, *Story,* p. 223, il fut surnommé « Mzara Mkiuno (hunger in the back) on account of his lean little figure ». Cfr aussi HORE, *Tanganyika,* pp. 194, 209, 253, 291; JONES, *After Livingstone,* pp. 19-21; STUHLMANN, pp. 66-68; BAUMANN, *Durch Massailand,* pp. 102-104; N.R. BENNETT, *The L.M.S. at Urambo, 1878-1898,* dans *T.N.R.,* n° 65 (1966), pp. 43-52.

(505) Albrecht von Bülow, cousin du futur Chancelier allemand, fut le deuxième commandant de la forteresse allemande de Mpwapwa, achevée le 19 octobre 1889. Il s'y joignit à l'expédition d'Emin Pasha, revenant de Zanzibar, et arriva avec celle-ci à Tabora au début d'août 1890. Tombé malade, il accepta l'invitation des Shaw et alla se rétablir à Urambo, le 6 août 1890. Le mois suivant, après quatre jours de combats (9-12 septembre 1890), aidé du lieutenant Langheld et ses septante hommes, il parvint à repousser une incursion des Wangoni. Rappelé à la Côte vers la fin de 1890, il décida de faire le voyage en compagnie de T.T., mais la maladie de ce dernier ne lui permit pas d'exécuter ce dessein. Il trouva la mort en juin 1892, lors d'un combat contre Meli, le fils de Mandara, chef des Chaggas. STUHLMANN, pp. 32, 40, 43, 46, 70, 818; SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes,* pp. 343-345 et *passim;* BAUMANN, *Durch Massailand,* p. 13.

(506) Emin Pasha quitta Bagamoyo le 26 avril 1890 avec 7 autres Allemands, 150 *askaris* et 400 porteurs. La caravane atteignit Tabora le 29 juillet et y resta jusqu'au 28 août. STUHLMANN, 58-72; W. LANGHELD, *Zwanzig Jahre in Deutschen Kolonien,* Berlin, 1909, p. 46. Durant son séjour à Tabora, Emin Pasha y avait reconnu Sef ben Saïd comme *wali* (1er août) et arboré le drapeau allemand (4 août). Cfr G. SCHWEITZER, *Emin Pascha, Eine Darstellung seines Lebens und Wirkens,* Berlin, 1898, pp. 528-543; E. CAMBIER, *Schnitzer (Emin Pasha), B.C.B.,* I, col. 826-835. Citons aussi D.H. SIMPSON, *A Bibliography of Emin Pasha,* dans *U.J.,* 24 (1960), pp. 138-165.

(507) Le 15 mai 1890, Emin Pasha, qui avait l'intention de se rendre de Tabora à Ujiji, avait informé Wissmann, commissaire impérial, qu'il avait écrit à T.T., alors encore au Manyema. Au nom de Wissmann, il remerciait T.T. de la lettre que celui-ci avait adressée au commissaire; le complimentait aussi de l'aide que lui avaient apportée ses hommes lors du voyage à la Côte en compagnie de Stanley; enfin, il se prononçait en faveur de T.T. dans le procès intenté par Stanley. Par cette lettre bienveillante, Emin Pasha voulait gagner T.T. à la cause allemande et faciliter la conclusion d'une entente avec les Arabes d'Ujiji. SCHWEITZER, *Emin Pascha,* p. 507; cfr aussi une lettre de Emin Pasha à sa sœur, Tabora, 16 août 1890: *ibid.,* p. 534. STUHLMANN, p. 71, mentionne une lettre écrite par Emin Pasha à Rumaliza à Ujiji, mais non pas celle adressée à T.T.

(508) « While staying at Taborah, he (T.T.) told Herr von Sigl (arrivé à Tabora en février 1891) that all efforts to stop his enterprise would recoil upon their authors. « You Germans, said he, may possibly hamper me in one direction, and the Belgian Anti-Slavery Society in another. But I can easily raise an army of a hundred and eighty thousand men in the Manyuema country. With these, I shall march northwards and find an outlet for my wares in the Soudan, where the Khalifa is already my co-religionist and would gladly become my friend. If I undertake that adventure, those who oppose me shall speedily discover their mistake » (MOLONEY, *With Captain Stairs to Katanga,* pp. 71-72). Ce language, dans la supposition qu'il a été réellement tenu, contraste fortement avec celui que T.T. tenait à ses congénères.

(509) *Emin Pasha a tué tant de nos gens.* T.T. fait ici allusion à l'attaque lancée au début d'octobre 1890, sur ordre d'Emin Pasha, contre l'établissement arabe du Masanza, sur la rive sud-est du lac Victoria. Y résidaient, sous la direction de Saïd ben Sef, surnommé Kipanda, plusieurs Arabes et Bélouchis et une bonne trentaine de Waswahili. Lors de la prise du village, deux Bélouchis furent tués; les Allemands libérèrent une quarantaine d'esclaves et firent un butin considérable en

ivoire, fusils et poudre. Cfr STUHLMANN, pp. 108-112. MUELLER, *Deutschland, Zanzibar, Ostafrika,* pp. 479-480, donne une autre version, basée sur des déclarations de Langheld et Kühne Emin Pasha serait responsable de la mort de quatre Arabes venus parlementer; parmi eux se trouvait le neveu de Sleman ben Nassur. Par une lettre du 17 janvier 1891, adressé à Wissmann, les Arabes de Tabora s'étaient plaints de ce massacre.

(510) Venant d'Urambo, Freiherr von Bülow était arrivé à Tabora, probablement au début de novembre 1890; il y resta une dizaine de jours, ainsi il fit la connaissance de T.T. et décida de se joindre à lui pour son retour à la Côte. A cet effet, ils se fixèrent rendez-vous à Tura, aux confins de région désolée de Mgunda Mkali. Ensuite, von Bülow se rendit à Ujui, à deux jours de Tabora; en effet, le 30 août 1890, Emin Pasha avait conclu un traité avec le chef d'Ujui, par lequel ce dernier reconnaissait le souveraineté allemande.

(511) Les missionnaires français étaient les Pères Blancs de la neuvième caravane: les Pères Van Oost, Depaillat, Pruvot et les Frères Etienne et Amand. Ils séjournèrent dans la mission (abandonnée) de Kipalapala, du 15 novembre 1890 au 27 janvier 1891. Le 21 novembre 1890, T.T., « arrivé récemment à Tabora », visita les missionnaires à Kipalapala; le lendemain, les Pères Van Oost et Depaillat lui rendirent la visite à Tabora. Quand la mission de Kipalapala avait été abandonnée à la hâte, le 4 juillet 1889, le chef Sike avait mis la main sur ses biens: 160 bœufs, 500 pioches, un calice et une quantité de blé, maïs et sorgho. Le 27 novembre 1890, lors d'une nouvelle visite aux missionnaires, T.T. promit d'obtenir la restitution des biens volés par Sike. Cependant T.T. n'oublia pas de se faire payer pour ses services. Le 9 décembre, la restitution se fit sur la base suivante: des 160 têtes de bétail, les Pères Blancs en recupérèrent 60, T.T. en obtint 40 et Sike garda les 60 autres; des 500 pioches volées, 200 furent restituée à leurs propriétaires, T.T. en reçut 100 et Sike 200 (*Chronique Trimestrielle de la Soc. des Miss. de N.D. des Missions d'Afrique,* n° 53 (1892), pp. 141-147). *Le Mouvement Antiesclavagiste,* III (1891), p. 109, mentionne aussi la restitution, mais ne parle pas de la commission exigée par T.T. Certains historiens ont cru que T.T., durant sa maladie, fut soigné par les missionnaires à Kipalapala même. Ainsi: GRAY, *Stanley versus Tippo Tib,* p. 17: « He owed his life to the nursing of the White Fathers at Kipalapala »; CEULEMANS, *La question arabe,* p. 183: « T.T. fut accablé d'une grave dysenterie qui le mena à deux doigts de la mort. Grâce aux bons soins des missionnaires du cardinal Lavigerie chez qui il séjourna plusieurs mois à Tabora, il put se rétablir ». Ces affirmations ne semblent pas correspondre aux faits. Le *Diaire* de Kipalapala ne mentionne nullement un éventuel séjour de T.T. à la mission. Ayant appris la maladie de T.T., les Pères lui ont, sans doute, procuré les médicaments qui avaient rétabli le Fr. Amand, lequel, le 28 novembre, avait, lui aussi, eu une attaque de dysenterie. D'ailleurs, les missionnaires quittèrent Kipalapala déjà le 27 janvier 1891 et il n'y eut plus de Pères Blancs à Tabora avant l'arrivée de la dixième caravane, le 16 novembre 1891. A ce moment, T.T. était déjà de retour à Zanzibar.

(512) Après le départ des Pères Blancs, T.T. fut aussi secouru par les Shaw, missionnaires de la L.M.S. à Urambo.

(513) La fête Id el-Fitr 1308 A.H. tomba le 10 mai 1891 A.D. C'est donc fin 1890 - début 1891 que T.T. était tombé malade.

(514) Les missionnaires rencontrés par T.T. à Mpwapwa étaient ceux de *Church Missionary Society,* établis à Kisokwe, à deux milles environs de Mpwapwa. Vers le milieu de 1891, la mission était desservie par les Rév. J.C. Price et Beverley. Cfr STAIRS, *Journal,* dans *Le Congo Illustré,* II (1893), pp. 55, 62. R.P. ASHE, *Chronicles of Uganda,* Londres, 1894, p. 442, mentionne en outre Briggs et Coles.

(515) T.T. fait allusion à un cas d'anthropophagie provoqué imprudemment par James Jameson, à Riba-Riba, le 11 mai 1888. T.T. venait de lui raconter que

les Wakusu étaient de terribles cannibales. Jameson répliqua qu'en Europe les gens croyaient que les actes d'anthropophagie n'étaient que des « histoires de voyageurs », des mensonges. Un homme de T.T. dit alors à Jameson: « Donnez-moi une pièce de tissus et vous verrez ». Pensant que c'était une farce, Jameson lui fit remettre six mouchoirs. Voilà qu'un homme amène une fillette de dix ans; en un clin d'œil, il la poignarde et trois autres la dépècent immédiatement. « When I went home, I tried to make some small sketches of the scene while still fresh in my memory » (JAMESON, pp. 290-291). L'interprète de Jameson, le Syrien Assad Farran, avait assisté à la scène; à son retour aux Falls, congédié par Barttelot, il dénonça Jameson auprès de Vangele et rédigea une plainte écrite d'après laquelle Jameson avait acheté une fillette pour la livrer aux cannibales et pouvoir dessiner sur le vif l'horrible scène. Le 4 juillet 1888, Barttellot put prendre connaissance de l'accusation écrite de Assad Farran; il en avertit Andrew Jameson, frère de James, et aussi son propre beau-frère, le major H.C. Sclater, afin qu'ils poursuivent le Syrien en justice (BARTTELOT, pp. 341-343). Bonny, ayant obtenu une copie de l'accusation de Assad Farran, la communiqua à Stanley, lors du retour de ce dernier à Banalya. Tous les agents de l'E.I.C. apprirent également l'accusation et certains parmi eux ne pouvaient que difficilement admettre que Jameson avait été la victime d'un effroyable malentendu. L'histoire parvint aux oreilles du grand public anglais; à son retour à Londres, en novembre 1890, Stanley fit des déclarations assez défavorables à Barttelot et Jameson qu'il rendait responsables du désastre survenu à l'arrière-garde de l'E.P.R.E. A la suite de ces déclarations et d'articles de presse jugés diffamatoires, Andrew Jameson, le frère du défunt, et Mrs. Ethel Jameson, sa veuve, firent le voyage à Zanzibar pour y attendre T.T. et entendre de sa bouche la vérité. T.T. se faisant attendre, Andrew Jameson s'était même rendu à Mpwapwa. « La seconde (visite que T.T. aura reçue à son arrivée à Zanzibar) aura été celle de Me Jameson... La pauvre femme espère trouver dans le témoignage de Tippo Tip la réhabilitation de son mari » (H. D'URSEL, *Chronique Africaine,* dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* III (1891), p. 277). Cfr aussi: C. LIEBRECHTS, *Souvenirs d'Afrique: Congo,* p. 117; J.M. JADOT, *A propos d'un texte du baron Charles Liebrechts,* dans *Bull. I.R.C.B.,* XIX (1948), pp. 307-339; H. SIENKIEWICZ, *Listy z Afrika* (s.d.s.l., mais basé sur *Opera Omnia,* Varsovie, 1949), pp. 123-125. A son arrivée à Zanzibar, le 14 février 1891, Sienkiewicz trouva au consulat anglais la veuve de Jameson. J.S. KELTIE, *The Story of Emin's Rescue,* pp. 168-169: lettre de Stanley à F. de Winton, Lake Victoria, 31 août 1888, ridiculisant le « tale (of the) execution of a woman ».

(516) Le diaire de Jameson confirme la *Maisha:* « March 9th, (1887). Reached Cape Town... March 10th. Went on shore with Jephson... to get dogs... Mr. Stanley bought the two fox-terriers, one for himself, and one as a present for Tipp-Tib » (JAMESON, p. 7).

(517) Il s'agit du Freiherr Julius von Soden. Ancien ambassadeur à Saint-Petersbourg, ancien gouverneur du Cameroun (1885-1889), von Soden fut nommé gouverneur impérial de l'Est Africain Allemand, le 22 mars 1891; à son arrivée à Zanzibar en avril, il entreprit une première visite de la Côte (Tanga, Bagamoyo, Dar es Salaam), ce qui explique son absence à Bagamoyo au moment où T.T. y arriva. SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes,* pp. 299-334.

(518) T.T. arriva à Bagamoyo le 4 juillet 1891. Cfr le *Journal* de Stairs, note du 4 juillet 1891: « Dès mon arrivée à Bagamoyo... Tippo-Tip est arrivé ce matin. Il m'a remis des lettres pour Tabora et Ujiji » (*Le Congo Illustré,* II (1893), p. 15). CEULEMANS, *La question arabe,* p. 183. « Some two miles from Bagamoyo, we met... Tippoo Tib. He was on his way to Zanzibar, there to defend his action with the great explorer for the non-fulfilment of the contract to supply porters for the Emin Relief Expedition... We were curious to learn Tippo Tib's opinion of Mr. Stanley, which he promptly gave... His (Stanley's) short-comings on the score of veracity were notorious... Tippoo Tib considered that Mr. Stanley's unpopularity would endanger his life were he to return to the Congo; and even

at Zanzibar he might run some risk of assassination » (MOLONEY, *With captain Stairs to Katanga,* p. 35).

(519) Monsieur Sch. était le lieutenant Dr Carl Wilhelm Schmidt, depuis 1889 commandant de Bagamoyo. En l'absence du baron von Soden, ce fut lui qui contacta T.T. (SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes,* p. 53 et *passim*). Les Allemands avaient demandé au consul anglais s'il fallait arrêter T.T. à son arrivée à la Côte, mais Evan-Smith avait répondu de ne pas le molester (CEULEMANS, *La question arabe,* p. 183, n. 4).

(520) Selon GRAY, *Stanley versus Tippo Tib,* p. 18, T.T. n'arriva à Zanzibar que vers la fin de septembre 1891. Mais selon une lettre du P. Bresson, Zanzibar, 23 août 1891, il y parvint aux premiers jours d'août (*Het Liefdewerk van de H. Augustinus en de H. Monica* (rapport mensuel, publié à Woluwe Saint-Lambert, Bruxelles), XII (1891), p. 359). En réalité, T.T. débarqua à Zanzibar le 20 juillet 1891. Cfr *Le Mouvement Antiesclavagiste,* III (1891), p. 277. Cette date est confirmée par la *Maisha:* T.T. resta à Bagamoyo dix jours (du 4 au 13 juillet); ensuite, avec von Soden, il se rendit à Dar es Salaam où il séjourna encore une semaine avant de faire la traversée vers Zanzibar.

(521) W.J. Nicol fut de longues années agent à Zanzibar de Mackinnon (GALBRAITH, *Mackinnon and East Africa,* p. 169) et aussi de *Smith, Mackenzie and Co.* Il venait aussi d'enrôler des porteurs pour l'expédition Stairs (MOLONEY, *With Captain Stairs,* p. VI). Il n'est pas à confondre avec John L. Nicoll de l'*African Lakes Co.* (MOIR, *After Livingstone,* p. 159).

(522) A son arrivée à Zanzibar, T.T. engagea un avocat, Cumrudin, qui rédigea, en faveur de son client, une longue déclaration, réfutant toutes les accusations de Stanley et demandant que soit remboursé à T.T. le prix des marchandises qu'il avait livrées à l'E.P.R.E. Le 1er octobre 1891, ce document fut remis à la Cour consulaire. Le lendemain, Merwanji, l'avocat de Stanley, déclara qu'il était prêt à retirer sa plainte à condition que T.T., de son côté, laisse tomber ses revendications. Au nom de T.T., Cumrudin marqua son accord et ainsi se termina l'affaire (GRAY, *Stanley versus Tippo Tib,* p. 18).

(523) Le 14 décembre 1891, Jérôme Becker conclut à Zanzibar un accord avec T.T. en vertu duquel ce dernier mettrait à la disposition de la *Compagnie du Chemin de Fer du Congo* (fondée le 31 juillet 1889) un total de 1.800 hommes et de 800 femmes, à fournir en quatre contingents de 650 personnes (450 hommes et 200 femmes). La C.C.F.C. les prendrait en charge à Bena-Kamba, la limite de la navigabilité du Lomami, d'où ils seraient conduit au Bas-Congo, où avaient commencé les travaux de la construction du chemin de fer Matadi-Léopoldville. Le premier contingent devrait se présenter à Bena-Kamba le 21 décembre 1892 (CEULEMANS, *La question arabe,* pp. 230-231). Le texte du contrat est donné en annexe, p. 170.

(524) Monsieur F. était J. Fleury, un Juif alsacien, né en 1851 sous le nom de Théophile Dreyfus, et établi comme négociant à Zanzibar depuis 1880. De mars 1885 à mai 1887, il exerça la fonction de secrétaire au consulat français de l'île; en 1888, il visita la Belgique et posa sa candidature de consul de Belgique à Zanzibar; par un arrêté royal du 11 février 1891, il fut nommé à cette fonction qu'il exerça jusqu'à son départ de Zanzibar, en février 1893. Cfr J. STENGERS, *Combien le Congo a-t-il coûté à la Belgique?* Bruxelles, 1957, p. 63; E. VANDEWOUDE, *Hulppersoneel voor de Kongostaat,* mémoire dactylographié: I, p. 154, n. 500. Le 26 mars 1892, Fleury, agissant au nom de l'E.I.C., passa un contrat avec T.T. en vertu duquel ce dernier mettrait à la dispcsition de l'Etat 2.000 hommes, qui le serviraient comme soldats. CEULEMANS, *La question arabe,* pp. 231-232. Texte du contrat: Annexes, Doc. VIII, pp. 171-172. D'après une lettre de Fleury, reçue par le capitaine Jacques le 2 août 1892, le consul belge à Zanzibar, au mois de mai, avait conclu avec T.T. un arrangement supplémentaire selon

lequel la paix entre Belges et Arabes serait conclue à Mtowa où Jacques se rencontrerait avec Rumaliza et les délégués de T.T. (lettre de Jacques, Karema, 5 janvier 1893, dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* V (1893), p. 322).

(525) *Tukapatana kuwapa watu Rumami, Wanakamba.* BRODE: Wir vereinbarten dass ich ihm Leute aus Lomami liefern sollte, Wanakamba; WHITELEY: I made an agreement that I would provide them with 800 men from Rumami - Wanakamba. Les deux traducteurs ont compris Wanakamba comme un ethnonyme; il s'agit ici d'un toponyme: Wana-Kamba; les hommes à fournir ne devaient pas nécessairement provenir de la région du Lomami, mais être remis à l'Etat au Lomami, plus précisément à Bena-Kamba. Au début de novembre 1889, le gouverneur général, Cam. Janssen, avait établi à Bena-Kamba un poste de l'Etat, confié à Lenger (M. COOSEMANS, *Lenger, B.C.B.,* II, col. 609). Le sergent De Bruyne y arriva le 19 février 1890, mais en octobre de la même année, Le Marinel supprima le poste de l'Etat, dont les bâtiments furent remis aux agents de la Société antiesclavagiste belge, Hinck et Hectors. Lenger rentra aux Bangala, De Bruyne alla rejoindre Lippens, résident de l'E.I.C. à Kasongo. Resté seul, Hinck, en avril 1892, quitta Bena-Kamba (M. COOSEMANS, *Hinck, B.C.B.,* II, col. 475).

(526) Déjà le 10 juillet 1890, le fils de T.T., Sef ben Hamed ben Mohammed, avait quitté Zanzibar pour le Manyema; c'est à lui que Ngongo Leteta devait fournir les hommes promis à la C.C.F.C. et à l'E.I.C.; note 484

(527) Un de ces Arabes, envoyés par T.T. au Congo, était Nassor ben Sleman ben Juma (cfr note 399). Il quitta Bagamoyo le 12 juin 1892, en compagnie de Moriamé, officier de la Force Publique, assisté des sergents Detiège et Demol. Ces représentants de l'E.I.C. s'étaient joints à la troisième expédition antiesclavagiste belge, commandée par Long. La caravane arriva à Tabora le 30 août 1892. A la demande du capitaine Jacques, elle se dirigea ensuite non sur Ujiji, mais sur Karema. « Un Arabe, gendre de Tippo-Tip... m'affirme que Rumaliza a agi à l'encontre des ordres de son chef. L'Arabe en question, Nassor-ben-Suliman, apporte au chef d'Ujiji l'ordre de mettre bas les armes sous la menace d'être abandonné par Tippo-Tip dont il tient force et pouvoir » (lettre du capitaine Jacques, Karema, 5 janvier 1893, dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* V (1893), p. 318). La campagne arabe ayant éclaté entretemps, Nassor ben Sleman, à son arrivée à Mtowa, se vit confisquer par le capitaine Jacques toutes ses marchandises (poudre, tissus, etc.). Au début de 1893, Nassor ben Sleman pût regagner Ujiji, mais il avait dû laisser comme otages un certain Mohammed, Arabe de Zanzibar, et un homme de Bagamoyo et sa femme (DECLE, *Three Years,* pp. 308-309). Deux autres Arabes, Salim ben Saad et Ali-Visram, accompagnèrent l'expédition Long au Tanganyika (*Journal* de Long: *Le Mouvement Antiesclavagiste,* IV (1892), pp. 310-311). Cfr aussi M. COOSEMANS, *Moriamé, B.C.B.,* V, col. 617-618; CEULEMANS, *La question arabe,* p. 232.

(528) Abdallah ben Sinani est peut-être à identifier avec Mwinyi Abdallah, surnommé Mwinyi Katoko, qui vers 1890 résidait aux environs des Stanley Falls (LOPASIC, *Lerman,* p. 146, n° 19; *Le Congo Illustré,* III (1894), p. 19). Agé de 40 ans, il était alors au service de T.T.

(529) Sef ben Sleman er-Rijami s'était établi dans l'Usagara, non loin de Kondwa. Son village était le premier relai pour les caravanes arabes vers l'intérieur. ELTON, p. 405; A. BURDO, *Les Arabes dans l'Afrique Centrale,* Paris, 1885, pp. 25-26; ID., *De Zanzibar,* pp. 448, 452. « Wir gingen weiter nach Mkonda, dessen Wali damals Sefu bin Slemani bin Juma Reami war. Er nahm uns mit... Höflichkeit auf » (SLEMAN BIN MWENYI TSCHANDE, *Meine Reise,* dans VELTEN, *Schilderungen,* p. 4.

(530) Cette perte considérable ne ruina pourtant pas T.T. Voici comment nous le décrit le journaliste américain Frank Vincent en 1892: « I called one afternoon upon Tippo Tib, the Arabic governor of a large district of the Congo Free State... He is now said to be the richest native in Africa, having property to

the value of about $ 800,000. He is just building a fine, large three-story house in the city of Zanzibar and intends to remain here permanently after a visit to Europe and one more to the Upper Congo. Tippo received me at the street door and led me to a long, narrow sitting-room upon the second floor. Here were ottomans and pillows, but the remainder of the furnishing was altogether in European style. Upon the wall hung many fine swords, daggers, and pistols, and upon the centre-table were a set of tea-things and smoking utensils in delicate filigree silver-work. Tippo is a large broad-shouldered man of more than middle-age. His head is shaved and his iron-gray beard trimmed close. He was dressed in a long tunic of fine white linen. His naked feet were in leather sandals, and upon his head he wore a cap of embroidered white linen. We took chairs and through an interpreter had a long chat about Central Africa, Stanley, Zanzibar and Europe... Tippo then took me all over his new house, with its wide view of the sea from the terraces (F. VINCENT, *Actual Africa or the Coming Continent. A Tour of Exploration,* Londres, 1895, p. 282). Au moment de la visite de F. Vincent, T.T. ignorait encore que l'opposition entre Arabes et Européens s'était transformée en guerre ouverte au Congo.

(531) T.T. fait allusion à la mort d'Alexis Vrithoff, tué le 5 avril 1892 près de Mtowa. Cfr ALEXIS - M. G(OCHET), *Alexis Vrithoff, compagnon des Capitaines Jacques et Joubert au lac Tanganyika (Afrique Centrale),* Lille, 1893 (édité aussi sous le pseudonyme: A.M. de Saint-Berthuin), p. 166; M. COOSEMANS, *Vrithoff, B.C.B.,* II, col. 962-964.

(532) Déjà lors du séjour d'Emin Pasha à Tabora en août 1890, Sike avait dû payer une amende en ivoire et remettre les deux canons en sa possession. Lorsque les Wahehe eurent infligé aux Allemands une défaite sanglante (16 août 1891), Sike releva la tête, lui aussi. Le commandant Schwesinger lui ayant opposé Nyaso, l'épouse du père de T.T., Sike demanda que celle-ci lui soit livrée. Ayant essuyé un refus catégorique, il finit par déclarer la guerre à Nyaso; il rançonnait les caravanes et barrait toutes les routes. Le lieutenant von Prince, arrivé à Tabora le 14 décembre 1892, lança une attaque contre les trois places fortes de Sike. Celui-ci fut défait et tué le 13 janvier 1893. *La mort de Sikki, chef des Wanyamwezi de Tabora* dans *Le Mouvement antiesclavagiste,* V (1893), pp. 336-340; T. VON PRINCE, *Gegen Araber und Wahehe, 1890-1895,* Berlin, 1914; H. PATERA, *Der Weisse Herr Ohnefurcht. Das Leben des Schutztruppenhauptmanns Tom von Prince,* Berlin, 1939; H. SCHMIEDEL, *Bwana Sakkarani, Captain Tom von Prince and his Times,* dans *T.N.R.,* n° 52 (1959), pp. 35-52.

(533) Monsieur H. est Hodister. Cfr M. COOSEMANS, *Hodister, B.C.B.,* I, col. 514-518. En novembre 1891, la *Société anonyme belge pour le commerce au Congo* (S.A.B.) et la *Compagnie du Katanga* avaient constitué le *Syndicat commercial du Katanga,* dont l'objectif était le commerce d'ivoire et d'autres produits à la fois sur le Lualaba (en amont des Falls) et sur le Lomami (en amont de Yanga). Hodister, ancien agent du *Comité d'Etudes du Haut-Congo* et de la *Sanford Exploring Expedition,* fut choisi pour diriger l'établissement de plusieurs comptoirs sur les deux cours d'eau. Le 15 mai 1892, Hodister et trois de ses compagnons furent massacrés près de Riba-Riba; d'autres agents encore furent tués sur le Lomami. Sur le massacre de l'expédition Hodister, cfr CEULEMANS, *La question arabe,* pp. 338-345. T.T. déclare que Hodister était un de ses bons amis; de fait, Hodister était un « arabophile » convaincu. Cfr CORNET, *Maniema,* p. 140. A. HODISTER, *De Bangala à Nyangwe,* dans *Le Mouv. Géogr.,* VIII (1890) n° 29, pp. 119-120.

(534) Même après le massacre de l'expédition Hodister, le fils et le neveu de T.T. voulaient rester en bons termes avec l'E.I.C. Après son congé, Tobback était revenu au Congo, et, le 23 décembre 1890, il s'embarqua à Léopoldville pour les Falls. Dans son rapport du 15 août-10 septembre 1892, il écrivit qu'aux Falls tout était au mieux. De son côté, Chaltin déclara: « Je me suis entretenu longue-

ment avec Sefu et Rachid. Ils m'ont formellement déclaré que les Arabes de Tippo Tip ne feraient pas cause commune avec les révoltés » (CEULEMANS, *La question arabe,* p. 345, n. 1).

(535) Selon DELCOMMUNE, *Vingt années,* II, pp. 59-72, Ngongo Leteta aurait reconnu l'autorité de l'E.I.C. déjà vers la mi-mai 1891 (*Ibid.,* p. 69). Cet accord, au moins apparent, se fit deux jours après le retour de Rashid ben Mohammed de Ngandu aux Falls, au cours d'une entrevue tout à fait confidentielle. Ngongo reconnut l'autorité de l'Etat, signa le traité de souveraineté et fit arborer sur son *barza* le pavillon de l'R.I.C. (*Ibid.,* II, p. 69). Cependant ce ne fut qu'après la défaite décisive que Dhanis lui infligea le 9 mai 1892, qu'il entra en pourparlers avec les autorités de l'Etat. Le 13 septembre 1892, plusieurs officiers firent leur entrée dans sa capitale Ngandu, sur le Lomami, et le 19 du même mois, Ngongo déclara quitter les Arabes et passer du côté de l'E.I.C. Un poste d'Etat fut fondé à 3 km. de la résidence de Ngongo. HINDE, *The Fall,* pp. 70-91; CEULEMANS, *La question arabe,* pp. 345-347.

(536) Ayant appris la défection de Ngongo Leteta, Sef ben Hamed lui envoya un ultimatum, en lui offrant le choix entre une houe (la soumission et la paix) et une cartouche (la guerre), et le somma de venir à Kasongo. Ngongo ayant rejeté cet ultimatum, Sef ben Hamed, le 6 octobre 1892, pria Dhanis de ne pas intervenir au cas où il châtierait Ngongo. Après diverses tractations avec les officiers de la Force Publique, le 20 novembre 1892, un premier détachement des troupes arabes passa le Lomami. Le 23, les troupes de la F.P., renforcées par celles de Ngongo et de Lumpungu, attaquèrent le *boma* de Sef ben Hamed sur la rive gauche du Lomami, à deux journées de marche en amont de Ngandu. Les Arabes furent mis en déroute et repassèrent le Lomami; cinq jours après, ils y furent poursuivis par les forces de l'Etat et de ses alliés. HINDE, *The Fall,* pp. 129-130.

(537) Sef ben Juma, le fils d'un des « frères » de T.T., était sans doute le fils de Juma ben Sef ben Juma, surnommé Pembamoto, que T.T. désigne comme son « frère » (*Maisha,* § 40).

(538) Le résident de l'E.I.C. à Kasongo, Lippens, et son adjoint De Bruyne furent tués le 1er décembre 1892. M. COOSEMANS, *Lippens, B.C.B.,* II, col. pp. 638-640; ID., *De Bruyne; ibid.,* col. 113-117. CEULEMANS, *La question arabe,* pp. 357, n. 2.

(539) T.T. confond le nombre des Européens morts à Kasongo et à Mtowa: à Kasongo, il y en eut deux; à Mtowa, il n'y en eut qu'un seul (Vrithoff). Cfr note 525.

(540) « Dans l'Ouroua s'élevait un boma partiellement achevé, commencé... au moment où Rumaliza s'avançait si résolument vers Kassongo... c'est dans cette position que fut découvert le cheval d'Hodister. Moharra l'envoya à Rumaliza après que le premier eut fait massacrer le chef de l'expédition du Syndicat Commercial du Katanga » (*La lutte contre domination arabe,* dans *Le Mouvement Antiesclavagiste,* VI (1894), p. 344). Il s'agit sans doute du *boma* de Baruka près vers mars 1893 (*ibid.,* VII (1895), p. 34).

(541) Barangwa, un Arabe qui vivait sur la rive septentrionale du lac Mwero, est mentionné, sous la graphie Palangwa, par CAMPBELL (*In the Heart,* pp. 256, 301) et par la *History of Abdullah ibn Suliman,* p. 262. Selon ROBERTS, *ibid.,* pp. 245, 268, vers 1886 T.T. l'aurait remplacé par Abdullah ibn Suliman, mais le 16 novembre 1891, Stairs le dit: « Kapalanga, chef de Tippula (= T.T.) au nord de Moëro » (*Congo Illustré,* II (1893), p. 174).

(542) Originaire de l'île de Pemba, Abdallah ben Sleman er-Rijami, surnommé Mundala (à ne pas confondre avec Abdallah ben Sleman el-Khangeri, cfr note 361) vint pour la première fois à Itawa (Tabwa) avec T.T. en 1867; il y retourna en

1869-1870, puis en 1885, s'y établit à demeure près du Nsama, qu'il attaqua et tua en 1891. Il mourut en 1916. A. ROBERTS (éd.), *The History of Abdullah ibn Suliman,* dans *African Social Research,* IV (1967), pp. 241-270. Cfr aussi TRIVIER, *Mon voyage,* pp. 268-272; STAIRS, *Journal,* dans *Le Congo Illustré,* II (1893), p. 134. « Abdullah was one of Tippu Tib's lieutenants and representatives and told me he knew Dr. Livingstone, of whom he spoke respectfully as Bwana Daud » (CAMPBELL, *In the Heart,* pp. 255, 300-301). En septembre 1890, Sharpe visita Abdullah ben Sleman: « Abdallah-bin-Suleiman... is lieutenant of Tippo Tib for this part of the country and his power extends eastwards as far as Kabunda's... at the south of Tanganyika. He is a pleasant hospitable Arab and gave me much information » (A. SHARPE, *A Journey to Garenganze,* dans *Proceedings R.G.S.,* XIV (1892), p. 37). Sharpe séjourna de nouveau chez Abdallah ben Sleman en septembre 1892; il note: « Nsama, the chief of Itawa... in 1891... was attacked by Abdallah bin Suleiman. The siege of his town lasted for three months... Nsama was killed » (A. SHARPE, *A Journey from the Shire River to Lake Mwery and the Upper Luapula,* dans *The Geographical Journal,* 1893, I, p. 528).

(543) *Lakini Beljik hawakufanga neno, hasha Allah taala.* BRODE Doch die Belgen haben keine Schuld, nein, bei Gott, dem Allmächtigen. WHITELEY: But the Belgians did nothing — may God be witness —. *Hasha Allah taala* est une expression arabe qui signifie littéralement: que le Dieu tout-puissant (me) préserve (de pareille accusation).

(544) Par « la guerre de Tabora », T.T. entend les hostilités entre Sike et les Allemands qui se terminèrent par la mort du chef des Wanyamwezi en janvier 1893. Quant à la guerre contre les Wahehe, elle avait commencé par un désastre pour les Allemands: le 16 août 1891, le commandant des *Schutztruppe,* von Zelewski, tomba dans une embuscade près de Lula Rugaro; lui et neuf autres officiers allemands trouvèrent la mort, avec 300 de leurs soldats. Ce ne fut que le 30 octobre 1894 que le gouverneur von Schele réussit à infliger une première défaite aux Wahehe. Lors de l'attaque allemande, Rumaliza se trouvait avec Mkawa, le chef suprême des Wahehe, dans la forteresse de Kalenge, près d'Iringa, reconstruite en pierre sur son avis. Rumaliza échappa, parvint à la Côte et dans un bateau de pêche, rentra à Zanzibar. En août 1896, T. von Prince, le vainqueur de Sike, établit un poste militaire à Iringa en pays Hehe; il organisa une série d'opérations militaires (1897-1898) qui amenèrent finalement Mkawa à se suicider. A. REDMAYNE, *Mkawa and the Hehe Wars,* dans *J.A.H.,* IX (1968) 3, pp. 409-436.

(545) A son retour à Zanzibar, après la défaite arabe dans le Manyema, Rumaliza, se déclarant sujet allemand, prétendit que vers 1886 T.T., Bwana Nzige et lui-même avaient formé une association commerciale: la moitié des profits irait à T.T.; les deux autres associés recevraient chacun un tiers. T.T. et Bwana Nzige affirmèrent que les signatures apposées au contrat étaient contrefaites: il s'ensuivit un long procès devant le tribunal allemand de Dar es Salaam, gagné finalement par Rumaliza. Suivit une nouvelle contestation quant au montant exact des gains revenant à Rumaliza. T.T. étant sujet du sultan, le procès eut lieu devant le tribunal du sultan; le consulat allemand à Zanzibar y fut représenté par H. Brode. En 1902, T.T., qui avait déjà cédé ses possessions sur la Côte, fut condamné à payer en plus la somme de 6 000 dollars. BRODE, *Story,* pp. 249-250.

(546) Cette réflexion désabusée et assez fataliste vise Rumaliza. Kandt nous décrit Rumaliza devant le tribunal de Bagamoyo, le 27 juillet 1897: « Ich sehe einen blassen, schmächtigen Araber... Kein Mensch würde diesem Mann mit dem müden, kranken Gesicht und dem vornehmen, leisen Auftreten ansehen, dass er noch vor wenigen Jahren über eine Macht von vielen tausend Gewehren verfügte... Wie er jetzt seine zarten, weissen, gepflegten Hände mit den rotgefärbten Nägeln beteuernd auf sein Herz legt... Was für ein Hass muss sich hinter dieser fast flehend demütigen Maske verbergen! » (R. KANDT, *Caput Nili,* I, pp. 28-29). Quant à l'implication de Rumaliza dans l'affaire de « La lettre de La Mecque » en 1908, cfr G.B. MARTIN, *Muslim Politics, J.A.H.,* X (1969) 3, pp. 476-485.

Addendum

(89 bis) *Na Wangazija Sambalamu na wa pili Mwerevu:* et les hommes (*wa*) de Ngazidja (la grande Comore: KRAPF, p. 278): Sambalamu et le second, Mwerevu. Nous croyons pouvoir identifier ces deux Comoriens avec deux « Arabisés », originaires des Comores, dont les activités sont fréquemment mentionnées sur le Lualaba entre 1882-1894.

Le premier, Sambalamu, nous semble à identifier avec Msamgama, nommé aussi Ali Chanzi, surnommé Mabilanga. Trivier le rencontra à Kirundu le 4 mars 1889 et le présente comme « M'samgama... musulman, natif de l'une des Comores, (ayant) habité longtemps Mayotte et la Réunion... je fus ravi d'entendre parler ma propre langue par un Arabe ». Trivier le nomme « Hamadi » mais cette confusion provient du fait que Kibonge, le chef de Kirundu, qui assistait à l'entretien, se nommait « Hamadi ben Ali » (TRIVIER, p. 105). Déjà le 25 mars 1888, Jameson avait fait la connaissance, à Kirundu aussi, de ce Comorien « francophone »; malheureusement il ne donne pas son nom: « There is one Arab here from Madagascar (*sic!*) who speaks a little French, but it is very difficult to understand the little he does speak » (JAMESON, p. 233). *Le Congo Illustré,* III (1894), p. 19, le décrit comme « Ali-Mchangama, dit Mabilanga. Noir natif du Kamerun (Afrique occidentale allemande), 40 ans, travaille à son compte. Etre abject, opère dans l'Utchiva, 23 fusils ». Kamerun est une erreur manifeste pour Comore; de la même façon, Jameson le fait provenir de Madagascar, du fait que les Comores se trouvent au nord-ouest de la grande île (IBUNI SALEH, *The Comoro Islands,* dans T.N.R., n° 12 (1941), pp. 51-60). Utchiva est sans doute Utia Mutongo, sur la Lowa, au sud-est de Kirundu. La liste de Lerman a: « Ali Mehamgana (Mabilanga). No description » (LOPASIC, p. 146, n° 20). Dans une lettre (de Hamadi ben Ali Kibonge?), Kirundu, 26 mai 1890, adressée à Lerman aux Falls, il est mentionné comme « Mshangama, the teacher » (*Ibid.,* p. 153). Dans une autre lettre, du 23 septembre 1890, « Salim bin Uweimur bin Abeid al-Wardi » écrit: « Give my greetings to Ali Chanzi Comorian » (*Ibid.,* p. 149). A ce moment, ce dernier se trouvait donc aux Stanley Falls. De fait, une photo prise aux Falls en 1892 nous montre le *wali* Rashid ben Mohammed et « l'interprète Chanzy » (*Congo Illustré,* III (1894), p. 18). Nous retrouvons Ali Mshamgama (Ali Chanzi) à Nyangwe en juillet 1893. Après la prise de la ville, comme d'autres chefs arabes de moindre importance, il s'était soumis à l'E.I.C., du moins en apparence. « A desperate rascal » (Hinde), il complota le massacre de la garnison, mais sans succès. Ali s'échappa au-delà du Lualaba, mais peu de temps après, il fut fait prisonnier, condamné à mort par un tribunal militaire et fusillé (HINDE, *The Fall,* pp. 191-193). Son surnom Mabilanga lui vint sans doute d'un endroit sur la haute Lindi (cfr cartes dans *La Belgique Coloniale,* I (1895-96), pp. 382, 387). Si l'identification de Sambalamu est assez certaine, celle de son compatriote Mwerevu est beaucoup plus hypothétique. Nous voudrions l'identifier avec Hamadi ben Ali, surnommé Kibonge, fondateur du très important établissement arabe de Kirundu (60 km en amont de Ponthierville, Ubundu). Notre identification est basée principalement sur le fait que Kibonge était originaire de la Grande Comore et qu'au début de sa carrière, il était déjà au service de T.T. En effet, en octobre-décembre 1876, « Muini Hamadi, a half-caste man of sturdy form and resolute appearance » (*Dark Continent,* II, p. 129), faisait partie de la suite de T.T. accompagnant Stanley de Nyangwe vers le nord. Représentant T.T. auprès de Lusuna, en mars-avril 1882, il conduisit Wissmann de Lusuna à Nyangwe: « Der Mann war auf den Comoren geboren und von Zanzibar aus mit Arabern bis Nyangwe gekommen... Er hiess Hamadi und war ein verlogener Trunkenbold » (*Unter Deutscher Flagge,* p. 171). En 1888, Jameson le dit: « Kibonge, an Arab who came from Madagascar... His people hunt for ivory and slaves, principally to the N.-East » (JAMESON, pp. 233, 454). *Le Congo Illustré,* III (1894), p. 18, le dit « très obèse » et originaire de « Kamerun », tandis que la liste de Lerman le décrit

comme: « Kibonga (Wana Chundu), huge man... well known and very rich, chief of an army of 300, friend of Tippu-Tipp and Europe » (LOPASIC, p. 145, n. 3). Arrivé avec Wissmann à Nyangwe (15 avril 1882), Kibonge entreprit la descente du fleuve et alla fonder un établissement arabe à Kirundu, à 30 milles en aval de Vinya Njara (Kasuku), le point atteint par T.T. (avec Stanley) en décembre 1876. Vers le mois d'août 1882, Kibonge s'aventura plus en aval et c'est ainsi que Stanley, en route pour les Falls pour y fonder une station, rencontra à Yangambi, le 27 novembre 1883, une horde de Manyema appartenant à Abed ben Salum, opérant sous les ordres de Karema et de « Kiburuga » (STANLEY, *The Congo,* II, pp. 144-145). Nous croyons que ce Kiburuga n'est autre que Kibonga, Kibonge ou Kibungi (HINDE, pp. 278-279). En effet, la horde venait de Kirundu, l'établissement de Kibonge; d'après Stanley, elle comptait « 300 fighting men armed with flint-locks, double-barreled percussion guns and a few breech-loaders »; or la liste de Lerman déclare que Kibonga est « chief of an army of 300 ». Selon Stanley, « Kiburuga » est au service de Abed ben Salum de Nyangwe; en 1888, après le départ de Abed ben Salum pour la Côte, Jameson constata que « Kibonge is ... only slightly subservient to Said ben Abed » (le fils de Abed ben Salum: JAMESON, p. 234). Kibu*r*u*g*a est donc une graphie erronée pour Kibu*n*ga. Lors de la campagne arabe, Hamadi ben Ali Kibonge fut arrêté à Makala (rive droite de la Lindi) par les forces de l'E.I.C. Reconnu en relations avec Charles Stokes qui fournissait des armes aux Arabes, et complice du meurtre d'Emin Pasha, il fut fusillé le 1er janvier 1895. Cfr A. LUCK, *Charles Stokes in Africa,* Nairobi, 1972, pp. 129-130 et *passim*. Il signa une lettre (du 28 septembre 1893), adressée à Stokes: « Hamadi ben Ali el-Angazigi » (*Belgique Col.,* I (1895-96), p. 380). « El-Angazigi » ne signifie pas « de Cameroon » (*ibid.*) mais « originaire de Ngazidja »: de la Grande Comore. G. SCHWEITZER, *Emin Pascha,* Berlin, 1898, p. 754, déclare qu'à sa mort Kibonge était « ein stattlicher, etwa 30 Jahre alter Mann mit schönem Kopfe ». LUCK, *Stokes,* p. 138, reprend la même estimation d'âge. Or, Kibonge, au début de 1895, était certainement beaucoup plus âgé. Schweitzer a sans doute mal lu sa source, une lettre du lieut. belge Brecx, du 9 janvier 1894 (*sic,* pour 1895); nous lirions 50 ans au lieu de 30.

On pourrait objecter à notre identification (Mwerevu = Hamadi ben Ali Kibonge) que le nom donné par la *Maisha* ne se rencontre nulle part dans les sources contemporaines « congolaises ». Nous répondons à cette difficulté: le (sur)nom Mwerevu des années soixante fut sans doute remplacé par celui de Kibonge, comme ce fut aussi le cas pour certains surnoms de Hamed ben Mohammed, remplacés par celui de Tippo Tip. Vu l'exécution de Hamadi ben Ali Kibonge, T.T. a sans doute préféré ne pas rappeler trop explicitement ses relations avec le meurtrier d'Emin Pasha; il s'est contenté de le mentionner une seule fois et encore sous un nom pratiquement inconnu dans les milieux intéressés de Zanzibar, au début du siècle.

INDEX ONOMASTIQUE

— Les références précédées de § se rapportent aux paragraphes de la *Maisha;* celles précédées de n. renvoient aux notes explicatives.
— Les noms entre parenthèses ne se trouvent pas explicitement dans la *Maisha.*
— Les noms entre guillemets reproduisent la graphie déformée de la *Maisha* (« Asfal » pour O'swald).
— Les ethnonymes renvoient aussi aux membres de l'ethnie et au pays qu'elle occupe (Nyamwezi, Unyamwezi, Wanyamwezi).
— Si des noms reviennent constamment, l'index n'en fait qu'une seule mention, suivie de *passim.*
— Par Arabes, nous entendons aussi des Africains islamisés.
— Nous avons préféré scinder l'index comme suit:

I. Anthroponymes
1. Africains
2. Arabes
3. Européens
4. Indiens
II. Ethnonymes
III. Toponymes, Hydronymes
IV. Varia

I. ANTHROPONYMES

1. Africains

(Amina): § 166; n. 433.
Chakuma, Kajumbe: § 72, 73; n. 219.
Chungu: § 29; n. 93.
Fundi Kira: § 2, 5, 7; n. 10.
Karombwe: § 61; n. 195.
Kasanura: § 127, 134; n. 345.
Karunde: § 2, 7, 48; n. 9.
Kasongo Karombo: § 104, 156, 158, 159; n. 290.
Kasongo Rushie, Mwana Mapunga: § 88, 89, 90, 92, 97, 98, 161, 164; n. 242.
Katutuvira: § 140; n. 371.
Kavamba: § 145; n. 383.
Kazembe: § 32, 68, 69, 73; n. 100, 208.
Kina Daramumba: § 89, 92, 97, 100; n. 244.
Kingoingoi: § 93; n. 259.
Kinje: § 46; n. 157.
Kirua: § 83, 84; n. 230.
Kisabi: § 20; n. 77.
Kitembwa: § 27, 30; n. 84.
Kitete: § 100; n. 268.
Kitimkara Mtuka: § 18, 65; n. 65.
Korojero: § 57; n. 187.
Kungwa Kawamba: § 95; n. 262.
Lupungu: § 157; n. 411.
Merere: § 16, 33; n. 61.
Mgombero: § 131, 133, 139, 140; n. 355.
Mirambo: § 5, 56, 123, 130, 132, 136, 140, 142, 143, 144, 154; n. 25.
Mkafuma: § 86; n. 22.
Mkasiwa: § 5, 34, 48, 49, 50, 142; n. 22.
Mkura: § 63, n. 197.
Mnywa Sere: § 5, 7, 48, 130; n. 21.
Moura: § 130; n. 348.
Mpando Sharo: § 130, 178; n. 351.
Mpiana Nguruwe: § 102, 103; n. 273.

MRONGO KASANGA: § 72, 74, 75, 77; n. 220.
MRONGO TAMBWE: § 4, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 81, 83, 104; n. 18.
MROZI KATANGA: § 70; n. 211.
MSEKA: § 74; n. 223.
MSIRI: § 71, 72, 73, 83, 109; n. 217.
MTAMBARA: § 19; n. 73.
MUNZA: § 112; n. 309.
MUSHAMA: § 50; n. 166.
MUTESA: § 2, 50; n. 11, 169.
MWAMBA: § 18, 65; n. 64.
MWINYI NSARA: § 89; n. 248.
NGUNGU RUTITA: § 155, 161, 164, 180, 181; n. 409.
NYASO: § 48, 127, 142, 181; n. 161.
PANGE BONDO: § 91, 95, 101; n. 255.
RIBWE: § 97; n. 266.
RIOVA: § 53, 55; n. 181.
RUMBA: § 86; n. 234.
RUMWANGA: § 102; n. 274.
RUNGU KABARE, KUMAMBE: § 89, 92, 97, 104, 160; n. 246.
RUSUNA: § 102, 103, 155; n. 272.
SAMU: § 18-22, 28-33, 61, 63-65, 69, 73, 83; n. 66.
SANGWA: § 86; n. 235.
SENGA: § 175; n. 476.
SHANZA: § 65; n. 200.
(SHIBUGA): § 178; n. 503.
SIKE: § 142, 167, 181; n. 377.
SIMBA: § 54, 55, 130, 132, 139; n. 183.
TAKA: § 53, 59, 60; n. 182.

2. Arabes

ABED BEN SALUM EL-KHADURI: § 103; n. 280.
ABDALLAH BEN ABED: § 114; n. 315.
ABDALLAH BEN HABIB EL-WARDI: § 1, 17; n. 3.
ABDALLAH BEN HAMED BEN SAID EL-BUSADI: § 53; n. 176.
ABDALLAH BEN ISA: § 139; n. 363.
ABDALLAH BEN NASIB, KISESA: § 50, 51, 60, 61, 147, 150; n. 167.
ABDALLAH BEN SINAN: § 180; n. 528.
ABDALLAH BEN SLEMAN EL-KHANGERI: § 139; n. 366.
ABDALLAH BEN SLEMAN ER-RIJAMI: § 182; n. 542.
ABDELKHER: § 45, 46; n. 152.
ABDESSALAM: § 66; n. 202.
ALI BEN MOHAMMED EL-HINAWI: § 53, 56, 109, 110, 138, 173, 177; n. 177.
ALI BEN ISA: § 125, 139, 152; n. 335.
AMER BEN SAID ESH-SHAKSI: § 19, 27; n. 68.
BANGURA: § 58, 59; n. 188.
BARANGWA: § 182; n. 541.
BILAL BEN ALI EL-GETHI: § 143; n. 378.
BUSHIR BEN HABIB EL-WARDI: § 1, 17, 23, 25, 71, 100; n. 3.
HABIB BEN BUSHIR EL-WARDI: § 17, 92, 97; n. 3.
HABIB BEN HAMED EL-MURJEBI: § 19; n. 70.
HAMED BEN ABDALLAH EL-KETCHIRI: § 139; n. 368.
HAMED BEN ABDALLAH EL-MURJEBI: § 19; n. 70.
HAMED BEN KHAMIS EL-GETHI, (MSERERA): § 106; n. 300.
HAMED BEN MOHAMMED, surnoms:
— KINGUGWA: § 14, 30; n. 55.
— MKANGWANZARA: § 157; n. 412.
— (MTIBULA): n. 95, 383.
— TIPPO TIP: § 30, passim; n. 95.
HAMED BEN RASHID EL-HABSI: § 143; n. 378.
HAMED BEN RASHID BEN SLEJUM EL-KHANGERI: § 45, 47; n. 152.
HAMED BEN SAID EL-WARDI: § 139; n. 365.
HAMED BEN MOHAMMED BEN SINAN: § 177; n. 493.
HEBEE: § 32; n. 104.
HILAL: § 66; n. 202.
HILAL BEN MAJID: § 61; n. 193.
JUMA BEN ABDALLAH: § 139, 152; n. 364.
JUMA BEN RAJAB EL-MURJEBI: § 130; n. 348.
JUMA BEN SALUM EL-BARWANI: § 139, 152; n. 364.
JUMA BEN SALUM WAD RAKAD, MERIKANI: § 84, 156, 158, 159; n. 232.
JUMA BEN SEF BEN JUMA, PEMBAMOTO: § 40, 53, 61, 63, 68; n. 137.
KHAMIS WAD MTAA, KINENA: § 27, 66; n. 87.
KHAMIS BEN SLEMAN EL-HINAWI: § 143; n. 378.
KHAMIS BEN SLEMAN EN-NEBHANI: § 153; n. 405.
MADDI BEN BAKAR FAKI EL-MURIMI: § 35, 109, 138; n. 118.
MASUD BEN BUKHET: § 178; n. 500.
MOHAMMED BEN ARIF EL-MAAMRI: § 19; n. 71.
MOHAMMED BEN JUMA EL-MURJEBI: § 2, 5, 34, 40, 61, 128, 137, 142; n. 6.
MOHAMMED BEN KASUM: § 167; n. 436.
MOHAMMED BEN KHALFAN, RUMALIZA:

§ 125, 127, 133, 136, 139, 146, 152, 154, 164, 165, 174, 177, 178, 180, 181; n. 334.
MOHAMMED BEN MASUD BEN ALI EL-MURJEBI: § 147; n. 389.
MOHAMMED BEN MASUD EL-WARDI, KUMBAKUMBA: § 1, 11, 15, 44, 51, 60, 68, 127, 128, 139, 142, 144, 152, 169; n. 2, 60.
MOHAMMED BEN SAID EL-MURJEBI, BWANA NZIGE: § 106, 121, 123, 127, 133, 138, 153, 161, 174, 177, 178, 180; n. 295.
MOHAMMED BEN SAID, UTELEZI: § 11; n. 39.
MOHAMMED BEN SALEH EN-NEBHANI, (MPAMARI): § 19, 32; n. 69, 102.
MROZI (BWANA —): n. 211.
MSABBAH BEN NEJIM ESH-SHEHENI: § 137, 138, 139, 178; n. 361.
MUSA: § 158; n. 413.
(MUSA KAMAALS): § 43; n. 147.
MUSIANI BEN MUSA: § 106; n. 302.
MWEREVU (HAMADI BEN ALI, KIBONGE)?: § 27; n. 89.
MWINYI AMANI: § 163; n. 421.
MWINYI BAKAR BEN MUSTAFA: § 3; n. 17.
MWINYI DADE BEN MDOE: § 105, 121, 138, 155; n. 294.
MWINYI DUGUMBI, (MOLEMBALEMBA): § 103, n. 279.
MWINYI MAJID BEN NASUR, (MURANDA): § 138; n. 362.
MWINYI HERI BEN MWINYI MKUU EL-GHASKANI: § 124, 125, 127; n. 333.
MWINYI MOHARA, MTAGAMOYO: § 103, 181; n. 281.
NAIMU: § 171; n. 456.
NASUR BEN HAMED EL-MAZRUI: § 45, 47; n. 154.
NASUR BEN KASUM: § 61; n. 192.
NASUR BEN KHALFAN EL-BARWANI: § 153; n. 404.
NASUR BEN MASUD BEN SELIM WALED AHMED: § 47, 106; n. 159.
NASUR BEN SLEMAN: § 154; n. 406.
NUR MOHAMMED BEN HERJI: § 37, 38; n. 130.
RASHID BEN MOHAMMED BEN SAID, (KAMANGA): § 177, 181; n. 492.
RASHID WARSI ADWANI: § 37, 38, 39, 44, 125; n. 131.
SAID BEN ALI BEN MANSUR EL-HINAWI: § 27, 31, 32, 51, 52, 53, 58, 59, 68, 78, 83, 109, 110, 125; n. 85, 207.
SAID BEN HABIB BEN SALEM EL-AFIFI: § 51, 103, 127, 176; n. 172.
SAID BEN KHAMIS ET-TOKI: § 139, n. 370.
SAID BEN KHALFAN: § 32; n. 101.
SAID BEN MOHAMMED BEN ALI EL-MAZRUI: § 61, 103, 106; n. 194.
SAID BEN SALUM EL-LEMKI: § 49, 50, 60; n. 163.
SAID BEN SEF EL-MAAMRI: § 22, n. 80.
SAID BEN SLEMAN EL-MUGHERI: § 53; n. 175.
SAID BEN SULTAN BEN SAID EL-GETHI: § 106, 124, 127, 142, 144, 152; n. 300.
SALUM BEN ABDALLAH EL-BARWANIJE: § 39; n. 133.
SALUM BEN ABDALLAH EL-MARHUBI: § 125, 126; n. 337.
SALUM BEN HAMED: § 7, 8; n. 28.
SALUM BEN HINI ET-TOKI: § 139; n. 369.
SALUM BEN MOHAMMED: § 163, 172, 173, 175; n. 420.
SALUM BEN MUKADDAM: § 106; n. 302.
SALUM BEN OMAR EL-WARDI: § 127; n. 348.
SALUM BEN RASHID EL-MAZRUI: § 34; n. 115.
SALUM BEN SALEH EN-NABBANI: § 51; n. 174.
SALUM BEN SEF EL-ISMAIL: § 53, 57; n. 178.
SALUM BEN SEF BEN SLEMAN EL-BAHARI, MSOPORA: § 8, 9, 10, 143, 153; n. 31.
SAMBALAMU (ALI MSANGAMA, CHANZI)?: § 27; n. 89.
SEF BEN GHUWEFIL: § 42; n. 141.
SEF BEN HAMED BEN MOHAMMED, (MATARA): § 127, 143, 161, 176, 180, 181; n. 342, 380, 484, 526.
SEF BEN JUMA: § 181; n. 537.
SEF BEN SAAD: § 45, 47, 179; n. 153.
SEF BEN SAID (BEN MAJID EL-MAAMRI)?: § 34; n. 114.
SEF BEN SLEMAN ER-RIJAMI: § 180; n. 529.
SEYYID BARGASH: § 6, 26, 103, 117, 122, 125, 129, 137, 146, 147, 149, 150, 154, 162, 163, 168, 169, 176; n. 26, 283.
SEYYID KHALIFA: § 176; n. 485.
SEYYID MAJID: § 6, 36, 37, 42, 44, 60, 103; n. 124.
SHEKH BEN NASIB EL-MUTAFI: § 50, 60, 61; n. 170.
SLEMAN BEN ALI ED-DREMKI: § 36, 42; n. 127.

SLEMAN BEN HAMED ER-RUWEHI: § 139; n. 367.
SLEMAN BEN ZAHIR EL-GABIRI: § 27; n. 86.
SULTAN BEN ALI: § 7, 8; n. 29.
SULTAN BEN RASHID EL-GETHI: § 139; n. 368.
SULTAN BEN SAID BEN SALUM EL-BARWANI: § 42; n. 141.
SUNGURA: § 167; n. 437.
SUUD BEN SAID BEN MAJID EL-MAAMRI: § 34; n. 113.
THENEI BEN AMUR: § 7, 8; n. 30.
WAD JUMA: § 143; n. 379.
YABIS BEN SLEMAN: § 106; n. 301.
YAKUTI: § 56; n. 184.
ZID BEN JUMA: § 167; n. 435.

3. Européens

(ALVEZ, José António): § 104; n. 292.
(BARTTELOT, Major Edmund M.): § 172-175; n. 462.
BECKER, Jérôme: § 148, 180, 182; n. 391, 523.
(BROOKS, Arthur): § 167; n. 438.
(CAMBIER, Ernest): § 149; n. 393, 394.
CAMERON; VERNEY, L.: § 103, 104, 105; n. 285.
CRACKNALL, W.B.: § 178, n. 501.
DEANE, Walter: § 168, n. 442.
EMIN PACHA: § 166, 169, 175, 179; n. 506.
EVAN-SMITH, Charles B.: p. 169.
(FERREIRA, João Baptista)?: § 110; n. 307.
FLEURY, J.: § 180, 182; n. 524.
GIESECKE: § 166, 167; n. 430.
GLEERUP, Edvard: § 162; n. 419.
GRESHOFF, Anton: § 171, 174; n. 453.
(GRIFFITHS, W.): § 123; n. 331.
HODISTER, Arthur: § 181; n. 533.
HOLMWOOD, Frederick « Home »: § 151, 169; n. 399.
JAMESON, James S.: § 174, 175, 179; n. 466.
(JANSSEN, Camille): § 176; n. 482.
JOUBERT, Léopold: § 177, 178; n. 489.
JUNKER, Wilhelm: § 166; n. 431.
KIRK, John: § 43, 151; n. 145.
LÉOPOLD II: § 176; n. 486.
(LIPPENS, J.; DE BRUYNE, H.): § 181; n. 538.
LIVINGSTONE, David: § 32, 43; n. 97.
MACKENZIE « Makanjila »: § 174, 182; n. 468.
MACKENZIE: § 178; n. 502.
MILES, S.B.: § 149, 151; n. 399.
NICOL, W.J.: § 180; n. 521.
O'SWALD, « Asfal »: § 150; n. 398.
(PALMER, Dr): § 123; n. 331.
SCHMIDT, Carl Wilhelm: § 180; n. 519.
(SHAW, T.F.): § 178; n. 504.
STANLEY, Henry MORTON: § 111, 112, 169, 172, 173, 175, 176, 179, 180; n. 308.
(STORMS, Emile): § 148; n. 392.
TRIVIER, Emile: § 176; n. 483.
VON BULOW: § 178, 179; n. 505, 510.
VON SODEN, Julius: § 180; n. 517.
VON WISSMANN, Hermann: § 145, 146, 150; n. 382.
(VRITHOFF, Alexis): § 181; n. 531.
(WEBB, Francis R.): § 39; n. 135.
WESTER, Arvid: § 162; n. 418.

4. Indiens

DEWJI JEMAL: § 125; n. 339.
HILA: § 15; n. 59.
KANJI RAIBAR: § 148; n. 390.
MUKI KANJI HANSRAJ: § 40; n. 387.
MUSA MZURI: § 9; n. 32.
SET LADDA (LUDHA DAMJI): § 37, 38; n. 129.
SHERIF DEWJI: § 125; n. 339.
TARIA TOPAN: § 38, 39, 40, 44, 137, 146, 147, 148, 150, 151, 174, 176; n. 132.
JAN MOHAMMED HANSRAJ: § 146, 154; n. 387.

II. ETHNONYMES

BENA: § 33; n. 108.
BWILE: § 32, 68; n. 99.
FIPA: § 11, 61, 62; n. 47.
GALA: § 53, 54, 59; n. 179.
GANDA: § 2, 50, 60, 166; n. 11.
GENIA: § 106, 114, 120; n. 299.
GOGO: § 45, 46, 52, 54, 66, 145, 151, 152; n. 150.
HEHE: § 11, 180, 182; n. 43.
HEMBA: § 70; n. 213.
IZIWA: § 89; n. 252.
KAHUJA: § 89, 91, 92, 93, 95, 99, 101; n. 249.
KIBUMBE: § 89; n. 251.
KIREMBWE: § 92, 93, 95, 101; n. 256.
KONONGO: § 53, 54, 59, 130, 140; n. 180.
KUSU: § 97, 100, 155; n. 267, 408.
KWERE: § 44; n. 149.
MASAI: § 27; n. 90.
MKATWA: § 89; n. 253.
NDANDU: § 132; n. 356.

NDENGEREKO: § 14; n. 54.
NGONI: § 50, 51, 52; n.
NGUO: § 90; n. 250.
NYAMWANGA: § 11, 12, 20, 33, 34; n. 48.
NYAMWEZI: § 2, 3, 9, 33, 52, 56, 58, 59, 61, 68, 78, 79, 94, 100, 103, 105, 126, 127, 129, 140, 150, 165; n. 8.
NYIKA: § 33; n. 105.
RORI: § 11, 12, 16, 33, 34, 35; n. 46.
RUA: § 3, 4, 20, 32, 48, 67, 68, 70, 71, 72, 74, 75, 78, 80, 81, 83, 84, 85, 88, 90, 95, 104, 160; n. 15.
RUEMBA (BEMBA): § 11, 17, 18, 20, 33, 34, 52, 65, 67, 103, 108, 132, 174; n. 49.
RUNDA: § 32, 68 *passim;* n. 206.
RUNGU: § 11, 18, 20, 25, 27, 28, 29, 30, 33, 34, 62; n. 50, 196.
SAFWA: § 33; n. 107.
SAGARA: § 45, 46, 146, 180; n. 150.
SONGE: § 96, 101; n. 265.
SUKUMA: § 150; n. 396.
TATURU: § 131; n. 354.
TETERA: § 88, 89, 90, 92, 94, 95, 96, 97, 102, 103, 105, 110; n. 241.
USHI: § 70; n. 210.
YAO: § 66; n. 204.
ZARAMO: § 12, 14, 30, 95; n. 51.

III. TOPONYMES, HYDRONYMES

BAGAMOYO: § 41, 44, 146, 151, 168, 180; n. 140.
BAGHANI: § 41; n. 139.
BANANA: § 170, 175.
BANGARA: § 171, 175; n. 478.
BENADIR: § 11; n. 40.
BENA KAMBA: § 180; n. 525.
BENGALE: § 107; n. 303.
CAPETOWN: § 170, 179; n. 450.
CONGO: § 70, 102, 103, 113, 119, 120, 149, 163, 174, 179.
DAR ES SALAAM: § 36, 180; n. 120.
IBARE: § 102, 121, 123; n. 277.
IRANDE: § 75, 82, 84, 85, 160; n. 228.
ITAWA: § 18, 27, 52, 61, 62, 68, 83, 102, 103, 108, 174; n. 66.
ITURI: § 172; n. 460.
ITURU: § 34, 40, 48, 49, 50, 128, 141, 145, 146, 147; n. 6, 27, 360.
KABANGA: § 106; n. 298.
KABOGO: § 124; n. 332.
KAMARONDO: § 83; n. 231.
KARAGWE: § 2; n. 11.
KARANGOZI: § 68; n. 206.
KASAI: § 145; n.
KASONGO: § 103, 105, 106, 109, 110, 120, 122, 123, 155, 162, 174, 177, 178, 181, 182; n. 286.
KASUKU: § 116; n. 317.
KATANGA: § 28, 73; n. 92.
KAVENDE: § 34, 61, 124; n. 112.
KHARTUM: § 166.
KIBARABARA: § 167; n. 434, 179.
KIHANDAI: § 106; n. 291.
KIHOGO: § 106; n. 297.
KINTAMBO: § 171; n. 454.
KIONGA: § 11; n. 38.
KITETE: § 100; n. 268.
KIZINGO: § 42; n. 142.
KOTO: § 88; n. 240.
KWALE: § 15; n. 58.
KWIHARA: § 9, 50, 51; n. 33, 167.
LAMU: § 36; n. 121.
(LOFU): § 20, 27; n. 74, 94.
LUALABA: § 83; n. 231.
LUFIJI: § 13; n. 53.
MACHUI: § 6; n. 26.
MAMBOYA: § 146; n. 386.
MAMBWE: § 33; n. 105.
MANGARA: § 36; n. 120.
MANYEMA: § 89, 102, 123, 130, 138, 143, 145, 147-151, 153, 154, 160, 169, 177, 179, 181, 182; n. 247.
MARAIRA: § 27; n. 82.
MARERA: § 102, 103, 110, 120, 121, 123, 155; n. 271.
MASANZE: § 133, 164; n. 358.
MATURE: § 172; n. 460.
MBEZI: § 13, 14; n. 52.
MBWAMAJI: § 3, 13, 15, 16, 35; n. 16.
MFUTO: § 51; n. 173.
MGUNDA MKALI: § 46; n. 156.
MITAMBA: § 109, 110; n. 305.
MIZANZA: § 45; n. 155.
MKAMBA: § 13; n. 52.
MKAMI: § 158; n. 369.
MNAZIMOJA: § 41; n. 138.
MOMBASA: § 36; n. 122.
MPWAPWA: § 146, 178, 179; n. 385.
MPWETO: § 20, 69, 70; n. 76, 212.
MAHENGE: § 11; n. 41.
MSANGE (TABORA): § 51; n. 171.
MSANGE (TETERA): § 96; n. 264.
MSANGWE: § 89; n. 253.
MTENGERA: § 11, 33; n. 44, 109.
MTOWA: § 5, 89, 123, 125, 139, 160, 174, 178, 181; n. 20.
MWERO: § 32, 69, 70; n. 99.
NGAO: § 11, 32; n. 38.
NGOMBE: § 50, 51; n. 171.
NGURORERO: § 34; n. 116.
NSARA: § 89; n. 248.
NYANGWE: § 103, 106, 110, 112, 113, 120, 174, 177, 181; n. 278.

NYASA: § 11; n. 40.
PEMBA: § 36; n. 123.
REFU: § 100; n. 268.
RUANDA: § 126, 127, 133; n. 340.
RUANGWA: § 70; n. 209.
RUBUGA: § 47, 48; n. 160.
RUMAMI: § 88, 89, 111, 118, 119, 120, 155, 163, 164, 180, 181; n. 239.
SAMBA: § 102; n. 276.
SHANGANI: § 39; n. 136.
SIMON'S BAY: § 170; n. 449.
STANLEY FALLS: § 162, 163, 168, 171, 173, 174, 176, 177, 181; n. 417.
STANLEY POOL: § 171, 174.
TABORA: § 2, 103, *passim*; n. 8, 284.
TANGANYIKA: § 4, 32, 108, 123, 160, 164; n. 14, 427.
TORA: § 47, 179; n. 158.
UGANGI: § 2; n. 7.
UGARAWE: § 102, 164; n. 276.
UJIJI: § 3, 32, 126, 127, 142, 155, 160, 165, 174, 178; n. 13.
UJOA: § 130; n. 348.
UJUI: § 179; n. 510.
UKARANGA: § 126; n. 341.
UKOSI: § 157; n. 410.
UKUTI: § 171; n. 457.
UNYANYEMBE: § 34, 128, 141; n. 8, 111.
URAMBO: § 143, 154, 155, 167, 178, 179; n. 380.
URIAKURU: § 5; n. 24.
URIMOTO: § 71; n. 215.
URUNDI: § 164; n. 428.
USAGUZI: § 178; n. 499.
USOKI: § 131, 140, 141; n. 352.
USOKO: § 172, 173, 174; n. 460.
UVINZA: § 125, 127, 133-136, 164, 165, 174; n. 336.
WADELAI: § 166.
WINDE: § 27, 103; n. 89.
ZERERE: § 15; n. 57.
ZANZIBAR: § 2, 11, *passim*.

IV. VARIA

BANIANS: § 37, 38, 40, *passim;* n. 32, 129.
BARZA: § 85, 158; n. 233.
BELUCHIS: § 60; n. 189.
BOMA: § 5, 21, 24, 94, 115, 135, 136, 140; n. 23.
CHOLÉRA: § 45, 46, 47; n. 151.
COPAL: § 1; n. 4.
CUIVRE: § 32, *passim*; n. 103.
CYCLONE: § 103; n. 283.
DOLLAR: § 11, *passim;* n. 37, 45.
DRAPEAU: § 103, 169, 172, 174, 181; n. 282.
FLOTTE: § 36; n. 128.
FOURCHES: § 14; n. 56.
FRASILAH: § 11, *passim*; n. 37.
GROTTES: § 71; n. 216.
IVOIRE: § 4, *passim*; n. 19.
MANIOC: § 63; n. 197.
MANNI: § 119; n. 297.
MINGUNGU: § 115; n. 316.
PORTUGAIS: § 104, 110; n. 292, 307.
POUDRE: § 41, 42, 129; n. 142.
PRISON: § 42; n. 144.
RIZ: § 13, 107; n. 303.
SEL: § 28, 102; n. 92.
SORGHO: § 55, 56, 57.
VIRAMBA: § 75, 82, 85, 86, 107; n. 226.
VUAKA: § 70; n. 214.
WANGWANA: § 17, 25, 27, 29, 30, 72, 82, 100, 102, 127; n. 63.
WATO: § 114; n. 314.
WHADDA: § 170; n. 397.

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ 3

SAMENVATTING 3

AVANT-PROPOS 5

INTRODUCTION 9

Le texte swahili et les traductions allemande et anglaise de la *Maisha* 9

Remarques relatives à la traduction française 11

L'annotation 13

Les sources du commentaire explicatif 15

Notice critique sur deux listes des chefs arabes du Haut-Congo 17

Le contenu de la *Maisha* 19

Quelques données chronologiques 21

La famille de Tippo Tip 21

Abréviations 23

Bibliographie sélective 25

L'AUTOBIOGRAPHIE DE TIPPO TIP 41

TRADUCTION . . . . . .

I. Voyages d'apprentissage: 1849? - 1850?; 1855? - 1860? . 41
§ 1-11a . . . . . .

II. Premier voyage: 1860? - 1861? 46
§ 11b-12 . . . . . .

III. Deuxième voyage: 1863? - janvier 1869 47
§ 13-43 . . . . . .

IV. Troisième voyage: 1870 - novembre 1882 63
§ 44-152 . . . . . .

V. Quatrième voyage: août? 1883 - décembre 1886 . . . 132
§ 153-169 . . . . . .

VI. Cinquième voyage: février 1887 - juillet 1891 . . . 141
§ 170-180a . . . . . .

VII. Retour définitif à Zanzibar 153
§ 180b-183 . . . . . .

ANNEXES 159

A. *Documents* 159
1. Accord entre Mwinyi Amani et Wester (18 octobre 1884) 159
2. Traité entre Tippo Tip et Wester (19 décembre 1885) . 161
3. Traité entre Stanley et Tippo Tip (24 février 1887) . . 163
4. Nomination de Tippo Tip comme *wali* aux Stanley Falls (24 février 1887) 164
5. Lettres de Tippo Tip à Mohammed ben Masud et à Sef ben Hamed (août 1888) 165
6. Lettre de Tippo Tip au consul anglais de Zanzibar (19 mars 1889) 169
7. Contrat entre Becker et Tippo Tip (14 décembre 1891) . 170
8. Contrat entre Fleury et Tippo Tip (26 mars 1892) . . 171

B. *Portraits de Tippo Tip par des contemporains* 173
1. Livingstone (29 juillet 1867) 173
2. Cameron (août 1874) 173
3. Stanley (18 octobre 1876) 173
4. Becker (septembre 1881) 174
5. Wissmann (7 septembre 1882) 174
6. Grenfell (25 décembre 1884) 174
7. Vangele (26 janvier 1885) 175
8. Lenz (14 février 1886) 175
9. Junker (22 septembre 1886) 176
10. Parke (23 février 1887) 176
11. Mounteney-Jephson (24 février 1887) 176
12. Jameson (25 février 1887) 177
13. Barttelot (2 mars 1887) 177
14. Ward (1887-1889) 177
15. Werner (24 mai 1888) 178
16. Trivier (18 février 1889) 178
17. Van Ronslé (8 mars 1890) 178

NOTES 179-296

INDEX ONOMASTIQUE 297
I. Anthroponymes
1. Africains 297
2. Arabes 298
3. Européens 300
4. Indiens 300
II. Ethnonymes 300
III. Toponymes, Hydronymes 301
IV. Varia 302

CARTES . . . . . encart entre 158-159

TABLE DES MATIÈRES 303

Achevé d'imprimer le 30 septembre 1974
par l'imprimerie SNOECK-DUCAJU et Fils, S.A., Gand-Bruxelles